BIBLIOTHÈQUE
DES MÉMOIRES
RELATIFS
A L'HISTOIRE DE FRANCE
PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES

PAR M. F. BARRIÈRE



Mlle CLAIRON. — LEKAIN

DUBUS-PRÉVILLE. — DAZINCOURT

MOLÉ. — GARRICK ET GOLDONI



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

Rue Jacob, 56

BIBLIOTHÈQUE

DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME VI

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES

DE

Claire Josephe Hippolyte

Mlle CLAIRON, DE LEKAIN

DE PRÉVILLE, DE DAZINCOURT

DE MOLÉ, DE GARRICK

DE GOLDONI

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES

PAR M. Fs. BARRIÈRE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1878


BIBLIOTHECA
UNIV.
JAGIELL.
CRACOVIENSIS


Biblioteka Jagiellońska
1001277318

INTRODUCTION.

L'art théâtral occupe et devait occuper une place immense dans la vie du dix-huitième siècle. De la paix, de la guerre, on en décidait dans le cabinet des princes ou le boudoir de leurs maîtresses. Au fait, en quoi cela pouvait-il concerner les peuples? Libres de tous soucis sur ce qui touchait leurs droits ou leurs intérêts, ils n'en songeaient que mieux à leurs plaisirs. Le spectacle leur était permis : ils étaient sinon souverains, du moins assez indépendants et souvent tumultueux au parterre; ils bravaient ou détrônaient parfois des rois de théâtre. Ce modeste usage de leur pouvoir les contentait encore; ils s'applaudissaient de cet instant de liberté, comme s'ils n'en supposaient pas d'autres. Ils étaient satisfaits de leur part dans le gouvernement des jeux de la scène, sans que ce mot de *jeux* leur fît comprendre que ces amusements d'un peuple enfant ne pourraient suffire, plus tard, à des nations devenues viriles.

De cette direction des esprits, favorisée par l'autorité souveraine, et conforme au goût national pour tous les plaisirs de l'intelligence, était née, un siècle plus tôt, la scène française, que Corneille éleva si haut tout d'abord. Il eut le bonheur de trouver, sur un théâtre à peine dégagé des tréteaux, un homme en état de comprendre et de rendre les mâles créations de son génie. Baron, qui dans ce volume sera bien souvent cité, sinon par ses égaux, du moins par ses émules et ses admirateurs, Baron fut, jeune, un grand comédien. Corneille se félicita cent fois de l'avoir pour interprète dans *Horace*, dans *Cinna*, dans *Rodogune*. L'acteur travaillait sans cesse à mériter les suffrages du poëte : une anecdote, aujourd'hui peu connue et qui remonte aux premières traditions du théâtre, prouve ce que l'un apportait de soin dans l'étude

approfondie de ses rôles, et ce que le grand écrivain, consulté sur le sens de ses vers, mettait de bonhomie naïve et gaie dans ses réponses. Ces vieux souvenirs intéressent. Dans cette tragédie de *Tite et Bérénice*, que Corneille, à son déclin, fit pour lutter avec Racine son jeune rival, Domitien, le terrible Domitien de l'histoire, adresse à la fille de Corbulon, qu'il aime, ces doucereuses paroles :

> Faut-il mourir, madame? et, si proche du terme,
> Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
> Que ces restes d'un feu que j'avais cru si fort
> Pussent, dans quatre jours, se promettre ma mort?

Baron, dans son art, était un homme de sens. Son respect pour Corneille lui faisait une loi de ne point dire ces quatre vers sans les comprendre; il osa donc, avec tous les égards, rappeler ces vers à l'auteur, en ajoutant : « Je vous en fais l'aveu, je ne les entends pas. — Je ne les entends pas trop bien non plus, répondit Corneille; mais n'importe, récitez-les toujours : je suis bien sûr qu'aux représentations, tel qui ne les entend point les admire. » A la bonne heure! C'est avec cette admiration que moi, la plupart du temps, je lis les poëtes de nos jours; mais il s'agit ici du dix-huitième siècle, et non du nôtre.

L'histoire des premiers temps du théâtre français a été faite et bien faite. N'avait-il pas suffi de trois hommes comme Corneille, Molière et Racine, pour le porter à sa perfection? La représentation dramatique laissait encore cependant beaucoup à désirer. A peine échappées aux ténèbres de l'ignorance, les œuvres de la pensée peuvent briller tout à coup du plus pur et du plus vif éclat : le génie fait des pas de géant; mais la convenance, la dignité, la pompe de la scène dépendent non d'un homme, mais de la société tout entière, et de ses progrès. Qui ne sait qu'au théâtre la rampe fut longtemps garnie de chandelles, que des garçons, en titre d'office, venaient moucher

à chaque entr'acte? Qui ne sait que sur trois rangs de banquettes, posées à chaque côté de la scène, en dehors des coulisses, venaient s'établir, causer et se montrer, une foule de brillants officiers, de jeunes magistrats, d'opulents financiers, ou de courtisans? C'est au milieu de cette cohue qu'apparaissait l'ombre de Ninus, ou que s'assemblait le sénat romain. Le costume des acteurs prêtait encore moins à l'illusion. César paraissait, dans le forum, avec une perruque à la Louis XIV, des gants à franges d'or, une culotte à boucle, et des bas de soie blancs. Électre, en deuil et captive, portait, sur d'énormes paniers, une robe de crêpe noir, brodée en jayet; et M. Andrieux lui-même (c'est presque de nos jours), M. Andrieux avait vu, dans la tragédie de *Zama*, un jeune sauvage dont les cheveux, poudrés à blanc, couvraient ses farouches compagnons d'un nuage épais chaque fois qu'il agitait sa massue.

Des changements que réclamaient la raison et le goût furent introduits dans la représentation théâtrale, en France, par le dix-huitième siècle : on doit lui en savoir gré. Ce fut en partie son œuvre. Sur la scène ornée, dégagée, agrandie, la muse tragique put dérouler avec majesté les plis de sa tunique, et chaussa véritablement le cothurne, au lieu du soulier à paillettes. En fut-elle plus touchante? Peut-être voulait-on déjà regagner, à l'aide des illusions théâtrales, ce qu'on perdait en sensibilité; peut-être *Chimène* et *Phèdre*, jouées dans un jeu de paume, devant des spectateurs mal assis ou debout, mais neufs, ardents, passionnés, enthousiastes, firent-elles cent fois plus couler de larmes que plus tard devant un public mieux placé mais plus froid, au milieu de tous les prestiges de la scène. C'est en soi-même, au fond de son cœur, qu'on porte la source de toute illusion : ne voit-on pas alors tout ce qu'on croit voir? C'est l'histoire de l'amour au jeune âge. Qu'il paraît beau, vif, enchanteur, inépuisable, à dix-huit ans, dans une mansarde!

Que l'âge mur et l'opulence, au contraire, même sous les plus riches tentures, lui trouvent souvent de tiédeur et d'uniformité! Qui ne regretterait la mansarde? C'est la jeunesse qu'il faut regretter. Corneille, Molière et Racine, indépendamment du génie empreint dans leurs œuvres, les voyaient représenter devant un public neuf à tous les plaisirs du théâtre, et qui les sentait avec transport, avec ravissement. Le public du dix-huitième siècle, même au milieu de tous les progrès de la scène, eut des émotions moins vives parce qu'elles étaient moins imprévues; si bien que vers la fin du siècle, las de voir des tragédies, il en voulut faire, et qu'il devint acteur, de spectateur qu'il était. Mais ceci n'est pas de mon sujet : j'y rentre.

A l'époque où la muse philosophique de Voltaire remplissait et charmait la scène française sous les traits de Lekain, de Brizard et de mademoiselle Clairon, il s'en fallait bien que l'art des représentations dramatiques eût fait les mêmes progrès chez plusieurs de nos voisins. Il vieillissait en Italie dans la plus ridicule enfance. Après l'essai libertin qu'un homme d'État avait fait de la comédie sur la scène, c'est-à-dire après la *Mandragore* de Machiavel, on abandonna le soin de parler à l'intelligence, et de corriger les travers par le ridicule, pour la pompe et les merveilles de l'opéra, qui parlait à tous les sens. Impossible de retrouver quelque étude de la nature et de la vérité dans les canevas que brodaient ce qu'on appela les *quatre masques* de la comédie italienne. Pourquoi ces quatre masques? On se l'explique aisément. Nulle part alors, dans l'ingénieuse et belle Italie, d'États, de villes assez considérables, assez riches pour entretenir, comme en France, à Paris, une troupe de comédiens toute l'année. Force était donc que des troupes ambulantes visitassent des populations différentes; et pour plaire à toutes elles empruntaient à chacune un personnage, un idiome qui la désignaient. Ainsi le Pantalon était Vénitien; il porte le

bonnet, la robe noire ouverte, la culotte en caleçon, et les bas rouges, qu'avait le commerçant des environs de la place Saint-Marc. Quant au Docteur, il est de Bologne, ville célèbre par l'étude du droit : c'est l'homme du savoir, opposé à l'homme du négoce. Le masque singulier qu'a le Docteur est, dit-on, l'imitation d'une tache qui couvrait le visage d'un jurisconsulte du temps. D'où venaient les deux valets, Brighella délié, fourbe, hardi, intelligent, adroit, puis Arlequin naïf, paresseux, gourmand, balourd, et si pauvre, si pauvre, que son habit n'est fait que de morceaux ? Ces deux valets venaient de Bergame. Enfin, pour compléter la troupe, les soubrettes galantes et les grandes amoureuses venaient toujours des États du pape :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Ces cinq ou six personnages, éternellement placés dans les mêmes situations, improvisaient ou répétaient jusqu'à satiété les mêmes lazzi, et cela s'appelait la *comédie italienne*. Quant à l'opéra, Goldoni, à ses débuts, en composa un avec la ferveur et la simplicité du jeune âge. Bon ouvrage, fable intéressante, développements heureux. Il en fait, en tremblant, la lecture devant une réunion d'amateurs, de femmes et de virtuoses. Dès la seconde scène, le premier ténor demande des cartes, tandis que le second se met au piano. Goldoni s'arrête indigné. Un grand seigneur, qui par hasard avait de l'esprit et du goût, le prend à part. « Votre poëme « est intéressant, lui dit-il; mais vous ignorez les premières « règles du genre : quoi ! le premier chanteur ouvre la scène, « au moment où chacun arrive et se place ! Vous n'en trou- « verez pas un qui joue le rôle. Vous vous êtes exagéré les « difficultés d'un opéra. Les trois premiers sujets doivent « chanter cinq airs chacun : deux dans le premier acte, « deux dans le second, un dans le troisième. Les seconds

« rôles ne peuvent en avoir que trois; mais point d'airs de « bravoure, point de chants passionnés pour eux : il leur « est défendu de se faire honneur. Ces conditions remplies, « le reste importe peu. Repentez-vous d'avoir eu du talent, « et recommencez votre opéra. » Le jeune auteur fit mieux, il le brûla.

La tragédie, du moins, avait-elle, en Italie, conservé sa dignité antique? On jouait, à la même époque, un *Bélisaire* dont parle Goldoni. Justinien était un imbécile, l'impératrice Théodora une courtisane, ce qui se rapprochait de la vérité; mais le héros, Bélisaire, les yeux crevés, paraissait sur la scène conduit par Arlequin, qui lui donnait des coups de batte. Voilà ce qu'était le théâtre en Italie avant que Goldoni eût ôté à Thalie *ses masques*, pour lui donner de l'esprit, des intentions, des sentiments, du naturel et des mœurs; avant que la muse tragique d'Alfieri y remplît la scène d'une majesté sombre, fière et terrible.

A la même époque, la studieuse et savante Allemagne était, s'il est possible, plus attardée. Que Goëthe et Schiller étaient loin encore! La muse germanique vivait d'emprunts faits à la scène française, ou d'improvisations à la manière italienne, moins la vivacité des répliques, la pantomime bouffonne et la grâce enjouée, qui sont, en Italie, des fruits du terroir. Christian Brandes, qui éprouva plus d'aventures que le fameux Lazarille de Tormes; Christian Brandes, qui, né à Stettin en 1735, fut tour à tour vagabond, mendiant, menuisier, gardeur de cochons, valet d'un charlatan, domestique d'un général, gazetier, puis acteur détestable et médiocre auteur, a laissé des mémoires où l'on voit l'art allemand dans sa grossièreté primitive. Jugez de ce qu'étaient les improvisations par cette anecdote, qu'il cite! Il jouait dans un *scenario* avec une actrice novice, qui devait, après plusieurs épreuves, céder à son amour; mais, trop sensible à la déclaration, l'actrice, émue, lui dit tout d'abord :

« Mon cher Léandre, je ne saurais vous résister; acceptez « ma main et mon cœur. » Ce n'était pas le compte de Brandes; il ne s'attendait pas à de si rapides succès. Que faire? Il suait sang et eau pour parer le coup, renouer l'intrigue, et prolonger la scène. L'amoureuse, toujours plus tendre qu'éloquente, ne pouvait plus trouver une parole. Le directeur, qui était dans la coulisse, lui crie : « Au nom du diable, improvi- « sez encore quelques mots, et sortez. » La pauvre fille prit ce conseil pour le texte d'un rôle, et, s'inclinant vers les spectateurs, elle répéta : « J'improvise encore quelques mots, « et je sors. » L'assemblée fut saisie d'un rire inextinguible.

Quant aux pauvres comédiens, qu'ils avaient rarement sujet de rire! Avez-vous lu le *Roman comique* de Scarron dans la bonne édition de ses œuvres, qui est celle de 1752? Oh! la Rancune, l'Olive, le Destin, et vous, charmante de l'Étoile, dont Ragotin fut tant épris, troupe ambulante et malencontreuse, votre sort était digne d'envie, comparé aux déconvenues des comédiens de l'Allemagne plus de cent cinquante ans après vous! Brandes fait tout à la fois un tableau grotesque et touchant de leur misère : tantôt ils voyagent dans la charrette du bourreau ; tantôt, en temps de guerre, des partisans les dévalisent, sans compter ce qu'ils prennent aux dames; tantôt ils vont périr dans les bois, dévorés par des loups, autres partisans affamés. Échappent-ils aux flots d'un fleuve débordé, les flammes d'un incendie les menacent. Et presque en tous lieux quels gîtes! quels soupers! quelles salles de spectacle! quelle pompe théâtrale! « A la « foire de Kiel, dit Brandes, il ne nous manquait plus pour « ouvrir la scène que des décorations et des costumes. On « suppléa comme on put aux décorations : du papier jaune « figurait un salon, et du papier vert une forêt. A Osnabruck, « le peuple, ameuté contre la troupe, lui jetait de grosses pier- « res, sur le théâtre, à travers les fenêtres : de pareilles « attaques devaient troubler un peu la représentation. Enfin,

« pendant notre séjour d'hiver à Hildesheim, nous jouâmes « souvent les pieds dans la neige, tant la baraque où nous « remplissions nos rôles était en mauvais état. » Soyez donc des Lekain, des Clairon, des Talma, des Préville, à ce prix !

Si les acteurs, improvisateurs et danseurs, couraient le risque d'être lapidés en Allemagne, ils n'y étaient pas du moins excommuniés, comme en France. On sait que cette rigueur de l'Église contre les *comédiens du roi* y excita les plus vives réclamations. C'était un reste de la loi mosaïque. Le catholicisme, qui persécuta si longtemps les juifs, leur a presque toujours emprunté leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs préceptes, leurs anathèmes : c'est un fils ingrat qui maudit, qui bat et qui vole son père. On lit dans le *Deutéronome*, chapitre XXII : « Une femme ne prendra point un habit d'homme, « un homme ne prendra point un habit de femme; car celui « qui le fait est abominable devant Dieu. » Cette disposition de la loi contre les travestissements des deux sexes, on l'aura rendue applicable aux acteurs qui se travestissent.

Dans le traité qu'il publia à l'occasion des jeux célébrés par Sévère, Tertullien condamne les spectacles en s'autorisant de ce passage. Répéterai-je ce qu'il dit de l'effet que produit la vue d'un bel acteur sur l'imagination d'une femme? Non, certes; il n'est permis d'aller si loin qu'aux défenseurs de l'Église : mais il cite l'exemple d'une chrétienne qui, pour avoir été au théâtre, en revint possédée du démon. On accourt, on exorcise le démon : « S'attaquer, lui dit-on, à une fidèle! quelle audace! » Que répond Satan? « Elle était chez moi! » L'argument parut sans réplique. Il confondit, pendant seize grands siècles, dans le même anathème théâtre, acteurs et spectateurs. Le dix-huitième commençait à douter de la réponse du diable; mais de quoi ne doutait-il pas?

Un avocat, nommé Huerne de Lamotte, fit en 1761 un livre en faveur des acteurs. L'avocat était gauche, le titre de l'ouvrage était maladroit et l'ouvrage ennuyeux; il fut brûlé

par la main du bourreau, et, qui pis est, on ne le lut pas. La mémorable révolution de 89 sauva seule les comédiens des flammes. Ils purent être inhumés en terre sainte, et si l'Église les excommunie encore de nos jours, c'est en secret : est-ce contentement?

Chez les Grecs, a dit M. Andrieux, aucune opinion défavorable ne pesait sur eux. « Les poëtes jouaient eux-mêmes « dans leurs pièces, ou les récitaient sur les théâtres, en pré- « sence du peuple assemblé; les comédiens étaient citoyens, et « comme tels admis à toutes les fonctions publiques; on en fai- « sait des magistrats, des ambassadeurs, des généraux d'ar- « mées. » De nos jours on en eût fait des députés; mais nous n'en sommes point encore là. Il est certain que chez les Romains leur position fut profitable, mais équivoque. Roscius, l'immortel Roscius, qui recevait par jour neuf cents francs du trésor public, ne recevait pas, à beaucoup près, en considération ce qu'il méritait. Cicéron, qui l'aimait et qui l'estimait, a pourtant dit de lui : « A considérer son talent, on vou- « drait ne voir que lui sur la scène; mais, à considérer ses « mœurs et son caractère, on voudrait ne pas l'y voir. » Il distinguait l'homme de la profession; il honorait l'un, et semblait réprouver l'autre.

La plus grande illustration des comédiens..... mais on a déjà nommé Molière! Il n'honore pas seulement le théâtre, mais l'humanité tout entière; il ne manque à sa gloire, comme on sait, que d'avoir été de l'Académie française. On ferait une assez belle bibliothèque des écrivains qui n'en furent point; mais de ceux qui en sont, depuis quelques années surtout, quel trésor! Molière fut valet de chambre du roi; qui l'ignore? On sait moins que Louis XIV fut le parrain de son premier enfant. C'était un garçon; il mourut jeune. Un second fils mourut de même. Mais il eut une fille, qui fut spirituelle et jolie, trop jolie peut-être au gré de sa mère, qui n'était pas restée veuve, mais qui était restée co-

quette. Une fille qui grandissait faisait date : on la mit au couvent; elle eut le mauvais goût de ne point prendre le voile. Force fut de la ramener au logis. « Quel âge as-tu, lui disait un jour Chapelle, l'ancien ami de son père? — Quinze ans et demi bientôt; mais, ajouta-t-elle en souriant, ne l'apprenez pas à ma mère! » Molière n'eût pas désavoué ce mot-là. — Par sa galanterie, surtout par les chagrins dont elle avait abreuvé un grand homme, la veuve de Molière, qui épousa en secondes noces un mauvais acteur, était bien faite pour décrier le théâtre et les comédiens.

A quelles causes donc attribuer la défaveur qui pesa et qui pèse encore sur eux en tant de contrées? A leurs mœurs? En vérité, sous Louis XIV, dans cette cour si religieuse et si fière, quand une duchesse disait chez elle, à Baron, « Que venez-vous chercher ici? » et qu'il répondait, « Mon bonnet de nuit! » à votre avis, de quel côté tombait le blâme? Serait-ce que dans tous les arts l'artiste n'expose que son œuvre aux jugements du public, et que l'acteur expose aux sifflets sa personne? Ceci serait bien quelque chose; mais, selon nous, la defaveur, s'il peut y en avoir pour un art qui seconde si bien le génie et sert aux plaisirs de l'intelligence, la défaveur vient de plus haut : elle tient à des causes dont on ne se rend point assez nettement compte.

Rien de plus fait pour honorer l'homme, rien de plus conforme à sa dignité que d'être lui, rien que lui, en toutes circonstances, et de montrer librement sa pensée dans son regard et son maintien, comme dans ses discours. La haine même gagne à se montrer ce qu'elle est; la feinte et la dissimulation l'avilissent : c'est parce qu'elles se cachent, que la calomnie est méprisable et la perfidie odieuse. Le ciel doit donner à l'homme qu'il aime, pour le faire aimer des autres, la droiture dans le cœur et la loyauté dans les traits. Cet accord entre les sentiments, le regard et la parole, fait tout le charme de la confiance qu'inspirent l'amour et l'amitié. Or, que se

propose le grand comédien? De prendre tous les caractères, de jouer tous les personnages, de simuler toutes les affections. Au théâtre, à merveille; mais dans le monde, où tant de gens prennent souvent des rôles sans être acteurs, comment répondre que l'acteur ou l'actrice n'y portent jamais l'artifice et les jeux de la scène?

Un homme fort spirituel, du temps de Louis XVI et de l'empire, a dit précisément à ce sujet : « Si quelque chose « pouvait expliquer la défaveur absurde attachée jadis à la « profession de comédien, ce serait, à mon gré, d'être sans « cesse en apparence ce qu'on n'est pas en effet; de s'adres- « ser trop souvent l'un à l'autre tout le contraire de ce qu'on « éprouve ; de paraître s'adorer quand on se hait, et de vivre « dans le mensonge éternel de pensées qui ne sont pas les nô- « tres, et de sentiments empruntés [1]. »

« Qu'il doit être ému! » disent souvent les gens du monde en jugeant de tout ce qu'éprouve un acteur par ce qu'il leur fait éprouver; « qu'il doit être ému! Il est si touchant! » Erreur profonde! Pour savoir à quoi m'en tenir, j'en parlais un jour à Talma: « Le grand comédien, monsieur, lui disais-je, doit, à mon sens, joindre la sensibilité la plus vive à la plus rare intelligence. — Oui, nous devons être sensibles, nous devons éprouver l'émotion; mais pour mieux l'imiter, pour mieux en saisir les caractères par l'étude et la réflexion. Notre art en exige de profondes. Point d'improvisation possible sur la scène, sous peine d'échec. Tout est calculé, tout doit être prévu, et l'émotion qui semble soudaine, et le trouble qui paraît involontaire. L'intonation, le geste, le regard, qui semblent inspirés, ont été répétés cent fois. Le poëte rêveur cherche un beau vers, le musicien une mélodie, le géomètre une démonstration : aucun d'eux n'y attache plus d'intérêt que nous à trouver le geste et l'accent qui ren-

[1] M. Desprez, qui fut l'ami du baron de Bezenval sous Louis XVI, et devint, sous l'empire, secrétaire des commandements de la reine Hortense.

dent le mieux le sens d'un seul hémistiche. Cette étude suit en tous lieux l'acteur épris de son art. Tenez, ces deux vers de Pyrrhus dans *Andromaque*,

Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment;

ces deux vers, j'ai trouvé la manière dont je les dis au théâtre, chez un notaire, en attendant la signature d'un contrat de mariage. Faut-il vous dire plus? Nous nous sommes à nous-mêmes, voyez-vous, quand nous aimons notre art, des sujets d'observation. J'ai fait des pertes bien cruelles, j'ai souvent ressenti des chagrins profonds : eh bien! après ces premiers moments où la douleur se fait jour par des cris et des larmes, je sentais qu'involontairement je faisais un retour sur mes souffrances, et qu'en moi, à mon insu, pour ainsi dire, l'acteur étudiait l'homme et prenait la nature sur le fait.

« Voilà de quelle façon nous devons éprouver l'émotion, pour être un jour en état de la rendre; mais non à l'improviste et sur la scène, quand tous les yeux sont fixés sur nous : rien n'exposerait plus notre réputation. Récemment encore je jouais, dans *Misanthropie et Repentir,* avec une admirable actrice; son jeu si réfléchi, mais pourtant si naturel et si vrai, m'entraînait. Elle s'en aperçut; quel triomphe! et pourtant elle me dit tout bas: « Prenez garde, Talma, vous êtes ému! » C'est qu'en effet de l'émotion naît le trouble: la voix résiste, la mémoire manque, les gestes sont faux, l'effet est détruit. Ah! nous ne sommes pas la nature! nous sommes l'art, qui ne peut tendre qu'à l'imiter. »

François Riccoboni, qui a fait un traité sur l'art du comédien, lui interdit en effet toute émotion sur la scène; et M. Lemercier, de l'Académie française, racontait, à propos de Molé, l'anecdote suivante :

« Le triomphe de Molé était le *Jaloux sans amour* [1]. Je le

[1] Faible pièce de Rochon de Chabannes.

vis dans ce rôle, je l'entendis dans le passage qui rend tous les transports d'un amour furieux... J'éprouvai la plus vive émotion, et je courus, le rideau tombé, le féliciter dans sa loge. « Eh bien ! me dit Molé, je ne suis pas content de moi ce soir; « je me suis trop livré, je ne suis pas resté mon maître : j'étais « entré trop vivement dans la situation ; j'étais le personnage « même, je n'étais plus l'acteur qui le joue. J'ai été vrai comme « je le serais chez moi ; pour l'optique du théâtre, il faut l'ê- « tre autrement. La pièce se rejoue dans quelques jours ; venez « la voir encore, et placez-vous dans les premières coulisses. » Je fus exact, comme vous pensez bien. Au moment où arrive la fameuse scène, Molé tourne la tête de mon côté : « Je « suis bien maître de moi, me dit-il ; vous allez voir ! » Et, je dois l'avouer, jamais plus d'art et de calcul ne remuèrent plus profondément les spectateurs. »

Malheureusement l'art du comédien est du nombre de ceux qui, par l'action, produisent un effet, mais ne laissent pas d'œuvre. Le poëte, le peintre, l'architecte revivent dans leurs vers, leurs tableaux, leurs monuments. Du comédien que reste-t-il ? Rien, que le souvenir. Pour l'apprécier et l'imiter, il faut le voir, il faut l'entendre. Du moins pourraient-ils laisser des leçons de leur art. Peu l'ont fait. Talma, que je pressais d'écrire sur Lekain une notice qui porte son nom, mais qu'il n'a point faite, m'exprimait un refus modeste : « Je n'ai « pas d'idées à moi, me disait-il : j'ai tant vécu sur celles des « autres ! Peut-être ai-je quelque habitude de mon métier : « j'en causerai tant qu'on voudra ; je n'écrirai rien. Ce que « j'écrirais ressemblerait si peu à ce que je dis d'habitude ! « Croyez-moi, ma mémoire me sert bien mieux que mon « esprit. »

Quelques grands comédiens ont écrit cependant. Dans ce volume, qui renferme douze volumes à peu près, on trouvera ce qu'ont laissé de plus intéressant sur leur vie ou sur leur profession : mademoiselle Clairon, qui, après avoir joué les rôles

de reine au théâtre, représenta au naturel les ministres d'État et les princesses chez le margrave d'Anspach; Lekain, à qui l'on doit de très-curieux détails sur Baron, son devancier; Préville, qui, devenu fou, dut sa guérison à une véritable scène dramatique; et d'Azincourt, le valet de grande maison, le Figaro si spirituel, l'homme de si bonne compagnie, qu'il fut, comme il le raconte, l'amant aimé (dirais-je heureux?) d'une très-grande dame. Un autre acteur célèbre du même temps, Molé, eut dès l'enfance l'instinct et le goût du théâtre : à dix-sept ans, placé dans les bureaux de l'intendant général des finances, il se drapait dans le tapis vert qui couvrait la table à écrire, et, montant sur cette table comme sur un théâtre, il débitait force tirades, que venaient applaudir tous les commis. Sous le nom de Molé on a publié un volume : on n'en pourrait pas citer trois pages. Nous donnerons donc, à propos de ce comédien si justement célèbre, une petite pièce dont une anecdote de sa vie a, de son temps, fourni le sujet. Cette sorte de petit proverbe peint son esprit, ses mœurs, ses goûts élégants et son luxe insensé. A la même époque vivait à Londres le célèbre Garrick et mistriss Woflingthon, qui remplissait si merveilleusement les rôles de jeunes hommes. « Je crois, disait-elle un jour, que depuis que je « joue ces rôles-là la moitié de la ville me prend véritablement « pour un homme. — Rassurez-vous, madame, lui dit quel- « qu'un; l'autre moitié sait le contraire. »

Un auteur dramatique nommé Murphy s'est chargé d'écrire des mémoires sur Garrick. On y verra tout ce que ce profond comédien fit pour son art et pour la scène anglaise. Enfin, quant à l'Italie, l'histoire de son théâtre au dix-huitième siècle est dans Goldoni, qu'on va lire, et dans les particularités qu'il raconte.

Il est temps pour moi de céder la place à ceux dont je parle. Ceci me rappelle un mot de Macklin, qui, contemporain de Garrick, vécut jusqu'à cent sept ans. Un jour

que, déjà centenaire, il était à Covent-Garden, assis sur la dernière banquette d'une loge, un jeune homme debout devant lui, causant tout haut avec ses voisins, l'empêchait de voir et d'entendre. Macklin lui toucha légèrement l'épaule, et lui dit : « Cher monsieur, si vous voyez ou si vous enten- « dez quelque chose qui mérite attention, ayez la complai- « sance de nous en faire part; car nous dépendons entière- « ment de vos bontés. » Je m'arrête : j'aurais trop peur qu'on ne me touchât l'épaule pour m'en dire autant.

F[s]. Barrière.

MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE CLAIRON.

MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE CLAIRON.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEPUIS LA NAISSANCE DE MADEMOISELLE CLAIRON, EN 1723, JUSQU'A L'AGE DE TREIZE A QUATORZE ANS.

La Providence m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, libre, faible et bornée... Mon malheur a précédé mon existence.

L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née [1] était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures après midi. J'étais si chétive, si faible, qu'on crut que très-peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'-mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, recevoir au moins mon passe-port pour le ciel. Mon grand-père et la sage-femme me conduisirent à la paroisse : elle était fermée; le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée chez M. *** : on m'y porta. Le curé, habillé en arlequin, et son vicaire en gille, trouvèrent mon danger si pressant, qu'ils jugèrent n'avoir

[1] Saint-Wanon de Condé, près Condé, en Flandre, département du Nord.

pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire ; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison.

Née à sept mois, je n'ai dû recevoir de la nature qu'une constitution faible, également fâcheuse, et contraire aux développements de mon physique et de mon moral.

Nulles caresses, nulles douceurs, nuls soins, n'ont soutenu mon enfance ; aucune idée d'art, de talent, de connaissance quelconque n'a favorisé mon éducation ; lire est la seule chose que je susse à l'âge de onze ans ; mon catéchisme et mon livre de prières étaient les seuls livres que je connusse ; des contes de revenants et de sorciers, qu'on me disait être des histoires véritables, étaient tout ce dont on m'entretenait.

Une femme violente, ignorante et superstitieuse ne savait que me tenir inactive dans un coin, ou m'appeler auprès d'elle pour me faire trembler sous ses menaces et ses coups. Mon horreur pour le travail des mains, où l'on voulait m'assujettir, était cause de ce traitement, et ce traitement redoublait mon horreur pour le travail. J'ignore où j'avais puisé mes dégoûts; mais je ne pouvais supporter l'idée de n'être qu'une ouvrière. Ce dont je suis bien sûre, c'est de devoir aux contrariétés, au malheur de mon enfance, l'âme la plus compatissante et la plus décidée. Je n'ai fait mon état, je n'ai soutenu mon existence physique et morale que par les ressources que m'ont procurées ces deux qualités.

A l'âge de onze ans, le sort eut enfin pitié de moi ; il obligea ma mère à changer de logement; ma position était toujours la même : mais des voisins, touchés de l'état de langueur où mon malheur me réduisait, de ma figure, de la beauté de mon organe, de quelques marques de jugement, d'une douceur inaltérable, quand on ne me présentait point d'aiguilles, obtinrent qu'on me laisserait quelque temps à moi-même sans en rien exiger. Je respirai pour la première fois, sans avoir à me plaindre. Mais, soit par suite de caractère, soit qu'on voulût se débarrasser de moi, on m'enfermait souvent seule dans une chambre qui donnait sur la rue : là, sans aucun moyen de m'occuper, n'ayant pas même la possibilité d'ouvrir la fenêtre et de voir les passants, je montai, dès le premier jour, sur une chaise, pour regarder au moins dans

le voisinage. Mademoiselle Dangeville [1] logeait positivement devant moi ; ses fenêtres étaient ouvertes ; elle prenait une leçon de danse : tout ce que la nature et la jeunesse avaient pu réunir de charmes était répandu sur elle. Tout mon petit être se rassembla dans mes yeux ; je ne perdis pas un de ses mouvements. Elle était entourée de sa famille ; la leçon finie, tout le monde l'applaudit ; sa mère fut l'embrasser. Cette différence de son sort au mien me pénétra d'une douleur profonde ; mes larmes ne me permettaient plus de rien voir. Je descendis de ma chaise ; et quand mon cœur moins palpitant me permit d'y remonter, tout était disparu.

Autant que ma faible raison pouvait le permettre, je me mis à causer avec moi-même. Je me promis d'abord de ne rien dire de ce que j'avais vu, de peur qu'on ne m'en privât à l'avenir ; ensuite j'essayai de sauter, et de faire toutes les jolies mines que j'avais vues faire... On vint enfin me tirer de là, en me demandant ce que j'avais fait. Pour la première fois de ma vie je mentis ; je répondis très-prestement : *N'ayant rien à faire, j'ai dormi*. Ce détail peut paraître minutieux à beaucoup de monde ; mais il doit faire connaître à ceux qui ont des enfants la nécessité de ne point perdre leur confiance.

Ce premier tort m'enhardit à faire de nouveaux mensonges. Il développa toute la malice dont je pouvais être susceptible. Je me fis un plaisir de la dissimulation ; et toutes ces choses me conduisirent à prendre pour ma mère un dédain dont mon inexpérience me cachait toute l'horreur, et qui, dans une âme vicieuse, pourrait conduire aux plus grands malheurs.

Je n'avais plus de moments de repos que lorsqu'on me mettait en pénitence ; heureusement la mauvaise humeur ou les affaires de ma mère m'y condamnaient souvent. Je courais vite à la fenêtre ; le beau temps me favorisait : je voyais jusqu'au fond de la chambre de ma divinité. Je l'étudiais autant qu'il m'était possible ; et dès qu'elle disparaissait, je faisais tout ce que j'avais vu

[1] Mademoiselle Dangeville, la meilleure, dit-on, des soubrettes qui aient paru sur le Théâtre français, avait débuté en 1730. L'événement que raconte ici mademoiselle Clairon dut se passer en 1734, puisqu'elle avait onze ans. Sa mère était donc venue alors demeurer à Paris, et l'y avait amenée.

faire. Ma mémoire et mon application me servirent si bien, que ceux qui venaient à la maison crurent qu'on m'avait donné des maîtres. Ma façon de me présenter, de saluer, de m'asseoir, n'était plus la même; mes idées se débrouillaient, et mes raisonnements, mes gentillesses m'obtinrent le suffrage de ma mère même.

Cependant mon secret me pesait. J'avais un désir extrême de savoir ce qu'était mademoiselle Dangeville; j'osai me confier à un homme de notre société, qui m'avait toujours traitée moins en enfant que les autres : il m'apprit en gros ce que c'était que la Comédie française, et ce que mademoiselle Dangeville y faisait. Il me promit, de plus, de me faire voir tout cela : il l'obtint, non sans peine. Ma mère ne voyait dans les spectacles que des damnations éternelles; mais enfin on me mena voir la représentation du *Comte d'Essex* et des *Folies amoureuses*. Il n'est point en mon pouvoir de rendre aujourd'hui ce qui se passait alors en moi : je sais seulement que, pendant le spectacle et le reste de la soirée, on ne put ni me faire manger, ni me faire articuler une parole. Toute concentrée en moi-même, je ne voyais, n'entendais rien autour de moi. *Allez vous coucher, grosse bête,* furent les seuls mots qui me frappèrent, et j'y courus : mais, au lieu de chercher à dormir, je ne m'occupai que du soin de retrouver, de dire, de faire tout ce que j'avais vu; et l'on fut confondu le lendemain de m'entendre répéter plus de cent vers de la tragédie, et les deux tiers de la petite pièce. Cette prodigieuse mémoire étonna moins encore que la façon dont j'avais saisi le jeu de chaque acteur. Je grasseyais comme Grandval [1]; je bredouillais et faisais le saut de Crispin, comme Poisson [2]; je faisais l'impossible pour attraper l'air fin de mademoiselle Dangeville, et l'air roide et froid de mademoiselle Balicourt [3]; enfin on me regarda comme un pro-

[1] Grandval jouait les premiers rôles dans le tragique et dans le comique. Il a laissé une grande réputation de talent; il avait un défaut de prononciation, auquel le public s'était accoutumé. Il avait été reçu en 1729, resta trente-cinq ans au théâtre, se retira vers 1764, et mourut à Paris en 1784, à l'âge de soixante-quatorze ans.

[2] La famille des Poisson est célèbre dans les fastes du théâtre; elle a fourni des acteurs qui ont été en même temps auteurs comiques. Les Poisson ont tenu, de père en fils, pendant un siècle environ, l'emploi des valets et des Crispins. Plusieurs d'entre eux furent auteurs comiques; le rôle de Crispin est de l'invention de Raymond Poisson, qui le joua le premier.

[3] Mademoiselle Balicourt jouait les reines et les grandes princesses. Elle avait débuté en 1727, quitta le théâtre en 1738, à cause de sa mauvaise santé, et mourut en 1746.

dige : mais ma mère, en fronçant le sourcil, dit qu'elle aimerait mieux que je susse faire une robe ou une chemise que toutes ces sottises-là : ce propos me mit hors de moi-même. Je me voyais soutenue; j'osai dire que je n'apprendrais jamais rien, et que je voulais jouer la comédie. Les injures et les soufflets me forcèrent à me taire ; et m'empêcher d'expirer sous les coups, fut tout ce que les spectateurs purent faire.

Ce premier moment passé, on me déclara qu'on me laisserait mourir de faim, ou qu'on me casserait bras et jambes si je ne travaillais pas. Les traits de caractère ne s'oublient jamais, et je me vois encore à ce moment : j'eus la fierté de retenir mes larmes, et de prononcer, avec toute la fermeté que mon âge pouvait permettre : « Eh bien! tuez-moi donc tout de suite, car sans cela je jouerai la comédie. »

Les traitements les plus cruels ne purent me faire changer de résolution pendant deux mois qu'ils durèrent; mais je me mourais.

Les préjugés d'une chétive éducation étaient les seuls motifs qui guidassent ma mère; son cœur foncièrement était bon : mon état la toucha d'autant plus que je ne formais pas une plainte; elle fut en déposer sa douleur dans le sein d'une femme honnête, spirituelle et sensible, pour laquelle elle travaillait. Le fruit de cette démarche, dont je n'ai jamais su le détail, fut de me faire éprouver un sentiment de tendresse dont je n'avais jamais eu la moindre idée. Ma mère, en arrivant, me prit dans ses bras, m'inonda de ses larmes, et me promit de consentir à ce que je voulais, pourvu que je l'aimasse, que le passé restât dans l'oubli, et que je prisse soin de me rétablir. Ce changement inespéré pensa me coûter la vie; mais je repris bientôt le dessus : on me mena chez ma bienfaitrice, on me fit entendre à Deshais, acteur de la Comédie italienne; il fut assez content pour me présenter à tous ses camarades. On me donna mon entrée à ce spectacle; on me prescrivit ce que je devais apprendre, on m'obtint un ordre de début, et je parus enfin sur le théâtre, n'ayant pas encore douze ans accomplis [1].

[1] Elle se trompe; c'est treize ans qu'elle devait dire, puisque ce début eut lieu le 8 janvier 1736, et qu'elle était née au carnaval de 1723.

Les applaudissements que je recevais consolèrent ma mère du parti que j'avais pris ; on me donna des maîtres d'écriture, de danse, de musique et de langue italienne ; mon application, mon ardeur, ma mémoire, confondaient mes instituteurs : je retenais tout, je dévorais tout ; mais ma trop grande jeunesse, ma petite stature, la crainte qu'eut le fameux Thomassin [1] que mon talent ne nuisît à ses filles, dont le sort n'était pas fait, et le manque de protection, me forcèrent, au bout d'un an, à chercher fortune ailleurs. On m'engagea dans la troupe de Rouen, pour jouer tous les rôles de mon âge, chanter et danser. Je devais jouer la comédie : tout le reste m'était égal.

Récapitulation.

Jusque-là je n'ai sûrement rien à me reprocher ; je ne connaissais rien, je ne pouvais rien ; j'obéissais en aveugle au sort, dont je me suis vue toute ma vie et la victime et l'enfant gâté.

Chaque être a sa destinée prescrite ; tout me permet au moins de le croire : mon expérience, mes réflexions, tout ce que j'ai vu dans le monde, tout ce que j'ai lu dans ses annales, me démontrent l'insuffisance de nos combinaisons. Nous pouvons, lorsque nous sommes en état de comparer, distinguer les routes qui mènent à la vertu, celles qui nous entraînent au crime ; nous apercevons nos égarements, nos travers, nos torts ; nous sentons tout l'avantage d'une conduite pure, d'une action généreuse ; il semble enfin que nous pouvons tout pour nous-mêmes. Mais, dans l'impossibilité de tout prévoir, de tout connaître, de dénaturer le sang qui circule dans nos veines, de maîtriser la volonté de ce qui nous environne, je ne puis que reconnaître notre impuissance, et baisser mes regards tremblants devant le sort qui nous conduit [2].

[1] Antonio Vicentini, connu sous le nom de Thomassin, célèbre dans le rôle d'Arlequin. Il mourut à Paris le 19 août 1739.

[2] Voilà mademoiselle Clairon fataliste, ou à peu près ! Elle nous paraît se perdre ici dans un raisonnement un peu trop profond pour elle. Ce n'est pas que de grands philosophes n'aient soutenu ce système de la fatalité ; mais, malgré tout ce qu'on peut lire de spécieux, notre sens intime répond toujours que nous sommes libres.

SECONDE ÉPOQUE.

DEPUIS L'ADOLESCENCE DE MADEMOISELLE CLAIRON JUSQU'A SA RETRAITE DU THÉATRE EN 1765, A L'AGE DE QUARANTE-DEUX ANS.

Arrivée à Rouen, j'eus le bonheur de plaire au public, de me faire des protecteurs. Des femmes respectables à tous égards m'accordèrent l'entrée de leur maison, et me comblèrent de présents et de bontés : rien de tout cela n'a changé tant que j'ai resté dans cette ville, et l'une de ces dames [1] m'a conservé pendant quarante ans l'amitié, l'estime, et la confiance la plus entière.

Mes appointements et ceux de ma mère, qui remplissait un poste, suffisaient à notre ménage : je travaillais alors volontiers à tout ce dont nous avions besoin l'une et l'autre, et je n'imaginais pas qu'on pût être plus heureuse que moi.

Une de mes camarades vint loger dans la même maison que nous : elle sut gagner ma mère, et l'engager à la prendre en pension ; elle obtint que de temps à autre on vînt souper avec nous, et la compagnie devint de jour en jour plus nombreuse. Ma mère substitua des plaisirs à sa rigidité ; on en parlait, elle s'en moqua. Je grandissais : on put, on dut croire que j'avais ma part au gâteau. Un jeune homme qui me suivait plus qu'une autre, et qui, je l'avoue, ne me déplaisait pas, passa pour être mon amant : avec la même franchise, je conviendrai que j'ignore ce qui l'empêcha de l'être. Abandonnée entièrement à moi-même, sans aucun principe sur le bien et le mal, il aurait pu facilement faire de moi ce qu'il aurait voulu ; et c'est bien par hasard que je suis sortie de cette ville, au bout de trois ans, aussi pure que j'y étais entrée.

Notre pensionnaire ayant trouvé, je crois, des moyens de se mieux établir, nous quitta : une autre, mille fois plus désordonnée, prit sa place. Soit qu'on respectât mon âge, soit qu'on craignît, en m'éclairant, de se donner une rivale, je ne voyais rien, et ma tournure d'esprit ne me donnait pas les moyens de

[1] Madame la présidente de Bimorel.

suspecter ; ce n'est que longtemps après que j'ai pu savoir tout ce que je me rappelle en ce moment.

Un pauvre diable [1] assez plaisant, faisant des vers et cherchant partout à souper, obtint de ces dames de les venir amuser quelquefois. J'avais tous les jours, ou mon petit couplet de chanson, ou mon quatrain, dans lesquels Vénus et Vesta n'étaient rien en comparaison de moi : mais, tout en louant mes charmes et ma vertu, il lui passa dans la tête de jouir des uns et de chasser l'autre. Connaissant bien les êtres de la maison, sachant un jour que ma mère devait sortir pour affaires, il obtint, d'une vieille servante que nous avions, de le laisser pénétrer jusqu'à ma chambre. Il n'était que neuf heures du matin ; j'étais encore couchée : j'étudiais. Il faisait chaud ; nul bruit ne m'avertit de réparer mon désordre ; je n'avais pas encore quinze ans, et ma chemise et mes cheveux étaient ma seule couverture. Cette vue ne lui permit pas de rester longtemps maître de lui-même : il accourut, voulut me prendre dans ses bras ; j'eus le bonheur de m'échapper. Mes cris firent entrer la servante et une voisine qui logeait sur le même carré que moi. Nous prîmes alors les balais, les pelles, et nous chassâmes ce malheureux. Ma mère rentrée, il fut décidé que nous rendrions plainte ; il fut réprimandé par le magistrat, chansonné par la ville, et chassé pour jamais de chez nous. Mais, la rage succédant à son amour et à ses désirs, il fit sur moi ce dégoûtant libelle qu'on a lu dans toute l'Europe [2].

J'étais au Havre de Grâce avec la troupe lorsqu'il parut ; ma douleur fut au delà de toute expression. Loin de mes protecteurs, ignorant ce que je devais faire, n'osant, ne devant pas me confier à l'ignorance, la bêtise et l'insouciance, je ne fis aucune démarche pour tirer raison de cet outrage ; ma candeur me permit

[1] Il se nommait Gaillard.

[2] Mademoiselle Clairon a bien raison d'appeler cet écrit un *dégoûtant libelle*. Nous l'avons parcouru ; il nous a révolté, et ennuyé, qui pis est. On assure que ce chef-d'œuvre a eu, dans le temps, dix éditions. Un homme qui aurait le malheur d'écrire aujourd'hui des rapsodies aussi grossières pourrait bien être repris de justice, et à coup sûr ne pourrait plus paraître dans aucune société honnête. Il y a des bibliographes qui ont attribué ce mauvais livre au comte de Caylus. Nous ne pouvons, sur leur parole, nous résoudre à imputer à un homme de cinquante ans, d'un rare mérite et d'un caractère honorable, une pareille production.

Elle était intitulée *Histoire de mademoiselle Cronel* (Cléron), *dite* Frétillon, *actrice de la Comédie de Rouen, écrite par elle-même*.

même de croire que je devais compter sur la justice des hommes. Mais, avec plus de lumières, qu'aurais-je fait? Quelques mois de prison, où j'aurais fait condamner ce malheureux, n'auraient pas empêché la publicité du livre; ma honte prétendue n'en aurait pas moins couru le monde, et la réparation serait restée dans l'oubli. Cependant je sais aujourd'hui que j'ai mal fait de ne pas la demander. Mais, sans égard pour l'âge, l'ignorance et l'impuissance de l'opprimé, faut-il donc, pour rendre la justice, que les tribunaux attendent qu'un particulier leur rende plainte? Un livre calomnieux, dont la pudeur n'ose avouer la lecture, dont l'auteur a l'audace de se nommer, que l'impression fait passer dans les mains de tout le monde, le cri de l'indignation publique qui força ce malheureux à se cacher, les plaintes que j'avais portées antécédemment contre sa criminelle entreprise, mon âge, mon absence, étaient, ce me semble, des réclamations suffisantes. Une vaine formalité, que mon ignorance et mon impuissance m'empêchaient également de remplir, devait-elle arrêter la justice de ceux qui se disent les interprètes des lois, les défenseurs de l'humanité, les vengeurs de l'innocence? Je n'étais rien, ne pouvais rien, ne tenais à rien : ce fut mon crime et mon malheur. Hélas! qu'importe à la plus grande partie des hommes qu'il soit un malheureux de plus? Je puis me répondre aujourd'hui qu'ils aiment à voir souffrir leurs semblables : leur légèreté n'approfondit rien; leur malignité, leur égoïsme, leur fait un besoin des larmes du désespoir de notre sexe; quelque invraisemblable que soit l'histoire scandaleuse qui court sur nous, leur propre perversité leur permet de la croire, et l'impunité, dont ils sont sûrs, leur donne l'audace et la cruauté de l'affirmer. Ils n'ont rien vu, ne savent rien; *on le dit*, c'en est assez. Que gagnent-ils à tout cela? D'enhardir le calomniateur, et d'en être eux-mêmes les victimes, si leur sort les appelle à fixer les regards publics par une place, une administration quelconque. Le libelle qu'on a fait contre moi se perd aujourd'hui dans l'immensité de ceux qu'on a faits contre tout le monde. Innocence, grandeur, divinité même, rien n'est plus à l'abri de la méchanceté; et tout ce que je lis sur les autres doit assurément me consoler de tout ce qu'on a lu sur moi.

Mais j'étais loin de me rendre ce compte dans le moment de mon infortune. Je ne revins à Rouen qu'en tremblant; j'imaginais qu'on m'en allait fermer toutes les portes : je n'osais lever mes yeux sur personne, et je ne reparus sur le théâtre qu'en frémissant; mais j'y retrouvai le même public et les mêmes amis. Cette dame respectable qui m'aimait tant m'ouvrit les yeux sur la cause de mon malheur; je vis que je le devais tout entier à l'inconduite de ma mère; et cette lumière me la fit prendre dans une si grande aversion, il m'en a tant coûté pour rester avec elle jusqu'à son dernier soupir, j'ai si bien surmonté l'impétuosité de mon caractère, que je puis peut-être tirer quelque vanité de mes efforts, du silence que j'ai gardé, et du bonheur dont elle a constamment joui.

Elle resta maîtresse absolue; seulement la société fut moins nombreuse et mieux choisie. Elle s'était engouée, depuis quelque temps, d'un de mes camarades qu'elle voulait me faire épouser. Mon égal me parut au-dessous de moi : le protégé de ma mère m'était odieux; et cet homme, d'ailleurs, semblait avoir servi de modèle au personnage de Thibaudois [1]. Une fierté que je n'ai jamais pu réprimer ne me laissait trouver de bien et de charmes qu'à tout ce qui me montrait le plus grand caractère de noblesse; et mon prétendu n'était que le plus sot, le plus grossier et le plus plat des hommes. J'eus l'adresse de me défendre pendant près de deux ans. Notre troupe avait quitté Rouen pour aller à Lille : ce malotru était toujours avec nous; et, loin de se rendre à mes raisons, à mes prières, il redoubla ses sollicitations. Les ordres de ma mère, sa violence poussée au point de me présenter un pistolet pour obtenir mon aveu, me firent enfin sentir que j'avais besoin d'un protecteur qui, sans armer les lois, pût contenir mes entours et me défendre. Conduite par le seul désespoir, sans idée d'aucun vil intérêt, sans amour, sans désirs, je fus m'offrir et me livrer moi-même, sous la seule condition qu'on me sauverait du mariage et de la mort dont j'étais également menacée. Ce moment, qui ne présente au premier aspect que l'idée du libertinage, est peut-être le plus noble, le plus intéressant, le plus frappant de ma vie. Quoique j'eusse alors près

[1] Personnage de l'*Esprit de contradiction*.

de dix-sept ans, que les livres et les confidences m'eussent appris beaucoup de choses, le calme de mes sens me défendit des sollicitations de mes soupirants, et de la curiosité qu'ont ordinairement les jeunes filles : et si l'on veut se rappeler que j'étais née faible, qu'on m'avait accablée dans mon enfance; si l'on veut songer que le travail le plus forcé et le plus continu absorbait nécessairement toutes les facultés de mon être, en me disputant le mérite de ma sagesse, on pourra du moins m'en accorder l'étonnante réalité. Quoi qu'il en soit, ce moment est un de ceux que je me rappelle avec le plus de plaisir, et dont j'entretiens le plus volontiers mes amis. Je voudrais pouvoir l'écrire; je suis sûre que la femme la plus austère compatirait aux combats de mon âme, et ne rougirait point du tableau. L'impossibilité de le bien peindre, et la crainte de l'affaiblir, sont les seules raisons qui m'arrêtent.

Mon mariage fut rompu; ma mère cessa de me persécuter : je m'appliquai plus que jamais à tout ce qui pouvait accroître mes talents. La Noue rompit sa troupe pour venir débuter à la Comédie française. Je m'engageai dans une autre qui devait aller à Gand, demandée par le quartier général du roi d'Angleterre, qui était là. Je ne fus ni flattée des suffrages que j'obtins, ni tentée de la fortune immense que m'offrit mylord Ma.... Le mépris que la nation anglaise affecte pour la mienne m'en rendit tous les individus insupportables : il m'était impossible de les entendre sans colère. La troupe ne pouvait se soutenir sans moi : on s'aperçut de mes dégoûts, on me fit garder à vue; mais, malgré toutes les consignes données aux portes, je trouvai les moyens de m'échapper, et de me rendre à Dunkerque. Le commandant de cette ville reçut bientôt un ordre du roi de me faire partir pour venir chanter à l'Opéra de Paris. J'avais une étendue de voix prodigieuse; et quoique je ne fusse qu'une très-médiocre musicienne, et qu'on me fît doubler mademoiselle le Maure, j'eus le bonheur de réussir : mais je vis qu'il fallait si peu de talent à ce spectacle pour paraître en avoir beaucoup, je trouvai si peu de mérite à ne suivre que les modulations du musicien, le ton des coulisses me déplut si fort, la médiocrité des appointements rendait la nécessité de s'avilir si absolue, qu'au bout de quatre mois je fis signifier mon congé.

Un nouvel ordre du roi me dispensa de faire les six mois que l'usage d'alors prescrivait, sous condition que je passerais à la Comédie française, pour y doubler mademoiselle Dangeville. Au moment où l'on me fit venir à Paris, mon emploi principal en province était celui des soubrettes. J'avais joué trois ou quatre seconds rôles tragiques dans la troupe de la Noue; et Sarrasin, qui me vit jouer Ériphile, me prédit alors que je serais un jour la ressource du théâtre. L'envie d'avoir de plus forts appointements, et la vanité de tout entreprendre, me fit mettre, dans mon dernier engagement, que je jouerais les grands rôles tragiques. A mon arrivée à Paris, je n'en savais que cinq, et je ne les avais joués qu'une ou deux fois chacun. J'étais loin de prévoir la célébrité que le public daignerait un jour m'accorder en ce genre.

Lorsque je fus [1] me présenter à l'assemblée, les semainiers me prévinrent que, quoique mon ordre ne marquât qu'un emploi, la loi de la Comédie demandait la réunion de tous les talents; et qu'il fallait que je consentisse à me rendre au moins utile dans les deux genres, à chanter et danser dans les pièces d'agréments. Les acteurs d'aujourd'hui semblent prouver, par leur conduite, que, quelque peu qu'ils fassent et qu'ils vaillent, on doit en être reconnaissant; que c'est pour eux que la comédie est faite. De mon temps, nous étions persuadés que c'était nous qui étions faits pour elle : nous nous disputions à qui montrerait plus de zèle et ferait plus d'efforts; et, quoique les premiers sujets d'alors n'eussent pas le quart des émoluments qu'on prodigue aux derniers qu'on y voit aujourd'hui, autant qu'il m'est permis de m'y connaître encore, le public était mieux servi. Je

[1] On ne peut pas employer le verbe *être* au lieu du verbe *aller* devant un infinitif. C'est une observation de Voltaire sur ce vers de *Pompée :*

Il *fut* jusques à Rome *implorer* le sénat.

« C'était, dit-il, une licence qu'on prenait autrefois; il y a même encore plusieurs personnes qui disent : *Je fus le voir, je fus lui parler;* mais c'est une faute, par la raison qu'on *va parler,* qu'on *va voir ;* on n'est point *parler,* on n'est point *voir,* etc. »

Cette locution s'est introduite par imitation de *il a été, nous avons été :* ne dit-on pas très-bien : *Nous avons été à la Comédie?* Ne pourrait-on pas dire : *Il fut à Rome?.... Nous fûmes en Espagne?*

Quelques écrivains, d'ailleurs corrects, ont commis et commettent journellement cette faute, qui est devenue commune. On trouve souvent : *Il fut demander sa grâce..... Il fut se présenter devant elle,* et autres phrases semblables.

consentis à tout ce qu'on me demandait; mais je crus que, puisqu'il fallait jouer la tragédie, je ferais bien de commencer par elle. Pourquoi cela? je n'en sais rien. L'air froid et dédaigneux qu'inspira ma proposition me piqua; j'insistai de manière à prouver que j'avais une tête qui demandait des ménagements. On me proposa Constance dans *Inès*, Aricie dans *Phèdre*. Je répondis que c'était trop peu de chose; que je savais Phèdre, et que je la jouerais. C'était un des rôles triomphants de mademoiselle Dumesnil : je l'ignorais. Je n'avais pas revu la Comédie française depuis mon *Comte d'Essex*. Ma proposition fit rire tout le monde : on m'assura que le public ne souffrirait pas que j'achevasse seulement le premier acte. La colère me dévorait, mais la fierté me soutint. Je répondis aussi tranquillement, et surtout aussi *majestueusement* qu'il m'était possible : « Messieurs, vous me voulez, ou vous ne me voulez pas; j'ai le droit de choisir. Je jouerai Phèdre, ou ne jouerai rien. » Tout le monde se contint; on accepta, et je débutai par Phèdre [1].

Je ne parlerai point des encouragements flatteurs qui furent donnés à mes essais, ni des bontés constantes qui m'ont soutenue dans mes travaux pendant vingt-deux ans : on imputerait peut-être à ma vanité ce que la reconnaissance me ferait dire.

Je me suis permis seulement de rendre compte de mes pénibles recherches : on les trouvera détaillées dans les réflexions que j'ai faites sur la déclamation théâtrale. Il ne me reste plus qu'à justifier ma retraite. Je vais donc rendre compte des iniquités qui m'en ont fait un devoir.

Naturellement et malheureusement violente et fière, j'ai souvent manifesté mon impatience sur les cabales, les tracasseries,

[1] Ce fut le 19 septembre 1743 que mademoiselle Clairon débuta pour la première fois dans *Phèdre;* voici comment s'exprime le *Mercure de France* à ce sujet :

« Le 19 de ce mois, les comédiens ont « remis au théâtre la tragédie de *Phèdre* « de Racine, dans laquelle mademoiselle « Clairon, nouvelle actrice, a débuté « pour la première fois. Elle a joué le « principal rôle avec un applaudissement général. C'est une jeune personne « qui a beaucoup d'intelligence, et qui « exprime avec une très-belle voix les « sentiments dont elle a l'art de se pénétrer. On peut dire que la nature lui « a prodigué les plus heureux talents « pour remplir tous les caractères convenables à sa jeunesse, aux agréments « de sa personne et de sa voix. »

Elle joua aussi Dorine dans *Tartufe*, et *la Nouveauté* dans la pièce de ce nom, rôles dans lesquels elle fut généralement applaudie. Le 28, elle joua Zénobie; le 14 octobre, Ariane, et le 26, Électre (dans la tragédie de Crébillon).

les injustices, dont l'envie et la jalousie m'accablaient sans relâche. Personne n'ignore que, dans tous les corps, dans toutes les associations quelconques, on ne laisse jamais en paix que la médiocrité : le mérite acquis ou personnel n'y peut trouver grâce. Cette vérité m'a souvent consolée de tout ce qu'on tentait contre moi, mais souvent aussi je me suis plainte avec toute la vivacité possible. Cependant j'ose affirmer qu'aucune parole malhonnête, aucun reproche embarrassant, aucune réclamation de justice auprès de nos supérieurs, aucune rancune envers eux, n'a pu, n'a dû m'aliéner le cœur d'un seul de mes camarades : il n'en était pas un que je n'eusse obligé plus ou moins; il n'en était pas un qui, plus ou moins, ne m'eût manqué. Plus j'acquérais de célébrité, plus je faisais d'efforts pour bonifier les recettes, plus j'obtenais de grâces et pour la Comédie et pour ses individus, et plus on cherchait à me donner des dégoûts. J'en vais citer deux exemples, qui prouveront pour tout le reste.

Nous étions pauvres, hors d'état d'attendre ce qui pouvait nous être dû; les semainiers allaient, toutes les semaines, chez M. de Boulongne, alors contrôleur général, solliciter le payement de la pension du roi, et n'obtenaient rien. Au bout de quelque temps, on me nomma pour la nouvelle députation qu'on voulait faire, et je fus à l'audience de M. de Boulongne avec sept de mes camarades, parmi lesquels il y avait deux autres femmes. Le ministre m'aperçut, éloigna la foule qui l'entourait, et vint me demander ce qui m'amenait. Ma réponse fut : « Le désespoir, monseigneur, où nous réduisent nos besoins et vos refus. — Je serais bien fâché, me dit-il, que vous eussiez à vous plaindre de moi : montez au bureau d'Amelin, dites-lui de tenir tout prêt pour me faire signer; vous serez payés demain. » Mes camarades avaient tout entendu; je devais les croire aussi contents que moi, et je me mis en marche pour monter au bureau : mais, à moitié chemin, voyant que personne ne me suivait, je revins sur mes pas pour en savoir la cause. Préville, bouffi de colère, écumant de rage, les arrêtait dans l'antichambre, pour leur persuader que le ministre leur avait également manqué, et dans ses refus faits à la Comédie, et dans la grâce particulière qu'il semblait accorder à la seule mademoiselle Clairon; que,

pour rien dans le monde, il ne s'avilirait à me suivre au bureau, ni même à recevoir cet argent. Je ne soufflai pas : je me mis en chemin pour remonter. Armand seul me suivit; nous eûmes le lendemain notre argent, et Préville ne fut pas le dernier à recevoir sa part. Et d'une; passons à l'autre.

L'excommunication [1] des spectacles est une flétrissure si barbare, et j'ose dire si bête; elle est si nuisible aux talents, elle constate si authentiquement l'inconséquence de la nation, qu'il me suffisait d'être humaine et Française pour la trouver injuste; et j'étais, de plus, comédienne. Ce n'est point ici que je dois approfondir cette matière : je ne veux même parler ni de mes dégoûts, ni des lumières que je m'étais procurées sur ce point : le fait me suffit pour ce moment.

M. de la Mothe, de l'ordre des avocats, que je n'avais jamais vu, vint me prier de lui rendre service : entre autres choses, nous parlâmes de l'excommunication. Je vis aisément qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour nous en faire relever; mais il parlait en homme assez instruit, et je voulus essayer, par une légère tentative, d'apercevoir ce que je pouvais entreprendre un jour. Il m'offrit ses services, je les acceptai; mais, au lieu de s'instruire avec moi, de me consulter sur la forme, l'étendue et la teneur de l'ouvrage que je désirais, pressé, je crois, par le besoin d'argent, il fit imprimer son pauvre mémoire, et je le lus alors pour la première fois. Dès qu'il parut, mes camarades trouvèrent très-mauvais que je voulusse m'attribuer la gloire de les tirer de leur fange. J'eus beau leur dire que je ne demandais pas mieux que de me les associer, j'eus beau leur représenter l'honneur et le profit qu'ils tireraient de cette démarche : hors madame Drouin, que l'esprit et l'honnêteté guidaient toujours bien, et qui m'offrait de me seconder, je ne vis dans toute la troupe que l'aveuglement de la sottise et de la jalousie.

Un M. Coquelay de Chaussepierre, avocat aussi, ami parti-

[1] Il est naturel que mademoiselle Clairon, qui avait une haute opinion de son art, se plaigne avec amertume de cette flétrissure que lui imprimait l'excommunication. Pourquoi en effet des personnes qui exercent une profession que les lois ne repoussent point, que le gouvernement protége et encourage que le public admire et applaudit, sont-elles sujettes à une disgrâce particulière, à une réprobation affligeante? Il y a là une contradiction qu'il est difficile d'expliquer.

culier de la maison Préville, allant dîner et souper chez tous les comédiens, et, de plus, choisi pour être un des membres de leur conseil (car, tout excommuniés qu'ils sont, ils ont un conseil comme les potentats); ce Coquelay de Chaussepierre, homme assez bas pour être le censeur de Fréron [1], assez bas pour aller, à la suite de quelques comédiens, jouer, dans les maisons où on les appelait, ces petites gravelures qu'on n'ose entendre qu'en secret; assez malhonnête homme pour vouloir aggraver l'avilissement de ceux dont il était le conseil; assez barbare pour ôter l'état et les moyens de vivre à son confrère, fut dénoncer le livre et l'auteur : le premier fut brûlé au bas du grand escalier, le second fut rayé du tableau. J'eus toutes les preuves possibles de ces honteuses menées. J'en instruisis mes camarades; j'espérais qu'ils sentiraient au moins leur injure, et qu'avec les ménagements dus au reste du conseil, on prierait le sieur Coquelay de se retirer. Non-seulement ils le gardèrent, ils en firent leur plus cher ami. D'après ces deux traits, on peut aisément voir que je ne convenais pas à mes camarades, et juger que mes camarades ne me convenaient pas.

Cette aventure me rendit mon métier si pénible, j'étais si révoltée du ton de nos assemblées et des foyers, si indignée de voir MM. les gentilshommes de la chambre payer leurs plaisirs par les emplois et les parts de la Comédie; je me trouvais si déplacée, le chagrin ajouta tant à ma faible santé, que, sans aucun égard pour l'extrême médiocrité de ma fortune, je résolus de me retirer. Les représentations de mes amis et les bienfaits de M. le duc de Choiseul et de M. de la Borde me firent un devoir de rester [2] : je leur fis le sacrifice de tous mes dégoûts.

Mais enfin les menées de Préville amenèrent ce moment, si désiré par lui et par moi.

La malheureuse ou plutôt la ridicule affaire de Dubois, commencée par M. le duc de Duras, trop étourdi, trop inconséquent pour en prévoir les suites, discutée et conduite après par la

[1] Fréron parla toujours mal de mademoiselle Clairon et de son talent, sans doute parce qu'elle faisait valoir les rôles des tragédies de Voltaire.

[2] Ces deux messieurs envoyèrent 40,000 liv. chez Trutat, notaire, avec ordre de me demander comment je voulais qu'on les plaçât.

légèreté despotique de M. le maréchal de Richelieu, amena cette fameuse catastrophe qu'on a nommée longtemps la *Journée du Siége de Calais* [1], et qui rendit à Préville l'espoir de voir enfin réaliser ses projets. Avant ce moment, il avait su gagner la confiance du lieutenant de police, qui ne cachait point l'envie qu'il avait de nous commander ; de l'intendant des Menus, qui désirait diriger nos finances ; et d'un conseiller au parlement, blessé *magistralement* de l'autorité des gentilshommes de la chambre : ces quatre personnes se réunirent pour profiter des circonstances. Comme j'étais un objet de terreur pour tous les faiseurs de projets malhonnêtes, il fut décidé que, quoique je me fusse ouvertement et seule opposée à l'esclandre qu'on avait fait ; quoique je me fusse présentée à la Comédie pour me soumettre à l'ordre *soi-disant* du roi ; quoiqu'on remît devant moi, entre les mains de Préville, une lettre signée *Lekain* et *Molé*, qui constatait leur refus et leur départ ; quoique Brizard et Dauberval eussent refusé d'obéir ; il fut décidé, dis-je, qu'on rejetterait tout sur mes menées et mes séductions. Mademoiselle Dubois, d'une autre part, oubliant qu'elle me devait le peu de talent qu'elle avait ; maîtresse de jouer tout ce qu'elle voulait ; avertie par moi de tout ce qui se tramait contre son père, bête à l'excès, à la vérité, et pour le moins aussi coquine, seconda merveilleusement bien les intentions du petit conseil. Jeune, jolie, ayant l'avantage de rendre tous les gentilshommes de la chambre heureux, escortée d'un duc de Fronsac, d'un duc de Villequier, d'un marquis de Fitz-James, elle vint, les cheveux épars, dans les foyers, demander vengeance de mes atrocités et des malheurs de son respectable père. Ses cris et les coups de poing de ces messieurs, qui prenaient tout le monde au collet ; le jugement d'un officier du

[1] Les comédiens français, dans l'affaire de Dubois leur camarade, en 1765, se conduisirent en très-honnêtes gens. Persuadés que Dubois avait fait en justice un faux serment, pour se soustraire au payement d'une dette légitime, ils commencèrent par la payer, et refusèrent ensuite de jouer avec un homme qu'ils regardaient comme coupable d'un parjure. Ils voulaient qu'on en purgeât leur compagnie. L'autorité soutint Dubois, et jugea que les comédiens n'avaient pas le droit d'expulser un d'entre eux. On en mit plusieurs en prison ; mademoiselle Clairon fut du nombre, et cette aventure marqua la fin de sa carrière théâtrale. Elle se retira à l'âge de quarante-deux ans, lorsqu'elle aurait pu encore bien longtemps soutenir et embellir la scène française. Lekain, qui fut aussi du nombre des incarcérés, ressentit un violent dégoût, et fut sur le point de prendre sa retraite.

régiment de Fitz-James, qui dit à haute voix, dans le parquet, qu'il fallait *au moins* me pendre, persuadèrent une partie du public de mes torts : de là, et sous la même escorte, mademoiselle Dubois fut porter ses larmes aux pieds du maréchal de Richelieu. Mes talents, mes services, une conduite irréprochable, vingt ans d'amitié : qu'est-ce que tout cela, en comparaison d'une jolie fille! Elle demanda qu'on me mît en prison : elle l'obtint d'autant plus aisément, que faire des malheureux est un plaisir de grand seigneur. Le silence du maître et des lois, dont ils sont sûrs, leur permet de tout entreprendre ; et plus leur victime est célèbre, plus leur pouvoir est reconnu. L'ordre fut donné de m'arrêter; on vint m'arracher de mon lit, où j'étais retenue par une inflammation d'entrailles. Madame de Sauvigny, intendante de Paris, était en ce moment chez moi : tout ce qu'elle put obtenir de l'exempt fut de me conduire elle-même au For-l'Évêque. On m'y laissa cinq jours; ensuite on m'ordonna de garder les arrêts chez moi, avec défense d'y recevoir plus de six personnes qu'on m'avait permis de nommer. Ces arrêts durèrent vingt-un jours, et tout cela sans preuve, sans m'avoir entendue, sans qu'aucune menée, aucune démarche antécédente permît de me suspecter.

Je reçus, dans la prison, tous les hommages qui pouvaient me flatter; mais j'y reçus des outrages qu'il était impossible que mon cœur pardonnât, puisque ce ne pouvait être que par un ordre, ou la certitude de l'impunité, qu'on pût avoir l'audace de venir m'insulter dans ce lieu-là.

Je ne soufflai pas : nulle prière ne m'avilit; nulle plainte, nul mouvement d'impatience ne m'échappa; mes amis même ne purent pénétrer ce qui se passait dans mon âme. J'attendis que tout fût rentré dans l'ordre à la Comédie : alors j'annonçai que je la quittais. Mon temps était fini : la jalousie de mes camarades, la folle et barbare administration de mes supérieurs, la facilité que trouvent toujours les méchants à faire de ce public si respectable une bête brute ou féroce à volonté, la réprobation de l'Église, le ridicule d'être Français sans jouir des droits de citoyen, le silence des lois sur l'esclavage et l'oppression des comédiens m'avaient fait trop sentir la pesanteur, le danger et l'avilis-

sement de mes chaînes, pour que je consentisse à les porter plus longtemps. Je me devais de plus une vengeance : ma retraite me parut la seule honnête pour moi : elle satisfaisait à tout, d'autant mieux que, n'ayant que quarante-deux ans, il m'était permis de compter sur quelques regrets [1].

Au moment où l'on me permit de quitter mes arrêts, je fus remercier M. le duc d'Aumont, qui seul s'était dignement conduit dans cette ridicule bagarre : il ignorait le pourquoi de tout; je le lui appris, et le lui prouvai. Les mesures qu'il prit firent échouer toutes les espérances du conseil des quatre; et trouvant, je l'avoue, quelque plaisir à désoler ces petits tyrans en sous-ordre, je consentis, à la prière de M. le duc d'Aumont, à ne signifier ma retraite aux comédiens qu'au bout d'un an.

Récapitulation.

Dans les vingt-huit années que je viens de passer en revue devant moi, je n'ai suivi que l'ordre de ma carrière dramatique : j'en ai supprimé beaucoup de faits intéressants, dans la crainte de paraître trop minutieuse, et de nuire à la clarté de ma narration : ils auront place ailleurs.

J'ai laissé de côté tout ce qui ne regardait que mon cœur, dont je ne dois compte à personne, puisque je compose à moi seule toute ma famille; mais, sans entrer dans le détail des erreurs, des malheurs et des plaisirs où mon éducation, la sensibilité de mon âme, mon libre arbitre et l'exemple ont pu m'entraîner, trop vraie pour me mentir à moi-même, je ne prétends dissimuler aucune de mes fautes, et je conviens que j'en ai fait beaucoup. L'envie, la calomnie et l'impunité en ont

[1] Nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir une lettre que Voltaire lui écrivit à ce sujet; elle est assez courte pour que nous puissions la mettre ici en entier. La voici :

« L'homme qui s'intéresse le plus à la gloire de mademoiselle Clairon et à l'honneur des beaux-arts, la supplie très-instamment de saisir ce moment pour déclarer que c'est une contradiction trop absurde d'être au For-l'Évêque si on ne joue pas, et d'être excommunié si on joue; qu'il est impossible de soutenir ce double affront, et qu'il faut enfin que les Velches se décident. Les acteurs qui ont marqué tant de sentiments d'honneur dans cette affaire se joindront sans doute à elle. Que mademoiselle Clairon réussisse ou ne réussisse pas, elle sera révérée du public; et si elle remonte sur le théâtre comme un esclave qu'on fait danser avec ses fers, elle perd toute sa considération. J'attends d'elle une fermeté qui lui fera autant d'honneur que ses talents, et qui sera une époque mémorable. (*Voyez* Voltaire, *Correspondance.*)

si fort exagéré le compte, qu'il me paraît impossible qu'un être réfléchissant le croie : mes occupations, mes études, ma faible santé, mon désintéressement, et (je dois me permettre de le dire pour ma défense) l'esprit et la fierté qu'on a dû me trouver dans toutes les grandes occasions de ma vie, sont des garants certains que je ne connus jamais la crapule et la débauche. Mon talent, mon personnel, la facilité de m'approcher, m'ont fait voir tant d'hommes à mes pieds, qu'il était impossible qu'une âme naturellement tendre, obligée de se pénétrer sans cesse de ce que les passions ont de plus séducteur, pût se trouver inaccessible à l'amour. Qu'on cesse quelques instants de surveiller les filles les mieux nées, qu'on entr'ouvre seulement la plus petite grille d'un cloître, je serai pleinement justifiée. L'amour est un besoin de la nature : je l'ai satisfait, mais de manière à n'en point rougir ; je défie qu'on me cite un marché honteux, un seul homme qui m'ait payée ; je défie qu'on me cite une épouse, un père que j'aie fait gémir ; il n'est pas une femme de ma connaissance qui puisse me reprocher d'avoir écouté son amant ; il n'est pas un être qui puisse m'accuser de l'avoir trompé : je n'ai permis aucun excès, aucune négligence dans les devoirs, aucun désordre dans les affaires. Pour parvenir à me plaire, il fallait se montrer aussi vertueux qu'aimable. Aucun enfant réprouvé par les mœurs et les lois ne me fait rougir de son existence. Il n'a tenu qu'à moi, plusieurs fois, de devenir légitimement une fort grande dame : j'ai pu résister quinze ans de suite aux instances, aux prières, aux larmes de l'homme le plus séduisant de la nature et le plus cher à mon cœur, pour n'écouter et ne suivre que la voie de l'honneur et du devoir [1].

De quelque côté que je lève mes regards, je vois, je l'avoue, bien peu de femmes qui puissent aller le front plus levé que moi ; mais je n'en prends pas le droit de m'excuser : mon en-

[1] Quelques personnes rigides pourront trouver que ces derniers mots d'*honneur* et de *devoir* terminent assez singulièrement un paragraphe dans lequel l'auteur vient d'avouer les écarts de sa conduite en fait de galanterie. Mais si l'on songe que la première éducation avait totalement manqué à mademoiselle Clairon ; que depuis son enfance elle avait eu sous les yeux de mauvais exemples, à commencer par celui de sa mère ; qu'elle exerçait une profession bien dangereuse pour la chasteté, ne sera-t-on pas porté à lui pardonner des faiblesses qu'*elle-même ne se pardonne pas*, tout en cherchant à les pallier ?

nemi le plus mortel, le casuiste le plus sévère, ne me condamnerait pas avec moins de force que je me condamne moi-même. Je ne rougis point, je n'éprouve aucun remords; cependant je gémis sur mes fautes : le coup d'œil que je jette sur moi me met mal à mon aise. Soit que mes organes, affaiblis par l'âge et les infirmités, me rendent pusillanime, et que le calme actuel de mes sens me trompe sur la possibilité de les dompter toujours; soit que ma vanité m'égare, en me disant que j'avais assez de vertus pour prétendre les avoir toutes, je ne me pardonne point mes faiblesses, et ne me permets pas même d'en chercher l'excuse dans les décrets de la fatalité.

En traçant cet écrit, je n'ai d'autre intention que celle de me connaître, de me corriger, et d'acquérir, par la vue de mes propres défauts, l'indulgence et la compassion que je dois à mes semblables. Si cet écrit me survit, puisse-t-il être une leçon utile, et préserver l'âme honnête et sensible des piéges et des charmes de l'erreur!

TROISIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS SA RETRAITE DU THÉATRE JUSQU'A L'ANNÉE OU ELLE A ÉCRIT CES MÉMOIRES (1788 ou 89).

Lorsque M. le duc d'Aumont m'eut calmée par l'assurance d'avoir mon ordre de retraite à la première demande que je voudrais faire, il essaya, par les offres les plus avantageuses, de m'ôter le désir de la demander jamais. Il m'offrit de me faire payer par le roi, de ne plus dépendre d'aucun supérieur; de n'avoir plus rien à démêler avec les comédiens; de ne jouer que quand bon me semblerait, sans autre soin que celui d'écrire à l'assemblée : *Je désire telle pièce pour tel jour.* — Je ne vis dans toutes ces offres que le danger de me faire de nouveaux ennemis; et je les aurais mérités en m'affranchissant de toutes les conventions de mon état d'une façon aussi orgueilleuse. Alors il m'offrit de m'aider à relever la Comédie de la honte de l'excommunication : il savait que j'avais ce projet depuis longtemps;

que j'avais fait toutes les recherches possibles, que je m'étais fait aider par des personnes pleines de lumières et de mérite; que je pouvais compter sur des protecteurs puissants, et que mes mémoires étaient tout prêts.

Je ne dissimulerai point que je mêlais infiniment de vanité au désir juste et naturel d'avoir un état plus honnête : mon talent ne peut s'écrire ni se peindre, l'idée s'en perd avec mes contemporains; et j'avais lieu de croire que je le constaterais supérieur même à ce qu'il fut jamais, si j'obtenais la gloire de surmonter les préjugés de ma nation : le tenter seulement disait beaucoup pour moi. J'acceptai : nous convînmes qu'à mon retour de Genève, où j'allais consulter le fameux Tronchin, on ferait les démarches nécessaires auprès du roi, et que je rentrerais à la Comédie si ces démarches réussissaient.

Avant mon départ je revis tous mes supérieurs, et j'eus lieu d'être satisfaite de leur embarras et de leurs regrets. Mais c'est en vain qu'on espère ramener des oppresseurs : la vue de leur victime les gêne; ils la haïssent en raison du mal qu'ils lui ont fait. J'appris, pendant mon absence, que les résultats des plaisirs de mademoiselle Dubois étaient visibles et pressants, au point de ne pouvoir lui permettre de jouer à Fontainebleau.

J'écrivis à M. le duc d'Aumont que si cette nouvelle était vraie, je m'offrais à tenir le répertoire de la cour, quel qu'il fût; qu'il m'était doux de me venger de M. de Richelieu en le tirant de peine, et de prouver ma respectueuse reconnaissance au roi, pour tout ce qu'il avait daigné me faire dire de flatteur sur ma personne et mon talent.

M. le duc d'Aumont, enchanté d'une offre qui lui facilitait tous les arrangements possibles, fut trouver M. le maréchal de Richelieu, et ne fut pas peu surpris de l'entendre dire : « Non, cela ferait de la peine à la petite Dubois : nous ferons comme nous pourrons. » En me rendant compte de cette étonnante conduite, M. d'Aumont ajouta dans sa lettre, que j'ai encore : « Ne songez, pour le moment, qu'à raffermir votre santé; on est « indigne de l'effort que vous voulez faire. » J'arrive, on dresse toutes les batteries : le mémoire est remis à M. le comte de Saint-Florentin, qui promet de le lire au conseil; mes protec-

teurs me permettent de compter sur eux; M. l'archevêque consent à se taire; le roi sait que je dois lui demander une grâce, et promet de l'accorder s'il est possible : il devait être instruit par M. le duc de Duras, qui s'était chargé de lui lire mon mémoire.

Ce malheureux duc, voulant toujours le bien et ne faisant jamais que le mal, ne doutant de rien et craignant tout, balbutie, en tremblant, quelques mots de mon affaire : le roi l'écoute avec bonté, et demande ce que je veux. Le moment était favorable pour présenter le mémoire; mais la crainte de déplaire à M. de Saint-Florentin anéantit tout à coup le zèle de mon duc : il se contenta de répondre que l'ennui d'être excommuniée m'empêchait de rentrer au théâtre; et quoique le roi prononçât, « Cela est assez ridicule, en effet : nous verrons quels sont ses moyens; je ferai tout ce que je pourrai, » la tête perdue ne se remit pas. C'est de la bouche de M. le duc de Duras même que je tiens tout ce que je viens de tracer. Quoi qu'on puisse se permettre de penser sur cette frivole existence, il faut au moins rendre hommage à sa bonne foi.

Enfin, le jour où l'on devait prononcer sur mes prétentions arrive. Voyant que le conseil va finir, que tous les portefeuilles sont fermés, le roi daigne dire : « Apprenez-moi donc ce que veut mademoiselle Clairon. — Forcer la main de votre majesté comme le parlement, répond M. le duc de Praslin. — Je la sais trop sage pour cela, dit le roi; sachons ce qu'elle désire. » Alors M. de Saint-Florentin lut, sur un très-petit morceau de papier, que *je demandais à sa majesté la réimpression de la déclaration de Louis XIII, confirmée par elle* [1]. Sa majesté ne connaissait pas plus cette déclaration que mon mémoire; elle crut tout faire en ordonnant qu'on la réimprimât. Et moi, sentant le danger et l'inutilité de revenir à la charge, je demandai ma retraite.

Le pourquoi de cette manœuvre, le voici :

[1] Cette déclaration de Louis XIII, du 16 avril 1641, enregistrée au parlement, dit expressément : « Nous voulons que « l'exercice des comédiens, qui peut divertir innocemment nos peuples, c'est-à-dire détourner nos peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse « leur être imputé à blâme, ni préjudiciable à leur réputation dans le commerce public. »

En vertu de cette déclaration, Louis XIV maintint *Floridor*, sieur de *Soulas*, comédien, dans la possession de sa noblesse, par arrêt du conseil du 10 septembre 1688.

Ce ministre, qui m'interprétait si mal, était depuis longtemps l'amant d'une de mes camarades retirées : elle ne pouvait pas me souffrir, parce que j'avais refusé d'épouser un de ses frères ; je ne sache au moins nulle autre cause. Elle décida qu'il était de la dernière insolence à moi de vouloir être plus qu'elle n'avait été ; son amant convint qu'elle avait raison : il obtint que le rapporteur demanderait le contraire de ce que je voulais ; et, malgré toutes ses promesses, M. le duc de Choiseul m'avoua qu'il n'avait pas osé démentir son cousin. J'avoue qu'il m'eût été bien doux d'obtenir ce que j'avais tant désiré ; mais me reposer, me soustraire pour toujours à la jalousie, l'envie, l'intrigue, la tyrannie, valait encore mieux ; et je n'ai point cessé de bénir mon sort depuis que j'ai quitté.

La douceur du repos que je n'avais jamais goûtée, une société charmante, une fortune suffisant à tous les vrais besoins, une raison exercée par l'étude et l'expérience, me donnèrent la force de supporter mes maux habituels, et l'étude de l'histoire naturelle me tint lieu de mes anciens travaux : je ne regrettais ni ne désirais rien. Ce bonheur ne fut pas long.

Le comte de Valbelle eut un héritage considérable, et sa fortune changea son cœur ; ses absences devinrent fréquentes et longues : il était l'âme de notre société, son éloignement la rendit languissante. Il avait exigé que je comptasse à jamais sur lui ; j'avais tout fait pour qu'il restât du moins mon ami ; il fut ingrat : je perdis tout. Dans ce même temps, les opérations de M. l'abbé Terray [1] m'ôtèrent le tiers de mon bien ; la crainte de m'endetter me força de renoncer à tout objet de dépense, et je ne fus pas longtemps à perdre le reste de ma société. Il faut, à Paris, intriguer ou tenir table, si l'on ne veut pas se trouver seul.

Le déchirement de mon cœur et mon affreuse solitude me donnèrent l'idée de me retirer dans un couvent, ou du moins dans une province : je me déterminai à vendre mon cabinet et beaucoup d'autres effets précieux ; ce que j'en devais retirer, placé en rentes viagères, accumulées par quelques années d'é-

[1] L'abbé Terray, contrôleur général des finances, fit faire à l'État une banqueroute partielle en 1770.

conomies, pouvait me rendre plus riche que je ne l'avais jamais été; mais je ne pus suivre ce plan. Le comte de Valbelle [1], avec 120,000 liv. de rentes, endetté, ne suffisant point à ses entreprises fastueuses, et ne trouvant point à emprunter, était dans un moment de crise qui m'inquiéta pour sa réputation : plus j'avais à m'en plaindre, plus il me parut convenable de le tirer de peine; je vendis tout ce que je possédais, et lui prêtai le produit de cette vente à cinq pour cent d'intérêts pour dix ans.

J'étais gravement malade alors; mon huissier-priseur était un fripon : qui que ce soit ne me rendit le service de se mêler de mes affaires; je touchai 90,000 francs de ce qu'on avait estimé 50,000 écus. N'ayant plus un lit pour me coucher, et ne devant recevoir l'intérêt de mon argent qu'au bout d'un an, je me décidai à m'expatrier. Un hasard m'avait fait faire la connaissance du margrave d'Anspach : ce que j'avais reconnu de candeur dans ce prince, sa noble et touchante simplicité, l'intérêt tendre et confiant qu'il m'avait témoigné dès les premiers instants, et dont ses lettres m'assuraient la durée, me firent consentir à m'expatrier. Paris ne m'offrait plus que des souvenirs douloureux; je n'y pouvais plus rien pour personne : l'amitié d'un souverain me laissait l'espoir de pouvoir encore être utile à mes semblables. Obligée de fermer mon cœur au seul être qui le remplissait autrefois, trop éclairée par ma raison et mon expérience pour m'abandonner encore à l'amour, mais dévorée du besoin d'aimer, j'étendis ma sensibilité sur la nature entière; et les moyens qui m'étaient offerts pour en servir au moins quelques individus me firent trouver tout possible. Je partis [2].

L'Allemagne ne m'offrit qu'un climat trop rude pour mon âge et mes infirmités; on y connaissait à peine les douceurs de la société; les savants n'y parlaient que leur langue, et les finesses de la mienne n'étaient entendues de personne; les arts étaient réduits au simple nécessaire, et la morgue de la nais-

[1] Le comte de Valbelle a été, pendant dix-neuf ans, l'amant déclaré de mademoiselle Clairon.

[2] Quoiqu'elle ne fixe pas l'époque de son départ pour Anspach, il paraît qu'il suivit d'assez près l'événement de la banqueroute de l'abbé. Elle demeura près de dix-sept ans en Allemagne, et revint par conséquent à Paris vers 1787 ou 1788.

sance, unie à la plus profonde ignorance sur tous les talents, n'aidait pas à me donner un prix aux yeux de ses habitants. Je ne dus qu'à l'envie de plaire au maître les hommages qu'on me rendit dans les premiers moments; non-seulement on ne me connaissait pas telle que j'étais, mais j'avais encore à détromper tout le monde sur les vues, les projets qu'un monstre m'avait prêtés : il n'est si petite cour qui n'ait son Narcisse. J'eus à défendre mon honneur et ma vie même de tous les piéges que ce malheureux me tendit; mon corps succomba sous tant de peines accumulées, j'eus une maladie terrible, et depuis ce temps je ne compte plus mes jours que par mes maux et ma langueur.

Quelque pénible que soit ma vie, sa prolongation m'a fourni les moyens de détruire la calomnie, de faire le bien, et d'acquérir des amis; ce bonheur me console de vivre.

Je ne rendrai point compte des services sans nombre que j'ai rendus dans ce pays; il suffit à mon cœur de s'assurer que ses habitants ne les oublieront pas.

Je ne me permettrai de faire ni l'éloge ni la critique du margrave : sans m'aveugler sur ses défauts, je l'ai cru, près de dix-sept ans, un des plus vertueux êtres de la nature, et mon respect pour sa dignité, ma reconnaissance pour la confiance dont il m'a si longtemps honorée, m'interdit de le juger aujourd'hui; je me contente d'attester et lui-même, et toutes les personnes honnêtes qui vivent sous ses lois, pour garants de la pureté de ma conduite et de mon désintéressement.

J'ai fait tout le bien qu'on m'a permis de faire; j'ai défendu, maintenu en place mes plus grands ennemis : nulle intrigue, nulle plainte, nulle vengeance, nulle amitié particulière ne peut m'être reprochée; je n'ai jamais blâmé ni maîtresses ni favoris; j'ai fait constamment, pendant dix-sept ans, le sacrifice de ma volonté, de mon repos, de mes intérêts, des agréments de ma patrie, de ma santé. Le bonheur et la gloire du margrave étaient l'unique but de mes travaux et de mon ambition; et le seul prix que reçoit un attachement si pur est le bouleversement de ma fortune et de toute mon existence, l'outrage et l'oubli... Je me tais, je plains, je pardonne, et fais encore les vœux les plus ardents pour qu'on soit heureux.

Je n'imagine pas que le reste de ma vie puisse fournir un événement intéressant : tout est dit, tout est sûrement fini pour moi. Épuisée par trente ans de travaux, par des chagrins de tout genre, par les années qui s'accumulent, par des douleurs continuelles et des maladies mortelles qui me surviennent presque chaque année, il me paraît impossible que rien m'arrache à la vie simple et tranquille que je me suis prescrite.

Je ne me suis réservé que cinq à six maisons, dans lesquelles je ne vais que rarement; il ne me reste que quelques amis, quelques connaissances. Mais l'agrandissement de Paris oblige maintenant à calculer les distances, et toutes les têtes sont dans une si bizarre fermentation, qu'il est tout simple qu'une vieille femme, inutile et souffrante, soit souvent seule : aussi, sans me plaindre jamais de l'abandon que j'éprouve, je jouis avec reconnaissance des moments qu'on veut bien me sacrifier.

Je me suis fait une habitation commode, agréable, peut-être trop magnifique pour mon état et ma fortune; mais c'est un reste d'habitude de mes dignités théâtrales : j'ai rêvé trône et palais pendant trente ans; le luxe universel n'a pas dû me ramener à moi-même; et je crois que toute jouissance est raisonnable quand elle ne nuit ni ne coûte rien à personne.

L'affaissement de mon corps n'influe point encore sur mon âme et sur ma tête; j'ai toute la sensibilité, toute l'activité de mon premier âge. Mon goût pour la lecture s'est heureusement accru; il me sert à me faire entourer journellement par les grands personnages de tous les temps et de tous les lieux; j'apprends avec eux à comparer, à réfléchir, à supporter le vide et les peines de la vie, à me prouver qu'il faut que tout passe et s'anéantisse, et que c'est sans impatience et sans regrets que je dois attendre mon tour.

Il m'eût été bien doux de pouvoir aller chercher aux spectacles des dissipations que toute ma résignation ne m'empêche pas de désirer quelquefois. Quoique je n'aie rien oublié de tous nos grands poëtes, que je les relise souvent, les voir représenter me donnerait un plaisir plus vif, et soulagerait beaucoup mon imagination, qui ne peut s'empêcher de rechercher tout ce que les beautés de l'action doivent ajouter d'intérêt aux beautés des

3.

ouvrages. Mais. hélas! qu'ai-je vu à ces représentations? La bassesse des halles ou la démence des Petites-Maisons. Nul principe sur l'art, nulle idée de la dignité des personnages : chacun joue son rôle à sa guise, sans se rendre compte de ce qu'on doit mutuellement se prêter dans chaque scène, de ce qu'on doit d'effort ou de sacrifice à l'ensemble de la pièce; point d'unité dans le ton, point de noblesse dans le maintien. J'ai vu des héros se jeter à plat ventre, et marcher sur les genoux; j'ai vu pousser l'oubli de la décence au point de paraître sous la simple enveloppe d'un taffetas couleur de chair, dessinant exactement le nu depuis les pieds jusqu'à la tête; j'ai vu, sous le nom des personnages les plus imposants de l'antiquité, de chétives filles de journée ployées en deux, tapant du pied, se battant continuellement les flancs, s'appuyant sur les hommes, et s'en laissant toucher avec la familiarité la plus révoltante; j'étais assourdie de piailleries, de beuglements; et, pour m'achever, le parterre criait *bravo*[1]!

Il ne m'appartient pas de décider si le public et les acteurs d'aujourd'hui se trompent, ou si le public et les acteurs de mon temps se trompaient; mais il doit m'être permis d'assurer qu'il n'y a pas vestige de ressemblance entre les uns et les autres. Peut-être a-t-on bien fait de laisser là toute espèce de tradition : on joue maintenant Mérope en insouciante, Hermione en petite maîtresse, Monime en dévergondée. Puisqu'on les trouve bien ainsi, je dois croire que mes études m'avaient égarée; je défère avec respect au jugement que l'on porte aujourd'hui : mais, soit un reste de vanité, soit... tout ce qu'on voudra, il n'est rien qui puisse me déplaire ou m'ennuyer autant que l'incroyable changement du Théâtre français.

[1] Mademoiselle Clairon se montre ici plus que sévère. Mais elle avait une haute idée de la dignité tragique; elle avait toujours mis dans son jeu beaucoup de pompe et d'élévation; et trop de simplicité, une vérité sans noblesse, lui paraissait pauvreté, bassesse, trivialité.

FAITS PARTICULIERS.

ORDRE DE DÉBUT.

Ne voulant point interrompre ma narration, j'ai laissé de côté quelques anecdoctes, que je crois pourtant assez singulières pour être racontées. En voici une :

Quoique ce fût par ordre du roi que je quittasse l'Opéra pour passer à la Comédie française, on me dit que je devais me présenter chez M. le duc de Gêvres, gouverneur de Paris, et gentilhomme de la chambre en exercice, pour recevoir cet ordre par écrit.

Mademoiselle Dumesnil se chargea de me conduire. J'avais vingt ans, une figure que tout le monde trouvait assez piquante. J'étais parfaitement bien mise ; et, par goût autant que par raison, mon maintien était de la plus grande décence. Il m'était permis de croire que mon ensemble devait intéresser.

Le duc de Gêvres était un grand homme, assez ressemblant, dans les formes, à ceux qui ne le sont plus [1]. Sa figure pâle, effacée, sa voix canarde, son nez barbouillé de tabac d'Espagne, et la navette qu'il tenait dans ses mains, en m'étonnant, ne m'empêchèrent pas de lui trouver l'air d'un grand seigneur ; et le mouvement de crainte qu'il m'inspira dut lui parler en ma faveur. Mademoiselle Dumesnil fut obligée d'être mon interprète. Ma prétention expliquée, le duc, en s'avançant quelques pas, dit : « Elle est jolie. On dit que vous avez des talents ; je vous ai lue [2]; vous réussirez sans doute. » Frappée comme d'un coup de foudre, je relevai mes regards avec toute l'indignation dont j'étais pénétrée, et j'osai dire au duc, en le toisant depuis les

[1] Sa femme l'avait attaqué au parlement, pour cause d'impuissance.

[2] Ce mot, *je vous ai lue*, faisait allusion aux fameux Mémoires de Frétillon. Il était bien peu obligeant, de la part de ce duc, de rappeler cet insultant libelle à mademoiselle Clairon, à la première visite qu'elle lui faisait.

pieds jusqu'à la tête : « Je vous ai lu aussi[1] ; mais je crois, monseigneur, que nous avons besoin de nous connaître plus particulièrement pour pouvoir nous apprécier. »

Quoiqu'il y eût plus de cinquante personnes dans la chambre, on aurait entendu voler une mouche : tout le monde baissa les yeux, et M. le duc de Gêvres, après un instant de réflexion, vint me prendre la main, et me dit, du ton le plus honnête et le plus affectueux : « Mademoiselle, dans tout ce qui dépendra de moi vous pouvez être sûre de mon empressement à vous servir. » Je me tus, je fis une révérence respectueuse, et je me retirai. Depuis ce jour, il ne me permettait pas de passer une semaine sans lui faire ma cour, et je n'ai jamais eu de protecteur moins exigeant et plus serviable.

ANECDOTE SUR RODOGUNE.

La majeure partie du public ne réfléchit point : elle se laisse entraîner par l'habitude, par les chefs de meute, censés savants parce qu'ils sont aussi bruyants qu'audacieux. On est toujours sûre de plaire à la multitude par de grands éclats de voix, beaucoup de gestes, des transitions folles, et le familier le plus bas. J'avoue que l'approbation de cette classe de juges m'importait peu. J'écoutais toutes les critiques ; je les discutais avec moi-même, sans aucune complaisance pour ma vanité. Je priais toutes les personnes instruites que je pouvais rencontrer de m'éclairer sur mes défauts, de n'épargner aucune de mes fautes. Lorsque je jouais, je cherchais à découvrir dans la salle le connaisseur qui pouvait y être, et je jouais pour lui. Si je n'en apercevais pas, je jouais pour moi. Je ne calculais point le plus ou le moins d'applaudissements, mais seulement ce que je sentais avoir plus ou moins mérité. Tout en admirant les talents de mes compagnes, je voulais en acquérir de plus complétement méritants. Quelque applaudies que fussent leurs fautes, j'aurais eu honte de les faire. Par exemple :

Mademoiselle Gaussin avait la plus belle tête, le son de voix

[1] La réponse était vive. Elle faisait allusion aux mémoires imprimés pour et contre le duc de Gêvres, dans le ridicule procès qu'il avait soutenu publiquement contre sa femme. Ces mémoires contenaient les visites, rapports des experts, etc.

le plus touchant possible ; son ensemble était noble, tous ses mouvements avaient une grâce enfantine, à laquelle il était impossible de résister ; mais elle était mademoiselle Gaussin dans tout. Zaïre et Rodogune étaient jetées dans le même moule : âge, état, situation, temps, lieux, tout avait la même teinte.

Zaïre n'est qu'une touchante pensionnaire de couvent [1] ; et Rodogune, demandant à ses amants la tête de leur mère, est assurément une femme très-altière, très-décidée ; cela ne se ressemble pas. Il est vrai que Corneille a placé dans ce rôle quatre vers d'un genre plus pastoral que tragique :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont, par le doux rapport, les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Rodogune aime ; et l'actrice, sans se ressouvenir que l'expression du sentiment se modifie d'après le caractère, et non d'après les mots, disait ces vers avec une grâce, une naïveté voluptueuse, plus faite, selon moi, pour Lucinde dans l'*Oracle*, que pour Rodogune. Le public, routiné à cette manière, attendait ce couplet avec impatience, et l'applaudissait avec transport [2].

Quelque danger que je craignisse en m'éloignant de cette route, j'eus le courage de ne pas me mentir à moi-même. Je dis ces vers avec le dépit d'une femme fière, qui se voit contrainte d'avouer qu'elle est sensible. Je n'eus pas un dégoût, mais je n'eus pas un coup de main : c'était assez pour ma tentative. Qui rompt en visière au public assemblé, et contrarie les idées reçues, quelque raison qu'il ait, doit s'estimer heureux de n'être pas puni. L'histoire de Galilée m'était présente. J'eus le plus

[1] Mademoiselle Gaussin a joué Zaïre d'original, et il paraît qu'elle y fut extrêmement touchante. Tout le monde connaît les vers charmants que Voltaire lui adressa pour la remercier de la manière dont elle avait rendu ce rôle si aimable, si intéressant, et dont mademoiselle Clairon parle ici avec une espèce de dédain fort injuste.

[2] Voltaire a remarqué que Corneille a donné à Rodogune, dans quelques endroits de son rôle, la timidité, l'innocence d'une très-jeune personne ; que cependant elle n'est pas toute jeune, puisqu'elle a épousé Nicanor lorsque les deux princes étaient en bas âge, et qu'ils ont au moins vingt ans. Elle n'est pas non plus timide ni faible, puisqu'elle propose de sang-froid un parricide à ses amants, et leur demande la tête de leur mère. Mademoiselle Gaussin n'avait saisi et rendu qu'une partie du rôle ; mademoiselle Clairon l'approfondit, le comprit mieux, et le joua tout entier.

grand succès dans le reste du rôle; et, suivant ma coutume, je vins, entre les deux pièces, écouter aux portes du foyer les critiques qu'on pouvait faire. J'entendis M. Duclos, de l'Académie française, dire, avec son ton de voix élevé et positif, que la tragédie avait été bien jouée; que j'avais eu de fort bonnes choses, mais que je ne devais pas penser à jouer les *rôles tendres*, après mademoiselle Gaussin.

Étonnée d'un jugement si peu réfléchi, craignant l'impression qu'il pouvait faire sur tous ceux qui l'écoutaient, et maîtrisée par un mouvement de colère, je fus à lui, et lui dis : « Rodogune un rôle tendre, monsieur? Une Parthe, une furie qui demande à ses amants la tête de leur mère et de leur reine, un rôle tendre? Voilà, certes, un beau jugement!... » Effrayée moi-même de ma démarche, les larmes me gagnèrent, et je m'enfuis au milieu des applaudissements.

Toutes les études que j'ai faites depuis m'ont fait tenir à mes premières idées. Voltaire les a justifiées dans son *Commentaire sur Corneille*, et le public, aussi content de ma fierté qu'il l'était de la volupté de mademoiselle Gaussin, m'a permis de croire que je n'avais pas perdu ma peine, et qu'en s'armant de patience, de respect et de raison, on pouvait quelquefois lui tenir tête, et n'être pas toujours de son avis.

VOYAGE DE BORDEAUX [1].

Plus j'avançais dans mes études, plus j'avais peur. Je sentais qu'en isolant quelques vérités, je faisais disparate avec la diction ordinaire. La crainte d'éprouver des dégoûts ne me laissait pas le courage de mettre à mes rôles l'ensemble que je leur désirais. Je craignais même de n'avoir point encore assez réfléchi pour me conduire, à volonté, dans la route que je me prescrivais. Je sentais la distance immense de la théorie à la pratique. Près de dix ans s'étaient écoulés à faire des recherches également profondes et minutieuses. Épuisée par mon travail, impatiente de le voir inutile, je crus devoir aller, dans quelqu'une de nos provinces, essayer, sur un public sans préventions et sans

[1] Ce voyage eut lieu en 1752.

habitude, l'effet que mon nouveau genre pouvait produire. On m'accorda la permission d'aller à Bordeaux.

La nécessité de m'accréditer me fit employer dans le rôle de Phèdre, par lequel je débutai, les éclats, l'emportement, la déraison qu'on applaudissait à Paris, et que tant d'ignorants appellent la belle nature. J'étourdis bien mon auditoire; je fus trouvée superbe. Le lendemain, je pris le rôle d'Agrippine, et le jouai pour moi, depuis le premier vers jusqu'au dernier.

Ce genre simple, posé, d'accord, étonna dans le premier moment. Un débit accéléré sur la fin de chaque couplet, et des éclats gradués, étaient ordinairement la réplique du parterre : il savait que c'était là qu'il devait applaudir, et, ne lui donnant pas cette réplique, je ne fus point applaudie. Maîtresse de moi-même, j'observais attentivement ses mouvements, ses murmures; j'entendis distinctement, au milieu de ma première scène : *Mais cela est beau! cela est beau!* Le couplet suivant fut généralement applaudi, et je pus me flatter, dans le reste du rôle, du succès le plus complet.

Je donnai trente-deux représentations de rôles différents, toujours à ma nouvelle manière : Ariane fut de ce nombre, et les auteurs de l'*Encyclopédie*, à l'article DÉCLAMATION [1], ont

[1] Cet article est de Marmontel, qui a été l'amant de mademoiselle Clairon, comme nous l'apprennent ses Mémoires. Il y raconte que cette actrice jouant le rôle d'Ariane, dans la scène où elle cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale, à ce vers,

Est-ce Mégiste, Églé, qui le rend infidèle?

mademoiselle Clairon vit un jeune homme qui, les yeux en larmes, se penchait vers elle, et lui criait d'une voix étouffée : *C'est Phèdre, c'est Phèdre.* Et Marmontel fait au grand talent de l'actrice tout l'honneur de l'illusion produite sur le jeune spectateur.

Mais l'auteur peut d'abord en revendiquer une grande partie à cause de l'intérêt de la situation, de la vérité des sentiments et du dialogue, et du charme des vers; il faut encore y ajouter la sensibilité d'un jeune auditeur qu'une vive émotion transporte aisément hors de lui-même.

Ces sortes d'illusions ne sont pas rares au théâtre. On en cite beaucoup d'exemples. Mademoiselle Dumesnil, jouant Mérope, entendit de même un jeune homme lui dire, d'une voix entrecoupée de sanglots : *Ne le tuez pas; c'est Égisthe, c'est votre fils.* On raconte qu'a une représentation de *Britannicus*, un grenadier qui était à son poste dans la salle, suivant l'usage de ce temps-là, fut si indigné de la perfidie de Narcisse, qu'il coucha en joue ce scélérat, et fut sur le point de lâcher son coup de fusil et de tuer l'acteur qui jouait ce rôle odieux.

Préville eut, dans ce genre, un triomphe encore plus beau peut-être. Il allait entrer pour jouer le rôle de Larissole (dans le *Mercure galant*), sur le théâtre de la cour. Un factionnaire qui était placé dans la coulisse le prit réellement pour un soldat ivre, et l'arrêta en lui disant : *Pour Dieu, camarade, ne passez pas dans l'état où vous êtes : vous me feriez mettre au cachot.*

bien voulu transmettre à la postérité le flatteur et touchant hommage qu'obtint la vérité que je cherchais. Cependant, toujours craintive, doutant également et du public et de moi-même, je voulus rejouer Phèdre comme je l'avais jouée le premier jour, et je vis avec transport qu'on me trouvait très-mauvaise ; j'osai dire que c'était un essai que j'avais cru devoir faire, et que je jouerais différemment ce même rôle, si l'on en permettait une troisième représentation. Je l'obtins ; je suivis mes études aussi complétement qu'il me fut possible, et l'on convint que cela ne se ressemblait pas.

Encouragée par les succès que je venais d'obtenir, je revins à Paris avec la ferme résolution, ou de quitter le théâtre, ou d'y voir approuver mes efforts, et je ne me suis retirée que treize ans après.

J'invite toutes les personnes qui sont au théâtre à réfléchir mûrement sur ma conduite : elles verront qu'il ne faut pas toujours s'estimer en raison des applaudissements qu'on reçoit ; ils ne sont souvent que des marques de bonté, d'encouragement ; ils sont quelquefois une affaire d'habitude, de comparaison avec des acteurs plus médiocres ou moins favorisés par la nature ; il faut même oser avouer qu'ils sont aussi quelquefois prodigués par l'ignorance, entraînés par des partisans à gages, et qu'il est rare de trouver le public sans sa victime et son enfant gâté. Chaque jour un spectateur se retire, chaque jour il en vient un nouveau : on n'a presque plus rien du même auditoire au bout de dix ans. Les traditions se perdent ; et, faute de bons comédiens et de bons juges, le théâtre retombe dans la médiocrité de son enfance.

Instruisez-vous, cherchez constamment la vérité ; à force de soin, d'étude, rendez-vous digne de former un nouveau public, et mettez-le dans la nécessité de convenir que vous professez le plus difficile de tous les arts, et non pas le plus avili des métiers.

LETTRE A M. MEIS.....[1], QUI DÉSIRAIT AVOIR L'ANECDOTE SUIVANTE PAR ÉCRIT[2].

« En 1743, ma jeunesse et mes succès sur les théâtres de l'Opéra et de la Comédie française me procurèrent une suite considérable de jeunes fats, de vieux voluptueux, parmi lesquels se trouvèrent quelques êtres honnêtes et sensibles. M. de S..., fils d'un négociant de Bretagne, âgé d'environ trente ans, d'une belle figure, très-bien fait, faisant des vers avec esprit et facilité, fut un de ceux que je touchai le plus profondément. Ses propos et son maintien annonçaient l'éducation la plus soignée, l'habitude de la bonne compagnie; et sa réserve, sa timidité, qui ne permettaient qu'à ses soins et à ses yeux de s'expliquer, me le firent distinguer de tous les autres. Après l'avoir assez longtemps examiné dans nos foyers, je lui permis de venir chez moi, et ne lui laissai point de doute sur l'amitié qu'il m'inspirait. Me voyant libre et sensible, il prit patience, espérant que le temps amènerait un sentiment plus tendre... Eh! qui sait?... qui peut répondre?... Mais, en répondant avec candeur à toutes les questions que me dictaient ma raison et ma curiosité, il ruinait lui-même toutes ses affaires. Blessé de n'être qu'un bourgeois, il avait dénaturé ses biens pour les venir manger à Paris sous des titres plus relevés ; cela me déplut. Rougir de soi-même est, ce me semble, un moyen de justifier le dédain des autres. Son humeur était mélancolique, haineuse : il connaissait trop bien les hommes, disait-il, pour ne pas les mépriser et les fuir. Son projet était de ne plus voir que moi, et de m'amener à ne plus voir que lui. Cela me déplut encore plus, comme vous

[1] Il est très-probable que cette lettre fut adressée à M. Henri Meister, cet ami de mademoiselle Clairon, auquel elle avait confié le manuscrit de ses Mémoires, et que Meis.... est une abréviation de son nom.

[2] Voici une anecdote bien singulière, dont on a porté et dont on portera sans doute bien des jugements différents. On aime le merveilleux, même sans y croire : mademoiselle Clairon paraît convaincue de la vérité des faits qu'elle raconte. Nous nous contenterons de remarquer que, dans le temps où elle fut ou se crut tourmentée par son revenant, elle avait de vingt-deux ans et demi à vingt-cinq ans; que c'est l'âge de l'imagination, et que cette faculté était continuellement exercée et exaltée en elle par le genre de vie qu'elle menait au théâtre et hors du théâtre.

On peut se rappeler encore qu'elle a dit, au commencement de ses Mémoires, que dans son enfance on ne l'entretenait que *d'aventures de revenants et de sorciers, qu'on lui disait être des histoires véritables.*

croyez bien. Je pouvais consentir qu'on m'arrêtât avec des fleurs, et non qu'on me retînt avec des chaînes. Je vis dès ce moment la nécessité de détruire de fond en comble l'espoir consolant dont il se nourrissait, et de réduire la société de tous les jours à des visites de loin en loin. Cela lui causa une grande maladie, pendant laquelle je lui rendis tous les soins possibles. Mais des refus constants rendaient la plaie plus profonde, et, malheureusement pour ce pauvre et brave garçon, son beau-frère, à qui il avait donné carte blanche pour toucher et lui faire passer ses revenus, voulant doubler la dot de sa femme, laissa M. de S.... dans un besoin si pressant, qu'il fut obligé d'accepter le peu que j'avais d'argent, pour sa nourriture et les remèdes qu'exigeait son état. Cela fait frémir, et vous sentez, mon cher Henri, l'importance de garder ce secret dans votre sein. Je respecte sa mémoire, et ne veux point l'abandonner à la pitié souvent insultante des hommes; gardez-lui vous-même le religieux silence que je romps pour la première fois, et qui ne cède qu'à ma profonde estime pour vous.

« Enfin, il recouvra ses biens, mais jamais sa santé; et, croyant lui rendre un service en l'éloignant de moi, je refusai constamment ses lettres et ses visites.

« Deux ans et demi s'étaient écoulés entre notre connaissance et sa mort. Il me fit prier d'accorder, à ses derniers moments, la douceur de me voir encore : mes entours m'empêchèrent de faire cette démarche. Il mourut, n'ayant près de lui que ses domestiques et une vieille dame, seule société qu'il eût depuis longtemps. Il logeait alors sur le Rempart, près la chaussée d'Antin, où l'on commençait à bâtir : moi, rue de Bussy, près la rue de Seine et l'abbaye Saint-Germain J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec moi. Les convives journaliers étaient un intendant des Menus-Plaisirs, dont j'avais continûment besoin auprès des gentilshommes de la chambre et des comédiens; le bon Pipelet, que vous avez connu et chéri; Rosely, l'un de mes camarades, jeune homme bien né, plein d'esprit et de talents. Les soupers de ce temps étaient plus gais, si petits qu'ils fussent, que les plus belles fêtes ne l'ont été depuis quarante ans. Je venais de chanter de fort jolies moutona-

des, dont mes amis étaient dans le ravissement, lorsqu'au coup de onze heures succéda le cri le plus aigu. Sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde; je me sentis défaillir, et je fus près d'un quart d'heure sans connaissance.

« L'intendant était amoureux et jaloux : il me dit avec beaucoup d'humeur, lorsque je revins à moi, que les signaux de mes rendez-vous étaient trop bruyants. Ma réponse fut : « Maîtresse « de recevoir à toute heure qui bon me semblera, les signaux me « sont inutiles; et ce que vous nommez ainsi est trop déchirant « pour être l'annonce des doux moments que je pourrais dési- « rer. » Ma pâleur, le tremblement qui me restait, quelques larmes qui coulaient malgré moi, et mes prières pour qu'on restât une partie de la nuit, prouvèrent que j'ignorais ce que ce pouvait être. On raisonna beaucoup sur le genre de ce cri, et l'on convint de tenir des espions dans la rue pour savoir, au cas qu'il se fît encore entendre, quels étaient sa cause et son auteur.

« Tous nos gens, mes amis, mes voisins, la police même, ont entendu ce même cri, toujours à la même heure, toujours partant sous mes fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air. Il ne me fut pas permis de penser qu'il fût pour d'autres que pour moi. Je soupais rarement en ville; mais les jours où j'y soupais l'on n'entendait rien, et plusieurs fois, demandant de ses nouvelles à ma mère, à mes gens, lorsque je rentrais dans ma chambre, il partait au milieu de nous. Une fois, le président de B...., chez lequel j'avais soupé, voulut me reconduire pour s'assurer qu'il ne m'était rien arrivé en chemin. Comme il me souhaitait le bonsoir à ma porte, le cri partit entre lui et moi. Ainsi que tout Paris, il savait cette histoire : cependant on le remit dans sa voiture plus mort que vivant.

« Une autre fois, je priai mon camarade Rosely de m'accompagner rue Saint-Honoré pour choisir des étoffes, et pour faire ensuite une visite à mademoiselle de Saint-P....., qui logeait près la porte Saint-Denis. L'unique sujet de notre entretien, dans ces deux courses, fut mon revenant (c'est ainsi qu'on l'appelait). Ce jeune homme, plein d'esprit, ne croyant à rien, était cependant frappé de mon aventure : il me pressait d'évoquer le fantôme, en me promettant d'y croire, s'il me répondait.

Soit par faiblesse ou par audace, je fis ce qu'il me demandait: le cri partit à trois reprises, terribles par leur éclat et leur rapidité. Arrivés à la porte de notre amie, il fallut le secours de toute la maison pour nous tirer du carrosse, où nous étions sans connaissance l'un et l'autre.

« Après cette scène, je restai quelques mois sans rien entendre. Je me croyais à jamais quitte; je me trompais.

« Tous les spectacles avaient été mandés à Versailles pour le mariage du Dauphin. Nous y devions passer trois jours : on avait oublié quelques logements. Madame Grandval n'en avait point. J'attendis inutilement, avec elle, qu'on lui en trouvât un. A trois heures du matin, je lui offris de partager la chambre à deux lits qu'on m'avait arrangée dans l'avenue de Saint-Cloud: elle accepta. Je lui donnai le petit lit; dès qu'elle y fut, je me mis dans le mien. Tandis que ma femme de chambre se déshabillait pour se coucher à côté de moi, je lui dis : « Nous sommes « au bout du monde; il fait le temps le plus affreux; le cri serait « bien embarrassé d'avoir à nous chercher ici... » Il partit! Madame Grandval crut que l'enfer entier était dans la chambre: elle courut en chemise, du haut en bas de la maison, où personne ne put fermer l'œil du reste de la nuit; mais ce fut au moins la dernière fois qu'il se fit entendre.

« Sept ou huit jours après, causant avec ma société ordinaire, la cloche de onze heures fut suivie d'un coup de fusil, tiré dans une de mes fenêtres. Tous nous entendîmes le coup, tous nous vîmes le feu; la fenêtre n'avait nulle espèce de dommage. Nous conclûmes tous qu'on en voulait à ma vie, qu'on m'avait manquée, et qu'il fallait prendre des précautions pour l'avenir. L'intendant vola chez M. de Marville, alors lieutenant de police et son ami. On vint tout de suite visiter les maisons vis-à-vis la mienne. Les jours suivants, elles furent gardées du haut en bas; on visita toute la mienne, la rue fut remplie par tous les espions possibles; mais, quelques soins qu'on prît, ce coup, pendant trois mois entiers, fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure, dans le même carreau de vitre, sans que personne ait jamais pu voir de quel endroit il partait. Ce fait a été constaté sur les registres de la police.

« Accoutumée à mon revenant, que je trouvais assez bon diable puisqu'il s'en tenait à des tours de passe-passe, ne prenant pas garde à l'heure qu'il était, ayant fort chaud, j'ouvris la fenêtre consacrée, et l'intendant et moi nous nous appuyâmes sur le balcon. Onze heures sonnent; le coup part, et nous jette tous les deux au milieu de la chambre, où nous tombons comme morts. Revenus à nous-mêmes, sentant que nous n'avions rien, nous regardant, nous avouant que nous avions reçu, lui sur la joue gauche, moi sur la joue droite, le plus terrible soufflet qui se soit jamais appliqué, nous nous mîmes à rire comme deux fous. Le lendemain, rien. Le surlendemain, priée, par mademoiselle Dumesnil, d'être d'une petite fête nocturne qu'elle donnait à sa maison de la barrière Blanche, je montai en fiacre à onze heures, avec ma femme de chambre. Il faisait le plus beau clair de lune, et l'on nous conduisait par les boulevards, qui commençaient à se garnir de maisons : nous examinions tous les travaux qu'on faisait là, lorsque ma femme de chambre me dit : « N'est-ce pas par ici qu'est mort M. de S...? — D'après les rensei-« gnements qu'on m'a donnés, ce doit être, lui dis-je en les dé-« signant avec mon doigt, dans l'une des deux maisons que « voilà devant nous. » D'une des deux partit ce même coup de fusil qui me poursuivait : il traversa notre voiture : le cocher doubla son train, se croyant attaqué par des voleurs; nous, arrivâmes au rendez-vous, ayant à peine repris nos sens, et, pour ma part, pénétrée d'une terreur que j'ai gardée longtemps, je l'avoue; mais cet exploit fut le dernier des armes à feu.

« A leur explosion succéda un claquement de mains ayant une certaine mesure et des redoublements : ce bruit, auquel les bontés du public m'avaient accoutumée, ne me laissa faire aucune remarque pendant longtemps; mes amis en firent pour moi. « Nous « avons guetté, me dirent-ils : c'est à onze heures, presque sous « votre porte, qu'il se fait; nous l'entendons; nous ne voyons « personne : ce ne peut être qu'une suite de ce que vous avez « éprouvé. » Comme ce bruit n'avait rien de terrible, je ne conservai point la date de sa durée; je ne fis pas plus d'attention aux sons mélodieux qui se firent entendre après; il semblait qu'une voix céleste donnait le canevas de l'air noble et touchant qu'elle

allait chanter ; cette voix commençait au carrefour de Bussy, et finissait à ma porte ; et, comme il en avait été de tous les sons précédents, on suivait, on entendait, et l'on ne voyait rien. Enfin tout cessa après un peu plus de deux ans et demi.

« La maison que j'occupais était fort bruyante, par la proximité du marché et la quantité de locataires qui l'habitaient ; j'avais besoin de plus de calme pour mes études, et pour ma santé déjà fort altérée ; j'étais un peu moins pauvre, et je désirais d'être mieux. On me parla d'une petite maison rue des Marais, du prix de douze cents livres. On me dit que Racine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille ; que c'était là qu'il avait composé ses immortels ouvrages, là qu'il était mort ; qu'ensuite la touchante Lecouvreur[1] l'avait occupée, ornée, et qu'elle y était morte aussi. Les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité de l'auteur, et me faire arriver au talent de l'actrice : c'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir ! On me l'accorda, et l'on mit écriteau sur celle que j'occupais. Dans le nombre de ceux qui cherchaient à se loger, se glissèrent beaucoup de curieux. Le public ne m'apercevait jamais hors du théâtre ; il voulut me voir sans couronne et sans l'appui de Corneille, Racine et Voltaire, réduite enfin au maintien simple, aux propos vulgaires d'une bourgeoise. J'ose croire que mon moral n'y perdit pas grand'chose ; il me restait encore mon âme et mes habitudes. Mais vous savez que je suis très-petite, et vous avez sûrement entendu dire qu'on me croyait près de six pieds. Dans ma chambre, je ne savais être que moi ; je n'employais jamais l'art qu'au théâtre : j'avais peur qu'en me voyant de près on ne retranchât de ma petite stature le double de ce qu'on avait coutume d'y ajouter. Je savais déjà que qui n'impose plus aux hommes n'a plus rien à prétendre d'eux. Heureusement ma nation alors ne réfléchissait guère, et j'eus lieu de m'assurer au contraire qu'on croyait que je grandissais tous les jours.

« Quelle digression ! direz-vous ; votre singulière histoire n'est

[1] Racine était mort en 1699. Mademoiselle Lecouvreur mourut en 1730, à l'âge de quarante ans. Elle avait d'abord joué sur des théâtres particuliers et dans la province ; elle était âgée de vingt-sept ans lorsqu'elle entra à la Comédie française. Voltaire a honoré sa mémoire par une élégie touchante.

déjà que trop longue; abrégez, n'ajoutez pas... Je conviens que vous avez raison ; mais vous me l'avez demandée, cette histoire: ne sachant pas ce que vous en voulez faire, je n'en dois rien omettre. Je ne puis en tracer un seul mot sans vous rendre aussi présent à mon esprit que vous êtes intéressant à mon cœur. Est-ce ma faute, à moi, si les ans, les maux, le malheur, me laissent encore les illusions d'une âme sensible? C'est pour vous que j'écris. Je crois que je vous parle, que vous écoutez mes historiettes et mon rabâchage avec cette douceur complaisante qui vous rend si cher à vos amis, et si précieux dans la société; et c'est, hélas! avec bien du regret que je m'arrache à ma consolante chimère!....

« Allons, reprenons mon récit.

« On vint me dire qu'une dame âgée demandait à voir mon appartement, et qu'elle était là. Il a toujours été dans mes principes de témoigner les plus grands égards à la vieillesse; je fus au-devant d'elle. Une émotion dont je ne fus pas la maîtresse me la fit regarder longtemps depuis les pieds jusqu'à la tête; et cette émotion redoubla lorsque je m'aperçus qu'elle éprouvait et faisait la même chose que moi. Tout ce que je pus fut enfin de lui proposer de s'asseoir; elle l'accepta, et nous en avions besoin toutes deux. Notre silence continuait, mais nos yeux ne nous laissaient aucun doute sur l'envie que nous avions de parler : elle savait qui j'étais; je ne la connaissais pas; elle sentit que c'était à elle à rompre le silence; et voici notre conversation :

« Depuis longtemps, mademoiselle, j'ai le désir le plus vif
« de vous connaître. N'allant point aux spectacles, ne connais-
« sant aucun de ceux auxquels vous accordez le bonheur de vous
« voir, et ne voulant pas m'expliquer par écrit, j'ai craint
« qu'une lettre qui vous laisserait des doutes sur mes motifs
« n'essuyât un refus; l'écriteau mis pour votre appartement
« me procure enfin ce doux moment : pardonnez. Je vous avoue
« que ce n'est pas lui qui m'attire; je ne suis pas assez riche
« pour m'en charger. Je vous prierai pourtant de me le faire
« voir : les lieux que vous habitez sont intéressants à connaître.
« Vos talents ont une célébrité qui ne me laisse point de doute
« sur votre esprit; je vois qu'on ne m'a pas trompée sur votre

« figure : je désire savoir si le récit des lieux est aussi fidèle, et,
« de place en place, suivre mon malheureux ami dans ses espé-
« rances et son désespoir.... — Il me semble, madame, que
« l'agitation où vous me voyez, et que chacune de vos phrases
« augmente, vous fait un devoir pressant de m'apprendre qui vous
« êtes, de qui vous me parlez ; enfin, ce que vous pouvez me
« vouloir : mon caractère ne peut consentir à se rendre le jouet
« ou le martyr de qui que ce puisse être. Parlez, ou je vous laisse.
« — J'étais, mademoiselle, la meilleure amie de M. de S..., et la
« seule qu'il ait voulu voir la dernière année de sa vie : nous en
« avons, l'un et l'autre, compté tous les jours et toutes les
« heures, parlant de vous, en vous faisant tantôt un ange, tan-
« tôt un diable ; moi le pressant toujours de chercher à vous
« oublier ; lui, protestant toujours qu'il vous aimerait au delà du
« tombeau... Vos yeux, que je vois pleins de larmes, me per-
« mettent de vous demander pourquoi vous l'avez rendu si
« malheureux, et comment avec une âme honnête et sensible,
« vous avez pu lui refuser la consolation de vous parler, de
« vous voir encore une fois ?... — On ne commande pas au
« cœur. M. de S... avait du mérite et des qualités estimables ;
« mais son caractère sombre, haineux, despotique, m'a fait
« craindre également sa société, son amitié, et son amour. Pour
« le rendre heureux, il aurait fallu que je renonçasse à tout
« commerce humain, à mon talent même. J'étais pauvre et
« fière ; je veux et j'espère que je voudrai toujours ne devoir
« rien qu'à moi. L'amitié qu'il m'inspirait m'a fait tout tenter
« pour l'amener à des sentiments plus tranquilles et plus équi-
« tables ; n'en venant point à bout, persuadée que son entête-
« ment provenait moins de l'excès de sa passion que de la vio-
« lence de son caractère, j'ai pris et tenu la ferme résolution
« de m'en séparer entièrement. J'ai refusé de le voir dans ses
« derniers moments, parce que ce spectacle aurait déchiré mon
« cœur, parce que j'ai craint de me montrer trop barbare en
« refusant ce qu'on pouvait me demander, et trop malheureuse
« si je l'accordais : voilà, madame, les motifs de ma conduite ;
« j'ose me flatter qu'elle ne m'attirera le blâme de qui que ce
« soit. — Vous condamner serait sans doute une injustice ; on

« ne doit de sacrifice qu'à ses serments, ses parents, ses bienfai-
« teurs; et, sur ce dernier point, ce n'est pas vous, je le sais, qui
« deviez de la reconnaissance, et je vous assure que son âme était
« pénétrée de ce qu'il vous devait; mais son état et sa passion le
« maîtrisaient, et vos derniers refus ont hâté ses derniers mo-
« ments. Il comptait toutes les minutes, lorsqu'à dix heures et
« demie son laquais vint lui dire que, décidément, vous ne vien-
« driez pas. Après un moment de silence, il prit ma main, avec
« un redoublement de désespoir qui m'effraya. *La barbare!...*
« *elle n'y gagnera rien; je la poursuivrai autant après ma*
« *mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie!...* Je voulus
« tâcher de le calmer, il n'était plus!... »

« Je crois, mon ami, n'avoir pas besoin de vous dire l'effet que ces dernières paroles firent sur moi; l'analogie qu'elles avaient avec toutes mes apparitions me pénétra de terreur : je crus que toutes les puissances infernales et célestes allaient se réunir pour tourmenter ma malheureuse vie; mais leur inaction, au moins apparente, le temps et ma raison plus fortifiée, ramenèrent le calme dans mes sens. Si rien ne meut cet univers, me disais-je, rien ne peut ramener un cadavre à la vie. S'il est un Dieu, comme tout me l'atteste, il est la justice et la bonté même; il ne renvoie donc pas en ce triste et pénible monde ceux qu'il en a daigné retirer! Que suis-je, que puis-je, pour oser croire qu'il s'occupe à me faire des niches? Qu'il nous donne, par quelque dérangement apparent de la nature, des avertissements de sa colère ou de sa bonté, des moyens d'éviter le malheur et le crime, ces soins peuvent être dignes du maître des humains : la masse entière du monde peut l'occuper. Mais chaque particulier est peut-être moins à son immensité qu'un grain de sable n'est à nos faibles yeux. Adorons, méritons, ne prétendons rien.

« Ce petit raisonnement, et quelques retours sur moi-même, qui ne me trouvais ni pis ni mieux de tout ce qui m'était arrivé d'extraordinaire, m'a tout fait attribuer au hasard... Je ne sais pas ce que c'est que le hasard; mais je ne puis nier que ce qu'on nomme ainsi n'ait la plus grande influence sur tout ce qui se passe dans ce monde.

« Respirez. Voilà mon histoire et mes réflexions finies. Faites de tout cela ce qu'il vous plaira d'en faire. Si vos intentions sont que cet écrit sorte de vos mains, je vous prie d'en supprimer la lettre initiale du nom, et le nom entier de la province.

« Je vous envoie mon original, pour que vous puissiez juger, d'après ce travail, tant au-dessus de mes forces, quel est mon inviolable et tendre attachement pour vous. »

LA ROBE, OU LA VISITE DE M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

« Quoi, c'est vous, monsieur le maréchal! Eh! bon Dieu, quelle belle dame ou quelle pressante affaire vous fait donc sortir si matin? — Je suis monté en carrosse à neuf heures, je viens du fond du Marais; et quoique j'aie encore beaucoup à courir, j'ai voulu vous voir. J'ai besoin de vous. Je donne ce soir un spectacle à la duchesse de Gramont; elle amènera sa société; son frère viendra; je sais qu'il vous aime, que vous êtes fort bien dans cette cour : je viens vous prier d'orner ma fête. — Vous me dites des choses de l'autre monde! Il n'y a pas quatre jours que vous étiez comme des chiens enragés, et vous en êtes aux fêtes aujourd'hui? Quelle est donc la cause de cette étonnante révolution? — Oh! je n'ai pas le temps de vous conter tout cela; j'ai trop d'affaires. On doit se rassembler à cinq heures et demie, pour commencer le spectacle à six heures; je voudrais bien que vous pussiez venir avant. J'ai promis d'arrêter la feuille des gratifications : comme vous connaissez mieux que moi ceux qui en méritent, vous me ferez cette distribution, et ce soir vous emporterez la feuille, que la Ferté fera copier pendant le spectacle. — Je suis désolée, monsieur le maréchal, de ne pouvoir rien faire de ce que vous désirez; il est hors de mon pouvoir de sortir aujourd'hui. — Pourquoi donc? — Je suis malade. — Cela n'est pas vrai : vous avez le meilleur visage possible. Votre toilette n'est pas faite, et je parie que personne ne vous croirait trente ans. — Vous êtes bien galant ce matin : il est pourtant très-vrai que je souffre beaucoup, et j'ai d'ailleurs

des études pressées. — Mauvaises raisons. Je sais qu'on ne prépare rien de nouveau ; je suis sûr que quelque rendez-vous vous arrête, et que c'est à votre maudit amour que vous voulez donner votre journée. — Valbelle n'est point à Paris. — Eh bien ! c'est donc quelque autre. — Vous m'impatientez. — Vous m'impatientez bien davantage. — Mais pourquoi vouloir que j'aille à votre spectacle ? En quoi cela peut-il vous être utile ? — Premièrement cela vous amusera. On donne deux opéras-comiques charmants, chantés par la petite Nécelle : cela déridera votre auguste front, et vous causerez avec M. de Choiseul, que vous ne haïssez pas. — Bah ! sa sœur y sera. — Vous savez tout ! — J'ai du moins retenu ce que vous m'avez dit cent et cent fois. — Il est près de midi : au nom de Dieu, venez, ou je me brouille avec vous. — Puisqu'il faut vous dire la vérité, je n'ai point de robe. — Vous badinez ! — Hélas ! non. — Vous avez la plus belle garde-robe possible. — Je ne l'ai plus ; le peu de recette que nous faisons m'a forcée de vendre la plus grande partie de mes robes et de mes bijoux, et tout le reste est en gage ; je n'ai pas un vêtement avec lequel j'osasse me montrer, surtout dans une fête. — D'honneur ? — D'honneur. — Vive l'amour ! c'est une belle chose. Quoi ! pas même une robe noire ? — Une robe noire ? si fait. — Ah ! je respire. — Il ne ressemble à rien d'aller en deuil dans une fête. — Ce n'est point une fête, c'est simplement un spectacle ; et vous pouvez tuer un de vos parents sans que personne s'en doute. — J'en conviens ; mais je n'ai point de compagne. — Prenez mademoiselle d'Épinay. — Le pourra-t-elle ? — Oui. — Ah ! voilà donc pourquoi vous me pressez si fort ! — Elle est charmante, n'est-ce pas ? — Demandez-le au duc de Du...., il le sait mieux moi. — Il est furieux contre moi ; mais cela s'arrangera. — Mais il me croira votre complice, et je ne veux point être mêlée dans toutes vos saloperies. — Ah ! vous voilà reprenant votre diadème. Au nom de Dieu, finissons. Mademoiselle d'Épinay est avertie : elle viendra vous prendre à quatre heures. Humanisez-vous donc un peu. — Vous me faites pitié. J'irai. — Parole ? — Je vous le promets. — En vérité, vous êtes charmante. A tantôt. »

Suite de la journée.

La toilette de ma compagne l'avait longtemps occupée : nous arrivâmes tard. Le maréchal était trop entouré pour entrer dans l'appartement ; nous fûmes nous placer tout de suite : il nous envoya un valet de chambre pour nous prier d'aller l'attendre dans son cabinet après le spectacle, et me fit dire que j'y trouverais tous les papiers nécessaires au travail dont nous étions convenus.

Quelques moments après, nous vîmes arriver madame la duchesse de Gramont, conduite par le maréchal de Richelieu ; M. le duc de Choiseul donnait la main à madame la duchesse de Lauraguais, et M. le duc de Gontaut à madame la comtesse d'Egmont. J'ai oublié le reste.

En passant, madame la duchesse de Gramont, dont je n'avais jamais entendu le son de voix, dit : *Ah! voilà mademoiselle Clairon!* Son visage, en ce moment, n'exprimant ni plaisir ni bonté, je crus qu'elle était d'une colère horrible de me trouver là : toutes les autres dames me saluèrent avec l'air le plus affable ; mais rien ne put me remettre du trouble que la duchesse m'avait causé. Il me prit un mal de tête affreux, le spectacle m'ennuya ; j'en désirais la fin pour pouvoir me retirer ; je la craignais, de peur de quelque nouvelle apostrophe lorsqu'on repasserait devant moi ; mais j'eus à la place une simple inclination de tête, que, dans mon mouvement d'effroi, je trouvai délicieuse. Le duc de Choiseul m'avait assez souvent regardée ; mais il ne me parla pas : je l'avais prévu.

Lorsque tout le monde fut sorti, nous nous rendîmes dans le cabinet du maréchal par un escalier dérobé : toutes les portes de l'appartement étaient ouvertes, et le bruit et les lumières nous apprirent qu'il y avait du monde dans le salon contre lequel nous étions ; je trouvai sur le bureau tous les papiers dont j'avais besoin, et je me mis à travailler. Mais la plume m'échappa bientôt des mains ; la terrible voix se fit entendre [1] : je crus que le tonnerre tombait sur ma tête. Mais, à force de

[1] Celle de la duchesse de Gramont, dont elle vient de parler un peu auparavant.

prêter l'oreille à ce qui se disait, j'entendis des choses très-spirituelles, très-obligeantes, avec les mêmes sons qui m'avaient effrayée; je me rassurai, et bénis Dieu de n'avoir point cette voix-là.

M'impatientant de ce que la séance ne finissait pas, je venais de temps en temps regarder à la porte si l'on ne s'en allait point. Madame de Gramont vit quelque chose, et dit au maréchal : « Il y a du monde dans votre cabinet. — C'est mademoiselle Clairon, dit-il; je l'ai priée d'arrêter l'état des gratifications. — Je serais bien aise de la voir; faites-la venir. » Le maréchal dit un mot tout bas à ma compagne, me prit par la main, et m'amena dans le salon, où je trouvai de plus madame la duchesse de Lauraguais et M. le duc de Gontaut. Ces deux derniers se levèrent pour me saluer.

MADAME DE GRAMONT.

Je suis bien aise de vous voir. Pourquoi n'étiez-vous pas avec nous?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Je ne me flattais pas, madame, du bonheur d'être désirée; votre ordre seul pouvait me donner l'idée de me présenter.

MADAME DE GRAMONT.

Je désire depuis longtemps de vous connaître; je ne manque jamais d'aller à la Comédie les jours où je sais que vous jouez, surtout quand c'est du Corneille : vous y êtes encore plus sublime. J'ai vu *Cinna* trois fois de suite. C'est une chose étonnante que votre diction dans ce rôle, surtout : *Tout beau!...* Madame la duchesse, l'avez-vous entendue?

MADAME DE LAURAGUAIS, d'une voix très-douce.

Non, je n'ai point eu ce bonheur-là.

MADAME DE GRAMONT.

Allez la voir, vous en serez dans l'enchantement : de ce *Tout beau*, surtout; il est étonnant.

M. LE DUC DE GONTAUT.

Je l'ai entendu; et comme vous, madame la duchesse, j'en ai été vivement frappé.

MADAME DE GRAMONT.

C'est un vieux mot qu'on n'oserait pas employer aujourd'hui, qui certainement ne fut jamais digne de la tragédie, et qu'elle rend si noble, si imposant, qu'on ne croit pas possible de lui en substituer un autre.

M. LE MARÉCHAL.

Mademoiselle Clairon est certainement la plus grande actrice qui ait encore paru : j'ai vu les Duclos, les Desmares, la fameuse Lecouvreur : elle est au-dessus de toutes.

MADAME DE GRAMONT.

Moi, je le crois. — Pourquoi êtes-vous en noir ?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Je suis en deuil d'une de mes cousines.

(Le maréchal fait un éclat de rire.)

MADAME DE GRAMONT.

De quoi riez-vous ?

M. LE MARÉCHAL.

De la pauvre créature qu'elle tue.

MADAME DE GRAMONT.

Comment donc ?

M. LE MARÉCHAL.

Elle n'a que cette seule robe-là.

MADAME DE GRAMONT.

Bah ! elle a la plus belle garde-robe du monde, à ce qu'on m'a dit.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Pour suffire à tout ce que le théâtre demande, madame, il m'a fallu vendre tout ce dont je pouvais me parer en ville.

MADAME DE GRAMONT.

Pourquoi cela ? Est-ce qu'elle n'a pas sa part ?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Pardonnez-moi, j'ai ma part, madame; mais deux mille écus qu'elle rapporte, *bon an, mal an*, sans aucune grâce particulière de la cour, suffisent à peine aux besoins de pre-

mière nécessité : et puisque la légèreté de M. le maréchal m'y oblige, je lui ferai la honte d'avouer que je suis dans le besoin.

MADAME DE GRAMONT.

Monsieur le maréchal, c'est affreux.

M. LE MARÉCHAL.

C'est sa faute, madame; ce n'est pas la mienne. Pourquoi refuse-t-elle de faire comme les autres? Elle pourrait rouler sur l'or; mais on ne veut qu'un sentiment délicat et pur : c'est de l'amour, de la constance, des procédés de l'autre monde! On refuse toutes les offres avantageuses, et l'on meurt de faim avec Céladon.

MADEMOISELLE CLAIRON, après un instant d'examen.

Puisque vous avez souffert, mesdames, une sortie si peu digne de vos oreilles, j'espère que vous daignerez aussi permettre que j'y réponde.

LES DEUX DAMES.

Rien n'est plus juste.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Monseigneur, vous êtes assailli tous les jours par les demandes générales et particulières des secours dont les comédiens ne peuvent plus se passer. Notre détresse est excessive, nos recettes diminuent tous les jours; et vous conviendrez, je l'espère, que ce n'est ni faute de talent, ni faute de zèle. Nous avons parmi nous des femmes âgées et des hommes; vous ne pouvez pas leur proposer l'honnête ressource de se faire entretenir : venez au moins au secours de ceux-là. Je viens de vous donner un bon exemple à suivre. Vous m'avez chargée de fixer le montant des gratifications, daignez jeter les yeux sur cet état : vous y trouverez mon nom effacé, et les cent pistoles que j'ai coutume de recevoir réparties sur tous les autres.

M. LE MARÉCHAL.

C'est une Bélise!...

MADEMOISELLE CLAIRON.

Je ne crains pas que vous m'en croyez susceptible, et je me

flatte que vous ne verrez dans ce sacrifice que l'indispensable nécessité de venir à notre secours. Mais, monseigneur, passons à ce qui me regarde personnellement : vous venez d'avoir la bonté de dire que j'avais de très-grands talents; et je puis me permettre de croire qu'on pense comme vous dans quelques parties de l'Europe.

L'impératrice Élisabeth m'a fait offrir quarante mille francs d'appointements par an, une maison meublée, un carrosse, un couvert pour six personnes, soir et matin : j'ai refusé, et vous avez trouvé que je faisais bien. Cet état était pourtant plus sûr, plus avantageux, plus honorable que celui d'une fille entretenue, et j'ai dû croire qu'un aussi grand sacrifice, connu de mes supérieurs et du roi même, ne me laisserait plus l'horrible alternative ou de manquer de pain ou de m'avilir pour en avoir; mais tout ce que ce sacrifice m'a valu est l'honneur de voir entourer mon tableau de Médée d'un cadre ordonné par le roi, et de votre part, monseigneur, toutes les preuves de légèreté, d'inconsidération et d'inhumanité possibles. Je ne devais assurément pas les attendre de l'amitié à laquelle vous m'avez ordonné de croire. Sachez, monseigneur, qu'il est impossible d'être une grande actrice sans avoir une grande élévation d'âme : je suis chargée de représenter ce que l'univers a vu de plus respectable : je ne puis être tout à la fois Sémiramis et Marion de Lorme. Je n'ai ni la naissance ni la fortune qui peuvent me faire respecter ; mais mon âme, infiniment au-dessus de mon état, vous impose la loi de me conserver au moins des égards.

M. LE MARÉCHAL.

Je vous assure que...

MADAME DE LAURAGUAIS.

Taisez-vous, monsieur le maréchal : il n'y a rien à répondre à tout cela.

MADAME DE GRAMONT.

Non, rien du tout : elle a toute raison. Mais, mademoiselle, je sais cependant que vous êtes trop fière. Mon frère m'a dit qu'il vous avait offert des secours, et que vous les aviez refusés : pourquoi cela?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Soyez mon juge, madame. M. le duc de Choiseul est un grand seigneur par lui-même; il est roi de France au moins en second : il a tout l'esprit possible, l'amabilité, la naissance; la grâce qu'il unit à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il accorde, en fait, ce me semble, un des plus séduisants personnages du monde. Je suis sensible : si je joignais le devoir de la reconnaissance à tous les sentiments qu'il m'inspire, il se pourrait que cela me menât trop loin... Vous ne désapprouverez pas sans doute que j'évite ce danger? que je ne lui laisse pas les moyens de suspecter d'un vil intérêt les respectueux hommages que j'aime tant à lui rendre? Mais pour vous prouver mieux, madame, que ma fierté ne m'aveugle pas, monsieur le maréchal vient de vous dire que je n'avais pas de robe : daignez m'en donner une, et je m'honorerai de la porter.

MADAME DE GRAMONT, attendrie, et embrassant mademoiselle Clairon.

Vous êtes charmante! vous êtes charmante! Demain vous en aurez une. Je vous remercie de cette préférence, et des doux moments que vous venez de me faire passer. Vous êtes bien heureux, monsieur le maréchal, de ne pas souper avec moi; je vous aurais grondé toute la soirée. Mademoiselle, toutes les fois que vous allez à Versailles, vous allez voir mon frère : arrangez-vous tous deux comme vous voudrez, mais donnez-moi quelques-uns de ces moments-là... On n'a pas plus d'esprit, plus d'éloquence; je veux causer avec vous : promettez-moi que vous viendrez me voir.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Le devoir que vous m'imposez, madame, me sera bien doux à remplir.

MADAME DE GRAMONT, regardant à la pendule.

Ah, mon Dieu! il est près d'onze heures; je ne m'en doutais pas. Madame la duchesse, allons-nous-en bien vite... Quand venez-vous à Versailles?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Jeudi prochain.

MADAME DE GRAMONT.

Je vous attendrai.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Je n'y manquerai sûrement pas [1].

LETTRE.

Cette lettre est la seule qu'on ait pu retrouver de plus de quinze cents, écrites au comte de Valbelle pendant l'espace de vingt ans : elle peut donner l'idée et peut-être l'excuse des sentiments que je me permettais.

« D'Anspach, ce 20 février 1774.

« Née pour les passions consolantes et douces, je n'ai jamais conçu comment on pouvait haïr; et s'il vous restait le plus léger souvenir de mon caractère et des sentiments que vous m'inspiriez, vous seriez sûr que je ne commencerais pas par vous. Vous m'avez fait une nécessité de cesser de vous aimer; et, contre mon espérance, j'en suis venue à bout. Vous avez tout fait aussi pour ne laisser, au cœur le plus tendre qui fût jamais, que le pénible choix de l'indignation ou de l'indifférence; mais je n'ai pu ni voulu renoncer à vous chérir. Malgré vous, je vous ai conservé l'amitié la plus vive et la plus désintéressée : c'est elle en ce moment qui m'ordonne de vous faire réponse. Puisque vous êtes dans l'affliction, vous devez me retrouver.

« Être mal avec votre mère est donc une peine pour vous? Je suis persuadée que ce que vous dites d'elle est faux. Non, sûrement son animosité ne va point jusqu'à vous maudire. Altière, violente, elle a pu s'emporter trop loin : l'orgueil de femme et de mère peut aussi l'empêcher de retourner sur ses pas; mais les

[1] Cette histoire fait-elle beaucoup d'honneur aux principaux personnages qui y figurent? Le maréchal de Richelieu y joue le rôle d'un libertin; mademoiselle d'Épinay, celui d'une petite personne très-accommodante; et mademoiselle Clairon, malgré toute sa dignité, celui d'une complaisante qui prête son officieuse entremise aux amours de monseigneur le maréchal : et c'est par cet acte de complaisance qu'elle se trouve introduite dans la société de très-grandes dames, et d'hommes de la première qualité!

plus vifs ne sont pas les plus méchants. Je sais positivement qu'elle est plus ulcérée par la douleur que par la haine. Madame de Sauvigny, qu'elle voit souvent, m'en parle dans toutes ses lettres. On vous trompe; mais jugez-en vous-même : comparez l'austérité de ses mœurs et l'excès de vos galanteries, l'ordre qu'elle met à sa fortune et le désordre de la vôtre; rappelez-vous vos dédains pour votre frère qu'elle aimait, vos légèretés sur M. Dam..., dont la personne et la fortune étaient les objets de ses attentions; votre improbation de tout ce qu'elle faisait, et la manière sèche et tranchante que vous employiez à toutes vos discussions. Ajoutez à cela le dépit de voir que toute la fortune de sa maison va passer en des mains qu'elle déteste, l'horreur de voir périr avec vous un nom dont elle est idolâtre, et cette privation, qu'on dit si terrible à tous les vieillards, de se voir renaître dans leurs petits-enfants : tout cela n'a-t-il pas dû prévenir votre mère défavorablement contre vous? Elle n'a point dans son caractère la patience, la douceur qui peuvent faire fléchir le vôtre : elle a même des torts, j'en conviens; mais c'est votre mère. Qui de vous deux doit fléchir? Ce qu'elle exige de vous n'est-il pas le juste tribut que vous devez à la nature, à la société? Votre nom et votre fortune vous font un crime de votre célibat. Vous croyez qu'elle hait la femme qui vous intéresse, par la seule raison que cette femme vous intéresse : mais rappelez-vous donc les sentiments qu'elle a toujours témoignés pour moi, les démarches qu'elle a faites pour savoir s'il existait quelque fruit de notre union, les nœuds dont elle eût consenti de nous unir. Qui suis-je? Je ne la connaissais seulement pas, et tout prouvait alors que vous m'aimiez ardemment... Non, Valbelle, non, ce n'est... ni vous ni l'objet d'un attachement naturel qu'elle poursuit : c'est une femme mariée qui se montre publiquement votre maîtresse; qui, son mari vivant, exige de vous une promesse de mariage; dont l'âge actuel ne laisse aucun espoir d'avoir des héritiers; qui vous arrête dans des lieux où, depuis le mariage de mademoiselle de Mari....., vous ne pouvez plus rien trouver qui vous convienne; où vous avez le faste le plus ruineux, où tout le monde vous hait au fond de l'âme. A trois femmes près, vous m'avez dit les avoir eues toutes. Espérez-vous qu'elles vous

pardonnent tant de légèretés? Espérez-vous que des maris outragés, des amants négligés pour vous puissent jamais être vos amis? Est-ce en Provence, où le plaisir seul vous occupe, que vous trouverez l'avancement auquel il ne vous est pas permis de renoncer? Tant d'oubli de vous-même est plus que suffisant pour désoler votre mère.

« Ouvrez les yeux sur vos vrais intérêts; renoncez à des chimères d'ostentation, qui dégradent votre grandeur réelle; ayez dans vos affaires l'ordre dont votre âge, votre esprit, votre honneur, vous font un devoir; quittez des lieux où vous ne pouvez faire que des fautes funestes au repos de vos vieux jours, et à la gloire de tous vos moments; prenez une compagne qui vous honore: votre nom, votre fortune, tous les dons séduisants de la nature, vous mettent à portée de choisir. Si vous pouvez goûter le bonheur d'être père, je suis sûre que vous ne regretterez point la vie dissipée que vous menez aujourd'hui; et, quoi qu'il arrive, vous sauverez du moins votre vieillesse de l'horreur de ne la voir entourée que de flatteurs, d'intrigants, et de valets.

« Votre seconde peine est l'espèce d'oubli de vos amis. Soyez juste : que faites-vous pour eux? Il faut, pour nourrir l'amitié, le charme de la confiance, des services, des soins, de la société. Toujours absent, sans qu'aucun devoir vous l'impose; ayant annoncé, depuis six ans, que vous ne serviriez plus si la guerre ne se faisait pas dans l'espace de dix années; ne parlant que de vos dégoûts pour Paris, et du désir de vous fixer en Provence; riche, sans vous réserver les moyens de rendre un service; trop éloigné pour qu'on puisse attendre de vous les conseils, les soins, les consolations dont chaque jour amène le besoin, par quoi voulez-vous que l'attachement de vos amis se nourrisse? Tout l'univers ressemble à cette femme qui disait à son amant: « Monsieur, s'il était en mon pouvoir d'aimer un absent, j'ai« merais Dieu. » C'est pour ajouter à son bonheur, pour doubler son existence, qu'on prend un attachement quelconque : rendez-vous à ceux qui vous chérissaient, vous retrouverez tous les cœurs dont vous avez besoin.

« Cette lettre, déjà trop longue, me fait craindre de discuter votre troisième peine; c'est vous occuper bien longtemps, je n'en

ai plus le droit; mais je suis dans un état assez misérable pour me défendre de compter sur le moindre avenir. Cette lettre sera peut-être la dernière que je pourrai vous écrire, et je désire que vous lisiez encore une fois dans mon cœur.

« Avez-vous consulté le vôtre en m'écrivant : « Je vous regrette... « vous devez influer à jamais sur ma destinée... Nous vivrons... « Nous pouvons nous réunir? » Ah! Valbelle, vous me trompez encore, ou plutôt vous vous trompez vous-même. *Vous ne retrouvez mon cœur nulle part!* Je le crois; il en est peu d'aussi vrais, d'aussi tendres; et votre inconduite m'assure que madame de R*** ne me ressemble pas. Je vois toute l'illusion que vous tâchez de vous faire; je vous ai pardonné vingt ans toutes vos infidélités; vous espérez la même indulgence pour vos nouvelles amours; vous espérez me faire approuver les nœuds honteux que vous avez promis : détrompez-vous. Assez généreuse pour vous rendre à vous-même lorsque je vous ai vu de nouveaux devoirs à remplir, je vous ai dégagé des serments, des écrits qui nous unissaient; mais, en renonçant à mon amant, à mon époux, j'ai prétendu que mon ami me consolât par un mariage qui ne fît rougir ni lui ni moi; j'ai prétendu vous trouver éternellement digne de mon estime et de mes regrets; et si vous me croyez capable d'envisager sans horreur la femme malhonnête et criminelle, déshonorant et maudissant les jours que son époux respire, vous m'avez cruellement oubliée. Non, jamais vous n'aurez mon aveu; c'est à votre honneur, à vos devoirs que j'ai fait le sacrifice de mon amour et de mes droits : l'âme capable de cet effort ne peut jamais consentir à votre honte.

« Si vous aviez une véritable passion, je serais la première à vous plaindre, à vous excuser. Hélas! vous ne m'avez que trop appris quel est leur empire! Mais les jolies filles qu'on vous mène journellement dans votre parc ne me permettent pas de croire que ce soit l'amour qui vous tourne la tête, et votre aveuglement n'a point de nom. Cependant, quoi qu'il vous plaise de faire, nous sommes séparés sans retour. Mon âge, mes infirmités habituelles, le sentiment profond des maux que vous m'avez causés, *la méchanceté des hommes*, et l'âpreté du climat que j'habite, viennent de me réduire aux derniers excès de douleur et de fai-

blesse. Je ne crois pas possible de me rétablir jamais ; et si, contre mon attente, mes jours se prolongeaient, c'est au margrave qu'ils seront consacrés ; chaque jour sa confiance me donne de nouveaux motifs de reconnaissance ; et puisque mon bonheur a voulu que le sien dépendît de moi, il recevra l'hommage de tous les moments qui me resteront. A ma santé près, jamais ma vie ne fut si douce. J'ai des amis, on me permet de faire tout le bien possible ; je ne retrouverais nulle part ce que je perdrais ici. Nous ne nous reverrons sûrement jamais ; mais, en quelque lieu que je vive, quoi qu'il m'arrive, vous pouvez compter *au moins* sur l'amitié la plus tendre et la plus solide. Je vous pardonne mes malheurs, et vous prie de chérir ma mémoire... Les larmes ne me laissent plus voir ce que j'écris.

« Adieu, Valbelle. »

EXPLICATION AVEC S. A. S. MME LA MARGRAVE D'ANSPACH, DEMANDÉE PAR MOI.

MADEMOISELLE CLAIRON.

J'ose vous supplier, madame, de vous rappeler que je ne suis arrivée dans vos États qu'avec votre consentement, et que je ne m'y suis établie que par vos ordres ; j'oserai même ajouter, à votre prière. Je les habite depuis plus de deux ans ; et ce temps employé à détruire la cabale qui voulait détruire le ministère, les abus arrêtés, les réformes dans les dépenses, les moyens ouverts par moi d'éteindre des dettes à 28 pour 100 d'intérêts, mes soins, mes égards, mes services pour tous ceux qui recouraient à ma faveur, le pardon des injures, mon attention scrupuleuse à me tenir à ma place, mon profond respect pour V. A. S., le bonheur que j'ai fait renaître dans son âme en lui ramenant son époux, et cet époux calme, content, docile par mes soins, n'ont pu vous laisser aucun doute sur la pureté de mes intentions et de ma conduite. Cependant, madame, vos bontés pour moi diminuent chaque jour. Vous daignez me rece-

voir, m'admettre à votre table; tout ce que vous me faites l'honneur de me dire est honnête : mais j'ai trop d'expérience pour ne pas voir que ma présence vous gêne, et qu'en me recevant vous ne cédez qu'à la crainte de déplaire au margrave. Ce changement influe trop sur ma destinée pour ne pas oser vous en demander la cause. De quoi V. A. m'accuse-t-elle? Qu'ai-je fait, ou que lui a-t-on dit?

MADAME LA MARGRAVE.

Je ne puis pas aimer la maîtresse de mon mari.

MADEMOISELLE CLAIRON, après un moment de réflexion.

Le margrave m'a conté toutes ses aventures; et vous-même, madame, vous avez bien voulu me confier que vous aviez toujours été fort négligée par lui, et fort maltraitée par ses maîtresses. Je sais entre autres que madame la M. de B. voulait absolument qu'on vous répudiât, qu'elle vous disputait le pas dans votre propre cour; que si l'on ne l'eût pas arrêtée, vous alliez en recevoir un soufflet; et que toutes, sans exception, arrachaient continuellement votre époux de vos bras et de votre lit. Depuis vingt ans que vous menez cette vie, vous devez y être faite; et puisqu'il faut une maîtresse au margrave, celle qui l'engage à remplir journellement ses devoirs matrimoniaux, qui veut qu'il ne rentre ni ne sorte sans vous voir, qui l'oblige à dîner avec vous tête à tête, qui vous procure des attentions, des galanteries, dont ni vous ni lui n'aviez jamais eu l'idée, est certainement une maîtresse fort différente des précédentes, et, sans une extrême injustice, vous ne pouvez lui refuser votre indulgence et vos bontés.

MADAME LA MARGRAVE.

Vous allez emmener le margrave; je ne le verrai plus, et vous vous emparerez tout à fait de lui.

MADEMOISELLE CLAIRON.

J'ai essuyé ici la maladie la plus grave; votre climat trop âpre, trop rude pour mon âge et mes infirmités, me fait une nécessité de respirer quelque temps sous un ciel plus tempéré. J'ai d'ailleurs des affaires qui m'appellent à Paris, et le margrave ne m'y

suit point; il va passer son hiver en Italie, et nous ne nous rejoindrons que pour nous rendre ici.

MADAME LA MARGRAVE.

Mais c'est vous qui le faites voyager : il n'en a pas l'habitude; il peut lui arriver mille malheurs. Nous n'aurons pas un moment de tranquillité...

MADEMOISELLE CLAIRON.

Oubliez-vous de qui le margrave est né? Les plus petits mouvements d'humeur ou d'ennui qu'il manifeste ne font-ils pas trembler tout le monde sur les suites funestes qu'ils peuvent avoir?

MADAME LA MARGRAVE, avec attendrissement.

Ah! mon Dieu! cela n'est que trop vrai!

MADEMOISELLE CLAIRON.

Laissez-le donc se distraire. Que deviendrait ce pays? Que deviendriez-vous vous-même si ce malheur arrivait? Par devoir et par crainte, vos ministres avertiraient la cour de B...... Vous n'avez point d'enfants : vous auriez une régence, et tout serait perdu; et si la raison revenait, le margrave, au désespoir, pourrait se porter aux dernières extrémités. Supportez donc avec courage une privation ordonnée par la prudence, et bénissez mes intentions au lieu de les maudire.

MADAME LA MARGRAVE.

Fort bien; mais il ne vous quitte pas, et cela me déplaît infiniment.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Vous avez toutes ses nuits... ; il dîne tous les jours avec vous; il n'en passe aucun sans entrer trois ou quatre fois dans votre appartement : j'ai le reste du temps, ce n'est pas trop. J'ai tout sacrifié pour venir dans ses États; je n'y cherche que lui, et si je ne le voyais pas, rien ne serait capable de m'y arrêter : si vous me traitiez mieux, je serais plus souvent chez vous, il y viendrait; en m'éloignant, c'est vous-même qui le fuyez.

MADAME LA MARGRAVE.

Mais vous prétendez qu'il vous aime plus que moi.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Je ne le prétends pas; mais cela doit être : il est votre maître, et n'est pas le mien. Il ne vous est pas permis d'avoir une volonté, j'ai le pouvoir d'en avoir une, et la raison suffisante pour la faire craindre et chérir. Je mets du rouge, qui me donne l'air plus jeune et plus gaie, et vous êtes d'une pâleur à dérouter tous les désirs possibles : il ne vous trouve jamais qu'avec votre triste filet, de dessus lequel vous n'ôtez point vos yeux; il déteste de vous voir cet ouvrage, et n'en peut obtenir le sacrifice; moi, j'ai l'attention de jeter à l'instant même, par la fenêtre, tout ce qui a l'air de lui déplaire : vous lui prêchez la haine de tous les siens, qui le rend malheureux, et je lui recommande sans cesse l'amour de l'humanité, qui le console. L'austérité de votre maintien annonce les respects que vous exigez pour votre rang; vous êtes femme, et cette exigeance peut être en vous une vertu de plus : moi qui le plains d'être prince, parce que j'en porte fort loin les devoirs, je l'engage quelquefois à ne se croire qu'un simple particulier, qui n'a rien à prétendre que par ses vertus. Au défaut de lumières, je rassemble tout ce que je puis avoir de bon sens, d'expérience, de zèle, d'humanité, pour le tirer de l'état d'oppression où ses prédécesseurs l'ont mis; en partageant également et sa peine et sa satisfaction, j'ai le bonheur d'alléger la première, et de doubler la seconde. Vous, madame..., pardonnez à la position où vous me mettez de tout dire : inutile pour tout le monde, ne vous mêlant jamais de rien, vous restez dans une apathie qu'on peut prendre pour de l'indifférence ou quelque chose de pis; cela n'engage pas.

Enfin, madame, je ne coûte rien; j'ai beaucoup donné, et jusqu'à ce moment je n'ai rien reçu en échange, et même rien désiré. Contente de...

MADAME LA MARGRAVE.

Comment! rien reçu en échange? On vous a payé tout ce que vous avez cédé, et je sais que votre maison coûte fort cher.

MADEMOISELLE CLAIRON.

L'on vous a trompée, madame. La dépense qui se fait chez moi est uniquement pour le margrave et pour les personnes qu'il invite : ma santé ne me permet point de goûter des mets

qu'on apprête ; un morceau de grosse viande, apprêtée le plus simplement possible, est la seule dépense que j'occasionne, et je suis sûre que je ne coûte pas un florin par jour : depuis que je suis ici, j'ai dépensé 14,000 francs sur mes revenus.

Quant au payement de mes dons, j'ose répéter à V. A. que je n'ai jamais rien reçu. Je vous supplie de demander au margrave si je vous en impose.

MADAME LA MARGRAVE.

Et c'est de lui que je tiens que vous êtes payée, nommément pour ma toilette, et pour tout ce que vous m'avez fait venir.

MADEMOISELLE CLAIRON, en se levant.

Je l'entends heureusement dans votre salon.

MADAME LA MARGRAVE, l'arrêtant.

Mon Dieu ! qu'allez-vous faire ? J'aurai une scène !...

MADEMOISELLE CLAIRON, ouvrant la porte.

Vous m'avez fait une nécessité de braver tout. Monseigneur, vous avez dit à madame la margrave que vous m'aviez payé tout ce qu'elle et vous avez daigné recevoir de moi. Je vous prie de dire quand et comment ?

LE MARGRAVE.

Ma bonne maman, je vous demande bien des pardons ; je l'ai dit, et je l'avoue.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Mais avez-vous dit la vérité ? Suis-je payée ?

LE MARGRAVE.

Non, ma bonne maman, vous ne l'êtes pas : j'ai menti.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Madame, vous l'entendez. Monseigneur, c'est à votre cœur que je remets la vengeance d'un mensonge qui vous humilie autant que moi : la seule pénitence que je vous impose est de me laisser jouir seule avec madame des moments qu'elle veut bien m'accorder.

MADAME LA MARGRAVE, regardant sortir son mari.

Quel empire vous avez sur lui !

MADEMOISELLE CLAIRON.

Vous voyez, madame, l'empire de la raison et de la vérité sur la faiblesse : faites-en votre profit. Si j'étais à votre place, mes rivales ne seraient pour moi que des colifichets que je ne serais jamais dans le cas de craindre.

MADAME LA MARGRAVE.

Que puis-je?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Vous rendre nécessaire, vous instruire. Vous le pouvez plus aisément que moi : vous savez la langue. Vous devez avoir quelque connaissance des constitutions germaniques : à votre place, je serais premier ministre; je me mettrais au moins en état de faire face à tout. S'il arrivait quelque désordre, je serais, pendant l'absence de mon mari, l'être sur lequel il compterait le plus pour l'instruire de la vérité : madame, cela vaudrait mieux que de faire du filet tout le jour.

MADAME LA MARGRAVE.

Cela serait le plus grand bonheur qui pût m'arriver ; mais le margrave n'y consentirait jamais.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Pourquoi?

MADAME LA MARGRAVE.

Le margrave est jaloux de son autorité.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Il faut bien qu'il la confie ; il ne fait rien sans ses ministres. Il me la confie bien à moi, qui suis étrangère, et dont les intérêts sont assurément bien inférieurs aux vôtres. Peut-être craindrait-il votre indolence; sondez-vous bien. Vous sentez-vous capable des études, des réflexions, de la tenue, de la sagesse que demande une aussi grande entreprise?

MADAME LA MARGRAVE.

Je crois qu'oui ; je ferai du moins l'impossible.

MADEMOISELLE CLAIRON.

Eh bien! madame, je me fais fort de l'obtenir, et de vous donner le pouvoir de faire, à l'avenir, autant de bien ou autant de mal qu'il vous plaira.

MADAME LA MARGRAVE se lève avec transport, et, prenant mademoiselle Clairon dans ses bras, dit :

Ah ! si vous m'obtenez ce bien, j'avouerai que je n'ai jamais eu d'amie comme vous !

MADEMOISELLE CLAIRON.

Rappelez-vous, madame, que, dans la première conversation particulière que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, je vous ai promis de travailler à votre bonheur : jusqu'à présent j'ai tenu parole ; je continuerai ; et, pour remettre entièrement le calme dans votre âme, assurez-vous que je ne suis point la maîtresse du margrave. Je n'ai pour lui que les sentiments d'une mère et d'une amie, et lui-même ne me chérit qu'à ces titres-là. Pour peu que vous fassiez de progrès dans la politique où vous allez vous exercer, vous sentirez bien vite qu'une maîtresse ne vous conférerait ni tant d'honneur ni tant de pouvoir...

LETTRE A S. A. S. MONSEIGNEUR LE MARGRAVE D'ANSPACH.

« Votre passion effrénée pour une femme que malheureusement *vous seul* ne connaissez pas, le bouleversement de vos plans et de ma destinée, votre insouciance sur l'opinion publique, la licence de vos nouvelles mœurs, votre manque de respect pour votre âge et votre dignité, m'ont obligée à ne plus voir en vous qu'une âme vicieuse qui cessait de se contraindre, ou qu'une tête égarée qu'il fallait plaindre et contenir. L'habitude de vous chérir, de croire à vos vertus, m'a fait rejeter tout ce qui vous dégradait. En conséquence, j'ai tout supporté : votre inhumanité, vos outrages, votre ingratitude, n'ont pu me faire changer le plan de conduite que je m'étais proposé. Par mon silence sur tout ce qui regardait votre maîtresse, j'ai du moins arrêté le comble que vous vouliez mettre à vos torts, en quittant publiquement notre maison ; autant que je l'ai pu, j'ai caché sous un front toujours calme et quelquefois riant les douleurs déchirantes de mon âme et de mon corps. J'ai permis de croire que je ne vous désapprouvais pas, et que je vous regardais toujours

comme mon meilleur ami. Mais le temps de feindre est fini. Vous êtes arrivé dans vos États : quoi que vous veuillez faire désormais, je ne crains plus qu'on m'en rende ni coupable ni comptable, et vous-même conviendrez sans doute qu'il est bien temps que je rejette vos fausses protestations d'amitié.

« Le voile est tombé, monseigneur ; je sais à présent que je ne fus jamais que la malheureuse victime de votre égoïsme et de vos diverses fantaisies : si vous aviez été véritablement mon ami, vous ne m'auriez pas éconduite de vos États pour madame de Ca..., madame Ku... , etc., etc. ; vous n'auriez pas sacrifié mes lettres, dont chaque mot peignait ma tendresse et vos devoirs ; vous m'auriez continué la confiance que je n'ai point cessé de mériter ; vous n'auriez point abusé des prérogatives de votre sexe, de votre rang, pour m'opprimer et m'avilir ; vous auriez (quel que puisse être votre nouvel amour) respecté les sentiments et la conduite que vous me connaissiez depuis dix-sept ans ; vous auriez eu pitié de mon âge et de mes infirmités ; vous m'auriez tenu compte de mon désintéressement et de l'utilité de mes avis : convaincu, par l'expérience, de ma condescendance à vos goûts, vos fantaisies, vos passions, vous ne vous seriez pas séparé d'une femme qui n'avait d'autres prétentions, d'autres sentiments que ceux de la plus tendre des mères et de la plus solide des amies. Je ne puis concevoir comment vous n'avez pas rougi vous-même de ne plus vous montrer à mes yeux que comme un forcené, se délectant à m'assassiner à coups d'épingle. Juste ciel ! êtes-vous l'homme dont j'ai tant prôné les vertus ?

« Je conviens que, pendant les cinq dernières semaines de votre séjour à Paris, vous vous êtes montré beaucoup moins malhonnête : vous avez pris la peine de vous contraindre ; vous m'avez quelquefois forcée de croire que mon estime et mon amitié importaient encore à votre bonheur ; mais mon retour dans le monde, et le bruit que vous y faisiez, ont détruit ce moment d'illusion. Je sais (non sans étonnement) tout ce que vous avez fait depuis sept à huit ans : votre savante et profonde dissimulation m'est à présent connue ; je vois que je n'ai plus rien à prétendre, et que nos liens doivent se rompre sans retour. Vous vous

en applaudissez sans doute? et moi, malheureuse, je ne m'en consolerai jamais! Mon âme, aussi tendre qu'invariable, portera dans le tombeau les sentiments que je vous ai voués : je vous plains, vous pardonne, et vous souhaite autant de bonheur et de gloire que j'éprouve de regrets et de douleurs.

« C'est avec infiniment de peine que je remets à vos pieds le bien que je tenais de vous. Je ne me dissimule point que cette démarche blesse votre dignité (et je suis loin, hélas! de vouloir vous faire un outrage); mais vos procédés m'en ont fait un devoir. Rappelez-vous que je n'ai jamais rien voulu pour moi, que je n'ai désiré d'ajouter à ma fortune que pour ajouter à vos jouissances; que vous n'êtes pas mon souverain, et que, pour obtenir le titre de mon bienfaiteur, vous deviez garder à jamais celui de mon ami. Je ne suis rien, monseigneur; j'en suis toujours convenue sans honte et sans regret : mais mon âme est quelque chose; et, jusqu'à mon dernier soupir, je vous obligerai du moins à l'estimer. Adieu... Adieu pour jamais. »

AUTRE LETTRE AU MARGRAVE D'ANSPACH.

« La profonde retraite que je me suis imposée, et l'aspect de la tombe où je vais bientôt descendre [1], devraient fermer mon cœur à tous les intérêts humains; mais n'ayant jamais pu cesser de vous chérir, de désirer votre bonheur et votre gloire, je croirais vous manquer en ce moment si j'hésitais à vous écrire. Ma démarche vous prouvera du moins qu'aucun ressentiment ne me reste, et que je me plais à vous croire juste et bon comme autrefois.

« J'apprends que vous êtes plus vivement sollicité que jamais pour céder vos États, et l'on m'assure qu'il est possible que vous y consentiez. Je ne puis le croire : non, vous êtes sûrement incapable de vous nuire, de vous outrager vous-même à ce point. Vous ne pouvez avoir oublié tout ce que vous m'avez dit à ce

[1] Cette lettre est de 1791. Mademoiselle Clairon avait alors soixante-huit ans.

sujet, ce que vous avez répété cent fois devant moi au vertueux baron de Gemmingen : « J'aime trop mes sujets pour renoncer « à les rendre heureux. Quitter un trône est prouver qu'on est « indigne de le remplir. Je me serais contenté de n'être qu'un « particulier; je rougirais de le devenir volontairement. Seul « arbitre de ma fortune et de ma volonté, maître de disposer de « tout, jouissant enfin de la reconnaissance et de l'amour de « sujets auxquels j'ai tout sacrifié, je ne ferai ni la folie de con- « fier mon bonheur à d'autres, ni celle de me mettre à la pen- « sion de qui que ce soit, etc., etc. » Je pourrais faire un volume de tout ce que je vous ai entendu dire de noble, de juste, de conséquent sur ce point. Hélas! serait-il possible que votre volonté changeât, quand votre position ne change point? quand même il dépend de vous de la rendre plus avantageuse et plus précieuse aux humains?

« La respectable princesse que vous venez de perdre, en ne vous donnant point d'enfants, vous laissait dans une dépendance très-gênante : libre aujourd'hui d'en choisir une autre, d'avoir des successeurs qui puissent vous tirer de tutelle, dont l'existence empêcherait l'effusion de sang et de larmes que votre succession et la politique peuvent faire couler, vous n'avez plus de choix sur le parti que vous avez à prendre; tous les cabinets de l'Europe ont en ce moment les yeux ouverts sur vous. Ah! pesez bien ce que vous vous devez à vous-même; songez à l'amertume qui remplirait vos jours, si vous aviez un reproche à vous faire; songez au changement que l'opinion des hommes apportera sur votre existence physique et morale; songez qu'étant homme vous-même, il vous est impossible de vous promettre que vous n'aurez jamais un regret, et que, restant toujours souverain, il vous reste toujours le pouvoir de cesser de l'être. Les nœuds de l'hymen vous déplaisent, je le sais; mais ils ne sont à craindre que pour les femmes; votre sexe et votre rang vous permettent de les relâcher à volonté : des égards dans l'intérieur, de la décence dans le public, remplissent le cercle de vos devoirs; et de si faibles contrariétés ne peuvent se mettre en balance avec le respect, l'estime et l'attachement qu'un brave et digne souverain ne manque jamais d'inspirer. Songez, enfin,

que c'est votre plus inviolable amie qui vous implore pour vous-même; que je ne vous ai jamais trompé; que le langage que je vous tiens en ce moment est celui que je vous ai toujours tenu : vous connaissez mon âme, vous savez (peut-être mieux que personne) qu'aucune idée de haine, de vengeance, d'intérêt, ne l'ont jamais souillée. Je ne veux rien de vous; je ne dois jamais vous revoir, je n'ai plus que quelques moments à vivre : ma seule prétention est de vous prouver que je n'ai point cessé de vous chérir et de m'intéresser à votre gloire.

« Ce 14 mars 1791. »

RÉFLEXIONS SUR LA DÉCLAMATION THÉATRALE.

J'ai trouvé sur mon chemin beaucoup de jeunes auteurs et de belles dames qui pensaient que rien n'était plus facile que de jouer Mahomet, Mérope, etc.; que l'auteur avait tout fait; qu'apprendre les vers et s'abandonner à la nature était tout pour le comédien. *La nature!* que de gens prononcent ce mot sans en connaître l'étendue! Chaque sexe, chaque âge, chaque état n'en a-t-il pas une à part? La différence des temps, des pays, des usages, n'a-t-elle pas la plus grande influence? Quelle étude ne faut-il pas faire d'abord pour cesser d'être soi? pour s'identifier avec chaque personnage? pour parvenir à peindre l'amour, la haine, l'ambition, tous les sentiments dont l'homme est susceptible; et toutes les nuances, toutes les gradations par lesquelles ces divers sentiments arrivent à la plus grande expression?

Tous les arts, tous les métiers ont des principes connus; il n'en existe point pour le comédien tragique. C'est dans l'histoire de tous les peuples du monde qu'il doit puiser ses lumières; la lire ne serait rien : il doit l'approfondir, se la rendre familière jusque dans les plus petits détails, adapter à chaque rôle tout ce que sa nation peut avoir d'originalité; il doit réfléchir sans relâche, répéter cent et cent fois la même chose, pour surmonter les difficultés qu'il rencontre à chaque pas. Ce n'est point assez d'étudier son rôle, il faut qu'il étudie l'ouvrage entier, afin d'en

masquer le faible, d'en faire sortir les beautés, et de subordonner son personnage à l'ensemble de la pièce; il doit étudier le goût du public, scruter le cœur de tous ceux qui l'approchent, démêler les rapports, les pourquoi de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend : tel est le travail secret du comédien.

Je suis loin de croire qu'on ne puisse pas aller beaucoup plus loin que moi. Plus d'esprit, plus de santé, peuvent faire trouver des moyens qui m'ont échappé; mais je n'ai dû le peu que je pouvais valoir qu'au plan d'étude que je viens de tracer. J'étais née forte, courageuse; le travail était un plaisir pour moi: cependant ce n'est qu'en bravant les douleurs et la mort que j'ai pu compléter les vingt années imposées au comédien. Dans tout ce que je viens de dire, le plus terrible n'est point encore prononcé; c'est l'indispensable nécessité d'être continuellement pénétré des événements les plus tristes et les plus tragiques; l'acteur qui ne se les rend pas personnels n'est qu'un écolier qui répète sa leçon; mais celui qui se les approprie, et dont les larmes constatent les recherches profondes, déchirantes de ses études, et l'oubli de sa propre existence, est certainement un être misérable, et j'ose avancer qu'il faut une force plus qu'humaine pour *bien jouer* la tragédie plus de dix ans.

A ces travaux il faut ajouter l'étude de différents talents, de diverses connaissances dont je parlerai dans la suite; il faut ajouter la fatigue des voyages de la cour; celle des répétitions, des lectures générales, des assemblées, des veilles nécessitées par les changements qui surviennent dans les répertoires, des soins de ses vêtements, de ses affaires domestiques, et la fatigue enfin des représentations. D'après cet exposé, je ne crois pas qu'on disconvienne de la nécessité d'avoir une constitution saine et forte. En me rappelant mon plan d'études, j'espère qu'on me pardonnera de me rappeler aussi que j'ai souvent ri des sottises qu'on disait, en me reprochant d'avoir de l'art. Eh! que voulait-on que j'eusse? Étais-je, en effet, Roxane, Aménaïde, ou Viriate? Devais-je prêter à ces rôles mes propres sentiments et ma façon d'être habituelle? Non, sans doute. Que pouvais-je substituer à mes idées, mes sentiments, mon être enfin? L'art, parce qu'il n'y a que cela; et si jamais il m'est arrivé d'avoir l'air

vraiment naturel, c'est que mes recherches, jointes à quelques dons heureux que m'avait faits la nature, m'avaient conduite au comble de l'art.

Exemple de la nécessité de rapporter tout à l'art.

La même actrice est ordinairement chargée des rôles d'Ariane et de Didon. Ces deux personnages ont à manifester le même amour, la même crainte et le même désespoir. Si l'on s'en rapportait à cette nature qu'on exalte si fort aujourd'hui, on pourrait croire que ce qui suffit à l'un de ces rôles suffit à l'autre : les différences en sont extrêmes. Didon est veuve, et reine absolue; son expérience et l'habitude de commander permettent de l'assurance dans ses yeux, de l'imposant dans sa voix, de l'emportement dans ses reproches. Ariane, fille fugitive, suppliante, doit baisser ses regards en disant, *Je vous aime;* ses reproches doivent être faits d'une voix douce et craintive; il faut que la pudeur ait l'air d'arrêter sans cesse les éclats de son désespoir, et qu'elle n'en permette le comble que sur la perfidie de sa sœur. D'après ces différents caractères, il faut arranger sa physionomie, l'habitude entière du corps, les gestes fiers ou moelleux, la démarche imposante ou modeste que ces différents caractères demandent. En bonne foi, parviendrait-on à tout cela sans art?

Il est plus difficile de trouver de bons acteurs que de bonnes actrices. Les personnes qui se destinent au théâtre sont nées pour la plupart de parents obscurs et malaisés. L'impossibilité de faire de bonnes études, d'avoir des maîtres et des livres, la société dans laquelle la médiocrité force à vivre, étouffent le talent qu'une autre position aurait pu développer et faire naître dans les hommes.

Les femmes ont plus d'avantages. A peu de chose près, l'éducation est la même pour tout le sexe qui n'est pas décidément peuple; un peu d'esprit, de figure et d'honnêteté leur acquiert presque toujours la protection des femmes et les hommages des hommes; l'indulgence et la galanterie les encouragent; les arts, les talents, s'offrent en foule à l'émulation des jeunes filles; elles sont plus facilement admises dans les sociétés des gens de lettres et de ce qu'on nomme *bonne compagnie;* elles voient, elles enten-

dent, elles peuvent comparer : leurs idées se débrouillent, leur raison se forme, leurs connaissances s'accumulent ; et quand l'esprit et la beauté les secondent, leur adresse, leur sensibilité, la finesse et la vivacité de leurs aperçus, quelques exemples, et ce sentiment inné chez elles qu'il n'est rien à quoi elles ne puissent prétendre, leur donnent le pouvoir de paraître tout ce qu'elles veulent.

Voyez ce que sont primitivement les femmes qu'on destine au sérail du Grand Seigneur, et ce qu'elles deviennent lorsque la préférence les tire de la foule des esclaves. Racine les a toutes peintes dans le rôle de Roxane, et toute femme qui s'ingénie pour être quelque chose doit se reconnaître dans ce rôle.

Depuis que le théâtre existe, on ne peut compter que trois acteurs dans le grand genre : Baron, Dufresne et Lekain.

Baron [1] eut l'avantage d'être élevé par Molière. Il avait de l'esprit, une figure imposante, et passait sa vie avec ce que la France avait de plus illustre.

Comme les autres acteurs, il cadençait et déclamait les vers dans ses jeunes années ; mais à force de s'exalter lui-même, de s'égaler, autant qu'il le pouvait, aux premiers personnages de l'État qui l'admettaient près d'eux, la simple et véritable grandeur lui devint familière : il la porta dans tous ses rôles, et c'est

[1] Michel Baron, fils d'un autre Michel Boyron, dit Baron, qui avait été un bon comédien, mais qui fut de beaucoup surpassé par son fils.

Celui-ci monta sur le théâtre dès son enfance, reçut, étant fort jeune, des leçons de Molière, et porta, dit-on, au plus haut degré de perfection l'art de représenter des personnages tragiques et comiques. Il marcha sur les traces de Josias sieur de Soulas, dit Floridor, qui s'était défendu de l'emphase, de la déclamation fausse et chantante des de Villiers, des Montfleury, des Beauchâteau, que Molière a ridiculisés dans l'*Impromptu de Versailles*, etc. Baron fut, comme Floridor, simple et naturel avec noblesse. Il ne voulait pas qu'on dit *déclamer*, mais *réciter* la tragédie. Il tenait dans le comique les premiers rôles, les petits maîtres amoureux, comme Horace de l'*École des femmes* ; Pamphile de l'*Andrienne*, et Amphitryon, dans la pièce de ce nom. Dans sa vieillesse, en même temps qu'il jouait Venceslas, D. Diègue dans le *Cid*, il faisait aussi Arnolphe de l'*École des femmes* ; Simon dans l'*Andrienne*, etc. Il y avait une si grande vérité dans son jeu, dit Collé qui l'avait vu, et tant de naturel, qu'il vous faisait oublier le comédien. Il possédait tous les avantages extérieurs, une belle taille, une belle figure, un son de voix admirable. On le surnomma le *Roscius* français. Il quitta le théâtre en 1691, n'ayant guère que trente-huit ans. Après une retraite qui dura vingt-neuf années, il reparut sur la scène le 10 avril 1720, à l'âge de soixante-sept ans environ, et il y resta jusqu'en 1729, époque de sa mort. Il a été auteur, et a laissé un recueil de comédies, dont plusieurs sont estimées. A ses rares talents il joignait une vanité si excessive, qu'on était souvent tenté de se moquer de lui hors du théâtre, autant qu'on l'avait applaudi sur la scène.

à lui qu'on doit les premières leçons de cette vérité qu'il est toujours si difficile d'atteindre.

Dufresne [1], plus éblouissant que profond, noble, mais jamais terrible; plein de chaleur, mais sans ordre, sans principes, sans aucun de ces grands traits qui caractérisent le génie, n'a pu devoir ses succès qu'aux suprêmes beautés de toute sa personne et de son organe; et l'on ne peut disconvenir que le public de ce temps-là n'exigeait pas ce qu'il exige aujourd'hui.

Lekain [2], simple artisan, n'ayant qu'une figure déplaisante

[1] Quinault père jouait l'emploi dit des *manteaux;* il eut cinq enfants, deux fils et trois filles, qui tous prirent le parti du théâtre, et tous se distinguèrent dans cette profession, particulièrement Quinault-Dufresne, dont il est ici question, et mademoiselle Quinault la cadette. Dufresne débuta en 1712, joua les premiers rôles tragiques et comiques; se retira en 1741, n'étant pas encore très-âgé, et mourut à Paris en 1767.

Mademoiselle Clairon l'avait vu jouer, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, lorsqu'il se retira; aucun motif de rivalité n'a pu influer sur le jugement qu'elle porte de cet acteur; on peut donc l'admettre avec assez de confiance. Il paraît que Dufresne fut un bel et brillant acteur, plutôt qu'un comédien profond et pathétique; il n'approcha point de Baron pour le talent; mais il eut autant d'orgueil que lui, si même il n'en eut davantage. Il joua le *Glorieux* d'original, et l'on assure que jamais rôle ne convint mieux à l'acteur qui en fut chargé.

[2] Le mot de *simple artisan* veut une explication. Le père de Lekain était orfévre : son fils embrassa d'abord cette profession, et s'appliqua surtout à la confection des instruments de chirurgie en argent. Il avait appris le dessin, et reçu une bonne éducation; il pouvait s'attendre à une existence honorable dans son état, lorsque la passion de jouer la tragédie s'empara de lui. Ce fut Voltaire qui, après avoir essayé inutilement de le détourner de la carrière du théâtre, lui trouvant un véritable germe de talent, le soutint, l'encouragea, lui donna des leçons, l'aida de ses conseils et de sa bourse; Lekain fut toute sa vie reconnaissant des bontés du grand homme qui avait été son protecteur. Il débuta sept ans après mademoiselle Clairon, en 1750, par le rôle de Titus dans la tragédie de *Brutus*. Il termina sa carrière par le rôle de Vendôme dans *Adelaïde du Guesclin*, qu'il joua le 24 janvier 1778; il tomba malade le lendemain, et mourut le 8 février suivant, à l'âge de quarante-neuf ans.

Mademoiselle Clairon, sa rivale de talent et de gloire, le juge ici sévèrement, sans être pourtant tout à fait injuste à son égard.

Lekain était d'une taille médiocre, forte et trapue; mais il grandissait à la scène : il n'était pas beau, et il le paraissait lorsqu'il jouait ses rôles; une âme énergique, brûlante, animait les traits de son visage; sa pantomime était pleine de noblesse et de grâce; sa voix était naturellement dure et rauque; mais il avait su la travailler, l'assouplir, la moduler, et il était parvenu à lui donner tantôt les inflexions les plus tendres, tantôt les éclats les plus terribles; il était toujours imposant, toujours héroïque; jamais trivial, jamais familier, et cependant toujours vrai; mais c'était un vrai *idéal,* un vrai surnaturel; on croyait voir un fils des dieux dans Achille, un noble chevalier français dans Tancrède, un faux prophète dans Mahomet, un sultan et un amant dans Orosmane... Avec tout cela était-il un acteur parfait? non, sans doute; mais il avait tant de grandes qualités, que j'ai oublié ses défauts, moi qui l'ai vu jouer dans ma jeunesse.

Ajoutez que Lekain fut un très-honnête homme, un homme d'un sens droit, plein de sentiments nobles et élevés, sans orgueil, et sans vanité ridicule. Il a laissé des mémoires écrits qui, en le faisant bien connaître, donnent la meilleure idée de sa personne, et prouvent qu'il dut, dans sa vie privée, se concilier autant d'estime et d'amitié qu'il méritait au théâtre d'admiration et d'applaudissements.

et sale, une taille mal prise, un organe sourd, un tempérament faible, s'élance de l'atelier au théâtre; et, sans autre guide que le génie, sans autre secours que l'art, se montre le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes. Je ne compte ni ses premiers essais ni ses derniers efforts : dans les uns, il doutait, tentait, se trompait souvent, et cela devait être; dans les autres, ses forces ne secondaient plus ses intentions; faute de moyens, il était souvent lent et déclamateur; mais son bon temps est ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection.

Sans prévention pour ou contre, je dois pourtant avouer qu'il ne jouait pas également bien tous les auteurs.

Il ne savait pas débiter Corneille; les rôles de Racine étaient trop simples pour lui. Il ne jouait bien de l'un et de l'autre que quelques scènes qui permettaient à son âme les grands élans dont elle avait toujours besoin.

Sa perfection n'était complète que dans les seules tragédies de Voltaire. Ainsi que l'auteur, il se montrait continuellement noble, vrai, sensible, profond, terrible ou sublime. Les talents de Lekain étaient alors si grands, qu'on ne s'apercevait plus des disgrâces de son physique.

Il avait fait d'excellentes études; il savait plusieurs langues, lisait beaucoup et jugeait bien : mais sans art, il n'eût jamais rien été.

Mémoire.

Ce n'est qu'en variant les spectacles qu'on peut espérer de faire de bonnes recettes : il faut donc avoir beaucoup d'ouvrages prêts, et par conséquent pouvoir compter sur la mémoire des comédiens.

On n'en devrait recevoir aucun qu'il ne prouvât savoir la moitié de l'emploi pour lequel il se présente, ou du moins sans avoir exigé des preuves d'une mémoire prompte et sûre.

L'acteur qui n'a qu'une mémoire ingrate et lente, et qui ne sait rien encore, suffit à peine à l'étude des vers; il ne lui reste plus de temps pour réfléchir; toute recherche lui devient impossible : restreint alors aux seules idées du moment, sans prin-

cipes, sans moyens de comparaison, hors d'état d'agrandir sa sphère, il met tout à la même teinte, et reste forcément au-dessous de tout ce qu'il représente.

On peut, sans culture, avoir un esprit naturel, et rencontrer quelquefois des vérités simples et touchantes. On a beaucoup de rôles au théâtre auxquels cet esprit suffit, Britannicus, Iphigénie, Hippolyte, Palmyre : pourvu toutefois qu'on joigne à cet esprit naturel de la jeunesse, un son de voix touchant, des pleurs faciles et de la grâce ou de la beauté; mais ce genre de rôles n'est jamais que le partage de la faiblesse et de la médiocrité. Ceux d'Agrippine, d'Achille, de Phèdre, de Mahomet, exigent un autre esprit.

Les personnes chargées de ces rôles ont autant de recherches à faire pour les bien jouer, que les auteurs en ont fait pour les bien peindre.

Sans une mémoire dévorante, sûre, inaltérable, il serait impossible que le comédien pût unir des études si profondes à ses travaux journaliers; le génie seul serait insuffisant, et je doute qu'on puisse avoir du génie et même beaucoup d'esprit sans une grande mémoire.

Sans génie, sans esprit même, on peut apprendre avec facilité; si l'on joint à cela du bon sens, de la docilité, un organe flexible, un extérieur noble ou décent, on peut se placer dans les confidents; de grands acteurs seraient déplacés dans cet emploi, parce qu'ils y porteraient trop de prétention.

Pour soutenir l'illusion théâtrale, il faut que chaque personnage apporte autant de soin à rester dans ses limites qu'on en apporte dans le monde à les franchir. D'après ces trois points, on peut, en s'examinant soi-même, se dire ce qu'on est en droit d'entreprendre.

Extérieur.

Les mœurs anglaises permettent au théâtre les plus rebutantes vérités; on y représente Richard III avec toutes les défectuosités qu'il tenait de la nature. Comme il est plus facile de se gâter que de s'embellir; qu'il faut moins d'efforts pour avoir l'air commun que pour avoir l'air imposant; que qui se permet

tout a bien plus de ressources que celui qu'on oblige à n'avoir qu'un genre, j'ose croire l'art du comédien moins difficile à Londres qu'à Paris. Le parterre français n'admet dans la tragédie que des figures élégantes et nobles; il rirait en voyant une bosse et des jambes torses au personnage qui doit exciter sa terreur ou sa pitié. Tout le monde sait que le plus grand monarque peut être aussi mal fait, aussi laid, avoir l'air aussi commun que le dernier paysan de son royaume; que les besoins corporels, les maux physiques, les habitudes familières semblent le rendre égal à tous les autres hommes; mais, quel qu'il soit, le respect que son rang imprime, le sentiment de crainte ou d'amour qu'il inspire, le faste dont il est entouré, rend toujours son aspect imposant.

La tragédie n'offre que les plus grands tableaux de la politique, des forfaits, des vertus et des malheurs des maîtres du monde; tous les personnages en sont nobles, toutes les actions entraînantes, les accessoires somptueux; mais ce n'est qu'un spectacle : on le sait; et, sans le concours de toutes les illusions possibles, le public ne voit, n'entend que l'acteur, et perd la douceur d'être trompé.

On annonce Achille, Horace; un héros quelconque qui vient de gagner une bataille en combattant presque seul contre des ennemis formidables, ou bien un prince si charmant que la plus grande princesse lui sacrifie sans regret et son trône et sa vie...; et l'on voit arriver un petit homme fluet, sans force, sans organe [1]. Que devient alors l'illusion? Je ne puis encore le concevoir; mais j'ai vu cet acteur, que je viens de peindre, avoir l'audace de tout entreprendre, et recevoir des applaudissements effrénés...

[1] Monvel. Mademoiselle Clairon l'avait désigné ici par la lettre initiale de son nom. Au lieu de citer cet acteur comme un exemple condamnable, elle aurait pu l'indiquer comme une heureuse exception. Monvel avait tant d'intelligence et tant d'âme, qu'il faisait oublier ce qui lui manquait du côté des avantages extérieurs. Il avait fini par être en possession des suffrages du public, qui l'applaudissait constamment dans tous ses rôles, particulièrement dans celui d'Auguste de *Cinna*. Il avait débuté en 1770, dans les *jeunes premiers*; il joua plusieurs premiers rôles, et prit enfin l'emploi des *pères*. Monvel obtint aussi des succès comme auteur; il a composé des pièces de théâtre, et de très-jolies fables qu'il récitait fort bien, et qu'il faisait encore valoir par la finesse et le charme de son débit spirituel. Il quitta le théâtre en 1806.

O vous qui vous destinez à cette épineuse carrière, gardez-vous de vous rassurer sur cet exemple : l'erreur du public n'a que des moments ; il est, en général, éclairé, sévère, en état de juger, de former même de grands talents. Un parterre assis peut ramener l'ordre, la décence et les lumières. Quelque vil, quelque impudent que soit l'homme qui se vend pour cabaler, on doit espérer de le voir disparaître, en lui ravissant les moyens de se perdre dans la foule [1]. Plus de commodité, plus de calme, ramèneront les gens de goût.

Rôles forts.

Dans ce que j'appelle rôles forts, comme Émilie, Électre, Hermione, je désire le plus grand caractère de fierté dans tout l'ensemble, la physionomie la plus mobile, et l'organe le plus imposant ; que la démarche, le regard, tous les mouvements quelconques, annoncent le courage et même l'audace ; mais il faut bien se garder de confondre l'air de l'audace avec celui de la hardiesse : le premier naît souvent de l'élévation de l'âme, et l'autre n'annonce presque jamais que sa dégradation. La noblesse du sang, la pureté des mœurs, la modestie du sexe, ne doivent jamais disparaître ; on en doit retrouver les habitudes dans les plus grands emportements de l'amour, du désespoir et de la vengeance.

On dit que la nature n'a qu'un cri. Soit, pourvu que le maintien m'apprenne quel est le rang, quels sont les mœurs de l'être qui prétend m'émouvoir.

[1] Mademoiselle Clairon serait bien étonnée peut-être, si elle voyait aujourd'hui combien elle s'est trompée dans sa prédiction. Les applaudisseurs à gages ne pouvant plus, dans un parterre assis, se cacher et se perdre dans la foule, ont pris le parti de se montrer à découvert. C'est un état, une profession ; ils vont offrir leurs services aux acteurs, aux auteurs ; ils entreprennent les succès à forfait, au rabais ; ils vont sur les brisées les uns des autres, car ils sont plusieurs entrepreneurs en chef, dont chacun a ses commis, ses subordonnés, ses travailleurs ; ils se disent *attachés* à tel ou tel théâtre ; ils assurent qu'ils *ont la confiance* de messieurs ou de mesdames tels et telles, qui se louent de la manière *dont ils les ont servis*. Enfin, un auteur qui fait représenter une pièce a bien de la peine à se défendre de ces honteux traités ; la plupart s'y soumettent comme à une nécessité dégoûtante. Quant aux acteurs, il n'en est guère qui n'ait, parmi les applaudisseurs, ses affidés, ses gagistes, qu'il paye en billets de spectacle et en argent ; il y a des prix faits pour être applaudi aux entrées, aux sorties, et même pour être redemandé après le spectacle : c'est un tarif que, dans les coulisses, tout le monde sait par cœur.

Chaque état a des modifications différentes. Le mercenaire n'a pas le maintien du bourgeois qui l'emploie; le bourgeois est timide devant un grand seigneur; la noblesse n'approche de ceux qui la commandent qu'avec l'air de la subordination, et tous, sans exception, baissent un œil respectueux devant le maître.

Le théâtre n'est que la représentation de ce qu'on voit de plus imposant dans le monde. La pureté des expressions qu'on emploie dans la tragédie, l'importance des événements, la dignité des personnages, prouvent assez que rien n'y doit être arbitraire; qu'on n'y doit jamais souffrir l'air d'indécence et le ton trivial; que ce n'est point dans les mœurs populaires et licencieuses qu'il faut aller chercher ses modèles, et qu'il est impossible d'unir, dans un même cadre, un Raphaël et un Calot.

Vêtements.

Je demande, à toutes les femmes en général, l'attention la plus scrupuleuse à leurs vêtements : le costume ajoute beaucoup à l'illusion du spectateur, et le comédien en prend plus aisément le ton de son rôle : cependant le costume exactement suivi n'est pas praticable ; il serait indécent et mesquin. Les draperies d'après l'antique dessinent et découvrent trop le nu : elles ne conviennent qu'à des statues et des tableaux ; mais, en suppléant à ce qui leur manque, il en faut conserver les coupes, en indiquer au moins les intentions, et suivre, autant qu'il est possible, le luxe ou la simplicité des temps et des lieux. Des bandelettes, des fleurs, des perles, des voiles, des pierres de couleur, étaient les seuls ornements que les femmes connussent avant les établissements du commerce des Indes, et la conquête du nouveau monde.

Je désire surtout qu'on évite avec soin tous les chiffons, toutes les modes du moment. La coiffure des Françaises, à l'instant où j'écris, l'amas et l'arrangement monstrueux de leurs cheveux, donnent à leur ensemble une disproportion choquante, dénaturent les physionomies, cachent le mouvement du cou, et donnent l'air hardi, engoncé, roide et sale. La seule mode à suivre est le costume du rôle qu'on y joue.

On doit surtout arranger ses vêtements d'après les personnages ; l'âge, l'austérité, la douleur, rejettent tout ce que permet la jeunesse, le désir de plaire, et le calme de l'âme. Hermione avec des fleurs serait ridicule : la violence de son caractère, et le chagrin qui la dévore, ne lui permettent ni recherches ni coquetterie dans sa toilette ; elle peut avoir un habit magnifique, mais il faut que l'air le plus négligé dans tout le reste prouve qu'elle ne s'occupe point d'elle-même. Le premier coup d'œil que le public jette sur l'actrice doit le préparer au caractère qu'elle va développer.

Danger des traditions.

L'ignorance et la fantaisie font faire tant de contre-sens au théâtre, qu'il est impossible que je les relève tous ; mais il en est un que je ne puis passer sous silence, c'est de voir arriver Cornélie en noir.

Le vaisseau dans lequel elle fuit, le peu de moments qui se sont écoulés entre l'assassinat de son époux et son arrivée à Alexandrie, n'ont pu lui laisser le temps et les moyens de se faire faire des habits de veuve, et certainement les dames romaines n'avaient point la précaution d'en tenir de tout prêts dans leur bagage. La célèbre Lecouvreur, en se faisant peindre dans ce vêtement, prouve qu'elle le portait au théâtre : ce devrait être une autorité imposante pour moi-même ; mais, d'après la réputation qui lui reste, j'ose croire qu'elle n'a fait cette faute que d'après quelques raisons que j'ignore, et qu'elle-même en sentait tout le ridicule. J'ai vu jouer Électre en habit couleur de rose, garni très-élégamment en jai noir ; j'en ai conclu que toute tradition n'était pas bonne, et qu'il n'en fallait suivre aucune sans l'examiner.

Sur le blanc.

L'usage du blanc est aujourd'hui presque général sur tous les théâtres. Cet éclat emprunté dont personne n'est la dupe, et contre lequel tous les gens de goût murmurent, grossit et jaunit la peau, éteint et cercle les yeux, absorbe la physionomie, fait disparaître la précieuse mobilité des muscles, et met continuellement ce qu'on entend en contradiction avec ce qu'on voit.

J'aimerais autant ramener l'usage des masques des anciens; on y gagnerait au moins, pour l'étude de sa diction, le temps qu'on perd à se faire un visage. La terreur, la suffocation de la rage, les éclats de la colère, les cris du désespoir, peuvent-ils s'accorder avec un visage plâtré, sur lequel rien ne se peut peindre?

Tous les mouvements de l'âme doivent se lire sur la physionomie : des muscles qui se tendent, des veines qui se gonflent, une peau qui rougit, prouvent une émotion intérieure, sans laquelle il n'est jamais de grand talent. Il n'est point de rôle qui n'ait des jeux de visage de la plus grande importance : bien écouter, montrer par les mouvements du visage que l'âme s'émeut de ce qu'on entend, de ce qu'on dit, est un talent aussi précieux que celui de bien dire.

C'est par la physionomie seule qu'on peut fixer la différence de l'ironie au persiflage.

Des sons plus ou moins étouffés, plus ou moins tremblants, ne suffisent pas pour exprimer tel ou tel sentiment de terreur, tel ou tel sentiment de crainte; la physionomie seule peut en marquer le degré.

Comme ce sont mes études qu'on veut connaître, je crois pouvoir placer ici ce qui m'est arrivé pour le rôle de Monime.

En apprenant ce rôle, je trouvai dans le quatrième acte :

> Les dieux qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,
> M'ont fait taire *trois fois* par de secrets avis...

Et dans l'acte précédent, où Mithridate lui fait avouer son secret, il est impossible de trouver plus de deux réticences.

J'ai consulté toutes les éditions de Racine, toutes disent trois, toutes les actrices à qui j'ai vu jouer ce rôle disaient *trois*, toutes les recherches que j'ai faites m'ont assuré que mademoiselle Lecouvreur disait *trois*. Quoique *deux* soit un peu plus sourd que *trois*, il fait également la mesure du vers, et n'en détruit point l'harmonie. Il était à présumer que Racine avait eu des raisons pour préférer l'un à l'autre; mais nulle tradition ne m'éclairant, il ne m'appartenait pas de corriger un si grand homme; je ne pouvais pas non plus me soumettre à dire ce que je regardais

comme une faute. J'imaginai de suppléer à la troisième réticence par un jeu de visage. Dans le couplet où Mithridate dit,

> Servez avec son frère,
> Et vendez aux Romains le sang de votre père,

je m'avançai avec la physionomie d'une femme qui va tout dire... et je fis à l'instant succéder un mouvement de crainte qui me défendait de parler.

Le public, qui n'avait jamais vu ce jeu de théâtre, daigna me donner, en l'approuvant, le prix de toutes mes recherches.

Si j'avais mis du blanc, je n'aurais pu rien demander à ma physionomie; j'aurais perdu la douceur d'être applaudie, et la gloire de deviner Racine.

Je consens qu'on aide la nature; j'ai souvent moi-même cherché des secours : toujours malade et n'interrompant jamais mes travaux, la pâleur de la mort était souvent sur mon visage; j'avais remarqué dans les autres que rien ne nuit à l'air de fraîcheur, à l'expression, comme des oreilles et des lèvres pâles : un peu d'art leur rendait la vie. J'adoucissais ou noircissais mes sourcils, d'après le caractère que mon rôle exigeait : avec des poudres de différentes couleurs je faisais la même chose à mes cheveux; mais, loin de cacher les ressorts qui font mouvoir la physionomie, j'avais fait une étude particulière de l'anatomie de la tête, pour les mettre plus facilement en valeur [1].

Une peau blanche est sans doute agréable, elle communique son éclat à toute la figure; elle donne l'air plus frais, plus net; les veines qu'elle découvre sont presque toujours des beautés; mais elle donne aussi quelquefois l'air languissant et lâche.

La blancheur factice a nécessairement une épaisseur qui cache tout, qui détruit tout. Les pores remplis par le blanc, le talc ou la poudre, donnent de la roideur à la peau, et la crainte de se déranger par trop d'action fait que le visage reste toujours immobile. D'ailleurs je ne sais point de coquetterie plus gênante, plus humiliante et plus inutile; on craint toujours d'être prise

[1] Ceux qui ne pourront pas faire cette étude feront bien de lire la description de l'âge viril de l'homme, dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, vol. IV, pages 278 et suivantes, édition in-8°. (*Note de mademoiselle Clairon.*)

au dépourvu, on ne peut s'approprier le compliment qu'on reçoit pour sa figure; et, je le répète, personne n'en est la dupe.

Aperçu de Roxane, dans BAJAZET.

Roxane [1] est une de ces beautés malheureuses, condamnées, par la misère et l'avilissement de leurs entours, à désirer l'esclavage, à le voir l'unique route de tous les biens.

Ces esclaves, destinées aux plaisirs d'un maître que leur cœur ne choisit pas, et que souvent il rejette; ignorant ou surmontant les combats que doivent rendre la pudeur et la décence, avant de se livrer; observées, contenues dans le sérail par des êtres hideux, cruels, mutilés; toujours tremblantes sous l'autorité la plus arbitraire; humiliées de rester trop longtemps dans la foule des esclaves, ou craignant le dégoût qui peut les y faire retomber, peuvent-elles se trouver susceptibles d'un sentiment doux, libre, exclusif? Peuvent-elles avoir l'idée d'un véritable amour? Je ne le crois pas.

La vanité de l'emporter sur leurs rivales, l'ambition de parvenir au rang suprême, la nécessité d'intriguer pour s'y maintenir, celle d'amasser des trésors pour s'assurer des appuis, les besoins de leurs sens, doivent être les seuls sentiments, les seules passions dont elles peuvent avoir l'idée, et se promettre la jouissance. La femme condamnée à vivre sous un despotisme éternel doit contracter forcément l'habitude de la crainte, de la dissimulation, et même du mensonge; et tout ce qui flétrit l'âme conduit plus facilement à la férocité qu'à la tendresse. Le caractère de Roxane est au moins présenté sur ce modèle : elle est continuellement ingrate, altière, cruelle, ambitieuse.

Également incapable d'un remords et d'un sentiment d'humanité quand l'amour a précédé les vices, il peut se soutenir encore quelque temps avec eux; mais je ne crois pas qu'il puisse naître dans un cœur déjà vicié. Les intrigues du vizir, et l'espoir

[1] Mademoiselle Clairon nous paraît entendre parfaitement le rôle de Roxane, et beaucoup mieux qu'elle n'a entendu celui de Pauline.

de parvenir au rang qu'Amurat lui refuse, sont les seuls motifs qui la déterminent à voir Bajazet.

La vue d'un homme plus jeune, plus beau, plus intéressant que son bienfaiteur et son maître, excite une fermentation dans ses sens, qu'elle prend pour de l'amour; mais tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve seulement une illusion voluptueuse et momentanée.

Sa vanité blessée, son ambition trahie, sont les seules sources de ses larmes; le soin de sa grandeur remplit toutes les facultés de son âme.

La menace est continuellement dans sa bouche : c'est avec réflexion qu'elle prépare la mort de Bajazet; c'est comme une chose simple et juste, qu'elle lui propose d'être l'auteur et le témoin de l'assassinat d'Atalide; c'est sans combats, sans remords, qu'elle livre son amant aux muets qui l'attendent; c'est avec la plus révoltante arrogance qu'elle laisse à ses pieds la nièce de son empereur, et qu'elle ose lui dire :

Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels, vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue, etc.

Pesez bien tous ces mots; songez que Bajazet n'est plus, et jugez vous-même si l'âme assez atroce pour les prononcer avec tranquillité peut être susceptible d'amour. Je crois bien que Bajazet lui plaisait plus qu'Amurat; mais un goût n'est pas un sentiment. L'attrait irritant des sens, ou le tendre besoin de l'âme, sont des choses bien différentes.

Défendez-vous donc de toute espèce d'expression touchante : l'air du désir, subordonné à la plus rigoureuse décence, est la seule marque de sensibilité qu'on doive apercevoir dans vos yeux. Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous faites, que vos tons secs, despotiques, m'assurent que vous n'êtes entourée que d'esclaves avilis et tremblants. En gardant dans tout votre ensemble la noblesse que le théâtre exige, et dont tout être, de quelque état qu'il soit, peut avoir l'empreinte sur sa figure et le sentiment dans son cœur, mêlez-y quelquefois cette dignité gigantesque, dont vous voyez tant d'originaux dans le

monde : enfin, en me montrant dans les trois quarts de ce rôle une souveraine cruelle, et née sur le trône, laissez-moi les moyens de retrouver, dans le reste, l'esclave insolente, abusant d'un moment de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté.

Phèdre.

Le rôle de Phèdre est un des plus beaux rôles du théâtre ; il n'en est point de mieux écrit, et par conséquent de plus facile à apprendre et à retenir.

Il ne demande nulle recherche de local, ni de mœurs : c'est la femme passionnée de tous les pays et de tous les temps. Elle a trahi sa sœur ; elle est épouse, mère, reine : il est facile de donner à son âge et son expérience l'ensemble de ton et de maintien que tout cela doit avoir.

Tout être sensible, tout caractère impétueux peut aisément trouver dans son propre cœur, dans ses lectures, dans ce qui se passe journellement sous ses yeux, les moyens de peindre une grande passion ; et Racine a marqué, d'acte en acte, les gradations que celle de Phèdre doit avoir. Suivez l'auteur exactement dans sa marche ; tâchez de l'atteindre ; gardez-vous de prétendre le surpasser : tout ce qu'il vous demande est de joindre à votre intelligence la physionomie mobile, l'organe imposant et tendre dont ce rôle ne peut se passer.

Phèdre a des remords : ils sont vrais, continuels ; l'exposé du premier acte, et sa mort au cinquième, le prouvent. Sa vertu surmonterait sans doute sa passion, si cette passion n'était produite que par l'égarement ordinaire des sens et de l'imagination ; mais la malheureuse Phèdre cède, en aimant, au pouvoir de Vénus. Une force supérieure l'emporte continuellement à faire, à dire ce que continuellement aussi sa vertu réprouve. Dans toute l'étendue du rôle, ce combat doit être sensible aux yeux, à l'âme du spectateur. Je m'étais prescrit, dans tout ce qui tient aux remords, une diction simple, des accents nobles et doux, des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse ; et dans tout ce qui tient à l'amour, l'espèce d'ivresse, de délire que peut offrir une somnambule, conservant dans les bras du

sommeil le souvenir du feu qui la consume en veillant. Je pris cette idée dans ces vers :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, à travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?
. . . . . Insensée ! Où suis-je, et qu'ai-je dit ?
Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage, etc.

Dans la scène du second acte avec Hippolyte, je disais le premier couplet d'une voix basse, tremblante, et sans oser lever les yeux. Au moment où le son de sa voix frappait mon oreille, on voyait sur toute ma personne ce doux frémissement que la réminiscence procure quelquefois aux âmes vraiment sensibles : aussi le second couplet avait-il une émotion différente ; mes mots étaient entrecoupés par le battement de mon cœur, et non par la crainte.

Au troisième, un coup d'œil enflammé, et réprimé au même instant, marquait le combat qui s'élevait dans mon âme.

Au quatrième, ce combat était encore plus sensible ; mais l'amour l'emportait.

Au cinquième, il régnait seul ; et, dans mon égarement, je n'avais conservé que l'habitude de la noblesse et de la décence.

Le délire du second acte est causé par la révolte des sens ; celui du quatrième acte, par le désespoir et la terreur. Mettez dans le premier tout ce que le regard, le son de voix, les mouvements peuvent avoir de séduisant, de doux, de caressant ; gardez les grands éclats pour l'autre.

Le couplet qui termine cette scène m'a toujours fort embarrassée ; aucune de mes tentatives ne m'a satisfaite. Soit que soixante vers passionnés, sans avoir presque le temps de reprendre haleine, surpassent les forces de l'humanité ; soit que la récapitulation de ses regrets, de ses remords et des vengeances des dieux, contrarie (par une expression nécessairement moins vive) la gradation, le comble de chaleur que l'objet présent, l'aveu fait, le complément de la scène exigent ; soit, tout admirables que sont ces vers, que le combat soit en effet trop long ; soit enfin qu'il fût au-dessus de mon intelligence de donner à ce tableau de l'amour et du remords la teinte juste qui les présentât à leur com-

ble tous deux en même temps, ce couplet a toujours été pour moi de la difficulté la plus insurmontable; et je suis obligée d'avouer qu'en disant et faisant de mon mieux, je suis toujours restée bien loin et de l'auteur et de mon idée : mais concevoir en lisant, ou exécuter, sont deux choses bien différentes.

Il reste encore beaucoup d'autres remarques à faire sur ce rôle. J'ai des idées confuses de plusieurs indications importantes; mais je n'ose m'en rapporter à ma seule mémoire; elle ne me laisse distinctement que les idées premières, je ne suis plus en état de faire des recherches profondes, et je craindrais de me tromper sur des détails qui ne me sont plus parfaitement présents.

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DUMESNIL.

Mademoiselle Dumesnil [1] n'était ni belle ni jolie; sa physionomie, sa taille, son ensemble, quoique sans aucune défectuosité de la nature, n'offraient aux yeux qu'une bourgeoise sans grâces, sans élégance, et souvent au niveau de la dernière classe

[1] Mademoiselle Dumesnil était entrée au théâtre six ans avant mademoiselle Clairon, en 1737; elle était plus âgée qu'elle de dix à douze ans, et elle lui a peu survécu; elle s'était retirée en 1776: ainsi elle a joué pendant environ quarante ans sur le Théâtre français; et comme elle s'était d'abord exercée en province pendant plusieurs années, on peut dire que sa carrière théâtrale a duré près d'un demi-siècle. Elle est morte à l'âge de quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-onze ans. Elle a laissé la réputation de la plus grande *tragédienne* qui ait paru sur la scène française. Mademoiselle Clairon n'est regardée que comme la seconde.

Il est clair qu'il ne faut pas adopter en entier le jugement de celle-ci sur sa rivale, qui, en général, lui était préférée par le public. Il y a pourtant du vrai dans ce qu'elle dit.

J'ai vu, étant encore jeune, mademoiselle Dumesnil dans les rôles de Jocaste et d'Agrippine. Elle était fort âgée; elle me parut extraordinaire, moins imposante qu'énergique, précipitant souvent son débit, prenant quelquefois un ton familier et presque trivial, mais admirable et entraînante dans les moments de force et de pathétique.

Mais où je la trouvai parfaite, attendrissante, d'une vérité sublime, ce fut dans le petit rôle de la mère de Rhodope, dans la comédie d'*Ésope à la cour*. Quoique la doyenne de la Comédie, elle ne dédaignait pas un rôle qui n'a qu'une seule scène, dans cette pièce à tiroir. La mère de Rhodope vient se plaindre à Ésope de l'abandon et de la misère où sa fille, devenue riche, la laisse plongée : lorsque mademoiselle Dumesnil disait ce vers :

> J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave ;

et cet autre,

> Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mère?

c'était avec un accent auquel il était impossible de résister; il fallait fondre en larmes et sangloter comme elle.

du peuple. Cependant sa tête était bien placée, son œil était expressif, imposant, et terrible même quand elle le voulait.

Sa voix, sans flexibilité, n'était jamais touchante; mais elle était forte, sonore, suffisante aux plus grands éclats de l'emportement.

Sa prononciation était pure; rien n'arrêtait la volubilité de son débit.

Ses gestes étaient souvent trop forts pour une femme; ils n'avaient ni rondeur, ni moelleux, mais ils étaient au moins peu fréquents.

Pleine de chaleur, de pathétique, rien ne fut jamais plus entraînant, plus touchant qu'elle dans le désordre et le désespoir d'une mère. Le sentiment de la nature la rendait presque toujours sublime. L'amour, la politique, le simple intérêt de grandeur, ne trouvaient en elle qu'une intelligence médiocre; mais, jeune encore, jalouse, ambitieuse, on devait tout espérer de son émulation et de ses études. Telle était mademoiselle Dumesnil lorsque je me présentai au théâtre.

L'étude à laquelle je me vouai dès les premiers moments, en m'éclairant sur tous mes défauts, m'apprit, après quelques années de réflexions, à connaître aussi ceux des autres : je m'aperçus que mademoiselle Dumesnil cherchait plus à séduire la multitude qu'à plaire aux connaisseurs. Des criailleries, des transitions singulières, un débit comique, des gestes bas, prenaient souvent la place de ces beautés terribles et touchantes, dont elle avait donné de si grandes leçons.

Les sots criaient *bravo! la nature! bravo!* Mais, adorant le talent jusque dans mes rivales, je ne pus m'empêcher de gémir de ce changement, et j'osai lui en demander la cause.

« Vous vous étiez aplani de si belles routes, lui dis-je, que je ne puis concevoir comment vous vous en écartez : sûre du public et de vous-même, que veulent dire les folies que vous faites? Le rire que vous excitez aujourd'hui vous paraît-il donc plus flatteur que l'admiration qu'on vous témoignait autrefois? Est-ce à vous qu'il convient de confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle? Que veulent dire ces tons de force à la fin de chaque couplet? à quoi faites-vous le sacrifice de vos lumiè-

res, de votre raison, et de vos talents? Quelque avantageux que votre égarement me puisse être, je vous avoue qu'il m'afflige; et ma démarche vous le prouve. »

« Je t'ai bien écoutée, me dit-elle, et je te remercie : ce procédé me paraît honnête, et j'y vais répondre avec franchise.

« Tu cherches le vrai, que tu ne trouveras pas, et que personne ne sentirait, si tu le trouvais. Le nombre des vrais connaisseurs d'une salle comble (en supposant qu'il y en ait) est d'un ou deux; le reste juge sans examen, sur parole, sur la réputation : la volubilité, les éclats, la singularité, l'étonnent, l'entraînent; il applaudit avec fureur. Qu'un seul crie *bravo!* sans examen la salle entière le répète.

« Tes savantes recherches échappent à la multitude : elle reste froide; et ton connaisseur, ordinairement sage, âgé, renferme son plaisir en lui-même, sans oser le manifester. En sortant du spectacle, on se répand dans Paris, on y porte son enthousiasme : D'où venez-vous? quelle pièce donnait-on? qui jouait? — Mesdemoiselles Dumesnil et Clairon : la première a été aux nues, la seconde nous a paru froide. — Nos réputations se forment là-dessus; et si tu continues, je monte au ciel, et je te laisse dans la boue. »

« Je suis loin encore, lui répondis-je, du but que je me propose; mais je commence à l'entrevoir : la marche est longue, pénible; mais je ne fais pas un pas sans le secours de l'étude et de la raison. Qui cherche constamment la vérité, doit l'emporter tôt ou tard sur vos éblouissants prestiges; le public n'est pas aussi sot que vous le faites; vous oubliez combien son tact est juste et pur sur les ouvrages qu'on lui soumet; il saisit les pensées les plus fines, les sentiments les plus délicats. Le parterre, qui doit être la partie la moins instruite, la moins difficile de notre public, ne souffre aucune faute contre l'histoire, les mœurs, la versification, la convenance même des personnages; plus je l'étudie, plus j'espère que mes études ne seront pas perdues. Vous voyez qu'il m'écoute toujours, et souvent m'encourage; et si vous continuez vous-même à n'avoir plus d'autre guide que la folie, j'ose me flatter que la balance où vous venez de nous peser toutes deux fera le contraire de ce que vous avez dit. »

Depuis ce moment j'ai redoublé mes recherches, et mademoiselle Dumesnil n'a plus connu de frein. Cette actrice, qui pouvait être une des meilleures qu'on eût vues!... La plume me tombe des mains.

FIN DES MÉMOIRES DE MADEMOISELLE CLAIRON.

MÉMOIRES

DE LEKAIN.

MÉMOIRES

DE LEKAIN.

FAITS PARTICULIERS SUR MA PREMIÈRE LIAISON AVEC M. DE VOLTAIRE.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.
(*OEdipe*, acte I, scène 1.)

Puis-je ne pas me glorifier d'un titre qui a fait à la fois mon état, ma fortune, et le bonheur de ma vie? L'extrait que je vais donner justifiera l'épigraphe que j'ai choisie, et qui pourrait paraître un peu trop orgueilleuse.

La paix de 1748, en rappelant les plaisirs de tout genre dans la ville de Paris, devint l'époque mémorable d'une nouvelle institution de quelques sociétés bourgeoises qui se réunirent pour le seul plaisir de jouer la comédie.

La première fut établie à l'hôtel de Soyecourt, au faubourg Saint-Honoré; la seconde à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, au Marais; et la troisième à l'hôtel de Jabach, rue Saint-Merry. C'est de ce dernier théâtre que je suis le fondateur.

De tous les jeunes gens qui jouissaient alors de quelque célébrité sur ces différents théâtres, et dont quelques-uns se sont fixés dans nos provinces, je suis le seul qui soit resté à Paris; et c'est une faveur que je dois plus à ma bonne étoile qu'à mes faibles talents. Voici comment la chose est arrivée :

Le propriétaire de l'hôtel de Jabach, forcé de faire des réparations urgentes dans l'intérieur de la salle que nous occupions, nous mit dans la nécessité de demander à MM. les comédiens de Clermont-Tonnerre la permission de jouer alternativement avec eux sur leur théâtre; traité qui fut stipulé entre eux et

nous au mois de juillet 1749, en payant la moitié des frais. Nous y débutâmes par *Sidney* et *Georges Dandin*.

Il n'est pas difficile de se figurer que la concurrence de ces deux sociétés excita dans le public quelques contestations dont le résultat ne pouvait être favorable aux uns sans diminuer de la considération dont les autres avaient joui jusqu'alors : on était partagé sur les talents de MM. tels et tels, sur ceux des demoiselles telles et telles. Les unes étaient plus jolies, plus décentes que les autres ; mais ces dernières avaient plus d'usage du théâtre, plus de grâce, plus de finesse, etc.

C'est ainsi que le public s'amusait, et prenait parti soit pour MM. de Tonnerre, soit pour MM. de Jabach ; mais qui pourra jamais croire qu'une société de jeunes gens qui réunissaient le plaisir et la décence ait pu exciter la jalousie et les plaintes des grands chantres de Melpomène?

Le crédit de ces derniers nous fit fermer notre théâtre ; et ce fut un prêtre janséniste qui en obtint la réhabilitation. M. l'abbé Chauvelin, conseiller-clerc au parlement de Paris, daigna s'intéresser pour des élèves contre leurs maîtres, et nous fit jouer *le Mauvais Riche*, comédie en cinq actes et en vers de M. d'Arnaud. La pièce eut peu de succès, au jugement de la plus brillante assemblée qu'il y eût alors à Paris ; c'était au mois de février 1750.

M. de Voltaire y fut invité par l'auteur ; et, soit indulgence pour M. d'Arnaud, soit pure bonté pour les acteurs qui s'étaient donné toute la peine imaginable pour faire valoir un ouvrage faible et sans intérêt, ce grand homme parut assez content, et s'informa scrupuleusement quel était celui qui avait joué le rôle de l'amoureux : on lui répondit que c'était le fils d'un marchand orfévre de Paris, lequel jouait la comédie pour son plaisir, mais qui aspirait réellement à en faire son état. Il témoigna à M. d'Arnaud le désir de me connaître, et le pria de m'engager à l'aller voir le surlendemain.

Le plaisir que me causa cette invitation fut encore plus grand que ma surprise ; mais ce que je ne pourrai jamais peindre, c'est ce qui se passa dans mon âme à la vue de cet homme, dont les yeux étincelaient de feu, d'esprit et d'imagination. En lui

adressant la parole, je me sentis pénétré de respect, d'enthousiasme, d'admiration et de crainte. J'éprouvais à la fois toutes ces sensations, lorsque M. de Voltaire eut la bonté de mettre fin à mon embarras en m'ouvrant ses deux bras paternels, et en remerciant Dieu d'*avoir créé un être qui l'avait ému et attendri en proférant d'assez mauvais vers*. Il me fit ensuite plusieurs questions sur mon état, sur celui de mon père, sur la manière dont j'avais été élevé, et sur mes idées de fortune. Après l'avoir satisfait sur tous ces points, et pris ma part d'une douzaine de tasses de chocolat mélangé avec du café [1], je lui répondis avec une fermeté intrépide que je ne connaissais d'autre bonheur sur la terre que celui de jouer la comédie; qu'un hasard cruel et douloureux me laissant le maître de mes actions, et jouissant d'un petit patrimoine de sept cent cinquante livres de rente, j'avais lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce et le talent de mon père, je ne perdrais rien au change, si je pouvais un jour être admis dans la troupe des comédiens du roi.

« Ah! mon ami, s'écria M. de Voltaire, ne prenez jamais ce parti-là! Croyez-moi, jouez la comédie pour votre plaisir; mais n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus rare et le plus difficile des talents; mais il est avili par des barbares, et proscrit par les hypocrites. Un jour à venir, la France estimera votre art; mais alors il n'y aura plus de Baron, plus de Lecouvreur, plus de Dangeville. Si vous voulez renoncer à votre projet, je vous prêterai 10,000 francs pour commencer votre établissement, et vous me les rendrez quand vous pourrez. Allez, mon ami, revenez me voir sur la fin de la semaine, faites bien vos réflexions, et donnez-moi une réponse positive. »

Étourdi, confus et pénétré jusqu'aux larmes des bontés et des offres généreuses de ce grand homme, que l'on disait avare, dur et sans pitié, je voulus m'épancher en remercîments. Je commençai quatre phrases sans en pouvoir terminer une seule; enfin je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant;

[1] C'était la seule nourriture de M. de Voltaire, depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures après midi; et lorsqu'il voulait se purger, il se composait des remèdes à l'aide d'une pharmacie ambulante qui le suivait toujours. Il n'y a que le docteur Tronchin qui ait eu le pouvoir de lui interdire ce régime.

et j'allais me retirer, lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déjà joués.

Sans trop examiner la question, je lui proposai assez maladroitement de lui déclamer le grand couplet de *Gustave*, au second acte : « Point, point de Piron ! me dit-il avec une voix tonnante et terrible ; je n'aime pas les mauvais vers : dites-moi tout ce que vous savez de Racine. »

Je me ressouvins heureusement qu'étant au collége Mazarin, j'avais appris toute la tragédie d'*Athalie*, après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer.

Je commençai donc la première scène, en jouant alternativement le rôle d'Abner et celui de Joad ; mais je n'avais pas encore tout à fait rempli ma tâche, que M. de Voltaire s'écria, avec un enthousiasme divin : « Ah ! mon Dieu, les beaux vers ! et ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que toute la pièce est écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première scène jusqu'à la dernière ; c'est de la poésie inimitable... Adieu, mon enfant, ajouta-t-il en m'embrassant ; c'est moi qui vous prédis que vous aurez la voix déchirante, que vous ferez un jour tous les plaisirs de Paris : mais, pour Dieu, ne montez jamais sur un théâtre public. »

Voilà le précis le plus vrai de ma première entrevue avec M. de Voltaire : la seconde fut plus résolutive, puisqu'il consentit, après les plus vives instances de ma part, à me recueillir chez lui comme son pensionnaire, et à faire bâtir au-dessus de son logement un petit théâtre, où il eut la bonté de me faire jouer avec ses nièces et toute ma société. Il ne voyait qu'avec un déplaisir horrible qu'il nous en avait coûté jusqu'alors beaucoup d'argent pour amuser le public et nos amis.

La dépense que cet établissement momentané occasionna à M. de Voltaire, et l'offre désintéressée qu'il m'avait faite quelques jours auparavant, me prouva d'une manière bien sensible qu'il était aussi généreux et aussi noble dans ses procédés que ses ennemis étaient injustes, en lui prêtant le vice de la sordide économie.

Ce sont des faits dont j'ai été le témoin. Je dois encore un au-

tre aveu à la vérité : c'est que M. de Voltaire m'a non-seulement aidé de ses conseils pendant plus de six mois que je suis resté chez lui, mais qu'il m'a encore défrayé de tout dans ce même temps, et que, depuis que je suis au théâtre, je puis prouver avoir été gratifié par lui de plus de deux mille écus. Il me nomme aujourd'hui son *grand acteur*, son *Garrick*, son *enfant chéri*. Ce sont des titres que je ne dois qu'à ses bontés pour moi; mais ceux que j'adopte au fond de mon cœur sont ceux d'*élève respectueux, et pénétré de la plus grande reconnaissance.*

Pourrais-je ne pas être affecté d'un sentiment aussi respectable, puisque c'est à M. de Voltaire seul que je dois les premières notions de mon art, et que c'est à sa seule considération que M. le duc d'Aumont a bien voulu m'accorder mon ordre de début au mois de septembre 1750?

Il est résulté de ses premières démarches que, par une persévérance à toute épreuve, je suis enfin, au bout de dix-sept mois de début, parvenu à surmonter tous les obstacles de la ville et de la cour, et à me faire insérer sur le tableau de MM. les comédiens du roi au mois de février 1752.

Quiconque voudra bien lire ces détails, et en observer la filiation, reconnaîtra que je suis loin de ressembler à ces cœurs ingrats qui rougissent d'un bienfait, et qui, pour consommer leur scélératesse, calomnient indignement leur bienfaiteur. J'en ai connu plus d'un de cette espèce envers M. de Voltaire; j'ai été témoin des vols qui lui ont été faits par des gens de toutes sortes d'états : il a plaint les uns, méprisé tacitement les autres; mais il n'a jamais tiré vengeance d'aucun.

Les libraires, qu'il a prodigieusement enrichis par les différentes éditions de ses ouvrages, l'ont toujours déchiré publiquement; mais il n'y en a pas un seul qui ait osé l'attaquer en justice sur sa mauvaise foi, parce que tous avaient tort.

M. de Voltaire est toujours resté fidèle à ses amis : son caractère est impétueux, son cœur est bon, son âme est compatissante et sensible; modeste au suprême degré sur les louanges que lui ont prodiguées les rois, la république des gens de lettres, et le peuple réuni pour l'entendre et l'admirer; profond et juste dans ses jugements sur les ouvrages d'autrui; rempli d'aménité,

de politesse et de grâces dans le commerce civil; inflexible sur les gens qui l'ont offensé. Voilà son caractère dessiné d'après nature.

On ne pourra jamais lui reprocher d'avoir attaqué le premier ses adversaires; mais, après les premières hostilités, il s'est montré comme un lion sorti de son repaire, et fatigué de l'aboiement des roquets, qu'il a fait taire par le seul hérissement de sa crinière. Il y en a quelques-uns qu'il a écrasés en les courbant sous sa patte majestueuse; les autres ont pris la fuite. Je lui ai entendu dire mille fois qu'il était au désespoir de n'avoir pu être l'ami de Crébillon; qu'il avait toujours estimé son talent plus que sa personne; mais qu'il ne lui pardonnerait jamais d'avoir refusé d'approuver *Mahomet*.

Je ne dirai rien de la sublimité de ses talents en tout genre. Il n'en est aucun où il n'ait répandu beaucoup d'érudition, de grâce, de goût et de philosophie. Du reste, c'est à l'Europe entière à faire son éloge; ses ouvrages, répandus d'un pôle à l'autre, sont des matériaux suffisants pour l'entreprendre. Heureux celui qui saura les apprécier, et parler dignement d'un homme aussi célèbre et aussi rare!

Tout le monde connaît sa facilité pour écrire, mais personne n'a vu ce dont mes yeux ont été les témoins sur sa tragédie de *Zulime*. Son secrétaire avait égaré ou brûlé, comme un brouillon inutile, le cinquième acte de cette tragédie; M. de Voltaire le refit de nouveau, et sur de nouvelles idées qui lui furent suscitées par la circonstance.

Je lui ai vu faire un nouveau rôle de Cicéron dans le quatrième acte de *Rome sauvée*, lorsque nous jouâmes cette pièce au mois d'août 1750, sur le théâtre de madame la duchesse du Maine, au château de Sceaux. Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique et de plus enthousiaste que M. de Voltaire dans ce rôle. C'était en vérité Cicéron lui-même, tonnant à la tribune aux harangues contre le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs et de la religion.

Je me souviendrai toujours que madame la duchesse du Maine, après lui avoir témoigné son étonnement et son admiration sur le nouveau rôle qu'il venait de composer, lui demanda quel était celui qui avait joué le rôle de Lentulus Sura, et que M. de Vol-

taire lui répondit : « Madame, c'est le meilleur de tous. » Ce pauvre hère qu'il traitait avec tant de bonté, c'était moi-même.

Comme tout ce qui appartient à la vie des grands hommes ne peut être lu sans un vif intérêt, je dois rapporter ici quelques anecdotes relatives à M. de Voltaire.

Personne n'ignore qu'à la mort du célèbre Baron, ainsi qu'à la retraite de Beaubourg, l'emploi tragique et comique de ces deux grands comédiens fut donné à Sarrasin, qui ne suivait alors que de bien loin les traces de ses maîtres ; et c'est ce qui lui attira une assez bonne plaisanterie de M. de Voltaire. Lorsque ce dernier le chargea du rôle de Brutus, dans la tragédie du même nom, on répétait la pièce au théâtre ; et la mollesse de Sarrasin dans son invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur et de majesté qu'il mettait dans tout le premier acte, impatienta l'auteur au point qu'il lui dit, avec une ironie sanglante : « Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome ; et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : *Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie !* »

Il résulta de ce nouveau genre de donner des leçons, que Sarrasin n'en fut ni plus mâle ni plus vigoureux, parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étaient en lui, et qu'il ne fut vraiment bon acteur que dans les choses pathétiques. Il ignorait l'art de peindre les passions avec énergie ; on ne lui a jamais vu ni l'âme de Mithridate, ni la noblesse d'Auguste.

Douze ans après *Brutus*, M. de Voltaire donna au Théâtre français la tragédie de *Mahomet*, et le comédien Legrand fut chargé du rôle d'Omar. Cet acteur, doué de la plus belle voix du monde et du don des larmes, était d'ailleurs sans esprit et sans intelligence ; au moins n'en donnait-il aucun signe. Lorsqu'à la répétition générale de cette superbe tragédie il avait à peindre, au second acte, l'effet terrible que la présence de Mahomet avait imprimé au sénat de la Mecque et au reste du peuple, et qu'il terminait cette harangue en disant ces beaux vers,

Mahomet marche en maître, et l'olive à la main ;
La trêve est publiée et le voici lui-même :

le ton pusillanime et plat avec lequel Legrand proférait ces deux vers lui valut cette apostrophe de M. de Voltaire : « Oui, oui, Mahomet arrive; c'est comme si l'on disait : *Rangez-vous, voilà la vache.* » Si le pauvre Legrand avait pu être corrigé, il l'aurait été par l'ignobilité de cette comparaison; mais son peu de génie, sa balourdise et sa profonde ignorance ne le lui permettaient pas.

L'on connaît la célébrité que mademoiselle Dumesnil s'était acquise dans le rôle de Mérope, et qu'elle a constamment soutenue pendant vingt ans; cette même célébrité ne put cependant la mettre à l'abri du sarcasme de M. de Voltaire. Lorsqu'il fit répéter *Mérope* pour la première fois, il trouvait que cette fameuse actrice ne mettait ni assez de force ni assez de chaleur dans le quatrième acte, quand elle invective Polyphonte : « Il faudrait, lui dit mademoiselle Dumesnil, avoir le diable au corps pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. — Eh! vraiment oui, mademoiselle, lui répondit M. de Voltaire, c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts. »

Je crois que M. de Voltaire disait alors une grande vérité.

Il était un jour questionné sur la préférence que les uns accordaient à mademoiselle Dumesnil sur mademoiselle Clairon, et sur l'enthousiasme que cette dernière excitait, au grand regret de celle qui lui avait servi de modèle. Ceux qui tenaient encore au vieux goût prétendaient que, pour attacher l'âme, la remuer et la déchirer, il fallait avoir, comme mademoiselle Dumesnil, *de la machine à Corneille*, et que mademoiselle Clairon n'en avait point : « Elle en a dans la gorge, » s'écria M. de Voltaire; et la question fut jugée.

Une très-jeune et jolie demoiselle, fille d'un procureur au parlement, jouait avec moi le rôle de Palmire dans *Mahomet*, sur le théâtre de M. de Voltaire. Cette aimable enfant, qui n'avait que quinze ans, était fort éloignée de pouvoir débiter avec force et énergie les imprécations qu'elle vomit contre son tyran. Elle n'était que jeune, jolie et intéressante : aussi M. de Voltaire s'y

prit-il à son égard avec plus de douceur ; et, pour lui remontrer combien elle était éloignée de la situation de son rôle, il lui dit : « Mademoiselle, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat, qui a fait poignarder votre frère, qui vient d'empoisonner votre père, et qui, pour couronner ses bonnes œuvres, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manége vous fait un certain plaisir, ah! vous avez raison de le ménager comme vous faites; mais, pour le peu que cela vous répugne, voilà comme il faut vous y prendre... »

Alors M. de Voltaire, en répétant lui-même cette imprécation, donna à cette pauvre innocente, rouge de honte et tremblante de peur, une leçon d'autant plus précieuse, qu'en joignant le précepte à l'exemple, il en put faire par la suite une actrice très-agréable.

En 1755, étant aux Délices, près Genève, dans la maison que M. de Voltaire venait d'acquérir du procureur général Tronchin, je devins le dépositaire de la tragédie de l'*Orphelin de la Chine,* que notre héros avait d'abord faite en trois actes, et qu'il nommait *ses magots.*

C'est en conférant avec lui sur cet ouvrage d'un caractère aussi noble et d'un genre aussi neuf qu'il me dit :

« Mon ami, vous avez les inflexions de la voix naturellement douces; gardez-vous bien d'en laisser échapper quelques-unes dans le rôle de Gengis-Kan. Il faut bien vous mettre dans la tête que j'ai voulu peindre un tigre qui, en caressant sa femelle, lui enfonce les griffes dans les reins. Si vos camarades trouvent quelques longueurs dans le cours de l'ouvrage, je leur permets de faire des coupures : ce sont des citoyens qu'il faut quelquefois sacrifier au salut de la république; mais faites en sorte que l'on en use modérément; car les faux connaisseurs sont souvent plus à craindre que ceux qui sont bonnement ignorants. »

Après mon départ de Ferney, au mois d'avril 1752, M. de Voltaire eut la fantaisie de jouer sur son petit théâtre la tragédie de l'*Orphelin de la Chine.* Le libraire Cramer s'était exercé avec M. le duc de Villars sur le rôle de Gengis-Kan. Il n'y a per-

sonne qui ne soit instruit de la prétention de ce grand seigneur pour bien enseigner la comédie; aussi fit-il de son élève Cramer un froid et plat déclamateur; et c'est ce dont M. de Voltaire ne tarda pas à s'apercevoir.

Dès la première répétition, il sentit plus que jamais qu'on pouvait être en même temps duc, bel esprit, et le fils d'un grand homme; mais que ni l'un ni l'autre de ces titres ne donnaient du talent pour exercer les beaux-arts, des connaissances pour les approfondir, et du goût pour les bien juger.

M. de Voltaire, en conséquence, se mit à persifler son Cramer, et promit de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût changé sa diction. Le fidèle Genevois fit des études incroyables pour oublier tout ce que son maître lui avait appris, et revint au bout de quinze jours à Ferney pour répéter de nouveau son rôle avec M. de Voltaire, qui, s'apercevant d'un très-grand changement, s'écria à madame Denis : « Ma nièce, Dieu soit loué! Cramer a dégorgé son duc. »

Depuis plus de trente ans, l'on n'avait point encore vu de cabale aussi forte que celle qui s'éleva contre M. de Voltaire à la première représentation de sa tragédie d'*Oreste* (si l'on en excepte toutefois celle qui fut faite contre *Adelaïde Duguesclin*, sifflée depuis trois heures jusqu'à huit.) Cependant, la plus saine partie du public, celle dont le jugement seul demeure parce qu'il est impartial, l'emportait de temps en temps sur les fanatiques de Crébillon, et témoignait sa satisfaction par les acclamations les moins suspectes. C'est dans ces moments de transport et d'ivresse que M. de Voltaire, s'élançant à mi-corps de sa loge, se mit à crier de toutes ses forces : « Applaudissez, braves Athéniens! c'est du Sophocle tout pur. »

Cette franchise et cette présence d'esprit caractérisait à chaque heure du jour l'homme unique dont nous avons recueilli quelques anecdotes. En voici une qui le démontre tel que la nature l'avait formé, c'est-à-dire vif, éloquent, et toujours philosophe :

En 1743, à la troisième représentation de *Mérope*, il fut

frappé d'un défaut de dialogue dans les rôles de Polyphonte et d'Érox. De retour de chez madame du Châtelet, chez laquelle il avait soupé, il rectifia ce qui lui avait paru vicieux dans cette scène du premier acte, fit un paquet de ses corrections, et donna ordre à son domestique de les porter chez le sieur Paulin, acteur très-médiocre, *et qu'il élevait*, disait-il, *à la brochette pour jouer les tyrans*. Le domestique fit observer à son maître qu'il était minuit sonné, et qu'à cette heure il serait impossible de réveiller M. Paulin : « Va, va, lui répliqua l'auteur de *Mérope*, les tyrans ne dorment jamais. »

ÉVÉNEMENT QUI A FAIT NAITRE L'IDÉE D'UNE NOUVELLE ÉDITION DE LA TRAGÉDIE DU CID, DE P. CORNEILLE.

Paris, 1764.

Avant que M. de Voltaire eût enrichi la littérature française de ses Commentaires sur le théâtre de P. Corneille ; avant qu'il eût tracé les règles d'une poétique ainsi mise en action, on était, à la Comédie, dans l'usage de supprimer la première scène du *Cid*, dans laquelle le spectateur s'instruit, par la bouche même de Chimène, de son amour pour Rodrigue, et de la passion de ce dernier pour cette belle Castillane.

Cette scène n'existant plus, il était impossible que ce même spectateur prît un intérêt bien vif à la querelle suscitée, un moment après, entre les pères de ces deux amants, par le choix que le roi vient de faire de l'un d'eux pour être le gouverneur de son fils.

Par une suite de cette même absurdité, qui a souvent réglé la conduite de quelques innovateurs présomptueux, ils avaient aussi supprimé la première scène du quatrième acte de cette superbe tragédie ; et je remarque que cette scène était d'autant plus nécessaire, qu'elle prépare d'une manière admirable tout ce que le spectateur doit éprouver de plus flatteur pour Rodrigue et d'intéressant pour Chimène.

Selon le récit qu'Elvire y fait à sa maîtresse du combat de

Rodrigue contre les Maures, les jours de ce jeune héros sont à l'abri de tout danger, et par l'aveu du roi, et par l'acclamation générale du peuple :

> Les Maures, en fuyant, ont emporté son crime.
>
> . . . .
>
> . . . .
>
> Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

dit Chimène.

Ainsi, cette malheureuse amante, en applaudissant d'une voix faible et languissante aux éloges que la nation prodigue à son libérateur, ne peut encore s'empêcher de poursuivre sa mort.

> Reprenons donc aussi ma colère offensée,

dit-elle plus bas.

Cette situation intéressante et terrible se trouve, à la vérité, presque toujours la même dans le rôle de Chimène; mais ce défaut était inévitable dans un sujet aussi simple, aussi peu compliqué que celui du *Cid*, et que le grand Corneille a traité avec tant de génie, d'élévation et de pathétique.

M. de Voltaire a donc eu la plus grande raison de s'élever contre l'ineptie de ceux qui avaient retranché l'exposition de cette tragédie, sans réfléchir qu'ils en altéraient la marche et l'intérêt.

C'est sur la sagesse des réflexions de M. de Voltaire que je me suis déterminé à faire rétablir ces deux scènes, non-seulement au théâtre de Paris, mais encore dans la nouvelle édition du *Cid* que je me propose de donner.

Elle servira de guide aux comédiens de province, qui saisissent avec plus de facilité les fautes de leurs modèles qu'ils n'ont d'aptitude pour en saisir les traits caractéristiques.

J'espère aussi qu'un jour à venir, messieurs de la chambre haute [1] m'en sauront quelque gré; car, tôt ou tard, les abus se corrigent, le faux goût disparaît, et les bonnes choses demeurent.

Quand on a osé avec prudence, et que l'on soutient avec fer-

[1] J'appelle de ce nom quelques personnages qui n'ont pour loi que l'*usage*, et pour raison que la *longue habitude*.

meté, on peut entreprendre de mettre à fin les choses les plus difficiles.

Je l'ai éprouvé en 1759; j'ai osé former le projet de changer la forme du théâtre, d'en débarrasser les spectateurs, et de rendre à la scène française une partie de la majesté dont elle était susceptible, et dont le gros du public n'avait aucune idée. Il serait superflu de détailler ici toutes les entraves et toutes les cabales sourdes qu'il m'a fallu vaincre pour y parvenir ; il suffit que l'expérience ait suffisamment prouvé que mes vues étaient sages et désintéressées, puisqu'au bout de trois mois de cette grande révolution, personne ne pouvait se figurer que les choses eussent jamais existé dans un autre ordre qu'on les voyait alors.

DÉTAIL HISTORIQUE SUR DES CHANGEMENTS FAITS A LA TRAGÉDIE DE VENCESLAS, DE ROTROU.

Paris, avril 1759.

La fureur de la célébrité dans les hommes de lettres les entraîne souvent dans des entreprises qui sont bien au delà de leurs forces ; c'est ce qu'éprouve M. de Marmontel dans la nouvelle édition qu'il vient de donner de la tragédie de *Venceslas*. Cet auteur, connu par différents genres de poésie, et forcé par le public de renoncer à la gloire que procure la carrière dramatique, avait pensé qu'il pouvait en acquérir une plus solide en retouchant le style et en mutilant les caractères de la pièce originale de Rotrou.

Il s'était appuyé, dans ce magnifique projet, de la protection et de l'aveu même de madame la marquise de Pompadour, sans penser qu'un nom seul, quelque recommandable qu'il puisse être, n'en imposera jamais à la génération présente et future, et que, dans le silence du cabinet, les gens de mérite et de goût approuvent souvent ce que la multitude a condamné, et réprouvent encore plus souvent ce que les belles dames de la cour avaient pris sous leur protection.

C'est le triste sort qu'a éprouvé M. de Marmontel en employant l'autorité pour faire jouer son moderne *Venceslas*. Il en a facilement imposé à la plupart des acteurs dont il avait besoin ; mais il a révolté ceux qui avaient encore un peu de goût et de bon sens, et nommément celui qui devait être chargé du rôle de Ladislas [1].

Ce dernier, à qui M. de Marmontel donnait un rôle plat, froid et languissant, un rôle enfin qui ne tenait en rien de la vigueur et de l'énergie de son modèle ; ce dernier, dis-je, n'a pas jugé à propos de l'apprendre tel qu'il lui était distribué : et quoique cette pièce eût été demandée et remise pour la cour, il a imaginé pouvoir répéter le rôle moderne devant son auteur, pour se réserver le plaisir de représenter à la cour celui du poëte original.

La ruse lui a si bien réussi, que, le jour même de la représentation, personne n'a pu s'apercevoir de la supercherie de notre jeune acteur, excepté M. de Marmontel, qui savait mieux ses vers par cœur que ceux de Rotrou, dont il ne pouvait sentir ni le sens profond, ni la précieuse naïveté.

Plus la cour redoublait de compliments pour l'acteur qui avait joué, à ce qu'elle croyait, le rôle de son protégé, plus M. de Marmontel concentrait sa petite rage et son violent dépit : il est vrai que, par la suite, ce léger persiflage ne valut pas un petit nombre d'ennemis à notre jeune acteur.

C'était s'attaquer sans doute à forte partie, que d'oser tourner en ridicule un protégé de madame la marquise ; c'était se fermer à jamais la porte de toutes les grâces : mais, nonobstant ces inconvénients, le rôle n'en fut pas moins jugé admirable, tel qu'il était ; et il n'y avait plus de possibilité de revenir, sans honte, sur les compliments outrés que l'auteur prétendu en avait reçus.

C'est ce même *Venceslas* que j'ai le projet de faire réimprimer, et dans lequel on retrouvera environ deux cents vers de la fabrique de M. de Marmontel, et vingt vers seulement de M. Colardeau. Ces derniers sont insérés dans la scène ironique de

[1] C'était moi-même.

Ladislas avec Cassandre, au troisième acte, et tels qu'ils sont ici transcrits :

LADISLAS, *à Cassandre.*

Vous pensez me braver, et, s'il faut vous en croire,
A languir dans vos fers j'ai mis toute ma gloire.
D'un triomphe incertain pourquoi vous applaudir?
Madame, il est bien vrai, je n'ai pu vous haïr;
Ladislas, jusqu'à vous ayant daigné descendre,
Prodigue de ses soins, se plut à vous en rendre :
Mais, après tout, ces soins que vous interprétez
Ont pu vous éblouir, et n'être qu'affectés.
Je suis jeune, et dans l'âge où l'on aspire à plaire;
Né bouillant, j'ai souvent besoin de me distraire;
Je vous offris mes vœux : mais, près de vos appas,
J'ai pu vouloir aimer, et pourtant n'aimer pas.
Sans doute j'en dis trop; excusez ma franchise :
Je suis fier, et surtout alors qu'on me méprise;
Je n'ai point de dépit, je le sens; mais enfin
J'attendais un refus, et non pas un dédain.
J'ai dû vous en punir : content de ma vengeance,
Je reprends les froideurs de mon indifférence;
J'abandonne un succès que j'ai peu poursuivi.

Je crois ces vers d'autant mieux faits, qu'il semble que M. Colardeau ait emprunté le génie même de Rotrou : bien différent, en cela, de M. de Marmontel, dont le style incorrect et dur s'allie peu avec la diction naturelle et forte de l'auteur qu'il a si impitoyablement défiguré.

Il ne fallait pas moins qu'une circonstance aussi bizarre, aussi peu connue, pour me résoudre à donner cette nouvelle édition, qui peut être agréable aux personnes de goût, et fort utile aux comédiens de province, qui ne peuvent apprendre la tragédie de *Venceslas* que sur des éditions très-fautives.

Celle-ci est, à peu de chose près, la véritable de Rotrou; et je suis persuadé que les bons littérateurs la désavoueront d'autant moins, qu'ils désapprouveront plus celle de M. de Marmontel [1].

[1] Il faut avouer que, dans ce récit, Lekain ne traite pas Marmontel avec les égards qu'il lui devait même alors. Si Marmontel n'occupait pas encore dans la littérature le rang où l'ont élevé d'excellents ouvrages, au moins annon-

PARTICULARITÉS SUR LA REMISE ET LA NOUVELLE ÉDITION D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN, TRAGÉDIE DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, janvier 1766.

Il y a trois ans qu'en visitant le portefeuille de M. le comte d'Argental [1], pour y recueillir quelques fragments des productions de M. de Voltaire, qui manquaient à ma collection, je tombai sur la copie d'un manuscrit original d'*Adélaïde du Guesclin*, et sur un autre intitulé *le duc d'Alençon.*

Ce dernier n'était autre que le sujet d'*Adélaïde*, transporté dans un autre temps, et mis sous d'autres noms.

A l'aspect seul de ces deux ouvrages, qu'il me fut permis de parcourir avec assez d'attention, j'imaginai qu'il me serait possible d'extraire ce qu'il y avait de mieux fait dans les trois premiers actes de ces deux pièces, et de les lier aux deux derniers du *Duc de Foix*, les seuls vraiment beaux dans cette tragédie, que nous avions jouée, pour la première fois, en 1751.

Ce projet, déjà presque arrangé dans ma tête, me fit demander ces deux pièces originales à M. d'Argental; et, de son aveu, je les emportai sans lui rien confier de ce que j'avais imaginé. Je me mis en effet à la besogne, et au bout de trois mois je trouvai le moyen, à l'aide de quelques vers de liaison, de rétablir dans tous ses droits l'ancienne *Adélaïde*, en y insérant toutes les beautés de détail que j'avais pu recueillir dans les deux tragédies du *Duc d'Alençon* et du *Duc de Foix.*

M. d'Arget, gardien des archives de l'École militaire, le seul à qui je montrai mon premier manuscrit, après m'avoir félicité sur l'ordre et le goût qui régnaient dans cet ouvrage, me confia, par reconnaissance, une autre *Adélaïde*, que M. de Voltaire,

çait-il un écrivain; et l'auteur d'*Aristomène* n'était pas, après tout, un homme à mépriser (*Note de l'éditeur.*)

[1] Le comte d'Argental, dont l'attachement pour Voltaire datait du collége, jouissait de toute la confiance littéraire de ce grand homme, et la partageait avec madame d'Argental, née Dubouchet, femme d'un esprit peu commun. Voltaire, dans toute sa correspondance, ne cesse de les appeler *mes anges.*

M. d'Argental, idolâtre du talent de Lekain, aimait d'autant plus sa personne, qu'il voyait en lui l'acteur de Voltaire; car le soin de la gloire de Voltaire était la passion la plus vive de M. d'Argental; ses sentiments pour lui tenaient du culte.

pendant son séjour à Berlin, avait mise en trois actes, sous le nom des *Frères ennemis*, pour la faire jouer par la cour du prince Henri de Prusse.

Je n'ai pu tirer que bien peu de chose de ce poëme énervé, et dont l'intérêt était entièrement affaibli par la contrainte où s'était vu l'auteur de supprimer le rôle de femme.

Ce qu'il m'a été possible d'en extraire s'est borné à dix-huit beaux vers qui se trouvent au second acte, dans la scène de Couci et de Vendôme, et dans la seule édition de 1765; car M. de Voltaire les a supprimés depuis dans celle de Genève, in-8°, 1768.

Il n'était pas seulement question d'avoir enté sur un arbre précieux des fruits d'une autre espèce; il fallait encore faire agréer le tout à M. de Voltaire, avoir son aveu pour remettre au théâtre cette pièce, qu'il croyait être celle que le public avait sifflée en 1734; et c'est ce qu'il ne voulut jamais entendre. Lui faire part du nouveau manuscrit, c'était tout gâter; il aurait été furieux de voir qu'un nain en littérature eût osé compiler l'un de ses chefs-d'œuvre.

Rien n'était plus embarrassant : je ne pouvais le presser que par des voies détournées; mais il répétait toujours, d'une manière positive, « que son *Adélaïde* avait été proscrite par le public assemblé; qu'il avait fait depuis *le Duc de Foix*, que l'on avait accueilli un peu plus favorablement; que d'ailleurs il n'était pas dans l'habitude de mettre deux affiches à sa porte. »

Quoique sa répugnance me parut en quelque sorte fondée, cependant il n'était pas sans exemple qu'un poëme, avili et décrié dans sa nouveauté, n'eût été porté aux nues dans un moment plus calme et plus favorable.

C'est ce que je m'efforçai, mais en vain, de lui représenter, en lui citant l'exemple de *Phèdre* et du *Misanthrope;* mais rien ne pouvait vaincre sa timidité ou sa prévention; il tenait à ses préjugés; moi, je tenais aux miens.

Je pris donc le parti de le servir malgré lui, et j'eus la hardiesse de faire jouer la pièce au mois de septembre 1765, après m'être muni, toutefois, du consentement de ses plus intimes amis.

Elle fut applaudie avec une fureur sans égale; et le public ne put jamais se persuader que ce même ouvrage était celui qui avait été sifflé, dès trois heures, le jour de sa premiere représentation. Il n'était pas, à la vérité, tout à fait le même; mais il le croyait; et le bruit de son succès étant parvenu jusqu'à M. de Voltaire, il m'écrivit de lui envoyer le manuscrit de la Comédie, pour y mettre la dernière main.

J'ai toujours, depuis, rendu grâces au hasard, de l'idée heureuse qui m'était venue de tirer de son obscurité un poëme dont le style est si noble, si pur, les caractères si bien faits, l'intérêt si touchant, et le dénoûment si pathétique.

Il s'en faut de beaucoup que *le Duc de Foix*, que nous ne jouons plus, puisse être jamais comparé à cette pièce originale, que M. de Voltaire avait perdue de vue depuis plus de quatorze ans, et qui heureusement lui avait été volée avant son départ de Berlin.

Voici les vers extraits des *Frères ennemis :*

COUCI.

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé, par nos mains, les tombeaux de la France.
Votre sort est douteux; vos jours sont prodigués
Pour ces maîtres nouveaux qui nous ont subjugués;
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour saper par degrés cette vaste puissance.
Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDÔME.

Avec ses favoris je ne l'aurai jamais.
Ami, je hais l'Anglais; mais je hais davantage
Ces lâches conseillers, dont la faveur m'outrage;
Ce fils de Charles VI, cette odieuse cour,
Ces maîtres insolents m'ont aigri sans retour :
De leurs sanglants affronts mon âme est trop frappée.
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Couci, pour la mettre à ses pieds,
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCI.

Non, mais il faut la paix; la paix est nécessaire.
Tous les chefs de l'État, etc.

NOTE HISTORIQUE.

Réflexions sur le nouvel établissement des comédiens français, pour servir à l'ouvrage de M. de Lacroix, intitulé État de la France.

Le 1er août 1765.

Le monarque du dix-septième siècle, le créateur des beaux-arts, le rédacteur des lois civiles et criminelles, en un mot, le grand homme qui traça de sa main le code des lois militaires, de la marine et du commerce, ne dédaigna pas de donner des marques sensibles de sa bienfaisance au célèbre Molière, l'un de ses comédiens ordinaires [1].

C'est à cette époque qu'il faut fixer l'établissement des comédiens en France.

Louis XIV, dégagé des troubles qui avaient affligé sa minorité, entièrement livré aux soins de rendre à la monarchie toute la splendeur dont elle devait jouir, avait confié à Monseigneur [2] l'administration de son théâtre français.

Dès ce moment les comédiens furent réunis en corps de société. Par un acte de février 1681, le roi leur conféra le droit de propriété, en leur permettant de bâtir leur salle de spectacle rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Madame la Dauphine n'avait point dédaigné de rédiger elle-même toutes les parties de ce nouvel établissement; et Louis XIV, au mois d'août 1681, y mit le sceau, en gratifiant ses comédiens ordinaires d'une pension alimentaire de 12,000 livres.

On vit encore les bienfaits de ce monarque se répandre en particulier sur plusieurs de ses comédiens qui faisaient partie des deux troupes de Guénégaud et de l'hôtel de Bourgogne, réunies en une seule, pour former celle du roi [3].

Ce germe d'émulation, joint à l'honneur que Louis XIV faisait à ses comédiens de leur donner audience, et de solliciter

[1] Cet homme, auquel nul autre ne peut être comparé, avait même conservé auprès du roi sa charge de valet de chambre ordinaire, laquelle lui conférait le droit de commensalité.

[2] Le grand Dauphin.

[3] Les sieurs Baron et Poisson, les demoiselles Beauval et Poisson.

directement ses bontés, était seul suffisant pour donner à cette partie des beaux-arts, négligée depuis si longtemps, toute la célébrité dont elle était susceptible.

Il semblait dès lors que rien ne devait manquer à la perfection de ce nouvel établissement : cependant il fut aisé de reconnaître que Louis XIV n'en avait jeté que les premières fondations; et cette vérité fut tellement sentie, que son digne successeur au trône (sans aucun égard pour un reste de barbarie populaire) rendit, au mois de juin 1757, un arrêt émané de son conseil d'État, revêtu de lettres patentes registrées au parlement de Paris, lequel arrêt donna une forme encore plus solide à la société des comédiens français.

A l'exemple du prince qui rangeait ses comédiens dans la classe de tous les autres corps de l'État, la noblesse, la magistrature et la saine partie de la bourgeoisie leur a rendu toute la considération que méritent des gens honnêtes, dont les talents servent à l'amusement du public et à l'entretien des bonnes mœurs.

Dans une révolution si longtemps attendue, on a cru même entrevoir que le clergé de France se relâchait, à leur égard, de sa première rigidité, et qu'il voyait avec un œil moins courroucé avec quel désintéressement les comédiens donnaient aux pauvres la quatrième partie de leurs biens, et faisaient néanmoins d'autres aumônes particulières [1].

Ces exemples de piété et de religion leur ont fait encore plus d'honneur lors du service solennel qu'ils firent célébrer dans l'église de Saint-Jean de Latran, le 6 juillet 1762, pour honorer la mémoire de Prosper Jolyot de Crébillon, l'un des auteurs dramatiques qui aient le plus illustré la scène française.

Il était donc réservé à notre siècle de connaître et d'apprécier l'illégitimité des foudres lancés par l'Église contre des farceurs qui ridiculisaient les saints mystères, et de distinguer de ceux-ci des citoyens qui respirent sous la protection des lois, et qui

[1] La Comédie française fait 180 liv. de rente à l'hôpital de la Charité, pour soigner les gagistes de son théâtre lorsque le besoin le requiert; et 10 liv. à la paroisse de Saint-Sulpice pour la maison des Orphelins, fondée par l'ancien curé Languet de Gersy.

sont publiquement honorés des faveurs et des bontés d'un roi que les successeurs de saint Pierre ont qualifié de fils aîné de l'Église.

LETTRE A M. CORNEILLE,

En réponse à celle qu'il avait écrite à l'assemblée, pour en obtenir le bénéfice d'une représentation.

« Le 5 mars 1760.

« Monsieur,

« Après la lecture faite de la lettre que vous avez écrite à notre assemblée, nous n'avons pas hésité un moment à vous accorder la représentation que vous demandez.

« Nous sommes inconsolables, monsieur, d'avoir ignoré jusqu'à cette heure qu'il existât un petit-neveu du célèbre Corneille, et je dois vous dire combien cette nouvelle a flatté notre sensibilité; elle s'est exprimée par les acclamations les plus touchantes.

« Vous dirai-je plus, monsieur? on vous prie de choisir votre place à notre spectacle, et de l'occuper le plus souvent qu'il sera possible.

« Vous vous bornez, par déférence, à demander votre représentation le jeudi de la semaine prochaine: permettez-nous de ne vous tenir aucun compte de votre désintéressement. Elle est inscrite sur nos répertoires, et annoncée dans les nouvelles publiques pour lundi prochain : c'est un devoir que nous rendons avec respect aux mânes du grand Corneille; un descendant de cet homme illustre est né pour exiger tout de notre reconnaissance.

« Nous vous supplions, monsieur, de la mettre à toute sorte d'épreuves; soyez sûr que vous ne l'épuiserez jamais. C'est le serment de toute la société, au nom de laquelle j'ai l'honneur d'être [1], etc. »

[1] Cette représentation valut 5,000 fr. à M. Corneille; le gouvernement vint à son secours après la Comédie. Ce fut par cet acte de la reconnaissance des comédiens, que Voltaire apprit qu'une petite-nièce de Corneille

DÉLIBÉRATION

Des comédiens du roi, prise à l'occasion de la centenaire de Molière [1].

Lundi, 15 février 1773.

Ce jour, le sieur Lekain, l'un de nos camarades, a demandé qu'il lui fût permis d'exposer à l'assemblée ce qu'il avait imaginé pour honorer la mémoire de Molière, et consacrer sa centenaire par un monument qui pût convaincre la postérité de la vénération profonde que nous devons avoir pour le fondateur de la vraie comédie, et qui n'est pas moins recommandable à nos yeux comme le père et l'ami des comédiens.

Après quoi il nous a représenté qu'il estimait convenable et honorable d'annoncer ce même jour au public, et de motiver dans les journaux, que le bénéfice entier de la première représentation de *l'Assemblée*, qui doit être jouée mercredi prochain, 17 courant, pour célébrer la centenaire de Molière, sera consacré à faire élever une statue à la mémoire de ce grand homme;

Qu'il ne doutait nullement que la partie la plus éclairée de la nation française ne contribuât grandement à l'exécution d'un pareil projet;

Qu'il était instruit que l'Académie française l'avait fort approuvé; qu'elle l'avait trouvé digne de celui qui l'avait conçu, plus digne encore de ceux qui se proposaient de l'exécuter,

Que l'on ne pouvait pas faire un sacrifice plus noble de ses intérêts, et que M. Watelet, l'un des membres de cette même Académie, s'était offert de suppléer à la dépense de ce monu-

languissait dans un état indigne de son nom. Appelée sur-le-champ même à Ferney, elle y reçut une éducation conforme au rang que sa naissance lui marquait en France, et Voltaire s'occupa de la marier honorablement. Il porta la délicatesse jusqu'à ne pas souffrir que la fortune de mademoiselle Corneille parût être un de ses bienfaits; il voulut qu'elle en fût redevable aux vers immortels de son oncle. Le produit du *Commentaire des tragédies de Corneille* fut sa dot.

[1] La première comédie jouée pour honorer la mémoire de Molière, cent ans après sa mort, fut *l'Assemblée*, dont l'auteur était l'abbé Lebeau de Schosne. La seconde pièce représentée pour rendre le même hommage à ce grand homme a pour titre : *la Centenaire de Molière*. Elle est d'Artaud. Les comédiens français auraient pu la reprendre à la même époque. Elle est remplie de traits heureux.

La troisième *centenaire* fut présentée par le chevalier de Cubières, et refusée. Il la fit imprimer pour se venger du refus des comédiens, qu'elle justifia.

ment, si les fonds sur lesquels on devait compter n'étaient pas suffisants ;

Que d'ailleurs on pouvait être sûr du consentement de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, et qu'il en avait pour garant la lettre qu'il avait écrite à nosseigneurs les ducs de Richelieu et de Duras, et nommément la réponse de ce dernier.

La matière mise en délibération, nous, comédiens du roi, avons de grand cœur donné notre consentement au projet énoncé ci-dessus, quoiqu'il ait été agité, par deux de nos camarades, qu'il serait peut-être plus convenable que la société fît seule les frais d'un si noble monument.

En conséquence, il a été décidé, à la pluralité des voix, que le sieur Lekain se chargerait de l'annoncer aujourd'hui au public.

Il a été pareillement décidé que la copie de la lettre du sieur Lekain, et la réponse de monseigneur le duc de Duras, mentionnées dans l'exposé ci-dessus, seraient annexées à la présente délibération, comme la preuve la plus authentique de l'adhésion des supérieurs.

Fait au château des Tuileries.

Lettre du sieur Lekain à M. le duc de Duras.

« Le 12 février 1773.

« Monseigneur,

« J'ai pris la liberté de me rendre hier à votre hôtel, pour vous supplier de vouloir bien donner votre agrément à un projet dont l'idée a paru noble et intéressante à plusieurs de mes camarades, et même à plusieurs bons citoyens, qui ne respirent, comme vous, monseigneur, que la gloire et le progrès des beaux-arts.

« Il s'agirait de disposer du bénéfice entier de la représentation qui sera donnée à l'occasion de la centenaire de Molière, pour élever une statue à ce grand homme dans le foyer de la nouvelle salle de spectacle qui va se bâtir sous vos ordres. Une détermination de cette nature ne peut qu'honorer le spectacle national et tous les gens de lettres, qui se feront un devoir indispensable d'y contribuer.

« Nous osons croire, monseigneur, que le protecteur des beaux-arts, sous le règne de Louis XV, verra sans peine que des *enfants chéris* élèvent un monument à la gloire de leur père ; c'est le nom que Molière nous avait donné, et c'est le seul peut-être qui nous honore le plus aux yeux des nations qui ont secoué le préjugé de la plus honteuse barbarie.

« Il y a tout lieu d'imaginer que la nôtre secondera le zèle qui nous anime, surtout si vous voulez bien y mettre le sceau de votre approbation.

« Daignez, monseigneur, nous la faire parvenir avant lundi ; elle motivera notre délibération, et je la regarderai, en mon particulier, comme la grâce la plus signalée que vous puissiez accorder à celui qui sera toute sa vie, etc. »

Réponse de M. le duc de Duras au sieur Lekain.

« Le 14 février 1773.

« J'approuve fort votre idée, mon cher Lekain, pour la statue de Molière ; mais je ne suis embarrassé que des moyens. Croyez-vous que la représentation de la centenaire suffise pour cet objet ? D'ailleurs, pourra-t-on se dispenser de rendre le même hommage à Corneille et à Racine ? Au surplus, je ne puis qu'approuver cette idée, qui est très-décente et très-noble de la part de la Comédie.

« Croyez-vous avoir la pluralité parmi vos camarades ? Vous me paraissez sûr de l'approbation de M. de Richelieu ; j'y joins aussi la mienne avec bien du plaisir.

« Adieu, mon cher Lekain. »

Annonce faite au public.

« Le lundi, 15 février 1773.

« Messieurs,

« Mercredi prochain, *Tartufe*, suivi de *l'Assemblée*, petite comédie en un acte et en vers, faite à l'occasion de la centenaire de Molière.

« A ce sujet, messieurs, nous croyons devoir vous instruire

que nous avons délibéré, sous le bon plaisir de nos supérieurs, de consacrer le bénéfice entier de cette représentation à l'érection de la statue de Molière, de cet homme unique en son genre, et le plus grand, peut-être, qu'ait produit la littérature française.

« Il y a longtemps, messieurs, que vos suffrages lui ont conféré le droit à l'immortalité; ainsi, en contemplant de plus près le monument que nous allons élever à sa gloire, vous verrez exaucer les vœux des nations éclairées, ceux de vos prédécesseurs et les vôtres; et, pour ce qui nous regarde le plus particulièrement, le tribut le plus noble de la piété filiale[1]. »

État général de toutes les entrées gratuites à la Comédie française, divisé en trois chapitres: le premier *faisant mention des entrées ordonnées par la supériorité;* le second *désignant celles qui sont appuyées sur un droit incontestable; et* le troisième, *celles qui sont accordées par la Comédie:* la suite *est sans aucun titre reconnu.*

PREMIER CHAPITRE.

Etat-major du régiment des gardes françaises. (Sept.)

M. le maréchal duc de Biron, colonel.
M. le comte de la Saône, lieutenant-colonel.
M. le comte du Saussay, major.
M. de Senneville, commandant.
M. Bretonnier, inspecteur.
Deux officiers aide-majors alternatifs.

En 1751, l'état-major du régiment des gardes était porté à vingt-deux of-

[1] La masse la plus pauvre et la plus sensible de la nation reçut cette annonce avec le plus grand enthousiasme; mais les belles dames et les gens du bel air n'y firent pas la moindre attention. Aussi ce bénéfice, qui, dans les villes d'Athènes, de Rome et de Londres, aurait suffi pour subvenir à la dépense projetée, ne s'éleva qu'à 3,600 liv. ou environ; il fallut qu'à la honte des riches et des égoïstes, les comédiens complétassent le reste.

ficiers. Ce n'est qu'au 1er avril 1759 qu'il a été réduit au tiers par le maréchal de Biron.

Il faut croire que l'on n'obtiendra plus de diminution ; mais ce qui serait fort à désirer, c'est que le roi ne fît point payer la garde de sa personne à ses comédiens. Cet article de dépense est un objet de dix mille francs. Il serait sans doute plus noble que l'on en usât, dans la capitale du royaume, comme on le pratique dans les villes de Metz et de Strasbourg. Mais il y a toute apparence que l'usage l'emportera sur cet article comme sur toute autre chose, et tout sera dit.

État-major des deux compagnies de mousquetaires. (Douze.)

M. le marquis de Jumilhac, colonel.
M. le comte de Montboissier, commandant.
Huit officiers hausse-cols.
Deux officiers de garde.

Antérieurement à l'année 1759, l'on comptait quatre-vingt-quatre officiers de ces deux compagnies qui entraient gratis à la Comédie, et ce nombre, comme on le voit, a été réduit à douze ; mais, par l'ordonnance de Louis XIV, il n'y avait qu'un seul officier de chaque compagnie qui eût droit de prendre place à la comédie sans payer.

N'est-il pas, en effet, bien extraordinaire que tous ces officiers hausse-cols, gens qualifiés et fort riches, ne soient pas les premiers à donner l'exemple de la justice et du désintéressement? Ils devraient au moins respecter l'ordonnance de leurs maîtres. Mais un mousquetaire a-t-il jamais rien respecté?

Connétablie. (Deux.)

M. Bossu, lieutenant.
Un garde au parterre.

Cet état n'a jamais varié, malgré les prétentions du prévôt, qui fut interdit, il y a trois ans, par le tribunal de messieurs les maréchaux de France, pour avoir voulu prendre des droits qu'il n'avait pas.

Police de Paris. (Seize.)

M. de Roquemont, chevalier du guet.
M. Chenu, commissaire du quartier.
M. Marin, censeur.
Deux personnes pour M. Marin, chaque jour de spectacle indistinctement.
Un cavalier du guet.
M. Dauchy, aide à la censure.

M. d'Hémery, M. Buhot, M. Marais, M. Lajeinière, M. Saraire,	inspecteurs de police.
M. Receveur, M. Damotte,	un seul par jour.
M. Puissant, M. Laurent, M. Duval,	secrétaires.

La garde de la Comédie n'étant plus sous la discipline du guet et des commissaires de Paris, il est assez bizarre que ces officiers de robe et d'épée aient conservé leurs entrées dans tous les spectacles.

Il ne l'est pas moins que le sieur Marin ait été maintenu dans le droit de faire entrer deux personnes à la Comédie, chaque jour de spectacle.

Il est bien vrai qu'on le permettait à M. de Crébillon, son prédécesseur; mais c'était plutôt un hommage rendu à ses talents supérieurs, qu'un droit réel; c'est à M. Marin à se consulter sur la parité.

Quant aux inspecteurs et secrétaires de la police, leur ministère est sans doute fort utile; mais ils pourraient être moins nombreux, et payer leurs places, puisque le roi les paye pour les occuper.

Bâtiments du roi. (Deux.)

M. le marquis de Marigny, directeur.
M. Gabriel, premier architecte.

Les bâtiments du roi n'ayant rien de commun avec les masures de Melpomène et de Thalie, à quoi bon les entrées gratuites données à deux personnes qui réunissent entre elles cinq à six cent mille livres de rentes?

Menus plaisirs du roi. (Quinze.)

M. Challe, dessinateur.
M. Bocquet, pour les habits.
M. Giraut, pour les machines.
M. Oudon, pour le magasin.
M. Lhéritier, pour la caisse.
M. Montaman, secrétaire.
M. Oger, premier commis.
M. Ballard, imprimeur.

M. Demonville, M. Lefèvre, M. Siroës,	huissiers des ballets.

Quatre gouverneurs des pages de la chambre du roi.

La Comédie ayant à son service un peintre de décorations, un bon tailleur, un machiniste intelligent, un imprimeur *honnête homme*, etc.; l'on demande quels sont les bons offices que tous ces employés aux menus peuvent rendre à la Comédie, et sous quel prétexte raisonnable ils prennent leurs entrées à ce spectacle?

Celle des gouverneurs des pages est encore plus absurde; car le service de ces derniers les occupant, toute l'année, dans la chambre du roi, comment ceux qui sont chargés de leur conduite peuvent-ils perdre de vue des pupilles qui ont tant besoin d'être surveillés?

J'observe, sur le contenu total de ce chapitre, qu'en 1755 M. de Fonpertuis l'avait fixé, sous le bon plaisir de M. le duc de Gesvres, à quatre personnes, qui étaient MM. Lhéritier, Montaman, et les deux frères Slootz.

Combien l'audace des uns et la négligence des autres apportent de changement dans l'espace de dix ou douze ans!

Secrétaires de nosseigneurs les premiers gentilshommes de la chambre, du colonel des gardes françaises, du gouverneur de Paris, du ministre, des premiers magistrats, etc.; *de plus, les employés aux bureaux des finances, au trésor royal, à la capitation de la ville, à la gazette,* etc., etc. (Soixante-huit.)

M. Chevreau, pour M. le duc d'Aumont.
M. Luvel, pour M. le maréchal de Richelieu.
M. Limanton, pour M. le duc de Fleury.
M. la Sonde, pour M. le duc de Duras.
M. Copinot, pour M. le duc de Fronsac.
M. ....., pour M. le duc de Villequier.
M. Dumas,
M. Daguet, } pour M. le maréchal de Biron.
M. Gondot,
M. Gondouin, pour M. le duc de Chevreuse
M. Ménard,
M. Duchesne, } pour M. le comte de Saint-Florentin.
M. Adam,
M. le Batier,
M. ....., pour M. le premier président.
M. Bellier, pour M. le procureur général.
M. Jardin, pour M. le lieutenant civil.
M. l'Espicier,
M. Clerget, } pour M. Leclerc.
M. Desnoyers,
M. Leclerc fils,

M. Boisot, M. Monjardit, M. Pin, M. Filleul,	pour M. le prévôt des marchands.
M. Riboutet, M. Lefèvre,	pour MM. les intendants des menus.
M. Duvergier, M. Méhat, M. de la Fontaine, M. Dautrep,	trésor royal.

M. Bernaut, chassé de la Comédie, a repris son entrée par ordre de M. de Richelieu.

M. de la Bussière, M. l'abbé Arnault, M. Suard,	ordre de M. le duc de Duras.

M. Morat, ordre de M. le duc d'Aumont.

Supplément.

Deux billets d'une seule personne, chaque jour de représentation, pour chacun de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre.

Plus, un billet de deux personnes, chaque jour de représentation, pour chacun de messieurs les intendants des menus plaisirs.

Plus, les deux loges des supérieurs, occupant quatorze places.

Cet article, qui désigne soixante-huit places gratuites, devrait être raisonnablement réduit à vingt-quatre tout au plus.

Les loges prises d'autorité, les billets donnés, et le surplus, ne démontrent que l'abus du pouvoir et l'injustice la plus révoltante.

Anecdotes peu connues.

Sous le règne de Louis XIV, messieurs les premiers gentilshommes de la chambre n'avaient pas eux-mêmes le droit d'entrer au spectacle sans payer; il existe encore de vieux pensionnaires de la Comédie qui peuvent attester cette vérité.

C'est en 1716 qu'ils ont fait pratiquer dans l'orchestre un banc de sept pieds de longueur sur quatre de large, pour jouir du spectacle plus à leur aise.

On voit que cette première usurpation avait encore un air de prudence et de circonspection, puisque le terrain occupé était pris sur celui des musiciens.

C'est en 1745 que nosseigneurs, se trouvant logés trop à l'étroit, ont fait construire et meubler la loge qu'ils occupent aux secondes.

C'est en 1759 qu'ils ont fixé leurs billets au nombre de douze pour les officiers de leurs maisons, non compris leurs secrétaires, etc.

Enfin, c'est en 1761 qu'ils ont augmenté leur loge des deux tiers de celle qui les avoisine.

C'est ainsi qu'avec le temps tout se perfectionne.

SECOND CHAPITRE.

Conseil de la Comédie, établi par l'arrêt du 18 *juin* 1757. (Sept.)

M. Coqueley,
M. Gerbier,
M. Jabineau, } avocats au parlement.
M. Brunet, avocat au conseil.
M. Trutat, notaire.
M. Formé, procureur au parlement.
M. Yvon, prócureur au Châtelet.

Auteurs dont le droit est déclaré perpétuel par le règlement du 1er *juillet* 1766. (Vingt-deux.)

Messieurs		Messieurs
De Voltaire,	de l'Académie française.	Mauger.
De Châteaubrun,	de l'Académie française.	Renout.
Gresset,	de l'Académie française.	Palissot.
Marmontel,	de l'Académie française.	Lemierre.
Saurin,	de l'Académie française.	Poinsinet de Sivry.
Piron.		Dorat.
Saint-Foix.		Rochon.
De Laplace.		Colardeau.
Boitel.		De Belloy.
Bret.		Cailhava.
Rousseau de Toulouse.		De Laharpe.

Auteurs joués, et dont le droit est limité par le même règlement. (Sept.)

M. Dudoyer, pour une pièce en trois actes, jusqu'au 14 septembre 1770.
M. Sedaine, pour une pièce en un acte, jusqu'au 27 mai 1769.
M. Beaumarchais, pour une pièce en cinq actes, jusqu'au 1er février 1770.
M. Lefèvre, pour une pièce en cinq actes, jusqu'au 1er septembre 1770.
M. Sauvigny, pour une pièce en cinq actes, jusqu'au 1er juin 1770.

M. Ducis, pour une pièce en cinq actes, jusqu'au 1er janvier 1771.

M. Demoissy, pour une pièce en cinq actes, jusqu'au 27 juillet 1771.

Auteurs lus, non joués, et dont le droit n'est pas encore fini. (Deux.)

M. Denon, pour une pièce en trois actes, lue le 20 mai 1767; doit finir le 20 août 1769.

M. Leblanc, pour une pièce en cinq actes, lue le 8 mars 1768; doit finir le 8 mars 1771.

Auteurs lus, non joués, et dont les droits sont expirés. (Quatre.)

M. Clairfontaine, pour une pièce en trois actes, lue le 14 mai 1757; fini le 14 mai 1759.

M. Collet, pour une pièce en trois actes, lue le 1er avril 1761; fini le 1er avril 1763.

M. Chabanon, pour une pièce en cinq actes, lue le 26 novembre 1762; fini le 26 novembre 1765.

M. Mailhol, pour une pièce en cinq actes, lue le 4 mai 1763; fini le 4 mai 1766.

Observation.

Cet abus n'est pas le moindre de tous. Il motive la paresse des auteurs, il accroît leur indolence, et fomente en eux cet esprit d'orgueil et de hauteur qui dirige leurs démarches à l'égard des comédiens : un peu plus de justice et moins de condescendance les rendrait peut-être plus honnêtes.

Pensionnaires de la Comédie. (Vingt-deux.)

Messieurs

Clavareau.
Fleury.
Fierville.
Baron.
Drouin.
Dangeville.
Dubois.
Grandval.

Demoiselles

Dangeville tante.
Morancourt.
Quinaut l'aînée.

Demoiselles

Deshayes-Dancourt.
La Traverse.
Dangeville mère.
Quinaut cadette.
Duboccage.
Lamotte.
Lavoy.
Grandval.
Dangeville fille.
Clairon.
Lekain.

TROISIÈME CHAPITRE.

Académiciens français, par une invitation des comédiens, acceptée sous le bon plaisir du roi, en 1736. (Trente.)

Messieurs	Messieurs
Le président Hénault.	Bignon.
L'abbé Alary.	L'abbé de la Ville.
Le duc de Saint-Aignan.	Duclos.
Hardion.	Le marquis de Paulmy.
De Moncrif.	Le comte de Bissy.
Dupré de Saint-Maur.	De Buffon.
Le duc de Villars.	S. A. S. Mgr le comte de Clermont.
De Foncemagne.	D'Alembert.
De Nivernois.	L'abbé de Boismont.
De Mairan.	Seguier.
De Sainte-Palaye.	L'abbé Trublet.
De Pompignan.	L'abbé de Voisenon.
De la Condamine.	L'abbé de Radonvilliers.
Watelet.	Thomas.
L'abbé le Batteux.	L'abbé de Condillac.

Académie royale de musique. (Trente.)

Messieurs	
Berton, Trial,	Directeurs.
Levasseur, Francœur neveu, Feret,	Maîtres de musique et de chant.
Gelin, Larrivée, Durand, Pilot, Cassaignade, Le Gros, Muguet, Cavalier, Narbonne, Tirot,	Chanteurs.

Demoiselles	
Larrivée, Arnould, Dubois, Rivière, Dubreuil, Duplant, Beaumesnil, Rosalie,	Chanteuses.
Messieurs	
Lany, Laval, Vestris, Dauberval,	Premiers danseurs et maîtres des ballets.
Demoiselles	
Alard, Guimard, Heinel,	Premières danseuses.

Comédie italienne, et son conseil. (Trente-quatre.)

MESSIEURS	DEMOISELLES
Deshayes.	Bérard.
Carlin.	Beaupré.
Zanuzzy.	Trial.
Colalto.	Bacelli.
Caillot.	Zanerini.
La Ruette.	Bilioni.
Clairval.	Frédéric l'aînée.
Véronèse.	Frédéric cadette.
Desbrosses.	MESSIEURS
Trial.	Le maître des ballets.
Nainville.	Linguet, caissier.
Camerani.	Anseaume, secrétaire.
Marignan.	La Brosse, Le Sueur, Brunet, } avocats.
Vestris.	
DEMOISELLES	
Favart.	Lepot d'Auteuil, notaire.
Desglands.	Duchesne, Béville, } procureurs.
La Ruette.	

Artistes célèbres, fixés au nombre de douze.

M. Boucher, premier peintre du roi.
M. Lemoine, sculpteur.
M. Cochin, graveur.
M. Soufflot, architecte.
M. Parfait, M. Demouhy, } historiens du théâtre.
M. Goldoni, auteur italien.
M. Rebel, M. Francœur, } surintendants de la musique du roi.
M. Chassé, M. Jéliotte, Mlle Lemaure, } pensionnaires de l'Opéra.

Personnes attachées au service de l'hôtel. (Cinq.)

M. Desbœufs, architecte expert.
M. Simon, maître maçon.
M. Brunetti, peintre.

M. Delormel, imprimeur.
M. Vente, libraire, vendant des livres dans l'intérieur de l'hôtel.

Suite d'entrées données par pure considération. (Seize.)

M. Corneille, petit-neveu de Pierre Corneille.
M. de Crébillon le fils.
M. Destouches le fils.
Mademoiselle Piron la nièce.
M. Tiriot (demandé par M. de Voltaire).
M. de Montmeny le petit-fils.
M. Francœur, petit-fils de mademoiselle Lecouvreur.
M. Doyen (demandé par M. le comte de Lauraguais.)
M. Doutremont, avocat des pauvres.
M. Louis, chirurgien.
M. Foi de Valois, } receveurs des hôpitaux.
M. Chartrain, }
M. Lacombe, imprimeur du Mercure.
Mademoiselle Brillant, ancienne comédienne.
Deux gouverneurs des pages, l'un de ceux appartenant à monseigneur le duc d'Orléans, et l'autre, gouverneur des pages de madame la comtesse de la Marche.

Personnes dont les entrées ne sont motivées sur aucun titre. (Douze.)

M. Clavareau, ancien débutant.
Deux clercs de M. Trutat, notaire.
Un clerc de M. Yvon, procureur.
M. Vigneux, receveur du grenier à sel.
M. Deslandes.
M. Vestris le jeune.
M. Fournier, juré-crieur.
Alexandre, valet de chambre de madame la duchesse de Villeroi.
M. Laroche, beau-frère de M. Brizard.
M. Lecoutre, portier de l'amphithéâtre de l'Opéra.
M. de Neuville, ancien ami de M. de Fonpertuis.

Suite. (Quatre-vingt-onze.)

Vingt-sept comédiens, tant hommes que femmes, ayant chacun le droit de désigner trois personnes.

Quatre pensionnaires, ayant le droit de donner, par jour, un billet d'une seule personne.

Comédiens de province, passagers, l'un dans l'autre, six.

Récapitulation.

Premier chapitre.	122
Second chapitre.	64
Troisième chapitre.	139
Suite. Acteurs et actrices, pensionnaires et comédiens de province, passagers.	91
TOTAL.	416

Liste des entrées gratuites à la Comédie française, telle qu'elle fut imprimée au 1er *avril* 1726, *qui démontre évidemment, depuis cette époque, la progression des abus et de l'usurpation.*

MESSIEURS

De Saint-Disant.
Lefèvre.
Crébillon père.
Crébillon neveu.
Voltaire.
Danchet.
L'abbé Nadal.
Boindin.
Le chevalier Pellegrin.
L'abbé Pellegrin.
Lesage.
Gauthier.
Fuzelier.
Boissy.
Pralard.
De la Roque.
Joly.
Mlle Barbier.
Mme de Gomez.
Soçany, Bézé, avocats.
Champion.
Charpentier, Rossignol, procureurs.

MESSIEURS

Savigny, notaire.
Descures.
Le Roy.
Chupin.
Bourlet.
Poisot.
Le secrétaire du premier président.
Le secrétaire du prévôt des marchands.
Le secrétaire du procureur général.
Le secrétaire de M. le lieutenant civil.
Le Comte, commissaire.
Dubois.
Labbé.
Duchesne.
Parent.
Roussel.
Petit, chirurgien.
Périer.
Fournier.
Roly.
Procope.
La veuve Liseuse.

Messieurs

Verneuil.
Le Petit-More.
L'Émery.
Pannetier.
Rémond.
Ribou.
Balon père.
Balon fils.
Robe.

Messieurs

Herbelot.
Jacquemart, charpentier.
Labrière, plombier.
Petit.
Pochet, chandelier.
Giraut, menuisier.
Deux officiers des deux compagnies de messieurs les mousquetaires. 62

Pensionnaires de la Comédie. 25
Comédie italienne. 20
Billets des vingt-huit acteurs divisés en deux classes, pour chaque semaine, vingt-huit billets, ci. 28
Comédiens de province, l'un dans l'autre. 6

Total. 141

Parallèle.

La liste des entrées actuelles est de. 416
Celle de l'année 1726 est de. 141

Différence. 275

FIN DES MÉMOIRES DE LEKAIN.

MÉMOIRES

DE

P. L. DUBUS-PRÉVILLE.

MÉMOIRES

DE

P. L. DUBUS-PRÉVILLE.

Pierre-Louis Dubus, qui plus tard prit le nom de Préville, naquit à Paris le 17 novembre 1721, rue des Mauvais-Garçons, dans une maison située derrière la salle du Théâtre français. Le jeune Dubus avait sans doute emporté avec lui dans l'abbaye Saint-Antoine, où il fut élevé, les premières impressions qui avaient dû frapper son enfance, et lui faire préférer à toute autre la carrière qu'il parcourut depuis avec tant de succès.

Son père, intendant de la princesse de Bourbon, abbesse du Petit-Saint-Antoine, homme d'une probité intacte, était resté veuf, à l'âge de quarante ans, et n'avait pour élever sa famille, composée de cinq garçons, que les émoluments de sa place. Il aurait rougi d'employer, comme beaucoup de ses confrères, des moyens peu délicats pour les augmenter. Un travail assidu et de très-faibles ressources influaient sans doute sur son caractère, et lui donnaient une âpreté repoussante. Ses enfants se ressentaient encore plus que les autres de son excessive sévérité, et tous les cinq avaient à peine atteint l'âge de l'adolescence, quand d'un commun accord ils prirent le parti d'abandonner la maison paternelle.

Le jardin du Luxembourg avait d'abord été le lieu de leur retraite : n'être plus gourmandés par leur père, et jouir de leur liberté, fut, dans le premier moment, une sorte de bonheur pour ces enfants. Obligés, à la nuit, de choisir une autre retraite, ils allèrent se réfugier dans les marais qui bordaient alors le Luxembourg; mais ressentant à leur réveil les atteintes d'une faim dévorante, sur laquelle ils s'étaient endormis, ils commencèrent à

regretter une liberté qui ne pouvait s'accommoder avec les besoins de leur estomac ; et le résultat de leurs petites réflexions fut qu'il valait encore mieux être grondé tout le jour que de mourir d'inanition. En conséquence, il fut question de savoir lequel des cinq rentrerait le premier à la maison, et demanderait la grâce des autres.

« Ce ne sera pas moi, dit Préville ; car je me sens le courage de travailler, et sans doute je gagnerai assez pour pouvoir me nourrir. »

De ces cinq enfants, Préville était le plus jeune : il n'avait alors que douze ans ; mais, comme il venait de le dire, il avait déjà le courage du travail, et s'en reposait sur le hasard pour lui en procurer.

Les adieux de ses frères, qui regagnaient le toit paternel, auraient été plus touchants, portent les notes de Préville, si la faim qu'ils éprouvaient n'avait pas affaibli en eux les sentiments d'amitié fraternelle. Ces petits fugitifs se séparèrent donc sans trop de douleur [1].

Préville, resté seul, rentra dans le jardin du Luxembourg, le traversa machinalement, et, gagnant la porte de ce jardin qui donne dans la rue d'Enfer, il se trouva près du couvent des Chartreux. Des maçons occupés à élever un petit bâtiment dans l'intérieur du couvent en sortaient : c'était l'heure de leur déjeuner. Il les accosta, et d'un air riant leur offrit ses services. C'est dans la classe peu aisée qu'il faut toujours chercher le désir d'être utile à son semblable : la demande que faisait Préville à ces bons Auvergnats indiquait un besoin pressant ; on commença par partager avec lui un repas frugal ; et comme pour être enrôlé en qualité de manœuvre il ne faut que de la bonne volonté, le repas terminé, on le mit en possession de l'auge et du mortier. Dès la première leçon il s'acquitta de sa besogne d'une manière satisfaisante.

[1] Deux de ces enfants suivirent aussi la carrière du théâtre. L'un d'eux, Hyacinthe Dubus, fut un des meilleurs danseurs de l'Opéra de ce temps ; l'autre, qui prit le nom de *Champville*, s'enrôla, comme son cadet, sous les bannières de Thalie, mais resta bien loin de la renommée de son frère. Cependant il contribuait à procurer un grand plaisir aux amis du comique franc et vrai de Regnard, quand Préville et lui jouaient *les Ménechmes* à la cour ; car leur extrême ressemblance produisait une parfaite illusion.

Il y avait à peu près quinze jours qu'il était apprenti maçon, et certes ce n'était pas en dépit du précepte de Boileau, quand dom Népomucène, procureur du couvent, qui venait de temps à autre examiner les progrès de la bâtisse, aperçut Préville. Il lui fut facile de lire dans la physionomie de ce jeune enfant qu'il faisait un métier pour lequel il n'était pas élevé. Il l'appela, lui fit quelques questions, auxquelles Préville répondit avec franchise, et bientôt il vit qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Ce bon religieux lui représenta le tort que lui et ses frères avaient eu de fuir la maison paternelle : « Mais au moins, lui dit-il, ils ont réparé le leur presque au même instant; et vous, vous persistez dans la faute que vous avez commise. Il faut, mon cher enfant, retourner chez votre père, qui doit être dans une inquiétude mortelle sur votre compte. — Tout ce que vous m'ordonnerez, lui répondit Préville, je le ferai, excepté de rentrer chez mon père. »

Pendant plusieurs jours dom Népomucène employa tous les moyens de persuasion qui pouvaient être à la portée d'un enfant, pour convaincre Préville de l'indispensable nécessité où il était de suivre l'exemple que ses frères lui avaient donné, et d'aller se jeter aux pieds de son père pour en obtenir le pardon de ses torts. Remontrances inutiles!

Ce n'était pas cependant par entêtement que Préville se refusait à suivre les conseils de ce bon cénobite; c'était par une suite de ses réflexions. Il voyait, dans l'indifférence et la sévérité que son père avait toujours eues pour lui et pour ses frères, de nouveaux sujets de chagrin. Son caractère naturellement gai ne pouvait se familiariser avec cette idée : c'est un joug qu'il se sentait incapable de porter, non par esprit d'indépendance, mais parce que son organisation lui rendait la chose impossible.

Dom Népomucène, quoique relégué au fond d'un cloître, connaissait le cœur humain, et ne se méprit pas sur les motifs de l'obstination d'un enfant qui lui inspirait un tel intérêt, qu'il avait chargé son propre frère de lui donner asile jusqu'au moment où l'on aurait ménagé sa rentrée chez son père; il se borna à instruire d'abord ce dernier du lieu de la retraite de son fils.

La réponse de ce père fut qu'on pouvait en disposer comme on

l'entendrait; mais que sa maison lui était fermée pour la vie, puisqu'il n'avait pas suivi l'exemple de ses frères, en se rendant à son devoir sans autres réflexions.

L'inflexibilité de cette réponse ne surprit pas plus dom Népomucène que son frère; ce fut pour eux un nouveau motif de s'intéresser en faveur du jeune Dubus.

M. de Vaumorin, frère de dom Népomucène, studieux par goût, indépendant par caractère, simple dans ses goûts, content de la médiocrité de sa fortune, qui suffisait à sa manière de vivre, possesseur d'une petite collection de livres bien choisis, trouvait son bonheur dans leur lecture : c'était son passe-temps le plus agréable. Bientôt la société du jeune élève qui était resté confié à ses soins ajouta à son bonheur. S'il remplit auprès de lui les devoirs d'un père, de son côté l'autre remplit ceux d'un enfant reconnaissant.

Dans la maison paternelle on s'était borné à lui faire apprendre à lire, tant bien que mal. M. de Vaumorin joignit aux leçons qu'il lui donna celles de la grammaire française; puis il l'envoya comme externe dans une pension située à l'Estrapade. S'il n'y fit pas de grands progrès dans la langue latine, il se perfectionna au moins dans la sienne, et cultiva sa mémoire de manière à la rendre imperturbable. On eût dit qu'il prévoyait dès lors l'utilité dont elle lui serait dans l'état auquel il devait se dévouer.

Il entrait dans sa dix-septième année, et M. de Vaumorin, qui s'était en quelque sorte rendu étranger à la société, crut devoir inspirer à son protégé d'autres principes que ceux qui faisaient son bonheur. Il est vrai que le faible revenu dont il jouissait l'ayant mis au-dessus du besoin, lui avait ôté toute idée d'ambition : le peu qu'il possédait lui avait toujours suffi ; mais il n'en reconnaissait pas moins l'engagement que nous contractons tous en naissant : celui de se rendre utile à la société, en faisant tourner à l'avantage commun les talents que nous pouvons acquérir.

Il fut donc décidé entre les deux frères qu'on placerait Préville chez un procureur, et que s'il montrait quelque disposition pour l'étude des lois, on chercherait le moyen de le pousser dans

le barreau. Peu de jours après cette décision il entra chez M. Bidault, procureur au Châtelet. Il s'y trouvait à peine depuis trois mois, que déjà il était dégoûté de ce travail; et de l'étude du procureur il passa dans celle d'un notaire (M. Macquer).

Mais la nature nous a donné des dispositions diverses, et celles de Préville ne l'appelaient pas à devenir homme de loi. Copier des actes, faire des procurations, ne lui convenait pas plus qu'il ne lui avait convenu de grossoyer des demandes en indemnités; cependant il se soumettait à ce travail si rebutant pour lui, par reconnaissance pour M. de Vaumorin. La mort prématurée de ce généreux protecteur le laissa sans autre appui que dom Népomucène; car son père, quelques moyens qu'on eût employés pour le ramener à des sentiments plus favorables, était resté constamment inflexible, et ne voulait pas en entendre parler.

La retraite dans laquelle vivait dom Népomucène ne lui permettait pas de surveiller exactement son jeune protégé: ainsi la mort de M. de Vaumorin l'aurait livré à lui-même, s'il n'avait pas trouvé dans M. Macquer, dont il avait gagné la bienveillance, un nouvel appui. Sage et laborieux, il remplissait ses devoirs avec exactitude; mais un dégoût dont il n'était pas le maître accompagnait son travail.

Pendant les deux dernières années qu'il avait passées chez M. de Vaumorin, il avait obtenu la permission d'aller quelquefois à la Comédie française; et lorsqu'il en revenait, il lui répétait mot pour mot les rôles que jouait alors *Poisson;* mais d'un ton si plaisant et si vrai, que, craignant qu'il ne prît du goût pour cette carrière, son protecteur, après lui avoir fait de l'état de comédien le tableau le plus repoussant, avait fini par lui défendre d'aller au spectacle. Préville, soumis aux volontés de son second père, n'osait pas les transgresser, même plus d'un an après l'avoir perdu; et lorsque l'occasion se présentait d'aller dans les environs du Théâtre français, il faisait un long détour pour éviter de passer devant la porte du spectacle. Un jour enfin, sollicité, pressé par ses jeunes confrères, et craignant de se rendre ridicule à leurs yeux, il les accompagna à une représentation du *Légataire;* et le lendemain, dans un moment d'in-

terruption du travail, il leur répéta le rôle du Crispin de cette pièce de manière à leur faire croire que c'était encore Poisson qu'ils entendaient.

Le soir, au souper, les clercs s'entretinrent du plaisir que leur avait procuré Préville en leur débitant ce rôle. M. Macquer, plus grave par état qu'il ne l'était par caractère, voulut en juger par lui-même ; il l'engagea à le répéter ; et lorsqu'il l'eut fini : « Mon cher Dubus, lui dit-il, vous ne serez jamais notaire. J'en suis fâché pour vous, car Thalie et la Fortune sont deux divinités qui ne s'accordent pas. »

Cette réflexion de M. Macquer effraya si peu le jeune homme, que dès ce moment il profita de tous ses instants de liberté, non-seulement pour aller au Théâtre français, mais pour apprendre les rôles de l'emploi de Poisson.

Dans ces beaux jours du Théâtre français, un début était une époque; tous les amateurs ne manquaient pas de s'y rendre, et le débutant, après la représentation, était jugé, dans le café *Procope*, presque sans appel. Dispositions, nullité, moyens ingrats, talent formé, tout y était analysé, classé. Préville parut : le public, habitué au jeu et au masque de Poisson, fut surpris de la tournure élégante, de la grâce et de l'aisance du nouvel acteur. Ce n'était rien de ce qu'on supposait nécessaire pour remplir un rôle de comique, et déjà quelques *brouhaha* se faisaient entendre. Préville parle : on l'écoute avec l'intention de le trouver en tout hors de son rôle; mais bientôt il force l'auditoire à applaudir à la vérité de son jeu ; et la critique, honteuse de s'être montrée plus qu'injuste, répara ce tort de la sotte prétention, en mêlant ses applaudissements à ceux de la multitude.

Ses débuts furent suivis du même succès. Ce fut surtout dans le *Mercure galant* [1], pièce presque oubliée, et qu'il remit au théâtre, qu'il donna des preuves de la sublimité de son talent :

[1] A une époque plus reculée, on représentait le *Mercure galant* devant la cour, sur le théâtre de Fontainebleau. Préville venait de s'habiller pour jouer la Rissole. Un factionnaire le voyant en uniforme, la pipe à la bouche, et s'exerçant, dans la coulisse, à prendre l'attitude d'un homme ivre, s'obstinait à l'empêcher d'entrer sur le théâtre. « Camarade, lui disait-il, vous me ferez mettre au cachot. » L'acteur lui échappe, entre sur la scène, et y reçoit les plus vifs applaudissements, à la grande stupéfaction du factionnaire.

il y remplissait six rôles différents : aucune pièce nouvelle n'attira autant de monde. On voulut la voir à la cour, où elle eut aussi plusieurs représentations. Louis XV les honora toutes de sa présence ; et, le 20 octobre, à la sortie d'une de ces représentations, il dit au maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre en exercice : « Je reçois Préville au nombre de mes comédiens; allez le lui annoncer. » Le maréchal vint porter cette agréable nouvelle au comédien, qui, enivré de la gloire d'avoir contribué aux plaisirs de son roi de manière à en être particulièrement remarqué, l'était aussi de celle d'être attaché pour jamais au premier théâtre de l'univers.

Le nouvel acteur eut bientôt fait oublier Poisson. Son jeu fin, spirituel, et surtout naturel, fixa d'abord l'attention publique, et força le spectateur à convenir que les rôles à livrée et les Crispins, jusqu'alors défigurés par la charge, ramenés à ce qu'ils devaient être, égayaient l'esprit, sans distraire l'attention qu'on doit aux premiers rôles d'une pièce.

On est acteur, mais on n'est pas comédien. Si Préville fût mort dix ans après son entrée à la Comédie française, il eût emporté avec lui la réputation d'un excellent acteur. A cette époque cette portion de gloire lui parut insuffisante; il voulut mériter le titre de comédien, et il le mérita, mais à force d'études; car la nature ne crée pas plusieurs hommes dans un seul. Elle lui avait donné toute la gaieté, toute la finesse, toute la vivacité, qui constituent un bon valet de comédie. Entre cet emploi et ceux dits à manteau, financiers, tuteurs ou amants, il n'existe aucun rapport dans la manière de jouer. Chacun de ceux-ci a ses nuances particulières; l'homme intelligent les conçoit toutes, il peut même les indiquer à de jeunes élèves; mais remplir tous les rôles avec le plus grand talent, voilà le sublime de l'art, voilà ce qui distingue le véritable comédien de l'acteur. Turcaret, le baron de Hartley dans *Eugénie*, le médecin du *Cercle* [1], le marquis du *Legs*, celui de la *Gageure im-*

[1] Préville, chargé de représenter le médecin du *Cercle*, et pensant que Poinsinet avait voulu peindre M. Lorry, médecin fort instruit, mais qui avait tous les ridicules des petits-maîtres, résolut de prendre la nature sur le fait, en jouant un rôle composé par lui-même. Il envoya chercher le docteur,

prévue, le Bourru bienfaisant, Antoine dans le *Philosophe sans le savoir*, Freeport dans l'*Écossaise*, et mille autres rôles tout aussi éloignés de celui de premier comique (emploi que Préville tenait à la Comédie), furent les monuments de sa gloire, et lui méritèrent en France la juste distinction dont Garrick jouissait en Angleterre, je veux dire d'être placé sur la ligne de Roscius. Savoir tour à tour arracher le rire à l'homme le plus sérieux, et des larmes à l'être le plus insensible; se montrer sous les dehors d'une bonhomie qui était effectivement la base de son caractère, et bientôt sous ceux d'une fatuité mignarde qui paraissait tenir encore plus au caractère de l'acteur qu'à l'esprit de son rôle; puis amoureux et timide au point d'inquiéter le spectateur, et de lui faire craindre qu'il n'échouât dans ses projets, vrai dans tout, même dans l'ivresse, au point de tromper un homme qui devait s'y connaître; plaisant dans les valets, sans bouffonnerie; plein de grâce et de finesse dans tous ses rôles; enfin, véritable protée, Préville sut prendre toutes les formes.

Dans quelque circonstance qu'on le suive, partout on le trouve supérieur au commun des hommes, d'une probité intacte, délicat sur ses liaisons, modeste dans sa vie privée, aimable et spirituel dans sa société, ami tendre et sensible, conteur agréable, acteur sublime, et surtout exempt de ce vice honteux qu'on trouve chez trop de comédiens, la jalousie, personne ne rendit justice plus que lui aux talents de ses camarades, personne n'encouragea avec plus de plaisir le débutant timide en qui il reconnaissait l'amour de l'art. Que de comédiens il a formés! combien lui ont eu l'obligation de leurs talents, ou de les avoir préservés de ces défauts dont on ne se corrige jamais quand on en a contracté l'habitude! et combien ont ajouté la sottise à l'ingratitude, en ne s'honorant pas de devoir à ses leçons ce qu'ils valaient! J'en excepte Dazincourt, qui se

comme ayant besoin de ses secours, et joua si bien le malade que M. Lorry en fut complétement dupe. A chaque question de celui-ci, Préville répondait de manière qu'il était impossible de ne pas ajouter foi à la longue énumération des maux qu'il disait souffrir; et de cette énumération naissaient les réflexions du médecin, qu'il retint assez longtemps auprès de lui pour saisir tous ses ridicules.

On ne se méprit point, à la première représentation du *Cercle*, sur le personnage que Préville avait pris pour modèle.

(*Note de l'éditeur.*)

montra toujours reconnaissant, même lorsqu'il pouvait s'en dispenser : car c'est plutôt en profitant de la science du jeu de Préville qu'en recevant ses leçons, qu'il parvint à se défaire d'une habitude contractée dans la province : c'était de se livrer à la charge; ce qui fut un sujet de critique lors de ses premiers débuts à Paris.

Dans sa vie privée, le seul reproche qu'on pouvait lui faire, et qui vient encore à l'appui de son désintéressement, était de ne point connaître le prix de l'argent. Il ne savait point refuser à celui qui lui demandait un service pécuniaire, et savait encore moins redemander à ses débiteurs indélicats l'argent qu'il leur avait prêté, et qu'ils oubliaient de lui rendre. Que de sommes il a englouties de cette manière! Plusieurs de ses camarades, et Lekain surtout, qui savait combien il était confiant et bon, l'exhortaient, mais inutilement, à s'occuper de l'avenir, et à devenir un peu économe. « Ne compte pas sur le public, lui disait un jour Lekain avec beaucoup d'humeur; il verra ta ruine, et n'en sera pas touché; trop heureux encore s'il ne l'attribue pas à tout autre motif qu'au véritable! Ce parterre, qui semble t'adorer, te crie à chaque instant, même au milieu de ses transports, Amuse-moi, et crève. C'est à toi à te ménager une existence honorable quand le moment de ta retraite sera arrivé. » Mais Préville, fidèle à ses habitudes, conserva sa bizarre incurie dans ses dépenses, qu'augmentaient encore, tantôt le goût du rabot, tantôt celui de la truelle, et tantôt celui des tableaux. Son domestique, tout aussi insouciant que lui, l'a servi trente ans sans convention de gages, sans arrêté de comptes, sans autre arrangement que celui de dire à son maître : « Monsieur, donnez-moi de l'argent. » Ce domestique, comme le petit nombre de ceux qui sont plus attachés à leur maître qu'à leur propre intérêt, rapportait à lui ce qui était personnel à son maître. « Nous n'en pourrons plus demain, disait-il. Y a-t-il du bon sens à cela? nous jouons le *Barbier de Séville* et le *Mercure galant*. Mais il y a de quoi crever! »

Préville fut le premier acteur que la cour plaça à la tête d'une école de déclamation, pour laquelle elle donna douze mille francs (en 1774, je crois); depuis, il fut nommé membre de l'Institut,

et ce choix, qui l'honora, honora aussi ceux qui concoururent à sa nomination.

Madame Préville avait débuté aux Français la même année que son mari (en 1753). Sa taille majestueuse, sa figure aimable et noble, convenaient parfaitement aux rôles de grandes coquettes, qui étaient son emploi. Nulle actrice n'offrit un modèle plus parfait de décence, de bon maintien, d'un travail assidu, d'une diction pure, et de ce ton de bonne compagnie si difficile à retrouver. Ce fut elle qui décida son mari à quitter le théâtre. Il emportait alors avec lui, dans toute leur fraîcheur, les lauriers qu'il y avait cueillis.

Mademoiselle Fannier joignait à une charmante figure le plus précieux talent dans les rôles de soubrette. Enjouement, vivacité, finesse, elle possédait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir cet emploi; aussi n'y eut-il jamais à son égard ni refroidissement, ni partage d'opinion, de la part du public.

Brizard, l'acteur le plus vrai dans tous ses rôles, avait montré dans sa jeunesse un goût décidé pour la peinture, et semblait par son talent précoce être uniquement destiné à cet état. Élève de Carle Vanloo, premier peintre du roi, il fit des progrès si rapides sous ce grand maître, qu'à l'âge de dix-huit ans il fut en état de concourir pour le grand prix. Mais la nature l'appelait à suivre une autre carrière. Mademoiselle Destouches, directrice de spectacle, qu'il avait connue à Paris, et qu'il revit à Valence, où l'on venait de former un camp de plaisance, et où elle s'était rendue avec sa troupe, l'engagea à remplacer un acteur qu'une indisposition grave empêchait de remplir son rôle dans une tragédie dont l'infant d'Espagne désirait la représentation. Brizard avait déclamé devant elle quelques couplets de ce rôle : il accepta la proposition, et ce moment décida de sa destinée. Après avoir rempli longtemps les premiers rôles de la tragédie dans la province, il reçut un ordre du roi pour venir débuter à Paris. Les plus grands succès couronnèrent ses débuts, et son admission à la Comédie fut d'autant plus avantageuse qu'à cette époque l'emploi de premier tragique y était médiocrement rempli par ....

Distingué par son talent, Brizard l'était encore plus par la

régularité de ses mœurs. Comme Préville, il emporta dans sa retraite l'estime générale. Ce fut lui qui couronna M. de Voltaire lorsqu'il vint à la Comédie française. Le poëte, dans le moment où il lui posait la couronne sur la tête, se tourna, et lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter la vie : vous m'avez fait voir dans le rôle de Brutus des beautés que je n'avais pas aperçues en le composant. » Et c'est cet acteur qu'un célèbre critique accusait de n'avoir point d'intelligence! M. de Laharpe avait donc oublié que, de concert avec mademoiselle Clairon et Lekain, il avait été le plus ardent zélateur pour la réforme des costumes usités de son temps, et qu'il fut scrupuleux sur la vérité des siens jusqu'à refuser de jouer à la cour dans une première représentation d'*Œdipe chez Admète*, parce que l'habit qu'on lui avait apporté pour remplir ce rôle était bleu-céleste (c'était la cour qui fournissait les habits)? Cependant, ne voulant pas faire manquer le spectacle, il en prit un de laine destiné pour des confidents. Fidèle à l'esprit de ses rôles, même dans les événements où l'on n'est pas toujours maître du premier mouvement, le public l'avertit un jour que le feu prenait aux plumes de son casque. Il l'ôta avec noblesse, et, continuant son rôle avec le plus grand sang-froid, il le remit tranquillement à son confident, qui, n'osant pas comme lui risquer de se brûler la main, le laissa tomber.

Préville n'avait jamais oublié ce bon religieux, ce bienfaisant dom Népomucène, qui avait tendu une main généreuse à son enfance. Déjà, lorsque sa renommée l'avait fait appeler à Paris, l'estimable acteur s'était empressé d'aller voir son second père. « Peut-être, lui avait-il dit, vos principes vous feront-ils blâmer sévèrement le choix de l'état que j'ai embrassé par un penchant irrésistible : du moins, mon père, soyez certain que l'honneur et la probité ont été jusqu'à présent et seront toujours la règle de ma conduite. »

Ce tribut de sentiment acquitté, la position respective de ces deux personnes ne leur permettait pas une liaison suivie ; et bien des années s'étaient écoulées depuis la dernière visite de Préville aux Chartreux, lorsqu'en 1790 fut rendu le décret qui annulait les vœux des religieux de tous les ordres, et leur or-

donnait de quitter leurs cloîtres avec une modique pension.

Cette circonstance réveilla dans le cœur de l'honnête Préville tous ses sentiments de reconnaissance et d'affection pour le respectable cénobite. Il s'occupa sur-le-champ de chercher dans les environs de Paris une petite maison isolée. Il en trouva une convenable à ses vues, entre Belleville et les Prés Saint-Gervais. Il la fit meubler modestement, y fit placer les livres qui convenaient à un homme qui avait consacré sa vie aux études graves et à la prière; et lorsque tout fut prêt, il courut au couvent des Chartreux. Préville avait alors soixante-neuf ans; dom Népomucène en avait quatre-vingt-huit; mais à peine paraissait-il avoir l'âge de son ancien protégé. Il jouissait de toutes ses facultés intellectuelles, et sa marche était presque aussi ferme que dans son âge mûr.

« Écoutez-moi, bon père, lui dit Préville : rappelez-vous qu'il y a plus de trente ans, en venant ici payer ma dette à la reconnaissance, je vous dis que l'honneur serait constamment la base de toutes mes actions. Vous avez élevé mon enfance; c'est à moi de protéger votre vieillesse contre le malheur, les privations. Laissez-moi vous conduire dans une modeste retraite, où, loin des hommes et des passions qui fermentent, vous pouvez encore pratiquer, sans trouble et sans dangers, toutes les vertus de votre état. »

L'austère chartreux refusait d'abord ces offres : « Non, non, disait-il, ma tombe est creusée ici depuis longtemps; peut-être ne me refusera-t-on pas le peu de jours qu'il me faut pour y descendre. » Les instances de Préville trouvèrent enfin le chemin de son cœur. Il céda à ses prières, et, accompagné d'un de ses confrères, se rendit dans la retraite que le fils de son adoption lui avait choisie. Tous les soins, toutes les attentions, toutes les prévenances qui peuvent ajouter à un pareil service, Préville les eut pour dom Népomucène pendant trois ans, au bout desquels le respectable religieux, qui n'avait survécu que six mois à son confrère, termina, dans les bras de l'acteur reconnaissant, sa longue et vertueuse carrière. Singulier rapprochement, que pouvait peut-être seule produire une révolution si extraordinaire dans ses effets !

Ce qui doit ajouter à l'admiration qu'un pareil trait inspirera pour le caractère de Préville, c'est que les événements politiques avaient déjà, à cette époque, rendu sa position pécuniaire peu favorable; c'est aussi le secret qu'il garda sur cet événement, secret concentré entre lui et son fidèle domestique, et qui peut-être eût été enseveli avec tous deux, si, après la mort de dom Népomucène, des intérêts de famille n'en eussent fait connaître les détails.

En quittant le théâtre en 1786, Préville était loin de prévoir que, cinq ans après, ses anciens camarades auraient recours à lui pour rappeler un public que chaque jour voyait s'éloigner. En annonçant que ce vieil ami de Thalie allait reparaître sur la scène, les comédiens français se flattaient de ramener le public, qui se partageait alors entre eux et le théâtre de la rue de Richelieu. Ils ne furent pas trompés dans leur attente : le jour où il devait paraître, un concours prodigieux de spectateurs se porta à l'Odéon (26 novembre 1791). On donnait la *Partie de chasse de Henri IV*. Revoir Préville dans le rôle de Michaut, et madame Préville dans celui de Margot, c'était revoir les beaux jours de la Comédie. Cet acteur chéri parut, et les transports qu'il excita furent si vifs, qu'il ne fut pas maître d'une émotion qui lui ôta la possibilité de prononcer un mot; mais bientôt, reprenant ses esprits, il joua son rôle avec cette sensibilité vraie, cette gaieté franche, et surtout ce naturel qui l'avaient toujours caractérisé. Madame Préville n'obtint pas moins de succès, et partagea les applaudissements prodigués à son mari.

Pendant le cours des cinq années révolues depuis sa retraite, il avait éprouvé plusieurs incommodités de son âge : sa vue s'était affaiblie, et cet avertissement qu'il avançait dans sa carrière lui donnait des idées noires, dont on avait peine à le distraire. Sa mémoire ne lui était plus fidèle; des chagrins réels s'étaient mêlés aux fantômes que se créait son imagination; en sorte que souvent il avait des absences d'esprit, qui décidèrent ses amis à l'éloigner de la scène. Il ne fut pas difficile de l'y faire renoncer : il sentait son état. Le premier des rôles dans lesquels il avait débuté, le *Mercure galant*, fut le dernier par lequel il termina entièrement sa carrière dramatique. La salle

retentissait encore des applaudissements qu'on venait de lui donner dans le rôle de la Rissole, et il entrait dans la coulisse, soutenu par Champville son neveu. « Doublons le pas, lui dit-il; nous voici dans la forêt, la nuit est sombre, et nous aurons peine à nous en tirer. (Il se croyait dans la forêt de Senlis.) — Eh! non, mon oncle, lui répondit Champville: c'est une toile peinte qui vous trompe : vous venez de jouer la Rissole; vous traversez le théâtre, pour aller vous habiller en procureur et en abbé. » Préville, serrant la main de son neveu, « Tu as raison; ne me quitte pas. » Le même génie qui l'avait accompagné dans tous ses rôles lui prêta de nouvelles forces, et il termina cette représentation comme il l'avait commencée; mais en sortant de la scène, « C'en est fait, dit-il à son neveu, je ne jouerai plus la comédie. »

Depuis que Préville avait pour la seconde fois quitté le théâtre, il s'était retiré à Beauvais avec sa famille; mais, du fond de sa retraite, il prenait toujours un vif intérêt aux succès et aux revers de ses anciens camarades. Les derniers étaient malheureusement les plus fréquents. L'établissement d'un théâtre rival dans la rue de Richelieu, les dissensions intestines dans l'ancienne troupe, plusieurs fermetures momentanées, entre autres celle que leur attira le courage avec lequel ils s'étaient associés au noble dévouement de l'auteur de l'*Ami des lois*, tout contribuait à rendre de jour en jour plus fâcheuse la position des acteurs du théâtre du faubourg Saint-Germain. Enfin, au mois de décembre 1794, la représentation de *Paméla* devint le prétexte de l'arrestation de la troupe presque tout entière.

Préville, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, éprouva une révolution qui influa sur ses organes intellectuels; il reconnaissait sa famille et ses meilleurs amis, mais tous les autres étaient à ses yeux des agents chargés de le traduire au tribunal de mort.

Ce serait attrister ceux de mes lecteurs qui ont connu cet homme respectable, que de leur peindre les scènes affligeantes dont ses absences d'esprit rendaient journellement témoins ses plus chers affidés. Je me contenterai de parler de l'événement qui le rendit à la raison.

Se voyant, comme je l'ai dit, toujours au moment d'être livré

aux bourreaux qui se faisaient alors un jeu de la mort d'un homme, on projeta, par un singulier moyen, de lui ôter cette terrible crainte, certain que, si on parvenait à l'effacer de son imagination, la raison reprendrait peu à peu son empire sur lui.

Un matin qu'il paraissait plus absorbé dans ses noires idées qu'il ne l'avait été jusqu'alors, un de ses amis s'approcha de son lit, que depuis plusieurs jours il ne voulait pas quitter, et d'un ton de voix persuasif, « Mon cher Préville, lui dit-il, je vous ai toute la vie connu pour un homme ferme et raisonnable : le moment est arrivé de me prouver, ainsi qu'à ceux qui vous sont attachés, que vous méritez encore qu'on ait de vous cette opinion. Vous êtes dénoncé comme contre-révolutionnaire; c'est à vos ennemis, car qui n'en a pas? que vous êtes redevable de cette injuste dénonciation. Le tribunal qui doit vous juger est tellement convaincu que vous n'êtes pas coupable, qu'en votre faveur il dérogera aux usages reçus; et, au lieu de vous mettre en arrestation et de vous faire appeler devant lui, c'est ici, c'est dans votre salon qu'il va se réunir, et déclarer votre innocence : car j'imagine que vous userez de tous vos moyens pour convaincre vos juges qu'ils ne se sont pas trompés en vous regardant comme un citoyen qui ne sait qu'obéir aux lois. Ainsi, levez-vous pour paraître d'une manière décente devant le tribunal; et surtout, mon ami, de la fermeté. »

Préville avait écouté très-attentivement; et se levant brusquement de son lit, « Oui, dit-il, puisqu'on veut bien m'entendre avant de m'envoyer à la mort, je triompherai de mes ennemis et de tous ceux de ma patrie; mon plaidoyer sera concis, mais il sera le tableau de la vérité : j'aurai peu de chose à dire pour pulvériser ces misérables anarchistes, qui font consister leur bonheur dans le bouleversement des droits les plus sacrés de l'humanité; et mon bonheur à moi sera de forcer le tribunal formé pour me juger à rompre les fers de mes camarades, et à leur rendre une liberté dont on ne pouvait les priver qu'en violant toutes les lois. »

Puis, s'étant habillé avec précipitation, il se mit à son secrétaire, et y brocha ses moyens de défense et ceux de ses infortunés camarades.

Son court plaidoyer, plein d'énergie, était l'ouvrage de son esprit et de son cœur. Pas une seule phrase qui ne fût exacte, pas un seul mot qui ne dénotât sa belle âme et son attachement à ses camarades, dont il plaidait la cause plutôt que la sienne. « Qu'ils soient libres, disait-il, ces dignes soutiens de la gloire théâtrale, et je mourrai content. Une seule victime ne saurait-elle donc suffire pour assouvir la rage de leurs ennemis? »

On lui annonça que les membres du tribunal qui venaient pour le juger étaient arrivés; il se rendit dans son salon : le nombre de personnes qui pouvaient composer un tribunal s'y trouvait, dans le costume convenable aux rôles qu'on jouait. Après lui avoir lu son acte d'accusation, on lui fit plusieurs interrogatoires, auxquels il répondit d'une manière précise; puis on lui permit de faire valoir ses moyens de défense. Son plaidoyer achevé, celui qui remplissait les fonctions de président prit la parole, et déclara qu'il ne croyait pas nécessaire de recourir au jury, parce que l'accusé venait de prouver son innocence d'une manière si claire, que toute discussion devenait inutile. Il fut en conséquence acquitté d'une voix unanime pour ce qui le regardait, et on lui promit qu'après quelques formes devenues nécessaires par la circonstance, la liberté serait rendue à ses camarades.

Cette scène de tribunal, qui fut jouée avec toutes les apparences de la vérité, rendit le calme au malheureux Préville[1] : la raison lui revint entièrement, et, depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne donna d'autres preuves d'absence d'esprit que celles qui sont inséparables d'un grand âge. La perte d'une épouse qu'il chérissait, jointe aux événements de la révolution, dont sa sensibilité s'était toujours étrangement affectée, avait doublé ses dernières années et hâté sa vieillesse, ce qui ne l'empêcha pas cependant de reparaître encore sur la scène.

Pouvait-il s'en dispenser? C'était le jour où, rendus enfin à la liberté comme tant d'autres Français, ses camarades, en rou-

[1] Un auteur connu par de nombreux succès voulut, il y a quelques années, mettre cette aventure sur la scène du second Théâtre français; l'ouvrage n'eut point de succès : la situation pénible d'un acteur chéri, l'espèce de ridicule qu'on jetait sur Préville, indisposèrent les spectateurs.

vrant leur théâtre, recevaient le juste prix de leur conduite et des maux qu'ils avaient soufferts.

Quelque chose eût manqué à cette réunion, si elle n'eût pas été, en quelque sorte, présidée par Préville. Malgré son grand âge et les chagrins qu'il avait éprouvés, il reparut au milieu de ses camarades, et partagea avec eux les applaudissements dont la salle retentissait. Pendant plus de vingt minutes il fut impossible à l'acteur, qui s'était avancé au bord de la scène pour réclamer les bontés du public, de se faire entendre.

L'ouverture du théâtre se fit par *Mélanide* et les *Fausses confidences :* et le surlendemain Préville joua dans le *Bourru bienfaisant,* avec cette supériorité de talent qu'on lui avait toujours connue.

Cette dernière preuve de son admirable talent fut pour lui le chant du cygne. Peu de jours après, il regagna sa retraite de Beauvais, où il jouissait d'une bien modeste fortune, réduite par la révolution au tiers de ce qu'elle était lorsque, pour la première fois, il s'était retiré du théâtre. De treize mille livres de rente qu'il avait alors, à peine lui en restait-il quatre; et si le ciel n'eût pas accordé au meilleur des pères les meilleurs des enfants, peut-être cet excellent homme, à qui la vie la plus laborieuse devait promettre une vieillesse exempte de toute inquiétude, eût-il éprouvé ces privations dont l'habitude nous fait un véritable tourment.

Que ne pouvaient-ils de même, par leurs soins touchants et assidus, conserver intactes sa raison et ses facultés! Mais les terribles atteintes que son cœur avait reçues dans ses dernières années avaient aussi influé sur son esprit. Et pourtant quand, par intervalles, il recouvrait toute sa raison, on le retrouvait encore tout entier dans les vœux qu'il formait pour la prospérité de l'art théâtral, et la réunion si désirée des sujets faits pour honorer le Théâtre français.

Telles furent encore ses suprêmes pensées en payant le tribut à la nature le 18 décembre 1800, à l'âge de soixante-dix-neuf ans; ses dernières paroles sont gravées dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu : « Est-il encore un Théâtre français?... Et le public?... Je suis heureux!... »

RÉFLEXIONS DE PRÉVILLE SUR L'ART DU COMÉDIEN.

Moins exigeante que la tragédie, la comédie ne veut pas être déclamée : mais elle n'en présente pas moins de difficultés pour être bien jouée. Les fautes du comédien ne pouvant pas se masquer sous les dehors d'un débit pompeux, échappent rarement aux yeux ainsi qu'à l'oreille du spectateur. Nous avons toujours des objets de comparaison pour juger l'acteur comique, nous n'en avons point pour juger l'acteur tragique. Les grâces du beau naturel, la finesse de l'expression, de la sensibilité, la vérité dans l'action, telles sont les qualités que doit posséder l'acteur comique. La plupart de ces qualités s'acquièrent dans l'étude du monde : c'est dans ce tableau qu'il faut étudier les mœurs, les caractères, les nuances qui différencient les mêmes passions.

Elles se déguisent sous mille formes diverses : il faut savoir saisir celle qui convient ; il faut surtout la saisir rapidement, quand le personnage qu'on représente, conservant toujours dans le fond son même caractère, le déguise cependant suivant l'esprit de son rôle. Dans l'*École des femmes,* Arnolphe, d'abord combattu par la curiosité de savoir ce qui intéresse son amour, ensuite par la crainte d'apprendre que son amour est trahi, finit par se livrer à tous les tourments de son extravagante passion, lorsque Agnès lui avoue ingénument qu'elle ne peut l'aimer. Il prie, il menace ; tour à tour fier et rampant, il jure de se venger, puis de tout oublier. Ce qu'il dit, il l'éprouve dans ce moment : c'est le tableau de son âme qu'il expose aux yeux d'Agnès. Pour s'exprimer comme Arnolphe, il faudrait éprouver les mêmes sensations ; et ne les éprouvant pas, il faut tromper le spectateur par une imitation qui trompe la nature elle-même : voilà l'art du comédien.

Le don de plier son âme à des impressions contraires est encore plus nécessaire dans la comédie que dans la tragédie. Toutes les passions sont de son domaine, tous les caractères sont de son ressort. Une joie folle, les transports d'un vif chagrin, un amour extravagant, la colère d'un jaloux, le ton digne, la fatuité, le sentiment tendre : tour à tour joueur, dissipateur, généreux, mé-

chant, menteur, libertin, tel doit être sur la scène l'acteur comique. Que de travail! que d'étude! quelle connaissance approfondie de tout ce qui se passe dans la société lui est nécessaire! car encore faut-il que les nuances de ces divers caractères soient copiées d'après le rang des personnages. Un grand seigneur n'est ni méchant, ni menteur, ni libertin, ni même joueur, comme un homme né dans une classe inférieure; l'orgueil de son rang perce à travers toutes ses actions. En morale il foule aux pieds toutes les bienséances : il trompe son père, sa maîtresse, son meilleur ami; et ses défauts comme ses vices sont cependant masqués, presque malgré lui, par ce ton qui tient à l'éducation.

Souvent forcé de répéter les mêmes idées et de me servir des mêmes expressions, puisqu'il existe une analogie entre tous les rôles, soit tragiques, soit comiques, c'est moins à la manière dont ces idées sont rendues qu'au sens qu'elles renferment, que le lecteur doit faire attention. En didactique, il n'est guère possible de varier ses tons sans devenir obscur; il vaut donc mieux se répéter pour tâcher d'être entendu.

La première de toutes les qualités pour le comédien, c'est d'avoir la figure de son rôle : point de spectacle sans illusion. Un jeune homme sous des cheveux blancs, et *vice versa*, ressemble plus à une caricature qu'au personnage qu'on veut représenter. Le spectateur ne reconnaît pas l'étourdi sous les traits prononcés de l'âge; il ne reconnaît point Géronte sous ceux de la jeunesse. L'imitation de la nature peut remédier, dans quelques points, à ce qui manque pour figurer un personnage; mais, en général, comme il est plus facile de se donner des années que de s'en ôter, c'est surtout lorsqu'il s'agit de rôles jeunes qu'il faut avoir la figure de la jeunesse : disons aussi que l'on a rarement un air grave, quand on n'est pas encore parvenu à l'âge où les traits de la physionomie sont entièrement formés.

A la figure de son rôle l'acteur doit réunir l'esprit de discussion et d'analyse. Il faut que sa mémoire embrasse d'un seul coup d'œil tout ce qu'il doit dire non-seulement dans le moment actuel, mais tout ce qu'il dira dans la scène qu'il joue, afin de pouvoir régler ses mouvements, ses tons, son maintien, sur le discours présent comme sur celui qui va suivre. Cet esprit

d'analyse et de discussion, il ne l'aurait pas s'il se contentait de ne savoir que son rôle; il doit savoir, au moins en partie, les rôles des interlocuteurs avec lesquels il se trouve en scène. Lorsqu'il possède ces qualités essentielles, il peut débuter avec succès, s'il monte son imagination au point de se persuader que le théâtre n'est qu'un salon, dans lequel il figure parmi les personnages qui s'y trouvent réunis. Qu'il règle alors son ton sur la gravité ou le peu d'importance du sujet dont on s'entretient, il remplira bien son rôle.

Le monde, voilà le véritable tableau que le comédien doit avoir sans cesse sous les yeux :

> Là, sur la scène, en habits différents
> Brillent prélats, ministres, conquérants.

L'homme du grand air est souvent plus comédien que celui qui ne l'est qu'à certaines heures du jour : il joue les amoureux, les maris, les honnêtes gens, le fat, le glorieux, mieux que l'acteur cité pour bien remplir ces rôles : il les joue d'après nature, et surtout d'après le ton du jour.

Molière fut le père de la bonne comédie ; ses caractères principaux seront de tous les temps, mais ses tableaux accessoires ont changé avec nos usages. Expliquons-nous plus clairement. Les financiers du siècle de Louis XIV, les médecins de la même époque, les courtisans même, ne ressemblent plus aux nôtres. En les représentant aujourd'hui sur la scène tels qu'ils étaient autrefois, ce serait mettre sous les yeux du spectateur des êtres de raison. On est naturellement habitué à juger par comparaison. Si, par exemple, l'acteur qui remplit le rôle de Turcaret n'en adoucissait pas les couleurs; si, par la finesse de son jeu, il ne couvrait pas le ridicule du personnage qu'on pouvait montrer dans toute sa vérité à l'époque où cette pièce parut, ce rôle charmant ne serait aujourd'hui qu'une caricature rebutante.

Le Sage, en composant *Turcaret*, s'était abandonné à la fougue d'une imagination ulcérée contre une classe d'hommes dont il avait à se plaindre ; les traitants étaient sans doute alors tels que cet auteur les peint. Mais ceux d'aujourd'hui n'ayant aucune

espèce de ressemblance avec leurs prédécesseurs, c'est par cette raison que, sans être en dissonance avec le rôle, j'ai dit qu'il fallait en polir un peu l'écorce.

Ce n'est pas l'objet en lui-même que le spectateur va chercher à la comédie, mais simplement l'imitation; et quoiqu'on exige de la conformité entre l'original et la copie, on verrait avec dégoût les défauts dont le comédien offre l'image, si la copie était aussi désagréable que l'original.

Cette observation se porte sur tous les rôles dont le comique est autant en action qu'en paroles.

Un homme qui se présenterait ivre sur la scène y serait fort mal reçu, même en y jouant un rôle d'ivrogne.

Dans les rôles comiques, les uns nous amusent par la seule imitation de certains ridicules, les autres par le contraste qui existe entre le personnage et celui qu'il représente. L'erreur d'une dupe, qui prend un valet pour un homme de qualité, ne sera véritablement plaisante que lorsque la bonne mine du valet pourra faire excuser cette erreur; si, au contraire, rien ne la justifie, cette dupe sera aux yeux du spectateur tout simplement un homme qui, volontairement, se prête à une supposition qui choque la vraisemblance.

Je sais qu'on ne porte pas toujours dans la société le cachet de son état sur sa physionomie : un homme de la plus haute qualité peut avoir la figure basse, fausse ou ignoble, et un valet l'avoir très-distinguée. Mais sur le théâtre, je le répète, les dons extérieurs de la nature sont nécessaires : s'ils ne font pas partie du talent, au moins sans eux une partie du talent se trouve enfouie; la prévention l'étouffe. Je me rappelle, à ce sujet, d'avoir vu un jeune homme, éminemment protégé par le maréchal duc de Richelieu, se présenter au Théâtre français. Il avait choisi pour son début le rôle d'Achille, dans l'*Iphigénie* de Racine. Ce malheureux jeune homme, qui n'était pas sans talent, joignait à une figure féminine une stature au-dessous de la plus petite taille; il était en même temps si fluet, qu'il ressemblait à ces poupées déshabillées qui servent de joujoux aux enfants. Assurément il ne pouvait pas faire un plus mauvais choix pour son début que le rôle que je viens de citer, ou, pour

mieux dire, aucun ne lui convenait dans la tragédie. Les comédiens firent à son sujet quelques représentations au maréchal; mais force leur fut de le laisser paraître une fois, bien certains que le public en ferait justice.

Soutenu par une cabale assez puissante, et, il faut l'avouer, par une diction pure et l'entente de son rôle, ce débutant fut écouté jusqu'au dernier couplet de la sixième scène du troisième acte; mais quand il prononça ce vers, dans lequel il mit cependant le ton convenable,

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère, etc.,

ce fut une huée générale, et des ris tels que je n'en ai entendus de ma vie. Ils se prolongèrent au point qu'on fut forcé de baisser le rideau : la tragédie ne fut point achevée.

L'exiguïté de la personne d'Achille, à côté de la figure imposante de l'acteur qui représentait Agamemnon (Larive), produisirent ce rire universel : on eût dit un pygmée défiant un géant. Le malheureux débutant profita de la leçon, et ce fut un grand bonheur pour lui. S'il eût persisté à vouloir être acteur malgré le vœu prononcé de la nature, dans mille rôles il aurait été abreuvé de désagréments. Il est rare que le public manque une application personnelle. Ce jeune homme, qui était peintre, et élève de Lagrenée, reprit ses pinceaux, et s'est distingué dans une carrière pour laquelle il était né. Il est aujourd'hui premier peintre d'un des plus grands souverains de l'Europe.

Je viens de dire que le comédien devait avoir la figure de son rôle. S'il en remplit un dans le comique noble, il doit assurément mettre dans son maintien, comme dans sa diction, une différence réelle entre la manière de rendre ce rôle et celle qu'il mettrait s'il en remplissait un dans le comique d'un genre opposé, puisque l'un nous montre la nature polie par l'éducation, et que l'autre nous la montre privée de cette culture. Dans le genre noble, l'acteur nous instruit; il cherche à nous corriger en nous faisant la peinture des égarements de l'esprit, des faiblesses du cœur. Dans le genre opposé, l'acteur excite notre gaieté, ou par l'air risible qu'il prête au personnage qu'il représente, ou par son talent, en nous faisant rire des autres person-

nages de la pièce. Le rôle que remplit un acteur doit imprimer sur sa figure l'esprit de ce rôle.

L'envieux doit donc avoir l'air chagrin et brusque : il doit conserver ce ton dans tout ce qu'il dit et fait.

Le suffisant titré a l'air distrait, et ne regarde que rarement celui à qui il adresse la parole.

Un robin petit-maître affecte des manières précieuses et empesées.

Dans tous les rôles il faut prendre les tics communs aux personnages qu'on représente. Avez-vous à jouer celui du valet d'un riche impertinent ? faites ressortir ce que peut produire sur un domestique le mauvais exemple que lui donne son maître : empruntez son ton et ses manières. Vous êtes en scène avec un des honnêtes artisans qui travaillent pour lui ; il faut qu'on lise dans vos yeux et dans votre action le plaisir que vous avez à humilier quelqu'un que sa position force à vous ménager, dans la persuasion où il est que vous pourriez lui nuire près de ce maître.

Profitez toujours avec avantage de la ressource que l'auteur vous donne souvent de nous égayer aux dépens des autres personnages de la comédie, soit en les parodiant, soit en nous peignant d'une manière comique leurs défauts les plus apparents ; comme lorsque Pasquin, dans l'*Homme à bonnes fortunes*, affectant le ton suffisant de son maître, adresse à Marton les mêmes discours tenus par Moncade à cette suivante : « Suis-je « bien, Marton ?... Adieu, mon enfant..... Je vous souhaite le « bonjour. »

Mais il faut que ces imitations soient rendues avec finesse ; autrement, elles seraient froides et insipides.

Quand une pièce ne fournit pas par elle-même un motif à l'acteur pour déployer la science de son jeu, il faut qu'il le cherche dans son propre génie : c'est un maître qui ne saurait l'égarer.

Souvent c'est un contre-temps qui nous paraît plaisant en raison de l'impatience naturelle que montre le personnage qu'il contrarie. Par exemple, deux personnes s'introduisent dans une maison : il importe à l'une qu'on ignore qu'elle est entrée ; mais

l'autre, qui n'a pas la même précaution à prendre, s'annonce d'une manière bruyante; et ce n'est qu'après une explication aussi tranquille d'un côté qu'elle est vive de l'autre, que celui qui a intérêt à n'être point découvert parvient à se faire entendre.

Ce jeu demande de la part des acteurs en scène un naturel parfait, sans lequel une pareille scène, au lieu d'être plaisante, deviendrait très-maussade.

Un maître, impatient de lire une réponse que lui rapporte son valet, trépigne de la lenteur que celui-ci met à lui donner cette lettre : il la cherche dans toutes ses poches, et en tire un tas de papiers ployés, qu'il présente à son maître les uns après les autres ; le maître les rejette avec une sorte de violence concentrée, que son valet augmente encore en feignant d'avoir perdu la lettre : enfin il la retrouve.

Ce jeu de part et d'autre doit être une pantomime courte, mais expressive.

Éraste, dans les *Folies amoureuses*, ouvre avec empressement le billet qu'Agathe, à la faveur d'un feint délire musical, a trouvé le moyen de lui remettre : on croit qu'il va lire ce billet tranquillement; mais Crispin l'interrompt en répétant à plusieurs reprises les dernières notes chantées par la pupille d'Albert. Cette saillie est d'autant plus comique qu'elle est dans la nature. Si nous sortons d'un concert, ne fredonnons-nous pas presque malgré nous l'air qui nous a le plus frappé? Rien n'est donc plus naturel que de voir Crispin chercher à se rappeler quelques-unes des notes qui retentissent encore à ses oreilles.

Souvent un acteur donne à son personnage plus d'esprit qu'il n'est censé en avoir : ou bien il met dans ce qu'il dit une finesse qui suppose en lui une entière liberté de raison, quand, par la texture de son rôle, il est censé éprouver un trouble intérieur qui ne lui permet pas de réfléchir ni à ce qu'il dit ni à ce qu'il fait. Ce sont des contre-sens qu'il faut éviter : ils prouvent que l'on est entièrement hors de l'esprit de ces rôles.

Il faut mieux jouer ce qu'on appelle, en terme de l'art, *sagement*, que de hasarder un jeu faux, en cherchant à mettre dans ce que l'on dit de la finesse.

On distingue deux sortes de jeux fins sur la scène : l'un con-

siste dans les phrases ou les mots : le spectateur n'a besoin que d'écouter pour être excité à la gaieté par celui-ci ; l'autre a besoin d'être vu pour qu'on en éprouve une sensation agréable ; il est destiné à l'amusement des yeux. On le nomme jeu de théâtre. Finesse dans la manière de dire, finesse dans la pantomime, sont les deux grands ressorts du comédien. Dans la tragédie comme dans la comédie, le premier de ces moyens, pour plaire au spectateur, doit être employé suivant les nuances du rôle qu'on remplit : le second appartient particulièrement à la comédie.

Dans la tragédie, il est nécessaire que ce qu'on nomme jeu de théâtre soit intimement lié à l'action : on peut être moins sévère dans la comédie, pourvu toutefois qu'on ne sorte pas de la vraisemblance, et que l'acteur ne s'avilisse pas jusqu'à ces manières triviales qui ne sont supportables que sur les tréteaux de la foire.

Le jeu de théâtre s'exécute ou par une seule personne, comme dans le rôle de Sosie, etc., ou par le concours de plusieurs acteurs.

Dans le premier cas, le génie du comédien qui est seul en scène lui dicte ce qu'il a à faire.

Dans le second, il est nécessaire que les acteurs se concertent pour qu'il règne dans le rapport de leurs positions et de leurs mouvements toute la précision nécessaire. L'extrême vivacité d'un personnage fait éclater l'extrême sang-froid de l'autre. Plus un maître dira à son valet, avec l'emportement de la colère,

Comment ! double coquin, me tromper de la sorte ;

plus le valet mettra de sang-froid dans sa réponse,

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte,

et mieux cette plaisanterie ressortira.

Ce comique de situation se fera mieux sentir dans la situation suivante : Lorsque Mascarille, maltraité quelques instants auparavant par Lélio, sent le besoin que celui-ci a de ses services, plus Lélio lui fait de supplications, et plus il marque d'indifférence. C'est dans ses réponses brèves et hautaines qu'il doit sur-

tout mettre ces nuances sans lesquelles leur ridicule ne paraîtrait pas aussi plaisant qu'il l'est en effet.

Il est des situations dans lesquelles un silence bien ménagé exprime mille fois mieux que tout ce qu'on pourrait dire. Dans le troisième acte de la *Métromanie*, l'étonnement des trois acteurs, exprimé par leur silence, est plus plaisant sans doute que des mots qu'il faut attendre; mais si les traits du visage sont muets et sans expression, si tout dans l'acteur, jusqu'à la position, ne parle pas aux yeux, ce sera le plus affreux contre-sens qu'il puisse commettre.

Et dans la même pièce, au cinquième acte, lorsque Baliveau, impatienté et excédé de la méprise de Francaleu, lui dit avec humeur

. . . . Non, nous ne tenons rien :
Puisqu'il faut vous le dire, en cet homme de bien
Est le pendard à qui j'en veux.....

Baliveau doit garder un moment le silence, comme un homme atterré en apprenant une nouvelle imprévue, avant de répondre,

Est-il possible?

En faisant suivre immédiatement sa réponse, il se trouverait en contradiction avec les lois de la nature : car nous éprouvons toujours une émotion qui nous ôte, au moins pour un moment, la faculté de parler, lorsqu'on nous apprend une chose défavorable, et qui nous touche de près.

Ces oppositions sont la magie de l'art: l'acteur intelligent les saisira à force d'étudier la scène; mais comme on n'enseigne point ce qui ne peut pas se réduire en principes, quoi qu'on écrive sur ce sujet, il restera beaucoup à faire à l'acteur qui ambitionne la gloire de son état.

J'ai dit qu'il valait mieux jouer *sagement* que de hasarder un jeu faux. Si par ce mot *sagement* on entendait l'imitation exacte de la nature commune, on serait d'autant plus dans l'erreur qu'une pareille manière de jouer dans tout le cours de son rôle serait fade et insipide. Il est des rôles qui exigent une véhémence de déclamation, et dont le débit par conséquent serait faux, si

l'on n'outrait pas en pareil cas la nature. Il en est d'autres qui exigent plus encore..., le dirai-je...? d'être chargés : ces sortes de rôles sont l'écueil ordinaire des acteurs. Employer la charge avec une sorte de sobriété qui ne descend pas, comme je le disais tout à l'heure, jusqu'à la trivialité, est le talent le plus rare qui puisse se rencontrer.

Dans les *Fourberies de Scapin*, lorsque Scapin contrefait Argante, s'il ne calque pas son ton, ses gestes, son maintien et presque sa figure, enfin s'il ne s'identifie pas avec le père d'Octave, vieillard ridicule, avare et emporté, comment fera-t-il illusion à ce jeune amant, au point de lui persuader qu'il voit le redoutable Argante dans sa personne?

Les rôles de Crispin, tous tracés dans le genre burlesque, perdraient de leur gaieté s'ils n'étaient pas étayés par la charge. Crispin est ordinairement un bravache, courageux lorsqu'il ne court aucun danger, tremblant pour peu qu'on lui tienne tête, parlant de ses bonnes fortunes, qui peuvent être rangées sur la même ligne que ses hauts faits d'armes, et se vantant, surtout, avec une impudence sans égale. On juge bien qu'un pareil personnage doit enfler ses tons comme ses gestes. Que serait, par exemple, ce vers des *Folies amoureuses* dans la bouche de Crispin,

Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone?

s'il le débitait simplement? Ce vers doit être prononcé d'une manière emphatique. Crispin, comme tous les faux braves, s'imagine que plus il appuie sur ce qu'il dit de sa bravoure, et plus il persuade ceux devant qui il en parle.

C'est surtout pour remplir les rôles de Crispin qu'il faut être pourvu de ces grâces, de ces gentillesses naturelles que l'art ne saurait donner : elles ne s'imitent pas.

Tout rôle qui tient à ce genre (le burlesque), tel que Toutabas, dans le *Joueur;* Harpagon, dans l'*Avare;* M. Jourdain, dans le *Bourgeois gentilhomme,* etc., etc., permet à l'acteur qui le remplit de s'abandonner à une sorte d'exagération dans son débit comme dans son jeu muet; mais, pour réussir complétement à la rendre alors agréable aux spectateurs, il faut qu'il ait

l'art de les conduire à une sorte d'ivresse qui les mette hors d'état de pouvoir le juger avec la même sévérité que s'ils étaient de sang-froid. Il faut enfin qu'ils soient pour ainsi dire de moitié avec lui, et que le plus ou moins de gaieté qu'il leur inspire soit le thermomètre sur lequel il se règle pour se taire, agir, ou parler. Si Toutabas, dont le débit doit être vif et sémillant, s'avisait, en terminant l'éloge qu'il fait de son talent dans l'art de professer le trictrac, de dire d'un ton ordinaire,

. . . . Vous plairait-il de m'avancer le mois?

ce que cette demande a de vraiment bouffon ne produirait aucun effet.

Si Harpagon n'est pas animé d'une violente colère, si la défiance qu'il a du valet de son fils ne semble pas lui avoir troublé la cervelle, que signifiera, après avoir visité les mains de ce valet, cette demande plaisante, *Montre-moi les autres?* Il ne serait pas naturel que, de sang-froid, il oubliât qu'il parle des mains de Laflèche, et que, pensant aux poches de ce valet, il exigeât voir les autres.

Il s'ensuit de ces observations qu'il est des rôles dans lesquels l'acteur serait insupportable s'il se contentait de les débiter *sagement;* et que la *charge*, loin d'être un défaut, est au contraire un degré de perfection dans la manière de rendre ces rôles.

S'il est des pièces dans lesquelles le comique peut se livrer à la bouffonnerie, il en est beaucoup d'autres où l'acteur serait loin du rôle, s'il cherchait à l'outrer. Le Sganarelle, par exemple, du *Festin de Pierre,* serait très-mal joué s'il ne l'était pas avec la plus grande simplicité. Le comique de ce rôle repose sur un air de crédulité et de bonne foi qu'il est difficile d'atteindre. C'était un de ceux dans lesquels *Armand* se distinguait le plus :

Son œil étincelait du feu de la gaieté ;
Mais, rempli de l'objet qu'il avait à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savait la contraindre ;
Au plaisir qu'il donnait, il savait se borner,
Et, sans montrer le sien, le laissait soupçonner.

J'ajouterai sur cet acteur sublime que, de tous ses rôles, Pasquin, dans l'*Homme à bonnes fortunes*, était celui dans lequel il est resté inimitable. La nature lui avait donné le masque le plus heureux pour les valets adroits et fourbes.

Le valet et la soubrette des *Fausses confidences* nous offrent encore un exemple du même genre. L'esprit que l'auteur a répandu dans les rôles de l'amant et de la maîtresse forme un contraste si étonnant entre les lazzis et les bouffonneries *maniérés* dont les rôles du valet et de la soubrette sont remplis, qu'il faut un tact bien délicat pour faire rire sans s'avilir jusqu'à la farce.

Les *Ménechmes* ont un comique de situation que rien ne pourrait altérer, s'il était possible que cette pièce fût représentée par deux personnages d'une parfaite ressemblance. Ils n'ont alors qu'à se montrer pour dérider le front de l'homme le plus atrabilaire.

Mais comme on ne doit pas compter sur une pareille fortune lorsqu'on joue cette pièce, et qu'il est toujours à présumer qu'on se trouve en scène avec un acteur d'un genre de figure différent de la sienne, il ne faut compter que sur le comique du style. Le dialogue et les détails de cette pièce sont si gais, qu'avec de la chaleur, du naturel et de l'ensemble, on parvient à produire de l'illusion.

> Le style le moins noble a pourtant sa noblesse,

a dit Boileau. Les valets et les soubrettes de la haute comédie doivent s'appliquer ce principe. Dans leur plus grande familiarité ils doivent conserver, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la noblesse théâtrale.

Dorine, dans le *Tartufe,* doit se conformer au ton du jour. Du temps de Molière, il existait dans les mots une sorte de liberté qui, n'effarouchant pas les oreilles, ne demandait alors aucun adoucissement. Devenus plus délicats, nous ne trouvons aujourd'hui rien de comique dans ces expressions : au contraire, elles nous choquent. L'actrice doit donc adoucir, par sa diction, la liberté du langage dans certains endroits, au lieu de la faire ressortir. C'est ce qu'on appelle connaître les convenances.

Dans les *Fourberies de Scapin*, dont j'ai parlé un peu plus haut, son rôle se compose de deux caractères, dont l'un n'est que folie, mais dont l'autre cache, sous le même masque, un raisonnement profond. Sa tirade sur les dangers de la chicane exige dans l'acteur un ton de persuasion qui semble peu coïncider avec le fond de l'esprit de son rôle.

Vérité dans le personnage qu'il représente, c'est ce qu'on ne saurait trop répéter à l'acteur. Il n'en est pas un dont il ne puisse rencontrer le modèle sur la scène du monde. Qu'il le cherche, il le trouvera.

Si l'acteur chargé de jouer le rôle de l'Homme à bonnes fortunes, s'en reposant uniquement sur l'esprit dans lequel il est conçu, n'y ajoutait pas celui que l'auteur n'a pu y mettre, il le remplirait sans doute de manière à être à l'abri de la critique, mais il ne satisferait pas ceux à qui les nuances de ce rôle ne sauraient échapper.

Il renferme une sorte de magie indépendante de l'esprit qui le compose. L'Homme à bonnes fortunes est un fat qui ne croit à la vertu d'aucune femme, et qui, cachant des désirs vrais ou faux sous le masque de l'amour, croit devoir triompher du moment qu'il s'est montré. Son bonheur n'est pas de posséder une femme, c'est de persuader qu'il la possède.

Baron, auteur de cette pièce, jouait ce rôle d'après nature : c'était son portrait qu'il avait fait, et les traits qu'il n'avait pas pu peindre dans sa pièce, il les faisait ressortir à la représentation, avec d'autant plus de naturel qu'il répétait ce qu'il se proposait peut-être de faire en réalité au sortir de la scène.

Doué d'une figure charmante et d'un genre d'esprit très-aimable, plus d'une femme de haut parage l'avait avoué pour son amant; et peut-être eût-il été plus discret, si l'on n'eût pas ainsi flatté l'orgueil naturel à tout homme qui possède le don de plaire. Le sien était accru au point qu'il croyait que nulle femme ne devait lui résister. La belle duchesse de M..., qu'il rencontra chez une dame qui avait des bontés pour lui, ayant repoussé avec hauteur quelques compliments galants qu'il lui adressait, il jura de s'en venger; et dès le même soir il envoya sa voiture, bien reconnaissable, passer la nuit près de l'hôtel de la du-

chesse, et répéta ce manége jusqu'à ce qu'enfin sa voiture fût remarquée. Il ne fut bruit alors à Paris et à la cour que de cette nouvelle bonne fortune de Baron. Ce trait d'insolente et coupable fatuité a plus d'une fois été répété par cet acteur. Dans l'âge où les passions sont éteintes, il avouait à ses amis que, dans sa jeunesse, donner à croire qu'il avait été favorisé d'une femme de cour, était pour lui un triomphe plus parfait que s'il en eût été véritablement favorisé, et forcé à la discrétion.

Dans les arts utiles comme dans ceux qui ne sont qu'agréables, on peut former un excellent élève du sujet qui semble n'avoir d'abord aucune aptitude pour celui qu'on lui enseigne. La raison en est simple : les arts utiles, et quelques-uns même des arts agréables, tiennent à l'imitation. A force de méditer son modèle, on parvient à en faire des copies dont les défauts sont corrigés par le maître, qui a l'attention de toujours rappeler aux principes, et d'amener ainsi son écolier à l'étude réfléchie de ces principes, qui le conduisent enfin à la perfection.

Voilà le matériel des arts d'imitation dans lesquels on peut exceller, sans que la nature ait fait pour celui qui s'y livre d'autres efforts que celui de l'armer de patience. L'esprit entre pour bien peu de chose dans la culture d'un de ces arts.

Il n'en est pas de même de l'art de la comédie : on ne saurait l'enseigner. Il faut naître comédien : et alors on a besoin d'un guide, et non d'un maître [1].

[1] J'ai entendu raconter à Préville l'anecdote qu'on va lire :

On l'avait engagé à venir passer à Rouen le temps des vacances du Théâtre français, à l'effet d'y donner quelques représentations. En y arrivant, il monta une pièce qui n'avait pas encore été donnée dans cette ville : elle était demandée par les personnes les plus distinguées. Le rôle d'amoureuse devait être joué par une actrice dont le talent était très-exalté : une légère incommodité l'avait empêchée, depuis que Préville était à Rouen, de paraître sur la scène ; en sorte qu'il ne pouvait juger de son talent que sur la foi des autres. A la première répétition de cette pièce, il trouva que cette actrice ne mettait pas dans son rôle la tendresse qu'il exigeait, et il se permit de lui faire quelques observations, qu'elle reçut avec reconnaissance : elle le supplia même de vouloir bien lui indiquer ses fautes, et enfin de lui faire la grâce de lui donner des leçons qui la missent en état de jouer son rôle de manière à figurer dignement près d'un comédien du Théâtre français. Cette phrase est littéralement la sienne ; et je ne la rapporte que pour prouver qu'elle était bien convaincue qu'elle devait à sa charmante figure et à son organe, vraiment séduisant, plutôt qu'à un véritable talent, la réputation dont elle jouissait.

Les leçons de Préville ne purent lui donner ce qui lui manquait. La première représentation de la pièce était annoncée, et pour la dernière fois il lui faisait répéter son rôle. Fatigué du peu de progrès qu'elle avait faits : « Ce que je

Mon expérience sur l'art dramatique, et les observations que j'ai été à portée de faire, m'ont convaincu d'une vérité qui paraîtra peut-être paradoxale à bien des gens : c'est qu'au théâtre on peut exprimer toutes les passions sans les avoir jamais éprouvées par soi-même, *l'amour excepté*. L'homme le plus doux représentera très-bien un personnage cruel : avec le plus profond mépris pour la fatuité, un acteur copiera parfaitement tous les ridicules d'un petit-maître ; et celui qui sera doué du caractère le plus pacifique contrefera facilement l'emportement d'un bourru et ses manières bizarres : mais l'expression de la tendresse n'étant point du ressort de l'art, il me paraît impossible de l'atteindre si jamais on n'a éprouvé ce sentiment ; et lorsqu'on l'a éprouvé, comme il s'affaiblit avec l'âge, c'est aussi quand l'âge heureux d'aimer est passé qu'il faut renoncer à l'emploi des amoureux. On ne les joue plus alors que par souvenir, et, dans ce cas, le souvenir nous sert toujours mal.

L'esprit d'un rôle est marqué d'une manière invariable dans les comédies de caractère. L'acteur n'a qu'à suivre pas à pas le chemin qui lui est tracé par l'auteur : qu'il soit toujours vrai, toujours naturel ; qu'il ne cherche pas à mettre dans ses rôles ou une finesse d'expression, ou une finesse de jeu muet qui n'y existe pas, il sera toujours sûr de les jouer d'une manière à mériter de justes applaudissements.

Il n'en est pas de même des pièces d'intrigue. Ce genre de comédie n'est ordinairement composé que de jolies pensées, de situations plaisantes, de reparties agréables, de fines saillies renfermées dans un cadre léger, qu'on aperçoit à peine. Quelquefois une teinte de philosophie se trouve mêlée à ces détails charmants.

Telles sont entre autres les comédies de Marivaux, que l'on

vous demande, lui dit cet acteur, est pourtant bien facile. Dans la pièce, vous êtes éprise d'un feu violent pour un infidèle : voilà tout l'esprit de votre rôle. Eh bien ! supposez que vous êtes trahie par M..... (c'était un jeune homme dont on la disait éperdument amoureuse), et qu'il vous abandonne ; que feriez-vous ? — Moi ? répondit-elle, je chercherais au plus tôt un autre amant pour me venger de lui. »

On ne pouvait guère s'attendre à cette réponse naïve. « En ce cas, lui répliqua Préville, nous avons perdu tous deux nos peines : jamais vous ne jouerez bien un rôle qui exigera de la sensibilité, jamais vous n'exprimerez les délicatesses de l'amour. »

(*Note de la première édition.*)

peut regarder comme le créateur de cette nouvelle école. Presque toutes ces pièces péchant par le peu d'intérêt qu'elles présentent, et l'esprit remplaçant partout cet intérêt, l'âme de la comédie, il s'ensuit que le dialogue, tout spirituel qu'il est, ne peut capter l'attention du spectateur que par une sorte de magie dans la manière de le débiter. C'est dans ces pièces surtout qu'il faut un ensemble parfait : un seul défaut de mémoire de la part d'un des acteurs suffirait pour détruire l'illusion de la scène, puisque tout ce qui se dit alors est, dans le personnage, le jet de l'esprit, et non celui de la réflexion.

De toutes les pièces de Marivaux, sa comédie des *Fausses confidences* est celle dont le dialogue est le plus naturel : c'est aussi celle dans laquelle les rôles du valet et de la soubrette sont le mieux tracés. Cependant le rôle de cette soubrette ne ressemble point en tout à ceux des soubrettes ordinaires de la comédie : il faut dans celui-ci, outre la grâce, l'aisance et le naturel aimable, qualités exigées des actrices qui tiennent cet emploi, un ton de décence qui élève le rôle presque au rang des amoureuses de la haute comédie.

Il est encore un autre genre de comédie : le drame, dont la Chaussée ne fut pas l'inventeur, comme beaucoup de gens le croient, mais qu'il fit revivre d'une manière assez brillante pour élever dans la république des lettres des discussions lumineuses sur ce nouveau genre, qui eut dès lors des détracteurs ardents, des sectateurs zélés et des imitateurs, que leur mérite avait placés au nombre des plus beaux esprits.

Je ne hasarderai point mon jugement particulier sur ce genre de comédie; mais je n'ai jamais vu à Paris, comme dans la province, *Mélanide*, l'*Enfant prodigue*, *Nanine*, le *Philosophe sans le savoir*, le *Père de famille*, *Eugénie*, les *Deux Amis*, manquer l'effet que les auteurs de ces diverses pièces s'en étaient promis. Partout j'ai vu couler des larmes à la représentation de ces drames. Il est donc vrai que la peinture touchante d'un malheur domestique est plus puissante sur nous que celle d'un malheur qui ne saurait nous atteindre. C'est, en général, le tableau de ce malheur si éloigné de nous que nous représente la tragédie.

Le drame, bien moins exigeant encore que la tragédie et la haute comédie, n'a besoin que d'être parlé. Ce sont absolument des scènes de société, dont le ton est marqué par le caractère des personnages : il n'y a point d'acteurs dans le salon de Vanderk [1], il faut que le public les perde de vue. C'est ici le cas de faire observer aux acteurs de province qu'ils dénaturent le rôle d'Antoine en en faisant une espèce de niais, et en se donnant la torture pour rendre plaisant un rôle qui par lui-même n'a rien que d'attendrissant.

Au reste, ce genre de comédie est celui qui demande le moins de talent dans un acteur. C'est aussi celui dans lequel, avec peu de connaissance de l'art de la comédie, on réussit le mieux. Quelle en est la cause? Je laisse au lecteur à la décider.

« Ceux qui ne sont qu'apprentis dans l'art de la déclamation ne devraient jamais nous exposer à la nécessité de les entendre; car, s'il était possible, il faudrait être maître la première fois qu'on se présente pour parler en public. »

Cette pensée de Riccoboni me paraît judicieuse : on ne doit point exiger du spectateur qu'il ait la patience d'attendre que l'acteur ait atteint le sublime de son art : il doit lui plaire dès son début, et ce début il ne doit le risquer que lorsque les leçons du maître auront perfectionné en lui les qualités naturelles qu'il a apportées en naissant; sûr de ses moyens, la première fois qu'il paraîtra en scène il aura cette noble assurance que donne la certitude du talent, et ne se laissera pas vaincre par cette timidité qui en dénote la faiblesse. C'est respecter le public que de se montrer à ses yeux digne de lui plaire, et de ne devoir les premiers applaudissements qu'à la justesse de son jeu, et non à la faiblesse qu'on lui montre, en restant interdit par sa présence.

On sent parfaitement que la noble assurance que j'exige du débutant, comme de l'acteur consommé, n'est point cette hardiesse qui semble tout braver, et à laquelle serait encore préférable la timidité qui atténue tous les moyens. L'une révolte le spectateur le plus bénévole, l'autre au moins inspire quelque intérêt; mais cet intérêt approche si fort de la pitié, qu'il faut faire en sorte de ne jamais le mériter.

[1] Principal personnage du *Philosophe sans le savoir*.

Je viens de citer Riccoboni : c'est une occasion de m'étendre un peu plus à son sujet. Tout en rendant justice à ses connaissances étendues sur l'art de la déclamation, il est un point cependant sur lequel je ne saurais être d'accord avec lui.

« L'acteur, dit-il, ne doit pas faire le moindre effort pour arrêter ses larmes (dans un morceau pathétique), si elles viennent naturellement; elles touchent, et emportent le suffrage des spectateurs. »

Je vais laisser au fils l'honneur de relever cette assertion du père, qui est entièrement contraire à mon opinion.

« Si dans un endroit d'attendrissement vous vous laissez emporter au sentiment de votre rôle, votre cœur se trouvera tout à coup serré, votre voix s'étouffera presque entièrement; s'il tombe une seule larme de vos yeux, des sanglots involontaires vous embarrasseront le gosier, et il vous sera impossible de prononcer un mot sans des hoquets ridicules. Si vous devez alors passer subitement à la plus grande colère, cela vous sera-t-il possible? Non, sans doute. Vous chercherez à vous remettre d'un état qui vous ôte la faculté de poursuivre ; un froid mortel s'emparera de tous vos sens, et vous ne jouerez plus que machinalement. Que deviendra alors l'expression d'un sentiment qui demande beaucoup plus de chaleur et d'expression que le premier? etc., etc.»

Cette opinion de Riccoboni fils coïncide d'autant mieux avec la mienne, que l'expérience m'a prouvé qu'elle était fondée. J'ai vu nombre d'acteurs forcés d'abandonner le genre pathétique en raison de cette pente excessive à l'attendrissement, et à leur trop de facilité à répandre des larmes. On éprouve, sans doute, une très-vive émotion en jouant les morceaux de sensibilité; mais l'art du véritable comédien consiste à connaître parfaitement quels sont les mouvements de la nature dans les autres, et à demeurer toujours assez maître de son âme pour la faire, à son gré, ressembler à celle d'autrui.

On pourrait, sans doute, donner plus d'extension aux principes de l'art théâtral; mais je crois en avoir assez dit pour celui qui se destine à la scène française étant doué de tous les dons nécessaires pour y réussir; et dix volumes sur cet art divin ne feraient pas un comédien de l'homme à qui la nature aurait re-

fusé ce qu'elle a accordé au caméléon, je veux dire le pouvoir de se montrer sous toutes les formes.

Je ne prétends pas, cependant, détourner du théâtre celui qui ne réunirait pas la multiplicité des dispositions nécessaires pour remplir *tous les caractères en général.* La nature est avare de ces phénomènes qui paraissent une fois dans un siècle, et c'en est un, sans doute, qu'un comédien qui possède un pareil talent. Pour notre siècle, ce phénomène était réservé à l'Angleterre : Garrick n'eut de rival dans aucun pays, et le titre qu'il mérita est encore vacant. Mais il y a des degrés dans les arts, comme dans les divers états; *sans être comédien dans toute l'étendue du terme,* on peut être acteur sublime, et, sous ce rapport, occuper un rang distingué sur la scène française. Lors même qu'on est incapable de remplir un premier rôle, on peut briller au second rang, et se faire une réputation dans les raisonneurs, les confidents, et autres rôles subalternes. Il n'en est pas un seul qui soit à dédaigner; ceux qui paraissent peu importants sont souvent ceux qui ont coûté le plus de peine à leur auteur; et ils peuvent encore donner la preuve du talent de l'acteur, si celui-ci ne se néglige pas, comme cela n'est que trop ordinaire, dans la manière de les débiter.

J'ai cru devoir ajouter ici quelques observations particulières qui ne tiennent pas à la déclamation, mais seulement aux convenances, tant personnelles à l'acteur que théâtrales.

Un acteur qui, n'ayant jamais paru sur aucun théâtre, choisirait pour son début un de ces rôles marqués au coin de la plus noire méchanceté, tels que Narcisse, Atrée, Anténor, le Tartufe, etc., commettrait une maladresse. Mieux il aurait rempli l'un de ces rôles, et plus l'idée qu'il n'en a fait choix que par une sorte d'analogie avec sa manière de penser s'imprimerait dans l'imagination de certaines gens qui croient qu'on ne joue bien qu'autant qu'on est, par caractère, dans l'esprit de son rôle. C'est sans doute parmi le plus petit nombre des spectateurs que se rencontre une pareille manière de juger; mais encore faut-il éviter ce léger écueil. L'acteur qui débute doit capter son auditoire entier : il faut donc qu'il choisisse un rôle qui intéresse en sa faveur.

Floridor, acteur généralement chéri et estimé du public, avait été chargé, lorsqu'on donna *Britannicus,* du rôle de Néron : on ne lui vit remplir un aussi méchant caractère qu'avec répugnance ; ce rôle fut donné à un autre acteur moins aimé : la pièce parut y gagner, et n'en fut que plus applaudie.

On souffre en voyant un acteur auquel on s'intéresse chargé d'un personnage odieux [1]. Cette seule raison est décisive en faveur de mon observation.

Précédé par sa réputation personnelle, l'acteur gagne souvent à remplir certains rôles. S'il est connu pour avoir de bonnes mœurs, il inspirera aux spectateurs un double intérêt s'il paraît en scène sous le masque heureux d'un personnage vertueux. Le public saisit avec empressement l'esprit des rôles, pour en faire l'application, s'il y a lieu, à l'acteur ou à l'actrice qui les représentent.

Par exemple, si l'actrice chargée du rôle de Rosalie dans le *Barveneldt français*, qui ne se joue qu'en province, est reconnue publiquement pour avoir des mœurs licencieuses ; si, à cette prévention générale, elle joint une manière de jouer ce rôle tel qu'effectivement il doit être joué, elle aura sans doute le *mérite honteux* [2] de l'avoir parfaitement rempli ; mais la pièce révoltera encore plus les honnêtes gens, par le dégoût de voir ainsi le personnage et l'actrice sous un point de vue aussi odieux.

[1] Préville, lorsqu'il joua pour la première fois dans le rôle du *Vindicatif*, parut fort au-dessous de son talent. C'était la plus forte preuve que le public pouvait lui donner de l'estime qu'il avait pour sa personne : car dans ce rôle, comme dans tous les autres, Préville se montrait grand comédien.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] C'est faire tomber le masque d'un lépreux, que de mettre en scène un rôle tel que celui de Rosalie.

(*Note de l'éditeur.*)

APPENDICE.

—

DÉTAILS SUR BELLECOUR, LEKAIN, etc., TROUVÉS DANS LES PAPIERS DE PRÉVILLE.

Bellecour (né en 1729) avait appris à peindre, et était élève de Carle Vanloo. Il quitta le pinceau pour chausser le cothurne. Ses premiers essais eurent lieu en province. Il débuta à Paris en 1750 (en même temps que Lekain), par le rôle d'Achille dans *Iphigénie*, et fut reçu le 24 janvier 1752. Tragique médiocre, il quitta ce genre pour se livrer entièrement au premier emploi comique, dans lequel il succédait à Grandval. Une belle figure et tous les avantages extérieurs prévenaient en sa faveur. Son jeu était un peu foid, mais plein d'intelligence. Il a constamment mérité l'accueil qu'il a reçu du public, et jamais peut-être on ne verra aussi bien remplir qu'ils l'étaient par lui les rôles du Somnambule, du marquis ivre de *Turcaret*, du *Retour imprévu*, du *Dissipateur*, etc. Son amabilité le faisait rechercher de la meilleure compagnie : il s'y trouvait toujours parfaitement bien placé, parce qu'il savait les égards qu'il devait aux personnes nées au-dessus de lui, et qu'il les observait sans basse adulation; prévenant avec eux, mais avec une sorte de dignité, celle qui résulte de l'estime de soi-même quand on est guidé dans toutes ses actions par l'honneur. Affable avec ses égaux, humain avec les malheureux : tel était Bellecour.

Après quelques détails que je supprime, Préville parle d'une petite aventure dans laquelle il était de moitié avec lui.

« Deux parvenus, dit-il, qui n'avaient de remarquable que leur fortune et leur insolence, nous invitèrent un jour l'un et l'autre à venir souper à Neuilly, où ils avaient une maison charmante. Nous acceptâmes, sans trop savoir pourquoi. On arrêta le jour : ces messieurs devaient nous prendre dans leur voiture, à la sortie du spectacle. J'attendais tranquillement Bel-

lecour dans le foyer, quand ils y entrèrent. La foule les empêcha de m'apercevoir, quoique je fusse assez près d'eux pour pouvoir entendre très-distinctement une invitation qu'ils faisaient à quelqu'un de leur connaissance, en lui promettant qu'il aurait lieu de se féliciter de l'avoir acceptée : « Nous avons Préville et « Bellecour qui nous amuseront, lui disaient-ils ; et nous savons « de bonne part que, lorsqu'ils sont réunis, *ce sont les deux « plus drôles de corps qu'il soit possible d'entendre*. » Jusque-là le propos n'était que bête ; mais le ton dont ces messieurs assaisonnèrent, vis-à-vis de leur ami, l'invitation qu'ils nous avaient faite, avait un vernis de mépris si ridicule, surtout dans leur bouche, que dans le moment je méditai la petite vengeance que je devais en tirer. J'allai rejoindre Bellecour, et lui fis part de ce que j'avais entendu. Son premier mot fut : « Il ne faut pas y « aller. — Au contraire, lui dis-je, nous irons ; nous mangerons « de tout ; nous ne parlerons pas : si on nous fait quelques ques-« tions, nous n'y répondrons que par des monosyllabes, et nous « quitterons la compagnie sans mot dire, dès qu'on lèvera le siége « de table. »

« Tout se passa comme nous l'avions projeté, et nous étions en voiture quand nos deux amphitryons, qui avaient suivi de l'œil nos mouvements, se doutant de notre départ, vinrent nous supplier de vouloir bien remonter, espérant que l'un et l'autre nous voudrions bien donner à leur société un échantillon de nos talents.

« Il fallait donc nous prévenir, dit Bellecour ; nous vous au-« rions répondu que la chose n'était pas possible aujourd'hui : « mais si ces messieurs veulent, ainsi que vous, se trouver de-« main à la comédie, Préville et moi nous nous ferons un plaisir « de vous faire voir que nous n'en avons pas de plus grand que « de chercher les moyens de plaire au public. On donne *Turcaret* : « personne, mieux que vous, ne pourra juger si effectivement dans « cette pièce nous avons l'art de copier les originaux qui en font « le sujet. »

Lekain (H. L.), né à Paris le 14 avril 1728.

On me pardonnera aisément si je m'étends un peu plus sur cet étonnant acteur que sur le précédent.

Le père de Lekain était orfévre : s'étant flatté que son fils lui succéderait dans son commerce, il n'avait rien négligé pour son éducation, et surtout il avait mis ses soins à lui donner d'excellents maîtres de dessin. Les progrès qu'il fit dans cet art furent rapides, et ne furent point perdus pour lui, quoiqu'il eût renoncé à l'état de son père. On a vu quel usage il en a su faire au théâtre.

Le goût de la comédie était dans toutes les têtes à l'époque où l'éducation de Lekain fut terminée; et ce fut peut-être ce qui décida sa vocation. Chaque quartier avait sa troupe de société. Lekain se trouva enrôlé dans la plus mauvaise : elle était voisine du domicile de son père. Il débuta dans le *Mauvais Riche*, espèce de drame de M. d'Arnaud. L'usage, dans ces réunions, était que l'auteur assistât à la représentation de sa pièce. M. d'Arnaud fut invité; il vit Lekain, et sortit bien étonné d'avoir rencontré dans une troupe de comédiens, mauvaise en général au delà de toute expression, un jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, qui présageait ce qu'il serait un jour, s'il cultivait un talent qui n'était pas formé, mais dont le germe heureux ne demandait qu'à être développé.

M. d'Arnaud parla à M. de Voltaire du jeune acteur comme d'un prodige, et lui inspira la curiosité de l'entendre. Ce grand homme se rendit à une des représentations que donnait la société de Lekain. On avait annoncé *Mahomet*, et notre jeune acteur remplissait le rôle de Séide.

M. de Voltaire ne fut pas moins étonné que M. d'Arnaud. Après la représentation, il fit venir Lekain et le complimenta. Ce jour est éternellement resté gravé dans sa mémoire : il le regardait comme le plus heureux de sa vie, et n'en parlait qu'avec un noble orgueil.

M. de Voltaire avait fait élever un théâtre dans sa maison, rue Traversière : il y fit jouer Lekain successivement dans toutes ses pièces, et l'on se doute bien que ce grand poëte ne dédaigna pas de donner des leçons et des conseils à un jeune homme en qui

il trouvait les plus rares dispositions pour un art qu'il chérissait. C'est à ces leçons, c'est à ces conseils que Lekain dut les progrès rapides qu'il fit dans l'art dramatique.

Sans être téméraire, on sait ce que l'on vaut,

a dit je ne sais quel poëte. Il était donc naturel qu'après le noviciat qu'il venait de faire, Lekain se crût en état de débuter sur la scène française : et certes il se rendait justice.

Après quelques sollicitations, il obtint l'ordre de son début, et parut pour la première fois sur le Théâtre français le lundi 14 septembre 1750, dans le rôle de Titus de la tragédie de *Brutus*. Ce début fut aussi brillant que pénible : brillant par les applaudissements qu'il obtint; pénible par la multitude des cabales et des ennemis qui vinrent l'assaillir. Pendant quinze mois que durèrent ses débuts, la cabale, constamment acharnée contre lui, l'accueillait avec des huées au moment où il paraissait en scène. Quand on a la conscience de son talent, on ne peut que s'irriter contre une injustice aussi criante que celle qu'il éprouvait journellement. Fatigué de tant de persécutions, Lekain renonça à l'espérance d'être reçu; et il était au moment de se rendre à l'invitation du roi de Prusse, qui désirait le voir s'attacher au théâtre de Berlin, quand la princesse de Robecq, qui l'aimait et le protégeait, ainsi que M. de Voltaire, s'opposèrent à son dessein. On trouva le moyen de surmonter l'intrigue qui s'opposait à sa réception : il reparut le 25 avril 1751, et fut reçu aux appointements. Au mois de novembre suivant, on lui donna demi-part, et en 1754 il eut part entière. J'étais entré à la Comédie française un an avant cette dernière époque; et quoique comédien depuis plusieurs années, il m'avait été impossible de deviner les causes qui s'étaient si longtemps opposées à la réception d'un homme dont les succès, dès son premier début, avaient dû faire présumer qu'il serait un jour l'honneur et la gloire du premier théâtre de l'univers. A quoi donc tenait le projet de l'en éloigner? Si je le disais, on aurait peine à y croire. Lekain était d'une taille médiocre; il avait la jambe courte et arquée, la peau du visage rouge et tannée, les lèvres épaisses, la bouche large, l'œil plein d'expression, à la vérité; mais c'était le seul avantage qu'il

tînt de la nature : enfin son visage offrait un ensemble désagréable ; et le costume semi-français dans lequel on jouait alors la tragédie, les paniers dont les héros de théâtre s'affublaient, n'étaient rien moins qu'avantageux pour diminuer une partie des défauts dont je viens de parler. Il succédait à Dufresne, un des plus beaux hommes qu'il fût possible de voir ; il se trouvait en scène avec Grandval, acteur plein de grâce et de noblesse ; débutait en même temps que Bellecour, dont la figure aimable et la taille riche et élégante fixaient tous les yeux, qui d'ailleurs était puissamment protégé par madame de Pompadour : en voilà sans doute assez pour qu'on puisse former des conjectures. Les hommes sont bien faibles quand ils veulent lutter contre la portion la plus aimable de la société. Enfin, le dirai-je? les femmes avaient conçu une antipathie marquée pour Lekain. Madame de Pompadour, plus juste que toutes celles de son sexe, malgré la protection dont elle couvrait Bellecour, fut la première à rendre justice à Lekain. Et comment ne la lui aurait-elle pas rendue? il arrachait des applaudissements même à l'envie.

Lekain avait la prononciation nette, une diction pure ; personne ne parlait mieux sa langue ; mais il avait la voix dure et aigre. C'est un reproche fondé qu'on lui faisait. Quel moyen employa-t-il pour rendre cette voix moelleuse et flexible, pour ne proférer que des sons qui allaient jusqu'à l'âme? Comment s'y prit-il pour animer sa physionomie, et en faire le siége de toutes les passions qu'il éprouvait dans ses rôles? De quel talisman usa-t-il pour faire passer dans l'âme des spectateurs l'impression qu'il voulait leur communiquer? C'est ce que j'ignore, ou, pour mieux dire, c'est ce que je ne puis concevoir. Quelque étude qu'on fasse sur soi-même, encore laisse-t-on quelquefois apercevoir les traces des défauts dont on a cherché à se corriger. Mais, chez Lekain, tout était devenu parfait, tout était en accord. Ses gestes, il les puisait dans la nature : on aurait pu défier la plus sévère attention, pour en trouver un seul en lui qui ne fût marqué au coin de la vérité et du génie.

Qui peut avoir oublié son jeu terrible et animé dans le rôle d'Arsace dans la tragédie de *Sémiramis* de Voltaire, lorsque, sor-

tant du tombeau de Ninus, le bras nu et ensanglanté, les cheveux épars, au bruit du tonnerre, à la lueur des éclairs, arrêté à la porte par la terreur, il lutte pour ainsi dire contre la foudre? Ce tableau, qui dure quelques minutes, est de son invention, et n'a jamais manqué de produire le plus grand effet sur les spectateurs.

N'oublions pas non plus (je crois l'avoir déjà dit) qu'il fut le premier qui donna l'idée de la réforme dans les costumes tragiques.

Lekain avait un goût sûr, formé par une étude profonde de nos chefs-d'œuvre dramatiques; il y joignait des connaissances solides dans l'histoire des belles-lettres : il lui était donc difficile de donner son suffrage à plusieurs productions dramatiques de nos jours, et son suffrage était considéré. C'en fut assez pour lui faire des ennemis parmi les gens de lettres. Plusieurs de ceux qui feignaient de croire qu'il avait dénigré leurs talents, en n'admirant pas leurs ouvrages (comme si c'était dénigrer le talent que de ne pas approuver aveuglément l'œuvre qu'on soumet à notre jugement), crurent donner atteinte à sa réputation d'acteur, en prononçant partout qu'il ne jouait bien que dans les tragédies de M. de Voltaire, parce que ce grand poëte avait pris soin de lui donner l'esprit de tous les rôles dont il était chargé; mais qu'il était très-médiocre dans les tragédies de Corneille, de Crébillon, etc., etc. S'il était incomparable dans Vendôme, Mahomet, Gengis-kan, Orosmane, Ninias, Zamore, Tancrède, OEdipe, il n'était pas moins admirable dans Néron, Ladislas, Cinna, Manlius, Oreste (dans *Andromaque*), Antiochus (dans *Rodogune*), le comte d'Essex, Rhadamisthe; et, parmi les pièces des littérateurs ses contemporains, Oreste (dans *Iphigénie en Tauride*), Anténor (dans *Zelmire*), Bayard, Guillaume Tell, lui devaient une partie de leurs succès.

Ces bruits sourds de ses ennemis se perdaient dans le vague de l'air : bien convaincu enfin que c'était la voix qui prêche dans le désert, on chercha à pénétrer jusque dans sa vie privée. Que trouva-t-on? Un homme qui faisait consister son bonheur dans le bien qu'il faisait aux malheureux dont il était environné. Dix familles subsistaient de ses bienfaits. Une bibliothèque nom-

breuse et bien choisie faisait tout son amusement, et quelques amis toute sa société.

M. de Marmontel avait fait des changements considérables à *Venceslas*, tragédie de Rotrou. Ces changements déplaisaient au public, ainsi qu'à ceux des acteurs en possession des rôles de cette pièce; mademoiselle Clairon était la seule qui les eût approuvés. Lekain, qui s'était encore plus que les autres déclaré contre les corrections de M. de Marmontel, et qui avait motivé ses raisons, s'était bien promis de ne point débiter les vers substitués par cet académicien à ceux de Rotrou. M. Colardeau lui avait arrangé le rôle de Ladislas.

Cette pièce fut donnée à la cour avant d'être jouée à la ville; et, au grand étonnement de mademoiselle Clairon, Lekain récita le rôle fait par M. Colardeau, en se contentant de lui donner ses répliques. Mais cette actrice, qui ne trouvait dans ce qui les précédait rien de ce qui convenait à son jeu muet, préparé pour les vers de M. de Marmontel, fut, comme on se l'imagine bien, entièrement déroutée. Ordre fut donné à Lekain, par MM. les gentilshommes de la chambre, de ne point dire les vers de M. Colardeau lors de la représentation de *Venceslas* à Paris. Mais l'ordre ne lui ayant pas été donné en même temps d'y substituer ceux de M. de Marmontel, il profita de cette réticence pour conserver dans son rôle tous ceux de Rotrou qui ne pouvaient pas, en raison des changements, nuire à la représentation.

Les corrections que M. de Marmontel avait faites à *Venceslas* occasionnèrent entre lui, alors auteur du *Mercure*, et Fréron, auteur de l'*Année littéraire*, une discussion polémique.

Le premier annonça au public que les comédiens avaient décidé de ne jouer sur leur théâtre que le *Venceslas* de Rotrou. M. de Marmontel lui donna un démenti dans le *Mercure*, et annonça de son côté qu'on ne jouerait que le *Venceslas* retouché. Fréron répondit en insérant dans son journal une lettre de mademoiselle Dangeville, et une autre de Lekain, qui détruisaient l'annonce de M. de Marmontel. Les suites de cette querelle n'ayant plus rien de commun avec Lekain, nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudront en être instruits aux journaux du temps.

Après une maladie assez longue, causée par ses travaux dramatiques, Lekain reparut sur le théâtre, dans le rôle du comte de Warwick : il fut reçu avec transport, et l'on fit une application très-heureuse des quatre premiers vers de ce rôle à l'acteur qui les récitait.

Je ne m'en défends pas : ces transports, cet hommage,
Tout le peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités :
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.

Les applaudissements redoublèrent à ce dernier vers, et la salle retentit d'exclamations.

Lorsqu'on donna en 1773 l'*Assemblée,* comédie de M. Lebeau de Schosne, pièce composée pour célébrer l'année séculaire de la mort de Molière, Lekain se trouva par événement chargé d'en faire l'annonce. Il profita de cette occasion pour exprimer les sentiments de reconnaissance des comédiens et leur piété filiale envers l'homme de génie, le fondateur et le plus beau modèle de la bonne comédie, leur bienfaiteur et leur père. Il déclara en même temps que les comédiens réservaient le produit de la représentation à l'érection du buste de Molière.

« Si nous perdions Lekain, dit M. de la Harpe, l'art de la bonne déclamation serait à peu près perdu pour la scène française, où il n'y a plus de grand talent tragique, et où l'on ne connaît plus en général que le bredouillage et les convulsions. »

A l'époque où M. de la Harpe s'exprimait ainsi, nous possédions Larive, dont le beau talent donnait un démenti à cet arrêt injuste. Qu'on me pardonne cette réflexion, dictée par la vérité. Si Lekain lui était supérieur sous certains rapports, Larive avait aussi pour lui de ces beautés dramatiques qui lui étaient particulières, et Lekain était le premier à les admirer dans cet acteur, jeune alors : car personne ne rendit plus de justice que lui aux talents dont il était environné.

Que de choses il me resterait à dire sur cet homme, aussi estimable dans sa vie privée qu'étonnant sur la scène française ! Mais il faut savoir s'arrêter.

A la suite d'une représentation de *Vendôme*, et dans laquelle

il sembla se surpasser (le 24 janvier 1778), il lui survint une fièvre, suivie d'une inflammation d'entrailles, et bientôt de la gangrène. L'art du célèbre Tronchin ne pouvait porter aucun remède à cette horrible maladie; il mourut le dimanche 8 février, sur les deux heures. Le soir même, le parterre demanda de ses nouvelles à l'acteur qui, suivant l'usage d'alors, annonçait le spectacle qu'on devait donner le lendemain (c'était M. Monvel), et qui ne répondit que par ces mots : *Il est mort!*

Ces mots furent répétés par toute la salle avec un cri de douleur, auquel succéda un silence de consternation.

Je m'étais placé à l'amphithéâtre, le jour de la première représentation du *Roi Lear*. Près de moi était un Anglais (M. Taylor), jeune homme de beaucoup d'esprit, et qui parlait notre langue comme la sienne. Pendant les quatre premiers actes, il avait constamment applaudi et la pièce et le jeu des acteurs : le cinquième était à peine commencé, que je m'aperçus qu'il faisait tous ses efforts pour ne point pouffer de rire : enfin, n'y pouvant plus tenir, il quitta la place.

La pièce terminée, j'allai dans le foyer; et la première personne que j'y rencontrai fut M. Taylor, qui m'aborda. « Convenez, me dit-il, monsieur Préville, que vous me regardez comme un homme bien bizarre, bien ridicule, et, pour tout dire, comme un véritable Anglais! »

On se doute bien de ma réponse : « Écoutez-moi, ajouta-t-il, et vous me direz ensuite si, à ma place, vous auriez eu plus de flegme.

« Il y a deux ans qu'à Londres je me trouvai à la représentation du *Roi Lear*. Au moment où Garrick fond en larmes sur le corps de Cordélia, on s'aperçut que les traits de sa physionomie prenaient un caractère bien éloigné de l'esprit momentané de son rôle. Le cortége qui l'environnait, hommes et femmes, paraissaient agités du même vertige : tous paraissaient faire leurs efforts pour étouffer un rire qu'ils ne pouvaient maîtriser.

Cordélia elle-même, qui avait la tête penchée sur un coussin de velours, ayant ouvert les yeux pour voir ce qui suspendait la scène, se leva de son sopha, et disparut du théâtre en s'enfuyant avec Albani et Kent [1], qui se traînait à peine.

« Les spectateurs ne pouvaient expliquer l'étrange manière dont les acteurs terminaient cette tragédie, qu'en les supposant tous saisis à la fois d'un accès de folie. Mais leur rire, comme vous allez voir, avait une cause bien excusable.

« Un boucher, assis à l'orchestre, était accompagné d'un *bull dog* (chien de combat avec les taureaux) qui, ayant pour habitude de se placer sur le fauteuil de son maître, à la maison, crut qu'il pouvait avoir le même privilége au spectacle. Le boucher était très-enfoncé sur son banc; de sorte que *Turc,* saisissant l'occasion de se placer entre ses jambes, sauta sur la partie antérieure du banc, puis, appuyant ses deux pattes sur la rampe de l'orchestre, se mit à fixer les acteurs d'un air aussi grave que s'il eût compris ce qu'ils disaient. Ce boucher, qui était d'un embonpoint énorme, et qui n'était point accoutumé à la chaleur du spectacle, se sentit oppressé. Voulant s'essuyer la tête, il ôta sa perruque, et la plaça sur la tête de *Turc,* qui, se trouvant dans une position remarquable, frappa les regards de Garrick et des autres acteurs. Un chien de boucher, en perruque de marguillier (car il est bon de dire que son maître était officier de paroisse), aurait faire rire le *Roi Lear* lui-même, malgré son infortune: il n'est donc pas étonnant qu'il ait produit cet effet sur son représentant, et sur les spectateurs qui, ce jour-là, se trouvaient réunis dans la salle de Drury-Lane.

« Cette scène m'est tellement restée gravée dans la mémoire, qu'il ne m'a pas été possible de revoir à Londres la tragédie du *Roi Lear*. J'imaginais qu'en la voyant représenter traduite en français, le souvenir de *Turc* fuirait de ma mémoire. Effectivement il ne m'avait point occupé pendant les quatre premiers actes; mais je n'ai pu échapper à ce souvenir lorsqu'est arrivé

[1] Cet acteur, qui avait près de quatre-vingts ans, jouait avec tout le feu de la jeunesse. Sa marche seule était chancelante. Le théâtre anglais présentait à la même époque un autre phénomène : c'était le vieux Maklin qui, à quatre-vingt-quatre ans, remplissait encore des rôles qui exigeaient une grande vivacité dans l'action.

(*Note de l'éditeur.*)

l'acte dans lequel eut lieu l'événement que je viens de vous raconter. »

Préville, qui s'était figuré cette scène telle qu'elle avait dû se passer, avoue que, depuis qu'il en eut connaissance, il lui fut impossible de voir une représentation du *Roi Lear* sans être forcé, comme M. Taylor, de quitter la salle lorsqu'on commençait le cinquième acte.

FIN DES MÉMOIRES DE PRÉVILLE.

MÉMOIRES

DE DAZINCOURT.

MÉMOIRES

DE DAZINCOURT.

VIE DE DAZINCOURT.

Joseph-Jean-Baptiste Albouis, né à Marseille le 11 décembre 1747, était fils d'un négociant aussi recommandable par sa probité que par ses connaissances commerciales, et parent ou allié des premières maisons de commerce de cette ville : il y fut élevé au collége de l'Oratoire; c'est dire qu'il fit d'excellentes humanités, et qu'il reçut une bonne éducation. C'est à cette première époque de la vie de Dazincourt que se rapporte une anecdote assez piquante par la célébrité des personnages qu'elle met en scène.

Un goût véritable se trahit dès l'extrême jeunesse : celui de Dazincourt pour la déclamation était prouvé. On le désignait toujours pour prononcer le discours d'usage à la fin de l'année collégiale; et la manière distinguée dont il s'en acquittait l'avait fait surnommer, par ses camarades, *l'Orateur*.

On sait que lorsque quelque personnage d'un rang éminent, soit dans le clergé, soit dans l'armée, soit dans la magistrature, vient visiter un collége, l'usage est qu'il accorde un congé extraordinaire aux écoliers, sur la demande que ceux-ci ne manquent jamais d'en faire. Dazincourt était *d'office* chargé de cette commission, et il s'en acquittait à la satisfaction générale.

Dans une visite qu'avait faite M. de Belloy, alors évêque de Marseille, Dazincourt avait porté la parole au nom de ses condisciples, et le congé désiré avait été accordé par monseigneur. Messieurs les oratoriens, qui savaient parfaitement bien accorder la dissipation nécessaire à la jeunesse avec les études qu'elle doit remplir, avaient jugé à propos de reculer ce congé de quelques jours. Grands murmures alors de la part de la troupe indocile, et

comité des meilleures têtes, présidé, comme de raison, par Dazincourt. On décida qu'il fallait envoyer une députation à l'évêque, pour lui porter plainte d'une infraction faite à sa volonté. Décider et agir fut l'affaire d'un moment. Pendant que les uns détournaient la surveillance du portier, Dazincourt s'échappa, et se rendit au palais épiscopal, accompagné de deux de ses camarades. Ces jeunes fous demandèrent à parler à M. de Belloy. On les fit entrer. L'évêque était, pour le moment, entouré de ses grands vicaires et de plusieurs autres personnes distinguées. Dazincourt, sans être intimidé de son cortége, s'avança vers lui, et l'abordant respectueusement, mais avec la gaieté de son âge, il lui dit : « Monseigneur, je viens au nom de mes condisciples demander à votre grandeur le *redressement d'un tort grave* fait à nos plaisirs : il vous appartient de réprimer ce qui pourrait devenir un abus. Certain que nous avons besoin d'être quelquefois distraits du sérieux de nos occupations, vous avez bien voulu nous accorder un *grand congé* : on refuse de nous en faire jouir.

« Nous vous demandons justice, monseigneur, *de cet attentat à notre propriété;* car ce congé est bien à nous, puisque vous avez eu la bonté de nous le donner. »

M. de Belloy, qui présumait, avec raison, que ces jeunes étourdis s'étaient rendus à l'évêché à l'insu de leurs maîtres, les gronda avec douceur de leur insubordination.

« Mais, monseigneur, lui dit Dazincourt, votre grandeur est bien convaincue que nous ne devions pas demander à nos maîtres la permission de venir vous porter une plainte contre eux. »

L'évêque sourit; et, tout en continuant à leur remontrer que l'obéissance aux volontés de leurs instituteurs était leur premier devoir, il écrivit une lettre au supérieur de l'Oratoire, et la remit à Dazincourt.

Entre autres phrases était celle-ci :

« Je désire qu'il ne soit fait aucun tort à ces messieurs, ni dans *leur bien*, ni dans leur *honneur*, ni dans leur *personne*, et qu'on les fasse jouir demain du congé que je leur ai accordé. Ils ont reçu avec docilité la petite remontrance que je leur ai faite sur leur escapade. »

Les études de Dazincourt étant terminées, quoiqu'il eût à

peine atteint sa seizième année, il fut question de faire pour lui le choix d'un état.

Madame Audibert sa tante, pour laquelle M. le maréchal de Richelieu avait la plus profonde estime et la plus tendre amitié, se chargea du soin de le présenter et de le mettre sous la protection de ce seigneur. Plus qu'un autre, il pouvait le servir dans une carrière qu'il avait glorieusement parcourue. Personne n'ignore qu'à l'âge de vingt-neuf ans le duc de Richelieu, nommé à l'ambassade de Vienne, dans les temps difficiles où se trouvait alors la France avec cette cour et celle d'Espagne, parvint, en très-peu de mois, à concilier d'une manière honorable nos intérêts respectifs avec ces deux cours; et que de ce moment il prouva que ses talents en diplomatie égalaient ceux qu'il avait déjà déployés à la tête de nos armées.

Des affaires d'intérêt appelaient madame Audibert à Bordeaux: le maréchal, en sa qualité de gouverneur de la province, y résidait une partie de l'année, et s'y trouvait pour le moment. Elle lui présenta son neveu. La manière de s'énoncer du jeune Albouis, les réponses spirituelles qu'il fit aux diverses questions du maréchal, lui concilièrent l'amitié de ce seigneur, qui, pendant un mois qu'il resta à Bordeaux, exigea qu'il vînt journellement causer quelques heures avec lui. Ce que le maréchal aurait fait pour prouver à madame Audibert l'estime qu'il avait pour elle, on peut dire qu'il le fit pour satisfaire l'inclination que lui inspirait Albouis. Au moment de son départ, il demanda à cette dame la faveur de le garder auprès de lui en qualité de secrétaire, « jusqu'au moment, ajouta-t-il, où j'aurai trouvé l'occasion de lui procurer un poste, que certainement il honorera par ses talents. »

Albouis revint à Paris avec le maréchal; et, de ce moment, M. Boquemar, savant distingué, qui remplissait près de ce seigneur la double fonction de bibliothécaire et de secrétaire, se reposa entièrement sur son jeune collègue du travail entier du cabinet: travail que celui-ci partageait souvent avec le président de Gascq, ami intime du maréchal.

C'est à cette école, c'est à celle de l'abbé de Voisenon, et des hommes les plus instruits comme les plus aimables, qui tous

regardaient comme une faveur d'être admis dans la société du maréchal de Richelieu, qu'Albouis acheva de se former. Il eût été trop heureux si, jeté dans cette ville de plaisirs, il avait pu résister, avec le goût inné qu'il avait pour la comédie, au plaisir de la jouer sur quelques théâtres particuliers. Il en existait un alors rue de Popincourt, qui méritait d'être distingué des autres. Les sociétaires, tous jeunes gens bien nés et très-riches, avaient pour spectateurs la meilleure compagnie de Paris en femmes comme en hommes. Cette réunion était une véritable assemblée de famille. Les comtes de Sabran, de Gouffier, de Loménie, etc., etc., la jeune marquise de Folleville et sa sœur, etc., etc., y développaient des talents qui auraient été applaudis avec justice au Théâtre français. Albouis, lié d'amitié avec les comtes de Sabran et de Gouffier, leur marqua quelque désir d'être admis dans leur société théâtrale. Sa gaieté naturelle, la finesse de ses reparties, sa manière de raisonner différents rôles de comédies, étaient sinon l'annonce du talent, au moins l'indication qu'il ne pouvait pas être en dissonance avec l'esprit du rôle dont il se chargeait. On lui laissa le choix de celui qu'il voudrait jouer; et huit jours après il parut dans le Crispin des *Folies amoureuses*, rôle dans lequel il mérita les applaudissements qui lui ont depuis été prodigués à juste titre. Familiarisé par la lecture avec les auteurs dramatiques, il ne s'occupa plus que du soin de meubler sa mémoire des rôles auxquels la nature l'appelait : le travail de son secrétariat n'en souffrit point : il prenait sur ses nuits les heures qu'il consacrait pendant le jour à étudier et à jouer la comédie. Les applaudissements qu'il recevait, donnés par des gens auxquels on ne pouvait refuser le talent de bien juger, devaient enivrer le cœur d'un jeune homme qui n'avait point encore assez d'expérience pour résister à une vocation qui l'excluait des postes honorables qu'il aurait pu occuper dans la société.

Le maréchal, à cette époque, désirait mettre en ordre les Mémoires de sa vie privée, comme ceux de sa vie publique : il dictait en conséquence à Albouis les divers événements que sa mémoire lui rappelait; et celui-ci était chargé de les rédiger et de les mettre en ordre. Le duc était très-satisfait de son travail, mais Albouis ne l'était guère de sa générosité. Il y avait près de trois

ans qu'il lui était attaché, sans en avoir reçu même le plus léger présent. Lancé dans un genre de société qui exigeait une sorte de représentation, Albouis avait bientôt dissipé la légère pension qu'il recevait de sa famille. Madame Audibert et son père étaient autorisés à croire que le maréchal de Richelieu payait son travail autrement qu'avec des éloges; et, soit faiblesse, soit fierté, Albouis ne demandait rien, ni au maréchal ni à ses parents; mais il avait des entretiens fréquents avec les usuriers. Rien n'est plus facile que d'emprunter; les moyens de s'acquitter sont plus difficiles, quand on n'en a pas de personnels : c'est ce dont s'aperçut Albouis, lorsque les honnêtes prêteurs auxquels il s'était adressé furent fatigués d'attendre l'effet de ses promesses.

Le maréchal de Richelieu venait de partir pour Bordeaux, et Albouis, sous un prétexte de santé, s'était exempté de l'y accompagner. Déjà il roulait dans sa tête le projet de renoncer à l'existence honorable qui l'attendait, et d'aller développer dans un pays étranger le talent que la nature lui avait donné. Il était appelé, comme malgré lui, à l'état de comédien.

Un officier de dragons, à peu près de son âge, et tout aussi étourdi que lui, avec lequel il était fort lié, applaudissait à son plan, parce que, de son côté, il était dévoré du désir de jouer la comédie. Tous deux s'enhardissaient dans leur projet, et n'attendaient pour l'exécuter, l'un, qu'une prolongation de congé, sous le prétexte d'affaires de famille; l'autre, que l'argent nécessaire pour satisfaire à ses engagements. L'officier de dragons reçut la prolongation qu'il demandait, et Albouis son argent, accompagné d'un sermon que lui faisait son père. La péroraison lui annonçait que c'était pour la première et dernière fois qu'on lui pardonnait ses folles dépenses, et qu'on y satisfaisait.

Albouis fit assembler ses honnêtes créanciers, leur distribua les fonds qu'on lui avait envoyés, et partit avec son ami. Leur projet était de se rendre à Bruxelles; ils prirent la route de Lille, où ils devaient s'arrêter. Albouis avait l'intention d'y voir M. Monvel, père de l'acteur célèbre mort il y a quelques années. Il l'avait connu à Marseile, et espérait qu'il lui donnerait, ainsi qu'à son ami, quelques renseignements utiles pour leur projet. Effectivement, M. Monvel, après avoir employé tous les

moyens de les en détourner, leur remit une lettre pour Dhannetaire, alors directeur du théâtre de Bruxelles.

Porteurs de cette lettre, qui était un véritable diplôme pour eux, ils arrivèrent à Bruxelles ; et dès le lendemain ils rendirent visite à Dhannetaire, à qui ils la remirent. Tout en en faisant la lecture, il promenait ses regards sur eux. Lorsqu'il l'eut terminée, « Messieurs, leur dit-il, je suis fâché de ne pouvoir vous servir dans la petite escapade que vous projetez, et dont je vous engage à perdre l'idée. Vous êtes bien jeunes : vous n'avez sûrement pas réfléchi sur les conséquences qui peuvent en résulter pour vous. Croyez-moi, retournez dans le sein de vos familles : vous n'avez pas senti que l'état que vous voulez embrasser vous en éloignerait à jamais, en suivant une première impulsion ; vous enfonciez le poignard, poursuivit-il en fixant l'officier de dragons, dans le cœur d'une mère respectable ; et vous, en reportant ses yeux sur Dazincourt, dans celui d'un père dont vous faites la plus chère espérance. »

Tirant alors de son secrétaire une lettre dont il leur fit la lecture, et dans laquelle on lui désignait leur état respectif, « Vous voyez, dit-il, que j'étais prévenu de votre arrivée, et du motif qui vous amène ici. »

Un peu décontenancés par la réception d'un homme qu'ils avaient regardé comme devant leur aplanir toutes les difficultés du nouvel état qu'ils voulaient embrasser, Albouis et son camarade se regardaient, et semblaient méditer leur réponse. Enfin, tous deux de concert répondirent à Dhannetaire qu'avant de quitter Paris ils avaient fait toutes les réflexions que la prudence avait pu leur suggérer, et qu'ils étaient bien certains l'un et l'autre de ne point encourir l'indignation de leurs parents, en mettant leur projet à exécution. « Puisque vous nous refusez votre appui, ajoutèrent-ils, nous allons nous rendre à la Haye : là, nous trouverons sans doute dans Mérillan un homme qui nous donnera les seuls conseils que nous attendions de vous, et que nous nous serions fait une gloire de suivre. Il nous eût été agréable de débuter dans la carrière de la comédie sous les auspices du plus grand maître qu'on reconnaisse aujourd'hui dans cet art. »

Quel homme n'a pas un peu d'amour-propre? et quel est le

comédien qui pourrait s'en défendre, surtout quand il est effectivement doué d'un grand talent? Tel était Dhannetaire; personne ne connut mieux que lui la comédie, et son nom peut être dignement placé entre ceux de Préville et de Grandménil.

Flatté, quoiqu'il le méritât, du tribut que nos jeunes gens payaient à son talent, Dhannetaire quitta le rôle de prédicateur pour prendre celui qu'il remplissait beaucoup mieux; et bientôt il s'étendit avec complaisance sur les qualités qu'exigeaient l'état de comédien.

« Il faut, dit-il avec une sorte d'enthousiasme, il faut naître comédien; si la nature ne vous a pas destinés à cet état, l'art ne fera jamais de vous des acteurs parfaits. Sans doute vous savez quelques rôles : voyons, répétez quelques morceaux de ceux qui vous sont les plus familiers. »

L'officier de dragons déclama une partie de celui d'Égisthe dans la tragédie de *Mérope*, et celui d'Arviane dans *Mélanide*. « Bien : malheureusement trop bien! » dit Dhannetaire.

Albouis, à son tour, répéta le rôle d'Hector dans la comédie du *Joueur*, et quelques scènes du Crispin des *Folies amoureuses*. Dhannetaire l'avait écouté avec la plus sévère attention; et, lorsqu'il eut fini, il sembla qu'il sortait d'une profonde rêverie. « Une manière originale, nulle imitation, une diction pure, un jeu sage et raisonné! De quelle école sortez-vous donc? dit-il à Albouis; et quel maître oserait vous donner des leçons? Mon ami, je vous prédis... » Ici il s'arrêta; puis, continuant quelques moments après : « Mes enfants, il est encore temps de faire un pas rétrograde : songez à ce que vous quittez, et réfléchissez bien sur l'état que vous voulez embrasser. Venez me voir quand vous voudrez; je désire, pour votre bonheur à venir, que ce soit pour me faire vos adieux; et pour l'honneur de l'art... Revenez quand vous voudrez. »

Albouis et son ami retournèrent chez Dhannetaire deux jours après. « Notre sort est décidé, lui dirent-ils en entrant; c'est à vous à fixer le jour de nos débuts. Voilà le résultat de nos dernières réflexions. »

Dès le lendemain, ces messieurs répétèrent en scène les rôles qu'ils avaient choisis; et leurs débuts, fixés à la quinzaine, fu-

rent annoncés. La veille du jour où l'officier de dragons devait paraître, fut celui de sa renonciation forcée à son projet de jouer la comédie. Sa famille, instruite par l'envoyé de France résidant alors à Bruxelles, qu'il était au moment de monter sur le théâtre, envoya dans cette ville un ami particulier, qui arriva assez à temps pour arrêter ce jeune homme sur le bord du précipice. Prières, menaces, promesses, il fallut tout employer pour le faire renoncer au parti qu'il avait pris : heureusement on réussit.

La famille d'Albouis, prévenue trop tard par la même voie, ne fut instruite que lorsqu'il n'était plus temps de remédier au mal; et, dans l'accès d'une juste colère, il en fut méconnu, jusqu'à ce qu'enfin l'estime générale dont il jouissait eût un peu cicatrisé la plaie qu'il avait faite dans le cœur d'un père et d'une famille respectables.

Le départ de l'officier de dragons, et celui d'Albouis, était la nouvelle de toute la ville : on était dans l'erreur relativement à celui-ci. Les éloges qu'on avait faits de son jeu, d'après les répétitions, avaient précédé son début; et déjà on regrettait de l'avoir perdu sans l'entendre, quand il parut le jour pour lequel il avait été annoncé, sous le nom de Dazincourt, qu'il avait cru devoir adopter par égard pour sa famille. Le rôle de Crispin des *Folies amoureuses* était celui qu'il avait choisi pour son début. Ce jour fut pour lui celui d'un triomphe complet, et d'autant plus complet, que ses camarades eux-mêmes ne purent s'empêcher de mêler leurs applaudissements à ceux d'un public éclairé. Dhannetaire s'était placé au milieu du parterre, pour que rien ne lui échappât. « Jamais, disait-il à tous ceux qui l'environnaient, début ne fut plus brillant. » Dazincourt parut successivement dans divers rôles de la grande livrée; et, dans tous, ses succès furent les mêmes. Il était acteur consommé avant de savoir marcher sur les planches : cette inexpérience était le seul reproche qu'on aurait pu lui faire, si la justesse de ses tons, et la manière spirituelle dont il remplissait la scène, eussent permis de remarquer ce défaut, inséparable d'un début. Au bout d'un mois, le théâtre lui était aussi familier que dans les derniers jours où nous l'y avons vu.

Celui qui pendant trois ans avait eu pour modèle l'homme le plus galant du dernier siècle, avait dû nécessairement profiter des leçons de son maître. Tout ce qui composait la cour du maréchal de Richelieu, tous ceux qui se trouvaient en contact direct avec lui, adoptaient nécessairement ses goûts comme ses opinions. Le maréchal eut des prétentions sur les femmes jusqu'au dernier instant de sa vie. Il n'avait pas moins de soixante-dix ans lorsque Dazincourt occupa près de lui la place de secrétaire : à cet âge on peut être galant, et plaire par l'amabilité de son esprit ; mais l'esprit ne tient jamais lieu, près des femmes, des grâces de la jeunesse. Madame R... de C..., une des plus belles créatures dont il soit possible de se créer l'image, était à cette époque l'idole en titre du maréchal ; et si Dazincourt avait plu à celui-ci par les agréments de son esprit, il avait plu encore davantage à madame R... de C... par ceux de sa figure. Il n'avait rien de régulier dans les traits ; mais ses yeux petillaient d'esprit ; sa physionomie, toujours riante, inspirait la gaieté ; et, dans sa vivacité provençale, il donnait des grâces aux expressions les plus simples. Enfin la maîtresse du maréchal, du premier moment qu'elle avait vu le jeune secrétaire, l'avait aimé, et s'était dit intérieurement que s'il avait moins d'expérience en amour que son patron, il devait au moins employer en actions le temps que le maréchal employait en belles paroles ; et l'action était, pour une femme telle que madame R... de C..., une de ces conditions sans laquelle il n'est pas permis de s'enrôler sous les bannières de l'amour.

Le maréchal n'était point jaloux par caractère ; mais ses années et sa longue expérience des femmes le rendaient un peu défiant sur leur constance : aussi n'avait-il jamais été le premier quitté. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il avait un rival dans son secrétaire. Il avait été si souvent infidèle, qu'il fallait bien qu'à son tour il rencontrât une femme qui donnât à quelqu'un la préférence sur lui. Assez sage pour se taire, il ne fut point assez généreux pour continuer à madame R... de C... ses bienfaits. Heureusement elle jouissait d'une sorte d'aisance qui lui devint suffisante lorsqu'elle ne fut plus obligée, pour plaire au maréchal, d'avoir une certaine représentation. Elle fut l'amie

constante de Dazincourt jusqu'au moment où elle mourut. En quittant Paris, il ne lui avait point fait part de son projet, et ce ne fut qu'à son arrivée à Bruxelles, après ses débuts, qu'il l'instruisit du nouvel état qu'il avait embrassé.

Du moment où Dazincourt fut admis à Bruxelles aux appointements de comédien, et qu'il eût été inutile, par conséquent, de chercher à le détourner du théâtre, puisque, le premier pas fait, rien n'aurait pu effacer l'impression fâcheuse qu'elle aurait laissée dans les esprits, il écrivit à madame R... de C... la lettre suivante, en date du 30 avril 1771 :

« Mon absence subite, mon adorable amie, et l'ignorance des lieux que j'habite, doivent vous donner de l'inquiétude : il y a trop longtemps que j'ai appris à juger votre cœur, pour n'être pas convaincu que vous m'aimez véritablement. Vous n'apprendrez donc pas sans intérêt que j'existe, et vous m'aimerez encore quand vous saurez que le parti que j'ai pris pourra, dans les premiers moments où il sera connu, m'aliéner le cœur de ceux auxquels je suis uni par les liens du sang. Mais l'amitié est plus indulgente; et la vôtre me blâmera peut-être, sans pour cela qu'elle en soit altérée. Répondez-moi franchement, si je suis dans l'erreur : c'est de votre réponse que dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

« Vous avez vu les embarras dont j'étais environné à Paris; et si j'avais voulu vous en croire, vous les auriez fait disparaître; ce qui, d'après mes principes, ne pouvait me convenir. Si j'ai le malheur de perdre votre amitié, j'ai voulu au moins toujours conserver votre estime; et c'eût été la perdre que de contracter vis-à-vis de vous une dette dont je ne voyais pas les moyens de m'acquitter. La perspective d'une place de secrétaire d'ambassade, dont M. le maréchal me berçait pour m'interdire sans doute le droit de lui parler de mes travaux gratuits près de lui, eût certainement été une raison plausible, pour tout autre que pour moi, d'accepter vos offres de service; mais ne connaissez-vous pas comme moi le caractère de ce vieux courtisan? et vous et moi ne lui avons-nous pas souvent entendu professer sa grande maxime : *Ne refuser jamais, et toujours promettre?*

Dans dix ans, ma position serait près de lui ce qu'elle a été depuis le moment où il m'a gratifié du titre de son secrétaire, auquel il aurait dû ajouter : *sans émoluments, quoique obligé à une représentation dispendieuse*. Il en est résulté pour moi ce qui devait être : des emprunts onéreux, auxquels je n'aurais jamais pu satisfaire, si mon frère, encore plus que mon père (dont les moyens sont aujourd'hui bien diminués de ce qu'ils étaient, par les malheurs multipliés qu'il a éprouvés), n'était pas venu à mon secours. La générosité de l'un, car mon frère est père de famille, et la gêne dans laquelle je mettais mon père, ont été pour moi une leçon dont je devais profiter. En restant chez le maréchal, il fallait que je leur fusse à charge à l'un ou à l'autre : j'ai donc été forcé de trouver en moi-même les ressources que j'avais le droit d'attendre de celui à qui mes veilles et mon travail assidu n'ont jamais pu arracher que des éloges : c'est une fumée dont j'aurais pu payer mon tailleur et mes autres fournisseurs, s'ils avaient voulu s'en contenter; mais ces misérables ouvriers sont insensibles à tous les compliments : le son seul de l'argent flatte leurs oreilles, et j'avoue qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

« Il faut enfin, mon amie, que j'aborde la grande question que je vois errer sur vos lèvres : *Que faites-vous?* Je joue la comédie aux appointements de 1200 livres pour la première année, et je suis honoré de l'amitié d'un grand prince qui a la bonté de ne pas me traiter en comédien. Si cette dernière phrase peut vous faire pardonner celle qui la précède, je recevrai une lettre de vous. Elle assurera mon repos, si c'est l'amitié qui la dicte. »

De Mme R... de C...

« Paris, ce 27 mai 1771.

« Vous désirez une réponse à votre dernière lettre, parce que vous présumez que, vaincue par vos raisons, j'applaudirai à la folie que vous avez faite : il n'est en mon pouvoir que de vous la pardonner. Puissiez-vous ne jamais vous en repentir! je crains bien que mon vœu ne soit impuissant. Mais comme revenir sur ce sujet serait aujourd'hui chose inutile pour votre gloire

à venir, et que vous ne désirez probablement en acquérir que dans les coulisses, je ne vous en parlerai qu'autant que je ne pourrai séparer de votre état les choses dont je vous entretiendrai.

« Je me réserve à vous gronder lors de mon passage à Bruxelles, où je compte arriver dans les derniers jours de juillet. Mon médecin m'ordonne les eaux de Spa, et la traverse de la forêt des Ardennes m'effraye; j'aime mieux faire une plus longue route, et l'éviter. Croyez-vous que ce soit la véritable raison qui me fait choisir celle de Bruxelles? vous auriez tort d'avoir une idée contraire. Ingrat! croyez-vous que je puisse jamais oublier la manière dont vous m'avez quittée? Me faire un mystère de votre beau projet! Qu'en serait-il résulté, si vous eussiez eu avec moi la franchise qu'un ami doit à son amie? Vous seriez encore monsieur Albouis, et vous n'êtes que Dazincourt. Cette idée me fait mal : il faudra pourtant bien que je m'y accoutume, puisque je veux toujours être votre véritable amie. »

De Mme R... de C...

« Paris, ce 10 juillet 1771.

« Le maréchal est arrivé hier de Bordeaux : Boquemare lui avait mandé que vous n'aviez pas paru à l'hôtel depuis son départ, et qu'on ignorait ce que vous étiez devenu. A peine était-il descendu de voiture, que, sans se donner même le temps de m'écrire un mot, il m'a dépêché Zéphyr, avec humble prière de me rendre chez lui, sans faire d'autre toilette que celle dans laquelle son coureur me trouverait. Vous savez comme celui-ci remplit ses commissions : une voiture du maréchal m'attendait : il m'a fallu, bon gré, mal gré, y monter telle que j'étais; et je vous assure que mon désordre n'était pas un effet de l'art.

« Je me doutais, et vous vous doutez sûrement aussi, que vous étiez l'objet du désir qu'il avait de me voir. Chemin faisant, j'ai eu le temps de préparer mes réponses. Je n'étais pas bien fâchée de trouver l'occasion de lui dire qu'il ne s'était jamais mis en peine de savoir comment vous existiez depuis que vous lui étiez attaché.

« Dès que je parus, je fus introduite près de lui; et, avant de

me parler de moi, avant de m'adresser le plus simple compliment, sans même répondre à celui que je lui faisais sur son retour : « Ce n'est pas de tout cela, m'a-t-il dit, qu'il s'agit. Où « est Albouis? — Je l'ignore (et cet œil scrutateur que vous « lui connaissez cherchait à lire au fond de mon cœur). — « Pas possible; vous seriez la première femme pour laquelle.... « — Monsieur Albouis aurait été discret. N'est-ce pas là, mon« sieur le maréchal, ce que vous voulez dire? — Si je ne le dis « pas, je le pense. Mais point de dissimulation : dites-moi où « il est; c'est de vous que je veux le savoir : vous n'ignorez pas « que j'ai plus d'un moyen pour être instruit du lieu de sa re« traite. Je sais qu'il a des dettes; si c'est par cette raison... « — Il les a acquittées, monsieur le maréchal; et si je ne crai« gnais de vous offenser, je vous dirais qu'il n'a tenu qu'à vous « qu'il n'en contractât pas. »

« Ici le maréchal, qui, comme vous savez, est assez flegmatique, éprouva pourtant un petit mouvement de colère.

« Et comment, s'il vous plaît, aurais-je pu empêcher cet « étourdi de faire des dettes? — En lui donnant chaque année « des honoraires... » Un regard imposant m'a forcée d'interrompre ma phrase; mais il m'avait entendue, et cela me suffisait.

« Je mens assez maladroitement; le maréchal m'excédait de questions, et dans toutes je voyais l'intérêt que vous lui inspirez. J'étais au moment de lui dire la vérité : heureusement on annonça le duc de Fronsac, ce qui mit fin à notre conversation. Je le quittai, parce que je voyais que ma présence gênait son fils. — « Voulez-vous bien, madame, me dit-il, me recevoir « demain vers midi? » Vous devinez ma réponse.

« Midi sonnait à peine à ma pendule, quand il arriva chez moi. Il fut encore question de vous, et toujours de vous. Pour le coup, j'étais trop bien préparée pour que cette conversation fût longue. Aussi je vous assure qu'elle fut très-concise : fermement persuadé que j'ignorais où vous étiez, il jugea qu'il était inutile de la prolonger.

« Me croiriez-vous, si je vous disais qu'alors, ne s'occupant plus que de moi, il voulut revenir sur le passé? Vous me con-

naissez. A mon tour, je pris le ton que je croyais me convenir, et je ne lui laissai pas la plus légère espérance de pouvoir jamais me faire oublier qu'en rompant les liens qui m'avaient attachée à lui, il m'avait rendu des droits que j'avais l'intention de conserver éternellement.

« N'attendez plus de lettres de moi; je compte dans huit jours me mettre en route pour les eaux de Spa. »

La date de la lettre suivante indique assez qu'elle fut écrite au retour de madame R... de C... des eaux de Spa.

« Paris, ce 12 octobre 1771.

« J'étais ici depuis huit jours, et je n'avais point entendu parler du maréchal, quand hier, à mon grand étonnement, il se fit annoncer chez moi. « Je vous crois, m'a-t-il dit, un peu plus en « fonds aujourd'hui pour me donner des nouvelles d'Albouis « qu'avant votre départ pour Bruxelles, où sûrement vous n'a« vez pas manqué de le voir, et de mêler vos applaudissements « à ceux que le public lui donne. » Il n'y avait pas moyen de reculer, et j'avouai qu'effectivement je vous avais vu. C'est par le prince de Ligne qu'il a été instruit que vous étiez attaché au théâtre du prince Charles. « C'est un homme perdu. » Voilà où se borna sa conversation sur vous. Au reste, il paraît que les personnes de qui vous étiez connu ici ignorent parfaitement le parti que vous avez embrassé. J'ai vu le comte de Sabran et M. Colombat, qui m'ont beaucoup demandé de vos nouvelles : j'ai répondu que je vous croyais à la Martinique, près de monsieur votre frère. Mais le mystère de votre *transmutation* ne tardera pas à être connu : le retour des buveurs d'eau de Spa et d'Aix l'éclaircira. Dans le nombre de ceux qui reviennent par Bruxelles, et vous savez que ce n'est pas le moindre, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas quelques-uns pour qui votre nom de Dazincourt ne soit pas un masque suffisant pour leur faire oublier qu'ils ont vu votre chienne de figure sur un certain Albouis que tout le monde recherchait à Paris pour l'amabilité de ses manières, la finesse de ses reparties, et la douceur de son caractère. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien

en venir à jeter le masque ; et c'est, je crois, ce qui vous inquiète le moins aujourd'hui : tant il est vrai qu'il n'y a que le premier pas qui coûte !

« Les marins, lorsqu'ils passent sous le tropique pour la première fois, sont, dit-on, forcés de se soumettre à une certaine cérémonie qu'ils appellent le *Baptême :* elle consiste, je crois, à être plongé à diverses reprises dans la mer ; mais on s'en rachète quand on veut payer un certain droit à l'équipage. Il me semble que les comédiens sont soumis, lors de leur début sur un nouveau théâtre, à une cérémonie qui sans doute leur paraît moins désagréable, et dont ils ne se rachètent pas. Ne la nomment-ils pas le mariage de comédie? Je n'ai pas voulu vous en parler à mon départ de Bruxelles, quoique vous auriez pu, je crois, me donner à ce sujet des détails satisfaisants ; car le comte de Lannoy, dans la loge de qui vous m'avez vue, et qui ignorait que vous me fussiez connu, m'avait raconté la manière dont vous aviez débuté à Bruxelles dans tous les genres. En bon comédien, vous avez subi la loi qui vous assujettissait aux *us et coutumes* de votre nouvel état. Votre choix n'a pas été malheureux : la plus belle des trois Grâces, et possédant tous les talents! Ce début vaut bien l'autre. »

De Dazincourt.

« Bruxelles, le 20 novembre 1771.

« Vous avez raison, mon amie, il est impossible qu'on ignore longtemps mon séjour ici, et mon genre d'occupations : j'avais prévu tout cela à l'avance ; mais qu'y faire? Je ne me repens point du parti que j'ai pris : il m'aurait causé des regrets infinis, si vous aviez persisté à le désapprouver. Mes raisons vous ont, sinon convaincue, au moins paru recevables. Que me reste-t-il de plus à désirer? N'aurai-je pas un double mérite, si, dans mon métier de comédien, je continue à mériter l'estime des honnêtes gens? Ce sera l'étude de toute ma vie.

« Je m'aperçois bien que tout n'est pas roses dans cet état : indépendamment des tracasseries et des petites intrigues de coulisses, il faut avoir à supporter la morgue des vieux comé-

diens, et la grossière insolence des jeunes. Jusqu'à présent j'ai eu le bon esprit de ne rien voir dans les manières de ceux-ci vis-à-vis de moi; mais je crains qu'on ne me force à m'en apercevoir, et c'est alors que je ferai ma profession de foi.

« L'amitié de Dhannetaire, celle de ses filles, à qui il a prodigué la plus brillante éducation, et qui ne sont comédiennes, et très-excellentes comédiennes, que sur la scène, me dédommage des petits désagréments dont il est presque impossible de se garantir.

« Je ne suis point encore assez initié dans le tripot comique pour vous parler savamment de ces mariages que vous regardez comme en étant une des bases; et sans doute M. le comte de Lannoy a voulu s'amuser, en me désignant à vous comme l'heureux amant d'une des trois Grâces. Je présume qu'il est question des filles de D...[1]. Nul ne saurait lire dans l'avenir; je ne réponds donc pas de ce qui peut arriver : mais dans ce moment mon rôle se borne à celui d'un sigisbée plein d'attentions et de respect pour sa dame; c'est celui où je me bornerai, si le diable n'est pas plus malin que moi. Il entre dans mes projets de donner tout mon temps à l'étude, et c'est ce que je fais; le reste est pour l'amitié, et vous en avez la meilleure part. »

Il paraît que Dazincourt, peu familiarisé, comme il le disait, avec les intrigues de coulisse, eut quelques désagréments à essuyer de la part de deux ou trois de ses camarades. Dans sa correspondance avec madame R... de C..., se trouve une note particulière qui n'est adressée à personne, et qui semble être un simple *pro memoria*.

Elle est conçue en ces termes :

« Aujourd'hui, à l'issue de la répétition, j'ai rendez-vous au cours : j'y dois trouver le nommé Dangeville, figurant dans les ballets, et chargé de quelques accessoires, à qui j'ai parlé hier pour la première fois depuis sept mois que je suis ici : voici à quelle occasion.

« On donnait le *Festin de Pierre*, dans lequel il était chargé

[1] Dazincourt aurait manqué aux premières lois de la galanterie, s'il fût convenu vis-à-vis madame R... de C... qu'il était un peu plus que le sigisbée d'Ang..... (*Note de la première édition.*)

du rôle de Pierrot. Les trois premières scènes du premier acte étaient terminées, Dangeville n'avait pas paru : on le cherchait partout sans le trouver. Dhannetaire, qui jouait le rôle de Sganarelle, était furieux ; je m'habillai à la hâte pour le remplacer. J'entrais en scène au moment où Dangeville arriva. En rentrant dans la coulisse, il m'adressa le propos le plus insolent ; je me contentai de lui demander s'il était ivre : ce monsieur a la réputation de n'être pas très-sobre, et celle d'être un spadassin. Son ami particulier, le nommé Dub..., présent à cette querelle ridicule, a feint de vouloir l'apaiser, ce qui n'était pas très-difficile pour mon compte. Le spectacle s'est terminé ; et comme je m'en retournais chez moi, j'ai été accosté par ce même Dub... qui me sommait, au nom de Dangeville, de me trouver le lendemain à midi au cours, pour lui rendre raison de l'insulte qui je lui avais faite. « J'y serai, » a été ma seule réponse. Dub.... paraissait vouloir entrer en explication, me parler d'excuses. J'ai répété, « J'y serai, » et j'ai tourné le dos au champion de M. Dangeville.

« J'arrive de mon rendez-vous : j'avais prié Patrat de m'accompagner ; nous avons été un peu surpris l'un et l'autre de voir Dangeville et Dub... suivis de plusieurs de nos camarades.

« On a débuté par me parler d'excuses : j'ai ôté très-silencieusement mon habit, et me suis mis en garde. Dangeville se souviendra longtemps de la leçon que je lui ai donnée. Une légère blessure que je lui avais d'abord faite, mon épée ayant glissé sur ses côtes, paraissait l'avoir plus que satisfait : il me le disait, au moins, d'une manière à me le persuader. « Si vous l'êtes, mon brave, ai-je répondu, il faut à mon tour que je le sois. Allons, en garde ! » Il était furieux, et hurlait comme un démoniaque. Une fausse parade que j'ai faite en relevant son épée lui a donné sur moi l'avantage de me tirer un peu de sang. Ce succès semblait l'enhardir : il a été de peu de durée : on a relevé Dangeville.

« Sa blessure n'est pas mortelle : il désire me voir ; j'irai.

« Le plus lâche des hommes, Dub..., avait incité Dangeville à me faire une querelle d'Allemand, en lui persuadant que je serais trop heureux s'il agréait mes excuses. Dub..., aussi médiocre acteur qu'il est impudent, déplaît au public, qui le souffre, mais ne l'applaudit jamais. Il s'est imaginé que j'avais formé

une cabale contre lui. Eh! qu'ont de commun mes rôles et les siens? Il joue les seconds amoureux dans l'opéra-comique, et je tiens à l'emploi des casaques. Il y a des hommes que leur amour-propre égare d'une manière bien étonnante! La cabale qui existe contre Dub..., c'est la médiocrité de son talent comme chanteur et comme acteur. »

On en forma une contre Dazincourt, à la suite de cet événement; ce qui lui avait inspiré du dégoût pour son état, si l'on en juge par la lettre suivante. Elle ne porte pas le nom de celui à qui il l'écrivait : il y a lieu de présumer que c'est à M. Monvel père, puisqu'à son passage à Lille il s'était adressé à lui pour en obtenir quelques renseignements sur le théâtre de Bruxelles.

« Bruxelles, le 15 décembre 1771.

« Votre prophétie se vérifie, mon cher patron. Vous aviez raison de m'annoncer que le jour viendrait où je me repentirais de m'être voué à un état pour lequel, vous me le disiez fort bien, il faudrait avoir deux âmes : l'une pour jouir des agréments passagers qu'il procure; l'autre, pour se mettre au-dessus de toutes les tracasseries qui me paraissent aujourd'hui en être inséparables; et quand, par le plan de vie que je me suis tracé, il m'est impossible de ne pas les éviter, puis-je me flatter d'une existence tranquille? Plaire au public, voilà l'ambition à laquelle se bornent nos désirs; si à force de travail on réussit à capter sa bienveillance, on se croit heureux : mais la basse jalousie (c'est encore une de vos observations) attend dans la coulisse, au sortir de la scène, l'acteur qui a reçu quelques applaudissements. Je croyais que vous outriez le tableau, pour m'ôter le désir de le voir de près. Si le peu de talent que je possède offusquait ceux dont je partage l'emploi, j'en serais moins surpris, quoique assurément ils seraient peu fondés en raison, puisque je suis encore loin de pouvoir les atteindre; mais Dhannetaire et Grandménil, quand je serais leur heureux rival, seraient les premiers à me féliciter sur mes succès. Ceux que j'ai pu obtenir sont leur ouvrage; c'est sous ces grands maîtres dans l'art que j'en étudie les principes; chaque jour ils m'encouragent, et mon désir eût

été de me former à leur école, puisque je ne pouvais pas me former à la vôtre.

« Depuis quelques jours je m'étais aperçu que, toutes les fois que je paraissais en scène dans un des rôles que Dhannetaire m'a abandonnés, un *brouhaha*, qui prouvait le mécontentement, partait de différents coins du parterre. Je ne savais à quoi l'attribuer, puisque précédemment j'avais été parfaitement accueilli dans ces différents rôles. Je ne suis point assez aguerri avec un pareil bruit pour que mes moyens physiques n'en souffrent pas, et la faiblesse de mon jeu justifie alors un mécontentement injuste dans son principe. Incertain sur le parti que je devais prendre, et presque résolu à quitter le théâtre, j'aurais sans doute suivi cette idée, sans l'événement dont je vais vous rendre compte.

« Je devais paraître dans une pièce qui n'a pas encore été jouée ici, et, sans dire à Dhannetaire quelles étaient mes raisons, je l'engageai à s'en charger. Prevôt était présent; il prit la parole : « En vous confiant ce rôle, me dit-il, Dhannetaire prouve « qu'il sait apprécier votre talent; il ne doute pas que vous ne « soyez en état de vous en acquitter à la satisfaction générale. Ce « n'est pas le public, mon ami, qui est mécontent de votre jeu; « vous en aurez la certitude par les applaudissements que vous « recevrez dans ce nouveau rôle. »

« Je sortis de chez Dhannetaire avec Prevôt, et, le cœur gonflé d'amertume, je le laissai lire jusqu'au fond de ma pensée. Il employa tous les moyens que purent lui suggérer son amitié pour arrêter mon découragement, et ne me quitta que lorsqu'il crut m'avoir rendu mon énergie.

« La pièce nouvelle était annoncée pour le 10 de ce mois. Dhannetaire m'avait comblé d'éloges à la sortie de la répétition générale qui s'en était faite le 9; mais je n'en étais pas plus rassuré pour le grand jour : il arriva, et, contre mon attente, contre l'usage, même assez suivi ici, de ne point applaudir la présence de l'acteur, mais seulement son jeu, lorsque je parus je fus accueilli avec une sorte d'enthousiasme que je pris d'abord pour une ironie, et qui me déconcerta; mais bientôt je vis que je devais effectivement cette réception à la bienveillance du public. Si mon talent n'en fut pas doublé, mon zèle au moins le

fut, et je doute que jamais j'en mette plus dans ceux que je su destiné à remplir.

« A qui devais-je ce nouveau miracle? C'est ce que j'ignorais, et ce qui vous surprendra; je n'en dus l'explication, pour le moment, qu'au hasard qui me fit entendre la conversation qu'avait, avec un de ses camarades, un des plus médiocres acteurs de notre théâtre.

« L'estime générale qu'on accorde à Prevôt [1] est la récompense de son talent et de ses mœurs; l'amitié de tous ses camarades, est celle de sa conduite avec eux; et s'il en est quelques-uns parmi ceux-ci qui ne lui rendent pas la justice qu'il mérite, au moins ils le craignent, parce qu'il sait se faire respecter.

« Certain qu'il ne s'était point trompé dans sa découverte, il s'est rendu chez Dub.... et Mol.... : « Si demain, leur a-t-il dit, Dazincourt n'est pas applaudi, dès qu'il paraîtra, par les mêmes personnes que vous *avez lancées sur lui* depuis quinze jours, c'est au comte de Cobentzel à qui je m'adresserai pour avoir raison de ces perturbateurs et de ceux qui les font agir. *Vous m'entendez.* » Tous deux cherchaient à s'excuser, et assuraient, *sur leur honneur*, qu'ils étaient dans une parfaite ignorance des causes de cette menace. Prevôt s'est contenté de leur répondre : *Vous m'avez entendu;* et effectivement le résultat a prouvé qu'il ne s'était pas trompé.

« Cette satisfaction serait bien suffisante pour moi, si ce qui en est la cause ne m'annonçait pas qu'il faut lutter perpétuellement contre des menées sourdes, qui tôt ou tard me détacheront de mon goût pour le premier des arts.

« C'est dans le sein de l'amitié que je dépose mes chagrins : c'est d'elle seule que j'attends des conseils. Adieu, mon cher patron. »

Vers cette époque eut lieu l'aventure suivante. Dazincourt la raconte ainsi dans un de ses manuscrits :

[1] Prevôt était un acteur tragique, distingué par ses mœurs et par le plus précieux talent. Il venait de quitter le théâtre français de Saint-Pétersbourg, lorsqu'il parut sur celui de Bruxelles. Il aurait pu venir débuter à Paris, où, sans nul doute, il aurait eu le plus grand succès; mais, pendant son séjour en Russie, il avait eu les pieds gelés, au point qu'on avait été obligé de lui faire l'amputation d'une partie des doigts; en sorte qu'il marchait très-difficilement sur la scène. Il redoutait l'attention sévère du public de Paris sur ses attitudes, forcées par cet accident. (*Note de la première édition.*)

La princesse de Schouyel était parente éloignée des comtes de Besterbatof. Ils étaient deux frères : l'un avait été chancelier de l'impératrice Élisabeth, qui l'avait exilé en Sibérie pour cause *de* trahison. Catherine II, à son avénement à la couronne, rendit au frère de cet exilé, alors ambassadeur à...., les biens immenses du chancelier qui avaient été confisqués : il était mort dans son exil. L'ambassadeur survécut peu d'années à ce bienfait de sa souveraine : il mourut sans enfants, et ne laissa d'autre héritière que la jeune comtesse de Besterbatof sa parente. Une fortune considérable, réunie à la plus charmante figure, la rendait un parti important; elle aurait bien voulu décider elle-même de son sort. Le comte de Zabi...., Polonais excessivement riche, sollicitait depuis longtemps le bonheur de devenir son époux. Elle l'aimait; mais l'idée de tout lui devoir humiliait un peu son orgueil, et, sans rejeter ses soins, elle éloignait toujours un moment qu'elle désirait autant que le comte. L'héritage qu'elle venait de faire sembla lui rendre son amant plus cher, et de ce moment il fut décidé entre eux que la fin de son deuil serait l'époque de leur réunion.

Elle était alors au nombre des *frêles* de l'impératrice, et sous la tutelle d'une tante qui l'aimait comme si elle eût été sa fille. Cette tante avait approuvé sa conduite vis-à-vis du comte Zabi....; et mademoiselle de Besterbatof n'imaginait pas que rien pût s'opposer au bonheur qu'elle attendait d'un hymen que son cœur avait toujours désiré, mais qu'elle désirait encore plus depuis que sa fortune égalait, ou, pour mieux dire, surpassait celle de son amant.

A la cour des rois le cœur peut faire un choix, mais il faut que la volonté du souverain le sanctionne; et déjà Catherine avait décidé que mademoiselle de Besterbatof aiderait, par sa grande fortune, le prince de Schouyel qu'elle affectionnait, et qui était peu riche, à soutenir la dignité de son rang. Son attachement pour le comte de Zabi.... n'était point un mystère. Il fut chargé d'une mission pour Varsovie, et l'on profita de son absence pour conclure le mariage de mademoiselle de Besterbatof avec le prince de Schouyel. A peine avait-elle eu le temps de prévenir son amant, que l'impératrice avait disposé de sa main.

Zabi.... revint à Pétersbourg, sa mission étant remplie. Il serait difficile de peindre son désespoir, il le serait de peindre celui de mademoiselle de Besterbatof. Trop timide pour avoir osé refuser à sa souveraine de faire le sacrifice de sa personne, et trop franche pour avoir caché au prince de Schouyel le sentiment qu'elle éprouvait pour le comte de Zabi...., elle avait cru que cet aveu suffirait pour le faire renoncer à devenir son époux; elle s'était trompée. Quoique la plus belle des femmes, le prince n'avait point fait attention à la régularité de ses traits, il n'en avait fait qu'à sa fortune.

Il est assez rare d'être jaloux d'une femme pour laquelle on n'éprouve pas d'amour; le prince l'était de la sienne, et le comte de Zabi... était l'objet de sa jalousie. Cependant, par égard pour la princesse, il s'était abstenu même de lui faire une visite de bienséance : il l'aimait trop pour ne pas sacrifier à son repos les sentiments qu'elle lui avait inspirés, et il savait que c'eût été le troubler, que de se présenter chez elle. Cette conduite du comte de Zabi.... opéra précisément le contraire de ce qu'il voulait: le prince s'imagina qu'il se dédommageait en secret des privations qu'il s'imposait aux yeux du public; plus d'une fois, lorsqu'il le rencontrait dans différentes sociétés, il le lui avait fait entendre, et le comte avait toujours eu l'air de ne point comprendre ce qu'il voulait dire.

Le comte de Zabi.... se faisait une étude particulière de fuir toutes les sociétés dans lesquelles il aurait pu rencontrer la princesse de Schouyel. Il faut le dire, indépendamment du soin de ménager la réputation de cette princesse, qu'on n'aurait pas manqué d'attaquer si on l'avait vu lui rendre quelques soins, son amour-propre souffrait de voir qu'elle l'eût sacrifié, sans aucune espèce de résistance, à un simple désir de sa souveraine; car il était loin de croire qu'il y eût eu une volonté absolue.

Une fête que donnait le comte de Woronzof, à laquelle toute la noblesse de Saint-Pétersbourg se trouvait invitée, fut l'écueil contre lequel échoua son projet d'éviter éternellement la princesse de Schouyel. Il était bien certain de l'y rencontrer, et il y vint; ce fut la première personne sur laquelle ses yeux se portèrent en entrant dans un des salons où l'on était rassemblé :

elle était entre madame de Bint.... et la princesse de Zcz.... Lié d'amitié avec madame de Bint...., qui l'avait remarqué à son arrivée, il eût été peu galant de ne pas s'en approcher; il l'eût été bien peu, en causant avec elle, de ne pas adresser la parole aux dames qui l'accompagnaient. Eh! comment se trouver près d'une femme qu'on a aimée et qu'on aime encore, sans vouloir fixer son attention? Pour le repos de la princesse, elle retrouva Zabi.... ce qu'elle l'avait toujours vu, je veux dire l'homme le plus aimable et le plus doux. Il se plaignit de son malheur en homme qui sait apprécier la perte qu'il a faite, mais sans reproche, et se contentant de déplorer le sort qui l'avait si cruellement servi. Il ne la quitta pas une partie de la nuit. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient aperçus que le prince de Schouyel les avait continuellement observés.

Le lendemain de cette fête, la princesse éprouva, de la part de son mari, plusieurs reproches dans lesquels se trouvait mêlé le nom de Zabi..... Elle crut ne pas devoir y répondre; elle savait qu'intérieurement elle n'en avait point à se faire. Fatigué sans doute de son silence, le prince la quitta : deux heures après, on le ramena chez lui baigné dans son sang, et pouvant à peine prononcer quelques mots.

« Je me suis vengé en partie, dit-il à la princesse qui était accourue pour lui prodiguer tous ses soins, de l'offense cruelle que vous avez faite à mon honneur; mais ma vengeance ne sera complète que lorsque je vous aurai fait partager le sort de votre amant. » La mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter son affreux projet; il mourut le lendemain.

Avant de quitter la fête qu'avait donnée le comte de Woronzof, le prince de Schouyel avait chargé un de ses gens de dire au comte de Zabi.... qu'il l'attendrait à deux heures sur les bords de la Neva, et qu'il espérait que là il voudrait bien lui répéter la longue conversation qu'il avait eue avec la princesse pendant une partie de la nuit.

Le comte s'y était trouvé, accompagné du colonel Butturlin. Le prince l'était de son côté par le comte Narischkin.

Dès qu'ils furent en présence, Zabi.... voulut entrer en explication; il avait affaire à un furieux. Le prince de Schouyel, sans

vouloir rien écouter, tira son épée et se mit en garde. Leur combat fut terrible. Zabi.... avait d'abord cherché simplement à parer les bottes que lui portait son adversaire; mais bientôt il vit qu'il lui fallait défendre sa vie, et de ce moment il attaqua à son tour. L'un et l'autre perdaient beaucoup de sang; leurs témoins voulaient les séparer, il n'y eut pas moyen. Zabi.... fut tué sur la place, et le prince de Schouyel, comme je viens de le dire, ne survécut que quelques heures aux blessures qu'il avait reçues.

Les reproches amers et peu mérités qu'avait reçus la princesse de Schouyel n'étaient pas la seule injustice que son mari eût commise envers elle avant de mourir; il l'avait déshonorée aux yeux du colonel Butturlin, qui avait servi de témoin à Zabi...., ainsi qu'à ceux du comte de Narischkin; et ces deux messieurs étaient convaincus que la princesse était coupable. Le comte de Narischkin, particulièrement attaché au prince de Schouyel, crut honorer sa mémoire en divulguant les causes de son combat, qui devint bientôt la fable de toute la ville.

On trouve dans sa conscience un refuge contre la calomnie; mais la fibre sensible n'en est pas moins émoussée.

La princesse n'eut pas le courage d'opposer un front calme aux bruits infâmes qu'on faisait courir sur elle. Véritablement affligée d'ailleurs d'être la cause, quoique bien innocente, de la mort de deux hommes dont elle aimait l'un, et dont elle s'était accoutumée, par devoir, à respecter l'autre, elle prit le parti de quitter Pétersbourg, et de se rendre en France sous un nom supposé, et sans autre suite que celle d'une de ses femmes qui était Allemande, et dont elle connaissait toute la discrétion. Sa tante fut la seule personne qu'elle instruisit de son projet, et la seule chargée de la gestion des biens qu'elle laissait en Russie, où elle se proposait de ne revenir que lorsqu'on aurait oublié, pour ainsi dire, son existence.

Elle prit sa route par Varsovie, où elle savait que le comte de Zabi.... avait un neveu qui n'existait que de ses bienfaits. Elle savait aussi que le frère de Zabi...., qui, par sa mort, devenait son héritier, ne conserverait pas à ce neveu l'existence honorable qu'il avait eue jusqu'alors : se regardant comme la cause de

son malheur futur, elle avait projeté d'y remédier. Elle le fit venir à son passage, et déposa en sa présence chez le banquier Wolff, en billets de change dont elle s'était munie, une somme de cent mille roubles, pour être mise à sa disposition à l'époque de sa majorité : il n'avait plus que six mois pour y atteindre. Elle était censée avoir reçu cette somme du comte de Zabi...., et remplir son intention.

Ce trait de la princesse de Schouyel suffirait seul pour prouver la délicatesse de ses sentiments. Mais combien d'autres n'en pourrais-je pas citer qui honorent sa grande âme!

Son désir de se rendre en France, ou, pour mieux dire, celui de s'éloigner d'un pays où, dans l'espace de moins de six mois, elle avait éprouvé tant de tribulations, était si vif, qu'elle traversa la Moravie, et arriva à Vienne plutôt en courrier que comme une femme délicate, qu'un aussi long voyage aurait dû faire succomber à la fatigue. Cependant elle resta une semain à Vienne pour se reposer; mais elle ne s'y montra point, et n satisfit pas même au mouvement de curiosité qu'elle avait de visiter la ville et ses environs. Elle quitta Vienne, et prit la route de Munich, où elle fit encore un court séjour, et ne s'arrêta ensuite qu'à Stuttgard : c'était la patrie de la femme qui l'accompagnait. Elle lui avait demandé la grâce d'y voir sa famille, et la princesse ne crut pas devoir la lui refuser, en raison du dévouement qu'elle lui marquait.

Ce ne fut qu'en arrivant à Strasbourg qu'elle respira librement; il lui semblait qu'elle rentrait dans sa patrie après une longue absence. En y arrivant, elle avait pris à son service un domestique, prétextant que le sien était resté malade à Munich. Les langues anglaise et française lui étaient aussi familières que la sienne. Elle s'était donnée dans cette ville pour Anglaise et pour veuve d'un négociant mort aux grandes Indes, et avait pris le nom de Williams, qu'elle conserva tant qu'elle resta hors de sa patrie.

Son projet avait d'abord été de se fixer à Paris, et d'y louer une maison agréable, dans laquelle elle se proposait de vivre entièrement retirée. Deux ou trois mois de séjour dans cette ville l'en dégoûtèrent; et elle la quitta pour aller se confiner en

Auvergne, dans un nameau environné de montagnes, et dans lequel se trouvaient quelques habitations éparses. Là, livrée à une sombre mélancolie, n'ayant d'autre occupation que celle de secourir des voisins pauvres et grossiers, il lui fallut bien payer sa dette à la nature : elle y éprouva une maladie qui aurait pu être d'autant plus dangereuse, qu'éloignée de tous les secours de la médecine, elle n'eut que ceux de l'excellente femme qui l'avait accompagnée. La seule consolation qu'elle éprouvait était de recevoir de loin en loin des nouvelles de sa tante, par l'intermédiaire d'un banquier de Paris qui recevait ses lettres, et faisait passer à sa tante celles qu'elle lui adressait. On ne sent vraiment le prix de la santé que lorsqu'on vient d'éprouver une maladie douloureuse; c'est alors qu'on se rattache à la vie, et c'est ce que fit la princesse de Schouyel. A peine entrée dans sa convalescence, elle répandit de nouveaux bienfaits sur les malheureux qui l'environnaient; et, comblée de leurs bénédictions, elle partit pour Orléans, dans le dessein d'y consulter un médecin qu'elle avait eu occasion de voir à Paris, et qu'elle savait retrouver dans cette ville, où il lui avait dit que son intention était de s'établir, parce qu'il s'y retrouverait au sein de sa famille. Elle s'informa de lui en arrivant à Orléans : il y était effectivement; elle le fit appeler. Son état n'exigeait plus que des ménagements ; mais il était facile à un médecin expérimenté de voir, d'après quelques observations qu'il avait faites, que le remède le plus puissant qu'il pût employer, pour une malade telle que la princesse de Schouyel, était de lui ordonner beaucoup de distraction.

M. Thierry (ainsi se nommait ce médecin) était un homme extrêmement aimable : sa conversation avait un charme particulier; c'était presque la seule personne avec laquelle la princesse avait eu des entretiens suivis depuis son départ de la Russie; il n'était pas étonnant qu'elle éprouvât un véritable plaisir à recevoir ses visites, qu'il prolongeait autant que la bienséance pouvait le lui permettre. Ce docteur, de son côté, qui ignorait quel était le rang et la fortune de la princesse, avait avec elle cette honnête familiarité que permettait son état. Son amabilité, cachée sous le voile d'un noir chagrin l'intéressait; il lui don-

naît des soins avec un zèle inimaginable. Depuis plus de quinze jours ils ne lui étaient plus nécessaires; et M. Thierry, qui, depuis deux mois que la princesse était à Orléans, s'était fait une douce habitude de venir journellement passer quelques heures auprès d'elle, craignant qu'enfin elle n'attribuât à quelque vue d'intérêt ses fréquentes visites, lui avait conseillé de prendre les eaux de Spa; il lui réitéra ce conseil : « C'est le dernier, lui dit-il, que je puisse vous donner; la diversion affermira votre santé. — Mais si je trouve ici cette diversion, répondit la princesse, qu'ai-je besoin d'aller la chercher plus loin? Docteur, vous lasseriez-vous de me donner vos soins? — Vous ne le croyez sûrement pas. »

Un moment de silence succéda; la princesse semblait méditer ce qu'elle allait dire. Élevant alors timidement la voix, elle questionna M. Thierry sur la situation de sa fortune. Un peu surpris de cette question, à laquelle il était loin de s'attendre, il y répondit cependant avec franchise. L'honnête aisance dont il jouissait pouvait le dispenser de continuer à exercer la médecine; et, en se retirant au sein de sa famille, il n'avait eu d'autre but que de vivre tranquillement de son revenu, sans tirer aucun parti de ses talents, dont il ne faisait usage que vis-à-vis de ses amis.

La princesse de Schouyel, tout en félicitant M. Thierry sur son heureuse position, avait l'air de regretter que son art ne fût pas son unique ressource. « Sans nul doute, ajouta-t-elle, j'userais de votre conseil pour aller prendre les eaux de Spa, si j'avais auprès de moi un homme dont les conseils pussent me guider, dans le cas où elles ne produiraient pas sur moi l'effet que vous me promettez. » Et, soutenant son rôle de veuve d'un Anglais mort aux Indes, « La fortune considérable, continua-t-elle, que m'a laissée mon mari me permet d'assurer un sort honnête à celui qui se vouerait à la conservation de ma santé : mais où trouver l'homme que je désirerais? » Tirant alors de son doigt un diamant de prix, elle le présenta à M. Thierry : « Ce n'est pas avec de l'argent qu'on paie les soins d'un ami; vous venez de me dire que vous n'en donniez qu'à ceux que vous regardiez comme les vôtres : recevez donc ce gage de l'amitié. »

Le docteur était ému jusqu'aux larmes. « Vous avez imposé

silence à mon amitié, dit-il à la princesse, du moment où vous m'avez demandé quelle était la situation de ma fortune. Je n'aurais jamais osé vous demander la permission de vous accompagner à Spa, et même de vous suivre en Angleterre, en supposant qu'au retour des eaux vous ayez le projet d'y retourner; mais j'aurais acquiescé avec empressement au plus léger désir que vous m'en auriez marqué, si la récompense de mes soins s'était bornée à la simple amitié. Vous me parlez d'intérêt, vous faites plus, vous mettez un prix énorme à ceux que je vous ai donnés, et que je ne puis accepter; c'est m'imposer silence. Le sentiment de la plus profonde amitié, voilà le seul que le respect me commande pour vous : je sens que je le conserverai jusqu'à mon dernier moment; et je sais tout ce que j'aurai à souffrir lorsque je n'aurai plus le bonheur de vous voir. Mais, encore un coup, vos offres imposent dans ce moment silence à mon amitié. — Ainsi, parce que je m'y serais prise avec vous d'une manière maladroite, j'aurais perdu tous les droits à cette amitié que vous prétendez avoir pour moi! Si le cœur vous avait dicté votre réponse, vous auriez fait peu d'attention à la tournure de mes phrases, et déjà nous en serions aux préparatifs du voyage. »

Ces préparatifs furent faits dans le jour, et le docteur Thierry accompagna la princesse de Schouyel à Spa.

Le médecin de l'âme était celui qu'il lui fallait. Elle n'avait jamais joui d'une meilleure santé que lorsqu'elle quitta les eaux pour venir s'établir à Bruxelles, où elle avait fait meubler une maison dans le quartier de la cour.

J'ai dit qu'il était impossible de trouver un homme plus aimable dans sa conversation que le docteur Thierry. Dès que la princesse fut installée dans sa maison, qu'elle avait montée sur le ton d'une honnête aisance, il s'occupa du soin de rassembler chez elle une société agréable; ce qui ne lui fut pas difficile : il était particulièrement connu de M. Sabbatier de Cabre, alors envoyé de France à la cour de Bruxelles. Il fit un choix dans le nombre des personnes qui fréquentaient la maison de cet envoyé; et celle de madame Williams devint une des plus agréables de la ville.

Les campagnes qui environnent Bruxelles, et en général toutes celles de la Flandre, ont un aspect qui flatte l'imagination. Partout on aperçoit la trace du bonheur et de l'aisance ; nulle part, celle de la misère. L'œil s'y repose doucement sur les riches récoltes dans tous les genres dont le pays abonde, et l'homme opulent va se délasser, dans les charmantes habitations qu'il y possède, des plaisirs fatigants de la ville.

Madame Williams loua, entre Cortemberg et Bruxelles, une maison qui avait appartenu au comte de Lascy, qui venait de fixer sa résidence à Vienne. Heureusement située, elle réunissait, pour les dehors, tous les agréments de l'optique; et la disposition de l'intérieur, ainsi que l'élégance des meubles, l'auraient fait prendre pour l'habitation d'une fée.

Une salle de spectacle, petite, mais de la forme la plus avantageuse, et richement décorée, en était un des ornements. Madame Williams, depuis son séjour en France, n'avait pas même eu l'idée d'aller à la comédie : la vue de cette salle lui fit naître le désir de voir celle de Bruxelles; on donnait, le jour où elle y vint, *Amphitryon :* je remplissais dans cette pièce le rôle de Sosie. Elle était placée dans une loge près du théâtre. Je ne sais par quel hasard, en entrant sur la scène, mes yeux se portèrent sur elle ; je sais encore moins comment il se fit que la présence de cette dame, qu'il paraissait probable que je ne connaîtrais jamais, influât tellement sur mon jeu, qu'il me sembla entendre une voix intérieure qui me disait : *Redouble d'efforts, et, si tu le peux, sois supérieur à toi-même.* Je mis effectivement dans mon rôle tout l'art qu'il était en mon pouvoir d'employer, et j'eus le bonheur de me voir applaudir par la belle étrangère qui avait fixé mon attention.

En quittant le théâtre, j'avais perdu l'idée de la revoir ; et depuis plusieurs jours elle s'était effacée de mon imagination, quand je l'aperçus dans une des loges latérales de la salle : je sus le lendemain que cette loge venait d'être louée à l'année par une étrangère, et je ne doutai pas que ce ne fût par elle. Je ne me trompais pas. Le même plaisir que j'avais éprouvé à sa première vue, je l'éprouvais toutes les fois qu'elle venait au spectacle; et il était rare qu'elle y manquât. Ce que je ressentais

pour elle était un sentiment épuré qui ne fatiguait point mon imagination, et qui satisfaisait mon cœur. Il était trop vif pour n'être que de l'amitié; il était trop pur pour être de l'amour : j'étais pénétré pour elle du plus profond respect; je l'aimais enfin de cette amitié qu'un frère peut avoir pour une sœur. Aucun sacrifice ne m'aurait coûté, si, dans mon humble sphère, j'avais pu lui être de quelque utilité. Telle était pour elle la disposition de mon âme, et l'idée qui m'occupait, quand le docteur Thierry, que je ne connaissais que pour l'avoir vu dans la même loge que la princesse de Schouyel, se fit annoncer chez moi.

Après les excuses d'usage, de se présenter sans me connaître autrement que pour avoir eu le plaisir de me voir à la scène, il me fit part du sujet qui l'y amenait.

« Je suis, me dit-il, attaché en qualité de médecin près d'une dame étrangère qui s'est fixée dans ce pays pour quelque temps. Elle partage souvent les applaudissements que le public vous donne; et votre manière de jouer lui a inspiré le désir de prendre quelques leçons de déclamation. Une charmante salle de spectacle qu'elle a dans sa maison de campagne lui a donné l'idée d'y jouer la comédie avec quelques amis; ce serait un amusement et une occupation pour elle : seriez-vous assez bon pour répondre au message dont je suis chargé de manière à ne point me causer le regret de vous avoir importuné? »

On juge bien *qu'en homme modeste*, j'alléguai mon incapacité, et ne parlai que de mon zèle, qui fut agréé; et deux heures après je reçus un message de l'étrangère, qui m'invitait à dîner chez elle.

Si quelqu'un lit jamais cet écrit, s'il a jamais connu le sentiment de la pure amitié, qu'il se rappelle le bonheur dont il a joui en revoyant l'amie dont il était séparé depuis longtemps : c'est ce que j'éprouvai. J'arrivai chez madame Williams, la figure rayonnante de bonheur et de plaisir; et si le respect que j'avais pour elle n'eût pas tempéré l'excès de ce bonheur, je crois qu'au lieu d'une salutation, toujours froide, quelque expression qu'on veuille lui donner, je me serais précipité dans ses bras pour la remercier d'avoir bien voulu faire quelque attention à moi.

Elle débuta par me remercier de la complaisance que je voulais bien avoir de lui enseigner l'art de bien dire, en ajoutant qu'elle craignait de mettre souvent ma patience à une rude épreuve. Je ne fus point galant : je ne pouvais pas l'être d'après la profession de foi que je viens de faire ; je fus vrai, parce que je jugeai, d'après l'organe enchanteur de madame Williams, que j'aurais peu à faire pour rectifier les petits défauts qu'il était impossible qu'elle n'eût pas, n'ayant jamais fait une étude de la déclamation. Le docteur Thierry m'avait vanté son instruction et la délicatesse de son esprit. Il ne me fallut pas beaucoup l'étudier, pour être convaincu qu'il n'avait fait que lui rendre justice. J'ai vu peu de femmes, je pourrais dire peu d'hommes, prononcer avec un tact plus certain sur les différents ouvrages dont elle faisait sa lecture. Son esprit était cultivé ; mais l'art ne se laissait point apercevoir. Enfin, plus on la voyait, et plus elle plaisait et elle intéressait. Telle je vis la princesse de Schouyel, du moment où je m'étais présenté chez elle ; telle je l'ai vue pendant le peu de temps que j'ai eu l'honneur de la connaître.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'elle voulut bien répéter devant moi quelques scènes de *Mélanide.*

Ce que j'avais prévu arriva : je n'eus d'autres leçons à lui donner que celle de mieux écouter son interlocuteur ; sur le reste, j'aurais eu à profiter de sa manière de dire.

Le projet de jouer la comédie n'avait été qu'un prétexte pour m'attirer dans sa société. Elle avait su que j'étais honoré des bontés du prince Charles et du prince de Ligne, et que ma manière de me conduire m'avait mérité l'estime des honnêtes gens : c'était d'après ces renseignements qu'elle avait désiré me connaître.

Il y avait à peu près huit mois qu'elle était à Bruxelles, quand une lettre, qui lui fut apportée par un courrier particulier, la força de repartir pour la Russie. Elle y était rappelée par sa souveraine, à qui sa tante n'avait pas cru devoir cacher que les bruits qu'on avait fait courir sur sa nièce, à l'époque de la mort du prince de Schouyel, l'avaient décidée à fuir sa patrie, pour aller dévorer en France les chagrins dont elle y avait été abreuvée. L'impératrice, en la nommant pour remplacer auprès d'elle une

des premières dames de sa cour, qui venait de mourir, avait cru, avec raison, que c'était le véritable moyen de fermer la bouche à la calomnie.

Le jour où elle reçut cette lettre, elle fit fermer sa porte pour tout le monde, et m'envoya un de ses gens pour me faire dire de me rendre chez elle à l'issue du spectacle. J'y fus : elle était seule avec Thierry; et, sur ce que je lui marquai ma surprise de la trouver ainsi isolée, car journellement elle réunissait une société de dix ou douze personnes, qui presque toutes soupaient avec elle : « Vous allez être bien plus étonné, ainsi que Thierry, lorsque vous saurez pourquoi je n'ai voulu avoir que vous deux auprès de moi.

« L'un et l'autre, nous dit-elle, vous avez eu pour moi un attachement aussi désintéressé que respectueux; je ne l'ai dû ni à ma naissance, ni à ma fortune, ni à mon rang, mais à des sentiments bien plus flatteurs pour moi, au peu de mérite que vous avez bien voulu me reconnaître : vous avez été mes véritables amis. L'honnête familiarité dans laquelle nous avons vécu vous a permis de me laisser lire dans vos plus secrètes pensées : je n'aurais pas joui de ce plaisir, si j'avais été pour vous la princesse de Schouyel. En vous apprenant, mes amis, les causes de mon séjour hors de ma patrie, où l'impératrice me rappelle, je crois remplir le devoir de l'amitié. J'aurais craint, en vous confiant plus tôt ce secret, que vous n'eussiez plus eu pour la princesse de Schouyel ce même épanchement que vous aviez pour madame Williams, veuve d'un négociant anglais. »

La princesse nous fit alors le récit qu'on vient de lire. Il redoubla l'attachement que Thierry et moi avions pour elle; et si dans ce moment nous mîmes dans nos manières quelque chose de plus respectueux à son égard, la nuance en était si imperceptible, qu'elle n'altérait pas la franchise avec laquelle nous avions l'habitude de converser avec elle.

Thierry aurait plutôt renoncé à la vie que de renoncer à accompagner la princesse; il le lui annonça avec une franchise que la bonne amitié peut seule dicter.

« Quant à vous, Dazincourt, me dit-elle, malgré l'extrême désir que j'aurais à vous avoir à Pétersbourg, je sais que ce se-

rait vous demander un trop grand sacrifice que de vous engager à y venir : vous vous êtes expliqué sur le climat qui y règne d'une manière trop franche, sans vous douter que ce fût ma patrie, pour que je vous sollicite à cet égard. »

J'étais si affecté du départ de la princesse, que je ne savais quelle réponse faire à son observation : il est vrai que plus d'une fois j'avais répété devant elle ce que je pensais effectivement, que nulle fortune ne pourrait me décider à aller habiter un climat aussi âpre. L'accident qu'y avait éprouvé un de mes camarades [1] m'en aurait détourné, si j'en avais eu l'idée : il y avait eu les pieds gelés; mais dans ce moment la Sibérie m'aurait semblé un paradis terrestre.

Peu de jours suffirent à la princesse pour faire ses préparatifs de voyage. En recevant mes adieux, elle me remit une boîte d'écaille noire, au bas de laquelle était écrit en émail : *Don de l'amitié*. Je la reçus avec respect, et, la plaçant sur mon cœur, *Elle ne le quittera jamais*, voilà les seules paroles que je pus prononcer : elle me permit de l'embrasser; des larmes s'échappaient de mes yeux; je serrai Thierry dans mes bras, et je m'échappai avec la promptitude de l'éclair.

La princesse m'avait fait promettre de lui écrire à Vienne, où elle devait s'arrêter quelques semaines; je ne fus en état de remplir cette promesse que plus de huit jours après son départ. J'étais jusque-là resté dans une telle apathie, que tout ce que je voyais autour de moi me paraissait une illusion; et sans doute je serais resté plus longtemps dans cet état, si une lettre, dont la suscription me fit reconnaître l'écriture de Thierry, ne m'en eût tiré comme par magie. Rompre le cachet, la parcourir dix fois, puis enfin la lire avec un peu plus de tranquillité, tout cela fut l'affaire de moins de temps que je n'en mets à l'écrire. Un *N. B.* me renouvelait l'assurance de sa tendre amitié pour moi. Il m'ajoutait : « En tournant de droite à gauche le fond de la boîte d'écaille que vous a donnée la princesse, vous trouverez un souvenir de cette précieuse amie : il ne vous dédommagera pas de sa perte, mais il pourra quelquefois vous en consoler. »

[1] C'est de Prevôt, dont j'ai parlé précédemment, qu'il est ici question. (*Note de Dazincourt.*)

Cette boîte occupait la même place où je l'avais mise ; je l'ouvris comme Thierry me l'indiquait. On ne meurt pas de plaisir, puisque j'existe ; mais je n'oublierai de ma vie l'impression que j'éprouvai à la vue du portrait de la princesse : elle était représentée assise près de son secrétaire, la main un peu écartée d'un papier sur lequel était écrit : *De près, comme de loin.* Il me serait impossible de dire pendant combien de temps je restai en extase devant ce portrait. En le reposant à la place qu'il occupait, j'aperçus un papier ; je crus que c'était un billet de la princesse : je l'ouvris précipitamment, et le bonheur de posséder sa ressemblance s'évanouit à l'instant de mon imagination. C'était une promesse de la dame veuve Nett..... de payer au porteur, à sa volonté, la somme de mille souverains.

Quand la princesse ne m'aurait pas permis de lui écrire à Vienne, il m'aurait fallu soulager mon cœur, et j'aurais écris. L'humiliation à côté du bonheur !... c'est une idée que je ne pouvais pas soutenir.

Je me décidai donc à lui écrire. Voici ma lettre :

« 1er février 1776.

« Madame,

« Le don de votre portrait était une de ces faveurs que je n'aurais jamais osé ambitionner ; vous avez senti qu'elle était trop grande, et vous avez cru devoir tempérer l'excès de la joie qu'un présent aussi précieux me causerait, en me faisant souvenir de la distance qui existe de vous à moi. Ce billet de madame veuve Nett.... est sans doute le prix dont vous avez l'intention de payer quelques leçons de déclamation que j'ai eu le bonheur de vous donner ; car à quoi pourrais-je attribuer cet acte de générosité, que rien autre chose ne saurait motiver ? Si vous n'avez pas cru recevoir les leçons de l'amitié, alors il fallait me laisser régler moi-même mes honoraires ; et, dans ce cas, vous concevez que je ne puis recevoir de madame veuve Nett.... que le prix que je dois attacher à mes leçons : il sera modeste, parce que ma bonne volonté ne doit pas me tenir lieu du talent. Il me reste tant à acquérir dans mon art, que je dois être juste avec moi-même. Je vous respecte trop, madame, pour ne pas suivre vos

intentions, et pour que vous puissiez vous dire que vous avez reçu de moi des leçons gratuites.

« Recevez l'assurance du très-profond respect, etc. »

A la copie de cette lettre est jointe celle d'une autre lettre très-longue adressée à Thierry, à la même date, dont voici l'extrait :

« C'est au moment où l'homme se croit le plus heureux qu'il touche à l'infortune. Ah ! pourquoi faut-il que vous m'ayez indiqué le funeste secret d'une boîte à laquelle était attachée toute ma félicité ? Elle a été pour moi la boîte de Pandore : en l'ouvrant, tous les maux qu'elle renfermait s'en sont échappés ; ils corrodent mon cœur : moins heureux qu'Épiméthée, en la refermant je n'ai pas pu y conserver l'espérance.

« Il est donc vrai que j'ai perdu pour jamais madame Williams ! je croyais d'abord la retrouver sous les traits de la princesse de Schouyel. Insensé que j'étais ! comme si les premières paroles qu'elle m'adressa en quittant l'humble nom sous lequel elle cachait sa dignité et ses grandeurs, n'avaient pas dû m'instruire que je n'étais plus à ses yeux qu'un simple particulier, fait pour courber la tête devant elle !...

« Mais de quoi dois-je me plaindre ? C'est un long rêve que j'ai fait : il m'avait promené dans le pays des illusions : à mon réveil je vois que ce que je prenais pour une réalité n'était qu'une ombre légère. »

Réponse de M. Thierry.

« Vienne, ce 25 février 1776.

« Je connais tout le prix de l'amitié, et j'en attache trop à la vôtre pour ne pas désirer la conserver éternellement : je me suis donc conduit à votre égard comme vous vous seriez conduit vis-à-vis de moi en pareille circonstance. J'ai soustrait la lettre que vous me chargiez de remettre à la princesse de Schouyel ; vous me l'aviez laissée sous cachet volant, en me donnant la permission d'en prendre communication ; ce que j'ai fait. La réflexion, je l'espère, vous aura assez bien servi, depuis votre lettre écrite, pour que vous regrettiez dans ce moment de l'a-

voir fait partir. J'aurai donc suivi vos désirs en l'anéantissant; si cependant je me trompais, souffrez que mon amitié vous éclaire sur votre injustice : ma franchise ne vous déplaira pas, parce que vous savez que si j'estime votre talent, j'estime encore plus votre personne.

« Tant que la princesse de Schouyel a été pour vous et pour moi madame Williams, l'un et l'autre nous avons pu nous livrer dans sa société à cette honnête familiarité que permet la parité des états. Votre liaison avec elle ne pouvait pas alors éveiller la médisance : un comédien dont la réputation, relativement à ses mœurs et à la décence de sa conduite, est aussi bien établie que la vôtre, peut être sur un ton de familiarité chez une femme qui ne marque pas par des titres de grandeur. Mais que dirait-on, par exemple, de la jeune comtesse d'Arem...., si elle avait avec vous la même liaison que vous aviez avec madame Williams? Bien certainement les causes d'une pareille liaison seraient empoisonnées par la calomnie; il faut le dire, l'être le plus impassible ne se contenterait peut-être pas de la trouver déplacée. Les titres et la haute naissance sont, surtout pour les femmes, les esclaves nés du préjugé, et ce n'est pas ici le cas d'examiner s'il est bien ou mal fondé dans l'ordre social : il est certain qu'il y aurait démence à vouloir le fronder. Je conclus donc de mon raisonnement, et, en y réfléchissant, vous vous rangerez de mon avis, que madame Williams, en reprenant le rang auquel sa naissance l'a destinée, a été forcée, non pas de renoncer au sentiment qu'elle avait pour vous, mais de se séparer de vous pour servir l'opinion : elle n'a pas voulu donner le droit d'attaquer encore une fois sa réputation.

« Au reste, vous pouvez m'en croire, la princesse de Schouyel ne désire pas plus que ne l'aurait désiré madame Williams, que vous ayez besoin de sa protection; mais elle désire que vous mettiez à quelque épreuve l'attachement qu'elle a pour vous.

« Le billet de madame veuve Nett.... est, comme le portrait, un don de l'amitié. Votre délicatesse ne saurait pas plus s'offenser de l'envoi de l'un que de l'envoi de l'autre. Vous me connaissez assez pour savoir que je puis décider sur un pareil sujet. J'espère que votre première lettre à la princesse sera différente

de celle que vous lui aviez adressée, et que, dans celle que vous m'écrirez, vous approuverez ma conduite.

« Je suis à vous, etc. »

On a la conscience de son talent. Dazincourt, applaudi à Bruxelles, pouvait, sans amour-propre, avoir la prétention de ne pas paraître déplacé sur un théâtre où Préville et Augé brillaient alors à Paris de toute leur gloire ; il savait qu'il pouvait cueillir encore quelques branches de laurier après ces grands maîtres. La crainte de se montrer auprès d'eux ne l'arrêtait donc pas ; mais paraître sur la scène dans une ville où il avait été connu sous des rapports si différents, se trouver précisément sous la juridiction de l'homme qui l'avait honoré de sa protection, et qui se proposait de lui faire remplir la carrière la plus honorable, voilà le pas difficile qu'il n'osait point franchir. Journellement accueilli d'une manière gracieuse, comme je l'ai déjà dit, par le prince de Ligne, ce fut à ce noble protecteur qu'il s'adressa pour obtenir du maréchal de Richelieu le pardon de l'avoir quitté sans l'en prévenir, et la permission de solliciter ses débuts à Paris.

« Ce qu'on m'a dit du talent de Dazincourt, répondit le maréchal au prince de Ligne, m'a fait oublier l'ingratitude d'Albouis [1]. J'ai totalement perdu le souvenir de ce dernier ; et je me ferai un vrai plaisir d'étayer de mes moyens le comédien qui a su mériter votre estime et celle de tous les honnêtes gens. Ses succès à Bruxelles lui répondent d'avance de ceux qu'il doit espérer ici. Je ne serai pas un des moins empressés à y applaudir. »

Cette réponse du maréchal décida le sort de Dazincourt. Il reçut son ordre de début, dont la date est du 28 octobre 1776, et partit deux jours après pour se rendre à Paris.

A son arrivée, il fit demander au maréchal de Richelieu la permission de lui rendre ses devoirs respectueux ; et le duc, sans

[1] On a vu plus haut ce qu'il faut penser de cette *ingratitude*, et que, nouveau Gil Blas, Dazincourt ne pouvait vivre de l'honneur d'être utile à un grand personnage.

lui parler du passé, l'accueillit comme quelqu'un qui lui était spécialement recommandé par un homme pour lequel il avait la plus profonde estime.

Le 16 novembre, Dazincourt présenta à la Comédie française son ordre de début, qui fut fixé au 21 du même mois. Le rôle de Crispin dans les *Folies amoureuses* avait été celui dans lequel il avait débuté à Bruxelles; ce fut aussi celui qu'il choisit pour son début aux Français. La manière dont il le joua, ainsi que plusieurs autres, et principalement celui de Sosie, ne démentit pas la réputation qui l'avait précédé à Paris.

On sait assez de combien de succès fut couronnée sa carrière dramatique : élève de la nature, mais habile à profiter des exemples et des conseils, d'abord de Dhannetaire, et ensuite de Préville, la sagesse de son jeu et la pureté de sa diction le firent bientôt remarquer. Les applaudissements dont on le couvrait auraient suffi à tout autre acteur; ils ne suffirent point à Dazincourt: il chercha une gloire plus solide, et la trouva dans l'étude raisonnée de son art. Quelques réflexions trop brèves sans doute sur le théâtre, que je mettrai sous les yeux du lecteur, feront regretter qu'il n'ait pas donné à son travail toute l'étendue et la perfection qu'il aurait pu lui donner, si, comme il faut bien l'avouer, il eût été un peu moins paresseux; mais, véritable Figaro sur ce point, il *l'était avec délices*.

Je viens de nommer le rôle qui révéla tout son talent, et le mit à sa véritable place. Chargé, par la noble conduite de Préville à son égard, d'offrir à nos yeux le personnage de Figaro, dont une si longue attente faisait concevoir une si grande idée, jamais on n'avait vu un pareil concours de spectateurs.

Dazincourt parut : son assurance modeste, l'estime qu'on avait pour sa personne et pour son talent, le firent accueillir avec enthousiasme. Des applaudissements réitérés couvrirent ses premières paroles; ils se succédèrent jusqu'à la fin de la pièce; et le compliment le plus flatteur qu'il reçut, en quittant la scène, fut celui de Préville : il était dicté par la franchise et la vérité : « Vous avez joué votre rôle, mon ami, comme je l'ai conçu. »

Le ton d'excellente société que Dazincourt avait toujours conservé le faisait distinguer. Recherché de plusieurs grands sei-

gneurs, il savait prendre près d'eux la place qu'il devait y occuper : observateur rigide des convenances, mais sans bassesse, son ton avec eux était noble et décent. Il était facile de voir qu'il avait été à l'école de l'homme le plus poli de la vieille et de la nouvelle cour. Partout on parlait de lui avec éloge ; et c'est à sa réputation qu'il dut d'être choisi par la reine pour lui donner des leçons de déclamation.

Dans les premiers jours de mai de l'an 1785, sa majesté chargea le duc de Duras, remplissant alors les fonctions de premier gentilhomme de la chambre, de donner l'ordre à Dazincourt de se rendre à Trianon. La reine avait projeté de jouer la comédie avec les dames de sa cour. Le rôle de reine lui était familier ; ceux de soubrette, qu'elle voulait jouer, étaient entièrement nouveaux pour elle : il n'est pas étonnant qu'elle eût besoin de prendre des leçons pour les bien remplir.

Dès le jour même, Dazincourt entra près de sa majesté dans ses fonctions de maître de déclamation. Des cadeaux précieux furent le prix honorable que la reine mit aux leçons qu'elle en reçut pendant plusieurs années : elles furent interrompues par la révolution, et au moment où elle allait lui faire expédier un brevet de pension de mille francs.

Cet échec à la fortune qu'il possédait alors eût été peu important pour lui, s'il avait pu conserver le reste ; mais, comme tant d'autres, bientôt il perdit ses pensions et une partie des rentes provenant de fonds placés à diverses époques. C'était le fruit de ses talents et de sa bonne conduite.

Bientôt la révolution éclata. Les comédiens furent en butte à l'animadversion du parti républicain.

Dazincourt savait depuis longtemps qu'il était menacé. Dans les derniers jours de juillet 1793, quelqu'un que je connais particulièrement, mais qu'il ne m'est pas permis de nommer, l'accosta au moment où il était prêt à entrer à la Comédie. On donnait le *Distrait* : il allait s'habiller pour paraître dans le rôle de Carlin.

Cette personne lui marqua le désir de l'entretenir un moment en particulier ; Dazincourt l'engagea à l'accompagner dans sa loge. Son domestique l'y attendait ; il le fit sortir.

Avant tout, ce personnage, alors inconnu pour lui, se nomma ; puis il lui dit :

« Je sais qu'on se propose des mesures sévères contre la majeure partie des comédiens français ; il est encore temps de vous y soustraire : croyez-moi, ne perdez pas un instant, et retirez-vous dans une maison hors de Paris, jusqu'à ce que l'orage, prêt à éclater, soit passé. C'est à votre honneur que je confie ce secret, qui ne repose en ce moment que dans le cœur des monstres qui l'ont conçu ; je vous dirai, quand il en sera temps, comment il est venu jusqu'à moi. Si vous le divulguiez, si vous en faisiez part à vos camarades, les yeux de mes collègues se porteraient infailliblement sur moi, et vous savez ce qui en résulterait. Je vous laisserais maître de faire de ma confidence l'usage qui vous paraîtrait convenable, si je n'étais pas père de famille. »

Dazincourt remercia, comme il le devait, l'homme qui venait de lui donner un avis aussi important pour sa sûreté ; mais en lui marquant toute sa reconnaissance, « Je serais un lâche, lui dit-il, si j'abandonnais mes camarades : mon devoir est de partager leur sort, quel que puisse être l'événement. Ainsi je resterai; mais je conserverai toute ma vie le souvenir de la preuve d'intérêt que vous venez de me donner. » Et il joua son rôle de Carlin avec la même gaieté que si, avant d'entrer en scène, on lui eût annoncé la plus agréable de toutes les nouvelles.

Huit jours après, le 3 septembre 1793, il fut arrêté, ainsi qu'une partie des comédiens français : les hommes furent mis aux Madelonnettes, et les femmes à Sainte-Pélagie. Cinq mois après on transféra les hommes à Picpus, et les femmes aux Anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor.

De tous les comédiens mis en arrestation, Dazincourt était un de ceux qui avaient le plus à redouter des furieux qui tenaient alors les rênes du gouvernement. On en devine facilement une des causes. Un crime encore de plus à leurs yeux était sa liaison avec Aucane, l'époux de madame de Saint-Amaranthe, et avec la plupart des personnes qui fréquentaient cette maison.

On lui rendit la liberté onze mois après son arrestation : les autres comédiens français avaient recouvré la leur avant lui.

Le comité d'instruction avait réfléchi pendant des années pour réorganiser une société à la désorganisation de laquelle peut-être beaucoup de ses membres avaient contribué, et le résultat de ses réflexions avait été l'*accouchement de la montagne*.

Un ministre ami des arts et des sciences, qu'il cultive avec honneur depuis son enfance, et qui n'avait pas besoin de réfléchir pour faire le bien (M. François de Neufchâteau), rendit à la Comédie française son ancienne forme, parce qu'elle était la meilleure de toutes, et la rétablit sur les mêmes bases qu'elle avait eues précédemment, et qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Dazincourt, toujours infatigable, ne se faisait doubler qu'autant que sa santé ou l'étude de nouveaux rôles l'y forçaient : comédien pur et exact, ce qu'il démontrait depuis nombre d'années par l'exemple, il était temps qu'il l'enseignât aussi par des leçons raisonnées : et ce fut une justice qu'on rendit à son talent, en le nommant, au mois d'avril 1807, professeur de déclamation au Conservatoire.

Le maître destiné à former des élèves pour la scène doit être un vrai protée, capable de représenter toutes sortes de caractères. Dazincourt, doué de cet heureux talent, a tenu un rang distingué parmi ses collègues au Conservatoire. Mais au Conservatoire, comme dans toutes les autres écoles, l'élève ne répond pas toujours aux leçons du maître. Une fois livré à lui-même, il les oublie ; et, prenant une route différente de celle qui lui a été tracée, souvent il reste près de la médiocrité, quand il aurait pu atteindre le sublime de l'art.

Si Dazincourt, dans l'espace de temps qu'il a professé au Conservatoire, a éprouvé cette triste vérité (ce que j'ignore), il a pu au moins s'en consoler en trouvant dans mademoiselle Volnais une élève qui a dignement répondu à ses soins.

La mort planait sur la tête de Dazincourt, lorsque le chef du gouvernement le nomma directeur des spectacles de la cour. A peine en avait-il rempli les premières fonctions, qu'il fut attaqué de la fièvre ; mais, commandant à la maladie, il négligea les soins que sa situation aurait exigés. Napoléon partait pour Er-

furt, et Dazincourt reçut l'ordre de le suivre, accompagné de ceux des comédiens français qui devaient représenter les chefs-d'œuvre des grands maîtres, en présence des têtes couronnées attendues dans cette ville pour y régler les destinées de l'Europe.

La salle de spectacle d'Erfurt était dans le plus grand désordre, et peu digne de recevoir les personnages illustres qui devaient s'y rassembler. En soixante-douze heures, par les soins de Dazincourt, elle fut réparée de manière à flatter le premier coup d'œil ; et, pendant ces soixante-douze heures, à peine se donna-t-il le temps de prendre quelques légers repas.

L'empereur de Russie, lors de son départ d'Erfurt, témoigna à Dazincourt et aux comédiens français sa satisfaction, en leur faisant de magnifiques présents.

Dazincourt était parti de Paris pour se rendre où son devoir l'appelait, avec une fièvre intermittente qui ne le quitta presque pas pendant six mois. Un peu rebelle aux ordonnances de la médecine, il ne s'y soumit que lorsqu'il n'était plus temps de porter remède au mal. La fièvre avait pris alors un caractère décidé : la bile s'était mêlée dans le sang. A moins d'un miracle, lorsqu'à cette dernière crise il se mit au lit, nul remède n'aurait pu le sauver. Il succômba au bout de quinze jours de maladie, le 28 mars 1809, âgé de soixante-un ans et quelques mois.

Les obsèques de cet acteur, qu'on ne remplacera pas de longtemps, ont été honorées d'un concours prodigieux. Plusieurs littérateurs distingués, la Comédie française en corps, qui ce jour-là avait donné *relâche*, et une députation des premiers sujets des grands spectacles, l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure. Un grand nombre d'infortunés, qu'il soulageait dans leur détresse, s'était mêlé au cortége, et ce n'était certes pas ceux qui honoraient le moins sa mémoire.

FIN DES MÉMOIRES DE DAZINCOURT.

MÉMOIRES
DE MOLÉ.

MÉMOIRES

DE MOLÉ.

ÉLOGE DE MADEMOISELLE DANGEVILLE,

ANCIENNE ARTISTE DU THÉATRE FRANÇAIS,

Fait et prononcé par M. Molé, artiste du même théâtre, et membre du Lycée des arts, le 20 fructidor an II.

Messieurs,

Dans cette enceinte consacrée aux arts, aux sciences et aux talents, dans cet asile de la vraie fraternité, où les cœurs et les bras sont continuellement ouverts pour accueillir les efforts du génie, soit qu'ils tendent à soulager l'humanité souffrante, soit qu'ils aient pour objet d'enrichir la société de découvertes utiles, vous trouvez encore des moments pour les talents agréables; et, mus par l'amour social des arts, attentifs à suivre dans la foule des artistes ceux d'entre eux dont un public idolâtre de la perfection a désigné les talents à l'immortalité, vous éprouvez ce désir, ce besoin de couronner en son nom ceux que la bienfaisante nature a généreusement comblés de ses dons.

C'est ce sentiment qui vous a nommé la célèbre, l'*inimitable* Dangeville, épithète qui fut de tout temps ajoutée à son nom par l'équité, par le bon goût, et par les enthousiastes de la grande vérité dans l'art de la représentation théâtrale.

Ce souvenir d'un talent sublime sera d'autant plus précieux à ceux qui ont applaudi à ses succès, qu'après les trente-un ans écoulés depuis sa retraite du théâtre, et les trente-trois années qu'elle y avait passées pour la gloire de la scène française, elle est vivante encore! Et le public, dont la volonté suprême, dont le sentiment unanime, dont l'urbanité de caractère est d'honorer

la vieillesse, jouira de son propre bienfait en applaudissant au bonheur que va répandre son assentiment sur les jours vénérables de notre ancienne Thalie, sur ces jours conservés par le feu qui animait son génie, qui appelait la gloire sur elle, et qui aujourd'hui soutient encore sa vie.

Je viens de dire les trente-un ans écoulés depuis sa retraite : ce fut en 1763 que le public la perdit, à l'époque où l'Opéra, qui venait d'être incendié, envoya Terpsichore dans le temple de Thalie ajouter ses grâces et ses jeux pour célébrer cette paix honteuse d'un gouvernement lâche avec les Pitt d'alors, cette paix que les Français vengent aujourd'hui, parce qu'ils sont libres dans leur énergie et gouvernés au gré de leur courage.

Cette époque reculée de la retraite de Dangeville prouvera que peu de nos auditeurs ont joui de sa perfection ; elle prouvera aussi que celui chargé de retracer à l'imagination ses talents suprêmes a longtemps vécu. Mais ce devoir si doux de provoquer pour elle le réveil de la gloire au sein d'un repos si justement acquis peut bien consoler le peintre admirateur de son modèle, du chagrin de ses soixante années, puisque c'est à leur nombre qu'il doit le pouvoir de la transmettre, quoique imparfaitement, à la génération présente.

Marie-Anne Bottot-Dangeville, née à Paris le 26 décembre 1714, débuta au Théâtre français le 28 janvier 1730. Elle est de famille d'artistes du théâtre, la plupart célèbres ; elle descend par sa mère de Montfleury, auteur de plusieurs comédies connues ; elle a eu pour tante, et pour aide dans ses premiers essais, Charlotte Desmarres, qui nous a laissé un nom digne d'être cité pour la tragédie, et dans la comédie, pour les soubrettes.

Ce début, en 1730, n'était qu'une suite des succès de son premier âge : élevée au sein d'une famille d'artistes estimables, ses parents l'avaient disposée aux grâces, en vouant ses premiers efforts à la danse. Instruits par des connaissances acquises, ils ne prévoyaient pas que l'instinct d'un genre de talent plus réfléchi fût tel chez Dangeville, qu'il surmonterait en elle le danger de faire trop tôt essayer la jeunesse dans l'art de la représentation théâtrale ; c'est avec justice qu'ils supposaient que les sources de l'exécution de cet art ne se trouvent que dans l'usage de nos

propres affections : mais la nature, plus savante encore, se fit en faveur de la jeune Dangeville un plaisir de franchir ses propres limites, et cette mère bienfaisante n'attendit pas, pour la sevrer de l'enfance, qu'elle en eût dépassé l'âge.

Dans les rôles donc où nos auteurs se plaisent à montrer les enfants artistes à leur aurore, Dangeville parut au plus beau matin de son talent, avec une physionomie charmante et fine, avec des traits réguliers, vifs et pleins d'expression, une taille svelte, des mouvements arrondis et pleins de grâces, un *agencement* tel dans toute sa personne, que sa marche, sa gesticulation, et tout son ensemble, aussi flatteur à l'œil que son naturel était séduisant, inspiraient à la voir autant de plaisir que d'enthousiasme à l'entendre. Mais surtout elle avait dans son dire un charme de vérité que nos plus grands talents ont pu atteindre, mais qu'ils n'auraient jamais pu surpasser. Ainsi elle avait paru, ainsi elle a prospéré jusqu'au dernier moment; et, du reste, le premier tact du sentiment était chez elle si juste, si parfait et si rapide, qu'il est connu qu'à la première lecture qu'elle faisait avec ses camarades d'un rôle de pièce nouvelle, le trait comique ou saillant était en elle marqué aussi sûr et aussi vrai qu'à la trentième représentation.

Son emploi de fonds était les soubrettes ; mais des talents aussi supérieurs ont-ils un emploi circonscrit? A l'exemple de la célèbre Quinault qu'elle a remplacée, elle passait successivement de la femme aimable des *Dehors trompeurs* à la jeune paysanne des *Trois Cousines*, et de la grande amoureuse du *Legs* à la bonne Martine des *Femmes savantes*, ou à la fine soubrette du *Dissipateur*. Aucune nouveauté n'était offerte au public, sans que nos littérateurs dramatiques n'aient, autant que le sujet pouvait le comporter, mis en activité la richesse de sa composition; et partout c'était en elle ce je ne sais quoi de séduisant qui découle d'un dire vrai, piquant, spirituel, plein d'attrait, et de ce charme qui amuse l'esprit en intéressant le cœur.

Pour donner la nomenclature des rôles dont elle était chargée, il faudrait presque citer le répertoire entier qui l'avait précédée, et la plus grande partie des nouveautés comiques données pendant les trente-trois années de sa présence au théâtre : tels,

l'étourdie indiscrète de l'*Ambitieux,* la nonchalante petite maîtresse des *Mœurs du temps,* la mère vive et entraînante dans le *Complaisant*, la *fausse Agnès,* la vieille Olban dans *Nanine*, l'Amour dans les *Grâces*, et tant d'autres de genres si opposés. Le juste penchant de nos auteurs dramatiques était si prononcé en faveur de son talent, ce talent était partout si heureusement employé, que Voltaire lui-même, attiré vers elle par sa supériorité comique et par le souvenir de ses succès dans le rôle d'Hermione, dont elle avait joué de suite onze représentations, vint un instant lui arracher le masque de Thalie, pour l'armer de nouveau du poignard de Melpomène, et lui confier le sort de Tullie dans la tragédie de *Brutus*, conservée au théâtre par l'admiration due au génie, et par l'enthousiasme des vertus républicaines de son héros.

Quant au caractère de ce talent, plus facile à louer qu'à définir, une anecdote du temps en pourra donner l'idée juste ; je la trouve dans le célèbre Armand, son contemporain, artiste jouant ce que l'on appelait alors les grands valets, et mémorable aussi par sa grande vérité comique. Armand s'était amusé, sans fiel et sans méchanceté, à appliquer à chacun de ses camarades des titres de pièces connues, qui pussent peindre leur personnel. Tel il avait nommé Paulin, acteur jouant les paysans, et d'un naturel sauvage et solitaire, le *Geôlier de soi-même,* comédie de Thomas Corneille ; tel encore il avait désigné la belle et tendre Gaussin sous le nom d'une comédie de Marivaux, intitulée *la Réunion des Amours ;* et tel enfin il n'hésita pas à appliquer à notre inimitable Dangeville le nom d'une comédie de Destouches, intitulée *la Force du naturel*. L'éloge de Dangeville est tout entier dans cette ingénieuse allusion. Ajoutons à l'avantage de ce naturel si pur et si vrai, une timidité modeste tellement rare, que notre ancienne Thalie, jusqu'à sa dernière représentation, en 1763, et pendant le cours de ses trente-trois années de succès, n'a jamais paru sur la scène sans un tremblement insurmontable qui nécessairement lui eût nui, si le public toujours juste, et soutien enthousiaste du vrai beau, n'eût à chaque occasion occupé sa reconnaissance du devoir de vaincre sa timidité en lui prodiguant les applaudissements les plus nombreux, récompense équitable des

talents de la veille, et précurseurs certains de ses succès du jour.

Cette intéressante timidité la suivait partout; et ce fut elle qui, jointe aux réserves d'une éducation très-soignée et à une grande douceur de caractère, a pu prêter à la jalousie, toujours maligne, le plaisir perfide de publier qu'elle avait peu de ressources dans l'esprit. Mais, aussi ignorante que persécutrice, la malignité ne pouvait savoir que si le tact du sentiment dont elle était si heureusement pourvue est le bienfait premier de la nature, l'esprit vient ensuite donner la direction à l'ensemble, et que la perfection ne peut naître que du concours de l'âme, identifiée, pour la partie artiste, avec les combinaisons de l'esprit.

Eh! qui d'ailleurs aurait pu défendre notre vraiment inimitable contre cette calomnie? Eût-ce été une société peu nombreuse et choisie d'amis estimables, soit hommes de lettres, soit artistes, dont elle était digne et dont elle s'entourait? sa famille, qu'elle appelait sans cesse auprès d'elle? Leur justice à son égard aurait été nommée un aveuglement de l'amitié, et, à ce prix, le cœur sensible et naturel de Dangeville consolait facilement son amour-propre de n'avoir à opposer à ce reproche ridicule que des défenseurs suspects. Que l'on juge, au surplus, de son discernement à placer ses bienfaits. Elle a recueilli chez elle, et couvert des égards recherchés de la délicatesse, la petite-fille du grand Baron, que l'infortune avait semblé abandonner à toutes les inquiétudes d'un avenir incertain. Dangeville pourvut à tout; et la vie de cette intéressante demoiselle, vouée depuis plus de dix-huit ans aux doux soins de la reconnaissance, ne fut plus dès le premier moment tourmentée d'une perspective douteuse, que la plus riche des deux venait enfin de fixer au calme et au bonheur. En bienfaisance comme en talent, un esprit sûr a toujours dirigé son âme.

C'est avec un regret bien sensible que j'éprouve l'impossibilité de rendre plus vivants aux yeux et à l'âme de mes auditeurs les traits qui composaient sa perfection. Là est l'ingratitude de cet art qui ne laisse après lui qu'un nom! Comment peindre cet usage riche, aimable, spirituel et vrai qu'elle faisait du fonds que l'auteur avait confié à son tact rapide et sûr, à ses grâces, au charme séduisant qu'elle répandait sur tous ses rôles? enfin cette

discrétion du bon goût qui la maintenait dans les justes bornes du sujet, de la situation et du caractère, au delà desquelles on n'a pas à lui reprocher d'avoir jamais dérobé un seul effet ?

Dans l'impuissance de perpétuer par le secours des sens l'image des talents de Dangeville, c'est à vous, adorateurs des arts, hommes de goût et d'une imagination vive, à chercher (et vous le trouverez) dans celles qui lui ont succédé : ici [1], cette finesse active, cette vivacité de comique, ce saillant de l'art qui la caractérisaient ; là [2], cette grâce aimable qui se répand sur toutes les idées, sur toutes les formes, et les décore ; plus loin [3], dans une artiste qui sous nos yeux s'élève au niveau de celle dont nous célébrons aujourd'hui la perfection, la profondeur du génie, la fécondité de l'intelligence, et la richesse de cette composition qui, décorée du plus beau naturel, forme la régularité du dessin et la vérité du coloris.

Pour moi, qui, dans ma jeunesse, placé au parterre, dus à l'inimitable Dangeville l'amour de cette vérité dont j'ai tenté de faire la base de mes premiers essais, mon hommage ici n'est qu'un sentiment de reconnaissance ; c'est à la flamme de son talent que s'est allumée l'étincelle du mien. Préville alors était l'émule de Dangeville ; si ce n'eût pas été d'elle que j'eusse pris la passion du vrai beau, c'eût été de Préville : mais elle est femme, et Thalie me pénétra plus encore que ne le faisait Momus.

J'ajoute, en faveur de l'art, une remarque aussi juste qu'utile : c'est que Dangeville avait tellement accoutumé le public à la grande vérité du dire, que cette qualité première du talent était devenue son premier besoin. La vérité dans l'art de la représentation théâtrale était alors le principe de tout jugement ; les journaux, le public assemblé, le public séparé, tout ne retentissait que de ce mot : *Vérité!* Tout talent sans vérité, quelle que fût d'ailleurs la portion intelligente de l'artiste, n'était regardé que comme secondaire et factice ; tout jeune sujet, avec de la vérité, laissait des espérances. Tant il est vrai qu'un être parfait en un genre a le triple mérite, d'abord de s'acquitter glorieusement de la dette dont on est comptable envers la société ;

[1] Mademoiselle Joly.
[2] Mademoiselle Devienne.
[3] Mademoiselle Contat.

ensuite, de tracer la route qu'il est utile de suivre; et, finalement, de fixer les limites du bon goût, sur lequel seul repose la régénération des vrais talents; et l'on ignore si ce précepte conservateur des arts, tracé par Boileau, a été donné ou reçu par l'immortelle Dangeville :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

NOTICE DE FRANÇOIS-RENÉ MOLÉ, ARTISTE DRAMATIQUE, SUR LES MÉMOIRES DE H. L. LEKAIN.

Ces Mémoires, précédés d'une courte introduction par Lekain fils, sont plutôt un recueil de manuscrits et de lettres trouvés dans le cabinet de son père, qu'un ouvrage suivi, qui pourrait donner quelque idée du talent de l'homme célèbre dont le nom doit passer à la postérité. On y voit la preuve de l'intérêt qu'il avait inspiré à Voltaire, de l'amitié que lui a toujours conservée ce grand homme, qui s'était plu à lui donner les premières notions du talent tragique auquel il a dû sa gloire; on y voit des témoignages de l'estime qu'il s'était attirée de grands personnages et d'hommes d'un mérite rare; on y voit souvent Lekain, dans son intérieur, travaillant à l'amélioration d'une société dont il était devenu l'un des membres les plus distingués; on y voit Lekain, pénétré des beautés originales de Rotrou, résister, avec l'imprudence la plus courageuse, à l'enthousiasme qu'avait excité à la cour, et dans les sociétés encyclopédiques, le zèle indiscret de Marmontel à traduire le *Venceslas* de ce père de la tragédie, sous prétexte de rajeunir son style; et, par un contraste assez bizarre, on y voit Lekain reprenant dans le *Cid* et dans *Nicomède* les fautes grammaticales de Corneille, qui n'avait pas pu devancer les progrès de la langue française, et dont le cachet original était peut-être aussi sacré que celui de Rotrou : on y voit partout un homme de bien, voulant le bien; un homme reconnaissant envers son bienfaiteur (M. de Voltaire), qualité si rare qu'il faut en faire une vertu; on y voit un homme occupé, réfléchi; un homme amoureux de l'ordre dans toutes les

parties où il pouvait avoir quelque influence; un homme désireux à l'excès du maintien et des progrès de son art; et l'on sait avec quelle amertume il redoutait la chute de l'art du théâtre, au temps où l'on conçut le projet de transporter la scène française de la rue des Fossés, faubourg Saint-Germain, lieu de sa naissance et de sa gloire, aux Tuileries, devant un public nouveau, un public partagé, disait-il, entre le chant et la danse de l'Opéra, la musique de Grétry... (que dirait-il donc aujourd'hui, s'il avait le pouvoir d'ajouter à ce mélange des goûts les théâtres Montansier, Feydeau et les Bouffons, entourant le Théâtre français?) tandis que l'amour sans alliage du faubourg Saint-Germain pour Molière, Corneille et Racine, lui paraissait un garant plus sûr contre l'égarement de cet art si délicat, que le plaisir qu'il offre le perd, si l'on en jouit sans le guider ou sans le contenir. On trouve encore dans ses opuscules les vœux qu'il formait pour l'établissement d'une école. Il avait fait des élèves en chambre; mais il sentait mieux que personne que le talent du théâtre étant vu dans l'optique, les leçons à hauteur d'appui étaient insuffisantes, et qu'il fallait un théâtre, un point d'optique pour juger les élèves, les conseiller, et les former aux divers besoins de cet art. Toujours conséquent et pourvu d'ensemble dans ses vues, c'était auprès du Théâtre français, alors rue des Fossés, faubourg Saint-Germain, dans les masures attenant le palais du Luxembourg, qu'il l'aurait cru placé favorablement.

A l'égard de son caractère personnel, qui, dans l'exercice de ce talent, n'est jamais étranger à son essence, le sien est peint, avec la vérité la plus parfaite, dans une lettre de Colardeau écrite à lui-même, et insérée dans ses Mémoires page 292; il lui dit, à propos de sa tragédie de *Calixte*, dont le sort futur excitait sa modeste inquiétude : « Les Marmontel et la méchan-
« ceté tragique m'attendent au fatal passage : ne vous sentez-vous
« pas cette fermeté stoïcienne qui déconcerte les petits complots
« et la sourde cabale? Oh! je vous connais! vous êtes un homme
« impayable dans les moments critiques, où il faut de la résis-
« tance et de l'*inébranlement*. Vous avez fait vos preuves, et
« vous êtes, soit dit entre nous, le plus opiniâtre personnage
« que je connaisse. Pour moi, etc. »

Indépendamment de l'influence que ce caractère suivi et profond avait répandue sur le genre de son talent, on voit combien, d'une part, il pouvait être hasardeux d'arrêter ses idées dans leur course, et de l'autre combien son inflexibilité put lui attirer de chagrins secrets dans les occasions où céder une partie de son bien est un de ces moyens que la prudence conseille pour se conserver l'autre : aussi trouve-t-on, dans plusieurs endroits de ses écrits, quelques teintes de cette mélancolie qu'excite dans une tête réfléchie et pensante le non-succès de ses entreprises pour le bien, qu'il voit à sa manière. Mais, quelque estime qui doive résulter pour son personnel de la lecture de ces Mémoires, on n'y trouve nulle part ce qui doit exciter le plus d'intérêt et de curiosité dans un artiste célèbre comme Lekain. On n'y trouve point quel fut le caractère de son talent, quels furent ses droits à des succès éclatants, et quelle route il suivit pour arriver à se faire un nom destiné à vivre dans la postérité. Ce que n'a pu faire M. Lekain fils, éditeur de ces Mémoires, je vais l'essayer; et j'adopterai volontiers pour épigraphe, en parlant de Lekain, ce que M. de Ségur aîné vient de dire dans sa Notice de la vie de Garrick, *Bibliothèque française*, deuxième année, nº III : « Que le moyen de créer des hommes d'un grand talent est de « louer ceux qui n'existent plus. » Ici les acteurs en activité, et ceux à naître, pourraient en effet trouver quelque chose à recueillir, s'il était plus facile de rendre vivants à l'imagination les traits qui ont caractérisé le talent mâle et sublime du grand tragique dont je vais parler.

« Cependant Lekain lors de ses débuts, est-il dit dans son éloge extrait du *Mercure de France*, mois de mars 1778, n'eut pas seulement à vaincre la nature, mais encore les efforts de l'envie, les intrigues du foyer, du grand monde, les jugements précipités des gens frivoles; il n'avait pour lui que le parterre, constant à l'admirer et à l'applaudir. »

Ce parterre alors était composé en partie des habitués de ce fameux café Procope, qui avait été le rendez-vous de tous nos hommes de génie; où résidaient, à propos des talents du théâtre, l'amour du beau, la volonté du vrai, la justesse du goût, le souvenir des Baron, des Lecouvreur, l'admiration pour made-

moiselle Dangeville, les discussions approfondies sur la différence marquée qui se trouvait entre le talent entraînant de mademoiselle Dumesnil et le talent réfléchi de mademoiselle Clairon : ainsi cette constance du parterre à applaudir Lekain, à l'admirer, suffit seule pour prouver que l'on découvrait, dès son aurore, les beaux jours de Melpomène qu'il a fait luire depuis.

Nous ignorons s'il excita l'envie de ses émules, il ne faut peut-être que connaître la nature pour le présumer ; mais nous croyons, à son sujet, aux intrigues du foyer, du grand monde, aux jugements précipités des gens frivoles, et nous supposons qu'on ne sera pas fâché d'apprendre quelle cause, frivole en effet, pensa priver la scène d'un des plus beaux talents qui l'aient jamais illustrée.

Lekain était d'humeur à se livrer tout entier à ce qu'il entreprenait; les recherches d'une toilette soignée lui eussent pris des moments qu'il aimait à consacrer au travail : orfévre d'abord, et déjà distingué dans cette profession, il avait conservé, en paraissant au milieu de nos dames de la Comédie française, le costume, les habitudes et les négligences d'un homme tout entier à son premier état; il portait même ces négligences plus loin qu'aucun autre de sa profession, qui n'exclut point les petites attentions qu'inspire le goût naturel d'être bien aux regards des autres. Heureux de la conquête d'une femme jeune et charmante, devenue son épouse, l'aimer bien franchement avait été son seul art pour lui plaire, et le soin de ses succès était son seul effort pour se la conserver. On ne croira jamais qu'un défaut de cette espèce ait pu influer sur le sort d'un jeune débutant, pourvu d'ailleurs de dispositions si nouvelles et si entraînantes; cela fut vrai pourtant : Lekain se présenta pour débuter avec un tel abandon dans ses habits, dans sa tenue, qu'il fit sourire de pitié des gens à talents, décorés des vêtements de luxe que l'on portait alors. Cette négligence, accompagnée d'une figure et d'une taille peu avantageuses, annonçait pour lui une chute humiliante sur le premier théâtre du monde; tout l'aréopage comique y comptait. Mais quelle fut sa surprise quand le parterre, peu chicaneur sur la toilette plus ou moins recherchée

de l'homme privé, se transporta d'enthousiasme à la découverte des qualités qui lui valurent de sa part cette protection décidée!

Il est à croire aussi que les partisans de Voltaire ne contribuèrent pas peu à attiser ce feu protecteur en faveur de Lekain, son élève; et nous devons cet hommage à quelques femmes d'esprit (madame la princesse de Robecq et toute sa société, idolâtre du grand homme qui l'avait formé), que, sans égard pour son extérieur, elles l'accueillaient avec bonté, tandis que toutes les autres femmes mettaient à la mode de le trouver affreux.

Il n'est point, dit-on, de héros pour son valet de chambre : les cris de l'enthousiasme, les faveurs glorieuses du parterre s'anéantissaient le lendemain à la répétition, à l'aspect trop négligé qu'il présentait dans tout son ensemble. Comment a-t-on des talents avec une figure comme celle-là ? comment serait-on jamais comédien du roi, sous des dehors si peu soignés ? L'image que je présente paraît exagérée, et cependant ne l'est pas; le rire, la moquerie tenaient lieu de raisonnement et de raison, quand on mettait en question s'il fallait l'admettre seulement à l'essai.

Qu'opposer cependant à cet homme dont le parterre s'est engoué? Un acteur très-beau et très-recherché dans ses habits. On fit venir de Bordeaux le brave et loyal Bellecour, qui pensa être sacrifié à cette intrigue de foyer. La force de son talent était dans la comédie, et ce fut dans la tragédie qu'on le fit paraître d'abord : Bellecour avait trop d'esprit et d'intelligence pour se fourvoyer à un certain point dans ce genre, que la nature lui avait refusé; mais il ne fut vraiment bien accueilli que dans la comédie. Ainsi Lekain resta en pleine possession de ses succès, malgré cette petite niche de ses camarades, en dépit desquels enfin il fut reçu à l'essai, puis congédié, puis essayé de nouveau, et congédié encore.

Pendant les intervalles de ces renvois à ces réceptions éphémères, il reprenait ses amusements chéris dans les troupes de société dont il parle, à l'hôtel de Jabach, à l'hôtel de Tonnerre, rue des Minimes, et au Temple dans les tours, où le bailli de Saint-Simon avait fait bâtir un théâtre. Le public se portait en foule à ces représentations de jeunes amateurs les jours qu'il jouait; les recettes du Théâtre français en souffraient, et la

société des comédiens du roi, ballottée entre son éloignement pour Lekain et son intérêt, consentait qu'il rejouât, en se dépitant contre sa laideur, la négligence de son costume et l'énergie de son talent.

Quelque aigreur aussi s'était mêlée dans ses rapprochements avec ses camarades : peu accoutumé aux demi-mots piquants de nos femmes spirituelles par état, et malicieuses par esprit de corps, Lekain, sans sortir des bornes d'une bonne éducation, mais avec un caractère plus profond que léger, répondait un peu sévèrement à de malignes plaisanteries, et cette manière ne stimulait pas l'intérêt en sa faveur : ces petites querelles passaient du foyer chez Procope, et le parterre s'ingéra d'une façon nouvelle de faire connaître son vœu en faveur de Lekain, à ne pas s'y méprendre : il appelait Lekain à la fin de chacune de ses représentations, et lui demandait d'annoncer. L'usage était alors que tout acteur reçu disait au public, « Demain, *nous aurons* l'honneur de vous donner tel spectacle, » et que les acteurs non encore admis dans la société ne pouvaient dire que : « Demain, *on aura* l'honneur de vous donner, etc.; » c'était la seule manière de parler permise à Lekain : le parterre y suppléait de sa propre expression; et chaque fois qu'il disait *on aura*, le public, sans le laisser achever, reprenait à cris répétés : *nous aurons, nous aurons*.

Un désir si constant, si prononcé de la part du parterre, excita probablement la curiosité de la cour; son début y fut décidé, et Louis XV trancha la difficulté.

Nous venons de voir les défauts reprochés à Lekain, voyons maintenant ses titres aux premiers succès qui fondèrent son éternelle gloire.

Si l'œil s'arrêtait désagréablement sur un visage maigre, sur des joues creuses et sur des narines trop ouvertes, combien d'ailleurs n'y était-il pas fixé par la puissance de cette sympathie qui attache le regard, avec un intérêt invincible, sur la physionomie d'un acteur fort d'expression, et toujours à la scène, soit en parlant, soit dans le silence! Jamais la correspondance entre l'âme et les traits ne fut plus fidèle, plus mobile et plus vive, que celle que Lekain offrit, dès son début, au spectateur étonné.

J'ignore jusqu'à quel point l'action silencieuse, communément appelée le jeu muet, avait été jusqu'alors en usage; mais toujours est-il que le public s'enflamma de la vivante activité du sien, au point de nous faire croire que cette richesse théâtrale, ou fut une nouveauté pour lui, ou que si ses compétiteurs l'employaient, ce devait être avec moins d'avantage et moins d'expression que Lekain, dont l'action pantomime était aussi éloquente, aussi attachante que son action parlée.

Quant à sa structure, elle n'était pas plus heureuse : sa taille était de cinq pieds trois pouces ; ses formes étaient rondes; rien de musculeux ne désignait en lui la force ; sa profonde énergie était tout entière dans son âme et dans son caractère ; il était un peu arqué, et ses jambes se déterminaient désavantageusement ; d'où il résultait que les costumes qui l'enveloppaient lui étaient favorables. Mais la nature semblait s'être plu à le dédommager de ses négligences par des qualités victorieuses : il n'avait pas un mouvement qui ne fût une grâce ; ses pauses étaient d'une régularité parfaite : jusqu'à sa marche grave, lente et majestueuse, tout était tragique en lui ; et jamais cette qualité théâtrale que nous nommons l'à-plomb ne fut plus imposante et plus prononcée que chez Lekain, dès son début.

Quant au moral de son talent, ses conceptions étaient justes, et toutes ses inflexions, quoique alourdies par la gravité du genre et par l'essence même de son talent, n'en étaient pas moins prises dans la vérité première du sentiment quelconque qu'il exprimait. Je ne me souviens pas qu'il abandonnât rien au hasard, que rien d'oiseux laissât en lui le public dans le vague de son intention ; ses transitions, éprouvées par un long silence, étaient aussi éloquentes que sa parole, et l'on y voyait avec clarté son âme s'éteindre sur une affection, et renaître pour une autre dont l'expression devenait positive et commune; avantage qui résultait en lui et de la justesse de ses aperçus, et de l'obéissance fidèle de ses traits aux affections de son âme.

On lui reprocha, dans le temps de ses débuts, d'avoir la voix sourde et les sons déchirés (c'était déchirants qu'il fallait dire) : et quant au corps de sa voix, jamais effectivement elle ne fut sonore à un certain point; mais au moins en possédait-il le mé-

dium, avantage si difficile à acquérir, avantage si précieux, si indispensable, que, sans le médium de la voix, point de vérité, point d'illusion, point de talent du premier ordre, point de droits au souvenir de la postérité. Ce serait un peintre qui couvrirait son dessin de couleurs toutes fausses, qu'un acteur qui couvrirait son parler d'une voix factice, prise ou dans le haut ou dans le bas de son organe. Riche, dès son début, du médium de sa voix, celle de Lekain était dépourvue du mordant flatteur qui caresse l'oreille; et ce défaut lui aliéna d'autant plus les spectateurs, qu'il succédait dans beaucoup de rôles à Dufresne, qui avait dû ses grands succès principalement à la beauté de sa figure et à celle de son organe, dont il abusait par un chant mesuré, reste de l'ancienne manière de déclamer, au milieu de laquelle Baron et mademoiselle Lecouvreur avaient paru un miracle de vérité, par la simplicité de leur dire.

Dans le cours des vingt-huit ans que Lekain fut au théâtre, son talent subit trois variations : à son début, il était fougueux, emporté, et semblait quelquefois passer les bornes de l'expression; ses détracteurs faisant un continuel usage de ce reproche, il finit par vouloir se régler : dans l'intervalle de ce passage, entre le premier instinct de son talent et le degré sublime où il parvint ensuite, il cessa d'être aussi véhément, sans avoir atteint encore cette profondeur imposante et tragique qui mit le comble à sa gloire. Ce fut dans l'instant de ce mouvement orageux entre lui débutant et lui grand homme, que l'on donna la nouveauté de *Gengis-Kan*, dans laquelle il n'atteignait pas le succès qu'obtenait mademoiselle Clairon jouant Idamé; elle défendait dans ce personnage l'orphelin avec un tel orgueil, elle traitait son vainqueur avec une telle audace, nous dirions peut-être avec une telle arrogance, qu'elle rapetissait le héros de la pièce; ou bien Lekain, comme nous l'avons dit, se ressentait-il de l'abandon de ses premiers moyens de succès, avant d'être parvenu à en acquérir de supérieurs? Toujours est-il que, sur la remarque d'un de ses camarades, son ami, qu'il se laissait écraser dans ce rôle, contre le vœu des caractères et de la situation : « Que veux-tu? lui répondit Lekain, mademoiselle Clairon joue Gengis, il faut bien que je joue Idamé. »

Le succès des personnages ainsi déplacé, celui de la pièce en souffrait un peu ; ce qui doit prémunir tout artiste du théâtre, et principalement dans les nouveautés, contre l'ambition de tirer à soi au delà des bornes que lui prescrivent ou les convenances du sexe, ou celles de la situation.

Il est probable pourtant que Lekain se dissimulait à lui-même sa propre faiblesse dans ce rôle, si l'on en juge par le récit modeste, et d'un grand homme, qu'il fit dans une lettre à son ami, M. de ***, du mécontentement, de la fureur où entra contre lui M. de Voltaire, en le lui entendant répéter; et peut-être cette faiblesse d'exécution, parvenue à Ferney, avait-elle été le motif secret du voyage de Lekain, préparé à son insu.

Je regrette d'avoir été absent de Paris à l'époque de son retour de Ferney, où il dut être aussi intéressant pour le public, que profitable pour l'art, de voir Lekain réformé, enrichi des nouvelles lumières de son maître, venir enfin disputer le terrain à l'étonnante hardiesse qu'employait mademoiselle Clairon à défendre son souverain contre la puissance d'un vainqueur farouche et passionné.

Il paraît que ce voyage à Ferney avait ouvert à Lekain une nouvelle route vers la gloire, dans laquelle il marcha encore d'un pas trop précipité, mais qu'à la longue il parcourut avec l'assurance et le calme d'un homme sûr d'arriver.

Ce qu'il avait gagné dans *Gengis-Kan* de profondeur, d'aplomb, de faste tragique, lui parut applicable à beaucoup d'autres rôles; ou peut-être fut-il averti, par l'instinct de ses propres facultés, que l'âge des folies au théâtre était passé pour lui. Profitant du poids, de la profondeur d'affections que la nature lui avait donnés, il ne voulut plus peindre qu'à grands traits. Néron, Vendôme, Mahomet, Ladislas, et beaucoup d'autres, prirent dès lors en lui la teinte de cette largeur d'exécution qui le faisait s'emparer de la scène entière.

Orosmane fut un de ses derniers rôles, dans lequel il employa le plus de cette magie tragique qui, représentant cependant des passions communes à tous les hommes, prend, en ce genre, une explosion, un faste au-dessus du vulgaire.

Vers sa jeunesse, encore plein du reproche fait à Voltaire, par les partisans de Racine, d'avoir mis dans un despote ottoman un amour à la française, quand Racine, au contraire, leur paraissait avoir si scrupuleusement peint les localités, les mœurs et les usages dans *Britannicus*, où l'on se croit à Rome, et dans *Bajazet,* où l'on se croit à Byzance, Lekain, occupé du devoir de soustraire Voltaire à ce reproche, ne se mettait point aux genoux de Zaïre, au moment de la surprise et de l'enivrement de ses sens à la trouver en larmes : il eût cru trop donner lieu à cette critique, en cédant à un usage français inconnu dans ces climats.

Il croyait encore donner une teinte plus asiatique à l'arrivée d'Orosmane, au quatrième acte, en regardant Zaïre, non fixement, mais en la regardant, pour lui adresser ces vers :

Madame, il fut un temps où mon âme charmée....
Allez, jamais mes yeux ne reverront vos charmes....

Ces regards jetés sur Zaïre attachaient de plus près le sentiment dans lequel il revient vers elle, à ce superbe couplet qui termine le troisième acte ; ce couplet, tracé à la manière de Bajazet, où Orosmane, se rappelant à sa dignité et aux mœurs du sérail, dit :

Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Lekain avait senti que c'est dans ce même sentiment qu'Orosmane revient au quatrième acte, et qu'il ne s'y introduit de différence que celle qu'y insinue la présence de l'objet adoré, par laquelle on voit l'orgueil ottoman s'affaiblir à mesure qu'il s'exprime.

Rattacher ce commencement de scène du quatrième acte à la fin du troisième avait paru à Lekain un devoir dans l'ordre des passions, un devoir dans l'ordre des idées, un devoir dans l'intention créatrice ; et, livré au soin de colorier d'une manière locale l'amour du sultan, ces devoirs lui auraient semblé tous mé-

connus, s'il l'eût montré assez faible pour n'oser la regarder, observant que c'est Zaïre qui se détourne, se lamente dans le silence, et succombe à sa douleur en tombant sur le siége qui se trouve derrière elle ; ce qui, aperçu par Orosmane, cause si rapidement sa surprise, sa joie, et l'arrache entièrement à ses résolutions, à son orgueil, pour le livrer entièrement aux douces ivresses d'un amour qu'elle partage.

Ce zèle légitime de Lekain pour affranchir Voltaire du reproche que lui faisaient ses détracteurs une fois mis en usage, il jouait Orosmane comme le joue la jeunesse qui se croit quitte envers le talent quand elle a montré dans ce rôle beaucoup de cette passion amoureuse et facile à sentir, et si voisine des affections du jeune âge. Ce ne fut qu'après son retour de Ferney qu'on le vit rester calme, comme un despote puissant et fortement passionné, à la proposition que lui fait Nérestan de racheter Zaïre et dix prisonniers français. Ce ne fut qu'après ce retour qu'on le vit prendre ce temps long et superbe qu'il remplissait si richement dans sa réponse à cette proposition, où, après avoir dit,

Pour Zaïre....,

il jetait un long regard doucement amoureux sur cet objet idolâtré qui vient de lui révéler avec pudeur et naïveté le secret de son amour. Ce regard, où l'amant semblait se plaire un instant à contempler la beauté de celle qu'on lui proposait d'enlever à sa tendresse, paraissait être destiné par lui à la rassurer ; un sourire de pitié ou d'indignation lui échappait à la pensée de cette audacieuse demande ; et alors il continuait dans le calme de son faste souverain, mais avec des nerfs sensiblement devinés, et tressaillant d'amour, d'ivresse et de puissance, à mettre sur pied tout l'empire ottoman plutôt que de se la laisser ravir, et terminait dans ce sentiment :

Crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance.

Ce sont là de ces beautés d'exécution aussi difficiles à définir que dangereuses à imiter : il faut, je crois, les avoir conçues le premier pour les rendre, ou plutôt ces sortes de traits sont locaux

dans chaque acteur ; et ce serait peut-être deux vers plus tôt ou deux vers plus tard que tel autre fixerait l'attention du public. Et qu'importe, si cette autre création était également vraie, tirée du fonds, et résultait aussi du sentiment, gouverné par le caractère et les convenances locales ? Mais on avouera que tout acteur tragique qui, comme Lekain, placerait dans toute l'étendue d'un personnage beaucoup de ces grands traits, de ces grands aperçus, à la manière de celui que je viens de citer, serait, comme lui, un homme digne d'une éternelle mémoire.

Je ne passerai pas non plus sous silence la valeur effrayante qu'il donnait au second hémistiche de ce vers :

Je ne suis point jaloux... Si je l'étais jamais!

Palissot n'a pu se dispenser de l'honorer d'une note : « Tout le caractère d'Orosmane est tracé, dit-il, dans ce beau vers. Un grand acteur, tel que Lekain, y faisait entrevoir toute la tragédie. » Il fut généralement convenu, dans le temps, que ce mot terrible, *Si je l'étais jamais!* exprimé par Lekain, posait pour la suite un intérêt d'autant plus fort qu'il faisait frémir, et craindre tous les excès de la violente jalousie. De cet hémistiche qui n'avait peut-être rien coûté à Voltaire, Lekain faisait une racine profonde, à l'avantage du moment où l'esclave apporte à Orosmane le billet de Nérestan adressé à Zaïre.

Après avoir ainsi parlé de la grâce de ses mouvements, de son aplomb, de la régularité de ses pauses, du choix heureux de ses déchirantes inflexions dans les moments passionnés, de son regard expressif, de la richesse de son jeu muet, de la justesse, de la profondeur de ses aperçus tragiques, de sa forte énergie enfin dans la grande action, il semble qu'il me reste à donner une idée de ce qu'était chez lui ce qu'on appelle la diction, c'est-à-dire la sorte de naturel, propre à chaque acteur, qu'il emploie à dire le dialogue, et qui est homogène en lui.

Sa diction était lourde, et s'éloignait par là de la liberté courante du parler de la comédie dans les personnages nobles. On voit par cette expression que je ne comprends ici dans ma remarque que ce qui peut s'appliquer au détail, au milieu de l'action. Arrivé à cette action, il résultait de sa pesanteur une forte couleur, une

forte énergie; mais dans le détail, qui, pour ainsi dire, sert d'exposition à la peinture de nos passions, il est dans la nature de le débiter; c'est, dans l'entente de l'art du théâtre, ce qui compose les nuances; et Lekain, profondément tragique, eût pu paraître monotone, si, après s'être appesanti sur le détail, il n'eût été en fonds pour donner à ce qui était action une force d'expression telle, qu'elle outrepassait encore son attention trop soignée pour le détail. Il est dit dans son éloge du *Mercure* de 1778 : « Ja« mais il ne se permit de négliger les détails pour faire valoir une « situation forte de son rôle. » On dit vrai; mais c'était une vérité sans être un éloge : il eût été utile au maintien de l'art de ne le point louer sur un léger défaut auquel on a dû tant de beautés, mais qui, placé dans un autre, produirait le plus grand des vices théâtrals, la monotonie d'action. L'acteur qui s'emploierait également à parer le détail comme l'action, s'il n'avait pas les ressources énergiques de Lekain, produirait nécessairement, dans le cours d'un rôle, la satiété du faste et l'ennui du beau. Dire que la discrétion et le tact du bon goût, dans le débit des choses de détail, ne sont pas de première nécessité en diction tragique, serait une erreur; mais la nuance est si délicate entre la pompe qui convient à la tragédie et le parler noble de la comédie, qu'il faut une réserve bien attentive pour ne pas tomber dans le familier que réprouve la tragédie, ou dans le faste exagéré que réprouve le parler de la comédie noble, qui convient au détail dans la tragédie.

Ce fut cette diction trop pesante, née en Lekain de son naturel profond et réfléchi, qui s'opposa à ses progrès dans la comédie, pour laquelle d'ailleurs il ne se sentait nul goût, et qu'il ne joua que par devoir [1] ; ce fut aussi ce qui excita grandement la curiosité et l'intérêt de nos amateurs de la scène française, lors du début d'Aufresne. Celui-ci avait pris pour objet de son travail de ramener tout au simple, qu'il appelait la vérité (oui, la vérité du parler, mais non celle de l'action); quand Lekain, au contraire, avait pris pour objet du sien de donner tout au faste du genre. Ce contraste excitait la plus vive impatience de les voir l'un près de l'autre : on les vit enfin. Ce rapprochement, comme on le pense, ne fut pas à l'avantage d'Aufresne; on préféra Le-

[1] Tout acteur devait alors servir la société dans les deux genres.

kain, enrichissant les riens, à Aufresne, appauvrissant les superbes masses d'action tracées par nos grands hommes. Lekain resta avec son superbe défaut, et Aufresne emporta l'estime qu'on accorde toujours à un talent, de genre si l'on veut, mais à un talent original, dirigé par le malheur d'une opinion bizarre, sur un art où le point juste est si difficile à saisir, mais qu'Aufresne du moins professait avec connaissance de cause; à un talent qui, au travers de ses torts d'action, laissait échapper dans le détail de ces traits d'une vérité heureuse, qu'il eût été si beau à lui d'amalgamer avec la pompe du genre; à un talent qui produisait le plus grand enthousiasme chez nos amateurs de la diction raisonnée: de sorte que si l'on eût fondu dans un creuset Lekain et Aufresne, on eût fait Baron ou Melpomène; avec cette remarque que Lekain y eût fourni bien plus de matière tragique qu'Aufresne encore n'y eût mis de vérité noble et imposante.

De l'estime que Garrick, contemporain de Lekain, avait pour son talent, il était résulté entre ces deux grands artistes une amitié personnelle qui avait pris naissance de ce que Lekain, au temps de l'affaire du *Siége de Calais*, avait été avec un de ses camarades lui demander asile contre le ressentiment du maréchal de Richelieu [1].

Sa captivité à cette occasion, ce dernier trait du despotisme qu'il haïssait, auquel il avait résisté toute sa vie, et qui confondait Garrick d'étonnement, avertit Lekain du devoir de veiller à sa fortune, pour s'y soustraire le plus tôt possible; mais la mort vint l'enlever à la sagesse de ce projet, à l'admiration, aux transports du public, au moment où il allait jouir, dans la retraite, du fruit de ses talents et de ses travaux.

Par une de ces fatalités que le hasard arrange, ce fut le jour même où Lekain fut inhumé que Voltaire arriva à Paris, après tant d'années d'absence, pour jouir de toute la gloire qu'il avait accumulée sur lui; de sorte que Lekain ne put ni employer son zèle pour son bienfaiteur, ni mêler sa voix aux acclamations qu'excita sa présence.

[1] Je prends ici l'engagement d'écrire quelque jour cette affaire du *Siége de Calais*, dont je parlerai comme compagnon de Lekain dans sa fuite, et comme témoin oculaire.

LA MATINÉE

DU

COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS,

PROVERBE EN UN ACTE ET EN PROSE.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas une pièce de théâtre que l'auteur donne au public; c'est à peu près la peinture de l'emploi que les comédiens faisaient autrefois de leur temps. Actuellement que tout est changé, ces messieurs ne peuvent voir de satire dans cette petite pièce: au contraire, s'ils comparent leur conduite présente avec celle qu'on a tâché de décrire ici, ils s'apercevront subitement que c'est un éloge indirect qu'un homme délicat a voulu leur ménager.

LA MATINÉE

DU

COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

BELVAL, comédien.
SOPHIE, comédienne.
LE COMTE DE MŒURSEVILLE.
LAFLEUR, valet de Belval.

La scène se passe dans le bel appartement de Belval.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELVAL, *seul.*

(*Il est en robe de chambre superbe, et se regarde dans sa glace.*)

Ma foi, de telle manière que je me mette, je suis toujours bien. C'est une folie pourtant que cette robe de chambre; mais il serait si ridicule d'être surpris sans une certaine élégance!... Elle me va très-bien; mes cheveux, quoique retroussés, flottent avec grâce; le col agréable; du linge fin; parfumé délicieusement, bien chaussé : qu'une femme vous surprenne dans cet état, elle n'y tient pas. Sophie vient déjeuner avec moi; je veux qu'elle s'en aille subjuguée. C'est une petite écervelée qui ne croit pas à ces goûts subits et charmants qui ont fait les délices de nos femmes aimables. Nous verrons... Ah çà, récapitulons ma journée. Premièrement, Sophie tout à l'heure, dans l'instant; à midi, rendez-vous chez M. le duc de Volnay, ensuite dîner chez ce

prince étranger ; à quatre heures et demie, je m'évade, et cours dans ma loge m'écraser la tête de mon rôle dans cette pièce nouvelle. C'est le déplaisant. Pourquoi ne pas s'en tenir à ce que nous avons ? Ce n'est pas ma faute ; je fais tout ce que je puis pour faire renoncer aux nouveautés. Mais mes camarades se laissent entraîner, et moi je suis la victime de ces complaisances malentendues. Ce qu'il y a de cruel, c'est que, ne pouvant mal jouer, je soutiens seul l'ouvrage, auquel je donne un mérite dont le pauvre auteur ne s'était pas douté.... J'entends du bruit ; c'est ma belle et mutine Sophie : ne songeons qu'au plaisir de la voir.

SCENE II.

SOPHIE, BELVAL.

SOPHIE.

En vérité, Belval, il faut que je sois la complaisance même pour venir chez vous au milieu du tonnerre et des éclairs, par le temps le plus affreux.

BELVAL.

A voir vos célestes appas, on a dû vous prendre pour une immortelle qui marche, suivie du brillant cortége de la divinité.

SOPHIE.

Oh ! trêve de galanterie !

BELVAL.

Non, regardez-vous ; et ne me croyez pas assez simple pour louer une femme quand elle ne le mérite pas.

SOPHIE.

Ah !... Savez-vous que vous me ferez tourner la tête, si vous continuez ?

BELVAL.

J'aimerais bien autant vous la voir perdre.

SOPHIE.

Vous êtes logé avec une magnificence... !

BELVAL.

Assez bien ; mais il faut que je quitte malgré moi cet appartement.

SOPHIE.

Pourquoi donc? Il est peut-être trop cher.

BELVAL.

Non, je n'en ai que pour cent louis; mais je n'ai pas de salon d'été, de cabinet de bains, ni de boudoir.

SOPHIE.

Ni de boudoir? Oh! il faut avoir un boudoir.

BELVAL.

Vous m'excuserez donc de ne pouvoir vous en présenter un.

SOPHIE, *étonnée.*

Pour moi, il n'en faut pas, Belval. Ah! nous n'en sommes pas encore là. Je vois bien que vous voulez me mettre dans la longue liste de vos conquêtes; mais, mon cher ami, je ne succomberai pas. Élégance, propos aimables, figure intéressante, vous avez tout, j'en conviens; et moi, je suis insensible. Voilà bien des choses perdues, n'est-ce pas?

BELVAL.

Comment! vous me supposez des apprêts? Non, je vous jure, mon cœur n'a pas de détours. Jugez par d'autres: est-il un seul homme qui vous possédant, comme moi, en tête-à-tête, ne soit tombé à vos pieds?

SOPHIE, *avec fierté.*

Je ne l'ai jamais souffert. Et où prenez-vous, monsieur, que ce soit un tête-à-tête que je vous accorde?...

BELVAL.

Ah! Sophie, ne m'accablez pas de votre disgrâce.

SOPHIE.

Eh bien! quittez donc ce ton déjà conquérant que vous prenez avec moi.

BELVAL.

Quel petit démon de vertu! En vérité, Sophie, je vous croyais plus de conduite: une femme charmante, belle comme vous l'êtes... Ah! profitez de vos beaux jours.

SOPHIE.

Vous verrez que je passerai mes beaux jours à aimer monsieur! Cela serait fort réjouissant! Non, je vous le répète, laissons à nos

tragédies cet amour romanesque. Je n'y crois pas, et n'y croirai de ma vie ; tenez-vous-le pour dit.

BELVAL.

Non ; vous reviendrez de cette erreur, et vous verrez qu'un jour....

SOPHIE.

Encore? Ah ! vous m'impatientez. Brisons là-dessus, ou je pars.

BELVAL.

Ah ! trop charmante incrédule ! Allons, soit, je me tais.

SOPHIE.

Oui, parlons de choses plus sérieuses.

BELVAL.

Heureuse tranquillité ! vous faites de l'amour un joujou. (*Voyant que Sophie paraît vouloir se lever.*) Parlons donc de choses sérieuses avec vous, Sophie.

SOPHIE.

Vous partez dans quinze jours pour Bordeaux?

BELVAL.

Oui, j'ai obtenu trois mois de vacances.

SOPHIE.

Eh bien ! j'ai la même permission.

BELVAL.

O ciel ! est-il possible? Ma belle amie, nous ferons route ensemble. Que de triomphes nous allons avoir ! que de joie nous allons répandre ! que d'argent nous gagnerons, réunis ! Vous ne pouvez douter avec combien de plaisir je me prêterai à tous vos désirs. Quand je suis avec vous, je suis toujours sûr de plaire. O Sophie, que mon sort est heureux !

SOPHIE.

Par exemple, ce que vous me dites là n'est pas une fadeur : c'est senti, et je vous en tiendrai bon compte.

BELVAL.

Si j'étais assez fortuné pour parvenir...! Mais comment, mon bel ange, avez-vous pu obtenir...?

SOPHIE.

Prétexte de santé. Vous savez, il y a trois jours, que nous nous

quittâmes à sept heures du matin, après avoir passé la nuit à faire mille folies. Le soir, je ne pus jouer; ce qui hâta par hasard le début de cette nouvelle actrice, qui, je vous réponds, n'eût point paru devant six semaines. Vous me trouvâtes la physionomie d'une langueur assez intéressante : ma glace me dit que vous aviez raison. Je fis mettre sur-le-champ mes chevaux à la voiture. La crainte de ne pas réussir ajouta à ma pâleur. On me plaignit; mais je revins vive, animée; car j'obtins ce que je demandai.

BELVAL.

Que peut-on vous refuser? Vous conviendrez que le spectacle sera fort ennuyeux pendant votre absence.

SOPHIE.

Ah! dites pendant la nôtre, monsieur Belval; je suis juste.

BELVAL.

Julie doit être au désespoir.

SOPHIE.

Elle ne le sait pas encore; j'aurai le plaisir de lui dire ce soir.

BELVAL.

Vous jouez sans doute?

SOPHIE.

Non, sûrement. On ne me verra qu'après mon retour; c'est le seul moyen de se faire désirer.

BELVAL.

C'est une assez bonne méthode; il y a déjà quelque temps que vous vous en servez; car cette année-ci....

SOPHIE.

Cette année... mais j'ai joué dix à douze fois au moins.

BELVAL.

Cela est différent; aujourd'hui cependant je comptais bien sur vous. Je vous avertis que je serai d'un maussade... Prenez garde avec qui vous me laissez... Il me vient une idée.

SOPHIE.

Quoi?

BELVAL.

Vous ne connaissez pas ma petite campagne?

SOPHIE.

Qui vous coûte tant d'argent?

BELVAL.

Précisément.

SOPHIE.

Non, je ne la connais pas.

BELVAL.

Eh bien! allons-y ce soir : c'est un bijou dont vous serez enchantée.

SOPHIE.

Avec vous seul?

BELVAL.

Oui; vous me craignez si peu!

SOPHIE.

Soit; à condition que vous ne vous en vanterez pas.

BELVAL.

Je vous le proteste.

SOPHIE.

Allons, j'y consens donc; je le veux bien.

BELVAL.

Que de grâces!

SOPHIE.

Ainsi vous ne jouerez pas non plus : Fierville sera détestable dans votre rôle.

BELVAL.

Je l'imagine bien. Mais vous ne sauriez croire comme le pauvre garçon aime à se faire siffler : il n'en est que plus ferme; il semble que cela le réjouit. Il sera pour moi d'une reconnaissance...

SOPHIE.

Vous avez vos fantaisies, j'ai les miennes aussi. J'ai celle d'aller voir comment nos doubles seront reçus, de voir la grosse humeur du public; cela sera très-réjouissant.

BELVAL.

Mais notre partie?

SOPHIE.

Bon! ne croyez-vous pas que je me donne la douleur de voir toute la pièce? Les trois premières scènes, à la bonne heure; dans le moment de la grosse crise, voilà tout.

BELVAL.

Mais si on nous voyait?

SOPHIE.

Eh! n'ai-je pas cette loge grillée qu'on me prête quand je veux? J'irai bien empaquetée; vous, le mouchoir sur les dents, chapeau détroussé, costume étranger.

BELVAL.

Vous êtes miraculeuse.

SOPHIE.

Pour qui donc ces préparatifs?

BELVAL.

Pour vous, pour votre déjeuner.

SOPHIE.

Tant pis, car je ne déjeunerai pas.

BELVAL.

Pourquoi donc?

SOPHIE.

Je prends les eaux de Vichy.

BELVAL.

Je ne vous savais pas malade. Depuis quand?

SOPHIE.

Depuis quinze jours. Je retournais chez moi avec assez de rapidité : ma voiture écrasa le plus joli petit épagneul possible, tout pareil à mon Bibi. Cette ressemblance, les cris de douleur de ce charmant animal...

BELVAL.

Vous ont causé une révolution?

SOPHIE.

Oui, très-violente.

BELVAL.

Ce sera donc pour le premier survenant. Voici justement Lafleur qui vient annoncer quelqu'un. Qui est-ce, Lafleur?

SCÈNE III.

LAFLEUR, BELVAL, SOPHIE.

LAFLEUR.

C'est un monsieur qui revient au moins pour la sixième fois.

BELVAL.

Le connais-tu?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

BELVAL.

Eh bien! dis-lui que j'y suis. Non, non, que je n'y suis pas.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il ne vient pas inutilement.

BELVAL.

Ah! si vous plaidez pour lui, vous obtiendrez tout. (*A Lafleur.*) A-t-il paru s'impatienter dans les différentes fois?

LAFLEUR.

Il a toujours été d'une patience comme monsieur l'exige; il s'en est allé bien souvent sachant que vous y étiez, sans marquer la moindre humeur.

BELVAL.

A la bonne heure... Fais-le entrer.

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

BELVAL.

A propos, écoute. Quelle tournure a-t-il?

LAFLEUR.

Il n'en a pas.

BELVAL.

Il ne t'a pas dit son nom?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il en a un.

LAFLEUR.

Mais, monsieur, oserais-je vous prier de le recevoir dans votre antichambre?

BELVAL.

Pourquoi?

LAFLEUR.

Ah! c'est qu'il est si crotté!...

BELVAL, *riant.*

Là, bien crotté?

LAFLEUR, *riant aussi.*

Il est venu à pied par le temps qu'il fait.

BELVAL.

(*A part.*) Ah! c'est un auteur. (*Haut, à Lafleur.*) Qu'importe? Fais ce que je te dis. (*Bas, à Sophie.*) C'est à cause de cela qu'il faut le recevoir. (*Lafleur sort.*)

SOPHIE.

Vous êtes un peu méchant. Voyez quelle comparaison ce pauvre malheureux sera obligé de faire.

BELVAL.

Bon! il fera une satire, c'est dans l'ordre; chacun son rôle.... Mais le voici; taisons-nous.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE MOEURSEVILLE, SOPHIE, BELVAL.

BELVAL.

Voilà plusieurs fois, monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi : je suis désespéré de ne m'y être point trouvé. Pourrais-je savoir à quoi je puis vous être utile?

LE COMTE.

Différents billets que je vous ai laissés ont pu vous rappeler que vous avez daigné me promettre vos soins pour une pièce que je vous ai remise il y a à peu près trois mois.

BELVAL.

Une pièce... Ah! pardonnez-moi... Vous l'appelez...?

LE COMTE.

L'Oubli de soi-même.

BELVAL.

Daignez donc vous seoir; je ne faisais pas attention....

SOPHIE.

C'est un caractère qui promet.

LE COMTE.

Oui, madame; on ne manque pas d'originaux.

BELVAL.

Oui, je crois que je l'ai lue... Je m'en souviens très-bien. Mais, je vous l'avouerai franchement, elle ne nous convient pas. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien écrite, au contraire; elle montre aussi que vous avez infiniment d'esprit : mais le sujet de morale...

LE COMTE.

Déplaît ?

BELVAL.

Eh bien! je ne vous le cache pas.

LE COMTE.

Je l'ai toujours craint.

BELVAL.

Ne m'en voulez pas de ma franchise.

LE COMTE.

Je l'ai toujours trop estimée pour qu'elle me fît quelque peine.

BELVAL.

Cette résignation annonce des talents peu communs. Exercez-les, monsieur, sur un autre sujet, et vous verrez avec combien de zèle je m'emploierai.

LE COMTE.

Ah! combien de reconnaissance! Je vous quitte, monsieur, et ne veux point abuser de vos moments.

BELVAL.

Quoi! par un temps aussi mauvais?

LE COMTE.

Je le prends comme il vient, et sais me faire à tout

BELVAL, *en sonnant*.

Ah! je ne souffrirai pas que vous vous en retourniez à pied : mes chevaux sont à ma voiture, daignez les accepter.

LE COMTE.

Mille obligations, monsieur; je ne puis ni ne dois accepter ces offres obligeantes.

SCÈNE V.

LE COMTE DE MOEURSEVILLE, BELVAL, SOPHIE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur a sonné?

BELVAL, *à Lafleur.*

Monsieur veut bien prendre ma voiture.

LE COMTE.

En vérité, monsieur...

BELVAL.

Daignez ne pas me refuser.

LE COMTE.

J'accepte donc, puisque vous le voulez, et sors pénétré de tout ce que vous faites pour moi. Adieu, monsieur. Madame, je vous présente mon respect.

(*Sophie fait une révérence à la mode, c'est-à-dire fait un encensoir de ses reins.*)

SCÈNE VI.

BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

Est-il sorti donc? Oui. Il doit être furieux; il va sécher de jalousie.

SOPHIE.

Ah! je serais curieuse de voir la mine qu'il fait maintenant dans votre équipage.

BELVAL.

La mine qu'il fait dans mon équipage? Ah! Lafleur m'en rendra bon compte. Fiez-vous à lui, il est bon peintre; il a le mérite de la description.

SOPHIE.

A propos, avez-vous remarqué qu'à travers la simplicité de sa mise il a un certain air d'assurance, et qu'il est d'une figure assez distinguée?

BELVAL, *malignement.*

Comment! vous avez fait cette remarque? (*D'un air de dédain.*) Oui, oui, il est assez bien, pas mal.

SOPHIE.

Mais le connaissez-vous un peu, ce monsieur l'auteur?

BELVAL.

Ma foi non, pas plus que son ouvrage.

SOPHIE.

Comment! vous ne l'auriez pas lu?

BELVAL.

Ah! je vous le proteste; je l'ai jeté avec une vingtaine d'autres qui ont eu le même sort.

SOPHIE.

Ah! ah! ah! rien n'est plus plaisant, en vérité. Comment! ces conseils, cet air de persuasion avec lequel vous l'engagiez...?

BELVAL.

Il fallait bien dire quelque chose. Je me rappelle qu'il y a trois mois, le jour de cette pièce où nous fûmes l'un et l'autre tant applaudis, je fus entouré après le spectacle d'une trentaine de personnes qui venaient me réitérer les remercîments du plaisir que je leur avais fait éprouver. Dans le nombre était ce monsieur, qui me suivit jusqu'à ma loge. Il m'accabla de nouveaux compliments, que je fis semblant de ne pas entendre, parce que je voulais être tranquille; enfin il me remit cette pièce en question, que je fus obligé de prendre. Je lui promis ce qu'il voulut; mais, d'honneur, je n'y ai plus pensé. Lafleur m'a dit qu'il était déjà venu plusieurs fois, et ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai consenti à le recevoir; encore en connaissez-vous le motif.

SOPHIE, *devenant subitement sérieuse.*

Oui, j'en suis édifiée.

BELVAL.

Mais vos beaux yeux se rembrunissent. Quoi! une plaisanterie qui, dans le fait, nous délivre d'un mauvais ouvrage...

SOPHIE.

Mauvais! Il fallait le lire au moins.

BELVAL.

Ah! je m'aperçois de ce que c'est. Vous lui trouvez des qualités

que je n'ai pas aperçues : d'ailleurs, il est assez bien fait. Ah ! Sophie! sous mes yeux un nouveau penchant! Convenez donc que c'est humiliant pour moi.

SOPHIE.

Ne vous guérirez-vous pas de ce persiflage ridicule? Je vous répète que votre conduite envers ce monsieur est très-leste, l'est beaucoup trop.

BELVAL.

Mais réfléchissez donc, ma belle amie, que s'il fallait lire tout ce qu'on nous présente, nous n'aurions pas le temps d'exister.

SOPHIE.

Quand on connaît l'homme pour un méchant auteur, c'est fort bien; mais quand vous ne pouvez savoir quel est son mérite, pourquoi donc le rebuter aussi durement? Je parierais qu'il se doute que vous n'avez pas lu sa pièce.

BELVAL.

Oh! vous le faites bien pénétrant. Allons, faisons la paix; je vous promets de me faire rendre compte de cette production; j'entre dans vos raisons... Oui, je conçois ce que vous me dites.

SOPHIE.

Ah! Belval, Belval, votre conduite est bien légère, si elle n'est pas...

BELVAL.

En vérité, ce sont des vapeurs au moins que vous avez. Ne parlons plus de cela, Sophie, et pensons à notre voyage, où nous devons moissonner de l'or et des lauriers. Que cette idée-là vous réjouisse; car, je vous l'avouerai, vingt mille francs ne me suffisent pas : j'avais réellement besoin de ce congé pour arranger mes affaires; cette campagne, ces meubles, ma voiture, et mille autres folies...

SOPHIE.

Il est vrai que l'argent me fond dans les mains je ne sais comment; une femme est pillée par tout le monde. Et puis, n'ai-je pas ma famille entière à nourrir? Je suis bien loin de regretter cette dépense; mais elle abuse un peu de ma complaisance. Que faire à cela?

BELVAL.

Renvoyez-moi-la dans la province avec une petite pension, ou en leur faisant obtenir quelque place; rien ne vous sera plus facile.

SOPHIE.

Vous avez raison. Je garderai seulement ma pauvre mère; car je mourrais, je crois, de douleur d'en agir avec elle comme tant d'autres femmes. Cette ingratitude, cet orgueil m'inspirent pour elles le mépris et la haine la plus violente.

BELVAL.

Cœur excellent, combien vous vous attachez ceux qui vous connaissent à fond! Mais voici déjà Lafleur de retour.

SCÈNE VII.

SOPHIE, BELVAL, LAFLEUR.

BELVAL.

Eh bien! Lafleur, ce monsieur, l'as-tu conduit à son cinquième?

LAFLEUR.

A son cinquième, monsieur? C'est, je vous assure, quelqu'un de grande importance.

BELVAL.

Bon!

SOPHIE, *à Belval.*

Eh bien! ne m'en étais-je pas doutée?

LAFLEUR.

D'ici à votre voiture, il m'a suivi en ricanant.

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment, faquin, en ricanant?

LAFLEUR.

Eh! oui, monsieur; je vous dis la vérité.

BELVAL, *du même ton.*

Ensuite.

LAFLEUR.

Arrivé à votre voiture, je lui en ai ouvert la portière: il l'a regardée avec admiration.

BELVAL.

Ah!

LAFLEUR, *à part.*

C'est-à-dire, en haussant les épaules.

BELVAL.

Que dis-tu?

LAFLEUR.

Ah! rien, monsieur... Je toussais.

BELVAL.

Oui...

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

BELVAL.

Achève.

LAFLEUR.

Enfin il est monté, et s'est fait conduire à deux pas d'ici, dans un hôtel superbe; et la preuve qu'il en est le maître, c'est que le suisse est venu avec son baudrier lui remettre des lettres. Comme il m'a dit d'attendre, j'ai vu tout cela. Ensuite il en a tiré une de sa poche, qu'il a ouverte, et à laquelle il a ajouté quelque chose. Et m'ayant recommandé de vous la donner, avec deux louis qu'il m'a prié d'accepter, vous sentez, monsieur, avec quel plaisir je m'acquitte de cette commission.

BELVAL.

Que peut-il me dire? Voyons. (*En ouvrant la lettre.*) Elle était écrite avant de se rendre chez moi...

SOPHIE.

Oui, c'est à quoi je réfléchis; je suis bien curieuse...

BELVAL.

Vous allez le savoir. (*Il lit.*) « Il semble, monsieur, que vous « devriez vous défaire de l'habitude d'offrir des services que « secrètement vous vous promettez de ne pas rendre. » Ce n'est que du verbiage que tout cela; je l'achèverai dans un autre moment.

SOPHIE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux l'entendre entièrement.

BELVAL.

Mais...

SOPHIE.

Je le veux absolument.

BELVAL.

Vous le voulez? à la bonne heure. (*Il continue.*) « Ne me croyez pas votre dupe; vous n'avez pas lu ma pièce. » Ah! aime bien qu'il doute.

SOPHIE.

Mais achevez.

BELVAL *continue.*

« Car je ne vous en ai point remis. C'est un cahier blanc, sous enveloppe, que vous avez reçu de moi. » (*Belval est étonné.*)

SOPHIE.

Eh bien!... voyons, voyons la fin.

BELVAL.

Quoi! je serais...! (*A Sophie, qui le presse d'achever.*) Je continue : « J'ai voulu vérifier si les plaintes que j'ai entendu « faire à un jeune homme de ma connaissance avaient quel- « ques fondements. Vous devez croire que je n'ai pas besoin « d'autres preuves que les conseils que vous avez bien voulu me « donner ce matin sur ce qui n'existe pas, pour être convaincu « qu'il a raison.

« Comme ma lettre était écrite avant de me rendre chez vous, « sachant à point nommé votre réception, et mon dessein étant « de la laisser en sortant, je n'ajouterai que deux mots : Je vous « remercie de votre voiture, qui est fort douce, et plus élégante « qu'aucune des miennes. Je vous dois cet aveu pour vous prou- « ver ma reconnaissance.

« Le comte DE MŒURSEVILLE. »

O Dieu! c'est moi qui suis complétement sa dupe. Ah! Sophie, combien je suis piqué! Son persiflage m'accable.

SOPHIE.

En vérité, Belval, on le serait à moins. Vous avez cru le jouer, et c'est lui qui s'est donné ce plaisir.

BELVAL.

S'il allait répandre cette aventure, que je serais humilié! Un homme de son rang sera cru. Oui, je ne sens que trop que ce

caractère léger auquel je me suis abandonné conduit insensiblement à la fatuité et à l'oubli de soi-même ; et, je me le rappelle, c'est le reproche qu'il m'a fait. Je veux désormais qu'on n'ait plus à se plaindre de moi. Je profiterai de mon congé, parce que je ne veux pas passer pour inconséquent ; mais, une fois de retour, cabales, intrigues, jalousies, j'oublie tout pour me livrer à mon état. Je n'abuserai pas de mes talents pour accabler mes camarades, étant bien convaincu que la modestie et la franchise me procureront plus de satisfaction que les défauts que je me reconnais ne m'ont donné de plaisir.

SOPHIE.

Votre exemple m'entraîne; ce retour sur vous-même achève ma conquête. Et réellement ne sentez-vous pas, Belval, qu'il vaut mieux la devoir au sentiment qu'à ce luxe et à cette coquetterie ridicule qui n'auraient pu me séduire?

BELVAL.

Oui, Sophie, oui, vous avez raison.

LAFLEUR.

Le voilà revenu à lui-même. Cela paraissait assez difficile. Vous voyez qu'il ne faut jurer de rien.

RÉFLEXION.

Les auteurs ont eu bien souvent la bonhomie de se faire jouer par les comédiens. Quand ceux-ci se joueraient un peu à leur tour, quel mal y aurait-il? J'avoue que cela serait extrêmement édifiant.

FIN DES MÉMOIRES DE MOLÉ.

MEMOIRES

DE GARRICK.

MÉMOIRES

DE GARRICK.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Garrick. — Goût précoce qu'il montre pour le théâtre. — Son retour en Angleterre. — Il s'associe avec son frère, marchand de vin. — Il se décide à se faire acteur. — État du théâtre à cette époque.

On a demandé si l'art du comédien doit être rangé parmi les arts libéraux ?

La solution de ce problème n'aurait pas eu besoin de la dissertation de M. Lessing. L'imitation de la nature étant le principe et l'objet commun de tous les beaux-arts, il serait étrange qu'on refusât cette qualification au plus imitateur de tous. Qu'est-ce en effet qu'un comédien ? Un homme qui s'anime au théâtre de la passion qu'il n'a point, qui la peint avec vérité sans la sentir ; qui persuade ce qu'il ne croit pas toujours ; qui, dans la situation d'esprit la moins conforme au rôle dont il est chargé, n'en représente pas moins le personnage dont il porte le nom ; en un mot, qui change de caractère à tout moment, et qui prête à tous ceux qu'il adopte le charme d'une déclamation raisonnée. Cet art sans doute est un des plus difficiles ; et ceux qui l'ont exercé, comme Lekain, comme Préville, comme Garrick, méritent d'être comptés au rang des grands artistes, et de vivre dans la mémoire des hommes.

David Garrick naquit dans la ville d'Hereford le 20 février 1716.

Ses talents pour le théâtre s'annoncèrent de bonne heure. Les comédiens ambulants qui séjournèrent de temps en temps à Lichtfield l'enflammèrent d'un amour précoce pour leur art :

il désira bientôt mettre lui-même en pratique cet art, devenu l'objet de son admiration. Il engagea donc plusieurs de ses jeunes camarades à apprendre les rôles d'une comédie, et s'érigea lui-même en directeur de cette petite troupe. L'*Officier recruteur* [1] était sa pièce favorite, et fut celle dont il fit choix. Ayant exercé ses jeunes acteurs par de fréquentes répétitions, il donna cette première représentation en 1727, devant une société choisie. Garrick n'avait alors qu'onze ans : il s'était chargé du rôle du sergent *Kite*, et l'on assure qu'il s'en tira très-bien. Il préludait de bonne heure à la réputation qu'il devait se faire un jour : on eût pu dire qu'il serait le *Roscius* du théâtre anglais.

Pierre, son frère aîné, avait entrepris le commerce de vin à Londres ; et David, en 1738, lui proposa de s'associer avec lui. Samuel Foote [2] avait coutume de dire « qu'il se souvenait « d'avoir connu Garrick, demeurant dans Durham-yard, et se « donnant pour marchand de vin, avec trois barils de vinaigre « dans sa cave. » Il est pourtant certain qu'il fournissait toutes les maisons situées dans le voisinage des deux théâtres. David était membre de différents clubs dont les acteurs d'alors faisaient partie. Il se permettait même de les critiquer; et, pour mettre sa critique en action, il montait sur une table, imitait le jeu de chacun d'eux, et donnait d'avance une idée des talents qu'il devait déployer un jour dans le rôle de *Bayes*, qui lui a valu de grands applaudissements.

Depuis ce moment, la profession d'acteur devint le seul but

[1] Une des meilleures comédies du théâtre anglais, par *Farquhar*, jouée pour la première fois à Drury-Lane en 1705. Quand Farquhar composa cette pièce, il était lui-même officier recruteur, et l'on prétend qu'il s'y est peint d'après nature. Un jour que Quin jouait, dans cette pièce, le rôle du juge *Balance*, ayant probablement bu plus que de raison, il fit une singulière bévue dans une scène avec mistriss Woffington, qui jouait le rôle de la fille du juge : Sylvia, « lui dit-il, quel âge aviez-vous quand « votre mère *se maria?* » L'actrice resta muette, interdite. « Je vous de« mande, répéta-t-il, quel âge vous aviez « quand votre mère *naquit?* — Je re« grette de ne pouvoir répondre à cette « question, répliqua l'actrice ; mais je « puis vous dire, si vous le désirez, quel « âge j'avais quand elle *mourut.* »
(*Note du traducteur.*)

[2] Acteur et auteur. Ses pièces, dans quelques-unes desquelles il remplissait seul différents personnages, eurent un grand succès; mais elles ne sont pas restées au théâtre, parce qu'une grande partie de leur mérite consistait en traits de satire personnelle, et surtout dans la manière dont il imitait le ton, la voix et le maintien des personnes connues qu'il exposait à la risée du public. Il mourut à Douvres en 1777, comme il allait passer en France pour sa santé.
(*Note du traducteur.*)

de son ambition. L'état du théâtre, à cette époque, n'était pas très-brillant. *Macklin* avait réussi dans le rôle de *Shylock; Quin* était sans contredit un excellent acteur ; on goûtait mistriss *Pritchard* et mistriss *Woffington* dans la haute comédie ; mistriss Clive s'était exclusivement emparée du département de la gaieté : elle mérita d'être appelée la *Muse comique*. Et cependant l'art du comédien était encore dans son enfance : rien n'était naturel dans la déclamation théâtrale ; les passions s'exprimaient par des hurlements ; un ton pleurard était l'accent de la douleur ; une voix traînante, l'expression de l'amour ; et ce n'était que par des vociférations qu'on essayait d'inspirer la terreur. D'une autre part, la comédie s'était dégradée jusqu'à la bouffonnerie. Garrick vit que la nature était bannie du théâtre : il résolut de l'y rappeler, et se flatta d'y réussir en l'imitant avec vérité. Au commencement de 1740, son association avec son frère cessa.

Garrick passa le reste de cette année à se disposer pour l'exécution de ce grand projet, étudiant les principaux rôles des pièces de Shakspeare et des meilleurs auteurs dramatiques avec toute l'attention possible ; mais il n'était pas sans inquiétude sur les obstacles qu'il avait à surmonter. Il fallait établir une nouvelle école. Il était certain qu'on regarderait cette entreprise comme une innovation. Peu sûr encore de ses moyens, il fut sur le point de reculer ; mais la nature lui donnait l'impulsion : il ne put y résister, et son génie le poussa dans la carrière, sans lui laisser le temps de la mesurer.

CHAPITRE II.

Début de Garrick à Ipswich. — Succès qu'il y obtient. — Il revient à Londres, et est rebuté par les directeurs des deux grands théâtres. — Il débute sur celui de Goodman's-fields, et y attire tout Londres. — Il va en Irlande. — Nouveaux succès qu'il obtient à Dublin.

Garrick avait pour ami M. Giffard, directeur du théâtre de Goodman's-fields [1]. Il le consulta sur le projet qu'il avait de

[1] Théâtre du second ordre, qui fut ouvert pour la première fois en 1729, fermé par l'autorité peu de temps après, rouvert en 1732, mais qui n'existe plus depuis longtemps. (*Note du traducteur.*)

débuter, et se décida, d'après son avis, à faire l'épreuve de ses talents sur un théâtre de province. Ce plan une fois arrêté, ils partirent tous deux pour la ville d'Ipswick, où, pendant l'été de 1741, il se trouvait une troupe régulière de comédiens. La défiance que Garrick avait encore de lui-même était si grande, qu'afin de pouvoir rester inconnu s'il échouait, il prit pour débuter le nom de *Lyddell*, et choisit pour son début le rôle du nègre *Aboan* dans la tragédie d'*Oronoko* [1]. Ce fut sous ce déguisement qu'il *passa le Rubicon;* mais on lui fit un si bon accueil, que, peu de jours après, il se montra sans masque dans le rôle de *Chamont* de l'*Orphelin* [2]. Les encouragements qu'il reçut l'animèrent à développer ses moyens dans la comédie. Les habitants d'Ipswick n'étaient pas les seuls spectateurs qu'il attirât. Toutes les personnes de considération des environs accouraient en foule. Ipswich a raison de se vanter du goût et du discernement avec lesquels ses habitants applaudirent un jeune acteur qui donnait de si belles espérances, et furent les premiers à reconnaître ce génie qui devint, peu de temps après, le plus bel ornement du théâtre anglais.

Le succès d'Ipswick ayant augmenté sa confiance en lui-même, il résolut d'abandonner les rôles secondaires, et de frapper un coup hardi pour se placer tout à coup au premier rang. Le rôle qu'il choisit fut celui de *Richard III* [3], grande et périlleuse entreprise! Il étudia ce rôle avec soin; une voix intérieure semblait l'avertir qu'il y réussirait. Le vieux Cibber avait fait longtemps auparavant des changements considérables à cette pièce, et ce qu'il y avait introduit de nouveau avait été choisi avec beaucoup d'intelligence dans Shakspeare même. Cibber fut couvert d'applaudissements dans ce rôle.

Dans le fait, Cibber était très-bon comédien, mais il n'était

[1] Ce début fut accompagné de deux circonstances remarquables. La première, c'est qu'en entrant sur la scène Garrick fut tellement étonné, qu'il ne put prononcer un seul mot, et ne retrouva la parole qu'au bruit des applaudissements d'un public indulgent. La seconde, c'est qu'ayant épuisé tous ses moyens dans les deux premiers actes, sa voix devint si rauque, qu'on eût cessé de l'entendre, sans une personne qui se trouvait dans la coulisse, et qui lui fit parvenir une orange. Le jus bienfaisant de ce fruit lui rendit sur-le-champ sa voix ordinaire.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Tragédie d'Otway.

[3] Une des plus célèbres tragédies de Shakspeare.

(*Note du traducteur.*)

nullement propre à faire sentir les grandes émotions de la tragédie. Il avait la voix faible, l'accent traînant, et ne pouvait s'élever à l'énergie de Richard III. Garrick dédaigna de suivre les traces d'aucun autre; il ne compta que sur son génie, et ne dut rien qu'à lui-même. Il avait le droit de dire : « Je suis moi tout entier. »

Il parut à Londres pour la première fois sur le théâtre de Goodman's-fields, le 19 octobre 1741. Garrick a toujours été sur la scène le personnage qu'il représentait : il s'identifiait avec lui par la force de son imagination; les passions qu'il devait rendre se manifestaient dans tous ses traits avant qu'il eût dit un seul mot; il variait son air, sa voix, son attitude, selon les sentiments qu'il exprimait. Dans Richard III, il fit une impression profonde sur les spectateurs, quand il s'écria d'une voix terrible, avec l'accent de la rage :

> Que font-ils dans le Nord, quand, le fer à la main,
> Ils devraient entourer, servir leur souverain ?

Son monologue, dans la scène sous la tente, sembla révéler le fond de son âme. On croyait assister à tout ce qu'il décrivait. On entendait le tambour des deux armées; on voyait les escadrons de cavalerie s'avancer les uns contre les autres. Quand il s'éveilla de son rêve, il fit tressaillir d'horreur l'assemblée tout entière. De quelle voix il s'écria :

> Vite un autre cheval !

Il fit une pause, et ajouta en gémissant :

> Qu'on panse mes blessures !

Puis tombant sur ses genoux, et du ton le plus pathétique :

> Ciel, prends pitié de moi !

C'était l'imitation la plus fidèle de la nature. Hogarth a peint Garrick dans cette scène. Le portrait est excellent, et par la ressemblance et par l'expression.

La réputation de Garrick se répandit à l'instant dans toute la capitale; on courut en foule à Goodman's-fields pour voir un jeune acteur qui s'essayait par un coup de maître; et le

nombre des voitures était si considérable, que la file commençait tous les soirs à Temple-Bar[1]. Pope sortit de sa retraite de Twickenham pour aller le voir; et lord Orrery fut si frappé de son jeu, qu'il dit tout haut : « Je crains que ce jeune homme ne soit gâté, car il sera sans rival. »

Garrick raconta plusieurs fois une anecdote dont il avait profité, quand il étudiait ce rôle difficile. Il connaissait un homme respectable qui demeurait dans Leman-street, Goodman's-fields; cet ami n'avait qu'une fille, d'environ deux ans. Un jour qu'il était à la fenêtre de sa salle à manger, tenant sa fille, et la faisant danser dans ses bras, il eut le malheur de la laisser échapper; elle tomba dans une cour pavée en dalles, et se brisa; le père restait à sa fenêtre, poussant des cris de désespoir : des voisins accoururent, ramassèrent l'enfant, et le remirent sanglant entre les bras de cet infortuné : il perdit la raison dès ce moment, et n'en recouvra jamais l'usage. Comme il avait une fortune suffisante, on le laissa chez lui, avec deux hommes chargés d'en prendre soin, et qui avaient été choisis par le docteur Monro. Garrick allait souvent voir son pauvre ami, dont la principale occupation était de retourner sans cesse à la fenêtre, s'imaginant encore jouer avec son enfant, puis le laisser tomber; alors il faisait retentir toute la maison de ses cris et de ses gémissements; s'asseyait ensuite d'un air pensif, les yeux fixés sur quelque objet, et les roulait ensuite lentement autour de lui, comme pour implorer la compassion. Garrick, souvent témoin de ce spectacle déplorable, disait qu'il avait appliqué plusieurs traits de l'égarement de son ami à la folie du roi Lear.

On a peine à s'imaginer qu'après avoir joué le premier rôle dans cette tragédie, il ait pu descendre à celui d'*Abel Drugger;* et cependant il représenta ce garçon marchand de tabac de la manière la plus comique, sans grimaces, sans charge, sans exagération : on n'aurait pas cru que ce fût le même acteur. Le fameux peintre Hogarth l'ayant vu dans *Richard III*, et le lendemain dans *Abel Drugger*, fut si frappé de son jeu, qu'il lui dit : « Que vous soyez barbouillé de boue, ou que vous ayez les bras

[1] C'est-à-dire à environ deux milles de distance de la salle de spectacle. (*Note du traducteur.*)

dans le sang jusqu'au coude, vous avez toujours l'air d'être dans votre élément. »

Cependant on jouait dans le désert à Drury-lane, à Covent-Garden, tandis que Garrick attirait toute la ville à Goodman's-fields; et les acteurs de ces deux spectacles voyaient avec dépit ses succès prodigieux. Quin, dans son humeur caustique, dit un jour : « C'est la merveille d'un jour, Garrick est une nouvelle religion; on le suit comme un autre Whitfield [1]; mais on reviendra bientôt à l'église. » Ce sarcasme fit fortune, et se répandit dans toute la ville. Garrick y répondit par une épigramme dans laquelle il disait que *la doctrine qu'il prêchait n'était pas une hérésie, mais une réforme*. Il y avait dans cette idée plus de vérité qu'on n'en trouve ordinairement dans les épigrammes. Il est certain que le jeu de Garrick était une réforme. Les deux muses du théâtre reconnaissaient un nouveau maître, un art nouveau. Garrick aspira pour la seconde fois au rang d'auteur dramatique; indépendamment du *Valet menteur*, il donna, la même année, une petite comédie intitulée *le Léthé, ou Ésope chez les ombres*, dans laquelle il jouait trois rôles différents. La clôture du théâtre de Goodman's-fields eut lieu à la fin de mai 1742, et les sept mois qu'il y avait passés furent une suite non interrompue des succès les plus brillants.

Sa renommée ne se renferma pas dans la capitale; elle se répandit dans toute l'Angleterre, même jusqu'en Irlande; et les directeurs du théâtre de Dublin l'invitèrent à venir y jouer pendant les mois d'été. Il accepta les propositions qu'ils lui firent, et partit au commencement de juin avec mistriss Woffington, actrice célèbre, douée de tous les talents, et dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Elle avait une intelligence supérieure; en fermant les yeux sur son seul côté faible, on pouvait dire qu'elle possédait toutes les qualités. Sa conversation était élégante, toujours agréable, et souvent instructive; elle avait beaucoup d'esprit, mais non de cet esprit fécond en saillies impertinentes et souvent déplacées; son jugement savait le retenir dans les bornes de la raison et de la décence. Le rôle de *sir Harry Wildair* mit le com-

[1] Prédicateur célèbre qui fut chef d'une nouvelle secte parmi les méthodistes. (*Note du traducteur.*)

ble à sa réputation. Wilkes s'y était distingué avant elle; elle s'en chargea douze ans après lui, et le joua si bien que tous les acteurs, et même Garrick, y renoncèrent en sa faveur; elle fut le seul *sir Harry Wildair* pendant tout le reste de sa vie. Elle racontait quelquefois avec enjouement l'anecdote suivante : Un soir qu'elle venait de jouer *sir Harry*, et qu'elle avait reçu des applaudissements encore plus bruyants que de coutume, elle entra dans le foyer, où Quin était en ce moment : « Monsieur Quin, lui dit-elle, j'ai joué ce rôle si souvent, que la moitié de la ville croit que je suis véritablement un homme. — Rassurez-vous, madame, répondit Quin avec le ton caustique qui lui était familier, l'autre moitié sait le contraire. »

Ce fut avec cette actrice accomplie que Garrick partit pour Dublin : ils y jouèrent ensemble dans plusieurs comédies, et leur succès fut égal; mais on regarda Garrick comme un phénomène dans la tragédie : on le vit avec enchantement développer ses nobles moyens dans *Richard III* et dans le *Roi Lear*; et quand on le vit ensuite descendre au rôle d'*Abel Drugger*, on fut convaincu qu'il n'existait rien qu'un tel homme ne fût en état de représenter de la manière la plus frappante et la plus vraie.

CHAPITRE III.

Garrick débute à Drury-lane. — Il critique les acteurs les plus célèbres, en imitant les défauts de leur jeu.

Fleetwood [1], directeur de Drury-lane, tremblant que Garrick ne fît une seconde campagne à Goodman's-fields, se hâta d'entrer en négociation avec lui pour l'acquérir à son théâtre. Le traité fut bientôt conclu, et les émoluments de Garrick fixés

[1] S'il faut en croire Davies dans sa *Vie de Garrick*, Fleetwood était un homme sans conduite, et toujours criblé de dettes. Ses créanciers, dit-il, firent un jour saisir le mobilier du théâtre. Quand les suppôts de la justice mirent la main sur un chapeau orné de plumes et de fausses pierres, qui servait à Garrick dans le rôle de *Richard*, son domestique, Irlandais plein de vivacité, qui par hasard se trouvait au théâtre, s'écria : « C'est le chapeau du roi ! » Les alguazils s'imaginèrent que ce chapeau avait été prêté au théâtre par ordre de George II, et lâchèrent leur proie.

(*Note du traducteur.*)

à cinq cents livres sterling ; aucun acteur n'avait été jusqu'alors aussi bien payé.

Nous avons déjà dit que Garrick ne se bornait pas à la tragédie. Il joua cette année différents rôles comiques avec un grand succès. La pièce intitulée *la Répétition* avait alors beaucoup de vogue. Le duc de Buckingham, dans cet ouvrage, avait dirigé l'arme du ridicule contre ces poëtes pleins d'enflure et sans naturel qui s'étaient affranchis de toutes les règles, et qui, comme il le dit dans son prologue, avaient écrit en dépit de l'art, de la raison, de la nature.

Le goût vicieux des auteurs dramatiques s'était entièrement écarté de la nature; les meilleurs acteurs de ce temps avaient fait fausse route avec eux. Ils prenaient pour l'art une démarche guindée, une déclaration ampoulée, des hurlements.

Dans le rôle de *Bayes* il représenta, de la manière la plus vraie, le fat plein d'importance et gonflé d'amour-propre, qui croit que tout le secret de la poésie dramatique consiste en vers pompeux, en tirades ambitieuses. Et comme il voyait les acteurs de son temps se tromper également sur ce qu'ils devaient faire, il résolut de placer leurs erreurs sous le jour le plus frappant. Dans les répétitions, il arrivait souvent à Garrick d'interrompre ceux qui répétaient une pièce avec lui, pour leur apprendre à donner à leur débit de la justesse et du naturel. Mais ce fut sur le théâtre, et dans les représentations de la pièce du duc de Buckingham, qu'il plaça les leçons les plus efficaces et les plus piquantes. Ayant fixé son choix sur quelques-uns des acteurs les plus célèbres de son temps, il imita tour à tour, avec la vérité la plus parfaite, l'air, les gestes, le son de voix et la manière particulière de chacun d'eux [1]. Delane brillait alors au premier rang : il commença par lui. C'était un homme grand et bien fait; il avait la voix forte et sonore, mais n'était qu'un déclamateur. Garrick parut au fond du théâtre, le bras gauche en travers sur la poitrine, le coude droit appuyé sur son bras, et l'index élevé

[1] Garrick copiait Molière dans l'*Impromptu de Versailles*. Molière critiqua la déclamation de tous les acteurs de l'hôtel de Bourgogne, et n'épargna que *Floridor*. Garrick eut le même égard pour *Quin*, en se moquant de tous les comédiens de Covent-Garden et de Drury-lane.

à son nez. S'avançant alors d'un air majestueux, et secouant la tête, il débita les vers suivants avec l'accent qu'il contrefaisait :

Ainsi, quand la tempête au loin menace et gronde,
Vous voyez le verrat et sa compagne immonde,
De l'orage avertis par un instinct secret,
Chercher une retraite au sein de la forêt.
Là, du grossier amour dont l'ardeur les consume,
Dans un fangeux amas la flamme se rallume,
Et, sans être contraint dans ses brûlants désirs,
Le couple en murmurant prélude à ses plaisirs.

Hale était un acteur de Covent-Garden. Sa taille était avantageuse ; son organe avait de la douceur et de l'étendue. Il passait pour être sans rival dans le tendre et le pathétique ; et, par conséquent, on lui avait assigné l'emploi des amoureux. Garrick, dans le rôle de Bayes, le prit aussi pour objet de sa critique. Il choisit quelques vers convenables au sujet ; et, saisissant la manière de M. Hale, sa voix douce et plaintive qui n'exprimait rien (*vox prætereaque nihil*), il prononça ce qui suit :

Hélas ! quel est le joug qui me tient asservie ?
Quel délire m'agite et vient troubler ma vie ?
Et qui dois-je accuser, de l'amour ou du sort ?
Se plaindre de l'amour est un trop grand effort.
Et quel est le mortel dont l'audace effrénée.
Oserait un instant blâmer la destinée ?

Ryan était un des vétérans du théâtre ; il avait joué le rôle de Procius dans le *Caton* d'Adisson [1]. Son articulation était gênée, ce qui, dit-on, était la suite d'un coup qu'il avait reçu dans une querelle de taverne. On ne pouvait lui reprocher de ne pas sentir ce qu'il disait ; mais un accent *traîneur* et même une sorte de croassement rendaient sa diction défectueuse. Malgré ce défaut, il passait pour un acteur du premier ordre. Garrick ne l'é-

[1] Pièce qui a obtenu en Angleterre plus de succès à la lecture qu'à la représentation, probablement parce que l'auteur s'est soumis à la règle des unités. (*Note du traducteur.*)

pargna pas plus que les autres, et l'imita parfaitement en débitant d'une voix tremblante et cassée les vers suivants :

Ne craignez rien, sur vous je veillerai toujours,
Et je protégerai le lit de vos amours.
Alors que vos ardeurs mille fois renaissantes
Auront fait succomber vos forces languissantes
De vous deux à la fois je saurai me charger,
Et ce fardeau pour moi sera doux et léger.

Ce fut ainsi qu'il critiqua les défauts à la mode, et qu'il fit adopter l'idée juste qu'il avait conçue de la déclamation théâtrale, qui ne doit être que l'imitation de la nature. Nous ne savons s'il parodia d'autres acteurs que les trois que nous venons de citer[1]; mais un fait certain, c'est qu'il ne se le permit jamais à l'égard de Quin, qu'il regardait comme un acteur excellent dans les rôles qui lui convenaient, et notamment dans celui de *Falstaff*.

Quelque temps après, on annonça de nouveau Garrick dans le rôle de *Bayes*. On savait qu'il existait un violent parti contre lui; mais il avait un ami zélé, un ardent protecteur : c'était M. Wyndham de Morfolk, homme instruit, dont l'éducation avait été parfaite; il était amateur de l'art gymnastique, alors très-cultivé; il s'assura de trente vigoureux athlètes, exercés dans ce genre d'escrime, et pria Fleetwood de les laisser entrer dans la salle avant que les portes en fussent ouvertes au public. Le directeur y consentit, et les trente boxeurs s'établirent au centre du parterre. A l'instant où l'on allait lever le rideau, un d'entre eux se leva, et dit à voix haute : « Messieurs, on dit « qu'il se trouve ici quelques personnes qui sont venues dans l'in« tention de ne pas entendre la pièce : comme je suis venu pour « l'entendre, et que j'ai payé pour cela, je prie ceux qui se pro-

[1] S'il faut en croire M. Cooke, Garrick, lorsqu'il voulut introduire ces caricatures dans le rôle de Bayes, demanda à M. Giffard la permission de commencer par lui, pour que les autres n'eussent point à se plaindre. Giffard y consentit; mais il fut tellement courroucé lorsqu'il vit la manière dont Garrick signalait les défauts de son jeu, qu'il lui envoya un cartel. Le défi fut accepté, et Garrick blessé au bras droit. La *Répétition* était annoncée pour le lendemain; les affiches avertirent que la représentation en était suspendue par indisposition subite de l'acteur chargé du principal rôle. On donna cette pièce quinze jours après; mais les imitations du jeu de M. Giffard en avaient été retranchées.

(*Note du traducteur.*)

« posent d'interrompre le spectacle de vouloir bien se retirer. » Cette courte harangue fut suivie d'une scène tumultueuse; mais les boxeurs savaient distribuer leurs coups avec une vigueur irrésistible : ils tombèrent sur le parti de Macklin, qui avait monté cette cabale, et le chassèrent du parterre; ce fut l'affaire de quelques instants. L'ordre s'étant rétabli, Garrick parut en scène, salua l'auditoire d'un air respectueux, et joua son rôle sans être interrompu.

CHAPITRE IV.

Garrick dans *Macbeth*. — Défense de cette tragédie. — *Miss in Her teens*, comédie par Garrick.

En janvier suivant, Garrick résolut d'orner son front d'une branche de laurier détachée de la couronne immortelle de Shakspeare; et *Macbeth* devint l'objet de son ambition.

La tragédie de *Macbeth* est généralement regardée comme un ouvrage irrégulier : on peut cependant affirmer que c'est une des meilleures pièces de Shakspeare. Les règles du drame, si l'on en excepte celles de l'unité de temps et de lieu, y sont suffisamment observées. L'action se compose d'une suite d'événements tellement liés entre eux, qu'elle paraît n'avoir qu'un but, le crime de Macbeth, et les conséquences qu'il entraîne et qui causent sa perte. Dans toute la pièce, les incidents naissent l'un de l'autre; et, tout en paraissant retarder la marche de l'action, ils conduisent rapidement à la catastrophe. Les sorcières introduites dans *Macbeth* sont un incident que Corneille, Racine et Voltaire auraient crû sans doute au-dessous de la dignité de la tragédie; mais, dans les mains de Shakspeare, il prend le caractère élevé d'une fiction imposante. Ces sorcières font une impression si profonde, que, depuis le commencement jusqu'à la fin, on les croit des agents surnaturels. Le poëte qui puise sa fable dans un siècle éloigné doit se conformer aux mœurs, aux opinions, aux préjugés qui régnaient à cette époque. C'est ce qu'a

fait notre grand poëte, qui place sa scène dans un temps d'ignorance et de barbarie. Il nous a tracé le tableau fidèle de l'esprit du siècle qu'il met sous nos yeux, et cet esprit vivait encore au siècle de Shakspeare. On ne peut donc lui reprocher ses sorcières : ce ne sont pas des êtres imaginaires; elles existaient dans le monde. Aucun poëte français [1] n'aurait osé hasarder un tel phénomène; cette hardiesse était réservée pour un plus grand génie. Je le répète, les discours et les *incantations* de ces sorcières ont une solennité qui fait naître dans tous les esprits l'idée d'agents surnaturels pour qui le livre des destinées est ouvert. La première prédiction qu'elles font à Macbeth ne tarde pas à se vérifier, et cette étincelle allume en lui la flamme de l'ambition, quoiqu'il frémisse à la seule pensée de commettre un meurtre. Il est ambitieux, mais irrésolu. On trouve, dans un de ses monologues, une vérité morale que Juvénal a exprimée avec son énergie ordinaire :

> Scelus intra se tacitum qui cogitat ullum,
> Facti crimen habet.

L'esprit qui hésite et qui délibère se familiarise par degrés avec l'horreur du crime, et finit par l'envisager sans effort.

Shakspeare a développé cette idée dans son drame, et l'on peut dire que Garrick, son digne interprète, s'est montré l'égal de son maître. Chaque sentiment qu'il devait exprimer naissait dans son âme et se peignait sur ses traits. Macbeth termine son monologue par la résolution irrévocable, à ce qu'il croit, de ne pas commettre le crime; il dit à sa femme qu'il ne veut pas aller plus loin; mais elle emploie toute son influence pour en obtenir ce forfait. Il exprime d'un ton faible le seul motif qui l'arrête encore, la crainte d'échouer dans cette entreprise : cette crainte est écartée par la scélératesse d'une femme ambitieuse; Macbeth se décide à l'assassinat.

Mais le génie de Shakspeare n'est pas encore épuisé. Il lui

[1] Ainsi le génie de Corneille ne suffisait pas pour imaginer ces trois sorcières! Cette assertion est ridicule. Des critiques anglais, plus éclairés que M. Murphy, se donnent autant de peine pour excuser cette fiction bizarre, que lui pour nous la faire admirer.
(*Note de l'éditeur.*)

restait à nous peindre la situation d'une âme qui médite et va commettre un grand crime. Sa conscience l'accablant déjà, Macbeth s'écrie :

> N'est-ce pas un poignard que je vois devant moi?

La pause que faisait Garrick en ce moment, son attitude, son air d'effroi, tandis que toute son âme passait dans ses traits, frappaient les spectateurs d'étonnement et de terreur. Enfin Macbeth reconnaît que ce qu'il a cru voir n'est que l'effet d'une imagination en désordre ; il se dit à lui-même :

> Il faut que, malgré moi, cette image effrayante
> Sans cesse à mon esprit, à mes yeux soit présente!

Si quelque chose peut détourner le cœur de l'homme de concevoir le projet d'un crime, c'est la peinture des tourments que Macbeth endure en s'éloignant du sentier de la vertu. Excité par sa femme, il persiste dans son dessein criminel, et commet le meurtre. Garrick, en rentrant sur la scène, tenant en main le poignard ensanglanté, semblait un homme hors de lui, qui a perdu l'usage de ses sens ; on voyait sa pâleur augmenter de moment en moment, et tout son extérieur faisait frissonner. Enfin, déchiré par les remords, il s'écriait, avec l'accent du désespoir :

> L'Océan pourra-t-il laver ma main sanglante?
> Elle teindra plutôt tout le vaste Océan!

Après le meurtre de son souverain, Macbeth est tellement affamé de sang, qu'il paye des scélérats pour assassiner Banquo ; mais telle est la force vengeresse de la conscience, que, dans la scène du festin, il voit le spectre de Banquo, et s'élance de son siége, plein de surprise et d'horreur. On pourrait croire que le poëte n'a plus un trait à ajouter pour achever son tableau moral ; mais lady Macbeth a triomphé jusque-là. Shakspeare veut montrer aussi les effets que produit sur elle une conscience agitée. Il représente son héroïne criminelle parcourant le théâtre, quoique endormie. Voltaire pouvait critiquer cette hardiesse, comme blessant la dignité de la tragédie. S'il avait eu le courage de hasarder sur le théâtre une pareille situation, il aurait mis dans la bouche du personnage en scène soixante vers, remplis

de toutes les grâces étudiées d'une versification harmonieuse [1]. Notre grand poëte peint d'après nature, et ce n'est que par quelques phrases interrompues que lady Macbeth découvre le remords qui la tourmente.

Il fallait un Garrick pour faire sentir toutes les beautés du discours adressé par Macbeth au médecin :

Sauve-moi : je t'implore, et t'appelle à mon aide!
Pour un cœur déchiré n'est-il plus de remède?
Contre le trouble affreux et les maux que je sens,
Les secours de ton art seraient-ils impuissants?
Arrache de mon sein le poison qui me tue!

Macbeth apprend bientôt la mort de la reine. De sombres réflexions sortent de sa conscience; il montre sans cesse que son âme est à la torture, mais on n'aperçoit aucun symptôme de repentir. Son courage naturel le soutient, jusqu'à ce qu'enfin il ait lieu de maudire le démon qui l'a trompé par un oracle ambigu : il se détermine à mourir les armes à la main, combat avec la fureur du désespoir, et périt victime de ses attentats.

Macbeth offre la plus grande leçon de morale qui ait jamais été présentée sur le théâtre. Le pouvoir de la conscience s'y déploie de la manière la plus frappante. On y reconnaît la fatalité qui poursuit une ambition démesurée, et combien il est insensé de croire les prédictions de vils imposteurs qui prétendent avoir des connaissances surnaturelles. Les théâtres de la Grèce, de Rome et de la France n'ont rien qu'on puisse comparer à *Macbecth;* et Garrick, pour nous servir d'une phrase de Cibber, s'y surpassa lui-même, comme il avait surpassé, dans ses autres rôles, tous ceux qui l'avaient précédé.

Garrick avait déjà donné des preuves de talent, comme auteur dramatique, dans le *Valet menteur* et le *Léthé*. Au commencement de janvier 1747, il donna une troisième comédie, intitulée

[1] Il est problable que M. Murphy n'avait pas lu les tragédies de Voltaire. Il aurait vu que ce grand poëte, loin de délayer une situation théâtrale dans une *versification harmonieuse*, produit presque toujours son effet par deux ou trois vers, quelquefois même par un seul :

J'allais venger mon fils.
Vous alliez l'immoler.

(*Note de l'éditeur.*)

Miss in her teens [1], pièce qui eut le plus grand succès, et qui mériterait aujourd'hui plus d'attention qu'elle n'en obtient de la part de ceux qui s'occupent des plaisirs du public. Le critique le plus sévère conviendra que la fable en est bien imaginée; les incidents en sont bien liés, et naissent l'un de l'autre; ils excitent quelque surprise, mais ils ne blessent jamais la vraisemblance. Le capitaine Flash et Fribble ne sont pas des êtres créés par l'imagination du poëte; leur caractère est tracé d'après nature. Les cafés étaient alors infestés d'une foule de jeunes officiers qui y entraient d'un air fier et martial, portant sur la tête un grand chapeau, et à leur côté une longue épée qu'ils étaient toujours prêts à tirer, sans la moindre provocation. Pour contraster avec cette race de fier-à-bras, on voyait de jeunes merveilleux, se dépouillant de leur sexe, faire parade en toute occasion d'une délicatesse plus raffinée que la petite maîtresse la plus susceptible. Ridiculiser les uns et les autres était le but de cette pièce, et c'est à quoi réussirent Woodward dans le rôle de *Flash*, et Garrick dans celui de *Fribble*. Le fier Rodomond craignit désormais d'être appelé *le capitaine Flash;* le fat se fût évanoui au seul nom de *Fribble*. Ils disparurent de la société dès qu'on eut commencé à rire à leurs dépens.

CHAPITRE V.

Mariage de Garrick. — *Zara*, traduction de *Zaïre*. — *Virginie*. — Manière dont cette pièce est présentée à Garrick. — Effet produit par un seul mot qu'il prononce.

Au mois de juillet 1749, Garrick, devenu directeur du théâtre de Drury-lane, épousa la belle Violetti, née à Vienne, mais

[1] Littéralement *la Demoiselle dans treize à dix-neuf ans*, parce que tous les noms de nombre, de treize à dix-neuf, finissent en anglais par la syllabe *teen*. On dit donc qu'une fille est dans ses *teens*, quand elle a passé douze ans, et qu'elle n'en a pas encore vingt. L'idée de cette pièce est prise dans la *Parisienne* de Dancourt. A la quinzième représentation de cette pièce, Garrick fut surpris de voir annoncer sur l'affiche une représentation à son bénéfice, à laquelle il n'avait pas droit. C'était une galanterie du directeur, qui lui dit que le succès de cette pièce avait été si utile au théâtre, qu'il avait cru devoir adopter cette manière de lui en témoigner sa gratitude et sa satisfaction.

(*Note du traducteur.*)

à qui il avait plu de se donner un nom étranger. Elle avait une taille élégante, et, comme danseuse, se faisait admirer par la grâce peu commune qu'elle développait dans tous ses mouvements. Il est certain qu'avant ce mariage Garrick avait été sur le point d'épouser mistriss Woffington; il avait même été, à ce qu'elle nous a elle-même assuré plusieurs fois, jusqu'à essayer à son doigt la bague nuptiale. Mais mademoiselle Violetti était protégée par lord et lady Burlington, et l'on crut généralement que cette dame lui avait donné en mariage une somme de six mille livres sterling.

On jouait *Beaucoup de bruit pour rien*, alternativement avec *Othello*, et les circonstances procurèrent une nouvelle vogue à cette pièce. Les petits auteurs taillèrent leur plume à l'occasion du mariage de Garrick, et firent pleuvoir sur lui une grêle de quolibets, d'épigrammes, de satires. La pièce dont nous parlons arrêta ce torrent injurieux. Le rôle de *Benedict*, que remplissait Garrick, offrait un grand nombre de passages applicables à sa position personnelle, et notamment celui-ci : « Vous pouvez voir « ici Benedict marié. — Il peut se faire qu'on me lance quel- « ques brocards, quelques vieux restes d'esprit usé, parce que « j'ai si longtemps plaisanté du mariage; — mais se pourrait-il « que des quolibets, des lardons, des balles de papier, empêchas- « sent un homme de faire ce qui lui plaît? Non; il faut que le « monde soit peuplé. — Quand je disais que je mourrais gar- « çon, je ne savais pas que je vivrais assez pour me marier. » A cette tirade, et à beaucoup d'autres, les spectateurs riaient à gorge déployée, couvraient l'acteur d'applaudissements; et Garrick remporta la victoire la plus complète sur toutes les pasquinades du jour.

En novembre 1753, Garrick remit au théâtre *Zara*, tragédie traduite de la *Zaïre* de Voltaire par Aaron Hill. Il y fit le rôle de Lusignan, vieillard vénérable parlant avec l'accent le plus pathétique. La scène dans laquelle il aperçoit une croix sur le bras de sa fille, circonstance qui la lui fait reconnaître, mérite une mention particulière, non-seulement à cause du jeu inimitable de Garrick, mais parce que Voltaire paraît l'avoir empruntée de la pièce intitulée *les Amants non sans le savoir*, de sir Richard Steele.

Zara fut donnée jusqu'en février suivant. Elle fit place alors à une tragédie nouvelle, *Virginie*, sujet tiré du troisième livre de Tite-Live ; les annales de la Grèce et de Rome ne sauraient en fournir un plus beau. Mais, pour le traiter avec le sublime qu'il exigeait, il aurait fallu un Shakspeare, un Otway, ou un Rowe. Nous n'entendons point, par cette observation, juger défavorablement la pièce : elle est régulièrement conduite, et les événements y sont bien enchaînés ; mais elle ne présente aucune de ces situations qui alarment l'esprit et qui remuent le cœur. M. Crisp, auteur de *Virginie*, était vraisemblablement parent ou protégé de lord comte Coventry. La comtesse, qui était la beauté la plus célèbre du jour, fit arrêter un matin son équipage à la porte de Garrick, comme il nous l'a souvent raconté lui-même, et lui fit dire qu'elle désirait lui parler. Il s'approcha de la portière de la voiture : « Tenez, monsieur Garrick, lui dit-elle, voici une pièce que les meilleurs juges m'assurent devoir vous faire honneur, ainsi qu'à l'auteur. » Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. *Ces yeux qui nous disent de quoi est fait le soleil*, suivant l'expression du docteur Young, avaient le pouvoir de persuader et même de commander : Garrick lui obéit, comme si elle eût été une dixième Muse, et mit sur-le-champ la tragédie à l'étude. Il prouva dans le rôle de *Virginius*, comme Mossop et mistriss Cibber prouvèrent dans ceux d'*Appius* et de *Virginie*, qu'ils méritaient le compliment que l'auteur leur fit dans sa préface. Ce qui contribua encore à faire valoir cette pièce à la représentation, ce fut que mistriss Yates, alors mistriss Graham, y fit son début par le rôle de *Marcie*. Sa beauté extraordinaire, et le talent précoce qu'elle y montra, prêtèrent un nouveau prix à la tragédie. Mais ce qui va paraître presque incroyable[1], ce qui décida la fortune de cette pièce, fut la manière dont Garrick prononça un seul mot. *Claudius*, instrument d'iniquité dont se sert le décemvir, réclame *Virginie* comme esclave née dans sa maison, et plaide sa cause devant *Appius*. Pendant ce

[1] Talma joue le rôle de *Manlius*, dans la tragédie de Lafosse, avec une supériorité décidée. Mais, quelque profond qu'il soit dans tous les détails de ce rôle, la vogue de la pièce n'est peut-être due qu'à la manière dont il prononce trois mots dans la scène de la lettre. L'expression tragique ne peut aller plus loin. (*Note de l'éditeur.*)

temps, Garrick, représentant *Virginius*, était de l'autre côté du théâtre, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux baissés, immobile et muet comme une statue. On lui dit enfin que le tyran consent à l'entendre. Il reste quelques instants dans la même attitude, tandis que ses traits expriment toutes les passions qui l'agitent, et fixent sur lui les yeux de tous les spectateurs. Enfin, il lève la tête, et la tourne lentement, jusqu'à ce que ses regards s'arrêtent sur *Appius*. Il garde encore le silence un moment, et, regardant l'indigne Romain avec un air de fierté pleine d'amertune, il dit, de cette voix presque éteinte qui annonce un cœur plein et brisé : « Traître ! » Tout l'auditoire fut électrisé, et des applaudissements bruyants comme les éclats du tonnerre annoncèrent l'enthousiasme général. Pline l'ancien, en parlant de certains minéraux, dit que la nature n'est jamais plus grande que dans les plus petits objets. Cette remarque peut s'appliquer à un acteur comme Garrick, et l'on peut dire aussi de lui : *Rerum natura nusquam magis quam in minimis tota est.*

CHAPITRE VI.

Garrick fait venir en Angleterre Noverre et un corps de ballet. — Le peuple se déclare contre ces étrangers. — Tumulte au théâtre. — Tout y est brisé. — Anecdote sur George II. — L'*Apprenti*. — Anecdote sur cette comédie.

En septembre 1755, un orage inattendu éclata sur la tête de Garrick. Il avait engagé un artiste célèbre, M. Noverre, dont la danse avait fait l'admiration de toutes les cours du continent. Il l'avait chargé de se procurer une troupe de danseurs, les meilleurs qu'il pût rencontrer. Noverre arrive à Londres en août, suivi d'une centaine de personnes dont il avait fait choix. Il donne aussitôt les ordres nécessaires aux peintres, aux décorateurs, aux costumiers, et prépare un ballet qu'il intitulait la *Fête chinoise*. Les écrivailleurs, les petits critiques, toute la caste des auteurs mécontents, déclarèrent la guerre au directeur,

et remplirent les journaux d'épigrammes, de diatribes et d'invectives contre cette entreprise, *qui n'avait pour but*, disaient-ils, que de *maintenir sur la scène anglaise une bande de Français*. Les classes inférieures prirent part à la querelle, et le mécontentement devint un incendie qui se propagea rapidement dans Londres et dans Westminster. Garrick fut alarmé, mais il ne désespéra point de détourner la tempête qui le menaçait. Le roi ne l'avait jamais vu jouer. Il demanda donc au duc de Grafton, alors lord chambellan, à paraître devant sa majesté lorsque, suivant l'usage, elle honorerait le spectacle de sa présence, le jour de l'ouverture du parlement. Cette faveur lui fut accordée, et *Richard III* annoncé *par ordre*. Garrick espérait que cet arrangement adroit, son jeu dans *Richard*, et la présence du monarque, assureraient un accueil favorable à sa *Fête chinoise*. Il fut trompé dans ses calculs ; et quand, après la tragédie, les danseurs entrèrent sur le théâtre, la salle n'offrit plus qu'une scène de tumulte et de confusion. Le roi parut surpris ; mais ayant appris que tout ce bruit n'était causé que par la haine que le peuple avait conçue contre les Français, il se mit à sourire, et sortit du spectacle. Le désordre ne fit qu'augmenter après son départ ; et après une heure de cris et de vacarme, il fallut renoncer au ballet pour cette soirée.

M. Fitz Herbert, père du lord Saint-Hélène, l'homme de son temps peut-être qui avait le plus d'esprit, de gaieté, de politesse, entra dans le foyer. Il avait assisté au spectacle dans la loge du roi, en vertu d'une place qu'il remplissait à la cour ; et Garrick, impatient de savoir si George II avait été satisfait de son jeu, s'empressa de lui demander comment sa majesté avait trouvé *Richard*. « Je ne puis vous le dire, répondit M. Fitz Herbert ; mais quand un acteur vient dire à *Richard*, Sire, le maire de Londres vient vous rendre ses hommages, l'attention du roi s'est éveillée ; et quand il a vu entrer le bouffon Taswell qui jouait ce rôle, il s'est écrié : Duc de Grafton, j'aime ce lord maire. — Mais, dit Garrick, le bruit de la bataille, le son des tambours et des trompettes, les cris des soldats, ont dû animer son génie militaire. — Je ne sais que vous en dire, répliqua Fitz Herbert ; mais pendant la bataille de Bosworth-field, quand *Richard* demandait un

cheval à grands cris, sa majesté a dit : Duc de Grafton, ce lord maire ne reviendra-t-il plus [1] ? »

Après qu'on eut ri quelques instants de cette anecdote, les amis de Garrick lui conseillèrent de ne plus penser à la *Fête chinoise*. Il essaya pourtant encore trois ou quatre fois de la faire jouer, mais inutilement; une violente opposition en empêcha toujours la représentation. *John Bull* haïssait les Français, et faisait tomber sa haine sur les acteurs qui venaient d'arriver, quoique ce fussent des Italiens, des Suisses et des Allemands. La dernière fois, le bruit s'accrut encore; plusieurs personnes sortirent des loges et mirent l'épée à la main, pour soutenir le directeur. Mais les mutins avaient résolu de mettre fin à la guerre ce jour-là; ils cassèrent les bans du parterre, brisèrent les lustres, renversèrent les cloisons des loges, et, montant ensuite sur le théâtre, mirent en pièces toutes les décorations chinoises. Il fallut cinq ou six jours pour faire à la salle les réparations nécessaires [2], et pendant cet intervalle on prit les moyens convenables pour informer le public que la *Fête chinoise* ne reparaîtrait plus. La fureur populaire se calma depuis cette annonce, et quand on rouvrit le spectacle, aucun esprit d'hostilité ne se manifesta.

En janvier suivant, on joua l'*Apprenti* [3]. Nous nous bornerons à dire que tous les rôles en furent parfaitement remplis; mais l'anecdote suivante amusera peut-être un instant nos lecteurs :

Le lendemain de la première représentation de cette pièce,

[1] George II, dit Davies dans sa Vie de Garrick, ne protégeait pas les arts, parce qu'il était incapable de les apprécier. Quand Hogarth lui présenta son admirable tableau de la Marche à Finley, il crut bien le récompenser en lui offrant une guinée. Il allait au spectacle deux ou trois fois par an, et demandait toujours les pièces du plus bas comique. Quand il apprit qu'on avait retranché de *Venise sauvée* le rôle de la courtisane *Aquilina*, et qu'on n'y avait conservé que peu de chose de celui d'*Antonio*, son amant, il ordonna que les passages supprimés fussent rétablis dans la pièce le jour où l'on devait la jouer devant lui.

(*Note du traducteur.*)

[2] La perte que fit la direction en cette occasion fut calculée à quatre mille livres sterling. La rage de la populace alla même encore plus loin ; elle attaqua la maison de M. Garrick dans Southampton-street, et l'aurait démolie sans l'intervention des magistrats.

(*Note du traducteur.*)

[3] Comédie en deux actes, par M. Arthur Murphy, auteur des Mémoires que nous présentons au public. Ce fut son premier ouvrage dramatique; il obtint un succès complet : il a pour but de tourner en ridicule la manie qu'avaient alors les commis marchands de Londres de massacrer les pièces des meilleurs auteurs, en les jouant en société.

(*Note du traducteur.*)

Garrick alla faire une visite à l'auteur, accompagné du célèbre docteur Munsey, qui ne l'avait jamais vu. Arrivé au premier étage, Garrick entra dans le salon, et, se retournant tout à coup, vit le docteur qui continuait à monter : « Docteur Munsey, lui cria-t-il, où allez-vous donc? — Là-haut, pour voir l'auteur. — Descendez; il est ici. — Comment diable! dit le docteur en entrant, je montais au grenier. Qui se serait attendu à trouver un auteur au premier étage? » Il s'assit, causa avec beaucoup d'esprit pendant environ une heure; après quoi, se levant tout à coup : « Eh bien! Garrick, dit-il, j'en ai assez à présent; je vais aller voir la géante à Charing-Cross. »

CHAPITRE VII.

L'*Orphelin de la Chine*. — Démêlés de l'auteur de cette tragédie avec Garrick. — Intervention de M. Fox et de M. Whitehead. — Succès de cette pièce. — Sheridan entre à Drury-lane. — Parodie d'un vers du *Comte d'Essex*, par le docteur Johnson.

En juin 1758, je remis l'*Orphelin de la Chine* à M. Garrick [1], qui, peu de jours après, me le rendit comme ne convenant nullement au théâtre. Un jeune auteur ne pouvait aisément accepter une décision qu'il regardait comme injuste. Peut-être fus-je coupable de trop d'amour-propre; et quand je jette les yeux en arrière sur la conduite que je tins à cette époque, je suis disposé à me condamner moi-même. Quoi qu'il en soit, étant encouragé par deux amis dont je connaissais le jugement et l'intégrité, je commençai une guerre de plume. Je savais que Garrick était excessivement timoré sur tout ce qui pouvait concerner sa réputation; il tremblait à la moindre attaque : c'était son côté faible, et ce fut par là que je l'attaquai. Garrick fit des plaintes à Holland-House. M. Fox me fit venir, et me demanda d'où venait cette animosité contre le plus grand acteur du siècle. Je m'expliquai avec franchise, car c'était le seul moyen d'obtenir justice. « Mais après l'*Apprenti* et le *Tapissier*, me dit

[1] L'*Orphelin de la Chine* est de M. Murphy, l'auteur des Mémoires sur Garrick. Il a traité le même sujet que Voltaire.

M. Fox, je n'aurais pas cru que vos talents vous portassent à la tragédie. Écoutez : je m'en rapporte toujours au jugement d'un homme qui est un grand maître dans l'art qu'il professe ; et je crains en cette occasion que Garrick n'ait raison. » Il m'engagea pourtant à lui envoyer ma tragédie ; ce que je ne manquai pas de faire.

Quelques jours après, il m'annonça qu'il l'avait lue avec M. Horace Walpole, et qu'ils pensaient tous deux que l'*Orphelin de la Chine* avait été refusé mal à propos. Il ajouta que Garrick devait dîner le dimanche suivant à Holland-House, et m'invita à revenir le voir le lundi. Dès que j'arrivai chez lui, son premier mot fut : « Avez-vous reçu des nouvelles de Garrick ? — Non, monsieur. — Eh bien ! vous ne tarderez pas à en entendre parler. Hier, après le dîner, M. Walpole et moi nous citâmes quelques vers qui nous avaient frappés. Garrick nous regarda d'un air de surprise, et nous dit : Je m'aperçois, messieurs, que vous avez lu une pièce dont j'ai aussi fait la lecture. — Oui, monsieur Garrick, lui répondis-je, nous avons lu et admiré ce que nous sommes sûrs que vous avez admiré vous-même. » M. Fox ne m'en dit pas davantage ; mais, un jour ou deux ensuite, Garrick m'écrivit pour me prier de lui confier de nouveau mon *Orphelin*, attendu qu'il craignait de l'avoir jugé avec trop de précipitation. Je lui envoyai mon manuscrit, et il me le fit repasser la semaine suivante, avec une lettre fort polie, dans laquelle il révoquait sa première sentence, et promettait de faire jouer ma tragédie au commencement de l'année suivante.

Ce fut ainsi que l'*Orphelin de la Chine* surmonta tous les obstacles. Le directeur fit préparer les décorations et les costumes convenables, et la manière dont la pièce fut montée contribua beaucoup à son succès. Mossop, dans le rôle du *jeune Prince*, et Holland dans celui d'*Hamet*, ajoutèrent encore à leur réputation ; et Garrick déploya tant de talent dans celui du *mandarin Zamti*, qu'on peut dire qu'il ne se montra jamais avec plus d'éclat dans aucun rôle, si l'on en excepte celui du *roi Lear*. Le rôle de *Mandane* avait été donné à mistriss Cibber ; mais l'état de sa santé la força d'y renoncer, et mistriss Yates en

fut chargée. Elle le joua avec tant de perfection lors de la répétition générale, que tous ceux qui y assistaient en furent enchantés; et Garrick, me prenant à part, me dit : « Tout est pour le mieux; le jeu de mistriss Cibber n'aurait offert rien de nouveau; celui de mistriss Yates excitera l'admiration générale; » prédiction qui se réalisa. Qui pourrait être surpris de la réussite d'une pièce jouée par de tels acteurs?

Le jour de la première représentation, j'étais à dîner à la taverne de la Rose, avec M. Foote et quelques amis, quand on m'apporta une lettre de mistriss Cibber. Elle regrettait que son nom ne fût pas sur l'affiche, attendu qu'elle se trouvait parfaitement en état de jouer. Comme il était trop tard pour y rien changer, elle me priait de lui écrire un mot immédiatement après la représentation; elle ajoutait qu'en attendant, elle ferait des prières pour le succès. « Mistriss Cibber est catholique, dit Foote avec un air de gravité, et les catholiques ne manquent jamais de prier pour les morts. » Foote n'aurait pas renoncé, en faveur de son meilleur ami, au plaisir de placer un sarcasme; et cela n'empêcha pas qu'il ne fût le premier à venir m'embrasser, sans pouvoir m'adresser un mot, tant il était ému de joie, quand le succès de la pièce fut décidé.

Sheridan, qui avait été longtemps directeur du théâtre de Dublin, comprit l'impossibilité de résister à Barry et à Woodward, qui venaient d'y ouvrir un second spectacle dans Crow-street. Il quitta donc l'Irlande, et entra à Drury-lane en septembre 1761; il débuta dans cette nouvelle carrière par le rôle d'*Hamlet*, et joua ensuite celui du *Comte d'Essex* dans une tragédie nouvelle du docteur Brooke, auteur de *Gustave Wasa*[1]. Le *Comte d'Essex* eut un grand succès; et Sheridan, ami de l'auteur, en faisait l'éloge partout. Un jour qu'on l'avait pressé d'en dire quelques vers, il en récita une tirade dans laquelle il était question d'hommes libres, et qui finissait par ce vers :

Qui veut les gouverner doit lui-même être libre!

[1] Nous avons deux tragédies dont *Gustave* est le héros: celle de Piron et celle de la Harpe. La dernière n'eut aucun succès. La tragédie de Piron a de l'intérêt, mais elle est durement écrite. M. Larive l'avait remise au théâtre, et jouait le rôle de Gustave avec un grand talent.

(*Note de l'éditeur.*)

« C'est une excellente logique, » dit le docteur Johnson en riant; et il ajouta :

« Qui conduit des bœufs gras doit être gras lui-même [1]. »

CHAPITRE VIII.

Retour de Garrick à Londres en avril 1765. — Le Singe malade, fable, par Garrick. — Anecdotes de son voyage. — Le duc de Parme. — Mademoiselle Clairon. — Jubilé de Shakspeare.

Après la clôture du spectacle, c'est-à-dire, dans l'été de 1763, Garrick conçut le projet de faire un voyage sur le continent. Ses médecins le lui conseillaient, vu le besoin qu'il avait d'air et d'exercice; et comme ils l'assuraient en même temps que les eaux de Baréges produiraient un effet favorable sur la santé de mistriss Garrick, ce dernier motif le décida. Il partit pour Douvres le 15 septembre, et confia à son frère George le soin de le remplacer dans ses fonctions, en agissant de concert avec M. Lacy.

Garrick ne revint à Londres que vers la fin d'avril 1765; il y était attendu avec impatience, et cette nouvelle, annoncée dans tous les journaux, répandit la joie dans la capitale. L'amour de la renommée était la passion dominante de Garrick, et elle le tenait dans des sollicitudes perpétuelles. Il méprisait les critiques des folliculaires, mais il en avait peur. Pour employer une expression du docteur Johnson, « il savait qu'ils n'avaient pas la « force de tendre un arc, mais il craignait que leurs flèches ne « fussent empoisonnées. » Toujours frappé de cette idée, il trouva le temps, au milieu des plaisirs du continent, de composer un poëme intitulé *le Singe malade*. C'était une fable dans laquelle il se désignait humblement sous le nom du singe, et représentait les autres animaux déchaînés contre lui et ses voyages. Il envoya de Paris cette pièce de vers, pour qu'on la fît

[1] Cette parodie fit fortune, et courut de bouche en bouche. L'auteur en fut si piqué, que, lorsqu'il fit imprimer son *Comte d'Essex*, il changea le vers qui y avait donné lieu.

(*Note du traducteur.*)

imprimer d'avance, et qu'elle pût être mise en circulation aussitôt après son arrivée. Il croyait que ses ennemis saisiraient cette occasion, et il se flattait, par ce poëme, de prévenir et déjouer leur malice. Il aurait pu se dispenser de prendre cette peine; car la critique garda le silence, tandis que Londres et Westminster retentissaient de cris de joie et de félicitation.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici une relation de son voyage en France, en Italie, en Allemagne. Nous n'avons pas de matériaux pour la rédiger; et quand nous en aurions, ce serait peut-être un hors-d'œuvre dans cet ouvrage, qui est l'histoire de Garrick dans sa profession. On peut cependant rapporter ici quelques anecdotes qui y ont rapport.

Tandis qu'il était en Italie, le duc de Parme le pria de lui donner quelques échantillons d'une tragédie anglaise. Garrick commença par lui faire connaître le sujet de *Macbeth;* après quoi, passant à la scène dans laquelle un poignard se présente à l'imagination effrayée d'un homme qui médite le meurtre de son souverain, il déclama le beau monologue. Personne ne comprenait ce qu'il disait; mais ses traits exprimaient fidèlement toutes les passions qui devaient agiter le coupable, et le son de sa voix suffisait pour expliquer ses paroles : chacun l'écouta avec admiration, et le duc de Parme, ainsi que toute sa société, reconnurent que ce fragment suffisait pour leur donner une idée du génie supérieur de Shakspeare, et des talents d'un acteur anglais.

Garrick reçut à Paris l'accueil le plus flatteur : il fut invité a se trouver à une assemblée où l'on avait eu soin d'inviter également mademoiselle Clairon, la grande actrice du Théâtre français : au milieu de la conversation, elle se leva tout à coup, et montra tous ses talents en déclamant quelques scènes de différentes tragédies de Racine et de Voltaire, ce qui lui donna le droit de prier Garrick d'en faire autant. L'acteur anglais s'y prêta de la meilleure grâce; et, après avoir donné les explications nécessaires, il débita divers monologues d'*Hamlet* et de *Macbeth;* ensuite il raconta comment il avait appris à imiter la folie du roi Lear. C'était, comme nous l'avons déjà dit, en voyant un de ses amis, que la mort affreuse de son enfant, qu'il avait laissé

tomber par une fenêtre, avait rendu fou. Il imita le malheureux père, s'appuya sur le dos d'une chaise, sembla jouer gaiement avec son enfant, et feignit enfin de le laisser tomber. En ce moment ses regards pleins d'égarement et d'horreur, sa voix entrecoupée, ses cris épouvantables, troublèrent tous les spectateurs. Des pleurs coulaient de tous les yeux; et mademoiselle Clairon n'hésita pas à déclarer qu'avec un tel acteur le théâtre anglais était celui où l'on devait ressentir avec le plus de force les impressions de la terreur et celles de la pitié [1].

[1] « Cette société, dit M. Davies dans « sa Vie de Garrick, était composée « d'Anglais et de Français. Ceux-ci « donnèrent la préférence à Garrick, et « les Anglais, avec la même politesse, « adjugèrent la palme à mademoiselle « Clairon. Après la scène pantomime « dans laquelle Garrick imita la folie « qui trouble en un instant la raison « d'un père qui vient de perdre son en- « fant, mademoiselle Clairon se leva « tout à coup, et courut l'embrasser. « Se tournant alors vers mistriss Gar- « rick, elle la pria de l'excuser, en di- « sant qu'elle avait été entraînée par « un enthousiasme involontaire. Made- « moiselle Clairon avait toujours été « l'actrice favorite de Garrick. Il l'avait « vue lors du premier voyage qu'il avait « fait à Paris en 1752; sa réputation « n'était encore qu'à son aurore, et ma- « demoiselle Dumesnil était l'astre qui « brillait alors sur le Théâtre français. « Elle était l'objet de l'admiration des « étrangers comme de ses concitoyens, « et cependant Garrick avait osé prédire « dès lors que mademoiselle Clairon sur- « passerait toutes ses rivales. Il eut, à « son second voyage, la satisfaction de « voir cette prédiction accomplie. »

L'anecdote suivante est déjà connue. Nous croyons pourtant devoir la donner telle qu'elle se trouve dans l'ouvrage intitulé *Biographia dramatica*, dont nous avons déjà parlé.

« Tandis que M. Garrick était dans la « capitale de la France, il fit une courte « excursion hors des murs de Paris avec « le célèbre acteur français Préville. Ils « étaient à cheval, et Préville eut la « fantaisie d'imiter un cavalier pris de « vin. Garrick l'applaudit; mais il lui « dit qu'il manquait à son tableau un « trait essentiel pour le rendre parfait: « *ses jambes n'étaient pas avinées*. Te- « nez, lui dit-il, je vais vous faire voir « un garnement anglais qui, après « avoir dîné dans une taverne, et y « avoir avalé trois ou quatre bouteilles « de vin de Porto, est monté à cheval « dans une soirée d'été, pour aller à sa « maison de campagne. Et à l'instant « même il se mit à contrefaire l'ivresse « dans tous ses différents degrés. D'a- « bord il dit à son domestique qu'il « voyait tourner autour de lui le soleil « et les champs; ensuite il fit jouer « sans raison le fouet et les éperons, de « sorte que son cheval se mit à gamba- « der, à ruer, à se cabrer; puis il laissa « tomber son fouet, la bride s'échappa « de sa main, ses jambes parurent hors « d'état de le soutenir sur les étriers: « il semblait avoir perdu l'usage de « toutes ses facultés. Enfin, il se laissa « tomber de cheval comme ivre-mort, « et d'une manière si naturelle que « Préville poussa involontairement un « cri de terreur. Il courut à lui, et sa « frayeur augmenta quand il vit que « son ami ne répondait pas à ses ques- « tions. Après avoir essuyé la poussière « qui lui couvrait le front, il lui de- « manda encore, avec l'émotion et l'in- « quiétude de l'amitié, s'il était blessé? « Garrick, dont les yeux étaient fermés, « entr'ouvrit une paupière, et, du ton « d'un véritable ivrogne, lui dit, avec « plus d'un hoquet, de lui verser encore « un coup à boire. Préville était au « comble de la surprise; et quand Gar- « rick, se relevant tout à coup, reprit « l'air qui lui était ordinaire, l'acteur « français s'écria: Mon ami, permettez « à l'écolier d'embrasser son maître, et « de le remercier de l'excellente leçon « qu'il vient de lui donner. »

Garrick était enthousiaste de Shakspeare à un tel point, qu'on assure que, pendant son séjour à Paris, il ne voulut

Les amateurs de spectacle étaient impatients de voir le Roscius moderne reparaître sur le théâtre; mais après ses voyages Garrick avait besoin de quelque repos, et il ne joua pas une seule fois pendant le peu qui restait de la saison théâtrale, qui finit, suivant l'usage, dans les derniers jours de juin.

Le 14 novembre 1765, le roi fit annoncer qu'il irait au spectacle après avoir ouvert la session du parlement; et comme il demandait *Beaucoup de bruit pour rien*, Garrick saisit cette occasion pour faire sa rentrée. Dès qu'il parut, la salle retentit d'applaudissements et d'acclamations; et il commença par débiter un prologue de sa composition, plein de mots heureux et d'enjouement. Pendant le cours de la représentation, on reconnut qu'il n'avait rien perdu de son feu naturel et de son génie comique; il continua de jouer trois ou quatre fois par semaine.

Dans le cours de l'été suivant, Garrick s'occupa d'exécuter un projet formé depuis longtemps, et qu'il avait fort à cœur. C'était de célébrer, par un jubilé solennel, la mémoire de Shakspeare à Stratford-sur-l'Avon, lieu de la naissance de ce grand poëte [1]. Il mit à l'œuvre tous les ouvriers de cette ville. Une rotonde, imitant celle du Ranelagh, s'éleva sur les bords de la rivière, et toute la ville offrit bientôt une scène de décoration

jamais être présenté à l'abbé Leblanc, parce qu'il avait parlé de cet auteur avec trop peu de respect.

(*Note du traducteur.*)

[1] Voici une anecdote rapportée par M. Davies dans la Vie de Garrick, et qui donna au Roscius anglais la première idée de ce jubilé :

« Quelques années auparavant, un riche ecclésiastique avait acheté la maison et le jardin de Shakspeare, à Stratford-sur-l'Avon. Un mûrier, que le grand poëte avait planté de ses propres mains, eut le malheur de lui déplaire; il prétendait qu'il était placé trop près de la maison, qu'il la rendait obscure et humide; enfin, il ordonna qu'il fût abattu. Les habitants de Stratford, habitués dès l'enfance à un sentiment de vénération pour tout ce qui avait appartenu à l'immortel Shakspeare, furent consternés quand ils apprirent ce sacrilége. A la surprise succéda la fureur, et, dans le premier transport de leur indignation, ils jurèrent la mort du coupable. Le malheureux ecclésiastique ne put s'y dérober qu'en se cachant; mais il fut obligé de quitter la ville, et n'osa jamais s'y remontrer, la population étant déterminée à lui faire un mauvais parti, s'il osait y revenir.

« Le mûrier abattu fut acheté par un charpentier, qui, sachant la valeur que le souvenir de Shakspeare y attachait, conçut et exécuta le projet ingénieux d'en faire des boîtes, des tabatières, des boîtes à thé, etc., qu'il vendit avec un grand bénéfice. Le corps municipal de Stratford acheta plusieurs de ces objets, et envoya à Garrick les libertés et franchises de leur ville dans une boîte faite de ce bois sacré, en le priant de procurer à la ville une statue, un buste ou un portrait de ce grand poëte, pour le mettre dans la salle où ils tenaient leurs séances; et d'y joindre aussi son propre portrait, pour le placer à côté de l'auteur dont il avait été le digne interprète. »

(*Note du traducteur.*)

générale. Les 5 et 6 septembre, une foule immense, venue de tous les environs et même de Londres, arriva à Stratford. Le 7, le service divin fut célébré avec la plus grande pompe ; et quand il fut terminé, tous les étrangers s'empressèrent d'aller lire l'épitaphe de Shakspeare placée sur la porte du caveau, situé à l'extrémité orientale de l'église. A trois heures, un dîner splendide fut servi dans la rotonde ; il fut suivi d'un concert : on chanta des couplets de Garrick qui furent couverts d'applaudissements ; et il termina la cérémonie en récitant une ode de sa composition pour célébrer l'inauguration de la statue de Shakspeare dans sa ville natale. Un bal magnifique fut donné dans la rotonde : le lendemain, une grande procession devait parcourir toutes les rues de la ville ; on y aurait vu figurer tous les principaux personnages des pièces de Shakspeare : mais une violente tempête mit obstacle à ce dernier acte de la fête.

En octobre suivant, le jubilé passa de la ville de Stratford sur le théâtre de Drury-lane. Garrick, pour donner à cette idée un caractère dramatique, avait inventé une fable comique, dans laquelle il introduisait les habitants de Stratford, et les étrangers qui s'étaient rendus dans cette ville pour le jubilé. Cette pièce n'ayant jamais été imprimée, nous ne pouvons en rendre un compte exact. Nous nous rappelons seulement une scène qui se passait devant une auberge, à la porte de laquelle était une chaise de poste sans chevaux. Quand la foule qui était sur le théâtre se fut retirée, on entendit une voix sortir de la chaise : c'était Moody qui jouait le rôle d'un Irlandais, et qui se plaignait d'être obligé de coucher dans sa voiture, faute d'avoir pu trouver une chambre dans aucune auberge. Tout le dialogue était écrit avec une gaieté spirituelle, et la pièce finissait par la procession qui n'avait pu avoir lieu à Stratford. Différents groupes d'acteurs, vêtus d'habits de caractère, suivaient autant de bannières représentant une scène d'une des pièces de Shakspeare, qu'ils jouaient en pantomime. A la fin du cortége paraissait un char triomphal, sur lequel on voyait mistriss Abington sous le costume de la muse de la comédie. Enfin, Garrick débitait son ode d'inauguration de la statue de Shakspeare. La musique du docteur Arne, la magnificence des décorations et le talent des acteurs donnèrent

une telle vogue à cette pièce, qu'elle eut une centaine de représentations pendant le cours de cette année.

CHAPITRE IX.

Bragance, par Robert Jephson. — Retraite de Garrick. — Vie privée. — Rapports avec Sheridan. — Sa mort et ses funérailles.

Nous arrivons enfin à une production dont le mérite est incontestable, *Bragance*, tragédie par Robert Jephson, dont le sujet est tiré de l'élégante *Histoire des révolutions de Portugal*, par l'abbé de Vertot. Cet ouvrage se trouva dans toutes les mains dès que cette pièce eut été annoncée, chacun voulant le lire pour être mieux en état de la juger. M. Jephson l'avait prévu en traçant le plan de sa tragédie, et son bon sens l'avait averti que les vérités historiques bien connues ne doivent pas être défigurées par des fictions romanesques. Tous ses personnages sont tels que l'histoire les a dépeints ; aucun incident ne sort du cercle de la vraisemblance ; le style en est poétique, mais naturel, et l'auteur n'a pas eu recours à ces ornements ambitieux qu'on trouve dans un si grand nombre d'autres pièces[1]. Elle fut jouée au commencement de 1775 ; elle obtint beaucoup de succès, et elle le méritait.

La première représentation du *Bon ton*, comédie en un acte, par Garrick, fut donnée en 1775 pour le bénéfice de King. C'est peut-être la petite pièce la plus agréable et la plus vive du théâtre anglais. Les caractères en sont parfaitement tracés. C'est une satire contre le vice et la dissipation, et la morale en est excellente. Elle fut parfaitement jouée, et réunit tous les suffrages.

Cependant Barry et sa femme étaient passés à Covent-Garden ; et leur désertion ayant privé Garrick de deux excellents auxiliaires, il fut obligé de jouer lui-même plus souvent, quoique sa santé lui permît à peine cet effort. En janvier 1776, M. Col-

[1] Cette pièce n'a pourtant jamais été remise au théâtre.
(*Note du traducteur.*)

man ayant donné une petite comédie intitulée *le Spleen*, pièce qui obtint quatorze ou quinze représentations, M. Garrick en composa le prologue; et ce fut là qu'il donna publiquement le premier avis de l'intention qu'il avait de se retirer du théâtre. Après avoir fait la peinture d'un marchand de Londres qui quitte le commerce pour aller jouir du bon air à Islington, il dit :

> Le maître de céans y trouve un bon avis;
> Il est temps qu'à son tour enfin il se repose.
> Il va vendre son fonds, ses vers comme sa prose,
> Cothurne, brodequin, sceptre, couronne, habits,
> Jusqu'au tonnerre enfin : le tout à juste prix.

Ce n'était point une fantaisie, c'était une détermination bien prise; et l'on ne tarda pas à en avoir la preuve. Le directeur qui, pendant trente ans, avait pourvu aux plaisirs du public, était à la veille d'abdiquer ses fonctions. Il faisait son dernier voyage, et le vaisseau allait perdre un pilote habile. Ce ne fut pourtant pas sans avoir à lutter contre lui-même qu'il prit cette résolution. Il était d'un caractère naturellement chancelant, irrésolu. Mais on ne peut être surpris qu'après avoir reçu pendant trente ans les applaudissements du public, il lui en coûtât quelques efforts pour y renoncer.

Ce fut le 10 juin 1776 que le Roscius anglais, le cœur plein de regret, de chagrin et de reconnaissance, fit ses derniers adieux au public. Il avait d'abord eu envie de terminer sa carrière par le rôle qui l'avait ouverte. Mais, en y réfléchissant, il sentit qu'après avoir joué un rôle aussi fatigant que celui de *Richard III*, il ne lui serait plus possible d'adresser un mot au public pour en prendre congé. Il se décida donc pour celui de *don Félix* dans la *Merveille, ou la femme qui sait garder un secret.* L'idée de cette séparation était un poids qui pesait sur son cœur; et cependant il réussit non-seulement à composer pour cette occasion un prologue plein d'esprit, mais à le débiter avec un air d'aisance, et il joua aussi bien que jamais. La fin de la pièce était le moment critique. C'était alors qu'il fallait se séparer d'un public dont il avait été le favori pendant tant d'années. Il s'avança sur l'avant-scène d'un air qui annonçait ce qui se pas-

sait dans son cœur, et après une pause d'un instant prononça le discours suivant :

« Mesdames et messieurs,

« Il est d'usage, dans la circonstance où je me trouve aujour-
« d'hui, qu'on vous fasse ses adieux dans un épilogue. J'en avais
« l'intention, et j'y ai pensé; mais je me suis trouvé hors d'état
« d'en composer un, comme je le serais en ce moment de le dé-
« biter.

« L'apprêt de la rime et le langage de la fiction conviendraient
« mal aux sentiments que j'éprouve.

« Cet instant est redoutable pour moi : c'est celui qui va me
« séparer pour toujours de ceux qui ont daigné me prodiguer
« tant de bontés, et m'éloigner à jamais du lieu où j'ai joui de
« votre bienveillance et de vos bonnes grâces. »

Ici la voix lui manqua ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il continua en ces termes :

« Quelque différent que doive être désormais mon genre de
« vie, la plus profonde impression de vos bontés restera toujours
« ici, — ici, dans mon cœur, fixe et inaltérable.

« J'accorde volontiers à mes successeurs d'avoir plus de ta-
« lent et d'habileté que je n'en ai possédé; mais je les défie de
« faire des efforts plus suivis pour mériter vos bonnes grâces, et
« d'y être plus véritablement sensibles que votre reconnaissant
« serviteur. »

A ces mots il salua très-respectueusement ses auditeurs, et se retira d'un pas lent, et comme à regret.

C'était à regret aussi que le public le voyait partir; la physionomie de tous les spectateurs exprimait le chagrin, et des larmes coulèrent. Les mots Adieu ! adieu ! retentirent dans toutes les parties de la salle, au milieu d'applaudissements bruyants comme le tonnerre ; et ce fut ainsi qu'on vit disparaître pour toujours, de l'horizon théâtral, l'astre qui avait brillé avec un si grand éclat.

Garrick se retira dans sa maison de campagne d'Hampton. Il

avait parcouru sa carrière, et il en avait atteint le but, couronné de lauriers. Il pouvait jeter avec plaisir ses regards sur le passé, et dire avec Cicéron que rien n'est plus agréable que le souvenir d'une bonne vie : *Vitæ bene actæ jucundissima est recordatio.* Au témoignage de sa propre conscience se joignait l'estime des personnages les plus distingués du royaume [1]. La noblesse, les savants, les hommes éminents dans toutes les branches de la littérature, venaient lui rendre visite. Il tenait une excellente maison, et relevait encore le luxe de sa table par l'esprit et les manières d'un homme qui avait vu la meilleure compagnie. Il était modeste et sans prétentions, ne prenait jamais un air de supériorité ; l'orgueil, qu'une fortune considérable n'inspire que trop souvent, était étranger à son cœur. Il ne disait pas à ceux qui venaient le voir, comme Congrève l'avait dit à Voltaire, qu'il désirait qu'ils vinssent le voir comme simple particulier ; au contraire, Shakspeare et la poésie dramatique étaient ses sujets de conversation favoris.

L'année 1778 ne fut pas pour lui, comme la précédente, un cours non interrompu de plaisirs et de bonheur social ; ses souffrances augmentaient, et les accès en devenaient plus fréquents et plus douloureux. Son courage ne l'abandonna pourtant pas ; il cherchait même à cacher ses maux sous un air de gaieté. La maladie minait sa constitution, tandis qu'il semblait encore jouir des douceurs de la société. Jamais il ne cessa de prendre intérêt au théâtre ; jusqu'au dernier moment, il continua à donner des avis à différents auteurs. M. Jesse Foot fut un de ceux-là : il avait écrit à Garrick pour le prier de lire une tragédie qu'il avait composée, et qui n'a jamais été représentée, quoique plusieurs cri-

[1] M. Davies en cite un trait fort remarquable. « Dans le printemps de 1777, dit-il, Garrick se trouvait dans la galerie de la chambre des communes, au moment où les étrangers venaient d'en être exclus. Un membre s'en aperçut, et demanda qu'on le fît sortir. M. Burke se leva aussitôt, et demanda s'il était convenable, si les règles de la décence permettaient qu'on fît retirer ainsi un homme à qui ils avaient tous de si grandes obligations, un homme qui était le grand maître de l'éloquence, à l'école duquel ils avaient appris l'art de parler et les éléments de l'art oratoire. Quant à lui, il reconnaissait qu'il devait beaucoup à ses instructions ; il continua ainsi assez longtemps à faire l'éloge de M. Garrick. M. Fox et M. Townshend prirent la parole après lui, et parlèrent dans le même sens ; ils appuyèrent sur le mérite de leur ancien précepteur, nom qu'ils lui donnèrent en cette occasion, et blâmèrent en termes assez vifs le membre qui avait demandé qu'on le fît sortir. Ce sentiment devint général dans toute l'assemblée, qui décida que M. Garrick resterait dans la galerie. » (*Note du traducteur.*)

tiques en état d'en juger en aient fait l'éloge. Garrick lui répondit qu'il la lirait avec plaisir; mais il le pria de n'en parler à personne, parce qu'il avait été obligé de refuser pareille demande même à des amis. Sa lettre est datée du 22 décembre 1778, et nous croyons que ce fut la dernière qu'il écrivit.

Il avait été invité à passer les fêtes de Noël à Altrop-Park, comté de Northampton, chez le comte Spencer; malgré toutes ses infirmités, il eut le courage d'y aller. Mais, au milieu des jouissances qu'on cherchait à lui procurer, il y fut surpris par une violente attaque de ses anciennes douleurs, et revint dans sa maison d'Adelphi le 15 janvier 1779. Les docteurs Heberden et Warren lui donnèrent des soins, et plusieurs autres médecins vinrent le voir sans avoir été appelés, dans l'espoir de contribuer à prolonger ses jours. Tout fut inutile; il languit quelques jours, souffrit ses maux avec résignation, et mourut le 20 janvier, à huit heures du matin, sans pousser un seul gémissement.

Le lundi 1er février, ses restes furent transportés, de sa maison d'Aldelphi, à l'abbaye de Westminster, où ils furent déposés dans ce qu'on appelle *le coin des poëtes*, près du monument de Shakspeare. Les prières de l'église furent prononcées par l'évêque de Rochester.

Jamais on n'avait vu à Londres funérailles plus magnifiques. Dix personnes de la première qualité, parmi lesquelles on distinguait le duc de Devonshire, lord Cambden, et les comtes Ossory et Spencer, tenaient les coins du drap mortuaire; et tout ce qu'il y avait de plus distingué, tant dans le grand monde que parmi les amateurs de la littérature, s'empressa de payer le dernier tribut d'égards à la mémoire du défunt [1]. La file des voitures s'étendait depuis Charing-Cross jusqu'à l'abbaye. Un concours prodigieux de peuple remplissait toutes les rues par où le cortége passa, et un silence respectueux prouvait la douleur de tous.

[1] Parmi les noms des hommes illustres qui y assistèrent, on trouve ceux de Burke, Fox, Sheridan, Joseph Banks, le docteur Johnson, sir Josué Reynolds, etc., etc. Le cortége partit à une heure d'Adelphi, et les dernières voitures n'arrivèrent à l'abbaye qu'à trois heures un quart, quoiqu'il n'y eût pas deux milles de distance. Toutes les mesures avaient été si bien prises, que, malgré la foule immense, il n'arriva pas le moindre accident. On donna des bagues de deuil à tous ceux qui assistèrent aux funérailles. Cette cérémonie coûta plus de quinze cents livres sterling.

(*Note du traducteur.*)

Maintenant que nous avons terminé les Mémoires de la vie du Roscius anglais, nous allons finir par jeter un coup d'œil sur toute la vie de cet homme extraordinaire, et considérer en lui successivement l'acteur, le directeur, l'auteur, et l'homme privé [1].

CHAPITRE IX.

Réflexions générales. — Garrick considéré comme acteur et comme directeur de théâtre.

Il est impossible que la plume d'aucun écrivain rende jamais à Garrick toute la justice qui lui est due comme acteur. Il faut l'avoir vu, l'avoir entendu, l'avoir senti. On trouve dans Ovide une courte description qui lui est parfaitement applicable :

. . . . Non illo jussos solertius alter
Exprimit incessus, vultumque, modum loquendi.

Mais quand nous aurons dit, avec le poëte romain, que tous ses mouvements étaient pleins de grâce, que sa physionomie exprimait tous les sentiments de l'âme, et que sa déclamation était une image fidèle de toutes les passions, nous n'aurons pas donné même une faible idée de la perfection de son jeu. Colley Cibber était distingué dans sa profession, et bon observateur des talents de ses contemporains ; mais quand il essaye de faire le portrait de Betterton, il trouve cette tâche au-dessus de ses forces. « C'est « bien dommage, dit-il, que les beautés momentanées d'un débit « harmonieux ne puissent, comme celles de la poésie, se servir « de monument à elles-mêmes ; que les grâces animées de l'ac- « teur ne puissent durer plus longtemps que l'inspiration qui les « a fait naître, ou du moins ne laissent qu'une faible étincelle dans

[1] En 1777, Garrick fut mis sur la liste des juges de paix ; mais il ne paraît pas qu'il en *joua* jamais *le rôle*. Dans le cours de la même année, le roi désira l'entendre lire une comédie ; et Garrick choisit le *Léthé*, dont il était auteur. Le roi, la reine, la princesse royale, la duchesse d'Argyle, et quelques autres dames de la cour, assistaient à cette lecture. Mais la froideur avec laquelle cette société d'élite l'écouta, si opposée à l'enthousiasme qu'il avait coutume d'exciter sur la scène, le refroidit lui-même à un tel point, qu'il lui fut impossible de déployer ses talents ordinaires. « J'étais, disait Garrick en « contant cette anecdote, comme s'ils « m'eussent enveloppé d'une couverture « trempée dans l'eau froide. »
(*Biographia dramatica.*)

« la mémoire du petit nombre de ceux qui en ont été témoins :
« si la manière dont Betterton jouait ses rôles pouvait être aussi
« facilement connue que les rôles dont il était chargé, ce serait
« alors que nous verrions triompher la muse de Shakspeare,
« ornée de tous ses atours, prenant une vie réelle, et charmant
« tous les yeux. Mais comment faire connaître le jeu de Better-
« ton, qu'il est impossible de décrire? »

Rien n'est plus sensé que le raisonnement de Cibber, et la même difficulté se présente à nous relativement à Garrick. Son imagination avait tant de force et de vivacité, qu'elle l'identifiait avec le personnage qu'il représentait, et qu'il s'en appropriait à l'instant même tous les sentiments. Avant qu'on l'eût entendu, les passions qui l'agitaient se peignaient déjà dans ses yeux, dans ses gestes, dans ses attitudes, dans tous ses traits; et leur expression était si rapide, qu'elle changeait presque à chaque instant : *velox mente nova.*

Sa stature, il est vrai, ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne taille; mais il était bien fait : tous ses membres étaient parfaitement proportionnés. Il avait la voix claire et harmonieuse, et toute son âme animait ses yeux. L'effet des passions était sa constante étude; leur jeu, leur flux, leur reflux, les différents combats qu'elles se livrent, lui étaient parfaitement connus. Il savait faire voir avec quelle rapide succession de mouvements elles s'élèvent, se calment, s'élèvent encore, se mêlent l'une à l'autre, joignent leurs efforts, et finissent par mettre l'âme dans un état d'agitation complète. Ses principaux rôles tragiques étaient autant de cours sur cet art. Hutcheson, auteur d'un *Traité sur les passions*, n'en donne pas une analyse aussi claire. Dans ses grandes scènes, dans les situations les plus critiques, il était impossible de le voir sans l'admirer et sans l'applaudir. On a souvent appliqué à Garrick ces vers de Virgile :

. . . . Æstuat ingens
Imo in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, et conscia virtus.

Ces vers sont beaux; ils offrent la vive image d'une âme agitée tourmentée par le tourbillon des passions; mais ce n'est qu'une

description générale, et c'est dans Shakspeare qu'il faut en chercher une qui semble faite exprès pour notre grand poëte. « Qui pourra concevoir, dit-il, qu'un acteur voulant exprimer, « dans une fiction, une passion qui n'est qu'un rêve, force son « âme à passer dans son imagination, à faire pâlir son visage, à « tirer des larmes de ses yeux, à graver le désespoir sur tous ses « traits, à faire entendre des accents entrecoupés, enfin à se plier « à toutes les formes que l'occasion exige? » Ce passage fera reconnaître Garrick à tous ceux qui l'ont vu; mais il n'en donnera qu'une idée bien imparfaite à ceux qui n'ont pas eu cet avantage.

L'anecdote suivante pourra servir à faire apprécier les talents de Garrick comme acteur. M. Shireff, peintre bien connu à Bath et dans la capitale, était sourd et muet de naissance. Mais ayant reçu à Édimbourg les leçons d'un maître habile, il était en état de lire l'anglais, et même de l'écrire avec correction et élégance. Il arriva à Londres en 1773 avec des lettres de recommandation pour divers amis des arts, et notamment pour M. Whiteford. Celui-ci remarqua que, toutes les fois qu'on donnait une pièce de Shakspeare, et que Garrick y jouait un rôle, il ne manquait jamais d'y voir le jeune peintre, qui, malgré sa double infirmité, paraissait en extase. Il lui en parla, et celui-ci lui témoigna le plus vif désir de faire connaissance avec un homme qui imitait si parfaitement la nature. M. Whiteford, désirant le satisfaire, composa une pièce de vers fort ingénieuse, dans laquelle un sourd faisait l'éloge du jeu de Garrick, en disant qu'il ne fallait que des yeux pour le comprendre. Il la remit à cet acteur, comme composée par M. Shireff. Bien des auteurs avaient déjà donné des éloges à Garrick; mais en recevoir d'un sourd-muet était une chose extraordinaire. Il exprima à son tour le désir de le voir; l'auteur, M. Whiteford, les présenta l'un à l'autre, et depuis ce temps Garrick conçut une amitié sincère pour le jeune artiste, et lui rendit tous les services qui étaient en son pouvoir. Il crut toujours que M. Shireff était auteur de la pièce, et jamais on ne le détrompa.

Je dînais, il y a quelques années, avec ce M. Shireff chez M. Heriot, qui avait épousé sa sœur. Au dessert, on me dit que si je voulais tracer en l'air, avec le doigt, la figure des lettres,

je pourrais converser avec lui, et qu'il me répondrait de même. J'essayai ; et comme j'étais instruit des faits que je viens de rapporter, je lui demandai : « Avez-vous connu Garrick ? — Oui. — L'avez-vous jamais vu jouer ? — Oui. — Vous plaisait-il ? — Beaucoup. — Comment cela se peut-il, puisque vous ne l'entendiez pas ? » Je ne pus comprendre sa réponse ; mais M. et mistriss Heriot, qui étaient habitués à ce genre de conversation, me l'expliquèrent, et cette réponse était que la physionomie de Garrick était parlante. Quel talent devait avoir un acteur qui faisait dire au sourd que sa physionomie parlait !

Le but de la tragédie est de présenter une scène de bonheur ou d'infortune résultant des actions des hommes. La catastrophe nous apprend à éviter les fautes qui conduisent les hommes à leur perte, et à suivre la route qui mène au bonheur. Une pitié généreuse se répand dans tout l'auditoire ; on se réjouit de voir la vertu résister à la tyrannie, échapper aux piéges des méchants ; et quand la scélératesse triomphe, on se sent enflammé d'indignation. Une grande diversité d'émotions de toute espèce entretient les spectateurs dans cette heureuse situation d'esprit qui leur fait sentir avec plaisir qu'ils sont toujours animés des sentiments que la main de la nature a gravés dans le cœur de tous les hommes.

Mais ce n'est pas encore assez. Le tableau des anciens temps, et des hommes qui ont figuré autrefois sur le théâtre du monde, ne contribue pas peu à agrandir le cercle de nos connaissances. Après avoir assisté à une bonne tragédie, bien des gens ont recours aux pages de l'histoire, et y apprennent ce qu'ils n'auraient jamais su sans cela. Garrick vit toutes ces utiles conséquences sous leur véritable point de vue. Il regardait la tragédie comme un miroir dans lequel les amateurs de spectacle voyaient se peindre d'anciens événements, et c'était pour cette raison qu'il mettait toujours en scène les productions de nos plus grands auteurs.

Il ne nous reste plus à parler de Garrick que sous le rapport de sa vie privée. Personne n'ignore qu'il était doué d'une grande vivacité, qu'il possédait un grand fonds d'esprit et de politesse, et que tous ceux qui le connaissaient rendaient justice à ses qualités aimables. Dans ses premières années, lorsqu'il était encore peu favorisé de la fortune, il suivait les principes d'une stricte

économie : ce fut pour ses ennemis un motif de l'accuser d'avarice[1]. Lorsqu'avec le temps les succès qu'il obtint l'eurent mis dans un état d'opulence, ils reconnurent leur erreur, mais ils ne voulurent pas se rétracter. Aussitôt que les circonstances le lui permirent, il se distingua par sa munificence, aussi bien que par son empressement hospitalier. Sa bourse était ouverte à ses amis ; et quand il leur prêtait de l'argent, il n'examinait pas s'il y avait quelque apparence qu'ils pussent le lui rendre. M. Christie de Pall-Mall se cite lui-même comme un exemple de la générosité de Garrick, et jamais il n'en parle qu'avec l'accent de la reconnaissance. Dans un moment où il se trouvait fort gêné, par suite de la mort de M. Chase Price, qui lui faisait éprouver une perte considérable, étant allé faire une visite à Hampton avec son ami Albany Wallis, celui-ci, en se promenant dans le jardin avec Garrick, lui conta l'embarras dans lequel était leur ami commun. Garrick ne répondit rien ; mais, prenant ensuite à part M. Christie : « Quelle est donc cette histoire que « Wallis vient de me raconter? lui dit-il. S'il ne faut que cinq « mille livres pour vous tirer d'affaire, je les ai à votre service. » Je tiens ce trait de M. Christie lui-même, et la reconnaissance qu'il en conserve n'étonnera personne.

Le mérite indigent était toujours sûr de trouver un bienfaiteur dans Garrick. Le docteur Johnson avait coutume, quand il apprenait qu'une famille respectable était dans le besoin, de faire une collecte à son profit parmi ses amis et ses connaissances ; il a dit souvent qu'il recevait de Garrick, en ces occasions, plus que de qui que ce fût, et toujours plus qu'il ne s'y attendait. Il est inutile d'ajouter qu'il était bon frère et le meilleur des maris.

Une passion qui avait pris sur lui un entier ascendant, c'était une soif insatiable de renommée. Il prêtait l'oreille à des bavards

[1] Foote, qui fut, comme Garrick, acteur, auteur et directeur, satirique de profession, et qui attirait du monde au théâtre d'Hay-market, dont il avait obtenu la direction par la protection du duc d'York, en offrant à ses spectateurs une caricature chargée des hommes les plus connus de la capitale, qu'il exposait à la risée du public ; Foote, dis-je, avait fait courir le bruit qu'il y présenterait Garrick, ce que pourtant il ne fit jamais. Mais, en toute occasion, il décochait des traits contre lui ; ce qui n'empêchait pas qu'ils ne se vissent de temps en temps, aucun d'eux ne voulant probablement se faire de l'autre un ennemi déclaré. Un jour, dit M. Davies, que Garrick était allé lui rendre visite, il fut surpris de voir son buste placé sur le bureau du satirique : « Ne craignez-vous pas de me placer si près de « votre argent et de vos billets de banque? lui demanda-t-il. — Non, répondit Foote, vous êtes sans mains. »

insidieux, à des rapporteurs malveillants; ce qui produisait quelquefois d'étranges révolutions dans son caractère. On aurait pu nommer cette faiblesse une avarice de renommée, mais c'était la seule qu'il connût : *præter laudem, nullius avarus.*

A toutes ses qualités aimables, il joignait celles que Cicéron appelle *virtutes leniores*. Une conversation raisonnable et libérale faisait ses délices. La littérature et la poésie dramatique étaient ses sujets favoris; il aimait à se livrer à la gaieté, mais il la retenait toujours dans les bornes du décorum. Il avait de l'esprit sans sarcasme et sans méchanceté; de la science, sans orgueil et sans pédanterie. Il maniait parfaitement le ridicule, mais sans y mêler de personnalité. Toujours vif, ingénieux, agréable, il savait amuser une société sans ostentation, et sans affecter un air de supériorité.

Qu'un tel homme ait eu des relations intimes avec les personnages les plus distingués du royaume, c'est ce dont on n'a pas plus lieu d'être surpris qu'il n'est permis d'en douter. S'il était nécessaire de prouver ce fait, il suffirait de dérouler la liste des noms les plus illustres de la Grande-Bretagne. Il était à Mount-Edgecumbe, chez le lord qui porte ce nom, quand il reçut du comte de Chatham une invitation, en vers élégants, de venir le voir à sa terre de Burton-Pinsent. Que pourrait-on ajouter à ce témoignage rendu en sa faveur par un homme d'un génie si brillant, d'une intégrité si respectable? C'est un monument impérissable élevé par le comte de Chatham à la mémoire de Garrick.

Nous dirons, pour conclusion, que le Roscius anglais fut l'ornement du siècle où il vécut, le restaurateur de l'art dramatique, et le réformateur du goût. Le théâtre, de son temps, occupait tellement l'attention publique, qu'on pouvait dire qu'il existait quatre états en Angleterre, le roi, les pairs, les communes, et le spectacle de Drury-lane.

FIN DES MÉMOIRES DE GARRICK.

MÉMOIRES

DE GOLDONI,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE SA VIE ET A CELLE DE SON THÉATRE.

MÉMOIRES

DE GOLDONI.

PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SON RETOUR A VENISE.

Je suis né à Venise l'an 1707 : Jules Goldoni, mon père, était né dans la même ville; mais toute sa famille était de Modène.

J'étais le bijou de la maison : ma bonne disait que j'avais de l'esprit; ma mère prit le soin de mon éducation, mon père celui de m'amuser. Il fit bâtir un théâtre de marionnettes : il les faisait mouvoir lui-même, avec trois ou quatre de ses amis; et je trouvais, à l'âge de quatre ans, que c'était un amusement délicieux.

En 1712, mon grand-père vint à mourir : il était pourvu d'une commission très-honorable et très-lucrative à Venise. Mon père n'avait pas eu l'éducation qu'il aurait dû avoir; il ne manquait pas d'esprit, mais on avait manqué de soin pour lui. Il ne put conserver l'emploi de son père; un Grec adroit sut le lui enlever. Mon père se trouva très-embarrassé; mais comme il n'aimait pas trop à s'appesantir sous le poids des réflexions tristes, il prit le parti de faire un voyage à Rome pour se distraire.

Ma mère resta seule à la tête de la maison, avec sa sœur et ses deux enfants, car elle m'avait donné un frère. Elle envoya son cadet en pension, et, s'occupant uniquement de moi, elle voulut m'élever sous ses yeux. J'étais doux, tranquille, obéissant; à l'âge de quatre ans je lisais, j'écrivais, et on me donna un précepteur. Dès ma jeunesse j'aimais beaucoup les livres : ma lecture favorite était celle des auteurs comiques. Il y en avait dans la

petite bibliothèque de mon père. Parmi les auteurs comiques que je lisais et que je relisais très-souvent, Ciccognini était celui que je préférais. Cet auteur florentin, très-peu connu dans la république des lettres, avait fait plusieurs comédies d'intrigue, mêlées de pathétique larmoyant et de comique trivial; on y trouvait cependant beaucoup d'intérêt, et il avait l'art de ménager la suspension et de plaire par le dénoûment. Je m'y attachai infiniment: je l'étudiai beaucoup; et à l'âge de huit ans j'eus la témérité de crayonner une comédie.

Mon père ne devait rester à Rome que quelques mois; il y resta quatre ans, et revint à Pérouse exercer la médecine.

C'est dans ce pays qu'il reçut le premier essai des bonnes dispositions de son fils aîné. Cette comédie, tout informe qu'elle devait être, le flatta infiniment; il se décida à me prendre auprès de lui : ce fut un coup de poignard pour ma mère; elle résista d'abord, elle hésita ensuite, et finit par céder. Il se présenta une occasion la plus favorable du monde: notre maison était très-liée avec celle du comte Rinalducci de Rimini, qui, avec sa femme et sa fille, était alors à Venise. Le père abbé Rinalducci, bénédictin, et frère du comte, devait aller à Rome; il s'engagea à passer par Pérouse, et à m'y conduire.

Mon père fut content de me voir, encore plus de me voir bien portant; je lui dis d'un air d'importance que j'avais fait ma route à cheval; il m'applaudit en riant, et m'embrassa tendrement.

Je vis la ville de Pérouse : mon père me conduisit lui-même partout; il commença par la superbe église de Saint-Laurent, qui est la cathédrale du pays, où l'on conserve et l'on expose l'anneau avec lequel saint Joseph épousa la Vierge Marie.

J'avais fait à Venise ma première année de grammaire inférieure : j'aurais pu entrer dans la supérieure; mais tout engagea mon père à me faire recommencer mes études, et il fit très-bien. Il savait que j'aimais les spectacles; il les aimait aussi : il rassembla une société de jeunes gens; on lui prêta une salle dans l'hôtel d'Antinori; il y fit bâtir un petit théâtre; il dressa lui-même les acteurs, et nous y jouâmes la comédie.

Dans les États du pape (excepté les trois légations), les femmes ne sont pas tolérées sur la scène. J'étais jeune, je n'étais pas laid;

on me destina un rôle de femme, on me donna même le premier rôle, et on me chargea du prologue. Ce prologue était une pièce si singulière, qu'il m'est resté toujours dans la tête, et il faut que j'en régale mon lecteur. Dans le siècle dernier, la littérature italienne était si gâtée, que, prose et poésie, tout était ampoulé; les métaphores, les hyperboles et les antithèses tenaient la place du sens commun. Ce goût dépravé n'était pas encore tout à fait extirpé en 1720 : mon père y était accoutumé. Voici le commencement du beau morceau qu'on me fit débiter :

Benignissimo cielo (je parlais à mes auditeurs), *ai rai del vostro splendidissimo sole, eccoci qual farfalle, che spiegando le deboli ali de nostri concetti, portiamo a si' bel lume il volo, etc.* Cela voudrait dire bêtement en français : « Ciel très-« benin, aux rayons de votre soleil très-éclatant nous voilà « comme des papillons qui, sur les faibles ailes de nos expres-« sions, prenons notre vol vers votre lumière, etc. »

Ce charmant prologue me valut un boisseau de dragées, dont le théâtre fut inondé, et moi presque aveuglé. C'est l'applaudissement ordinaire dans les États du pape.

Mes humanités finies et ma rhétorique achevée, ma mère engagea mon père à quitter le Pérousin, et à se rapprocher des marais de la mer Adriatique.

Le projet fut exécuté en peu de jours. Nous arrivâmes à Rimini, où toute la famille du comte Rinalducci se trouvait rassemblée, et où nous fûmes reçus avec des transports de joie.

Il y avait une troupe de comédiens à Rimini, qui me parut délicieuse. C'était la première fois que je voyais des femmes sur le théâtre, et je trouvai que cela décorait la scène d'une manière plus piquante. Rimini est dans la légation de Ravenne; les femmes sont admises sur le théâtre, et on n'y voit point, comme on voit à Rome, des hommes sans barbe, ou des barbes naissantes. J'allais les premiers jours à la comédie fort modestement au parterre; je voyais des jeunes gens comme moi dans les coulisses : je tentai d'y parvenir; je n'y trouvai point de difficulté; je regardais du coin de l'œil ces demoiselles, elles me fixaient hardiment. Peu à peu je m'apprivoisai; de propos en propos, de question en question, elles apprirent que j'étais Vé-

nitien. Elles étaient toutes mes compatriotes; elles me firent des caresses et des politesses sans fin; le directeur lui-même me combla d'honnêtetés : il me pria à dîner chez lui; j'y allai. Je ne vis plus le révérend père Candini.

Les comédiens allaient finir leur engagement, et devaient partir : leur départ me faisait vraiment de la peine. Le directeur annonça le départ pour la huitaine; il avait arrêté la barque qui devait les conduire à Chiozza... « Ah, mon Dieu! ma mère est à Chiozza, et je la verrais avec bien du plaisir. — Venez avec nous dans notre barque; vous y serez bien, il ne vous en coûtera rien : on joue, on rit, on chante, on s'amuse, etc. » Comment résister à tant d'agrément? pourquoi perdre une si belle occasion? J'accepte, je m'engage, et je fais mes préparatifs.

Je commence par en parler à mon hôte; il s'y oppose très-vivement : j'insiste; il en fait part au comte Rinalducci; tout le monde était contre moi. Je fais semblant de céder, je me tiens tranquille : le jour fixé pour partir, je mets deux chemises et un bonnet de nuit dans mes poches; je me rends au port, j'entre dans la barque le premier, je me cache bien sous la proue. J'avais mon écritoire de poche; j'écris à M. Battaglini, je lui fais mes excuses : c'est l'envie de revoir ma mère qui m'entraîne, je le prie de faire présent de mes hardes à la bonne qui m'avait soigné dans ma maladie, et je lui déclare que je vais partir. C'est une faute que j'ai faite, je l'avoue; j'en ai fait d'autres, je les avouerai de même.

Les comédiens arrivent. « Où est M. Goldoni? » On me fête, on me caresse, on fait voile; adieu Rimini.

Mes comédiens n'étaient pas ceux de Scarron; cependant l'ensemble de cette troupe embarquée présentait un coup d'œil plaisant.

Douze personnes, tant acteurs qu'actrices; un souffleur, un machiniste, un garde du magasin, huit domestiques, quatre femmes de chambre, des nourrices, des enfants de tout âge, des chiens, des chats, des singes, des perroquets, des oiseaux, des pigeons, un agneau : c'était l'arche de Noé.

La barque était très-vaste; il y avait beaucoup de compartiments; chaque femme avait sa niche avec des rideaux. On avait

arrangé un bon lit pour moi, à côté du directeur; tout le monde était bien. La première amoureuse demanda un bouillon; il n'y en avait point, elle était en fureur; on eut toute la peine du monde à l'apaiser avec une tasse de chocolat : c'était la plus laide et la plus difficile.

Mais c'est assez, je crois, et c'est peut-être trop abuser de mon lecteur en l'entretenant de ces misères, qui n'en méritent pas la peine. Je n'avais pas l'adresse du logement de ma mère, mais je n'ai pas cherché longtemps. Madame Goldoni et sa sœur portaient une coiffe, elles étaient dans la classe des riches, et tout le monde les connaissait.

Je priai le directeur de m'y accompagner; il s'y prêta de bonne grâce, il y vint : il s'y fit annoncer. J'entre : je me jette aux genoux de ma mère; elle m'embrasse, les larmes nous empêchent de parler. Le comédien, accoutumé à de pareilles scènes, nous dit des choses agréables, prit congé de ma mère, et s'en alla. Je reste avec elle, j'avoue avec sincérité la sottise que j'avais faite; elle me gronde et m'embrasse : nous voilà contents l'un de l'autre. Ma tante était sortie : quand elle rentre, autre surprise, autres embrassements. Mon frère était en pension.

Le lendemain de mon arrivée, ma mère reçut une lettre de M. Battaglini, de Rimini; il lui faisait part de mon étourderie, il s'en plaignait amèrement, et lui annonçait qu'elle recevrait incessamment un porte-manteau chargé de livres, de linge et de hardes.

Ma mère en fut très-fâchée, elle pensa me gronder; mais, à propos de lettre, elle se souvint qu'elle en avait une de mon père, très-intéressante : elle alla la chercher, me la remit, et voici le précis de ce qui me regardait :

« Pavie, 17 mars 1721.

« J'ai une bonne nouvelle à te donner, elle regarde notre cher « fils : elle te fera beaucoup de plaisir. Il y a à Pavie une univer- « sité aussi fameuse que celle de Padoue, et il y a plusieurs « colléges où on ne reçoit que des boursiers; M. le marquis de « Goldoni-Vidoni, sénateur de Milan, s'engage à m'obtenir une

« de ces places dans le collége du pape ; et si Charles se conduit
« bien, il aura soin de lui.

« N'écris rien de tout cela à ton fils ; à mon retour je le ferai
« revenir, et je veux me ménager le plaisir de l'en instruire moi-
« même.

« Je ne tarderai pas, j'espère, etc. »

Tout ce que contenait cette lettre était fait pour me flatter, et pour me faire concevoir les espérances les plus étendues.

Je sentis alors l'imprudence de mon équipée ; je craignais l'indignation de mon père, et qu'il ne se méfiât de ma conduite dans une ville encore plus éloignée, et où j'aurais beaucoup plus de liberté.

Ma mère était fort liée avec l'abbé Gennari, chanoine de la cathédrale. Ce bon ecclésiastique soutenait que les comédies qu'on donnait alors étaient dangereuses pour les jeunes gens ; il n'avait peut-être pas tort, et ma mère me défendit le spectacle.

Il fallait bien obéir ; je n'allais pas à la comédie, mais j'allais voir les comédiens, et la soubrette plus fréquemment que les autres. J'ai toujours eu, par la suite, un goût de préférence pour les soubrettes.

Au bout de six jours, mon père arrive ; je m'approche en tremblant : « Ah, mon père ! — Comment, monsieur ! par quel hasard êtes-vous ici ? — Mon père... on vous aura dit... — Oui, on m'a dit que, malgré les remontrances, les bons conseils, et en dépit de tout le monde, vous avez eu l'insolence de quitter Rimini brusquement. — Qu'aurais-je fait à Rimini, mon père ? c'était du temps perdu pour moi. — Comment, du temps perdu ! l'étude de la philosophie, c'est du temps perdu ? — Ah ! la philosophie scolastique, les syllogismes, les enthymèmes, les sophismes, les *nego, probo, concedo ;* vous en souvenez-vous, mon père ? (Il ne put s'empêcher de faire un petit mouvement de lèvres qui annonçait l'envie qu'il avait de rire ; j'étais assez fin pour m'en apercevoir, et je pris courage.) Ah, mon père ! ajoutai-je, faites-moi apprendre la philosophie de l'homme, la bonne morale, la physique expérimentale. — Allons, allons : comment es-tu venu jusqu'ici ? — Par mer. — Avec qui ? — Avec une troupe de comédiens. — Des comédiens ? — Ce sont d'honnêtes gens,

mon père. — Il faudra donc que j'aille les remercier ? — Et moi, mon père ? —Malheureux ! — Je vous demande pardon. — Allons, allons ; pour cette fois-ci... »

Ma mère entre, elle avait tout entendu ; elle est très-contente de me voir raccommodé avec mon père.

Un jour que nous étions à table en famille, sans convives étrangers et sans valets, ma mère fit tomber la conversation sur mon compte, et il y eut un débat de deux heures : mon père voulait absolument que je m'appliquasse à la médecine ; j'avais beau me remuer, faire des mines, bouder, il n'en démordait pas ; ma mère enfin prouva à mon père qu'il avait tort, et voici comment :

« Le marquis de Goldoni, dit-elle, veut bien prendre soin de notre enfant. Si Charles est un bon médecin, son protecteur pourra le favoriser, il est vrai ; mais pourra-t-il lui donner des malades ? pourra-t-il engager le monde à le préférer à tant d'autres ? Il pourrait lui procurer une place de professeur dans l'université de Pavie ; mais combien de temps et combien de travail pour y parvenir ! Au contraire, si mon fils étudiait le droit, s'il était avocat, un sénateur de Milan pourrait faire sa fortune sans la moindre peine et sans la moindre difficulté. »

Mon père ne répondit rien : il garda le silence pendant quelques minutes ; il se tourna ensuite de mon côté, et me dit, en plaisantant : « Aimerais-tu le *Code* et le *Digeste* de Justinien ? — Oui, mon père, répondis-je, beaucoup plus que les *Aphorismes* d'Hippocrate. »

Quatre jours après, nous partons pour Venise, ma mère et moi : il n'y a que huit lieues de traversée ; nous arrivons à l'heure de dîner ; nous allons nous loger chez M. Bertani, oncle maternel de ma mère ; et le lendemain nous nous rendons chez M. Indric, procureur, et mon oncle.

Je fus installé dans l'étude ; j'étais le quatrième clerc, mais je jouissais des priviléges que la consanguinité ne pouvait pas manquer de me procurer. Mon occupation me paraissait plus agréable que celle que mon père me donnait à Chiozza ; mais l'une devait être pour moi aussi inutile que l'autre.

Je m'acquittais assez bien de mon emploi chez le procureur à

Venise : mon oncle aurait bien voulu me garder ; mais une lettre de mon père vint me rappeler à lui. Une place dans le collége du pape était devenue vacante : elle avait été arrêtée pour moi ; le marquis de Goldoni nous en faisait part, et nous conseillait de partir.

Nous quittâmes Venise, ma mère et moi, et nous nous rendîmes à Chiozza.

En arrivant à Milan, nous allâmes faire notre visite au marquis et sénateur Goldoni. Nous fûmes reçus on ne peut pas plus agréablement ; mon protecteur parut content de moi : je l'étais parfaitement de lui. On parla de collége, et nous fûmes instruits pour la première fois que, pour entrer dans le collége *Ghislieri*, dit le *Collége du pape,* il fallait de toute nécessité que les boursiers fussent tonsurés, et qu'ils eussent leur extrait de baptême.

On me fit changer de costume : je pris le petit collet ; nous partîmes ensuite pour Pavie, bien munis de lettres de recommandation. Nous nous logeâmes et nous mîmes en pension dans une bonne maison bourgeoise, et je fus présenté au supérieur du collége où je devais être reçu. Je profitai beaucoup de la bibliothèque du professeur. Je ne m'arrêtais pas toujours sur les textes de la jurisprudence ; il y avait des tablettes garnies d'une collection de comédies anciennes et modernes : c'était ma lecture favorite ; je me proposais bien de partager mes occupations entre l'étude légale et l'étude comique, pendant tout le temps de ma demeure à Pavie ; mais mon entrée au collége me causa plus de dissipation que d'application, et j'ai bien fait de profiter de ces trois mois que je dus attendre les lettres dimissoriales et les certificats de Venise.

J'ai relu avec plus de connaissance et avec plus de plaisir les poëtes grecs et latins ; et je me disais à moi-même : Je voudrais bien pouvoir les imiter dans leurs plans, dans leur style, pour leur précision ; mais je ne serais pas content si je ne parvenais pas à mettre plus d'intérêt dans mes ouvrages, plus de caractères marqués, plus de comique, et des dénoûments plus heureux.

Facile inventis addere.

Nous devons respecter les grands maîtres qui nous ont frayé

le chemin des sciences et des arts; mais chaque siècle a son génie dominant, et chaque climat a son goût national. Les auteurs grecs et romains ont connu la nature, et l'ont suivie de près; mais ils l'ont exposée sans gaze et sans ménagement.

C'est pourquoi les Pères de l'Église ont écrit contre les spectacles, et les papes les ont excommuniés; la décence les a corrigés, et l'anathème a été révoqué en Italie; il devrait l'être bien plus en France: c'est un phénomène que je ne puis concevoir.

Fouillant toujours dans cette bibliothèque, je vis des théâtres anglais, des théâtres espagnols et des théâtres français; je ne trouvai point de théâtres italiens.

Il y avait par-ci par-là des pièces italiennes de l'ancien temps, mais aucun recueil, aucune collection qui pussent faire honneur à l'Italie.

Je vis avec peine qu'il manquait quelque chose d'essentiel à cette nation, qui avait connu l'art dramatique avant toute autre nation moderne; je ne pouvais pas concevoir comment l'Italie l'avait négligé, l'avait avili et abâtardi: je désirais avec passion voir ma patrie se relever au niveau des autres, et je me promettais d'y contribuer.

Mais voici une lettre de Venise qui nous apporte les dimissoriales, les certificats, et mon extrait de baptême. Cette dernière pièce manqua nous mettre dans un nouvel embarras.

Il fallait attendre deux ans pour que je parvinsse à l'âge requis pour ma réception au collége; je ne sais pas quel a été le saint qui a fait le miracle, mais je sais bien que je me suis couché un jour n'ayant que seize ans, et que le lendemain à mon réveil j'en avais dix-huit.

Je reçus donc la tonsure, et j'allai avec mon père, en sortant de la chapelle de son éminence, me présenter au collége.

Nous étions bien nourris et très-bien logés; nous avions la liberté de sortir pour aller à l'université, et nous allions partout: l'ordonnance était de sortir deux à deux, et de rentrer de même; nous nous quittions à la première rue qui tournait, en nous donnant rendez-vous pour rentrer; et si nous rentrions seuls, le portier prenait la pièce, et ne disait mot. Cette place lui valait celle d'un suisse de ministre d'État.

Nous étions mis aussi élégamment que les abbés qui courent les sociétés.

Ma mère, que j'allai voir à Chiozza, avait fait la connaissance d'une religieuse du couvent de Saint-François. C'était *dona Maria Elisabetta Bonaldi*, sœur de Me Bonaldi, avocat et notaire de Venise. On avait reçu de Rome, dans ce couvent, une relique de leur séraphique fondateur : on devait l'exposer avec pompe et avec édification. Il fallait un sermon ; la dame Bonaldi, s'en rapportant à mon petit collet, me croyait déjà moraliste, théologien et orateur. Elle protégeait un jeune abbé qui avait de la grâce et de la mémoire, et elle me pria de composer un sermon et de le confier à son protégé, sûre qu'il le débiterait à merveille.

Mon premier mot fut de m'excuser et de refuser ; mais, faisant réflexion depuis que tous les ans on faisait dans mon collége le panégyrique de Pie V, et que c'était un boursier, pour l'ordinaire, qui s'en chargeait, j'acceptai l'occasion de m'exercer dans un art qui d'ailleurs ne me paraissait pas extrêmement difficile.

Je fis mon sermon dans l'espace de quinze jours. Le petit abbé l'apprit par cœur, et le débita comme aurait pu faire un prédicateur très-habitué. Le sermon fit le plus grand effet ; on pleurait, on crachait à tort et à travers ; on se remuait sur les chaises. L'orateur s'impatientait, il frappait des mains et des pieds ; les applaudissements augmentaient. Ce pauvre petit diable n'en pouvait plus : il cria de la chaire, *Silence!* et silence fut fait.

On savait que c'était moi qui l'avais composé : que de compliments ! que d'heureux présages ! J'avais bien flatté les religieuses : je les avais apostrophées d'une manière délicate, en leur donnant toutes les vertus, sans le défaut de la bigoterie (je les connaissais, et je savais bien qu'elles n'étaient pas bigotes) ; et cela me valut un présent magnifique en broderie, en dentelles et en bonbons.

Le travail de mon sermon, et le pour et le contre qui s'ensuivirent, m'occupèrent pendant si longtemps, que mes vacances touchaient à leur fin. Mon père écrivit à Venise pour qu'on me procurât une voiture qui me conduisît à Milan.

J'allai descendre chez M. le marquis de Goldoni, et je restai

six jours chez lui, en attendant la fin des vacances. Mon protecteur me tint des propos très-flatteurs, qui étaient faits pour me donner beaucoup d'espérance et beaucoup d'ardeur; je me croyais au comble du bonheur, et je touchais à ma perte.

J'avais appris à Milan la mort du supérieur de mon collége, et je connaissais M. l'abbé Scarabelli, son successeur. J'allai, dès mon arrivée à Pavie, me présenter au nouveau préfet, qui, étant très-lié avec le sénateur de Goldoni, m'assura de sa bienveillance.

Je sors deux jours après pour faire d'autres visites; je commence par la maison qui m'intéressait le plus (il n'y a point de portiers en Italie); je tire la sonnette, on ouvre, on vient au-devant de moi : « Madame est malade, et mademoiselle ne reçoit personne. — J'en suis fâché : bien des compliments. »

Je vais à une autre porte; je vois le domestique. « Peut-on avoir l'honneur de voir ces dames ? — Monsieur, tout le monde est à la campagne » (et j'avais vu deux bonnets à la fenêtre). Je n'y comprends rien; je vais à un troisième endroit, il n'y a personne.

J'avoue que j'étais très-piqué, que je me crus insulté, et je ne pouvais pas en deviner la cause.

Les bourgeois de Pavie étaient les ennemis jurés des écoliers, et pendant les dernières vacances ils avaient fait une conspiration contre nous : ils avaient arrêté, dans leurs assemblées, que toute fille qui en recevrait chez elle ne serait jamais demandée en mariage par un citoyen de la ville; et il y en avait quarante qui avaient signé. On avait fait courir cet arrêté dans chaque maison; les mères et les filles s'étaient alarmées, et tout d'un coup l'écolier devint pour elles un objet dangereux.

Des traîtres, qui ne désiraient que ma perte, m'en voulaient de l'année précédente. « Vous êtes poëte, me dirent-ils; vous avez des armes pour vous venger bien plus fortes et plus sûres que les pistolets et les canons. Un trait de plume lâché à propos est une bombe qui écrase l'objet principal, et dont les éclats blessent de droite et de gauche les adhérents. Courage, courage ! s'écrièrent-ils tous à la fois; nous vous fournirons des anecdotes singulières, vous serez vengé, et nous aussi. »

J'étais faible par tempérament, j'étais fou par occasion; je cédai, j'entrepris de satisfaire mes ennemis, je leur mis les armes à la main contre moi.

J'avais imaginé de composer une comédie dans le goût d'Aristophane; mais je ne me connaissais pas assez de force pour y réussir; d'ailleurs le temps ne m'aurait pas servi; et je composai une *atellane,* genre de comédie informe (chez les Romains), qui ne contenait que des plaisanteries et des satires.

Le titre de mon *atellane* était *le Colosse*. Pour donner la perfection à la statue colossale de la beauté dans toutes ses proportions, je prenais les yeux de mademoiselle une telle, la bouche de mademoiselle celle-ci, la gorge de mademoiselle cette autre, etc.; aucune partie du corps n'était oubliée. Mais les artistes et les amateurs avaient des avis différents, ils trouvaient des défauts partout.

C'était une satire qui devait blesser la délicatesse de plusieurs familles honnêtes et respectables, et j'eus le malheur de la rendre intéressante par des saillies piquantes, et par des traits de ce *vis comica* qui avait chez moi beaucoup de naturel, et pas assez de prudence.

L'*atellane* faisait la nouvelle du jour; les indifférents s'amusaient de l'ouvrage, et condamnaient l'auteur; douze familles criaient vengeance, on en voulait à ma vie : heureusement j'étais encore aux arrêts. Plusieurs de mes camarades furent insultés; le Collége du pape était assiégé : on écrivit au préfet, il revint précipitamment; il aurait désiré pouvoir me sauver : il écrivit au sénateur de Goldoni; celui-ci envoya des lettres pour le sénateur Erba Odescalchi, gouverneur de Pavie. On intéressa en ma faveur l'archevêque qui m'avait tonsuré, le marquis de Ghislieri qui m'avait nommé. Toutes mes protections et toutes leurs démarches furent inutiles; je devais être sacrifié. Sans le privilége de l'endroit où j'étais, la justice se serait emparée de moi : on m'annonça l'exclusion du collége, et on attendit que l'orage fût calmé pour me faire partir sans danger.

Quelle horreur! que de remords! que de regrets! mes espérances éclipsées, mon état sacrifié, mon temps perdu! Mes parents, mes protections, mes amis, mes connaissances, tout de-

vait être contre moi; j'étais affligé, désolé; je ne voyais personne, personne ne venait me voir. Quel état douloureux, quelle situation malheureuse !

On conseilla à mon père de m'envoyer à Modène, où il y avait une université comme à Pavie, où j'aurais pu achever mon droit et être licencié, et ensuite me faire recevoir avocat.

Me voilà donc dans la barque courrière de Modène; nous étions quatorze passagers : notre conducteur, appelé Bastia, était un homme fort âgé, fort maigre, d'une physionomie sévère; cependant très-honnête homme, et même dévot.

Nous fûmes servis à la première dînée tous ensemble, à l'auberge où notre patron fit la provision nécessaire pour le souper, qui se fait en marchant.

A la nuit tombante, on allume les deux lampes qui éclairent partout, et voilà le courrier qui paraît au milieu de nous, un chapelet à la main, et nous prie et nous exhorte très-poliment de réciter avec lui à haute voix une tierce-partie du rosaire, et les litanies de la Vierge.

Nous nous prêtâmes presque tous à la pieuse insinuation du bonhomme Bastia, et nous nous rangeâmes des deux côtés pour partager les *Pater* et les *Ave Maria,* que nous récitions assez dévotement. Il y avait dans un coin du coche trois de nos voyageurs qui, le chapeau sur la tête, ricanaient entre eux, nous contrefaisaient, et se moquaient de nous. Bastia s'en aperçut : il pria ces messieurs d'être au moins honnêtes, s'ils ne voulaient pas être dévots. Les trois inconnus lui rirent au nez; le courrier souffre tout, n'en dit pas davantage, ne sachant pas à qui il avait affaire; mais un matelot, qui les avait reconnus, dit au courrier que c'était trois juifs. Bastia monte en fureur, et crie comme un possédé : « Comment, vous êtes des juifs, et à la dînée vous avez mangé du jambon ! »

A cette escapade inattendue, tout le monde se mit à rire, et les juifs aussi. Le courrier va son train : « Je plains, dit-il, les malheureux qui ne connaissent pas notre religion; mais je méprise ceux qui n'en observent aucune. Vous avez mangé du jambon, vous êtes des coquins. » Les juifs, en fureur, se jettent sur le conducteur : nous prîmes le parti raisonnable de le ga-

rantir, et nous forçâmes les Israélites à faire bande à part.

En approchant de Modène, Bastia me demanda où j'allais me loger; je ne le savais pas moi-même. M. Zavarisi devait me chercher une pension : Bastia me pria d'aller en pension chez lui; il connaissait M. Zavarisi, il se flattait qu'il le trouverait bon : effectivement mon cousin donna son approbation, et j'allai demeurer chez le courrier, qui ne courait pas.

Mon cousin Zavarisi, très-content de me voir auprès de lui, me présenta d'abord au recteur de l'université, et m'emmena ensuite chez un célèbre avocat du pays, où je devais apprendre la pratique, et où je pris ma place dans l'instant.

Il y avait dans cette étude un neveu du célèbre Muratori, qui me procura la connaissance de son oncle, homme universel, qui embrassait tous les genres de littérature, qui fit tant d'honneur à sa nation et à son siècle, et aurait été cardinal, s'il eût moins bien soutenu dans ses écrits les intérêts de la maison d'Est.

Mon nouveau camarade me fit voir tout ce qu'il y avait de plus curieux dans la ville : le palais ducal, entre autres, qui est de la plus grande beauté et de la plus grande magnificence, et cette collection de tableaux si précieuse qui existait encore à Modène dans ce temps-là, et que le roi de Pologne acheta pour le prix considérable de cent mille sequins (1,100,000 liv.).

J'étais curieux de voir ce fameux seau qui est le sujet de la *Secchia rapita* (*le Seau enlevé*) du Tassoni : je le vis dans le clocher de la cathédrale, où il est suspendu perpendiculairement à une chaîne de fer. Je m'amusais assez bien; et je crois que le séjour de Modène m'aurait convenu, à cause de la société des gens de lettres qui y abondent, à cause des spectacles qui y sont très-fréquents, et par l'espérance que j'avais d'y réparer mes pertes.

Mais un spectacle affreux que je vis peu de jours après mon arrivée, une cérémonie horrible, une pompe de juridiction religieuse, me frappa si fort, que mon esprit fut troublé et mes sens agités.

Je vis, au milieu d'une foule de monde, un échafaud élevé à la hauteur de cinq pieds, sur lequel un homme paraissait tête nue et mains liées : c'était un abbé de ma connaissance, homme de lettres très-éclairé, poëte célèbre, très-connu, très-estimé

en Italie : c'était l'abbé J.... B.... V.... Un religieux tenait un livre à la main, un autre interrogeait le patient; celui-ci répondait avec fierté : les spectateurs claquaient des mains, et l'encourageaient : les reproches augmentaient, l'homme flétri frémissait; je ne pus plus y tenir. Je partis rêveur, agité, étourdi; mes vapeurs m'attaquèrent sur-le-champ : je rentrai chez moi, je m'enfermai dans ma chambre, plongé dans les réflexions les plus tristes et les plus humiliantes pour l'humanité.

Grand Dieu! me disais-je à moi-même, à quoi sommes-nous sujets dans cette courte vie que nous sommes forcés de traîner? Voilà un homme accusé d'avoir tenu des propos scandaleux à une femme qui venait de faire son beau jour. Qui est-ce qui l'a dénoncé? C'est la femme elle-même. Ciel! ne suffit-il pas d'être malheureux, pour être puni?

Je passai en revue tous les événements qui m'étaient arrivés, et qui auraient pu être dangereux pour moi : la malade de Chiozza, la femme de chambre et la limonadière de Frioul, la satire de Pavie, et d'autres fautes que j'avais à me reprocher.

Pendant que j'étais dans mes tristes rêveries, voilà le père Bastia qui, me sachant rentré, vient me proposer d'aller réciter le rosaire avec sa famille. J'avais besoin d'une distraction, j'acceptai avec plaisir : je dis mon rosaire assez dévotement, et j'y trouvai ma consolation. On servit le souper, et on parla de l'abbé V.... Je marquai l'horreur que cet appareil m'avait faite. Mon hôte, qui était de la société séculière de cette juridiction, trouva la cérémonie superbe et exemplaire. Je lui demandai comment le spectacle s'était terminé : il me dit que l'orgueilleux avait été humilié, que l'obstiné avait enfin cédé; qu'il fut obligé d'avouer à haute voix tous ses crimes, de réciter une formule de rétractation qu'on lui avait présentée, et qu'il était condamné à six années de prison.

La vue terrible de l'homme flétri ne me quittait pas; je ne voyais plus personne : j'allais à la messe tous les jours avec Bastia; j'allais au sermon, au salut, aux offices avec lui; il était très-content de moi, et il cherchait à nourrir cette onction qui paraissait dans mes actions et dans mes discours, par des récits de visions, de miracles et de conversions.

Mon parti était pris, j'étais fermement résolu d'entrer dans l'ordre des capucins. J'écris à mon père une lettre bien étudiée, et qui n'avait pas le sens commun : je le priais de m'accorder la permission de renoncer au monde, et de m'envelopper dans un capuchon. Mon père se garda bien de me contrarier ; il me flatta beaucoup : il parut content de l'inspiration que je lui marquais, et me pria seulement d'aller le rejoindre aussitôt sa lettre reçue, m'assurant que lui et ma mère ne demandaient pas mieux que de me satisfaire. A la vue de cette réponse, je me disposai à partir, et je partis dans les élans de la contrition. Arrivé à Chiozza, mes chers parents me reçurent avec des caresses sans fin. Je parlai de mon projet ; ils ne le trouvèrent pas mauvais. Mon père me proposa de m'emmener à Venise ; je le refusai avec la franchise de la dévotion : il me dit que c'était pour me présenter au gardien des capucins ; j'y consentis de bon cœur.

Nous allons à Venise ; nous voyons nos parents, nos amis : nous dînons chez les uns, nous soupons chez les autres. On me trompe : on m'emmène à la comédie : au bout de quinze jours il ne fut plus question de clôture. Mes vapeurs se dissipèrent, ma raison revint. Je plaignais toujours l'homme que j'avais vu sur un échafaud ; mais je reconnus qu'il n'était pas nécessaire de renoncer au monde pour l'éviter.

Mon père me ramena à Chiozza ; et ma mère, qui était pieuse sans être bigote, fut bien contente de me revoir dans mon assiette ordinaire. Je lui devenais encore plus cher et plus intéressant, à cause de l'absence de son fils cadet.

Mon frère, qui avait été de tout temps destiné pour le militaire, était parti pour Zara. M. Visinoni, cousin de ma mère, capitaine de dragons, s'était chargé de son éducation, et le plaça ensuite dans son régiment.

Pour moi, je ne savais pas ce que j'allais devenir. Mon père, fâché de me voir devenu le jouet de la fortune, ne perdit pas la tête dans des circonstances qui devenaient sérieuses pour lui et pour moi. La république de Venise envoie à Chiozza pour gouverneur un noble vénitien, avec le titre de podestat : celui-ci emmène avec lui un chancelier, pour le criminel ; emploi qui

revient à celui de lieutenant criminel en France ; et ce chancelier criminel doit avoir un aide dans son office, avec le titre de coadjuteur.

Ces places sont plus ou moins lucratives, selon le pays où l'on se trouve ; mais elles sont toujours très-agréables, puisqu'on a la table du gouverneur, qu'on fait la partie de son excellence, et qu'on voit ce qu'il y a de plus grand dans la ville.

Mon père jouissait de la protection du gouverneur, qui était alors le noble François Bonfadini. Il était aussi très-lié avec le chancelier criminel, et connaissait beaucoup le coadjuteur. Bref, il me fit recevoir pour adjoint à ce dernier, qui n'aimait pas trop le travail. Je le soulageais autant qu'il m'était possible ; et, au bout de quelques mois, j'étais devenu aussi habile que lui. Le chancelier ne tarda pas à s'en apercevoir ; et, sans passer par le canal de son coadjuteur, il me donnait des commissions épineuses, et j'avais le bonheur de le contenter.

Les seize mois de résidence du podestat touchaient à leur terme. Notre chancelier criminel était déjà retenu pour Feltre : il me proposa la place de coadjuteur en chef, si je voulais le suivre. Enchanté de cette proposition, je pris le temps convenable pour en parler à mon père, et le lendemain nos engagements furent arrêtés.

Feltre ou *Feltri* est une ville qui fait partie de la Marche trévisane, province de la république de Venise, à soixante lieues de la capitale ; il y a évêché et beaucoup de noblesse.

La ville est montagneuse, escarpée, et si bien couverte de neige pendant tout l'hiver, que les portes dans les petites rues étant bouchées par les glaces, on est obligé de sortir par les fenêtres des entresols. On attribue à César ce vers latin :

Feltria perpetuo nivium damnata rigori.

En français :

Feltre toujours livrée à la rigueur des neiges.

Arrivé avant les autres pour recevoir de mon prédécesseur la consigne des archives et des procédures entamées, j'appris, avec une surprise agréable, qu'il y avait dans la ville une troupe de

comédiens que l'ancien gouverneur avait fait venir, et qui comptait donner quelques représentations à l'arrivée du nouveau.

Le directeur de cette troupe était Charles Véronèse, celui qui, trente ans après, vint à Paris jouer les rôles de Pantalon à la Comédie italienne, et y emmena ses filles, la belle Coraline et la charmante Camille.

La troupe n'était pas mauvaise : le directeur, malgré son œil de verre, jouait les premiers amoureux ; et je vis avec plaisir ce *Florinde dei Macaroni*, que j'avais vu à Rimini, et qui, ayant vieilli, ne jouait plus que les rois dans la tragédie, et les pères nobles dans la comédie.

On me chargea, quelque temps après, d'une commission qui me parut très-agréable. Il s'agissait d'un procès-verbal à dix lieues de la ville, à cause d'une dispute avec explosion d'armes à feu et blessures dangereuses. Comme c'était un pays plat, et qu'on y allait en côtoyant des terres et des maisons de campagne charmantes, j'engageai plusieurs de mes amis à me suivre ; nous étions douze, six hommes, six femmes, et quatre domestiques. Tout le monde était à cheval, et nous employâmes douze jours pour cette expédition délicieuse. Pendant ce temps-là nous n'avons jamais dîné et soupé dans le même endroit, et pendant douze nuits nous n'avons jamais couché sur des lits. Nous allions très-souvent à pied dans des chemins délicieux, bordés de vignes et ombragés par des figuiers, déjeunant avec du lait et quelquefois avec la nourriture quotidienne des paysans, qui est la bouillie de blé de Turquie, appelée *polenta*, et dont nous faisions des rôties appétissantes. Partout où nous arrivions, c'était des fêtes, des réjouissances, des festins : où nous nous arrêtions le soir, c'était des bals qui duraient toute la nuit; et nos femmes tenaient bon aussi bien que les hommes.

Il y avait, dans cette société, deux sœurs, dont l'une était mariée et l'autre ne l'était pas. Je trouvais celle-ci fort à mon gré, et je puis dire que ce n'était que pour elle que j'avais fait la partie. Elle était sage et modeste autant que sa sœur était folle : la singularité de notre voyage nous fournit la commodité de nous expliquer, et nous devînmes amoureux l'un de l'autre.

Mon procès-verbal fut expédié à la hâte en deux heures de temps;

nous prîmes une autre route pour revenir, afin de varier nos plaisirs; mais, à notre arrivée à Feltre, nous étions tous rompus, fracassés, abîmés; je m'en ressentis pendant un mois, et ma pauvre Angélique eut une fièvre de quarante jours.

Les six cavaliers de notre cavalcade vinrent me proposer une autre espèce de plaisir. Il y avait dans le palais du gouvernement une salle de spectacle; ils avaient envie d'en faire quelque chose, et ils me firent l'honneur de me dire que ce n'était que pour moi qu'ils en avaient conçu le projet, et ils me laissaient le maître du choix des pièces et de la distribution des rôles.

Je les remerciai; j'acceptai la proposition; et, sous le bon plaisir de son excellence et de mon chancelier, je me mis à la tête de ce nouveau divertissement.

J'aurais bien désiré que ce fût du genre comique; je n'aimais pas les arlequinades : de bonnes comédies, il n'y en avait pas. Je préférai donc le tragique. Comme on donnait partout, dans ce temps-là, les opéras de Métastase, même sans musique, je mis les airs en récitatifs; je tâchai de me rapprocher le mieux que je pus du style de ce charmant auteur, et je choisis la *Didone* et le *Siroé* pour nos représentations. Je distribuai les rôles adaptés au personnel de mes acteurs, que je connaissais; je gardai pour moi les derniers, et je fis bien; car, pour le tragique, j'étais complétement mauvais.

Heureusement j'avais composé deux petites pièces; j'y jouais deux rôles de caractère. La première de ces pièces était le *Bon Père;* la seconde, la *Cantatrice*. L'une et l'autre furent trouvées bonnes, et mon jeu assez passable pour un amateur. Je vis la dernière de ces deux pièces à Venise quelque temps après. Un jeune avocat s'en était emparé : il la donnait comme son ouvrage, et il en recevait les compliments; mais, ayant osé la faire imprimer sous son nom, il eut le désagrément de voir son plagiat démasqué.

Je fis tout ce que je pus pour engager ma belle Angélique à accepter un rôle dans nos tragédies : il ne fut pas possible; elle était timide, et d'ailleurs ses parents ne l'auraient pas permis. Elle aspirait à devenir ma femme, et elle le serait devenue, si des réflexions singulières, et cependant bien fondées, ne m'eussent

pas détourné. Soit vertu, soit faiblesse, soit inconstance, je quittai Feltre sans l'épouser.

Il me fallait une distraction, et j'en trouvai de plusieurs espèces. Mon père, qui ne pouvait se fixer nulle part, manie qu'il a laissée en héritage à son fils, avait changé de pays. En revenant de Modène, où il s'était transporté pour des affaires de famille, il passa par Ferrare; et là on lui proposa un parti très-avantageux, pour qu'il allât s'établir à Bagnacavollo en qualité de médecin, avec des honoraires fixes. L'affaire était bonne, il accepta la proposition; et je devais aller le rejoindre aussitôt que je serais libre.

En partant de Feltre, je passai par Venise sans m'y arrêter, et je m'embarquai avec le courrier de Ferrare. Il y avait dans la barque beaucoup de monde, mais mal assorti : un jeune homme, entre autres, maigre, pâle, cheveux noirs, la voix cassée, et une physionomie sinistre, fils d'un boucher de Padoue, et qui tranchait du grand. Monsieur s'ennuyait; il invitait tout le monde à jouer, personne ne l'écoutait : c'est moi qui eus l'honneur de faire sa partie. Il me proposa d'abord un petit pharaon tête à tête. Le courrier ne l'aurait pas permis. Nous jouâmes à un jeu d'enfants appelé *cala-carte;* celui qui a le plus de cartes à la fin du coup gagne une fiche, et celui qui se trouve avoir ramassé plus de piques en gagne une autre. Je perdais toujours les cartes, et je n'avais jamais de piques dans mon jeu : à trente sous la fiche, il m'escamota deux sequins; je le soupçonnais, mais je payai sans rien dire.

Arrivé à Ferrare, j'avais besoin de me reposer; j'allai me loger à l'hôtel de Saint-Marc, où était la poste aux chevaux : et, pendant que je dînais tout seul dans ma chambre, voilà mon joueur qui vient me rendre visite, et me proposer ma revanche. Je refuse; il se moque de moi; il tire de sa poche un jeu de cartes et une poignée de sequins, et me propose le pharaon; je refuse encore.

« Allons, dit-il, allons, monsieur, je vous dois une revanche; je suis honnête homme, je veux vous la donner, et vous ne pouvez pas la refuser. Vous ne me connaissez pas, continua-t-il : pour vous rassurer sur mon compte, voilà les cartes; tenez vous-même

la *banque, je ponterai.* » La proposition me parut honnête ; je n'étais pas encore assez fin pour prévoir les tours d'adresse de messieurs les escamoteurs ; je crus tout bonnement que le sort en déciderait, et que j'étais dans le cas de rattraper mon argent.

Je tire de ma bourse dix sequins pour faire face à ceux de mon vis-à-vis ; je mêle, je donne à couper : l'ami met deux pontes ; je les gagne, me voilà joyeux comme Arlequin. Je mêle de nouveau, et je donne à couper ; l'honnête homme double sa mise, il gagne ; il fait *paroli ;* ce *paroli* décidait de la banque, je ne pouvais pas refuser de le tenir : je le tiens, et je le gagne. Le drôle jure comme un charretier, prend les cartes qui étaient tombées sur la table ; il les compte, il trouve une carte impaire, il dit que la taille est fausse, il soutient qu'il a gagné ; il veut s'emparer de mon argent ; je le défends ; il tire un pistolet de sa poche, je recule : mes sequins ne sont plus à moi. Au bruit de ma voix plaintive et tremblante, un garçon de l'hôtel entre, et, d'accord peut-être avec le filou, nous annonce que nous avions encouru l'un et l'autre les peines les plus rigoureuses lancées contre les jeux de hasard, et nous menaçait d'aller nous dénoncer sur-le-champ, si nous refusions de lui donner quelque argent. Je lui donnai un sequin pour ma part, je pris la poste sur-le-champ, et je partis enragé d'avoir perdu mon argent, et encore plus d'avoir été filouté.

En arrivant à Bagnacavallo, je trouvai mes chers parents. Mon père avait eu une maladie mortelle ; son unique regret était, disait-il, de mourir sans me voir. Hélas ! il m'a vu, je l'ai vu ; mais ce plaisir réciproque n'a pas duré longtemps.

Après sa mort, et pendant tout le voyage de la Romagne jusqu'à Venise, ma mère n'avait fait que me parler de mon emploi dans les chancelleries. Elle voulait vivre avec moi, me voir sédentaire auprès d'elle ; et, les larmes aux yeux, elle me conjurait, me sollicitait pour que j'embrassasse l'état d'avocat. A mon arrivée à Venise, tous nos parents, tous nos amis s'unirent à ma mère pour le même objet : je résistai tant que je pus ; enfin il fallut céder : mais mon étoile venait toujours à la traverse de mes projets. Thalie m'attendait à son temple ; elle m'y entraîna par des chemins tortueux, et me fit endurer les ronces et les épines avant de m'accorder quelques fleurs.

Les avocats à Venise doivent avoir leurs logements, ou du moins leurs études, dans le quartier de la robe. Je louai un appartement à Saint-Paternien, et ma mère et ma tante ne me quittèrent pas. J'endossai la robe de mon état, qui est la même que la patricienne ; j'enveloppai ma tête dans une immense perruque, et j'attendais avec impatience le jour de ma présentation au palais.

Cette présentation ne se fait pas sans cérémonie. Le novice doit avoir deux assistants, qu'on appelle à Venise *compères du palais;* le jeune homme les cherche parmi les anciens avocats qui lui sont les plus attachés, et je choisis M. Uccelli et M. Roberti, tous deux mes voisins.

Je faisais mes réflexions sur l'état que je venais d'embrasser. Il y a ordinairement à Venise deux cent quarante avocats sur le tableau; il y en a dix à douze du premier rang, vingt peut-être qui occupent le second; tous les autres vont à la chasse des clients, et les petits procureurs veulent bien être leurs chiens, à condition qu'ils partagent ensemble la proie. Je craignais pour moi, étant le dernier arrivé, et je regrettais les chancelleries que j'avais abandonnées.

Pendant que j'étais là tout seul faisant des châteaux en Espagne, je vois approcher de moi une femme d'environ trente ans, qui n'était pas mal de figure, blanche, ronde, potelée, le nez écrasé, les yeux malins, avec beaucoup d'or au cou, aux oreilles, aux bras, aux doigts, et dans un accoutrement qui annonçait une femme du commun, mais à son aise : elle m'accoste et me salue.

« Bonjour, monsieur. — Bonjour, madame. — Permettez-vous que je vous fasse mon compliment? — De quoi? — De votre entrée au palais : je vous ai vu dans la cour faisant vos salamalecs. Pardi, monsieur, vous êtes joliment coiffé? — N'est-ce pas? Suis-je beau garçon? — La coiffure n'y fait rien; M. Goldoni est toujours bien. — Vous me connaissez, madame? — Ne vous ai-je pas vu il y a quatre ans dans le pays de la chicane, en perruque longue et petit manteau? — Oui; vous avez raison, quand j'étais chez le procureur. — Oui, chez M. Indrie. — Vous connaissez mon oncle? — Moi? je connais ici depuis le doge jusqu'aux scribes de la cour. — Êtes-vous mariée? — Non. —

Êtes-vous veuve ? — Non. — Je n'ose vous en demander davantage. — Vous faites bien. — Avez-vous un emploi ? — Non. — Cependant, à votre air..., vous me paraissez honnête femme. — Aussi le suis-je. — Vous avez donc des rentes ? — Point du tout. — Mais vous êtes bien nippée : comment faites-vous donc ? — Je suis fille du palais, et le palais m'entretient. — Ah, la singulière chose ! Vous êtes fille du palais, dites-vous ? — Oui, monsieur ; mon père y était employé. — Qu'y faisait-il ? — Il écoutait aux portes, et il allait apporter les bonnes nouvelles à ceux qui attendaient des grâces ou des arrêts, ou des jugements favorables ; il avait de bonnes jambes, et il arrivait toujours le premier. Ma mère était toujours ici comme moi ; elle n'était pas fière, elle recevait la pièce, et se chargeait de quelques commissions. Je suis née et élevée dans ces salles dorées, et j'ai de l'or sur moi, comme vous voyez. — Votre histoire est très-singulière. Et vous suivez les traces de votre mère ? — Non, monsieur ; je fais autre chose. — C'est-à-dire ? — Je suis solliciteuse de procès. — Solliciteuse de procès ? je n'y comprends rien. — Je suis connue comme *Barabas :* on sait que tous les avocats, tous les procureurs sont de mes amis, et plusieurs personnes s'adressent à moi pour leur procurer des conseils et des défenseurs. Ces personnes qui ont recours à moi ordinairement ne sont pas riches, et je m'adresse à de nouveaux arrivés, et à des désœuvrés qui ne demandent pas mieux que de travailler pour se faire connaître. Savez-vous, monsieur, que, telle que vous me voyez, j'ai fait la fortune d'une bonne douzaine des plus fameux avocats du barreau ? Allons, monsieur, courage ! Si vous voulez, je ferai la vôtre. » (Je m'amusais à l'entendre ; mon domestique n'arrivait pas, et je continuai la conversation.)

« Eh bien ! mademoiselle, avez-vous quelque bonne affaire actuellement ? — Oui, monsieur, j'en ai plusieurs, j'en ai d'excellentes. J'ai une veuve soupçonnée d'avoir caché le magot ; une autre qui voudrait faire valoir un contrat de mariage fait après coup. J'ai des filles qui demandent à être dotées ; j'ai des femmes qui voudraient plaider en séparation ; j'ai des enfants de famille poursuivis par leurs créanciers. Vous voyez ; vous n'avez qu'à choisir.

« Ma bonne, lui dis-je, vous avez parlé, je vous ai laissé dire, je vais parler à mon tour. Je suis jeune, je vais commencer ma carrière, et je désire des occasions de m'occuper et de me produire : mais l'envie de travailler, la démangeaison de plaider, ne me feront jamais commencer par les mauvaises causes que vous me proposez. — Ah, ah ! dit-elle en riant, vous méprisez mes clients parce que je vous avais prévenu qu'il n'y avait rien à gagner ! Mais écoutez : mes deux veuves sont riches ; vous serez bien payé, vous serez même payé d'avance, si vous le voulez. » Je vois venir mon domestique de loin, je me lève, et je dis à la bavarde, d'un ton ferme et résolu : « Non, vous ne me connaissez pas ; je suis homme d'honneur... » Elle me prend par la main, et me dit, d'un air sérieux, « *Bravo!* continuez toujours dans les mêmes sentiments. — Ah, ah ! lui dis-je, vous changez de langage. — Oui, reprit-elle ; et celui que je prends vaut mieux que l'autre dont je m'étais servie. Notre conversation n'a pas été sans mystère ; souvenez-vous-en, et prenez garde de n'en parler à personne. Adieu, monsieur ; soyez toujours sage, soyez toujours honnête, et vous vous en trouverez bien. » Elle s'en va, et je reste interdit. Je ne savais ce que cela voulait dire ; mais je sus depuis que c'était une espionne, qu'elle était venue pour me sonder ; et je ne sus ni ne voulus savoir qui me l'avait adressée.

Comme je ne veux rien cacher à mon lecteur, il faut que je lui révèle mon secret. Mes affaires allaient mal, j'étais dérangé (on va voir tout à l'heure comment et pourquoi). Mon cabinet ne me rapportait rien : j'avais besoin de tirer parti de mon temps. Les profits de la comédie sont très-médiocres, en Italie, pour l'auteur ; il n'y avait que l'opéra qui pût me faire avoir cent sequins d'un seul coup.

Je composai, dans cette vue, une tragédie lyrique, intitulée *Amalasonte*. Je crus bien faire : je trouvai des gens qui, à la lecture, me parurent contents ; il est vrai que je n'avais pas choisi des connaisseurs. Je parlerai de cette tragédie musicale dans un autre moment.

Ma mère avait été très-liée avec madame St*** et mademoiselle Mar***, qui étaient deux sœurs faisant chacune ménage à part, quoique logées dans la même maison.

Ma mère les avait perdues de vue à cause de ses voyages, et renouvela connaissance avec elles aussitôt que nous vînmes nous rétablir à Venise.

Je fus présenté à ces dames ; et comme la demoiselle était la plus riche, elle logeait au premier : elle tenait appartement, et on allait de préférence chez elle.

Mademoiselle Mar*** n'était pas jeune, mais elle avait encore de beaux restes : à l'âge de quarante ans, elle était fraîche comme une rose, blanche comme la neige, avec des couleurs naturelles, de grands yeux vifs et spirituels, une bouche charmante et un embonpoint agréable ; elle n'avait que le nez qui gâtait un peu sa physionomie : c'était un nez aquilin, un peu trop relevé, qui cependant lui donnait un air d'importance quand elle prenait son sérieux. Elle avait toujours refusé de se marier, quoique, par son air honnête et par sa fortune, elle n'eût jamais manqué de partis ; et, pour mon bonheur ou pour mon malheur, je fus l'heureux mortel qui put la toucher le premier : nous étions d'accord, et nous n'osions pas nous le dire ; car mademoiselle faisait la prude, et je craignais un refus. Je me confiai à ma mère ; elle n'en fut pas fâchée : au contraire, croyant le parti convenable pour moi, elle se chargea d'en faire les avances. Mais elle allait lentement, pour ne pas me distraire de mes occupations ; et elle aurait voulu que je prisse un peu plus de consistance dans mon état.

En attendant, j'allais passer les soirées chez mademoiselle Mar***. Sa sœur descendait pour faire la partie, et conduisait avec elle ses deux filles, qui déjà étaient nubiles. L'aînée était contrefaite; l'autre était ce qu'on appelle en français une *laideron*. Elle avait cependant de beaux yeux noirs et fripons, un petit masque d'arlequin fort drôle, et des grâces naïves et piquantes. Sa tante ne l'aimait pas, car elle l'avait contrecarrée maintes fois dans ses inclinations passagères, et ne manquait pas de faire son possible pour la supplanter à mon égard. Pour moi, je m'amusais avec la nièce, et je tenais bon pour la tante.

Dans ces entrefaites, une excellence s'introduisit chez mademoiselle Mar***; il fit les yeux doux à la belle, et elle donna dans le panneau. Ils ne s'aimaient ni l'un ni l'autre ; la demoiselle en voulait au titre, et le monsieur à la fortune.

Cependant je me vis déchu de la place d'honneur que j'avais occupée; j'en fus piqué, et, pour me venger, je fis la cour à la rivale détestée; et je poussai si loin ma vengeance, qu'en deux mois de temps je devins complétement amoureux, et je fis à ma laideron un bon contrat de mariage dans toutes les règles et dans toutes les formes.

Il est vrai que la mère de la demoiselle et ses adhérents ne manquèrent pas d'adresse pour m'attraper. Il y avait dans notre contrat des articles très-avantageux pour moi; je devais recevoir une rente qui appartenait à la demoiselle; sa mère devait lui céder ses diamants, et je devais toucher une somme considérable d'un ami de la maison, qu'on n'a pas voulu me nommer.

Je continuais toujours à me montrer chez mademoiselle Mar***, et j'y passais les soirées comme à mon ordinaire : mais la tante se méfiait de sa nièce; elle voyait que j'avais pour celle-ci des attentions un peu moins réservées. Elle savait que, depuis quelque temps, je montais toujours au second avant d'entrer au premier; le dépit la rongeait, et elle voulait se défaire de sa sœur, de ses nièces et de moi.

Elle sollicita à cet effet son mariage avec le gentilhomme qu'elle croyait tenir dans ses filets; elle lui fit parler pour convenir du temps et des conditions. Mais quel fut son étonnement et son humiliation, quand elle reçut en réponse que son excellence demandait la moitié du bien de la demoiselle en donation en se mariant, et l'autre moitié après sa mort! Elle donna dans des transports de rage, de haine et de mépris; elle envoya un refus formel à son prétendu, et manqua mourir de douleur.

Les gens de la maison, qui écoutent et qui parlent, rapportèrent tout ce qu'ils savaient à la sœur aînée; et voilà la nièce ainsi que la mère dans la plus grande joie.

Mademoiselle Mar*** n'osait rien dire, elle dévorait son chagrin; et, me voyant affecter des égards pour sa nièce, elle me lançait des regards terribles avec ses gros yeux, qui étaient enflammés de colère. Nous étions tous dans cette société de mauvais politiques.

Mademoiselle Mar***, qui ne savait pas où nous en étions sa nièce et moi, se flattait encore de m'arracher à l'objet de sa jalousie; et, vu la différence des fortunes, elle croyait me revoir à

ses pieds ; mais le trait de perfidie dont je vais m'accuser la détrompa entièrement.

J'avais composé une chanson pour ma prétendue ; j'avais fait composer la musique par un amateur plein de goût, et j'avais projeté de la faire chanter dans une sérénade sur le canal, où donnait la maison de ces dames. Je crus le moment favorable pour faire exécuter mon projet, sûr de plaire à l'une, et de faire enrager l'autre.

Un jour que nous étions dans le salon de la tante, faisant une partie sur les neuf heures du soir, une symphonie très-bruyante se fait entendre dans le canal, sous le balcon du premier, et par conséquent sous les fenêtres aussi du second. Tout le monde se lève, et se met à portée d'en jouir ; l'ouverture finie, on entendit la charmante voix d'*Agnèse*, qui était la chanteuse à la mode pour les sérénades, et qui, par la beauté de son organe et par la netteté de son expression, fit goûter la musique et applaudir les couplets.

Cette chanson fit fortune à Venise, car on la chantait partout ; mais elle mit le trouble dans l'esprit des deux rivales, qui chacune se croyait en droit de se l'approprier. Je tranquillisai la nièce tout bas, l'assurant que la fête lui était consacrée, et je laissai l'autre dans le doute et dans l'agitation. Tout le monde m'adressait des compliments ; je me défendais, je gardais l'incognito ; mais je n'étais pas fâché qu'on me soupçonnât.

Le jour suivant, je me rendis chez ces dames à l'heure ordinaire. Mademoiselle Mar***, qui me guettait, me vit entrer ; elle vint au-devant de moi, et me fit passer dans sa chambre ; elle me fit asseoir à côté d'elle, et d'un air sérieux et passionné : « Vous nous avez régalées, me dit-elle, d'un divertissement très-brillant : mais nous sommes plusieurs femmes dans cette maison : à qui cette galanterie a-t-elle pu être adressée ? Je ne sais pas si c'est à moi de vous remercier. — Mademoiselle, lui répondis-je, je ne suis pas l'auteur de la sérénade... » Elle m'interrompt d'un air fier et presque menaçant : « Ne vous cachez pas, dit-elle, c'est un effort inutile : dites-moi seulement si c'est pour moi ou pour d'autres que cet amusement a été imaginé. Je vous préviens, continua-t-elle, que cette déclaration peut devenir sé-

rieuse, qu'elle doit être décisive; et je ne vous en dirai pas davantage. »

Si j'avais été libre, je ne sais pas ce que j'aurais répondu; mais j'étais lié, et je n'avais qu'une réponse à faire. « Mademoiselle, lui dis-je, en supposant que je fusse l'auteur de la sérénade, je n'aurais jamais osé vous l'adresser. — Pourquoi ? dit-elle. — Parce que, répondis-je, vos vues sont trop au-dessus de moi; il n'y a que les grands seigneurs qui puissent mériter votre estime... — C'est assez, dit-elle en se levant; j'ai tout compris. Allez, monsieur, vous vous en repentirez. » Elle avait raison; je m'en suis bien repenti.

Voilà la guerre déclarée. Mademoiselle Mar***, piquée de se voir supplantée par sa nièce, et craignant de la voir mariée avant elle, se tourna d'un autre côté. Il y avait vis-à-vis ses fenêtres une famille respectable, point titrée, mais alliée à des familles patriciennes, et dont le fils aîné avait fait sa cour à mademoiselle Mar***, et avait été refusé; elle tâcha de renouer avec le jeune homme, qui ne refusa pas; elle lui acheta une charge très-honorable au palais, et en six jours de temps tout fut d'accord, et le mariage fut fait.

M. Z***, qui était le nouveau mari, avait une sœur qui devait être mariée dans le même mois à un gentilhomme de Terme-Ferme; c'était deux mariages de gens à leur aise, et ma prétendue et moi devions faire le troisième : tout gueux que nous étions, il fallait faire semblant d'être riche, et se ruiner.

Voilà ce qui m'a dérangé, voilà ce qui m'a mis aux abois. Comment se tirer d'affaire ?

Ma mère ne savait rien de ce qui se passait dans une maison où elle n'allait pas souvent. Mademoiselle Mar*** emprunta des cérémonies d'usage un trait de méchanceté pour l'en instruire : elle lui envoya un billet de mariage. Ma mère en fut très-étonnée : elle m'en parla; je fus obligé de tout avouer, et tâchant cependant de rendre moins répréhensible la sottise que j'avais faite, en faisant valoir pour bonnes des promesses qui étaient sujettes à caution, et finissant par dire qu'à mon âge une femme de quarante ans ne me convenait pas. Cette dernière raison apaisa ma mère, encore plus que les autres. Elle me demanda si le temps

de mon mariage avait été fixé? Je lui dis qu'oui, et que nous avions encore trois bons mois devant nous.

Pour se marier à Venise dans les grandes règles, et avec toutes les folies d'usage, il faut beaucoup plus de cérémonies que partout ailleurs.

Première cérémonie. La signature du contrat avec intervention de parents et d'amis; formalités que nous avions évitées, ayant signé notre contrat à la sourdine.

Seconde cérémonie. La présentation de la bague : ce n'est pas l'anneau, c'est une bague, c'est un diamant solitaire, dont le futur doit faire présent à sa prétendue. Les parents et les amis sont invités pour ce jour-là; grand étalage dans la maison, beaucoup de faste, la plus grande parure; et on ne se rassemble jamais à Venise sans qu'il n'y ait des rafraîchissements très-coûteux. Nous n'avons pu l'éviter; notre mariage, tout ridicule qu'il était, devait faire du bruit : il fallait faire comme les autres, et aller jusqu'au bout.

Troisième cérémonie. La présentation des perles : quelques jours avant celui de la bénédiction nuptiale, la mère, ou la plus proche parente du prétendu, va chez la demoiselle, lui présente un collier de perles fines, que la jeune personne porte régulièrement à son cou, depuis ce jour-là jusqu'au bout de l'an de son mariage. Il y a peu de familles qui possèdent des colliers de perles, ou qui veuillent en faire la dépense; mais on les loue; et, pour peu qu'elles soient belles, le louage en est très-cher. Cette présentation entraîne à sa suite des bals, des festins, des habits, et par conséquent beaucoup de dépenses.

Je ne dirai mot des autres cérémonies successives, qui sont à peu près pareilles à celles qui se font partout. Je m'arrête à celles des perles, que j'aurais dû faire, et que je ne fis pas, par cent raisons : la première était que je n'avais plus d'argent.

Quand je vis approcher ce dernier préliminaire de la noce, je fis parler à ma belle-mère prétendue, pour qu'elle m'assurât les trois conditions de notre contrat.

Il s'agissait de rentes dont il me fallait donner les titres, de diamants que la mère devait mettre entre les mains de sa fille,

ou entre les miennes, avant le jour de la présentation des perles, et de me faire passer en totalité ou en partie cette somme considérable que le protecteur inconnu lui avait promise.

Voici le résultat de la conférence, dont un de mes cousins s'était chargé : les rentes de la demoiselle consistaient en une de ces pensions viagères que la république avait destinées pour un certain nombre de demoiselles ; mais il faut que chacune attende son tour, et il y en avait encore quatre à mourir avant que mademoiselle St*** en pût jouir : elle-même pouvait mourir avant que d'en toucher le premier quartier.

Pour les diamants, ils étaient décidément destinés pour la fille ; mais la mère, qui était encore jeune, ne voulait pas s'en priver de son vivant, et elle ne les aurait donnés qu'après son décès.

A l'égard de ce monsieur qui, on ne sait pas pourquoi, devait donner de l'argent, il avait entrepris un voyage, et il ne devait pas revenir de sitôt.

Me voilà bien arrangé et bien content. Je n'avais pas un état suffisant pour soutenir un ménage coûteux, encore moins pour égaler le luxe de deux couples fortunés : mon cabinet ne me rendait presque rien ; j'avais contracté des dettes, je me voyais au bord du précipice, et j'étais amoureux.

Je fis part à ma mère de ma situation : elle convint avec moi, les larmes aux yeux, qu'un parti violent était nécessaire pour éviter ma perte. Elle engagea ses fonds pour payer mes dettes de Venise ; je lui cédai les miens de Modène pour son entretien, et je pris la résolution de partir.

Dans le moment le plus flatteur pour moi, après l'heureux début que je venais de faire au palais au milieu des acclamations du barreau, je quitte ma patrie, mes parents, mes amis, mes amours, mes espérances, mon état : je pars, je mets pied à terre à Padoue. Le premier pas était fait, les autres ne me coûtèrent plus rien : grâce à mon bon tempérament, excepté ma mère, j'oubliai tout le reste ; et l'agrément de la liberté me consola de la perte de ma maîtresse.

J'écrivis, en partant de Venise, une lettre à la mère de l'infortunée ; je mis sur son compte la cause immédiate du parti

auquel j'avais été réduit; je l'assurai que, les trois conditions du contrat une fois remplies, je n'aurais pas tardé à revenir; et, en attendant la réponse, je marchais toujours.

Arrivé à Bergame, je descendis dans une hôtellerie des faubourgs; je demandai qui était le gouverneur de la ville. Quelle bonne nouvelle! quelle surprise agréable pour moi! c'était son excellence Bonfadini, celui qui avait été podestat à Chiozza, auprès duquel j'avais servi en qualité de vice-chancelier. Je me trouvai tout d'un coup en pays de connaissance; j'allai au palais, et je me fis annoncer. Tout le monde me fit politesse; le gouverneur m'offrit un appartement et sa table : j'acceptai, j'en profitai pendant quinze jours, et je menai la vie du monde la plus agréable. Au bout de la quinzaine, je pris congé de son excellence : je n'avais pas l'air content; il me questionna beaucoup; je n'osais rien dire. Il s'aperçut que mon embarras n'était pas *l'embarras des richesses*. Il m'ouvrit sa bourse, je refusai; il insista. Je pris modestement dix sequins; je voulais lui faire mon billet, il n'en voulut pas. Que de bontés! que de grâces! Il fallait partir, et le lendemain je me mis en route.

Me voilà à Milan; me voilà dans cette métropole de la Lombardie, ancien apanage de la domination espagnole, où j'aurais dû paraître avec le manteau et la fraise, suivant le costume castillan, si la muse satirique ne m'eût pas éloigné de la place qui m'était destinée. Je viens maintenant y briguer le cothurne; mais je n'aurai les honneurs du triomphe qu'en chaussant le brodequin.

Il me tardait de présenter ma pièce et d'en faire la lecture : nous étions justement dans le temps du carnaval : il y avait un opéra à Milan, et je connaissais Caffariello, qui en était le premier acteur; je connaissais aussi le directeur et compositeur des ballets, et sa femme qui était la première danseuse, M. et madame Grossatesta.

Je crus plus décent, et plus avantageux pour moi, de me faire présenter aux directeurs des spectacles de Milan par des personnes connues. C'était précisément ce jour-là un vendredi, jour de relâche presque partout en Italie; et j'allai le soir chez madame Grossatesta, qui tenait appartement, où était le rendez

vous des acteurs, des actrices et de la danse de l'Opéra, et qui était ma compatriote. Caffariello arrive ; il me voit, il me reconnaît, il me salue avec le ton d'Alexandre, et prend sa place à côté de la maîtresse de la maison. Quelques minutes après, on annonce le comte Prata, qui était un des directeurs des spectacles, et celui qui avait le plus de connaissance pour la partie dramatique. Madame Grossatesta me présente à M. le comte, et lui parle de mon opéra : celui-ci s'engage de me proposer à l'assemblée de la direction; mais il aurait été charmé que j'eusse bien voulu lui donner quelque connaissance de mon ouvrage en particulier : ma compatriote aurait été bien aise de l'entendre aussi; moi, je ne demandais pas mieux que de lire. On fait approcher une petite table, une bougie; tout le monde se range : j'entreprends la lecture, j'annonce le titre d'*Amalasonte*. Caffariello chante le mot *Amalasonte;* il est long, et il lui paraît ridicule : tout le monde rit, je ne ris pas : la dame gronde; le rossignol se tait. Je lis les noms des personnages; il y en avait neuf dans ma pièce : et on entend une petite voix qui partait d'un vieux *castrat* qui chantait dans les chœurs, et criait comme un chat : *Trop, trop! il y a au moins deux personnages de trop*. Je voyais que j'étais mal à mon aise, et je voulais cesser la lecture. M. Prata fit taire l'insolent, qui n'avait pas le mérite de Caffariello, et me dit, en se tournant vers moi : « Il est vrai, monsieur, que pour l'ordinaire il n'y a que six ou sept personnages dans un drame ; mais quand l'ouvrage en mérite la peine, on fait avec plaisir la dépense de deux acteurs. Ayez, ajouta-t-il, ayez la complaisance de continuer la lecture, s'il vous plaît. »

Je reprends donc ma lecture : *Acte premier, scène première,* Clodesile et Arpagon. Voilà M. Caffariello qui me demande quel était le nom du premier *dessus* dans mon opéra. « Monsieur, lui dis-je, le voici, c'est Clodesile. — Comment, reprit-il, vous faites ouvrir la scène par le premier acteur, et vous le faites paraître pendant que le monde vient, s'asseoit et fait du bruit? Pardi! monsieur, je ne serai pas votre homme. » (Quelle patience!) M. Prata prend la parole : « Voyons, dit-il, si la scène est intéressante. » Je lis la première scène; et pendant que je débite mes vers,

voilà un *chétif impuissant* qui tire un rouleau de sa poche, et va au clavecin pour repasser un air de son rôle. La maîtresse du logis me fait des excuses sans fin; M. Prata me prend par la main, et me conduit dans un cabinet de toilette très-éloigné de la salle.

Là, M. le comte me fait asseoir; il s'asseoit à côté de moi, me tranquillise sur l'inconduite d'une société d'étourdis; il me prie de lui faire la lecture de mon drame à lui tout seul, pour pouvoir en juger et me dire sincèrement son avis. Je fus très-content de cet acte de complaisance; je le remerciai; j'entrepris la lecture de ma pièce : je lus depuis le premier vers jusqu'au dernier; je ne lui fis pas grâce d'une virgule. Il m'écouta avec attention, avec patience; et, ma lecture finie, voici à peu près le résultat de son attention et de son jugement :

« Il me paraît, dit-il, que vous n'avez pas mal étudié l'*Art poétique* d'Aristote et d'Horace, et vous avez écrit votre pièce d'après les principes de la tragédie. Vous ne savez donc pas que ce drame en musique est un ouvrage imparfait, soumis à des règles et à des usages qui n'ont pas le sens commun, il est vrai, mais qu'il faut suivre à la lettre. Si vous étiez en France, vous pourriez vous donner plus de peine pour plaire au public; mais ici, il faut commencer par plaire aux acteurs et aux actrices; il faut contenter le compositeur de musique; il faut consulter le peintre-décorateur : il y a des règles pour tout, et ce serait un crime de lèse-dramaturgie si on osait les enfreindre, si on manquait de les observer.

« Écoutez, poursuivit-il; je vais vous indiquer quelques-unes de ces règles, qui sont immuables, et que vous ne connaissez pas.

« Les trois principaux sujets du drame doivent chanter cinq airs chacun : deux dans le premier acte, deux dans le second, et un dans le troisième. La seconde actrice et le second *dessus* ne peuvent en avoir que trois, et les derniers rôles doivent se contenter d'un ou de deux tout au plus. L'auteur des paroles doit fournir au musicien les différentes nuances qui forment le *clair-obscur* de la musique, et prendre garde que deux airs pathétiques ne se succèdent pas; il faut partager, avec la même précaution, les airs

de bravoure, les airs d'action, les airs de *demi-caractères*, et les *menuets*, et les *rondeaux*.

« Surtout, il faut bien prendre garde de ne pas donner d'airs passionnés, ni d'airs de bravoure, ni des rondeaux, aux seconds rôles; il faut que ces pauvres gens se contentent de ce qu'on leur donne, et il leur est défendu de se faire honneur. »

M. Prata voulait encore continuer : « J'en ai assez, monsieur, lui dis-je; ne vous donnez pas la peine d'en dire davantage. « Je remerciai de nouveau, et je pris congé de lui.

Je vis alors que les gens qui m'avaient jugé à Bresse avaient raison. Je compris que le comte Trissino de Vicence avait encore plus raison, et que moi seul j'avais tort.

En rentrant chez moi, j'avais froid, j'avais chaud; j'étais humilié. Je tire ma pièce de ma poche; l'envie me prend de la déchirer. Le garçon de l'auberge vient me demander mes ordres pour mon souper : « Je ne souperai pas. Faites-moi bon feu. » J'avais toujours mon *Amalasonte* à la main; j'en relisais quelques vers, que je trouvais charmants. Maudites règles! Ma pièce est bonne, j'en suis sûr, elle est bonne; mais le théâtre est mauvais; mais les acteurs, les actrices, les compositeurs, les décorateurs... Que le diable les emporte! et toi aussi, malheureux ouvrage qui m'as coûté tant de peines, qui m'as trompé dans mes espérances! que la flamme te dévore! Je le jette dans le feu, et je le vois brûler de sang-froid, avec une espèce de complaisance. Mon chagrin, ma colère, avaient besoin d'éclater; je tournai ma vengeance contre moi-même, et je me crus vengé. Je mangeai bien, je bus encore mieux; j'allai me coucher, et je dormis tranquillement.

Tout ce que j'éprouvai d'extraordinaire, c'est que je me réveillai le matin deux heures plus tôt que de coutume. Allons, allons, me dis-je à moi-même, point de mauvaise humeur; il faut avoir du courage, il faut aller chez M. le résident de Venise : il m'avait invité à dîner, mais il faut lui parler tête à tête, il faut y aller tout à l'heure. Je m'habille, et j'y vais. Il me reçut à sa toilette; je lui fis comprendre que les témoins me gênaient, et il fit sortir tout le monde. Je lui contai mon histoire de la veille, je lui traçai le tableau de la conversation dégoûtante qui m'avait

révolté; je lui parlai du jugement du comte Prata, et je finis par dire que j'étais l'homme du monde le plus embarrassé.

M. Bartolini s'amusa beaucoup au récit de la scène comique des trois acteurs héroïques, et me demanda mon opéra pour le lire. « Mon opéra, monsieur? Il n'existe plus. — Qu'en avez-vous fait? — Je l'ai brûlé. — Vous l'avez brûlé? — Oui, monsieur, j'ai brûlé tous mes fonds, tout mon bien, ma ressource et mes espérances. »

Le ministre se mit à rire encore davantage; et en riant et en causant, il en résulta que je restai chez lui, qu'il me reçut en qualité de gentilhomme de sa chambre, qu'il me donna un très-joli appartement, et qu'au bout du compte, à l'échec que je venais d'essuyer, j'avais plus gagné que perdu.

Il arriva dans cette ville, au commencement du carême, un charlatan d'une espèce fort rare; son nom était Bonafede Vitali, de la ville de Parme; il se faisait appeler l'*Anonyme*. Il était de bonne famille; il avait eu une éducation excellente, et il avait été jésuite. Dégoûté du cloître, il s'appliqua à la médecine, et il eut une chaire de professeur dans l'université de Palerme; et, comme il était meilleur parleur qu'écrivain, il quitta la place honorable qu'il occupait, et prit le parti de monter sur les tréteaux pour haranguer le public; et, n'étant pas assez riche pour se contenter de la simple gloire, il tirait parti de son talent, et il vendait ses médicaments.

C'était bien faire le métier de charlatan; mais ses remèdes spécifiques étaient bons, et sa science et son éloquence lui avaient mérité une réputation et une considération peu communes.

Il résolvait publiquement toutes les questions les plus difficiles qu'on lui proposait sur toutes les sciences et les matières les plus abstraites. On envoyait sur son théâtre empirique des problèmes, des points de critique, d'histoire, de littérature, etc. Il répondait sur-le-champ, et faisait des dissertations très-satisfaisantes.

Il passa quelques années après à Venise; il fut appelé à Vérone, à cause d'une maladie épidémique qui faisait périr tous ceux qui en étaient attaqués. Son arrivée dans cette ville fut

comme l'apparition d'Esculape en Grèce : il guérit tout le monde avec des pommes d'api et du vin de Chypre. Il fut nommé, par reconnaissance, premier médecin de Vérone ; mais il n'en jouit pas longtemps, car il mourut dans la même année, regretté de tout le monde, excepté des médecins.

L'Anonyme avait, à Milan, la satisfaction de voir la place où il se montrait au public toujours remplie de gens à pied et de gens en voiture ; mais comme les savants étaient ceux qui achetaient moins que les autres, il fallait garnir l'échafaud d'objets attrayants, pour entretenir le public ignorant ; et le nouvel Hippocrate débitait ses remèdes et prodiguait sa rhétorique, entouré des quatre masques de la comédie italienne.

M. Bonafede Vitali avait aussi la passion de la comédie, et entretenait à ses frais une troupe complète de comédiens, qui, après avoir aidé leur maître à recevoir l'argent qu'on jetait dans des mouchoirs, et à rejeter ces mêmes mouchoirs chargés de petits pots ou de petites boîtes, donnaient ensuite des pièces en trois actes, à la faveur de torches de cire blanche, avec une sorte de magnificence.

C'était autant pour l'homme extraordinaire que pour ses acolytes que j'avais envie de faire connaissance avec l'Anonyme. J'allai le voir un jour, sous prétexte d'acheter de son *alexipharmaque ;* il me questionna sur la maladie que j'avais, ou que je croyais avoir : il s'aperçut que ce n'était que la curiosité qui m'avait attiré chez lui ; il me fit apporter une bonne tasse de chocolat, et il me dit que c'était le meilleur médicament qui pouvait convenir à mon état.

Je trouvai la galanterie charmante. Nous causâmes ensemble pendant quelque temps ; il était aussi aimable dans son particulier qu'il était savant en public. Je m'étais annoncé, dans le courant de notre conversation, comme étant attaché au résident de Venise. Il crut que j'aurais pu lui être utile à l'égard d'un projet qu'il avait imaginé. Il m'en fit part ; j'entrepris de le servir, et je fus assez heureux pour réussir : voici de quoi il s'agissait.

Ne vous ennuyez pas, mon cher lecteur, à cette digression ; vous verrez combien elle aura été nécessaire à l'enchaînement de mon histoire.

Les spectacles de Milan avaient été suspendus pendant le carême, comme c'est l'usage par toute l'Italie. La salle de la comédie devait se rouvrir à Pâques, et l'engagement avait été pris avec une des meilleures troupes de comédiens; mais le directeur fut appelé en Allemagne; il partit sans rien dire, et il manqua aux Milanais. La ville alors, se trouvant sans spectacles, allait envoyer à Venise et à Bologne pour former une compagnie. L'Anonyme aurait désiré qu'on donnât la préférence à la sienne, qui n'était pas excellente, mais qui pouvait compter sur trois ou quatre sujets de mérite, et dont l'ensemble était bien concerté. Effectivement, M. Casali, qui jouait les premiers amoureux, et M. Rubini, qui soutenait à ravir les rôles de Pantalon, ont été appelés l'année suivante à Venise : le premier pour le théâtre de Saint-Samuel; l'autre, pour celui de Saint-Luc.

Je me chargeai avec plaisir d'une commission qui, de toute façon, me devait être agréable. J'en fis part à mon ministre, qui prit sur lui d'en parler aux dames principales de la ville, j'en parlai au comte Prata, que j'avais toujours cultivé; j'employai mon crédit et celui du résident de Venise auprès du gouverneur; et en trois jours de temps le contrat fut signé, l'Anonyme fut satisfait, et j'eus pour pot de vin une seconde loge en face, qui pouvait contenir dix personnes.

Profitant de l'occasion de cette troupe, que je voyais familièrement, je me remis à composer quelques bagatelles théâtrales. Je n'aurais pas eu assez de temps pour faire une comédie, car l'arrangement avec l'Anonyme n'avait été fait que pour le printemps et l'été, jusqu'au mois de septembre; et comme il y avait parmi les gagistes de l'Anonyme un compositeur de musique, et un homme et une femme qui chantaient assez bien, je fis un intermède à deux voix, intitulé *le Gondolier vénitien*, qui fut exécuté, et eut tout le succès qu'une pareille composition pouvait mériter. Voilà le premier ouvrage comique de ma façon qui parut en public, et successivement à la presse, car il a été imprimé dans le quatrième volume de mes opéra-comiques, édition de Venise, par Pasquali.

Pendant que l'on donnait à Milan mon *Gondolier vénitien*, avec des comédies à canevas, on annonça la première représen-

tation de *Bélisaire*, et on continua à l'annoncer pendant six jours avant que de la donner, pour exciter la curiosité du public, et s'assurer d'avoir une chambrée complète : les comédiens ne se trompèrent point. La salle de Milan de ce temps-là, qui a subi dans les flammes la destinée presque ordinaire des salles de spectacle, était la plus grande d'Italie après celle de Naples; et à la première représentation de *Bélisaire* l'affluence fut si considérable, que l'on était foulé même dans les corridors.

Mais quelle détestable pièce! Justinien était un imbécile, Théodore une courtisane, Bélisaire un prédicateur. Il paraissait les yeux crevés sur la scène. Arlequin était le conducteur de l'aveugle, et lui donnait des coups de batte pour le faire aller : tout le monde en était révolté, et moi plus que tout autre, ayant distribué beaucoup de billets à des personnes du premier mérite.

Je vais le lendemain chez Casali; il me reçoit en riant, et me dit, d'un ton goguenard : « Eh bien! monsieur, que pensez-vous de notre fameux *Bélisaire?* — Je pense, lui dis-je, que c'est une indignité à laquelle je ne m'attendais pas. — Hélas! monsieur, reprit-il, vous ne connaissez pas les comédiens. Il n'y a pas de troupe qui ne se serve de temps à autre de ces tours d'adresse pour gagner de l'argent; et cela s'appelle, en jargon de comédien, *una arrostita* (une grillade). — Que signifie, lui dis-je, *una arrostita?* — Cela veut dire, dit-il, en bon toscan, *una corbellatura;* en langue lombarde, *una minchionada;* et en français, *une attrape*. Les comédiens sont dans l'usage de s'en servir : le public est accoutumé à les souffrir; tout le monde n'est pas délicat; et les *arrostites* iront toujours leur train, jusqu'à ce qu'une réforme parvienne à les supprimer. — Je vous prie, monsieur Casali, lui dis-je, de ne pas me *rôtir* une seconde fois, et je vous conseille de brûler votre *Bélisaire;* je crois qu'il n'y a rien de plus détestable.

« Vous avez raison, me dit-il; mais je suis persuadé que de cette mauvaise pièce on pourrait en faire une bonne. Allons, monsieur, poursuivit Casali, vous avez envie de travailler pour le théâtre; faites que ce soit votre début. — Non, dis-je, je ne commencerai pas par une tragédie. — Faites-en une tragi-comédie. — Pas dans le goût de la vôtre. — Il n'y aura point de masques ni de bouf-

fonneries. — Je verrai, j'essayerai. — Monsieur, je vous confie mon secret. Je dois aller l'année prochaine à Venise : si je pouvais y apporter avec moi un *Bélisaire*... là, un *Bélisaire in fiochi!* — Vous l'aurez peut-être. — Il faut me le promettre. — Hé bien ! je vous le promets. — Parole d'honneur? — Parole d'honneur. »

En me promenant un jour à la campagne, du côté de Porta Rosa, avec M. Carrara, gentilhomme bergamasque, et mon ami intime, nous nous arrêtâmes à la fameuse hôtellerie de la *Cazzola* (lampe de cuisine), que les Milanais prononcent *Cazzeura;* car les Lombards ont la diphthongue *eu* comme les Français, et la prononcent de même.

A Milan on ne fait de parties de promenade ni d'autres parties quelconques sans qu'il n'y soit question de manger ; aux spectacles, aux assemblées de jeu, à celles des familles, soit de cérémonies ou de compliments, aux courses, aux processions, même aux conférences spirituelles, on mange toujours. Aussi les Florentins, généralement sobres et économes, appellent les Milanais *les loups lombards*.

Nous ordonnâmes, M. Carrara et moi, un petit goûter composé de *polpettino* (boulettes de viande hachée) de petits oiseaux, et d'écrevisses; et en attendant que notre collation fût prête, nous fîmes un tour de jardin.

En revenant, nous passâmes du côté de la cuisine de l'auberge; et je vis à une croisée du premier un très-joli minois, qui faisait semblant de se cacher derrière le rideau. Je vais tout de suite aux informations. L'hôte ne connaissait pas la personne. Il y avait trois jours qu'elle était arrivée en poste avec un homme bien équipé, qui s'était absenté le lendemain, et n'avait plus reparu. On la voyait dans le chagrin, et on la croyait Vénitienne.

Jeune, jolie, Vénitienne, et affligée! « Allons, dis-je à mon camarade, il faut aller la consoler. » Je monte, Carrara me suit; je frappe, la belle ne veut pas ouvrir : je parle vénitien, je m'annonce comme un homme attaché au résident de Venise; elle ouvre les deux battants, et me reçoit fondant en larmes, et dans la plus grande désolation. Je fis mon possible pour la tranquil-

liser, et mon ami Carrara riait. Quel homme dur! Je parvins enfin à essuyer les larmes de ma charmante compatriote, et à la faire parler. Elle était, me dit-elle, une demoiselle de très-bonne maison de Venise, devenue amoureuse d'un homme d'une condition au-dessus de la sienne; elle s'était flattée d'en faire un époux; mais ils avaient trouvé des oppositions partout, et il fallait aller en pays étranger. La belle avait mis dans sa confidence un oncle maternel qui l'aimait beaucoup, et qui avait eu la faiblesse de la seconder. Ils s'étaient sauvés tous les trois; ils avaient pris la route de Milan, et avaient passé par Crême : on les avait poursuivis et atteints dans cette ville; l'oncle fut arrêté et conduit en prison. Les deux amants avaient eu le bonheur de s'échapper. Ils étaient arrivés à Milan de nuit, s'étaient logés dans l'hôtellerie où nous étions; son amant était sorti de bon matin pour chercher un logement dans la ville; il n'était pas revenu. Il y avait trois jours que la demoiselle était seule, désespérant de revoir son ravisseur, son indigne séducteur; et les pleurs redoublés de cette beauté languissante achèvent l'histoire, et mettent le comble à ma sensibilité.

Le soleil commençait à disparaître, il fallait partir; je pris congé de ma belle compatriote, je lui promis de venir la voir le lendemain; et, en lui souhaitant le bonsoir bien affectueusement, je la priai de me confier son nom. Elle parut faire quelque difficulté; mais enfin elle me dit à l'oreille qu'elle s'appelait Marguerite Biondi. Je sus depuis qu'elle n'était ni Marguerite, ni Biondi, ni nièce, ni demoiselle; mais elle était jeune, jolie, aimable : elle avait l'air honnête, j'étais de bonne foi. Pouvais-je l'abandonner dans la détresse et dans l'affliction?

J'essuyai, en revenant à la ville, toutes les railleries et toutes les plaisanteries de Carrara; mais cela n'empêcha pas que je ne tinsse parole à la belle étrangère. J'allai dîner avec elle le lendemain : elle me pria de m'intéresser à son oncle pour le faire sortir de prison, d'en parler au résident de Venise à son retour à Milan, et de l'engager à la raccommoder avec ses parents. Je n'avais rien à lui refuser : j'allais la voir très-souvent, et sa société me paraissait tous les jours plus intéressante.

J'étais très-content de mon état, et cette dernière aventure

ajoutait aux agréments de ma situation ; mais je n'étais pas fait pour jouir longtemps d'un bonheur quelconque. Les plaisirs et les chagrins se succédaient rapidement chez moi ; et le jour où je jouissais davantage était presque toujours la veille d'un événement disgracieux.

Mon domestique entre un jour dans ma chambre de très-bonne heure ; il ouvre les rideaux, et me voyant réveillé : « Ah ! monsieur, dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : quinze mille Savoyards, tant à pied qu'à cheval, viennent de s'emparer de la ville, et on les voit escadronner sur la place de la cathédrale.

C'était le commencement de la guerre de 1733, appelée la guerre de *don Carlos*. Le roi de Sardaigne venait de se déclarer pour ce prince, et de réunir ses armes à celles de France et d'Espagne contre la maison d'Autriche. Les Savoyards, qui avaient marché la nuit, arrivèrent au point du jour aux portes de Milan ; le général demanda les clefs de la ville : Milan est trop vaste pour se défendre, et les clefs lui furent apportées.

Sans approfondir la chose davantage, je crus en savoir assez pour en faire part à mon résident. Je rentre, j'écris, j'envoie un exprès à Venise ; et, trois jours après, le ministre revint à sa résidence. Pendant ce temps-là les troupes françaises ne tardèrent pas à paraître, et à se réunir aux Sardes leurs alliés, formant ensemble cette armée formidable que les Italiens appelaient l'*armata dei Gallo-Sardi*.

Les alliés se disposant à faire le siége du château de Milan, firent les approches pour se mettre en état de battre la citadelle ; et les habitants de la place d'armes furent obligés de décamper. Ma pauvre Vénitienne, qui était de ce nombre, me fit avertir de son embarras : j'y accourus sur-le-champ : je la fis déloger promptement ; et, ne voulant pas la mettre dans un hôtel garni, je fus forcé de la confier à un marchand génois, où je ne pouvais la voir qu'au milieu d'une famille nombreuse et excessivement difficile.

Les assiégeants ne tardèrent pas à former leurs tranchées et leurs chemins couverts : le siége allait grand train ; les batteries de canons faisaient voler jour et nuit leurs boulets, auxquels ri-

postaient ceux de la citadelle, et les bombes mal dirigées venaient nous visiter dans la ville.

Un courrier de la république de Venise apporta, quelques jours après, à mon ministre, une lettre ducale en parchemin, et cachetée en plomb, avec ordre de partir de Milan, et d'aller, pendant la guerre, établir sa résidence à Crême.

M. le résident m'en fit part aussitôt. Il profita de cette occasion pour se défaire de son secrétaire, qu'il n'aimait pas; me conféra cette commission honorable et lucrative, et m'ordonna de me tenir prêt le lendemain; et comme il nous fallait un correspondant à Milan pendant notre absence, je proposai mon ami Carrara, qui fut approuvé par le ministre, et vint se loger à l'hôtel.

Crême est une ville de la république de Venise, gouvernée par un noble Vénitien, avec le titre de podestat, à quarante-huit lieues de la capitale, et à neuf de la ville de Milan.

Le résident de Venise était à portée, dans cette ville, de veiller sur les événements et sur les desseins des puissances belligérantes, sans compromettre la république, qui était neutre, et qui ne pouvait pas reconnaître les nouveaux maîtres du Milanais :

Le théâtre de la guerre s'étant beaucoup rapproché de la ville de Crême, nous étions encore plus à portée d'avoir des nouvelles, puisque nous entendions très-distinctement les coups de canon : mais les hostilités n'allèrent pas bien loin; car les Allemands, qui attendaient des ordres de Vienne ou de Mantoue, demandèrent un armistice de trois jours, qui leur fut accordé sans difficulté.

Je fus envoyé, dans cette occasion, en qualité d'espion honorable au camp des alliés : il n'est pas possible de tracer au juste le tableau frappant d'un camp en armistice. C'est la fête la plus brillante, le spectacle le plus étonnant qu'il soit possible d'imaginer. Un pont jeté sur la brèche donne la communication entre les assiégeants et les assiégés : on voit des tables dressées partout : les officiers se régalent réciproquement; on donne en dedans et en dehors, sous des tentes ou sous des berceaux, des bals, des festins, des concerts. Tout le monde des environs y accourt à

pied, à cheval, en voiture; les vivres y arrivent de toute part, l'abondauce s'y établit dans l'instant; les charlatans, les voltigeurs ne manquent pas de s'y rendre. C'est une foire charmante, c'est un rendez-vous délicieux.

J'en jouissais, pendant quelques heures, tous les jours; et au troisième je vis sortir la garnison allemande, avec les mêmes honneurs qui avaient été accordés à celle du château de Milan. Je m'amusais à voir des soldats français et piémontais, sortant de la place sous leurs étendards, se fourrer dans les haies de leurs compatriotes, et déserter impunément. Je faisais, le soir en rentrant, à mon ministre, le rapport de ce que j'avais vu et de ce que j'avais appris; et je pouvais l'assurer, d'après les entretiens que j'avais eus avec des officiers, que les armées combinées devaient aller se camper dans les duchés de Parme et de Plaisance, pour les garantir des incursions qu'on pouvait craindre de la part des Allemands.

L'effet répondit aux notices qu'on m'avait données : les alliés défilèrent peu à peu du côté du Crémonais, et s'établirent dans les environs de Parme, où la duchesse douairière, à la tête de la régence, gouvernait ses États.

L'éloignement des troupes diminua de beaucoup mon travail, et me donna le loisir de me livrer à des occupations plus agréables : je repris mon *Bélisaire*; j'y travaillai avec assiduité, avec intérêt; je ne le quittai que quand je le crus fini, et lorsqu'il me parut que je pouvais en être content.

Dans ces entrefaites, mon frère, qui, après la mort de M. Visinoni, avait quitté le service de Venise, et s'était transporté à Modène, croyant que le duc l'aurait employé, n'ayant rien obtenu de ce côté-là, vint me réjoindre à Crême. Je le reçus avec amitié, je le présentai à M. le résident. Ce ministre lui accorda la place de gentilhomme que j'avais occupée; mais si l'un avait la tête chaude, l'autre l'avait brûlante, et ils ne pouvaient pas tenir ensemble. M. le résident remercia mon frère, et celui-ci s'en alla de mauvaise humeur.

L'inconduite de mon frère me fit quelque tort dans l'esprit du ministre. Il ne me regardait plus depuis ce temps-là avec la même bonté, ni avec la même amitié. Un tartufe dominicain

s'était emparé de sa confiance; et quand je n'étais pas au logis, il se mêlait d'écrire sous la dictée du ministre. Tout cela m'avait déjà indisposé. Nous n'étions plus, mon supérieur et moi, que deux êtres dégoûtés l'un de l'autre, et cette disposition amena une rupture totale.

J'étais un jour dans ma chambre lorsqu'on m'annonça un étranger qui voulait me parler. Je dis qu'on le fasse entrer; et je vois un homme maigre, petit, boiteux, pas trop bien vêtu, et avec une physionomie fort douteuse. Je lui demande son nom. « Monsieur, dit-il, je suis votre serviteur Léopold Scacciati. — Ah, ah! monsieur Scacciati? — Oui, monsieur, celui que vous avez eu la bonté de protéger, et de faire sortir de prison. — D'où venez-vous actuellement? — De Milan, monsieur. — Comment se porte mademoiselle votre nièce? — Très-bien, à merveille; vous allez la voir. — La voir! où donc? — Ici. — Elle est ici? — Oui, monsieur, à l'hôtellerie du Cerf, où elle vous attend, et vous prie de venir dîner avec elle. — Doucement, monsieur Scacciati. Qu'avez-vous fait pendant si longtemps à Milan? — J'y connaissais beaucoup d'officiers, ils me faisaient l'honneur de venir me voir. — Vous voir? — Oui, monsieur. — Et mademoiselle? — Elle faisait les honneurs de la table. — Rien que de la table?... »

Un valet de pied vint interrompre une conversation que j'aurais voulu pousser plus loin : mais il me dit que le ministre me demandait. Je prie M. Scacciati de rester, et de m'attendre : je monte. M. le résident me présente un manuscrit à copier. C'était le manifeste du roi de Sardaigne, avec les raisons qui l'avaient engagé dans le parti des Français. Ce cahier était précieux pour le moment, car l'original était encore sous la presse à Turin, et il fallait le copier pour l'envoyer à Venise.

Le ministre ne dînait ni soupait chez lui ce jour-là. Il m'ordonna de lui rapporter le manuscrit et la copie le lendemain, à son réveil. Le cahier était assez volumineux et mal écrit; cependant il fallait bien l'expédier. Je rentre chez moi; je préviens M. Scacciati que je ne pouvais pas dîner en ville ce jour-là, et que j'irais le soir voir sa nièce, aussitôt que je le pourrais. Il m'annonce que mademoiselle doit partir incessamment. Je ré-

pète les mêmes mots avec un mouvement d'impatience, et le boiteux fait une pirouette et s'en va.

Je me mets tout de suite à l'ouvrage; je dîne avec une tasse de chocolat; je travaille jusqu'à neuf heures du soir; je finis : je serre les deux copies dans mon secrétaire, et je m'en vais à l'hôtellerie du Cerf. Je trouve la belle Vénitienne engagée dans une partie de pharaon avec quatre messieurs que je ne connaissais pas. Au moment que j'entre, la taille finissait. On se lève, on me fait beaucoup de politesses, on fait servir le souper, on me donne la place d'honneur près de la demoiselle. J'avais une faim enragée, je mangeai comme quatre.

Le souper fini, on reprend le jeu. Je ponte, je gagne, et je n'osais pas m'en aller le premier. La nuit se passe en jouant. Je regarde ma montre; il était sept heures du matin. Je gagnais toujours, mais je ne pouvais rester davantage : je fais mes excuses à la compagnie, et je m'en vais.

A quatre pas de l'auberge, je rencontre un de nos valets de pied. M. le résident m'avait fait chercher partout; il s'était levé à cinq heures du matin, il m'avait fait demander : on lui avait dit que j'avais découché de l'hôtel. Il était furieux.

Je cours, je rentre; je vais dans ma chambre, je prends les deux cahiers, je les apporte au ministre : il me reçoit fort mal. Il va jusqu'à me soupçonner d'avoir été communiquer le manifeste du roi de Sardaigne au provéditeur extraordinaire de la république de Venise.

Cette imputation me blesse, me désole. Je succombe, contre mon ordinaire, à un mouvement de vivacité. Le ministre me menace de me faire arrêter. Je sors, je vais me réfugier chez l'évêque de la ville. Celui-ci prend mon parti, et s'engage de me raccommoder avec le résident. Je le remercie; mon parti était pris, je ne voulais que me justifier et partir.

M. le résident eut le temps de s'informer où j'avais passé la nuit; il était revenu sur mon compte, mais je ne voulus plus m'exposer à de pareils désagréments, et je demandai la permission de me retirer. Le ministre me l'accorda. J'allai le voir; je lui fis mes excuses et mes remercîments. Je fis mes paquets, je louai une chaise pour Modène, où ma mère demeurait encore,

et trois jours après je partis. Mais les événements de la guerre me forcèrent d'aller à Bresse.

J'arrivai à Bresse plus embarrassé que jamais. En tournant le coin d'une rue que l'on m'avait indiquée, je vois un homme qui, tout en boitant, vient au-devant de moi. C'était M. Léopold Scacciati, l'oncle de ma belle compatriote.

Il me fait des plaintes de ne m'avoir pas revu à Crême, à l'hôtel du Cerf. Je lui rends compte de mon départ précipité de cette ville, et de ma situation actuelle. Cet homme, tel qu'il était, paraissait touché jusqu'aux larmes ; il me prie d'aller chez lui.

J'avais besoin de tout ; mais, ne sachant pas ce que Scacciati et sa nièce faisaient à Bresse, je refusais d'y aller. Le boiteux, qui était plus petit que moi, me saute au cou, me prie, m'embrasse ; me parle de ses obligations, de sa reconnaissance, de son attachement pour moi : il me prend par la main, il m'entraîne après lui : sa demeure n'était pas loin ; nous arrivons à la porte ; il me pousse en dedans, et crie de toutes ses forces : « Marguerite, Marguerite, c'est M. Goldoni ! » Mademoiselle Marguerite descend ; elle m'embrasse, elle m'engage à monter, m'y force, et je monte avec eux.

Étant resté seul avec ma compatriote, je lui traçai mon histoire, et elle me rendit compte de la sienne.

Scacciati n'était pas son oncle ; c'était un coquin qui l'avait enlevée à ses parents, et l'avait vendue à un homme riche, qui l'avait quittée au bout de deux mois, et avait mieux payé le courtier que la demoiselle. Elle était lasse de vivre avec ce fainéant, qui dépensait avec profusion ce qu'elle gagnait avec répugnance. Elle avait amassé beaucoup d'or à Milan, et ils étaient partis de cette ville avec plus de dettes que d'argent. A Bresse, ils en ont fait autant. Scacciati était l'homme du monde le plus vicieux et le moins raisonnable : elle voulait s'en défaire, et me demandait conseil pour exécuter son projet.

Si j'avais eté riche, je l'aurais délivrée de son tyran ; mais, dans la position où j'étais, je ne pus lui donner d'autre avis que celui d'avoir recours à ses parents, et tâcher de se rapprocher de ceux qui avaient le droit de la réclamer.

Pendant que nous nous entretenions de la sorte, le boiteux rentre. Il nous voit l'un auprès de l'autre; il badine, et croit que la demoiselle a eu soin de me faire oublier mes chagrins. Le méchant homme! Il ne connaissait que la débauche.

J'étais fâché d'être obligé de le condamner, pendant qu'il ne cherchait qu'à m'obliger. « Allons, dit-il, puisque nous n'avons personne aujourd'hui, nous souperons nous trois. Venez, monsieur, venez avec moi. » Je le suis; il me conduit dans une chambre très-bien meublée, avec un lit à baldaquin. « C'est ici, dit-il, la chambre de cérémonie de mademoiselle; vous l'occuperez seul ou accompagné, comme vous voudrez. »

L'endroit me fit horreur; je voulais m'en aller sur-le-champ. L'homme adroit s'aperçut de ma répugnance; il me fit voir un petit cabinet, que je ne refusai pas, vu l'heure et la position où j'étais; mais je lui dis en même temps que le lendemain j'étais décidé à partir. Ayant tenté en vain de me faire rester davantage, Scacciati me dit tout bonnement, et avec une effusion de cœur que j'aurais admirée si elle ne fût pas partie d'une âme corrompue, qu'il savait que j'étais dans la détresse, et qu'il m'offrait tous les secours dont je devais avoir besoin. « Eh bien, lui dis-je, puisque vous êtes disposé à m'obliger, prêtez-moi six sequins, et je vais vous faire mon billet. » Il me donna les six sequins, et refusa le billet; et, sans m'écouter davantage, il sortit du cabinet où nous étions, et fit servir le soupé.

Nous soupâmes très-bien; j'allai me coucher dans mon petit lit. Le matin je déjeunai avec l'oncle et la nièce supposée; je les remerciai l'un et l'autre, et je partis en poste pour Vérone. Comme je n'aurai plus occasion de parler de ces deux personnages, je dirai en deux mots, à mon lecteur, que je vis quelques années après la demoiselle assez bien mariée à Venise, et que M. Scacciati finit par être condamné aux galères.

Faisant route dans la plaine pierreuse de Bresse à Vérone, je réfléchissais sur mes aventures, et j'arrivai à Vérone à la nuit tombante.

Il y a à Vérone un amphithéâtre qui est un ouvrage des Romains. On ne sait pas si c'est du temps de Trajan ou de Domi-

tien; mais il est si bien conservé, qu'on peut s'en servir aujourd'hui comme dans le temps où il a été construit.

Ce vaste édifice, que l'on appelle en Italie l'*Arena di Verona*, est d'une forme ovale; son grand diamètre intérieur est de deux cent vingt-cinq pieds, sur cent trente-trois de largeur pour le petit diamètre. Quarante-cinq rangées de gradins de marbre l'entourent, et peuvent contenir vingt mille personnes assises et à leur aise.

Dans cet espace qui fait le centre, on donne des spectacles de toute espèce, des courses, des joutes, des combats de taureaux; et en été on y joue même la comédie, sans autre lumière que celle du jour naturel.

On construit à cet effet, au milieu de cette place, sur des tréteaux très-solides, un théâtre en planches qui se défait en hiver, et se remonte à la nouvelle saison; et les meilleures troupes d'Italie viennent alternativement y exercer leurs talents.

Il n'y a point de loges pour les spectateurs; une clôture de planches forme un vaste parterre avec des chaises. Le bas peuple se range, à très-peu de frais, sur les gradins qui sont en face du théâtre; et, malgré la modicité du prix de l'entrée, il n'y a pas de salle en Italie qui rapporte autant que l'Arena.

En sortant de mon auberge le lendemain de mon arrivée, je vis des affiches de comédie, et j'y lus qu'on donnait ce jour-là *Arlequin muet par crainte*.

J'y vais l'après-midi, et je me place dans l'enclos, au milieu de l'arène, où il y avait une chambrée très-nombreuse.

On lève la toile; les comédiens devaient faire une excuse, à cause du changement de la pièce ce n'était : plus le *Muet par crainte* qu'on allait donner, c'était une autre pièce, du nom de laquelle je ne me souviens plus. Mais quelle agréable surprise pour moi! l'acteur qui vient pour haranguer le public est mon cher Casali, le promoteur et le propriétaire de mon *Bélisaire*.

Je quitte ma place pour monter sur le théâtre. Je fais demander Casali; il vient, il me voit, il en est enchanté. Il me fait monter, il me présente au directeur, à la première actrice, à la seconde, à la troisième, à toute la troupe. Tout le monde voulait me parler : Casali m'arrache du cercle; il m'emmène derrière

une toile ; on change de décoration, je me trouve à découvert ; je me sauve, et je suis sifflé. Mauvais prélude pour un auteur ; mais les Véronais m'ont bien dédommagé par la suite de ce petit désagrément. Cette compagnie était celle dont Casali m'avait parlé à Milan ; elle était attachée au théâtre *Grimani, à Saint-Samuel,* à Venise. M. Imer était le directeur de la troupe : c'était un Génois très-poli et très-honnête ; il me pria à dîner chez lui le lendemain, qui était jour de relâche. J'acceptai son invitation ; je lui promis en revanche la lecture de mon *Bélisaire;* nous étions tous d'accord et contents.

Je me rends le lendemain chez le directeur ; j'y trouve toute la compagnie rassemblée. Imer voulait régaler ses camarades d'une nouveauté dont Casali les avait prévenus. Le dîner était splendide ; la gaieté des comédiens, charmante. On faisait des couplets, on chantait des chansons à boire ; ils me prévenaient sur tout, c'étaient des racoleurs qui voulaient m'engager.

Le dîner fini, on se rassembla dans la chambre du directeur, et je lus ma pièce ; elle fut écoutée avec attention, et, ma lecture finie, l'applaudissement fut général et complet. Imer, avec un ton magistral, me prit par la main, et me dit : *Bravo!* Tout le monde me fit compliment ; Casali pleurait de joie ; et, en prenant la pièce qui était restée sur la table. « Je vais, dit-il, sous le bon plaisir de l'auteur, je vais la copier moi-même. » Et, sans attendre la réponse, il l'emporte.

Imer me prit en particulier : il me pria d'accepter un appartement de garçon qui était dans la même maison, et à côté du sien ; il me pria aussi d'accepter sa table pendant tout le temps que sa troupe devait rester à Vérone. Dans la situation où j'étais, je ne pouvais rien refuser.

Imer, sans avoir eu une éducation bien suivie, avait de l'esprit et des connaissances ; il aimait la comédie de passion ; il avait de la voix : il imagina d'introduire à la comédie les intermèdes en musique, qui pendant longtemps avaient été réunis au grand opéra, et avaient été supprimés pour faire place aux ballets. L'opéra-comique a eu son principe à Naples et à Rome, mais il n'était pas connu en Lombardie, ni dans l'État de Venise ; de manière que le projet d'Imer eut lieu, et la nouveauté fit

beaucoup de plaisir, et rapporta aux comédiens beaucoup de profit.

Il avait deux actrices dans cette troupe pour les intermèdes : l'une était une veuve très-jolie et très-habile, appelée Zanetta Casanova, qui jouait les jeunes amoureuses dans la comédie; et l'autre, une femme qui n'était pas comédienne, mais qui avait une voix charmante : c'était madame Agnèse Amurat, la même chanteuse que j'avais employée à Venise dans ma sérénade.

Ces deux femmes ne connaissaient pas une note de musique, et Imer non plus; mais tous les trois avaient du goût, l'oreille juste, l'exécution parfaite, et le public en était content.

Le premier intermède par lequel ils avaient débuté avait été la *Cantatrice*, petite pièce que j'avais faite à Feltre pour un théâtre de société; et j'avais contribué aux avantages de la compagnie de Venise sans le savoir et sans être connu. Je devais donc être accrédité dans l'esprit du directeur, à qui Casali m'avait annoncé pour l'auteur de la *Cantatrice;* et voilà la véritable raison des politesses dont il me combla; car ordinairement on ne donne rien pour rien, et mon *Bélisaire* n'aurait pas suffi, si je n'eusse pas fait mes preuves pour la poésie dramatique.

Imer, qui avait le coup d'œil juste, prévoyait que mon *Bélisaire* ferait fortune partout : il n'en était pas fâché, mais il aurait voulu que sa personne et son nouvel emploi eussent eu part au succès qu'il se promettait. Il me pria de composer un intermède à trois voix, et de le faire le plus promptement possible, pour avoir le temps de le faire mettre en musique.

Je fis mon intermède en trois actes, et je le nommai *la Pupille*. Je pris l'argument de cette petite pièce dans la vie privée du directeur : je m'aperçus qu'il avait une inclination décidée pour la veuve, sa camarade; je voyais qu'il en était jaloux, et je le jouai lui-même.

Imer ne tarda pas à s'en apercevoir; mais l'intermède lui parut si bien fait, et la critique si honnête et si délicate, qu'il me pardonna cette plaisanterie. Il me remercia, il m'applaudit, et envoya tout de suite mon ouvrage à Venise, au musicien qu'il avait déjà prévenu,

En attendant, *Bélisaire* avait été copié, les rôles distribués. Quelques jours après, on fit la première répétition les rôles à la main, et la pièce fit encore plus d'effet à cette seconde lecture qu'elle n'en avait fait à la première.

Casali, content de moi plus que jamais, après m'avoir assuré que le directeur et le propriétaire du théâtre auraient soin de me récompenser, me pria en grâce de vouloir bien recevoir de lui particulièrement une marque de sa reconnaissance, et me présenta six sequins. Scacciati me revint à l'esprit au même instant; je remerciai Casali, je pris les six sequins d'une main, et je les envoyai à Scacciati de l'autre.

Voici mon système : j'ai tâché toujours d'éviter les bassesses, mais je n'ai jamais été fier; j'ai secouru quand je l'ai pu tous ceux qui ont eu besoin de moi, et j'ai reçu sans difficulté, et je demandais même sans rougir, les secours qui m'étaient nécessaires.

Je restai tranquillement à Vérone jusqu'à la fin de septembre. Je partis ensuite pour Venise avec Imer, dans sa chaise de poste, et nous y arrivâmes le même jour à huit heures du soir. Imer me fit descendre chez lui, me fit voir la chambre qu'il m'avait destinée, me présenta à sa femme, à ses filles; et comme j'avais grande envie d'aller voir ma tante maternelle, je les priai de me dispenser de souper avec eux.

J'étais très-curieux d'avoir des nouvelles de madame St*** et de sa fille, et de savoir si elles avaient encore des prétentions sur moi. Ma tante m'assura que je pouvais être tranquille; que ces dames, hautes comme le temps, sachant que j'avais pris quelques engagements avec les comédiens, m'avaient cru indigne de les accoster, et n'avaient pour moi que du mépris et de l'indignation. « Tant mieux, dis-je, tant mieux; c'est un avantage de plus que je devrai à mon talent. Je suis avec les comédiens comme un artiste dans son atelier. Ce sont d'honnêtes gens, beaucoup plus estimables que les esclaves de l'orgueil et de l'ambition. »

Je parlai ensuite de mes affaires de famille. Ma mère, qui était encore à Modène, se portait bien; mes dettes étaient presque payées en entier. Je soupai avec ma tante et avec mes parents.

Après avoir pris congé d'eux pour aller chez mon hôte, je pris le chemin le plus long; je fis le tour du pont de *Rialto* et de la place Saint-Marc, et je jouis du spectacle charmant de cette ville, encore plus admirable de nuit que de jour.

Je n'avais pas encore vu Paris; je venais de voir plusieurs villes, où le soir on se promène dans les ténèbres. Je trouvai que les lanternes de Venise formaient une décoration utile et agréable, d'autant plus que les particuliers n'en sont pas chargés, puisqu'un tirage de plus par an de la loterie est destiné pour en faire les frais.

Indépendamment de cette illumination générale, il y a celle des boutiques, qui de tout temps sont ouvertes jusqu'à dix heures du soir, et dont une grande partie ne se ferme qu'à minuit, et plusieurs autres ne se ferment pas du tout.

On trouve à Venise, à minuit comme en plein midi, les comestibles étalés, tous les cabarets ouverts, et des soupers tout prêts dans les auberges et dans les hôtels garnis; car les dîners et les soupers de société ne sont pas communs à Venise, mais les parties de plaisir et les pique-niques rassemblent les sociétés avec plus de liberté et plus de gaieté.

En temps d'été, la place Saint-Marc et ses environs sont fréquentés la nuit comme le jour. Les cafés sont remplis de beau monde, hommes et femmes de toute espèce.

On chante dans les places, dans les rues et sur les canaux. Les marchands chantent en débitant leurs marchandises, les ouvriers chantent en quittant leurs travaux, les gondoliers chantent en attendant leurs maîtres. Le fond du caractère de la nation est la gaieté, et le fond du langage vénitien est la plaisanterie.

Enchanté de revoir ma patrie, qui me paraissait toujours plus extraordinaire et plus amusante, je rentrai dans mon nouveau logement, et je trouvai Imer qui m'attendait.

A Venise on ne rouvre les salles de spectacle qu'au commencement du mois d'octobre. Le noble Grimani, propriétaire du théâtre de Saint-Samuel, faisait représenter dans cette saison un opéra pour son compte; et comme il m'avait promis de m'attacher à ce spectacle, il me tint parole. Ce n'était pas un

nouveau drame qu'on devait donner cette année-là; mais on avait choisi la *Griselda*, opéra d'Apostolo Zeno et de Pariati, qui travaillaient ensemble avant que Zeno partît pour Vienne au service de l'empereur; et le compositeur qui devait le mettre en musique était l'abbé Vivaldi, qu'on appelait, à cause de sa chevelure, *il prete rosso* (le prêtre roux). Il était plus connu par ce sobriquet que par son nom de famille. Cet ecclésiastique, excellent joueur de violon et compositeur médiocre, avait élevé et formé pour le chant mademoiselle Giraud, jeune chanteuse, née à Venise; elle n'était pas jolie : mais elle avait des grâces. M. Grimani m'envoya chez le musicien pour faire dans cet opéra les changements nécessaires, soit pour raccourcir le drame, soit pour changer la position et le caractère des airs au gré des acteurs et du compositeur. J'allai donc chez l'abbé Vivaldi; je me fis annoncer de la part de son excellence Grimani; je le trouvai entouré de musique, et le bréviaire à la main. Il se lève, il fait le signe de la croix en long et en large, met son bréviaire de côté, et me fait le compliment ordinaire. « Quel est le motif qui me procure le plaisir de vous voir, monsieur? — Son excellence Grimani m'a chargé des changements que vous croyez nécessaires dans l'opéra de la prochaine foire. Je viens voir, monsieur, quelles sont vos intentions. — Ah, ah! vous êtes chargé, monsieur, des changements dans l'opéra de *Griselda?* M. Lalli n'est donc plus attaché aux spectacles de M. Grimani? — M. Lalli, qui est fort âgé, jouira toujours des profits, des épîtres dédicatoires et de la vente des livres, dont je ne me soucie pas. J'aurai le plaisir de m'occuper dans un exercice qui doit m'amuser, et j'aurai l'honneur de commencer sous les ordres de M. Vivaldi. » L'abbé reprend son bréviaire, fait encore un signe de croix, et ne répond pas. « Monsieur, lui dis-je, je ne voudrais pas vous distraire de votre occupation religieuse; je reviendrai dans un autre moment. — Je sais bien, mon cher monsieur, que vous avez du talent pour la poésie; j'ai vu votre *Bélisaire*, qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mais c'est bien différent : on peut faire une tragédie, un poëme épique, si vous voulez, et ne pas savoir faire un quatrain musical. — Faites-moi le plaisir de me faire voir votre drame. — Oui, oui, je le veux bien. Où est donc

fourrée *Griselda?* elle était ici... *Deus in adjutorium meum intende. Domine... Domine... Domine...* elle était ici tout à l'heure. *Domine ad adjuvandum...* Ah! la voici. Voyez, monsieur, cette scène entre Gualtiere et Griselda; c'est une scène intéressante, touchante. L'auteur y a placé à la fin un air pathétique; mais mademoiselle Giraud n'aime pas le chant langoureux : elle voudrait un morceau d'expression, d'agitation, un air qui exprimât la passion par des moyens différents, par des mots, par exemple, entrecoupés, par des soupirs élancés, avec de l'action, du mouvement. Je ne sais pas si vous me comprenez. — Oui, monsieur, je comprends très-bien. D'ailleurs j'ai eu l'honneur d'entendre mademoiselle Giraud; je sais que sa voix n'est pas assez forte... — Comment, monsieur, vous insultez mon écolière? Elle est bonne à tout, elle chante tout. — Oui, monsieur, vous avez raison. Donnez-moi le livre, laissez-moi faire. — Non, monsieur, je ne puis pas m'en défaire, j'en ai besoin, et je suis pressé. — Eh bien! monsieur, si vous êtes pressé, prêtez-le-moi un instant, et sur-le-champ je vais vous satisfaire. — Sur-le-champ? — Oui, monsieur, sur-le-champ. »

L'abbé, en se moquant de moi, me présente le drame, me donne du papier et une écritoire, reprend son bréviaire, et récite ses psaumes et ses hymnes en se promenant. Je relis la scène, que je connaissais déjà; je fais la récapitulation de ce que le musicien désirait, et en moins d'un quart d'heure je couche sur le papier un air de huit vers, partagé en deux parties; j'appelle mon ecclésiastique, et je lui fais voir mon ouvrage. Vivaldi lit, il déride son front, il relit, il fait des cris de joie, il jette son office par terre, il appelle mademoiselle Giraud : elle vient. « Ah! lui dit-il, voilà un homme rare, voilà un poete excellent : lisez cet air; c'est monsieur qui l'a fait ici, sans bouger, en moins d'un quart d'heure. » Et en revenant à moi : « Ah! monsieur, je vous demande pardon. » Et il m'embrasse, et il proteste qu'il n'aura jamais d'autre poëte que moi.

Il me confia le drame, il m'ordonna d'autres changements, toujours content de moi; et l'opéra réussit à merveille.

La compagnie de Saint-Samuel devait aller cette année passer le printemps à Gênes, et l'été à Florence; et comme il y avait

six acteurs nouveaux dans la troupe, Imer crut ma présence nécessaire, et me proposa de m'y conduire avec lui.

Notre voyage fut heureux ; toujours du beau temps. En traversant cette haute montagne que l'on appelle la *Boquere*, nous fûmes légèrement incommodés, plus de la chaleur du soleil que du froid de la saison.

Après avoir traversé le très-riche et très-délicieux village de Saint-Pierre d'Arena, nous découvrîmes Gênes du côté de la mer. Quel spectacle charmant, surprenant ! C'est un amphithéâtre en demi-cercle, qui, d'un côté, forme le vaste bassin du port, et s'élève de l'autre par gradation sur la pente de la montagne, avec des bâtiments immenses, qui semblent, de loin, placés les uns sur les autres, et se terminent par des terrasses, par des balustrades, ou par des jardins qui servent de toit aux différentes habitations.

En face de ces rangées de palais, d'hôtels et de logements bourgeois, les uns incrustés de marbre, les autres ornés de peintures, on voit les deux môles qui forment l'embouchure du port ; ouvrage digne des Romains, puisque les Génois, malgré la violence et la profondeur de la mer, vainquirent la nature. qui s'opposait à leur établissement.

En descendant du côté du Fanal pour gagner la porte de Saint-Thomas, nous vîmes cet immense palais Doria, où trois princes souverains furent logés en même temps ; et nous allâmes ensuite à l'hôtellerie de Sainte-Marthe, en attendant le logement qu'on devait nous avoir destiné. On tirait la loterie ce jour-là, et j'avais envie d'aller voir cette cérémonie. La loterie, qu'on appelle en Italie *il lotto di Genova*, et à Paris la loterie royale de France, n'était pas encore établie à Venise. Il y avait cependant des receveurs cachés qui prenaient pour les tirages de Gênes, et j'avais une reconnaissance dans ma poche pour une mise que j'avais faite chez moi.

C'est à Gênes que cette loterie a été imaginée, et ce fut le hasard qui en donna la première idée. Les Génois tirent au sort deux fois par an les noms des cinq sénateurs qui doivent remplacer ceux qui sortent de charge. On connaît à Gênes tous les noms de ceux qui sont dans l'urne, et qui peuvent sortir ; les

particuliers de la ville commencèrent par dire entre eux : « Je parie qu'au tirage prochain un tel sortira ; » l'autre disait : « Je parie pour tel autre ; » et le pari était égal.

Quelque temps après, il y eut des gens adroits qui tenaient une banque pour et contre, et donnaient de l'avantage aux mettants. Le gouverneur le sut ; les petites banques furent défendues ; mais des fermiers se présentèrent, et furent écoutés. Voilà la loterie établie pour deux tirages ; et, quelque temps après, le nombre en fut augmenté.

Cette loterie est devenue aujourd'hui presque universelle : je ne dirai pas si c'est un bien ou si c'est un mal ; je me mêle de tout, sans décider de rien ; et, tâchant de voir les choses du côté de l'optimisme, il me paraît que la loterie de Gênes est un bon revenu pour le gouvernement, une occupation pour les désœuvrés, et une espérance pour les malheureux.

Pour mon compte, je trouvai, cette fois, la loterie charmante. Je gagnai un ambe de cent pistoles, dont j'étais fort content.

Mais j'eus à Gênes un bonheur bien plus considérable, et qui fit le charme de ma vie : j'épousai une jeune personne, sage, honnête, charmante, qui me dédommagea de tous les mauvais tours que les femmes m'avaient joués, et me raccommoda avec le beau sexe. Oui, mon cher lecteur, je suis marié avec mademoiselle Conio, fille d'un des quatre notaires députés à la banque de Saint-George.

Je promis cependant que je ne quitterais pas la compagnie, que je travaillerais pour Venise, que je m'y trouverais à temps ; et je tins parole. Nous partîmes, mon épouse et moi, pour Venise, au commencement de septembre. O ciel ! que de larmes répandues ! quelle séparation cruelle pour ma femme ! Elle quittait tout d'un coup père, mère, des frères, des oncles, des tantes... ; mais elle partait avec son mari. Mes comédiens, qui ne comptaient plus sur moi, furent contents de me revoir, d'autant plus que je leur avais apporté une pièce nouvelle : c'était *Renaud de Montauban*, tragi-comédie en cinq actes et en vers.

Mes comédiens devaient aller jouer en terre ferme pendant le printemps et l'été ; ils auraient désiré que je les eusse suivis ; mais je leur disais, avec l'Évangile, *Uxorem duxi,* Je suis marié.

Une autre raison me confirma dans le dessein de rester à Venise. Le propriétaire de ce même théâtre, où l'on donnait mes comédies en automne et en hiver, m'avait chargé d'un drame musical, pour la foire de l'Ascension de la même année. Je fis cet ouvrage pendant le carême, et j'étais bien aise de présider à l'exécution. Je voulais le faire voir, et consulter avant que de l'exposer au public; et je choisis pour mon juge et pour mon conseil Apostolo Zeno, qui était de retour de Vienne, où il avait été remplacé par l'abbé Metastasio.

L'Italie doit à ces deux illustres auteurs la réforme de l'opéra. On ne voyait avant eux, dans ces spectacles harmonieux, que des dieux, et des diables, et des machines, et du merveilleux. Zeno crut le premier que la tragédie pouvait se représenter en vers lyriques sans la dégrader, et qu'on pouvait la chanter sans l'affaiblir. Il exécuta son projet de la manière la plus satisfaisante pour le public, et la plus glorieuse pour lui-même et pour sa nation.

On voit, dans ses opéras, les héros tels qu'ils étaient, du moins tels que les historiens nous les représentent; les caractères vigoureusement soutenus, ses plans toujours bien conduits; les épisodes toujours liés à l'unité de l'action. Son style était mâle, robuste, et les paroles de ses airs adaptées à la musique de son temps.

Métastase, qui lui succéda, mit le comble à la perfection dont la tragédie lyrique était susceptible : son style pur et élégant, ses vers coulants et harmonieux; une clarté admirable dans les sentiments; une facilité apparente qui cache le pénible travail de la précision; une énergie touchante dans le langage des passions; ses portraits, ses tableaux, ses descriptions riantes, sa douce morale, sa philosophie insinuante, ses analyses du cœur humain; ses connaissances répandues sans profusion, et appliquées avec art; ses airs, ou, pour mieux dire, ses madrigaux incomparables, tantôt dans le goût de Pindare, tantôt dans celui d'Anacréon, l'ont rendu digne d'admiration, et lui ont mérité la couronne immortelle que les Italiens lui ont déférée, et que les étrangers ne refusent pas de lui accorder.

Si j'osais faire des comparaisons, je pourrais avancer que

Métastase a imité Racine par son style, et que Zeno a imité Corneille par sa vigueur. Leurs génies tenaient à leurs caractères. Métastase était doux, poli, agréable dans la société; Zeno était sérieux, profond et instructif.

C'est donc à ce dernier que je m'étais adressé pour faire analyser mon *Gustave*.

Je trouvai ce savant respectable dans son cabinet; il me reçut très-honnêtement; il écouta la lecture de mon drame sans prononcer un seul mot. Je m'apercevais cependant, à ses mines, des bons et des mauvais endroits de mon ouvrage. La lecture finie, je lui demandai son avis. « C'est bon, me dit-il en me prenant par la main, c'est bon pour la foire de l'Ascension. »

Je compris ce qu'il voulait dire, et j'allais déchirer mon drame; il m'en empêcha, et me dit, pour me consoler, que mon opéra, tout médiocre qu'il était, valait cent fois mieux que tous ceux dont les auteurs, sous le prétexte d'imitation, ne faisaient que copier les autres. Il n'osa pas se nommer; mais je connaissais les plagiaires dont il avait raison de se plaindre.

Je profitai des corrections muettes de M. Zeno; je fis quelques changements dans les endroits qui avaient fait grincer les dents à mon juge; mon opéra fut donné; les acteurs étaient bons, la musique excellente, les ballets fort gais; on ne disait rien du drame; je me tenais derrière le rideau; je partageais les applaudissements qui ne m'appartenaient pas; et je disais, pour me tranquilliser : Ce n'est pas mon genre; j'aurai ma revanche à ma première comédie.

L'ouvrage que j'avais préparé pour le retour de mes comédiens était *il Prodigo*, (le Prodigue).

Je n'avais pas cherché le sujet dans la classe des vicieux, mais dans celle des ridicules. Mon Prodigue n'était ni joueur, ni débauché, ni magnifique. Sa prodigalité n'était qu'une faiblesse : il ne donnait que pour le plaisir de donner; le fond de son cœur était excellent, mais sa bonhomie et sa crédulité l'exposaient au dérangement et à la dérision.

C'était un caractère nouveau; j'en connaissais les originaux; je les avais vus et je les avais étudiés sur les bords de la Brenta, parmi les habitants de ces délicieuses et magnifiques maisons

de campagne, où l'opulence éclate et la médiocrité se ruine.

J'avais donné à l'homme riche et foncièrement libéral un intendant fripon et adroit, qui, profitant des dispositions de son maître, lui fournissait les occasions et les moyens de se satisfaire. Toutes les fois qu'il s'agissait de trouver de l'argent, le bon homme finissait par dire au traître qui le séduisait : *Caro vecchio, fe vu ;* c'est-à-dire, *Mon ami, je me rapporte à vous, faites pour le mieux*.

Cette phrase avait fait reconnaître à Venise des personnes à qui elle était familière. On voulait deviner mon original ; je l'avais pris dans la foule des gens riches, qui sont dupes de leur faiblesse et de leurs séducteurs : mais une anecdote de mon imagination fut trouvée malheureusement historique, et manqua de me perdre.

Mon Prodigue a pour maîtresse une jeune personne qui serait devenue sa femme, s'il eût été moins dérangé : la demoiselle se trouve chez lui avec ses parents sur la Brenta. L'amant lui offre une bague de prix ; la demoiselle la refuse. Quelque temps après, le procureur du Prodigue arrive de Venise, et rapporte la nouvelle à son client qu'il a gagné son procès. L'homme généreux veut marquer sa joie et sa reconnaissance ; il n'a pas d'argent, il donne au procureur la bague : le procureur l'accepte, et s'en va.

Dans ces entrefaites, on avait conseillé à la demoiselle d'accepter le bijou, afin que le jeune étourdi ne s'en défît pas mal à propos. Elle revient ; elle parle de la bague ; elle s'excuse de l'avoir refusée ; elle ne pouvait pas la recevoir sans permission ; elle venait de l'obtenir... Hélas ! la bague n'était plus. L'amant est désolé, le Prodigue est au désespoir : quel trouble ! quel embarras !

Voilà une de ces situations heureuses qui amusent les spectateurs, qui produisent des révolutions, et conduisent tout naturellement l'action à son dénoûment.

On disait que cette aventure était arrivée à un personnage de haute condition, à qui j'avais en mon particulier beaucoup d'obligations. Heureusement ce seigneur ne s'en aperçut pas, ou fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Il était intéressé à mes

succès ; ma pièce avait bien réussi, et il en était content aussi bien que moi.

J'avais satisfait le goût baroque de mes compatriotes, dont je recevais les compliments en riant, et je mourais d'envie de hâter la réforme jusqu'au bout. Mais il arriva dans cette année un événement qui me fit interrompre pendant quelques mois le cours de mes travaux favoris.

Le comte Tuo, consul de Gênes à Venise, venait de mourir. Les parents de ma femme, qui avaient du crédit et des protections, demandèrent la place pour moi, et l'emportèrent d'emblée.

Me voilà donc dans le sein de ma patrie, chargé de la confiance d'une république étrangère. Il me fallait du temps pour prendre connaissance d'un emploi que je ne connaissais pas encore. Les Génois n'avaient auprès des Vénitiens d'autre ministre que leur consul. J'étais donc chargé de tout : j'expédiais mes dépêches tous les huit jours, je me mêlais de nouvelles, j'osais trancher du politique. J'avais appris cet art à Milan, et je ne l'avais pas oublié. Mes relations, mes réflexions, mes conjectures, étaient agréées à Gênes, et je n'étais pas mal dans le corps diplomatique de Venise.

Mon nouvel état et mes nouvelles occupations ne m'empêchèrent pas de reprendre le fil de mes occupations théâtrales ; et, dans le carnaval de la même année, je donnai un opéra au théâtre de Saint-Jean-Chrysostome, et une comédie de caractère à celui de Saint-Samuel.

Mon opéra, qui portait le titre d'*Oronte, roi des Scythes*, eut un succès très-brillant. La musique de Buranello était divine ; les décorations de Jolli, superbes ; les acteurs, excellents ; on ne disait mot du livre, mais l'auteur des paroles ne jouissait pas moins du bonheur de ce spectacle charmant.

A la comédie, au contraire, où je faisais donner en même temps une nouvelle pièce intitulée *la Banqueroute*, tous les applaudissements, tous les battements de mains, tous les bravos, tout était pour moi.

Un banqueroutier de mauvaise foi est un criminel qui, en abusant de la confiance du public, se déshonore lui-même, perd

sa famille, vole, trahit les particuliers, et fait du tort au commerce en général.

Initié par mon nouvel emploi dans la connaissance des négociants, je n'entendais parler que de faillites; et je voyais que tous ceux qui se retiraient, qui se sauvaient ou se laissaient prendre, ne devaient leur perte qu'à l'ambition, à la débauche et à l'inconduite; et, partant de l'emblème de la comédie, *Ridendo castigat mores,* je crus que le théâtre pouvait s'ériger en lycée pour prévenir les abus, et en empêcher les suites.

Je ne me tins pas dans ma pièce uniquement aux banqueroutiers; mais je fis connaître en même temps ceux qui contribuent davantage à leurs dérangements, et je m'étendis jusqu'aux gens de loi, qui, jetant de la poudre aux yeux des créanciers, donnent le temps aux banqueroutiers frauduleux de rendre leurs faillites plus lucratives et plus assurées.

Je ne sais pas si ma pièce a fait quelque conversion; mais je sais bien qu'elle a été généralement applaudie; et les négociants, que j'aurais dû craindre, ont été les premiers à en marquer leur satisfaction, les uns de bonne foi, les autres par politique.

J'avais lieu d'être satisfait d'avoir prolongé mon séjour à Venise; mais je le payai bien cher par la suite, et c'est à mon frère que j'eus l'obligation du cruel embarras où je me trouvai.

Il entre un jour, à deux heures après midi, chez moi : il pousse avec sa canne la porte battante de mon cabinet; je le vois le chapeau enfoncé sur sa tête, le visage enflammé, les yeux étincelants; je ne savais pas si c'était de joie ou de colère; et, en me fixant avec un air dédaigneux, « Parbleu, mon frère, me dit-il, vous ne vous moquerez pas toujours de moi! — A propos de quoi, mon frère? lui dis-je. — Je ne fais pas de vers, reprend-il; mais chacun vaut son prix. Je viens de faire une découverte... — Si elle peut vous être utile, lui dis-je, j'en serai enchanté. — Oui, utile et honorable pour moi, et encore plus utile et plus honorable pour vous. — Pour moi? — Oui : je viens de faire la connaissance d'un capitaine ragusien, d'un homme..., d'un homme comme il n'y en a pas. Il est en correspondance avec les principales cours de l'Europe; il a des commissions qui font trembler : il est chargé de faire des recrues pour un nouveau ré-

giment de deux mille Esclavons : mais, ô ciel! si le gouvernement de Venise venait à le pénétrer, nous serions perdus. Mon frère..., mon frère..., j'ai lâché le mot, vous connaissez l'importance de la discrétion. Vous serez l'auditeur, vous serez le grand juge du régiment. — Moi? — Oui, vous. » Dans cet instant le domestique entre, et annonce que nous sommes servis. « Va-t'en à tous les diables, lui dit mon frère; nous avons des affaires; laisse-nous tranquilles. — Ne pourrions-nous point, lui dis-je, différer après le dîner? — Point du tout, il faut attendre. — Pourquoi? — M. le capitaine va venir. — Vous l'avez prié? — Oui : trouvez-vous mauvais que j'aie pris la liberté de prier un ami? — Vous venez de faire sa connaissance, et il est déjà votre ami? — Nous ne sommes pas courtisans, nous autres militaires; nous nous connaissons au premier abord. L'honneur et la gloire forment notre liaison. »

On frappe; voilà M. le capitaine. Cet homme avait plus l'air d'un courtisan que d'un militaire : il était souple, doux, maniéré, le visage pâle, allongé, de petits yeux ronds et verdâtres; il était fort galant, très-attentif à servir les dames, débitant des moralités aux vieilles, et tenant des propos agréables aux jeunes, sans que ses historiettes l'empêchassent de bien dîner.

Après dîner, il m'étala son nom, sa patrie, sa condition, ses titres, ses exploits; il me mit sous les yeux les lettres patentes par lesquelles il était chargé de recruter deux mille hommes à la nation illyrique.

Après m'avoir répété ce qu'il avait dit à mon frère, il me pria d'accepter dans son régiment la charge d'auditeur général. « Vous êtes homme de loi, me dit-il; et votre état de consul... Mais à propos, continua-t-il, j'ai une grâce à vous demander. Je suis à Venise, c'est un pays libre; mais l'affaire que j'y traite est fort délicate, et pourrait choquer votre gouvernement. Il y a des mouchards qui ne me quittent pas. Si vous pouviez me loger chez vous...

« Monsieur, lui dis-je, mon logement n'est pas assez commode... » Mon frère crie : « Je céderai ma chambre à M. le capitaine. » Je me défends, mais inutilement : voilà le Ragusien établi chez moi.

La société de cet homme était assez agréable. Je vis des né-

gociants chargés des uniformes du régiment. Je parlai à des officiers engagés par le colonel breveté. Cet homme reçut un jour une lettre de change de six mille ducats sur les frères Pommer, banquiers allemands ; la lettre ne fut point acceptée, parce qu'il n'y avait pas de lettre d'avis ; mais les signatures étaient parfaitement imitées. Enfin je crus, et je tombai dans le panneau.

Trois jours après, le Ragusien rentra chez moi, agité, consterné : il devait payer six mille livres dans la journée ; il n'avait pu obtenir de délai ; il allait être poursuivi ; la nature de la dette allait le découvrir tout à fait ; il était au désespoir, tout était perdu. Son discours me touche ; mon frère me sollicite, mon cœur me détermine. Je fais des efforts pour ramasser cet argent. Je suis assez heureux pour y parvenir, je le donne dans la journée à mon hôte, et le lendemain le scélérat s'enfuit.

Je reste dans l'embarras ; mon frère le cherche pour le tuer ; il était heureusement hors de danger. Toutes les dupes du Ragusien se rassemblaient chez moi ; mais nous étions forcés d'étouffer nos plaintes, pour éviter l'indignation du gouvernement et les risées du public.

Quel parti prendre ? Le voleur était sorti de Venise le 15 septembre 1741. Je m'embarquai le 18 avec ma femme pour Bologne.

Ma femme, plus raisonnable que moi, au lieu de se plaindre de sa situation, ne cherchait que les moyens de me consoler. Ranimé par son exemple et par ses conseils, je tâchai de remplacer les regrets du passé par l'espérance d'un avenir plus heureux. Je m'endormis, et je me trouvai à mon réveil comme un homme qui a fait naufrage, et qui se sauve à la nage.

Arrivé au pont de *Lago Scuro*, sur le Pô, à une lieue de Ferrare, je pris la poste, et j'arrivai le soir à Bologne. Je connaissais beaucoup cette ville, et j'y étais très-connu. Les directeurs des spectacles vinrent me voir ; ils me demandèrent quelques-unes de mes pièces ; je fis des difficultés : mais j'avais besoin d'argent ; ils ne manquèrent pas de m'en offrir, et je ne manquai pas d'en accepter.

Je leur confiai trois de mes originaux, pour qu'ils en fissent tirer des copies. Il fallait donc attendre, j'attendis, et je ne perdis pas mon temps.

On m'avait demandé à Venise une comédie sans femmes, et susceptible d'exercices militaires, pour un collége de jésuites. Le faux capitaine qui m'avait trompé me revint à l'esprit, et m'en fournit l'argument. J'intitulai ma pièce, l'*Imposteur;* j'y employai toute la chaleur que l'indignation pouvait m'inspirer; j'y couchai en long et en large mon frère, je ne m'épargnai pas moi-même, et je donnai à ma bonhomie tout le ridicule qu'elle avait mérité.

Ce petit travail me fit un bien infini : il effaça de mon esprit tout le noir que la méchanceté d'un fripon y avait imprimé; je me crus vengé.

Ma pièce était finie; les directeurs m'avaient rendu mes manuscrits; j'allais partir pour Modène.

Il y avait à Bologne un excellent acteur qui jouait les pantalons, et qui, étant à son aise, aimait mieux se reposer dans la belle saison, et ne jouait la comédie qu'en hiver.

Cet homme, appelé Ferramonti, ne m'avait pas quitté pendant mon séjour à Bologne : une troupe de comédiens qui était à Rimini au service du camp espagnol l'avait engagé; il était prêt à partir, et il venait me faire ses adieux.

« Vous allez à Rimini, lui dis-je; et je vais partir pour Modène. — Qu'allez-vous faire, dit-il, à Modène? tout le monde y est dans la consternation : le duc n'y est pas. — Comment, le duc n'y est pas? — Il s'est engagé dans une guerre ruineuse. — Je le sais; mais où est-il? — Il est à Rimini, il est au camp espagnol; et il y passera l'hiver. »

Me voilà désolé; j'ai manqué mon coup, c'est ma faute; j'ai perdu trop de temps. « Venez, me dit Ferramonti, venez à Rimini avec moi; vous y trouverez une troupe qui est assez bonne. Je vous présenterai à mes camarades; ils doivent vous connaître, ils doivent vous estimer. Vous ferez quelque chose pour nous, et nous ferons tout pour vous. »

La proposition ne me déplaisait pas; nous partîmes trois jours après.

Arrivés à la vue des remparts de Rimini, nous fûmes arrêtés au premier poste avancé, et on nous fit escorter à la grand'garde. Là, le comédien fut expédié sur la déclaration de son état,

et nous fûmes envoyés, ma femme et moi, à la cour de Modène.

Je connaissais dans tous les rangs plusieurs personnes attachées à son altesse sérénissime : je fus bien reçu, je fus fêté : on me trouva un logement ; et le lendemain je fus présenté à ce prince, qui me reçut avec bonté, et me demanda quel était le motif qui me conduisait à Rimini.

Je n'eus pas de peine à lui dire la vérité ; mais quand je prononçai les mots de banque ducale et de rentes arriérées, son altesse tourna la conversation sur la comédie, sur mes pièces, sur mes succès ; et l'audience se termina deux minutes après.

J'allai dîner chez le directeur. Ferramonti avait beaucoup parlé de moi. Tout le monde me demande des pièces ; chacun aurait voulu en être l'acteur principal : à qui donner la préférence ? M. le comte de Grosberg protégeait particulièrement l'arlequin ; il me pria de travailler pour ce personnage, et je le fis avec d'autant plus de plaisir que l'acteur était bon, et que le protecteur était généreux.

L'arlequin était M. Bigottini, bon acteur pour les rôles de son emploi, mais surprenant pour les métamorphoses et pour les transformations.

M. de Grosberg se souvenait d'une pièce de l'ancienne foire de Paris, intitulée *Arlequin, empereur dans la lune*. Il croyait que ce sujet aurait pu faire briller son protégé ; il n'avait pas tort. Je travaillai la pièce à ma fantaisie, d'après le titre : elle eut beaucoup de succès. Tout le monde fut content, et moi aussi.

Le carnaval fini, le théâtre fut fermé.

Je voulais voir la Toscane, je voulais la parcourir, et l'habiter pendant quelque temps : j'avais besoin de me familiariser avec les Florentins et les Siennois, qui sont les textes vivants de la bonne langue italienne. J'en fis part à ma femme ; je lui fis voir que cette route nous rapprochait de Gênes : elle en parut satisfaite, et notre voyage fut décidé pour Florence.

La nouvelle route de Bologne à Florence n'était pas encore ouverte en 1742. On y va actuellement en un jour, et il en fallait au moins deux pour traverser ces hautes montagnes où la Toscane est enclavée.

Ne pouvant donc éviter le mauvais chemin, je choisis le plus court; je confiai mes hardes à un conducteur de mulets.

Nous prîmes la poste, ma femme et moi, jusqu'à Castrecarro; de là nous traversâmes à cheval les Alpes de Saint-Benoît, et nous arrivâmes dans ce beau pays, auquel on doit la renaissance des lettres.

Je ne m'étendrai pas sur la beauté et sur les agréments de la ville de Florence. Tous les écrivains, tous les voyageurs lui rendent justice : de belles rues, des palais magnifiques, des jardins délicieux, des promenades superbes, beaucoup de sociétés, beaucoup de littérature, beaucoup de curiosités; les arts en crédit, les talents estimés, la cultivation très-soignée, les productions de la terre excellentes, le commerce favorisé, une riche rivière qui traverse la ville, un port de mer très-considérable dans ses dépendances, de beaux hommes, de belles femmes, de la gaieté, de l'esprit, des étrangers de toutes nations, des amusements de toute espèce... C'est un pays charmant. Je restai quatre mois dans cette ville avec un véritable plaisir.

J'avais projeté de passer l'été à Florence, et l'automne à Sienne; mais l'envie que j'avais de voir et d'entendre le chevalier Perfetti me détermina à partir dans les premiers jours du mois d'août.

Perfetti était un de ces poëtes qui font à l'impromptu des pièces de vers, et qu'on ne rencontre qu'en Italie; mais il était si supérieur à tout autre, et il ajoutait tant de science et tant d'élégance à la facilité de sa versification, qu'il mérita d'être couronné à Rome dans le Capitole; honneur qui n'avait été conféré à personne depuis *Pétrarque.*

Cet homme célèbre était fort âgé; on le voyait rarement dans les sociétés, et encore moins en public : on me dit qu'il devait paraître, le jour de l'Assomption, à l'Académie des *Intronati* de Sienne : je partis sur-le-champ avec ma fidèle compagne : nous fûmes admis et placés à l'Académie en qualité d'étrangers.

Le poëte chanta pendant un quart d'heure des strophes à la manière de Pindare. Rien de si beau, rien de si surprenant ; c'était Pétrarque, Milton, Rousseau; c'était Pindare lui-même. J'étais bien aise de l'avoir entendu : j'allai lui faire ma visite le

lendemain : sa connaissance m'en fit faire d'autres ; je trouvai les sociétés de Sienne charmantes ; il n'y a pas de parties de jeu qui ne soient précédées par une conversation littéraire : chacun lit sa petite composition ou celle d'un autre, et les dames s'en mêlent aussi bien que les hommes : du moins c'était ainsi de mon temps ; je ne sais pas si la galanterie n'y a pas obtenu la préférence exclusive, comme dans tout le reste de l'Italie.

Curieux de parcourir la Toscane, je pris, en partant de Sienne, la route de ce pays marécageux que l'on appelle *les Maremmes*. Ce pays, que peu de voyageurs vont voir, est assez intéressant par sa position, et par les vestiges qu'on y voit encore des monuments des Étrusques, et du paganisme qui était leur religion.

J'entrai ventre à terre dans des catacombes ; je les parcourus à l'aide de torches de cire jaune : j'en sortis enfin, Dieu merci, et je me promis bien de n'y plus retourner.

Ce que je vis avec plus de plaisir et sans danger, ce fut des coquilles entassées sur ces hautes montagnes, qui avaient au moins une demi-lieue d'élévation, du niveau de la Méditerranée à leur sommet ; et, à la nuit tombante, je me trouvai aux portes de Pise, où j'allai me loger à l'hôtel de la poste.

Pise est un pays fort intéressant : l'Arno, qui traverse la ville, est plus navigable qu'il ne l'est à Florence ; et le canal de communication entre cette rivière et le port de Livourne procure à l'État des avantages considérables.

Je ne devais rester à Pise que quelques jours, et j'y passai trois ans consécutifs. Je m'amusai, les premiers jours de mon arrivée, à examiner les curiosités qui en méritaient la peine : la cathédrale, très-riche en marbres et peintures ; le clocher singulier qui penche extrêmement en dehors, et paraît droit en dedans ; le cimetière, environné d'un superbe portique, et contenant une terre imprégnée de sels alcalis ou calcaires, qui en vingt-quatre heures de temps réduit les cadavres en cendre. Mais je commençais à m'ennuyer, car je ne connaissais personne.

En me promenant un jour du côté du château, je vis une grande porte cochère, et des carrosses arrêtés, et du monde qui y entrait. Je regarde en dedans, je vois une cour très-vaste, un jardin au bout, et quantité de personnes assises sous une espèce

de berceau. Je m'informe. « Cette assemblée que vous voyez là, me dit-on, est une colonie des Arcades de Rome, appelée la *Colonia Alfea*, la colonie d'Alphée, fleuve très-célèbre en Grèce, qui arrosait l'ancienne Pise, en Aulide. »

Je demande si je pouvais en jouir. «Très-volontiers, répond le portier. » Tout le monde me regardait, et paraissait curieux de savoir qui j'étais : l'envie me prit de les contenter. L'homme qui m'avait placé n'était pas loin de ma chaise ; je l'appelle, et je le prie d'aller demander au chef de l'assemblée s'il était permis à un étranger d'exprimer en vers la satisfaction qu'il venait d'éprouver. Le chef annonce ma demande à haute voix, et l'assemblée y consent.

J'avais dans ma tête un *sonnet* que j'avais composé dans ma jeunesse, dans une pareille occasion; je changeai à la hâte quelques mots qui pouvaient regarder le local; je débitai mes quatorze vers avec ce ton et ces inflexions de voix qui relèvent les sentiments et la rime. Le sonnet paraissait avoir été fait sur-le-champ; il fut extrêmement applaudi. Je ne sais si la séance devait durer davantage; mais tout le monde se leva, et tout le monde vint autour de moi.

Voilà bien des connaissances entamées, voilà bien des sociétés à choisir : celle de M. Fabri fut pour moi la plus utile et la plus agréable. Il était chancelier de la juridiction de l'ordre de Saint-Étienne, et il présidait, sous le titre pastoral de *gardien*, l'assemblée des Arcades.

Je vis par la suite tous les bergers d'Arcadie que j'avais vus rassemblés : je dînais chez les uns, je soupais chez les autres : les Pisans sont très-officieux envers les étrangers : ils conçurent pour moi de l'amitié, de la considération; je m'étais annoncé comme avocat de Venise ; j'avais conté une partie de mes aventures; ils voyaient que j'étais un homme sans emploi, mais susceptible d'en avoir; ils me proposèrent de reprendre la robe que j'avais quittée; ils me promirent des clients et des livres; tout licencié étranger pouvait exercer ses fonctions au barreau de Pise; j'entrepris hardiment l'exercice d'avocat civil et d'avocat criminel.

Les Pisans me tinrent parole en tout, et j'eus le bonheur de

les contenter. Je travaillais jour et nuit ; j'avais plus de causes que je n'en pouvais soutenir : ils me payaient mes consultations, et nous étions tous contents.

Pendant que mes affaires allaient au mieux, et que mon cabinet florissait de manière à inspirer de la jalousie à mes confrères, le diable fit venir à Pise une troupe de comédiens : je ne pus m'empêcher d'aller les voir ; la démangeaison me prit de leur donner quelque chose du mien ; ils étaient trop médiocres pour que je leur confiasse une pièce de caractère ; je leur abandonnai ma comédie à canevas, intitulée les *Cent quatre Accidents arrivés dans la même nuit;* et ce fut dans cette occasion que j'essuyai le désagrément que j'ai rapporté.

Mortifié de la chute de ma pièce, je me proposais de ne plus revoir les comédiens, de ne plus songer à la comédie ; je redoublai l'ardeur de mon travail juridique, et je gagnai trois procès dans le même mois.

Me voilà donc attaché de plus en plus à une profession qui me rapportait à la fois beaucoup d'honneur, beaucoup de plaisir, et un profit raisonnable.

Au milieu de mes travaux et de mes occupations, une lettre de Venise vint me distraire, et met tout mon sang et tous mes esprits en mouvement : c'était une lettre de Sacchi.

Ce comédien était de retour en Italie ; il me savait à Pise, il me demandait une comédie, et il m'envoyait même le sujet sur lequel il me laissait libre de travailler à ma fantaisie.

Quelle tentation pour moi ! Sacchi était un acteur excellent, la comédie avait été ma passion ; je sentis renaître dans mon individu l'ancien goût, le même feu, le même enthousiasme. Le sujet qu'on me proposait était le *Valet de deux maîtres.* Je voyais quel parti j'aurais pu tirer de l'argument de la pièce, et de l'acteur principal qui devait la jouer ; je mourais d'envie de m'essayer encore... Je ne savais comment faire... Allons encore pour cette fois... Mais non... mais oui... Enfin j'écris, je réponds, je m'engage..

Je travaillais le jour pour le barreau, et la nuit pour la comédie ; j'achève la pièce, je l'envoie à Venise : personne ne le sait ; il n'y avait que ma femme qui était dans le secret. Pendant que

je travaillais à ma pièce, je faisais fermer ma porte à la nuit tombante, et je n'allais pas passer les soirées au café des Arcades.

La première fois que j'y reparus, j'essuyai des reproches ; je m'excusai, sous prétexte d'affaires de cabinet. Ces messieurs étaient bien aises de me voir occupé ; mais ils ne voulaient pas que j'oubliasse l'amusement délicieux de la poésie.

M. Fabri arrive ; il est charmé de me voir ; il tire de sa poche un gros paquet, et me présente deux diplômes qu'il avait fait venir pour moi : l'un était la chartre qui m'agrégeait à l'Arcadie de Rome, sous le nom de Polisseno ; l'autre me donnait l'investiture des campagnes *Fégées*. Tous alors me saluèrent en chorus sous le nom de *Polisseno Fegcio*, et m'embrassèrent en qualité de leur compasteur et de leur confrère.

Nous sommes riches, comme vous voyez, mon cher lecteur, nous autres Arcadiens ; nous possédons des terres en Grèce : nous les arrosons de nos sueurs, pour y recueillir des branches de laurier ; et les Turcs y sèment du blé, y plantent des vignes, et se moquent de nos titres et de nos chansons.

Malgré mes occupations, je ne laissais pas de composer de temps en temps des sonnets, des odes, et d'autres pièces de poésie lyrique, pour les séances de notre Académie.

Mais les Pisans avaient beau être contents de moi, je ne l'étais pas ; je me rends justice, je n'ai jamais été bon poëte : je l'étais peut-être pour l'invention, le théâtre en est la preuve ; c'est de ce côté-là que mon génie s'est tourné.

Sacchi me fit part, quelque temps après, du succès de ma pièce. Le *Valet de deux Maîtres* était applaudi, était couru on ne pouvait pas davantage, et il m'envoya un présent auquel je ne m'attendais pas ; mais il me demandait encore une pièce, et il me laissait le maître du sujet ; il désirait cependant que ma dernière comédie n'étant fondée que sur le comique, celle-ci eût pour base une fable intéressante, susceptible de sentiments, et de tout le pathétique convenable à une comédie. J'imaginai donc cette pièce, connue en France comme en Italie sous le titre de l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. Le succès qu'a eu cette bagatelle ne se peut concevoir ; c'est elle qui m'a fait venir à Paris ; pièce heureuse pour moi, mais qui ne verra ja-

mais le jour tant que je vivrai, et qui n'aura jamais place dans mon Théâtre italien. Je sus par la suite combien son succès avait été brillant, et je n'en fus pas étonné : mais quelle fut ma surprise lorsque je vis en arrivant en France cette pièce suivie, applaudie, portée aux nues sur le théâtre de la Comédie italienne ! Je m'étais lié avec un entrepreneur de spectacle, nommé Medebac.

« Si vous êtes décidé, me dit-il un jour, à quitter la Toscane ; si vous comptez revenir dans le sein de vos compatriotes, de vos parents et de vos amis, j'ai un projet à vous proposer, qui vous prouvera au moins le cas que je fais de votre personne et de vos talents. Il y a à Venise, continua-t-il, deux salles de comédie ; je m'engage d'en avoir une troisième, et de la prendre à bail pour cinq à six ans, si vous voulez me faire l'honneur de travailler pour moi. »

La proposition me parut flatteuse ; il ne fallait pas d'efforts pour me faire pencher du côté de la comédie. Je remerciai le directeur de la confiance qu'il avait en moi ; j'acceptai la proposition, nous fîmes nos conventions, et le contrat fut dressé sur-le-champ.

Avant que de quitter la Toscane, j'étais bien aise de revoir encore une fois la ville de Florence, qui en est la capitale.

Faisant mes visites et mes adieux aux personnes de ma connaissance, on me proposa d'aller à l'Académie des Apatistes. Elle ne ne m'était pas inconnue, mais il s'agissait de voir ce jour-là le *Sibillone*, amusement littéraire que l'on y donne de temps à autre, et que je n'avais pas encore vu.

Le *Sibillone*, ou la grande Sibylle, n'est qu'un enfant de dix à douze ans, que l'on place sur une chaire, au milieu de la salle de l'assemblée. Une personne prise au hasard, parmi le nombre des assistants, adresse une demande à cette jeune Sibylle : l'enfant doit sur-le-champ prononcer un mot ; c'est l'oracle de la prophétesse, c'est la réponse à la question proposée.

Ces réponses, ces oracles donnés par un écolier, sans même avoir le temps de la réflexion, n'ont pas, pour l'ordinaire, de sens ; mais il se trouve à côté de la tribune un académicien qui, se levant de son siége, soutient que le *Sibillone* a très-bien répondu,

et se propose de donner à l'instant l'interprétation de l'oracle.

Pour faire connaître au lecteur jusqu'où peut aller l'imagination et la hardiesse d'un esprit italien, je vais rendre compte de la question, de la réponse et de l'interprétation dont je fus témoin.

Le demandeur, qui était un étranger comme moi, pria la Sibylle de vouloir bien lui dire : « Pourquoi les femmes pleurent plus souvent et plus facilement que les hommes ? » La Sibylle, pour toute réponse, prononce le mot *paille ;* et l'interprète, adressant la parole à l'auteur de la question, soutient que l'oracle ne pouvait être ni plus décisif ni plus satisfaisant.

Ce savant académicien, qui était un abbé d'environ quarante ans, gros et gras, ayant une voix sonore et agréable, parla pendant trois quarts d'heure. Il fit l'analyse des plantes légères ; il prouva que la paille surpassait les autres en fragilité ; il passa de la paille à la femme ; il parcourut avec autant de vitesse que de clarté une espèce d'essai anatomique du corps humain. Il détailla la source des larmes dans les deux sexes. Il prouva la délicatesse des fibres dans l'un, la résistance dans l'autre. Il finit par flatter les dames qui étaient assistantes, en donnant les prérogatives de la sensibilité à la faiblesse, et se garda bien de parler des pleurs de commande.

J'avoue que cet homme me surprit. On ne peut pas employer plus de science, plus d'érudition, plus de précision, dans une matière qui n'en paraissait pas susceptible.

En rentrant ce même jour chez moi, je trouvai la lettre de voiture que j'attendais de Pise ; mes coffres étaient à la douane de Florence ; j'allai le lendemain les faire expédier pour Bologne, et je ne tardai pas à les suivre, pour me rendre à Venise.

DEUXIÈME PARTIE.

DEPUIS SON RETOUR A VENISE JUSQU'A SON ARRIVÉE EN FRANCE.

J'y avais donné trois pièces nouvelles depuis mon retour, sans qu'aucune critique vînt interrompre ma tranquillité ; mais pendant la neuvaine de Noël il y eut des personnes désœuvrées qui, étant privées de l'amusement des spectacles, firent paraître quelques brochures contre l'auteur et contre les comédiens. On ne disait rien contre ma première pièce, qui était tombée ; au contraire, la critique frappait plutôt sur mon pays que sur mon ouvrage : on prétendait que la comédie d'*Antoinet le Gentil* était bonne, mais trop vraie et trop piquante, et on me condamnait seulement de l'avoir exposée à Venise.

A l'égard des deux autres, on trouvait que dans l'*Homme prudent* il y avait autant de ruse que de prudence ; on condamnait le rôle de Pancrace dans les *Deux Jumeaux vénitiens :* il y avait dans ces critiques du bon et du mauvais, des raisons et des torts, quelques mots piquants compensés par des éloges, et de l'encouragement ; et je ne pouvais pas en être fâché.

Mais c'était à la troupe de Medebac qu'on en voulait davantage ; on l'appelait *la troupe des baladins*, et les propos étaient d'autant plus méchants qu'ils étaient fondés sur quelque vérité. Madame Medebac était fille d'un danseur de corde. Brighella, son oncle, avait été Paillasse, et le Pantalon avait épousé la belle-sœur du chef de ces voltigeurs. Cette famille cependant, quoique élevée dans un état périlleux et décrié, vivait dans la plus exacte régularité pour les mœurs, et n'avait manqué ni d'instruction ni d'éducation.

Medebac, bon comédien, ami et compatriote de ces bonnes gens, voyant que plusieurs d'entre eux avaient des dispositions pour la comédie, les conseilla de changer d'état ; il fut écouté, Medebac les forma : les nouveaux comédiens firent des progrès rapides, et parvinrent en très-peu de temps à tenir tête aux com-

pagnies les plus anciennes et les plus accréditées en Italie. Méritait-elle, cette troupe devenue habile et toujours honnête, qu'on lui reprochât sa première profession ? C'était de la méchanceté toute pure, c'était la jalousie de ses rivaux, c'étaient les autres spectacles de Venise qui la craignaient, et, ne pouvant pas la détruire, avaient la bassesse de la mépriser.

Pendant que je travaillais sur d'anciens fonds de la comédie italienne, et que je ne donnais que des pièces, partie écrite et partie à canevas, on me laissait jouir en paix des applaudissements du parterre ; mais aussitôt que je m'annonçai pour auteur, pour inventeur, pour poëte, les esprits se réveillèrent de leur léthargie, et me crurent digne de leur attention et de leurs critiques.

Mes compatriotes, habitués depuis si longtemps aux farces triviales et aux représentations gigantesques, devinrent tout d'un coup censeurs rigides de mes productions ; ils faisaient retentir dans les cercles les noms d'Aristote, d'Horace et de Castelvetro ; et mes ouvrages faisaient la nouvelle du jour.

Je pourrais me passer de rappeler aujourd'hui ces disputes verbales que le vent emportait, et que mes succès étouffaient : mais je suis bien aise d'en faire mention, pour prévenir mes lecteurs de ma façon de penser sur les préceptes de la comédie, et sur la méthode que je m'étais proposée dans l'exécution.

Les unités requises pour la perfection des ouvrages théâtrals furent de tout temps des sujets de discussion parmi les auteurs et les amateurs.

Les censeurs de mes pièces de caractère n'avaient rien à me reprocher à l'égard de l'unité d'action, rien non plus sur celle du temps ; mais ils prétendaient que j'avais manqué à l'unité du lieu.

L'action de mes comédiens se passait toujours dans la même ville ; les personnages n'en sortaient point : ils parcouraient, il est vrai, différents endroits, mais toujours dans l'enceinte des mêmes murs ; et je crus et je crois encore que de cette manière l'unité du lieu était suffisamment observée.

Dans tous les arts, dans toutes les découvertes, l'expérience a toujours précédé les préceptes : les écrivains ont donné par la suite une méthode à la pratique de l'invention, mais les auteurs modernes ont toujours eu le droit d'interpréter les anciens.

Pour moi, ne trouvant pas dans la Poétique d'Aristote ni dans celle d'Horace le précepte clair, absolu et raisonné de la rigoureuse unité de lieu, je me suis fait un plaisir de m'y conformer toutes les fois que j'en ai cru mon sujet susceptible; mais je n'ai jamais sacrifié une comédie qui pouvait être bonne à un préjugé qui aurait pu la rendre mauvaise.

Les Italiens n'auraient jamais été si rigides envers moi, et encore moins pour mes premières productions, s'ils n'eussent pas été provoqués par le zèle mal entendu de mes partisans.

Ceux-ci faisaient monter le mérite de mes pièces trop haut, et les gens instruits ne condamnaient que le fanatisme.

Les disputes s'échauffèrent davantage à l'égard de ma dernière pièce. Mes athlètes soutenaient que l'*Honnête fille* était une comédie sans défauts, et les rigoristes trouvaient que j'avais mal choisi le *protagoniste*.

Je demande pardon à mes lecteurs si j'ose me servir ici d'un mot grec qui doit être connu, mais qui n'est guère usité : ce mot ne se trouve ni dans les dictionnaires français, ni dans les dictionnaires italiens. Cependant des auteurs célèbres de ma nation s'en sont servis et s'en servent communément. Castelvetro, Crescimbeni, Gravina, Quadriò, Muratori, Maffei, Metastasio, et tant d'autres, ont employé le terme de *protagoniste*, pour dire le sujet principal de la pièce. Vous voyez l'utilité de ce grécisme qui renferme la valeur de six mots; et je demande la permission d'en faire usage pour éviter la monotonie d'une phrase qui, dans le cours de mon ouvrage, pourrait devenir ennuyeuse.

Je voulais commencer par flatter ma patrie, pour laquelle je travaillais : le sujet était neuf, agréable, national. Je proposais à mes spectateurs un modèle à imiter. Quand je parle de la vertu, je n'entends pas cette vertu héroïque, touchante par ses désastres et larmoyante par sa diction. Ces ouvrages, auxquels on donne en France le titre de *drames*, ont certainement leur mérite; c'est un genre de représentation théâtrale entre la comédie et la tragédie. C'est un amusement de plus fait pour les cœurs sensibles; les malheurs des héros tragiques nous intéressent de loin, mais ceux de nos égaux doivent nous toucher davantage.

La comédie, qui n'est qu'une imitation de la nature, ne se re-

fuse pas aux sentiments vertueux et pathétiques, pourvu qu'elle ne soit pas dépouillée de ces traits comiques et saillants qui forment la base fondamentale de son existence.

Dieu me garde de la folle prétention de m'ériger en précepteur! Je fais part à mes lecteurs du peu que j'ai appris, du peu que je sais; et dans les livres les moins estimés on trouve toujours quelque chose qui mérite attention.

Il y avait longtemps que je regardais avec étonnement ces êtres singuliers que l'on appelle en Italie *sigisbées,* et qui sont les martyrs de la galanterie, et les esclaves des fantaisies du beau sexe.

La pièce dont je vais rendre compte les regarde particulièrement; mais je ne pouvais pas afficher la *Sigisbeature*, pour ne pas irriter d'avance la nombreuse société des galants; et je cachai la critique sous le manteau de deux personnages vertueux qui font contraste avec les ridicules.

Dona Éléonora, d'une naissance illustre, mais d'une fortune médiocre, avait épousé un gentilhomme napolitain fort riche, mais qui, ayant eu le malheur de tuer un homme en duel, s'était sauvé à Bénévent; et tous ses biens avaient été confisqués.

La femme, qui n'avait apporté en dot que de la noblesse, était fort mal à son aise; son mari lui demandait des secours, et le procès qu'elle avait entamé contre le fisc ne finissait pas.

Elle est d'une sagesse admirable, et d'une délicatesse sans égale; elle doit le loyer de son hôtel, et se défait de quelques bijoux pour s'en acquitter; mais son procureur arrive un instant après, et, sous prétexte des frais de la procédure, il lui emporte jusqu'au dernier sou.

Don Rodrigue, d'une des premières familles du royaume de Naples, avait beaucoup de considération et beaucoup d'attachement pour dona Éléonora. Cet homme respectable, qui connaissait la délicatesse de dona Éléonora, cherchait des prétextes pour lui procurer des secours. Cependant les dames de la ville, qui avaient chacune leur sigisbée, croient absolument que don Rodrigue est celui de dona Éléonora : elles sont curieuses de savoir comment elle se conduit dans l'absence de son mari, et elles vont lui rendre visite avec leurs cavaliers.

On voit dans cette scène le mari de l'une être le sigisbée de

l'autre, et leur satisfaction mutuelle; on entend les propos de cette espèce de galanterie, et on peut se former quelque idée du ton de ces conversations.

Mais c'est dans les tête-à-tête qu'on en apprend davantage : je ne rapporterai qu'un seul trait que j'avais copié d'après nature, et qui se trouve dans la scène septième du premier acte.

Une dame mariée se plaint devant son sigisbée que son laquais lui a manqué de respect; le cavalier dit qu'il faut le punir : « C'est à vous, reprend la dame, à me faire obéir et à me faire respecter de mes domestiques. »

La brièveté que je suis forcé d'employer dans mes extraits ne me permet pas de m'étendre sur cette partie épisodique de la pièce, et il faut aller au dénoûment.

Le mari de dona Éléonora meurt de maladie à Bénévent; les dames curieuses ne manquent pas d'aller chez la veuve avec leurs sigisbées, sous prétexte de compliment. Il n'y a point de portier, les domestiques sont occupés : les dames montent, les cavaliers leur donnent le bras; ils entrent sans se faire annoncer: la maîtresse de la maison est surprise; beaucoup d'excuses, beaucoup de sensibilité affectée d'une part; beaucoup de réserve de l'autre. Don Rodrigue arrive; voilà la compagnie galante en mouvement : des signes, des coups de coude, des sourires malins.

Dona Éléonora, fatiguée, ennuyée, demande la permission de se retirer: « C'est juste, c'est juste, disent ses bonnes amies. » La pauvre dame est dans le chagrin, c'est à don Rodrigue à la consoler: la veuve en est piquée; elle prie don Rodrigue de la laisser en liberté. Celui-ci fait voir une lettre du défunt qui lui recommande sa femme, et le prie, si la dame y consent, de le remplacer : les dames et les cavaliers encouragent la veuve; elle demande une année de temps pour se déterminer : don Rodrigue est content; les galants se moquent du retard, et la pièce finit.

Cette pièce fut extrêmement applaudie; elle eut quinze représentations de suite, et fit la clôture de l'automne.

Je m'attendais à des murmures, à des plaintes; mais au contraire les femmes sages riaient des femmes galantes, et celles-ci faisaient tomber le ridicule sur les imitatrices de dona Éléonora, qu'elles appelaient des sauvages.

Je fus attaqué cependant sur une anecdote que je n'ai pas insérée dans l'extrait de la comédie, pour ne pas l'allonger.

Un jeune cavalier voulait être le sigisbée de dona Éléonora ; on se moquait de lui dans les sociétés ; il parie une montre d'or qu'il parviendra à la gagner : ces propos lui causent une dispute avec don Rodrigue ; le jeune étourdi lui envoie un cartel dont voici la réponse, qui est le sujet de la critique :

« Toutes les lois, monsieur, me défendent d'accepter votre « défi : s'il n'y avait que des punitions à craindre, je m'expose« rais à les subir pour vous prouver mon courage ; mais le dés« honneur attaché au crime du duelliste m'empêche de me ren« dre à un endroit marqué. J'ai une épée à mon côté pour me « défendre et pour repousser les insultes, et vous me trouverez « toujours prêt à vous répondre partout où vous aurez l'audace « de me provoquer. Je suis, etc. »

L'auteur de la critique soutenait que don Rodrigue manquait au point d'honneur, mais il n'osait pas se montrer ; et cette brochure anonyme disparut le lendemain de son apparition.

J'avais donné des pièces très-heureuses : aucune ne l'avait été comme la *Veuve rusée*, mais aucune n'essuya des critiques aussi fortes et aussi dangereuses.

Mes adversaires, ou ceux de mes comédiens, tentèrent un coup qui pouvait nous écraser tous également, si je n'eusse pas eu assez de courage pour soutenir la cause commune.

A la troisième représentation de la reprise de cette pièce, on vit paraître les affiches du théâtre Saint-Samuel, qui annonçaient une comédie nouvelle, intitulée l'*Ecole des Veuves*.

Quelqu'un m'avait dit que ce devait être la parodie de ma pièce. Point du tout, c'était ma Veuve elle-même : les quatre étrangers des mêmes nations, la même intrigue et les mêmes moyens.

Il n'y avait que le dialogue de changé, et ce dialogue était rempli d'invectives et d'insultes contre moi et contre mes comédiens.

Un acteur débitait quelques phrases de mon original, un autre ajoutait : *Sottises, sottises*. On répétait quelques bons mots, quelques plaisanteries de ma pièce ; on criait en chorus : *Bêtise, bêtise*.

Cet ouvrage n'avait pas coûté beaucoup de peine à l'auteur; il avait suivi mon plan et ma marche, et son style n'était pas plus heureux que le mien : cependant les applaudissements éclataient de tous les côtés; les sarcasmes, les traits satiriques étaient relevés par des risées, par des *bravos*, par des battements de mains réitérés. J'étais dans ma loge, couvert de mon masque; je gardais le silence, et j'appelais le public ingrat.

Mais j'avais tort; ce public conjuré contre moi n'était pas le mien.

Les trois quarts des spectateurs n'étaient composés que de gens intéressés à ma perte; nous avions affaire, Medebac et moi, à six autres spectacles dans la même ville. Chacun d'eux avait ses amis, ses adhérents, et la médisance ne manquait pas d'amuser les indifférents.

Je pris mon parti sur-le-champ; j'avais promis de ne pas répondre aux critiques; mais, pour cette fois-ci, il y aurait eu de la lâcheté de ma part si je n'eusse pas arrêté ce torrent, qui menaçait de me détruire.

Je rentre chez moi; je donne mes ordres pour que l'on soupe, qu'on aille se coucher, qu'on me laisse tranquille. Je m'enferme dans mon cabinet; je prends la plume avec dépit, et je ne la quitte que quand je me crois satisfait.

Je mis mon apologie en action; je composai un dialogue à trois personnages, sous le titre de *Prologue apologétique de la Veuve rusée*.

Je ne m'étendis pas sur l'inertie de l'ouvrage de mes ennemis; je tâchai d'abord de faire connaître l'abus dangereux de la liberté des spectacles, et la nécessité d'une police pour la décence théâtrale.

J'avais remarqué, dans cette méchante parodie, des propos qui devaient blesser la délicatesse de la république, à l'égard des étrangers. Le peuple de Venise se sert, par exemple, du mot *panimbruo*, pour insulter les protestants; c'est un mot vague, à peu près comme celui de huguenot en France ; et le gondolier de Milord, dans l'*École des Veuves*, traitait de *panimbruo* son maître; les autres étrangers n'étaient pas ménagés davantage, et j'étais sûr que mes observations ne pouvaient pas manquer le but que je m'étais proposé.

Après avoir soutenu l'intérêt de la société civile, je traitais ma cause; je prouvais l'injustice que je venais d'essuyer; je repoussais les critiques par des raisons, et je répondais par des réflexions honnêtes aux satires insultantes.

Mon ouvrage fait, je n'allai pas le présenter au gouvernement. J'évitai les conflits des juridictions et des protections; j'envoyai ma brochure à la presse, et j'adressai mes plaintes au public.

Je ne pouvais pas cacher mon projet; on le sut, on le craignit, on fit l'impossible pour m'empêcher de l'exécuter.

Medebac avait un protecteur du premier ordre de la noblesse, et dans les premières charges de l'État. Il aurait dû me favoriser : au contraire, il craignait que ma témérité ne causât ma perte et celle de son protégé : il me fit l'honneur de venir me voir; il me conseilla d'abord de retirer mon *Prologue*. Voyant que je résistais, il me confia que je courais risque de déplaire au suprême tribunal qui a la grande police de l'État.

J'étais ferme dans ma résolution, rien ne pouvait m'ébranler; je dis très-franchement à son excellence que mon ouvrage était à l'impression, que mon imprimeur devait être connu, et que le gouvernement était le maître de faire enlever mon manuscrit; mais que je partirais sur-le-champ pour le faire imprimer dans le pays étranger.

Ce seigneur fut étonné de ma fermeté : il me connaissait, il me fit la grâce de s'en rapporter à moi; il me prit par la main d'un air de confiance, et me laissa maître de ma volonté.

Le jour suivant, ma brochure parut. J'en avais fait tirer trois mille exemplaires; je les fis distribuer *gratis* à tous les cafés, à tous les *casins* de sociétés, aux portes des spectacles, à mes amis, à mes protecteurs, à mes connaissances. Voici le résultat de la peine que je m'étais donnée, voici mon triomphe :

L'*École des Veuves* fut supprimée sur-le-champ, et il parut, deux jours après, un arrêt du gouvernement qui ordonnait la censure des pièces de théâtre. Ma *Veuve rusée* alla son train avec plus d'éclat et plus d'affluence que jamais. Nos ennemis furent humiliés, et nous redoublâmes de zèle et d'activité.

Nous touchions à la fin du carnaval de 1749; nous allions à

merveille, et nous avions l'avantage sur tous les autres spectacles; mais après la bataille que j'avais soutenue, et la victoire que j'avais remportée, il me fallait un coup d'éclat pour couronner mon année. La méchanceté de mes ennemis m'avait trop occupé pour que je pusse exécuter le projet d'une clôture brillante que j'avais ébauchée. Je trouvai dans mon portefeuille une comédie dont je n'étais pas content; je ne voulais pas la hasarder. J'aurais mieux aimé remplir le reste du carnaval par des reprises. Medebac me fit voir que nous n'avions donné que deux nouveautés dans l'année; que le public, qui paraissait content de la défense de la *Veuve rusée*, ne serait peut-être pas assez discret pour nous pardonner la disette de nouveautés; et qu'il fallait absolument se garantir de ses reproches, et finir par une nouvelle comédie.

Je me rendis à ces réflexions, qui n'étaient pas mal fondées. Je donnai l'*Heureuse Héritière*, comédie en trois actes et en prose; elle tomba, comme je l'avais prévu; et comme le public oublie facilement ce qui l'a amusé, et ne pardonne pas quand il est ennuyé, nous allions fermer le spectacle avec désagrément.

Un autre événement bien plus fâcheux, et d'une conséquence plus dangereuse, vint nous troubler en même temps.

Darbes, ce Pantalon excellent, qui était un des soutiens de la troupe, fut demandé à la république de Venise par le ministre de Saxe, pour le service du roi de Pologne. Il devait partir incessamment, et il quitta la comédie sur-le-champ, pour ne s'occuper que de son voyage.

La perte était d'autant plus considérable qu'on ne connaissait pas de sujets capables de le remplacer; et nous vîmes, dans les jours gras, refuser les loges pour l'année suivante.

Piqué de mon côté de la mauvaise humeur du public, et ayant la présomption de valoir quelque chose, je fis le compliment de clôture pour la première actrice; et je lui fis dire en mauvais vers, mais très-clairement et très-positivement, que l'auteur qui travaillait pour elle et pour ses camarades s'engageait à donner, dans l'année suivante, seize pièces nouvelles.

Ces pièces furent: Le *Théâtre comique*, les *Femmes pointilleuses*, le *Café*, le *Menteur*, l'*Adulateur*, l'*Antiquaire*, *Pa-*

méla, l'*Homme de goût*, le *Joueur*, la *Feinte malade*, la *Femme prudente*, l'*Inconnue*, l'*Honnête Aventurier*, la *Femme changeante*, et les *Caquets*.

La dernière fut donnée pour la première fois le mardi gras, et elle fit la clôture du carnaval. Le concours fut si extraordinaire ce jour-là, que le prix des loges monta au triple et au quadruple; et les applaudissements furent si tumultueux, que les passants doutèrent si c'était l'effet de la satisfaction ou d'une révolte générale.

J'étais dans ma loge fort tranquille, entouré de mes amis qui pleuraient de joie. Une foule de monde vient me chercher, m'oblige de sortir, me porte et me traîne malgré moi à la Redoute, me promène de salle en salle, et me fait recueillir des compliments que j'aurais évités si je l'avais pu.

J'étais trop fatigué pour soutenir une pareille cérémonie; d'ailleurs, ne sachant pas d'où partait l'enthousiasme du moment, j'étais fâché que l'on mît cette pièce au-dessus de tant d'autres que j'aimais davantage.

Mais je démêlai peu à peu le vrai motif de cette acclamation générale : c'était le triomphe de mon engagement rempli.

J'étais épuisé de fatigue, mais le chagrin n'avait pas moins de part à ma situation : il faut tout dire, je ne dois rien cacher à mes lecteurs.

J'avais donné seize pièces dans le cours d'une année; le directeur ne les avait pas demandées, mais il n'en avait pas moins profité. Quel parti en avais-je tiré pour moi ? pas une obole au delà du prix convenu pour l'année. Cependant on ne vit pas de gloire; il ne me restait d'autre ressource que celle de l'impression de mes œuvres : mais qui l'aurait cru? Medebac s'y opposa, et quelques-uns de ses protecteurs lui donnaient raison.

Cet homme me contestait les droits d'auteur, sous prétexte d'avoir acheté mes ouvrages. Je cédai mes prétentions, et je me contentai de la permission de faire imprimer chaque année un seul volume de mes comédies; mais je n'attendis que la fin de la cinquième année pour le remercier.

Je donnai donc les manuscrits de quatre de mes pièces au libraire, et ce fut Antoine Bettinelli qui entreprit la première

édition de mon Théâtre, et en publia le premier volume en l'année 1751, à Venise.

La troupe de mes comédiens devait aller passer le printemps et l'été à Turin; je suivis la troupe à mes frais, et ayant l'intention de passer à Gênes, j'amenai ma chère compagne avec moi.

Je ne connaissais pas Turin; je le trouvai délicieux. L'uniformité des bâtiments dans les rues principales produit un coup d'œil charmant. Ses places, ses églises sont de toute beauté. La citadelle est une promenade superbe; il y a de la magnificence et du goût dans les habitations royales, soit à la ville, soit à la campagne. Les Turinois sont fort honnêtes et fort polis; ils tiennent beaucoup aux mœurs et aux usages des Français; ils en parlent la langue familièrement; et, voyant arriver chez eux un Milanais, un Vénitien ou un Génois, ils ont l'habitude de dire: C'est un Italien.

Les comédiens donnaient mes pièces à Turin; elles étaient suivies, elles étaient même applaudies; mais il y avait des êtres singuliers qui disaient à chacune de mes nouveautés: *C'est bon, mais ce n'est pas du Molière;* on me faisait plus d'honneur que je ne méritais: je n'avais jamais eu la prétention d'être mis en comparaison avec l'auteur français; et je savais que ceux qui prononçaient un jugement si vague et si peu motivé n'allaient au spectacle que pour parcourir les loges et y faire la conversation.

Je connaissais Molière, et je savais respecter ce maître de l'art aussi bien que les Piémontais; et l'envie me prit de leur en donner une preuve qui pût les en convaincre.

Je composai sur-le-champ une comédie en cinq actes et en vers, sans masques et sans changements de scènes, dont le titre et le sujet principal étaient Molière lui-même.

Deux anecdotes de sa vie privée m'en fournirent l'argument. L'une est son mariage projeté avec Isabelle, qui était la fille de la Béjart; et l'autre, la défense de son *Tartufe*. Ces deux faits historiques se prêtent l'un à l'autre si bien, que l'unité de l'action est parfaitement observée.

Les imposteurs de Paris, alarmés contre la comédie de Molière, savaient que l'auteur avait envoyé au camp où était

Louis XIV, pour obtenir la permission de la jouer, et ils craignaient que la révocation de la défense ne lui fût accordée.

J'employai dans ma pièce un homme de leur classe, appelé *Pirlon*, hypocrite dans toute l'étendue du terme, qui s'introduit dans la maison de l'auteur, découvre à la Béjart l'amour de Molière pour sa fille, qu'elle ignorait encore, et l'engage à quitter son camarade et son directeur; en fait autant avec Isabelle, lui faisant regarder l'état de comédienne comme le chemin de la perdition, et tâche de séduire la Forêt, leur suivante, qui, plus adroite que ses maîtresses, joue celui qui voulait la jouer, le rend amoureux, et lui ôte son manteau et son chapeau pour en régaler Molière, qui paraît sur la scène avec les hardes de l'imposteur.

J'eus la hardiesse de faire paraître dans ma pièce un hypocrite bien plus marqué que celui de Molière; mais les faux dévots avaient beaucoup perdu de leur ancien crédit en Italie.

Pendant le dernier entr'acte de ma comédie, on joue le *Tartufe* de Molière sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne; tous les personnages de ma pièce paraissent au cinquième acte pour faire compliment à Molière; Pirlon, caché dans un cabinet où il attendait la Forêt, sort malgré lui à la vue de tout le monde, et essuie tous les sarcasmes qu'il avait mérités; et Molière, pour comble de bonheur et de joie, épouse Isabelle en dépit de sa mère, qui aspirait à la conquête de celui qui allait devenir son gendre.

Il y a dans la pièce beaucoup de détails de la vie de Molière. Le personnage de Valerio n'est autre chose que Baron, comédien de la troupe de Molière; Léandre est la copie de Chapelle, ami de l'auteur, et très-connu dans son histoire; et le comte Lasca est un de ces Piémontais qui jugeaient les pièces sans les avoir vues, et mettaient maladroitement l'auteur vénitien en comparaison avec l'auteur français, c'est-à-dire l'écolier avec le maître.

Cet ouvrage est en vers; j'avais fait des tragi-comédies en vers blancs, mais c'est la première comédie que je composai en vers rimés.

Comme il s'agissait d'un auteur français qui avait beaucoup écrit dans ce style, il fallait l'imiter; et je ne trouvai que les vers

appelés *martelliani* qui approchassent des *alexandrins ;* j'ai parlé de cette versification dans la première partie de mes Mémoires.

Ma pièce achevée et les rôles distribués, j'en fis faire deux répétitions à Turin. Je partis pour Gênes sans la voir représenter. Mes comédiens et quelques-uns de la ville étaient instruits de l'allégorie du comte Lasca ; je les avais chargés de m'en donner des nouvelles, et je sus, quelques jours après, que la pièce avait eu grand succès, que l'original de la critique avait été reconnu, et qu'il avait été d'assez bonne foi pour avouer qu'il l'avait méritée.

Je me ressentais encore et je me suis ressenti toujours du travail des seize comédies : j'avais besoin de changer d'air, et j'allai rejoindre mes comédiens à Bologne.

Arrivé dans cette ville, je vais dans un café qui est en face de l'église de Saint-Pétrone ; j'entre, personne ne me connaît. Arrive, quelques minutes après, un seigneur du pays, qui, adressant la parole à une table entourée de cinq à six personnes de sa connaissance, leur dit, en bon langage bolonais : *Mes amis, savez-vous la nouvelle?* On lui demande de quoi il s'agit : *C'est,* dit-il, *que Goldoni vient d'arriver.*

Cela m'est égal, dit l'un. *Qu'est-ce que cela nous fait?* dit un autre. Le troisième répond plus honnêtement : *Je le verrai avec plaisir. Ah, la belle chose à voir!* disent les deux premiers. *C'est,* répond l'autre, *l'auteur de ces belles comédies...* Il est interrompu par un homme qui n'avait pas encore parlé, et qui crie tout haut : *Oui, oui, grand auteur, magnifique auteur, qui a supprimé les masques, qui a ruiné la comédie...* Dans cet instant le docteur Fiume arrive, et dit en m'embrassant : *Ah, mon cher Goldoni! soyez le bien arrivé.*

Celui qui avait marqué l'envie de me connaître s'approche de moi, et les autres défilent un à un sans rien dire.

Cette petite scène m'amusa beaucoup. Je vis avec plaisir le docteur, qui avait été quelques années auparavant mon médecin : je fis des politesses à l'honnête Bolonais qui avait quelque bonne opinion de moi, et nous allâmes tous ensemble chez M. le marquis d'Albergati Capacelli, sénateur de Bologne.

Ce seigneur, très-connu dans la république des lettres par ses

traductions de plusieurs tragédies françaises, par de bonnes comédies de sa façon, et encore plus par le cas qu'en faisait M. de Voltaire, avait, indépendamment de sa science et de son génie, les talents les plus heureux pour l'art de la déclamation théâtrale; et il n'y avait pas en Italie de comédiens ni d'amateurs qui jouassent comme lui les héros tragiques, et les amoureux dans la comédie.

Il faisait les délices de son pays, tantôt à Zola, tantôt à Medicina, ses terres; il était secondé par des acteurs et des actrices de sa société, qu'il animait par son intelligence et par son expérience : j'eus le bonheur de contribuer à ses plaisirs, ayant composé cinq pièces pour son théâtre, dont je rendrai compte à la fin de cette seconde partie.

M. d'Albergati eut toujours beaucoup de bonté et d'amitié pour moi; j'étais logé chez lui toutes les fois que j'allais à Bologne, et il ne m'a pas oublié dans notre éloignement actuel, m'ayant adressé une de ses comédies, précédée d'une épître charmante et très-honorable pour moi.

Arrivé à la neuvaine de Noël de l'année 1751, c'était le temps de faire ressouvenir Medebac que nous touchions à la fin de notre engagement, et de le prévenir qu'il ne comptât pas sur moi pour l'année suivante.

Je lui en parlai à l'amiable, sans formalité; il me répondit très-poliment qu'il en était fâché, mais que j'étais le maître de mes volontés; il fit cependant son possible pour m'engager à rester avec lui, il me fit parler par plusieurs personnes; mais mon parti était pris, et pendant les dix jours de relâche je m'arrangeai avec son excellence Vendramini, noble vénitien, et propriétaire du théâtre Saint-Luc.

Plus tard, je passai du théâtre Saint-Ange à celui de Saint-Luc: il n'y avait pas là de directeur; les comédiens partageaient la recette, et le propriétaire de la salle, qui jouissait du bénéfice des loges, leur faisait des pensions à proportion du mérite ou de l'ancienneté.

C'était à ce patricien que j'avais affaire; c'était à lui que je remettais mes pièces, qui m'étaient payées sur-le-champ, et avant la lecture : mes émoluments étaient presque doublés. J'avais li-

berté entière de faire imprimer mes ouvrages, et point d'obligation de suivre la troupe en terre ferme : ma condition était devenue beaucoup plus lucrative, et infiniment plus honorable.

Mais y a-t-il dans le monde d'états heureux qui ne soient accompagnés de quelque désagrément? La première actrice de la troupe touchait à l'âge de cinquante ans. On venait de recevoir une Florentine charmante, mais c'était pour l'emploi de seconde; et je courais le risque d'être obligé de donner les rôles de charge à la jeune, et ceux d'amoureuse à la surannée.

Madame Gandini, qui était la première, avait assez de bon sens pour se rendre justice; mais son mari déclara hautement qu'il ne soufffrirait pas qu'on fît aucun tort à sa femme; et le propriétaire du théâtre, qui avait le droit de parler en maître, n'osait pas renvoyer deux anciens personnages qui avaient été très-utiles à la compagnie.

La troupe devait aller passer le printemps et l'été à Livourne; je comptais rester à Venise, et mon premier soin fut celui de mon édition. Le libraire Bettinelli avait publié les deux premiers volumes de mon théâtre; j'allai donc lui porter le manuscrit du troisième. Mais quel fut mon étonnement lorsque cet homme flegmatique me dit tout bonnement, et d'un sang-froid glacial, qu'il ne pouvait plus recevoir de moi mes originaux; qu'il les tenait de la main de Medebac, mon ancien directeur, et que c'était pour le compte de ce comédien qu'il allait continuer l'édition!

Revenu de ma surprise, et faisant succéder le calme à l'indignation : « Mon ami, lui dis-je, prenez-y garde, vous n'êtes pas riche, vous avez des enfants; n'allez pas vous perdre, ne me forcez pas à vous ruiner. » Il insiste.

Bettinelli, à qui j'avais consenti, trop légèrement peut-être, qu'on donnât le privilége de l'impression de mes œuvres, avait été gagné par de l'argent; et j'avais à combattre contre le directeur, qui me disputait la propriété de mes pièces, et contre le libraire, qui était en possession de la faculté de les publier.

J'aurais gagné sans doute mon procès, mais il fallait plaider, et la chicane est la même partout. Je pris le parti le plus court; j'allai à Florence sur-le-champ; je recommençai une nouvelle édition; je laissai Medebac et Bettinelli en liberté d'en faire une

à Venise, mais je publiai un *prospectus* qui les terrassa l'un et l'autre, car je proposais des changements et des corrections.

Je fus adressé à Florence à M. Paperini, imprimeur très-accrédité et très-honnête homme; et, dans le mois de mai de l'année 1753, nous mîmes le premier volume sous presse. Cette heureuse édition de dix volumes in-8°, faite par souscription et à mes frais, fut portée à dix-sept cents exemplaires, et à la publication du sixième volume elle était remplie.

J'avais cinq cents souscripteurs à Venise, et on avait défendu l'entrée de mon édition dans les États de la république : cette proscription de mes œuvres dans ma patrie paraîtra singulière, mais c'était une affaire de commerce. Bettinelli avait trouvé des protecteurs pour faire valoir son privilége exclusif, et le corps des libraires lui prêtait la main, parce qu'il s'agissait d'une édition étrangère.

Cependant, malgré la défense et malgré les précautions de mes adversaires, toutes les fois qu'un de mes volumes sortait de la presse, il en partait cinq cents exemplaires pour Venise : on avait trouvé sur les rives du Pô un asile pour les déposer; une compagnie de nobles vénitiens allait chercher la contrebande aux confins, l'introduisait dans la capitale, et en faisait la distribution à la vue de tout le monde; car le gouvernement ne se mêlait pas d'une affaire qui était plus ridicule qu'intéressante.

Il faut revenir à l'année 1753, dont je m'étais éloigné pour ne pas interrompre la suite des trois Persanes.

Après la première de ces trois pièces orientales, j'en donnai une bourgeoise en trois actes et en prose, intitulée *la Cameriera brillante* : on emploie différemment en Italie l'adjectif *brillant*; c'est, en français, *la Soubrette femme d'esprit*.

La scène se passe dans une maison de campagne de Pantalon : ce négociant vénitien a deux filles; chacune a son amant : Flaminia aime Octave, qui a plus de noblesse que de fortune; et Clarisse aime Florinde, qui est un riche roturier : les deux sœurs, dont l'aînée est fort douce et la cadette fort vive, se disputent sur le mérite de leurs amants; et Argentine, qui est la femme de chambre de l'une et de l'autre, tâche de les apaiser, et s'engage à les contenter.

Argentine est aimée du maître de la maison ; elle lui fait faire tout ce qu'elle veut. Elle fait venir au logis les amants des deux demoiselles, malgré l'austérité du père ; elle les fait dîner avec lui malgré son avarice ; elle parvient à lui faire permettre qu'on joue la comédie chez lui, et l'oblige à y prendre lui-même un rôle.

C'est par cette comédie, dont Argentine avait composé le canevas, que les amours des deux filles de Pantalon se découvrent, et c'est par le manége de la femme de chambre que les deux maîtresses se marient.

La comédie était fort gaie, fort amusante : Argentine rendit son rôle avec esprit, avec vivacité ; elle fut fort applaudie. Mais les vers de l'*Épouse persane* avaient tourné la tête à tout le monde : le public demandait des vers, il fallait le contenter ; et je donnai, dans le carnaval suivant, *il Filosofo inglese* (le Philosophe anglais).

Au commencement de l'année 1754, je reçus une lettre de mon frère. Il y avait douze ans que je n'en avais eu de nouvelles ; il m'en donnait tout à la fois depuis la bataille de Véletri, où il s'était trouvé à la suite du duc de Modène, jusqu'au jour qu'il a trouvé bon de m'écrire.

Sa lettre était de Rome ; il s'était marié dans cette ville à la veuve d'un homme de robe. Il avait deux enfants, un garçon de huit ans, et une fille de cinq : sa femme était morte ; il s'ennuyait beaucoup dans un pays où les militaires n'étaient ni utiles ni considérés, et il désirait se rapprocher de son frère, et lui présenter les deux rejetons de la famille Goldoni.

Bien loin d'être piqué d'un oubli et d'un silence de douze années, je m'intéressai sur-le-champ à ces deux enfants, qui pouvaient avoir besoin de mon assistance : j'invitai mon frère à revenir chez moi ; j'écrivis à Rome pour qu'on lui fournît l'argent dont il pouvait avoir besoin ; et, dans le mois de mars de la même année, j'embrassai, avec une véritable satisfaction, ce frère que j'avais toujours aimé, et mes deux neveux, que j'adoptai comme mes enfants.

Ma mère, qui vivait encore, fut très-sensible au plaisir de revoir ce fils qu'elle ne comptait plus au nombre des vivants ; et ma femme, dont la bonté et la douceur ne se démentirent jamais,

reçut ces deux enfants comme les siens, et prit soin de leur éducation.

Entouré de ce que j'avais de plus cher, et content du succès de mes ouvrages, j'étais l'homme du monde le plus heureux; mais j'étais extrêmement fatigué. Je me ressentais encore du travail immense qui m'avait occupé pour le théâtre Saint-Ange ; et les vers auxquels j'avais maladroitement accoutumé le public me coûtaient infiniment plus que la prose.

Mes vapeurs m'attaquèrent avec plus de violence qu'à l'ordinaire. La nouvelle famille que j'avais chez moi me rendait la santé plus que jamais nécessaire, et la peur de la perdre augmentait mon mal. Il y avait dans mes accès autant de physique que de moral; tantôt c'était l'humeur exaltée qui échauffait l'imagination, tantôt c'était l'appréhension qui dérangeait l'économie animale : notre esprit tient si étroitement à notre corps, que sans la raison, qui est le partage de l'âme immortelle, nous ne serions que des machines.

Dans l'état où j'étais, j'avais besoin d'exercice et de distraction. Je pris le parti de faire un petit voyage, et j'amenai toute ma famille avec moi. Arrivé à Modène, je fus attaqué d'une fluxion de poitrine : tout le monde craignait pour moi, je ne craignais rien. Je m'étais bien tiré de ma maladie et de ma convalescence, mais je n'avais pas eu le temps de m'amuser. Mes comédiens étaient à Milan ; j'allai les rejoindre, toujours avec ma femme, mon frère et mes deux enfants; je ne craignais pas la dépense, mon édition allait au mieux, l'argent me venait de tous les côtés, et l'argent n'a jamais fait longue station chez moi.

On avait donné à Milan *l'Épouse persane;* elle avait eu le même succès qu'à Venise : j'étais comblé d'éloges, de politesses, de présents. Ma santé allait se rétablir, mes vapeurs s'étaient dissipées, je menais une vie délicieuse ; mais ce bonheur, ce bien-être, cette tranquillité, ne furent pas de longue durée.

Les comédiens du théâtre Saint-Luc avaient fait l'acquisition d'un excellent acteur appelé *Angeleri,* qui était de la ville de Milan, et qui avait un frère dans la robe, et des parents très-estimés dans la classe de la bourgeoisie. Cet homme était vaporeux, et j'avais eu à Venise plusieurs conversations avec lui sur les ex-

travagances de nos vapeurs. Je le rencontre à mon arrivée à Milan; je le trouve pire que jamais; il était combattu par l'envie de faire connaître la supériorité de son talent, et par la honte de paraître sur le théâtre de son pays. Il souffrait infiniment de voir ses camarades applaudis, et de n'avoir pas sa part des applaudissements du public. Ses vapeurs augmentaient tous les jours, et les entretiens que j'avais avec lui réveillaient les miennes.

Il cède enfin à la violence de son génie ; il s'expose au public, il joue, il est applaudi, il rentre dans la coulisse, et tombe mort dans l'instant.

La scène est vide, les acteurs ne paraissent point, la nouvelle se répand peu à peu ; elle parvient jusqu'à la loge où j'étais. O ciel! Angeleri est mort! mon camarade de vapeurs! Je sors comme un forcené; je vais sans savoir où j'allais. Je me trouve chez moi sans avoir vu le chemin que j'avais fait. Tout mon monde s'aperçoit de mon agitation, on m'en demande la cause; je crie à plusieurs reprises, *Angeleri est mort!* et je me jette sur mon lit.

Ma femme, qui me connaissait, tâcha de me tranquilliser, et me conseilla de me faire saigner. Je crois que j'aurais bien fait si j'avais suivi son conseil; mais, au milieu des fantômes qui m'étouffaient, je reconnaissais ma bêtise, et j'étais honteux d'y avoir succombé. Malgré la raison que je rappelais à mon secours, la révolution avait été si forte dans mon individu, qu'elle me coûta une maladie ; et j'eus plus de peine à guérir l'esprit que le corps.

Le docteur Baronio, qui était mon médecin, après avoir employé tous les secours de son art, me tint un jour un discours qui me guérit totalement. « Regardez votre mal, me dit-il, comme un enfant qui vient vous attaquer une épée nue à la main. Prenez-y garde, il ne vous blessera pas; mais si vous lui présentez la poitrine, l'enfant vous tuera. »

Je dois à cet apologue ma santé ; je ne l'ai jamais oublié. J'en ai eu besoin à tout âge ; ce maudit enfant me menace encore parfois, et il me faut faire des efforts pour le désarmer.

Pendant ma convalescence à Modène, et dans les intervalles de mes vapeurs à Milan, je ne perdis pas de vue mon théâtre. Je

revins à Venise avec assez de matériaux pour l'année comique 1754, et je fis l'ouverture par une pièce intitulée *la Villeggiatura* (la Partie de campagne).

Le libraire Pitteri de Venise se chargea, pour son compte, de cette édition in-8°, sous le titre de *Nouveau Théâtre de M. Goldoni*. Je fournis assez de matériaux pour un travail de six mois, et j'allai rejoindre mes comédiens, qui étaient allés passer le printemps à Bologne.

Arrivé au pont de Lago-Scuro, à une lieue de Ferrare, où l'on paye les droits de douane, j'avais oublié de faire visiter mon coffre, et je fus arrêté à la sortie du bourg.

J'avais une petite provision de chocolat, de café et de bougies. C'était de la contrebande; tout devait être confisqué. Il y avait une amende considérable à payer, et dans l'État de l'Église les publicains ne sont pas aisés.

Le commis ambulant, qui avait des sbires avec lui, trouve, en fouillant dans mon coffre, quelques volumes de mes comédies; il en fait l'éloge : ces pièces faisaient ses délices, il y jouait lui-même dans sa société. Je me nomme, et le commis enchanté, surpris, amadoué, me fait tout espérer.

S'il eût été seul, il m'aurait laissé partir sur-le-champ, mais les gardes n'auraient pas consenti de perdre leurs droits. Le commis fit recharger la malle, et me fit revenir à la douane du pont. Le directeur des fermes n'y était pas; mon protecteur alla le chercher lui-même à Ferrare : il revint au bout de trois heures, et apporta avec lui l'ordre de ma liberté, moyennant quelque petit argent pour les droits de mes provisions : je voulais récompenser le commis du service qu'il m'avait rendu; il refusa deux sequins que je le priais d'accepter, et même mon chocolat que je voulais partager avec lui.

Je ne fis donc que le remercier, que l'admirer; j'écrivis son nom dans mes tablettes; je lui promis un exemplaire de ma nouvelle édition : il accepta mon offre avec reconnaissance. Je remontai dans ma chaise, je repris ma route, et j'arrivai le soir à Bologne.

C'est dans cette ville, la mère des sciences, et l'Athènes de l'Italie, qu'on s'était plaint, quelques années auparavant, de ce

que ma réforme tendait à la suppression des quatre masques de la comédie italienne.

Les Bolonais tenaient plus que les autres à ce genre de comédie. Il y avait parmi eux des gens de mérite qui se plaisaient à composer des pièces à canevas; et des citoyens très-habiles les jouaient fort bien, et faisaient les délices de leur pays.

Les amateurs de l'ancienne comédie voyant que la nouvelle faisait des progrès si rapides, criaient partout qu'il était indigne à un Italien de porter atteinte à un genre de comédie dans lequel l'Italie s'était distinguée, et qu'aucune nation n'avait su imiter.

Mais ce qui faisait encore plus d'impression dans les esprits révoltés, c'était la suppression des masques, que mon système paraissait menacer : on disait que ces personnages avaient, pendant deux siècles, amusé l'Italie, et qu'il ne fallait pas la priver d'un comique qu'elle avait créé, et qu'elle avait si bien soutenu.

Les masques, chez les Grecs et les Romains, étaient des espèces de porte-voix qui avaient été imaginés pour faire entendre les personnages dans la vaste étendue des amphithéâtres. Les passions et les sentiments n'étaient pas portés dans ce temps-là au point de délicatesse que l'on exige actuellement : on veut aujourd'hui que l'acteur ait de l'âme, et l'âme sous le masque est comme le feu sous les cendres.

Voilà pourquoi j'avais formé le projet de réformer les masques de la comédie italienne, et de remplacer les farces par des comédies.

Mais les plaintes allaient toujours en augmentant; les deux partis devenaient dégoûtants pour moi, et je tâchai de contenter les uns et les autres : je me soumis à produire quelques pièces à canevas, sans cesser de donner mes comédies de caractère. Je fis travailler les masques dans les premières, j'employai le comique noble et intéressant dans les autres; chacun prenait sa part de plaisir; et, avec le temps et de la patience, je les mis tous d'accord, et j'eus la satisfaction de me voir autorisé à suivre mon goût, qui devint, au bout de quelques années, le goût le plus général et le plus suivi en Italie.

Je pardonnais aux partisans des comédiens à masques les

griefs dont ils m'avaient chargé : ce qui me choquait davantage, c'était des personnages qualifiés qui criaient vengeance contre moi, parce que j'avais ridiculisé la sigisbéature, et n'avais pas ménagé la noblesse.

Je n'avais pas envie de m'excuser à cet égard, et encore moins de me corriger; mais je faisais trop de cas du suffrage des Bolonais pour ne pas tâcher de convertir les mécontents, et de mériter leur estime.

J'imaginai une comédie dont l'argument était digne d'un pays où les arts, les sciences et la littérature étaient, plus que partout ailleurs, généralement cultivés.

Je pris pour sujet de ma pièce Térence l'Africain, comme j'avais fait quelques années auparavant du Térence français.

Cette comédie est une de mes favorites; elle me coûta beaucoup de peine, elle me procura beaucoup de satisfaction, elle mérita l'éloge général des Bolonais : pourrais-je lui refuser la préférence?

Dans le mois de mars de l'année 1756, je fus appelé à Parme par ordre de son altesse royale l'infant don Philippe.

Ce prince, qui entretenait une troupe française très-nombreuse et très-bien montée, voulait avoir aussi un opéra-comique italien. Il me fit l'honneur de me charger de trois pièces pour l'ouverture de ce nouveau spectacle.

Arrivé à Parme, on m'amena à Colorno, où était la cour; on me présenta à M. du Tillet, qui, n'étant alors qu'intendant général de la maison de S. A. R., parvint par la suite au grade de ministre d'État, et fut décoré du titre de marquis de Felino.

Ce brave et digne Français, plein d'esprit, de talents et de probité, me reçut avec bonté, me donna un très-joli appartement, me destina un couvert à sa table, et me renvoya, pour les renseignements, à M. Jacobi, qui était chargé de la direction des spectacles.

J'allai, le même jour, à la Comédie; c'était pour la première fois que je voyais les comédiens français; j'étais enchanté de leur jeu, et j'étais étonné du silence qui régnait dans la salle. Je ne me rappelle pas quelle était la comédie que l'on donnait ce jour-là; mais voyant, dans une scène, l'amoureux embrasser vivement

sa maîtresse, cette action, d'après nature, permise aux Français et défendue aux Italiens, me plut si fort, que je criai de toutes mes forces : *Bravo!*

Ma voix indiscrète et inconnue choqua l'assemblée silencieuse : le prince voulut savoir d'où elle partait ; on me nomma, et on pardonna la surprise d'un auteur italien. Cette escapade me valut une présentation générale au public. J'allai au foyer après le spectacle ; je me vis entouré de beaucoup de monde. Je jouis des délices de Colorno pendant quelque temps, et je me retirai à Parme ensuite, pour travailler avec tranquillité.

Je fis les trois pièces que l'on m'avait ordonnées. La première fut *la Buona Figliuola* (la Bonne Fille) ; la seconde avait pour titre, *il Festino* (le Bal bourgeois) ; et la troisième, *i Viaggiacoli ridicoli* (les Voyageurs ridicules).

Cette pièce fut extrêmement goûtée et applaudie. Voyons l'autre qui la suivit de près.

J'avais lu, étant à Parme, le *Mercure de France ;* c'était alors M. Marmontel qui le faisait, et cet auteur, très-connu dans la république des lettres, et secrétaire perpétuel de l'Académie française, rendait le *Mercure* très-amusant, et fort intéressant par ses contes moraux, pleins de goût et d'imagination.

Le Scrupule, ou l'*Amour mécontent de lui-même*, était un de ses contes qui me plaisaient le plus : je trouvais le sujet susceptible d'être mis au théâtre, et j'en fis une comédie, *la Vedova spiritosa* (la Veuve femme d'esprit), qui eut un succès très-brillant et très-suivi. Je n'en donnerai pas l'extrait, parce que les contes de M. Marmontel sont entre les mains de tout le monde.

Je m'étendrai peu sur la pièce suivante, qui, par raison de sa faiblesse, n'en mérite pas la peine : c'est *la Dona di governo* (la Gouvernante, ou plutôt la Femme de ménage.)

Il n'y a rien de si commun et rien de moins intéressant que ces espèces de servantes maîtresses qui trompent leurs maîtres pour entretenir leurs amants. La soubrette, qui était une assez bonne comédienne, crut se voir jouée elle-même dans son rôle ; elle avait quelques raisons peut-être pour le croire : sa mauvaise humeur la rendait maussade, ridicule ; et, soit par la faute du

fond ou par celle de l'exécution, la pièce tomba à la première représentation, et elle fut retirée sur-le-champ.

Dans le carême suivant, je reçus une lettre de Rome. Le comte *** se trouvait engagé à soutenir, dans cette capitale, le théâtre de Tordinona : il avait jeté les yeux sur moi; il me demandait des pièces pour ses comédiens, et m'invitait à y aller moi-même pour les diriger.

Je n'avais pas encore été à Rome : les conditions qu'on me proposait étaient très-honorables. Pouvais-je me refuser à une occasion si favorable et si avantageuse?

Je n'avais jamais hasardé mes ouvrages sans connaître les acteurs qui devaient les exécuter, et j'écrivis de nouveau pour être instruit du caractère et de l'aptitude des comédiens qu'on m'avait destinés.

On me manda en réponse que M. le comte *** ne connaissait pas lui-même ses acteurs, dont la plus grande partie était composée de Napolitains, qui ne se rendaient à Rome qu'à la fin du mois de novembre.

On me marquait dans la même lettre que M. le comte ne me demandait pas des pièces nouvelles; que je pouvais apporter avec moi celles que j'avais composées dernièrement pour Venise; que je verrais, que j'examinerais la troupe moi-même, et qu'on pouvait, en un mois de temps, se mettre en état de faire l'ouverture de son spectacle.

Au commencement du mois d'octobre, je m'embarquai avec ma femme; je ne voulais pas aller seul, et je ne pouvais pas avoir une compagnie plus agréable pour moi. Nous allâmes d'abord à Bologne; c'est là où l'on choisit la route pour Rome, entre celle de Florence et celle de Lorette. Je préférai cette dernière.

On ne peut rien voir de plus riche que le trésor de Notre-Dame de Lorette. Tous les voyageurs en parlent avec admiration, et tout le monde connaît ce temple magnifique et cette chapelle miraculeuse. Je ne faisais, en parcourant ces merveilles, que vérifier sur les lieux ce que j'avais admiré de loin.

J'ai tout vu, j'ai tout examiné, jusqu'aux caves : il n'est pas possible d'en voir de plus vastes et de mieux bâties; ce sont des

réservoirs immenses de bons vins pour l'usage d'un monde infini de prêtres, de desservants, de pénitenciers, de voyageurs, de pèlerins, de domestiques et de fainéants; et cela prouve l'immensité des biens-fonds que la piété chrétienne a consacrés à la dévotion des étrangers et à l'aisance des habitants.

La petite ville a l'apparence d'une foire perpétuelle de chapelets, de médailles et d'images. Il semble que tous ceux qui traversent cette contrée soient dans le devoir d'acheter de cette pieuse marchandise pour en régaler les étrangers. Je fais aussi ma provision comme les autres; je m'amusais à questionner mon marchand sur l'utilité de son commerce. « Hélas! monsieur, me dit-il, il fut un temps où, par la grâce de la bonne vierge Marie, ceux de notre état faisaient des fortunes rapides; mais, depuis quelques années, la mère de Dieu, irritée par nos péchés, nous a abandonnés; le débit va tous les jours en diminuant, nous ne faisons plus que vivoter, et, sans les Vénitiens, nous serions forcés de fermer boutique. »

Mes paquets bien arrangés, bien ficelés, le marchand me présente son mémoire en conscience. Je le paye sans beaucoup marchander; le bon homme fait un signe de croix avec l'argent que je lui avais donné, et je m'en vais très-édifié.

Je fis voir à l'abbé Toni de Loret, à qui j'avais été recommandé, la pacotille que je venais d'acheter : et j'appris que le marchand m'avait reconnu pour Vénitien, et m'avait fait payer la marchandise un tiers au delà de son prix ordinaire. Il était tard, j'étais pressé de partir; je n'eus pas le temps d'aller prouver à mon dévot qu'il était un fripon.

Je reprends ma route pour Rome; j'arrive dans cette capitale, et je fais part à M. le comte *** de mon arrivée.

Il m'envoie le lendemain son valet de chambre. Il me prie à dîner chez lui; il y avait un carrosse à ma porte pour m'y conduire; je m'habille, je m'y rends, et j'y trouve tous les comédiens rassemblés.

Après les cérémonies d'usage, je m'adresse à celui qui était plus près de moi, et je lui demande quel était son emploi. « Monsieur, me dit-il d'un air d'importance, je joue le Polichinelle. — Comment, monsieur, lui dis-je, le Polichinelle en langage na-

politain! — Oui, monsieur, reprend-il, de même que vos Arlequins parlent le bergamasque ou le vénitien. Il y a dix ans que, sans me vanter, je fais les plaisirs de Rome; M. Francisco, que voici, joue *la popa* (la soubrette); et M. Petrillo, que voilà, joue les mères et les raisonneuses; et nous avons soutenu pendant dix ans le théâtre de Tordinona.»

Les bras me tombent; je regarde M. le comte, qui était aussi embarrassé que moi. « Je m'aperçois trop tard, me dit-il, de l'inconvénient; tâchons d'y remédier s'il est possible. » Je fais entendre aux acteurs napolitains et romains que depuis quelque temps les masques n'étaient plus employés dans mes pièces. « Hé bien! ne vous fâchez pas, monsieur, dit le célèbre Polichinelle; nous ne sommes pas des marionnettes, nous avons assez d'esprit et assez de mémoire. Voyons, de quoi s'agit-il? »

Je tire de ma poche la comédie que je leur avais destinée, et j'offre d'en faire la lecture. Tout le monde se range; je lis: *la Veuve*, *femme d'esprit*. La comédie plaît infiniment à M. le comte; les comédiens n'osant pas dire peut-être ce qu'ils pensaient, s'en rapportent à celui qui était le maître du choix des pièces. La copie des rôles est ordonnée sur-le-champ; les comédiens s'en vont. Nous nous mettons à table, et je ne cache pas à M. le comte la crainte que j'avais que nous n'eussions fait une sottise, lui en m'appelant à Rome, et moi en y étant venu.

Pendant que les comédiens allaient se mettre en état de répéter leurs rôles, je ne pensai plus qu'à voir Rome, et ceux à qui j'étais recommandé : j'avais une lettre du ministre de Parme pour le cardinal Porto-Carrero, ambassadeur d'Espagne, et une du prince Rezzonico, neveu du pape régnant, pour le cardinal Charles Rezzonico, son frère.

Je commençai par présenter cette dernière au cardinal Padrone, qui me reçut avec bonté, et avec cette même familiarité dont j'étais honoré par ses illustres parents de Venise : il ne tarda pas à me procurer la visite à sa sainteté, et je lui fus présenté quelques jours après tout seul, et dans son cabinet de retraite, faveur qui n'est pas ordinaire.

Ce pontife vénitien, que j'avais eu l'honneur de connaître dans sa ville épiscopale de Padoue, et dont ma muse avait chanté

l'exaltation, me fit l'accueil le plus gracieux; il m'entretint pendant trois quarts d'heure, me parlant toujours de ses neveux et de ses nièces, charmé des nouvelles que j'étais dans le cas de lui en donner. Puis sa sainteté toucha la sonnette qui était sur sa table; c'était pour moi le signal de partir : je faisais en m'en allant des révérences, des remercîments. Le saint-père ne paraissait pas satisfait; il remuait ses pieds, ses bras, il toussait, il me regardait, et ne disait rien. Quelle étourderie de ma part! enchanté, pénétré de l'honneur que je venais de recevoir, j'avais oublié de baiser le pied du successeur de saint Pierre; je revins enfin de ma distraction; je me prosterne; Clément XIII me comble de bénédictions, et je pars mortifié de ma bêtise, et édifié de son indulgence.

Je continuais pendant plusieurs jours mes visites; le cardinal Porto-Carrero m'offrit un couvert à sa table et un carrosse à mes ordres; son excellence le chevalier Carrero, ambassadeur de Venise, me fit les mêmes offres, et j'en profitai, surtout des voitures, qui sont aussi nécessaires à Rome qu'à Paris.

Je voyais des cardinaux, des princes, des princesses, des ministres étrangers; et aussitôt que j'avais été reçu, j'étais visité le lendemain par les valets de pied, qui venaient me complimenter sur mon arrivée; et il fallait donner aux uns trois paules, à d'autres dix, selon le rang de leurs maîtres, et à ceux du pape trois sequins : c'est l'usage du pays; le prix est fait, il n'y a pas à marchander.

En faisant mes visites, je ne manquais pas de parcourir en même temps les monuments précieux de cette ville, autrefois la capitale du monde, et aujourd'hui le siége dominant de la religion catholique.

Je ne parlerai pas des chefs-d'œuvre, qui sont connus de tout le monde; je me bornerai uniquement à rappeler ici l'effet que produisit sur mon esprit et sur mes sens la vue de Saint-Pierre de Rome.

J'avais cinquante-deux ans quand je vis ce temple pour la première fois : depuis l'âge de la raison jusqu'à ce temps-là j'en avais entendu parler avec enthousiasme; j'avais parcouru les historiens et les voyageurs qui en font des descriptions exactes et

des détails raisonnés ; je crus qu'en le voyant moi-même, la prévention aurait diminué la surprise ; au contraire, tout ce que j'avais entendu était au-dessous de ce que je voyais ; tout ce qui me paraissait exagéré de loin grandissait infiniment à mes yeux. Je ne suis pas connaisseur en architecture, et je n'irai pas étudier les termes de l'art pour expliquer le charme que j'éprouvai ; mais je suis sûr que c'était l'effet de l'exactitude des proportions dans son immense étendue.

Autant les objets de construction et d'ornement attirent l'admiration, autant le sanctuaire de cette basilique excite la dévotion.

C'est dans les souterrains du maître-autel que reposent les corps de saint Pierre et de saint Paul ; et les Romains, qui ne sont en général rien moins que dévots, ne cessent de s'y rendre fréquemment, en témoignage de leur vénération pour les princes des apôtres.

Mon hôte, par exemple, n'aurait pas manqué, pour tout l'or du monde, d'aller tous les jours faire sa prière à la cathédrale ; il aimait les plaisirs, il rentrait chez lui quelquefois à minuit ; il se souvenait qu'il n'avait pas visité ses patrons ; il demeurait dans un quartier très-éloigné de Saint-Pierre ; c'était égal, il y allait toujours, il faisait sa prière à la porte, et revenait content.

Il faut que je fasse connaître à mon lecteur cet homme, qui avait quelques singularités, mais qui avait un cœur excellent et une sincérité sans égale.

C'était l'abbé ***, correspondant de plusieurs évêques d'Allemagne pour les affaires de la daterie ; il m'avait loué un appartement de quatre pièces, avec huit croisées de front, sur la plus belle rue de Rome, appelée *le Cours,* où tout le monde se rassemblait pour les courses de chevaux barbes, et pour jouir des masques dans les jours gras.

L'abbé *** avait une femme et une fille charmantes ; il n'était pas riche, mais il faisait bonne chère, et je me mis en pension chez lui : il y avait tous les jours un plat sur sa table qu'il avait fait lui-même, et il ne manquait jamais d'annoncer aux convives « que c'était un plat pour M. l'avocat Goldoni, fait par les mains de son serviteur ***, et ajoutant que personne n'y toucherait sans la permission de M. l'avocat. »

Il donnait chez lui des concerts ; mademoiselle *** chantait à ravir, et elle était secondée par des voix et par des instruments du premier mérite, dont Rome abonde dans toutes les classes et dans tous les rangs.

C'était toujours, au dire de mon cher abbé, pour M. l'avocat Goldoni que ces parties de plaisir étaient ordonnées ; et je ne pouvais lui causer de plus grand chagrin qu'en allant dîner en ville, ou passer la soirée dans quelque autre maison.

Un jour en rentrant chez lui et apprenant que je ne dînais pas, il se donna au diable ; il gronda ma femme. « Personne ne mangera, dit-il, du plat que j'avais fait pour M. l'avocat Goldoni. » Il entre dans sa cuisine, il regarde d'un air affligé le mets délicieux qu'il avait fait lui-même avec tant de plaisir, avec tant de soin ; la colère le gagne, il jette la casserole dans la cour. Je rentre le soir ; l'abbé était couché, il ne voulut pas me voir ; tout le monde riait, et j'en étais fâché ; mais le domestique me remit le billet d'invitation pour aller le lendemain à la répétition de ma pièce. Cela m'intéressait davantage ; j'oubliai l'abbé dans l'instant, et je dormis fort tranquille.

Je me rends chez M. le comte ***, pour assister à la répétition de ma pièce : les comédiens s'y trouvent : ils avaient étudié leurs rôles, ils les savaient par cœur. J'étais édifié de leur attention, et je me proposais de seconder leur zèle et de les aider de toutes mes forces. On commence : *Dona Placida et dona Luigia;* c'étaient deux jeunes Romains, un garçon perruquier et un apprenti menuisier.

O ciel ! quelle déclamation chargée ! quelle gaucherie dans les mouvements ! point de vérité, point d'intelligence ; je parle en général sur le mauvais goût de leur déclamation. Le Polichinelle, qui était toujours l'orateur de la troupe, me dit fort lestement : « Chacun a sa manière, monsieur, et celle-ci est la nôtre. »

Je prends mon parti, je ne dis plus rien : je leur fais observer seulement que la pièce me paraissait trop longue ; c'était le seul article sur lequel nous étions d'accord, et je l'abrégeai d'un bon tiers, pour me diminuer la peine de les entendre. Tout ennuyé que j'en étais, je ne manquai pas d'intervenir aux répétitions successives jusqu'à la dernière au théâtre.

Le 26 du mois de décembre, on ouvre à Rome tous les spectacles à la fois : j'étais tenté de ne pas y aller; mais M. le comte m'avait destiné une place dans sa loge, et je ne pouvais pas décemment refuser de m'y rendre.

J'y vais; tout était éclairé : on était prêt à lever la toile, et il y avait tout au plus cent personnes dans les loges, et trente dans le parterre. J'étais prévenu que le théâtre de Tordinona était celui des charbonniers et des matelots, et que, sans le Polichinelle, les amateurs des farces ne s'y rendraient pas : je croyais cependant qu'un auteur que l'on avait fait venir exprès de Venise exciterait la curiosité, et attirerait du monde du centre de la ville; mais on connaissait à Rome mes acteurs.

On lève la toile; les personnages paraissent, et jouent comme ils avaient répété. Le public s'impatiente; on demande Polichinelle, et la pièce va de mal en pis : je n'en puis plus; je suis prêt à me trouver mal : je demande à M. le comte la permission de sortir; il me l'accorde de bonne grâce, et il m'offre même son carrosse. Je quitte le théâtre de Tordinona, et je vais rejoindre ma femme, qui était à celui d'Aliberti avec la fille de mon hôte. J'entre dans leur loge, et, sans que je parle, elles s'aperçoivent, à ma mine, de mon chagrin. « Consolez-vous, me dit Mlle *** en riant, cela ne va pas mieux ici; la musique ne plaît pas du tout : pas un air, pas un récitatif, pas une ritournelle agréable. Buranello s'est furieusement oublié cette fois-ci. » Elle était musicienne; elle pouvait en juger par elle-même, et on voyait que tout le monde était de son avis.

Le parterre de Rome est terrible : les abbés décident d'une manière vigoureuse et bruyante : il n'y a point de gardes, il n'y a point de police; les sifflets, les cris, les ris, les invectives, retentissaient de tous les côtés.

Mais aussi heureux celui qui plaît aux petits collets!

L'ouverture du carnaval se fait presque partout, en Italie, à la fin de décembre ou au commencement de janvier. A Rome, ce temps de gaieté ou de folie, marqué par la liberté des masques, ne commence que dans les jours gras; ce n'est que depuis deux heures après midi jusqu'à cinq que le masque est toléré; tout le monde, à la nuit tombante, doit marcher à visage découvert : on

peut dire que le carnaval de Rome n'a que vingt-quatre heures de durée, mais ce temps y est bien employé.

On n'a point d'idée du brillant et de la magnificence de ces huit jours : on voit dans toute la longueur du Cours quatre files de voitures richement décorées; les deux latérales ne sont que spectatrices des deux qui roulent dans le milieu; une foule de masques à pied, qui ne sont pas des gens du peuple, courent sur les trottoirs, chantent, font des singeries et des lazzis fort adroits, et lancent dans les voitures des boisseaux de dragées qui leur sont rendues avec profusion; de sorte que le soir on ne marche plus que sur de la farine sucrée.

On fait, dans ces mêmes jours et dans ce même endroit, la course des chevaux barbes, dont le vainqueur gagne une pièce d'étoffe d'or ou d'argent; ces chevaux libres et sans guide, dressés à la course, irrités par des pointes de fer qui les piquent, et animés par les cris et par les claquements de mains du peuple, partent du palais de Saint-Marc, et sont arrêtés à la porte de la ville, où l'on adjuge le prix au premier arrivé.

Nous touchions à la fin du carnaval, et nous passâmes ces derniers jours de gaieté chez les uns et les autres fort agréablement. Le carême arrive, on change de décoration, mais on ne s'amuse pas moins; on trouve partout de la musique et des tables de jeu; parmi les jeux de commerce, c'est la *mouche*, que l'on appelle la *bête*, qui est le plus en usage. Je remarquai une politesse envers les femmes que je n'ai pas vue ailleurs: si la dame est en danger d'être à la bête, il faut lui donner le coup de grâce; il faut jouer une petite carte pour lui éviter ce désagrément.

Tous les plaisirs dont j'avais joui jusqu'à ce temps-là à Rome n'étaient rien en comparaison de ceux que j'éprouvai dans la semaine sainte. C'est dans ces jours, consacrés à la piété, que l'on s'aperçoit de la majesté du pontife et de la grandeur de la religion.

Rien de si magnifique, rien de si imposant que la célébration d'une messe pontificale dans la basilique du Vatican : le pape y figure en souverain, avec une pompe et un appareil qui concilient la dévotion et l'admiration; tous les cardinaux, qui sont les princes de l'Église et les héritiers présomptifs du trône, y assistent : le temple est immense, et le cortége l'est aussi.

La cérémonie de la *Cène* ne me parut pas moins majestueuse : on voit partout laver les pieds à des pauvres qui figurent les apôtres; mais cette tiare à triple couronne, et ces bonnets rouges, cette hiérarchie d'évêques et de patriarches, surprennent et frappent l'imagination.

Un autre spectacle pieux que j'admirai dans cette église me parut aussi agréable qu'étonnant : c'était le *Miserere* du vendredi saint. Vous entrez à Saint-Pierre de Rome; la distance qu'il y a du portail au maître-autel ne vous laisse pas apercevoir s'il y a du monde ou s'il n'y en a pas; quand vous êtes à portée de voir et d'entendre, vous voyez une assemblée très-nombreuse de musiciens en soutane et en petit collet, et vous croyez entendre tous les instruments possibles, pendant qu'il n'y en a pas un seul.

Je ne suis pas musicien, je ne saurais vous expliquer cette variété, cette gradation de voix dans les mêmes accords qui produisent cette illusion; mais tous les compositeurs doivent connaître ce chef-d'œuvre de l'art.

Je vis à Rome, la veille de Saint-Pierre, cette immense coupole éclairée, cette fameuse girandole qui ressemble à un torrent de feu lancé dans l'air par la violence des volcans, et la cérémonie de la haquenée, présentée au saint-père par le connétable Colonna, au nom du roi de Naples.

L'air de Rome commençait à devenir dangereux. Les Romains le craignent eux-mêmes, et la ville est déserte depuis le mois de juillet jusqu'à celui d'octobre. Je la quittai le deuxième jour du mois d'août, au grand regret de mon hôte, qui ne cessa pas de m'écrire, et de m'envoyer tous les ans l'almanach de Rome jusqu'à sa dernière maladie.

Retournant dans ma patrie, je pris la route de la Toscane, et je revis presque tous mes anciens amis. Je me détournai un peu de mon chemin pour revoir Pise, Livourne et Lucques. Je commençais à faire mes adieux à l'Italie, sans savoir encore que je devais la quitter pour toujours.

A cette époque, M. l'ambassadeur de France à Venise me remit une lettre qui me fut fort agréable. Cette lettre venait de M. Zanuzzi, premier amoureux de la Comédie italienne à Paris.

Cet homme, estimable par ses mœurs et par son talent, avait apporté en France le manuscrit de ma comédie intitulée *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. Il avait présenté cette pièce à ses camarades, qui l'avaient trouvée bonne : on l'avait jouée, elle avait fait le plus grand plaisir ; elle avait confirmé, disait-il, cette réputation dont mes ouvrages jouissaient en France depuis longtemps, et ma personne y était désirée.

Il y avait longtemps que je désirais de voir Paris, et j'étais tenté d'abord de répondre affirmativement ; mais j'avais des ménagements à garder. J'étais pensionnaire du duc de Parme, et j'avais un engagement à Venise ; il fallait demander la permission au prince, et obtenir l'agrément du noble vénitien propriétaire du théâtre Saint-Luc.

Dans un État républicain, les grâces ne sont accordées que par la pluralité des voix. Il faut que les postulants demandent pendant longtemps avant que d'être ballottés ; et à l'égard des pensions, s'il y a concurrence de demandeurs, les arts utiles l'emportent toujours sur les talents agréables. C'en était assez pour me déterminer à ne plus y penser.

J'écrivis à Parme ; j'eus la permission de partir. Je surmontai avec un peu de peine l'opposition du propriétaire du théâtre Saint-Luc ; et lorsque je me vis en liberté, je donnai ma parole à l'ambassadeur de France, et j'écrivis en conséquence à M. Zanuzzi à Paris : mais il était juste que je donnasse le temps à mes comédiens et à leur maître de se pourvoir d'un compositeur, et je fixai mon départ de Venise au mois d'avril de l'année 1761.

Je partis de Venise, avec ma femme et mon neveu, au commencement du mois d'avril de l'année 1761. Arrivé à Bologne, je tombai malade ; on me fit faire par force un opéra-comique ; l'ouvrage sentait la fièvre comme moi : heureusement il n'y eut que l'opéra d'enterré.

Revenu en bonne santé, je repris ma route ; je passai par Modène, où je ne fis que renouveler ma procuration à mon notaire, à cause de la cession que j'avais faite en faveur de mon frère ; et le lendemain je partis pour Parme. Ce fut dans cette occasion que je vis, au bout de trois ans de brouillerie, l'abbé Frugoni revenir à moi. Ce nouveau Pétrarque avait sa Laure à Venise ; il

chantait de loin les grâces et les talents de la charmante Aurisbe Tarsense, pastourelle d'Arcadie, et je la voyais tous les jours. Frugoni était jaloux de moi, et n'était pas fâché de me voir partir.

J'avais des volumes à présenter à son altesse sérénissime la princesse Henriette de Modène, duchesse douairière de Parme, et je devais partir pour Plaisance. Ma femme désirait revoir ses parents avant que de quitter l'Italie ; je préférai, pour la contenter, la voie de Gênes à celle de Turin.

Nous passâmes huit jours fort gaiement dans la patrie de mon épouse : notre séparation était d'autant plus douloureuse, que nos parents désespéraient de nous revoir. Enfin, au milieu des adieux, des embrassements, des pleurs et des cris, nous nous embarquâmes dans la felouque du courrier de France, et nous fîmes voiles pour Antibes, en côtoyant le rivage que les Italiens appellent *la riviera di Genova.* Un ouragan nous éloigna de la rade, et nous manquâmes périr en doublant le cap de Noli.

Une scène comique diminua ma frayeur. Il y avait dans la felouque un carme provençal qui écorchait l'italien comme j'écorchais le français. Ce moine avait peur quand il voyait venir de loin une de ces montagnes d'eau qui menaçait de nous submerger : il criait à gorge déployée, La voilà, la voilà ! On dit en italie *la vela* pour dire *la voile*. Je crus que le carme voulait que les matelots forçassent de voiles ; je voulais lui faire connaître son tort, il soutenait que ce que je disais n'avait pas le sens commun : pendant la dispute le cap fut doublé, nous gagnâmes la rade. J'eus le temps alors de reconnaître mon tort, et la bonne foi d'avouer mon ignorance.

Le gros temps nous empêcha de continuer notre route. Le courrier, qui ne pouvait pas s'arrêter, prit le chemin de terre à cheval, et s'exposa à traverser des montagnes encore plus dangereuses que la mer.

Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures que nous pûmes nous rembarquer ; mais la mer étant toujours orageuse, je descendis à Nice, où les chemins étaient praticables ; je quittai la felouque, et je fis chercher une voiture.

TROISIÈME PARTIE.

DEPUIS SON ARRIVÉE EN FRANCE JUSQU'A LA CONCLUSION.

A l'entrée du royaume de France, je commençai à m'apercevoir de la politesse française; j'avais souffert quelques désagréments aux douanes d'Italie; je fus visité en deux minutes à la barrière de Saint-Laurent, près du Var, et mes coffres ne furent point dérangés.

Arrivé à Antibes, que d'honnêtetés, que de politesses n'ai-je pas reçues du commandant de cette place frontière! J'allais lui faire voir mon passe-port : « Je vous en dispense, monsieur, me dit-il; partez bien vite, on vous attend avec impatience à Paris. » Je continuai ma route, et je m'arrêtai pour ma première couchée à Vidauban.

On nous sert à souper; il n'y a pas de soupe sur la table : ma femme en avait besoin, mon neveu en désirait une; ils en demandent, c'est inutile; on n'en sert pas en France le soir : mon neveu soutient que c'est la soupe qui donne le nom au souper, et qu'il ne doit pas y avoir de souper sans soupe. L'aubergiste n'y entend rien, tire sa révérence, et s'en va.

Mon jeune homme, dans le fond, n'avait pas tort; et je m'amusai à lui faire une petite dissertation sur l'étymologie du souper, et sur la suppression de la soupe.

Les anciens, lui dis-je, ne faisaient qu'un repas par jour; c'était la cène qu'on servait le soir; et comme ce repas commençait toujours par la soupe, les Français changèrent le mot de cène en celui de souper : le luxe et la gourmandise multiplièrent les repas; la soupe fut transportée de la cène au dîner, et la cène n'est plus chez les Français qu'un souper sans soupe.

Mon neveu, qui avait entrepris un petit journal de notre voyage, ne manqua pas de placer dans ses tablettes mon érudition, qui, toute bizarre qu'elle paraît, n'est pas destituée peut-être de quelque fondement.

Nous partîmes le jour suivant de très-bonne heure, et nous arrivâmes le soir à Marseille. Sa position est agréable; son commerce est très-riche, ses habitants très-aimables; et son port est un chef-d'œuvre de la nature et de l'art.

En continuant notre route, nous passâmes par Aix; nous ne fîmes que traverser en voiture cette superbe promenade appelée *le Cours*, et nous arrivâmes de bonne heure à Avignon. Je reconnus à l'entrée de cette ville les clefs de saint Pierre, surmontées de la tiare pontificale.

J'étais curieux de voir ce palais qui a été pendant soixante-deux ans le siége du chef de la religion catholique; j'allai rendre visite au vice-légat: ce prélat m'invita à dîner pour le lendemain, et je vis cet ancien édifice si bien conservé, que si le pape avait envie d'y venir, il trouverait encore de quoi s'y loger commodément.

Il y avait quatre mois que j'étais parti de Venise; j'avais été malade à Bologne, mais je m'étais beaucoup amusé depuis. Arrivé à Lyon, je trouvai une lettre de M. Zanuzzi, avec des reproches à la vérité un peu vifs, mais pas aussi forts que je les avais mérités.

La lettre que je venais de lire en arrivant à Lyon aurait dû me faire partir sur-le-champ; mais pouvais-je quitter une des plus belles villes de France sans y donner un coup d'œil? Pouvais-je ne pas voir de près ces manufactures qui fournissent l'Europe de leurs étoffes et de leurs dessins? Je pris mon logement au Parc-Royal, et j'y restai dix jours: fallait-il dix jours de temps, me dira-t-on, pour examiner les curiosités de Lyon? Non; mais ce n'était pas trop pour accepter tous les dîners et tous les soupers que ces riches fabricants m'offraient à l'envi.

D'ailleurs je ne faisais de tort à personne; mes honoraires à Paris ne devaient commencer que du jour de mon arrivée, et en supposant que les comédiens italiens eussent besoin de moi, j'étais sûr que l'activité de mon travail les aurait dédommagés en arrivant.

Mais ce besoin avait cessé: on avait uni pendant mon voyage l'opéra-comique à la comédie italienne; le nouveau genre l'emportait sur l'ancien, et les Italiens, qui faisaient la base

de ce théâtre, n'étaient plus que les accessoires du spectacle.

Je fus instruit à Lyon de cette nouveauté, mais pas assez pour concevoir tout le désagrément que j'en devais ressentir. Je pris, avec ma gaieté et mon courage ordinaires, le chemin de la capitale. A Villejuif, je trouvai M. Zanuzzi et madame Savi, première actrice de la Comédie italienne. Mon arrivée fut fêtée le même jour par un souper fort gai; une partie des comédiens italiens y était invitée; nous étions fatigués, mais nous soutînmes avec plaisir les agréments d'une société brillante, qui réunissait les saillies françaises au bruit des conversations italiennes.

Fatigué du voyage, et restauré par ce nectar délicieux qui peut faire nommer la Bourgogne la terre de promission, je passai une nuit douce et tranquille. Mon réveil fut pour moi aussi agréable que l'avaient été les rêves de mon sommeil : j'étais à Paris, j'étais content; mais je n'avais rien vu, et je mourais d'envie de voir.

J'en parle à mon ami et mon hôte. « Il faut commencer, dit-il, par faire des visites; attendons la voiture. — Point du tout, lui dis-je; je ne verrai rien dans un fiacre. Sortons à pied. — Mais c'est loin. — N'importe! — Il fait chaud. — Patience. »

Effectivement, la chaleur, cette année-là, était aussi forte qu'en Italie : c'était égal pour moi; je n'avais alors que cinquante-trois ans; j'étais fort, sain, vigoureux, et la curiosité et l'impatience me prêtaient des ailes.

Je vis en traversant les boulevards un échantillon de cette vaste promenade qui environne la ville, et offre aux passants la fraîcheur de l'ombre en été, et la chaleur du soleil en hiver.

J'entre au Palais-Royal. Que de monde! quel assemblage de gens de toute espèce! quel rendez-vous charmant! quelle promenade délicieuse!

Mais quel coup d'œil surprenant frappa mes sens et mon esprit à l'approche des Tuileries! Je vois ce jardin immense, ce jardin unique dans l'univers; je le vois dans toute sa longueur, et mes yeux ne peuvent pas en mesurer l'étendue; je parcours à la hâte ses allées, ses bosquets, ses terrasses, ses bassins, ses parterres. J'ai vu des jardins très-riches, des bâtiments super-

bes, des monuments précieux : rien ne peut égaler la magnificence des Tuileries.

En sortant de cet endroit enchanteur, voilà un autre spectacle frappant : une rivière majestueuse, des ponts très-commodes et multipliés, des quais très-vastes ; une affluence de voitures, une foule de monde perpétuelle. J'étais étourdi par le bruit, fatigué par la course, épuisé par la chaleur excessive ; j'étais en nage, et je ne m'en apercevais pas. Il était tard, il ne nous restait pas assez de temps pour faire les visites que nous avions projetées ; nous allâmes chez mademoiselle Camille Véronèse, où nous étions attendus pour dîner.

Il n'est pas possible d'être plus gaie et plus aimable que mademoiselle Camille ne l'était. Elle jouait les soubrettes dans les comédies italiennes ; elle faisait les délices de Paris sur la scène, et celles de la société partout où l'on avait le bonheur de la rencontrer. Nous ne la quittâmes que pour aller à la comédie. La salle des Italiens était alors rue Mauconseil, à l'ancien hôtel de Bourgogne, où Molière avait déployé les lumières de son esprit et de son art. C'était un jour d'opéra-comique, et on donnait *le Peintre amoureux de son modèle,* et *Sancho Pança.*

Ce fut pour la première fois que je vis ce mélange singulier de prose et d'ariettes ; je trouvai d'abord que si le drame musical était par lui-même un ouvrage imparfait, cette nouveauté le rendait encore plus monstrueux.

Cependant je fis des réflexions depuis : je n'étais pas content du récitatif italien, encore moins de celui des Français ; et puisqu'on doit dans l'opéra-comique se passer de règles et de vraisemblance, il vaut mieux entendre un dialogue bien récité que souffrir la monotonie d'un récitatif ennuyeux.

Je fus très-content des acteurs de ce spectacle. Le jeu de madame la Ruette égalait la beauté de sa voix. M. Clairval, acteur excellent, très-agréable dans le comique, très-intéressant dans le pathétique, plein d'esprit, d'intelligence et de goût, ne faisait alors qu'annoncer ses talents ; il les porta par la suite au dernier degré de perfection, et jouit toujours du même crédit et des applaudissements du public.

M. Caillot était aussi un de ces personnages rares auxquels

rien ne manque pour se faire applaudir. M. la Ruette, supérieur dans les rôles de charge, toujours vrai, toujours exact, se faisait estimer par son jeu, malgré la contrariété de son organe. Madame Bérard et mademoiselle Desglands, l'une par sa vivacité, l'autre par sa belle voix, brillaient également dans les rôles de duègnes.

Tous ces sujets admirables, estimables, ne pouvaient pas manquer de me plaire; mais je n'étais pas dans le cas de profiter de leurs talents, puisque l'inspection à laquelle j'étais destiné ne les regardait pas.

Pour être mieux à portée de connaître mes acteurs italiens, je louai un appartement près de la Comédie, et je rencontrai dans cette maison une charmante voisine, dont la société m'a été très-utile et très-agréable.

C'était madame Riccoboni, qui, ayant renoncé au théâtre, faisait les délices de Paris par des romans dont la pureté du style, la délicatesse des images, la vérité des passions, et l'art d'intéresser et d'amuser en même temps, la mettaient au pair avec tout ce qu'il y a d'estimable dans la littérature française.

C'est à madame Riccoboni que je m'adressai pour avoir quelques notices préliminaires sur mes acteurs italiens. Elle les connaissait à fond, et elle m'en fit un détail que je trouvai par la suite très-juste, et digne de son honnêteté et de sa sincérité.

M. Charles Bertinazzi, dit Carlin, qui est le diminutif de Charles en italien, était un homme estimable par ses mœurs, célèbre dans l'emploi d'Arlequin, et jouissait d'une réputation qui le mettait au pair de Dominique et de Thomassin en France, et de Sacchi en Italie. La nature l'avait doué de grâces inimitables; sa figure, ses gestes, ses mouvements, prévenaient en sa faveur; son jeu et son talent le faisaient admirer sur la scène autant qu'il était aimé dans la société.

Carlin était le favori du public; il avait su si bien gagner la bienveillance du parterre, qu'il lui parlait avec une aisance et avec une familiarité qu'aucun autre acteur n'aurait pu se permettre. Devait-on haranguer le public, y avait-il des excuses à faire, c'était lui qui en était chargé; et ses annonces ordinaires étaient des entretiens agréables entre l'acteur et les spectateurs.

Mademoiselle Camille était une excellente soubrette, bien assortie à l'arlequin dont je viens de parler : pleine d'esprit et de sentiment, elle soutenait le comique avec une vivacité charmante, et jouait les situations touchantes avec âme et avec intelligence ; elle était sur la scène ce qu'elle était dans son particulier, toujours gaie, toujours égale, toujours intéressante, ayant l'esprit orné, et les qualités du cœur excellentes.

M. Collalto était un des meilleurs acteurs d'Italie ; c'était le Pantalon pour lequel j'avais beaucoup travaillé chez moi, et dont j'ai beaucoup parlé dans la deuxième partie de mes Mémoires.

Cet homme, qui était comédien dans l'âme, avait l'art de faire parler son masque ; mais c'était à visage découvert qu'il brillait encore davantage : il avait joué en Italie une de mes pièces intitulée *les deux Jumeaux vénitiens*, dont l'un était balourd et l'autre spirituel ; il y donna à ce sujet une tournure nouvelle, et il ajouta un troisième jumeau brusque, emporté; il rendit les trois différents caractères en perfection; il fut extrêmement goûté et applaudi, et je me fis un vrai plaisir de lui abandonner tout le mérite de l'imagination.

J'allai à Fontainebleau, où l'on donna contre mon gré une de mes anciennes pièces, qui ne réussit pas. De retour à Paris, je regardai d'un autre œil cette ville immense, sa population, ses amusements, et ses dangers. J'avais fait en arrivant trop de connaissances à la fois; je me proposai de les conserver, mais d'en profiter sobrement; je destinai mes matinées au travail, et le reste du jour à la société.

J'avais loué un appartement sur le Palais-Royal; mon cabinet donnait sur ce jardin, qui n'avait pas la forme et les agréments qu'il a aujourd'hui, mais qui offrait à la vue des beautés que quelques-uns ne cessent de regretter.

J'avais beau être occupé, je ne pouvais me passer de donner de temps en temps un coup d'œil à cette allée délicieuse qui rassemblait à toute heure tant d'objets différents.

Je voyais sous mes fenêtres les déjeuners du *café de Foy*, où des gens de tout étage venaient se reposer et se rafraîchir.

J'avais devant moi ce fameux *marronnier* que l'on appelait

l'arbre de Cracovie, autour duquel les nouvellistes se rassemblaient, débitant leurs nouvelles, traçant sur le sable avec leurs cannes des tranchées, des camps, des positions militaires, et partageant l'Europe à leur gré.

Ces distractions volontaires m'étaient utiles quelquefois; mon esprit se reposait agréablement, et je revenais au travail avec plus de vigueur et plus de gaieté.

Il s'agissait de mon début; je devais paraître sur la scène française avec une nouveauté qui répondît à l'opinion que ce public avait conçue de moi; les avis de mes comédiens étaient toujours partagés; les uns persistaient en faveur des pièces écrites, les autres pour les canevas : on tint une assemblée sur mon compte; j'y étais présent; je fis sentir l'indécence de présenter un auteur sans dialogue : il fut arrêté que je commencerais par une pièce dialoguée.

J'étais content; mais je voyais de loin que les acteurs qui avaient perdu l'habitude d'apprendre leurs rôles m'auraient, sans malice et sans mauvaise volonté, mal servi; je me vis contraint à borner mes idées, et à me contenir dans la médiocrité du sujet, pour ne pas hasarder un ouvrage qui demanderait plus d'exactitude dans l'exécution, me flattant que je les amènerais peu à peu à cette réforme à laquelle j'avais conduit mes acteurs d'Italie. Je composai donc une comédie en trois actes, intitulée *l'Amour paternel, ou la Suivante reconnaissante.*

Pantalon a deux filles qu'il aime tendrement : il leur a donné l'éducation la mieux soignée; Clarice a fait des progrès en belles-lettres, et Angélique est devenue bonne musicienne; le père s'est épuisé pour ses enfants, et la mort de son frère, qui lui fournissait les moyens d'entretenir honorablement sa famille, le met hors d'état de la soutenir.

Camille, qui est à son aise, et qui avait été femme de chambre des deux filles de Pantalon, prête tous les secours possibles à son ancien maître et à ses anciennes maîtresses, et parvient à les rendre heureuses. Voilà un petit extrait qui vaut peut-être mieux que la pièce; elle n'eut que quatre représentations.

Je voulais partir sur-le-champ, mais j'avais un engagement pour deux ans; la plupart des comédiens italiens ne me deman-

daient que des canevas; le public s'y était accoutumé, la cour les souffrait : pourquoi aurais-je refusé de m'y conformer? Je donnai, dans l'espace de ces deux années, vingt-quatre pièces, dont les titres et les succès bons ou mauvais se trouvent dans l'Almanach des spectacles. Huit restèrent au théâtre, et me coûtèrent plus de peine que si je les eusse écrites en entier; je ne pouvais plaire qu'à force de situations intéressantes, et d'un comique préparé avec art, et à l'abri des fantaisies des acteurs. Je réussis plus que je ne croyais; mais, quel que fût le succès de mes pièces, je n'allais guère les voir; j'aimais la bonne comédie, et j'allais au Théâtre français pour m'amuser et pour m'instruire. J'avais mes entrées à ce spectacle; on m'avait fait l'honneur de me les offrir à mon arrivée à Paris : c'était d'autant plus flatteur pour moi, que personne n'aurait cru que je parviendrais un jour à entrer dans le catalogue de leurs auteurs.

Je trouvai ce spectacle de la nation également bien monté pour le tragique et pour le comique. Les Parisiens me parlaient avec enthousiasme des acteurs célèbres qui n'étaient plus; on disait que la nature avait cassé les moules de ces grands comédiens : on se trompait. La nature fait le moule et le modèle et l'original tout à la fois, et elle les renouvelle à son gré. C'est l'ordinaire de tous les temps : on regrette toujours le passé, on se plaint du présent : c'est dans la nature.

Pouvait-on désirer deux actrices plus accomplies que mademoiselle Dumesnil et mademoiselle Clairon? L'une représentait la nature dans la plus grande vérité; l'autre avait poussé l'art de la déclamation au point de la perfection.

Pouvait-on moins estimer, moins admirer dans la comédie, la noblesse et la finesse du jeu de madame Préville, et la naïveté charmante de mademoiselle d'Oligny?

Cette dernière a rendu un grand service aux femmes de son état : elle leur a prouvé que les simples profits du spectacle peuvent assurer en France une retraite agréable et décente.

M. Lekain était un homme prodigieux; il avait contre lui sa figure, sa taille, sa voix. L'art l'avait rendu sublime; et M. Brizard jouissait de tous les avantages de son personnel et du mérite de son talent.

M. Molé jouait alors les amoureux. On a beau faire des comparaisons, on a beau remuer les cendres des anciens acteurs, je ne crois pas qu'il y en eût un dans ce genre plus brillant et plus agréable que lui. Noble dans la passion, vif dans la gaieté, original dans les rôles chargés, c'était un Protée toujours beau, toujours vrai, toujours surprenant.

A l'égard de M. Préville, je vis d'abord que tout le monde lui rendait justice : je n'entendis pas faire de comparaison sur son compte; aussi est-ce un acteur qui n'a imité personne, et que personne ne pourra jamais imiter. Notre siècle a produit trois grands comédiens presque en même temps : Garrick, en Angleterre; Préville, en France; Sacchi, en Italie. Le premier a été conduit au lieu de sa sépulture par des ducs et pairs; le second est comblé d'honneurs et de récompenses; le troisième, tout célèbre qu'il est, ne finira pas sa carrière dans l'opulence.

Je vais à l'Opéra.

Voilà l'orchestre qui part; je trouve l'accord et l'ensemble des instruments d'un mérite supérieur et d'une exécution très-exacte; mais l'ouverture me paraît froide, languissante : ce n'était pas de Rameau, j'en étais sûr; j'avais entendu de ses ouvertures et de ses airs de ballets en Italie.

L'action commence : tout bien placé que je suis, je n'entends pas un mot : patience, j'attendais les airs, dont la musique m'aurait au moins amusé. Les danseurs paraissent; je crois l'acte fini, pas un air. J'en parle à mon voisin; il se moque de moi, et m'assure qu'il y en avait eu six dans les différentes scènes que j'avais entendues.

« Comment! dis-je, je ne suis pas sourd; les instruments ont toujours accompagné les voix, tantôt un peu plus fort, tantôt un peu plus lentement; mais j'ai tout pris pour du récitatif.

« Regardez, regardez, me dit-il; voyez Vestris, voyez le danseur le plus beau, le mieux fait, le plus habile de l'Europe. »

Effectivement je vois, dans une danse champêtre, ce berger de l'Arno l'emporter sur les bergers de la Seine; mais, deux minutes après, trois personnages chantent tous les trois à la fois : c'était un trio que je confondis peut-être de même avec le récitatif; et le premier acte finit. On ne tarda pas à commencer

le deuxième acte; même musique, même ennui : j'abandonne tout à fait le drame et ses accompagnements : je m'arrête à examiner, à admirer l'ensemble de ce spectacle, et je le trouve surprenant; je vois les premiers danseurs, les premières danseuses d'une perfection étonnante, et leur suite très-nombreuse et très-élégante; la musique des chœurs me paraît plus agréable que celle du drame; j'y reconnais les psaumes de Corelli, de Biffi, de Clari.

Les décorations superbes, les machines bien ordonnées, parfaitement exécutées, des habits très-riches, beaucoup de monde sur la scène.

Tout était beau, tout était grand, tout était magnifique, hors la musique; il n'y avait qu'à la fin du drame une espèce de chaconne chantée par une actrice qui n'était pas du nombre des personnages du drame, et qui était secondée par la musique des chœurs et par des pas de danse : cet agrément inattendu aurait pu égayer la pièce, mais c'était un hymne plutôt qu'une ariette.

On baisse la toile : tous ceux qui me connaissent me demandent comment j'ai trouvé l'Opéra; la réponse part de mes lèvres comme un éclair : *C'est le paradis des yeux, c'est l'enfer des oreilles*.

Cette repartie insolente, inconsidérée, fait rire les uns, fait grincer les dents à d'autres : deux messieurs de la chapelle du roi la trouvent excellente. L'auteur de la musique n'était pas loin de ma place; il m'avait peut-être entendu, j'étais au désespoir : c'était un brave homme... *Requiescat in pace*.

Je vis quelques jours après *Castor et Pollux* : ce drame, parfaitement écrit, supérieurement décoré, me raccommoda un peu avec l'Opéra français, et je reconnus la différence qu'il y avait entre la musique de M. Rameau et celle qui m'avait déplu.

Pendant l'état d'indécision où j'étais, une heureuse étoile vint à mon secours : je fis la connaissance de mademoiselle Sylvestre, lectrice de feu madame la Dauphine, mère du roi Louis XVI. Cette demoiselle, qui savait bien l'italien, qui connaissait mes ouvrages, et qui était foncièrement bonne, serviable, obligeante, eut la bonté de s'intéresser à moi : je lui avais parlé de mon attachement pour Paris, et du regret avec lequel je me voyais

forcé de l'abandonner; elle se chargea de parler de moi à la cour, où je n'étais pas inconnu, et huit jours après elle me fit partir pour Versailles. Madame la Dauphine me connaissait; elle avait vu jouer mes pièces à Dresde. Mesdames de France avaient du goût pour la littérature italienne; madame la Dauphine profita de cette circonstance heureuse, et m'envoya chez madame la duchesse de Narbonne, qu'elle avait prévenue en ma faveur, pour que cette dame me présentât à madame Adelaïde de France, dont elle était alors dame d'atour, et depuis dame d'honneur; et je fus installé sur-le-champ au service de Mesdames de France. Je pris congé de la Comédie italienne, qui n'était pas fâchée peut-être de se débarrasser de moi, et je reçus de bon cœur les compliments de tous ceux qui s'intéressaient à moi.

Avec un emploi si honorable et avec des protections si fortes, j'aurais dû faire une fortune brillante en France : c'est ma faute si je n'en ai qu'une modique. J'étais à la cour, et je n'étais pas courtisan.

Ce fut madame Adelaïde qui m'occupa la première pour l'exercice de la langue italienne. Je n'avais pas encore de logement à Versailles; elle m'envoyait chercher avec une chaise de poste, et ce fut dans une de ces voitures que je manquai de perdre la vue.

J'avais la folie de lire en marchant; c'était les *Lettres de la montagne,* de Jean-Jacques Rousseau, qui m'intéressaient dans ce moment-là.

Je perds un jour tout d'un coup l'usage de mes yeux; le livre me tombe des mains, je n'y vois pas assez pour le ramasser; je me crois perdu.

Il me restait cependant assez de faculté visuelle pour distinguer la lumière : je descends de ma chaise, je monte à l'appartement, j'entre déconcerté, agité, dans le cabinet de Madame : la princesse s'aperçoit de mon trouble, elle a la bonté de m'en demander la cause : je n'ose pas lui dire mon état; je me flatte de pouvoir, tant bien que mal, remplir mon devoir. Je trouve le tabouret à sa place, je m'assieds comme à l'ordinaire; je reconnais le livre que je devais lire, je l'ouvre : ô ciel! je ne vois que du blanc. Je suis forcé d'avouer mon malheur.

Il n'est pas possible de peindre la bonté, la sensibilité, la compassion de cette grande princesse. Elle fait chercher dans sa chambre des eaux salutaires pour la vue; elle permet que je bassine mes yeux; elle fait arranger les rideaux de manière qu'il n'y reste qu'un petit jour pour distinguer les objets. Ma vue revient petit à petit; j'y vois peu, mais j'y vois assez. Ce ne furent pas les eaux qui firent le miracle, mais les bontés de Madame qui donnèrent de la force à mon esprit et à mes sens.

Je reprends le livre, je me vois en état de lire; mais Madame ne le veut pas. Elle me renvoie, elle me recommande à son médecin. En peu de jours mon œil du côté droit reprend sa vigueur ordinaire; mais l'autre, je l'ai perdu pour toujours.

Je suis borgne : c'est une petite incommodité qui ne me gêne pas infiniment, et qui ne paraît pas extérieurement; mais il y a des cas où elle ajoute à mes défauts et à mes ridicules.

Au bout de six mois de service, j'eus mon logement au château de Versailles ; on me donna l'appartement qui était destiné pour l'accoucheur de madame la Dauphine, dont cette princesse pouvait disposer, vu le mauvais état de la santé de M. le Dauphin.

Il y eut dans le mois de mai de la même année 1765 un petit voyage à Marly ; je suivis Mesdames, et je jouis de ce séjour délicieux.

Après avoir vu le jardin des Tuileries et le parc de Versailles, je croyais que rien dans ce genre n'aurait pu me surprendre; mais la position et les agréments du jardin de Marly me firent une telle impression, que j'aurais donné la préférence à cet endroit enchanteur, si le souvenir de l'étendue et de la richesse des autres n'eût pas réglé mes comparaisons.

Malgré les plaisirs qui faisaient le but principal de cette agréable partie de campagne, j'avais tous les jours mes heures réglées pour travailler avec Mesdames. Je me trouvai un jour sur le passage d'une de mes illustres écolières qui allait se mettre à table; elle me regarde, et me dit : *A tantôt*.

Tantosto, en italien, veut dire *immédiatement*. Je crois que la princesse veut prendre sa leçon à la sortie de son dîner ; je reste, et j'attends aussi patiemment que l'appétit me le permettait,

et enfin à quatre heures du soir la première femme de chambre me fait entrer.

La princesse, en ouvrant son livre, me fait la question qu'elle avait l'habitude de me faire presque tous les jours ; elle me demande où j'avais dîné ce jour-là. « Nulle part, madame, lui dis-je. — Comment! dit-elle, vous n'avez pas dîné? — Non, madame. — Êtes-vous malade? — Non, madame. — Pourquoi donc n'avez-vous pas dîné? — Parce que madame m'avait fait l'honneur de me dire, *A tantôt*. — Ce mot, prononcé à deux heures, ne veut-il pas dire au moins à quatre heures de l'après-midi? — Cela se peut, madame ; mais ce même terme signifie, en italien, *tout à l'heure, immédiatement*. » Voilà la princesse qui rit, qui ferme son livre, et m'envoie dîner.

Il y a des termes français et des termes italiens qui se ressemblent, et dont l'acception est tout à fait différente. Je donnais encore dans des *quiproquo*, et je puis dire que le peu de français que je sais, je l'ai acquis pendant les trois années de mon emploi au service de Mesdames ; elles lisaient les poëtes et les prosateurs italiens : je bégayais une mauvaise traduction en français ; elle la répétait avec grâce, avec élégance, et le maître apprenait plus qu'il ne pouvait enseigner.

De retour à Versailles, la santé de monseigneur le Dauphin paraissait aller beaucoup mieux : il aimait la musique, et madame la Dauphine en faisait chez elle pour l'amuser.

Je composai une cantate italienne ; je fis faire la musique par un compositeur italien, et je la présentai à cette princesse, qui, en l'acceptant, m'ordonna avec bonté d'aller en entendre l'exécution après son souper, dans sa chambre.

J'appris dans cette occasion une étiquette de cour que je ne connaissais pas : j'entre dans l'appartement sur les dix heures du soir, je me présente à la porte du cabinet des nobles ; l'huissier ne m'empêche pas d'y entrer. Monseigneur le Dauphin et madame la Dauphine étaient à table : je me range pour les voir souper ; une dame de service vient à moi, et me demande *si j'avais mes entrées du soir*. « Je ne sais pas, madame, lui dis-je, quelle est la différence entre les entrées du jour et celles du soir ; c'est la princesse elle-même qui m'a ordonné de venir dans sa chambre après son souper. Je suis venu trop tôt peut-être ; je ne

savais pas l'étiquette... — Monsieur, reprit la dame, il n'en est pas pour vous ; vous pouvez rester. » J'avoue que mon amour-propre n'a pas été, dans cette occasion, mal satisfait.

Je reste. Le prince et la princesse rentrés, on me fait appeler, et ma cantate est exécutée. Madame la Dauphine touchait du clavecin, madame Adelaïde accompagnait avec le violon, et c'était mademoiselle Hardy (aujourd'hui madame de la Brusse) qui chantait. La musique fit plaisir, et l'on fit à l'auteur des paroles des compliments que je reçus très-modestement. Je voulais sortir, monsieur le Dauphin eut la bonté de me faire rester ; il chanta lui-même, et j'eus le bonheur de l'entendre ; mais que chanta-t-il ? Un air pathétique tiré d'un *oratorio* intitulé *le Pèlerin au Sépulcre*.

Ce prince dépérissait tous les jours ; mais il avait du courage, et l'envie de tranquilliser la cour sur son état le faisait souffrir en secret, et lui donnait des forces en public.

Après la mort de M. le Dauphin, Mesdames obtinrent pour moi, du ministre, un traitement de quatre mille francs.

Mon état n'était pas bien considérable ; mais il faut se rendre justice : qu'avais-je fait pour le mériter ? J'avais quitté l'Italie pour venir en France. La Comédie italienne ne me convenait pas ; je n'avais qu'à retourner chez moi. Je suis attaché à la nation française ; trois ans d'un service doux, honorable, agréable, me procurèrent l'agrément d'y rester : ne dois-je pas me croire heureux ? ne dois-je pas me trouver content ?

Aussitôt que mon traitement fut réglé, Mesdames cessèrent de s'occuper de la langue italienne, et donnèrent à d'autres études les heures qu'elles m'avaient destinées. J'étais maître alors d'aller partout ; j'avais envie d'aller rétablir mon séjour à Paris ; mais je m'amusais assez bien à Versailles, et sans les spectacles, qui ne brillent qu'à Paris, j'aurais fixé peut-être mon séjour à Versailles.

Je revins m'établir à Paris, mais je gardai un pied-à-terre à Versailles : j'étais intéressé à faire ma cour à mes augustes protectrices, et à voir si la langue et la littérature italiennes ne gagneraient pas quelques partisans parmi les jeunes princes et les jeunes princesses.

J'aspirais dès lors à faire quelque chose en français : je vou-

lais prouver, à ceux qui ne connaissaient pas l'italien, que j'occupais une place parmi les auteurs dramatiques, et je concevais qu'il fallait tâcher de réussir, ou ne pas s'en mêler. J'essayai de traduire quelques scènes de mon théâtre; mais les traductions n'ont jamais été de mon goût, et le travail me paraissait même dégoûtant sans l'agrément de l'imagination.

On préparait de grands mariages à la cour; c'était en l'année 1770, et ce fut dans ces jours heureux que l'archiduchesse d'Autriche Marie-Antoinette de Lorraine vint, en qualité de dauphine, combler ce royaume de joie, de gloire et d'espérance.

Elle gagna, par les qualités de son âme et de son esprit, l'estime du roi, le cœur de son époux, l'amitié de la famille royale, et mérita l'admiration du public par sa bienfaisance.

Ces noces furent célébrées avec une pompe digne du petit-fils du monarque français et de la fille de l'impératrice de l'Allemagne.

J'ai vu le temple richement décoré, le coup d'œil imposant du banquet royal, le bal dans la galerie, les parties de jeu dans les appartements.

Des illuminations partout; un feu d'artifice de la plus grande beauté. Torre, artificier italien, porta à cette occasion l'art pyrotechnique au dernier degré de sa perfection.

L'on fit en même temps l'ouverture du nouveau théâtre de la cour; c'est un riche monument, dont l'architecture offre plus de majesté que de commodité pour les spectateurs : il faut le voir lorsqu'on y donne des bals parés ou des bals masqués. On arrange le théâtre, dans ces occasions, avec la même décoration et les mêmes ornements que la salle; on voit alors un salon immense enrichi de colonnes, de glaces et de dorures, qui prouvent la grandeur du souverain qui l'a ordonné, et le goût de l'artiste qui l'a exécuté.

Parmi les réjouissances de cet auguste mariage, les poëtes français faisaient retentir la cour et la ville de leurs chants : ma muse avait envie de se réveiller; je tâchai de la satisfaire, je fis des vers italiens, mais je n'osai pas les faire imprimer.

Dans le nombre infini des compositions qui paraissaient tous

les jours, il y en avait d'excellentes, et il y en avait qu'on ne lisait pas. Je ne voulais pas augmenter le nombre de ces derniers : je présentai mes vers en manuscrit; madame la Dauphine les reçut avec bonté, et me fit comprendre en très-bon italien que je ne lui étais pas inconnu.

Il semble que l'heureuse étoile qui répandait pour lors ses influences sur ce royaume m'ait inspiré du zèle, de l'ambition, du courage. Je conçus le projet de composer une comédie française, et j'eus la témérité de la destiner au Théâtre français.

Le mot de témérité n'est pas trop fort : c'en est une vraiment que de voir un étranger, arrivé en France à l'âge de cinquante-trois ans avec des connaissances confuses et superficielles de cette langue, oser, au bout de neuf ans, composer une pièce pour le premier spectacle de la nation.

Vous devez vous apercevoir que c'est du *Bourru bienfaisant* dont je vais parler, pièce fortunée, qui a couronné mes travaux, et a mis le sceau à ma réputation.

Elle a été donnée pour la première fois à Paris le 4 novembre 1771, et le lendemain à Fontainebleau; elle eut le même succès à la cour et à la ville. J'eus du roi une gratification de 150 louis; le droit d'auteur me valut beaucoup à Paris; mon libraire me traita fort honnêtement; je me vis comblé d'honneur, de plaisirs, de joie. Je dis la vérité, je ne cache rien; la fausse modestie me paraît aussi odieuse que la vanité.

Je ne donnerai pas l'extrait d'une comédie que l'on joue partout, qui est entre les mains de tout le monde. Mais je ne puis pas me dispenser de donner ici une marque de reconnaissance aux acteurs qui ont infiniment contribué à la réussite de mon ouvrage.

A la première représentation de ma comédie, je m'étais caché, comme j'avais toujours fait en Italie, derrière la toile qui ferme la décoration; je ne voyais rien, mais j'entendais mes acteurs et les applaudissements du public; je me promenais en long et en large pendant la durée du spectacle, forçant mes pas dans les situations de vivacité, les ralentissant dans les instants d'intérêt, de passion, content de mes acteurs, et faisant l'écho des applaudissements du public.

La pièce finie, j'entends des battements de mains et des cris

qui ne finissaient pas. M. Dauberval arrive; c'était lui qui devait me conduire à Fontainebleau. Je crois qu'il me cherche pour me faire partir : point du tout : « Venez, monsieur, me dit-il; il faut vous montrer. — Me montrer! A qui? — Au public, qui vous demande. — Non, mon ami; partons bien vite, je ne pourrais pas soutenir... » Voilà M. Lekain et M. Brizard qui me prennent par les bras et me traînent sur le théâtre.

J'avais vu des auteurs soutenir avec courage une pareille cérémonie; je n'y étais pas accoutumé; on n'appelle pas les poëtes en Italie sur la scène pour les complimenter; je ne concevais pas comment un homme pouvait dire tacitement aux spectateurs : Me voilà, messieurs, applaudissez-moi.

Après avoir soutenu pendant quelques secondes la position pour moi la plus singulière et la plus gênante, je rentre enfin, je traverse le foyer pour aller gagner le carrosse qui m'attendait; je rencontre beaucoup de monde qui venait me chercher; je ne reconnais personne; je descends avec mon guide; j'entre dans la voiture, ma femme et mon neveu y étaient déjà montés : le succès de ma pièce les faisait pleurer de joie, et l'histoire de mon apparition sur le théâtre les fait éclater de rire.

J'étais fatigué, j'avais besoin de me reposer, j'avais besoin de dormir : mon âme était contente, mon esprit tranquille; j'aurais passé une nuit heureuse dans mon lit : mais dans une voiture je fermais l'œil, et le cahotage me réveillait à chaque instant : enfin, en sommeillant, en causant, en bâillant, j'arrive à Fontainebleau; je dors, je dîne, je me promène, et je vais voir ma pièce au château, toujours derrière la toile.

Il n'était pas alors permis d'applaudir chez le roi; mais on s'apercevait, par des mouvements naturels et permis, de l'effet que la pièce faisait sur les spectateurs.

Le lendemain, M. le maréchal de Duras me fit l'honneur de me présenter au roi particulièrement dans son cabinet. Sa majesté et toute la famille royale me donnèrent des marques de leur bonté ordinaire.

Je revins à Paris pour la deuxième représentation de ma pièce. Il y eut ce jour-là quelques mouvements qui indiquaient de la mauvaise humeur dans le parterre : j'étais à ma place ordinaire;

M. Feuillie vint me dire : « Ne soyez pas inquiet; c'est de la cabale. — Comment! dis-je; il n'y en a pas eu à la première représentation. — Les jaloux ne vous craignaient pas, dit le comédien; ils se moquaient d'un étranger qui voulait donner une pièce en français, et la cabale n'était pas préparée : mais vous n'avez rien à redouter, ajouta-t-il, le coup est porté; votre succès est assuré. »

Effectivement la pièce alla de mieux en mieux jusqu'à la douzième représentation, et nous ne la retirâmes, les comédiens et moi, que pour la faire reparaître dans une saison plus avantageuse.

C'était à peu près dans ce temps-là que M. Rousseau de Genève était de retour à Paris; chacun s'empressait de le voir, et il n'était pas visible pour tout le monde. Je ne le connaissais que de réputation; j'avais envie d'avoir un entretien avec lui, et j'aurais été bien aise de faire voir ma pièce à un homme qui connaissait si bien la langue et la littérature françaises.

Il fallait le prévenir pour être sûr d'être bien reçu; je prends le parti de lui écrire, je lui marque le désir que j'avais de faire connaissance avec lui : il me répond très-poliment qu'il ne sortait pas, qu'il n'allait nulle part; mais que si je voulais me donner la peine de monter quatre escaliers, rue Plâtrière, hôtel Platrière, je lui ferais le plus grand plaisir. J'accepte son invitation, et quelques jours après je m'y rends.

Je vais rendre compte de mon entretien avec le citoyen de Genève. Le résultat de notre conversation n'est pas bien intéressant; il n'y est question de ma pièce qu'en passant, et sans conséquence : mais j'ai saisi cette occasion pour parler de cet homme extraordinaire, qui avait des talents supérieurs, des préjugés et des faiblesses incroyables.

Je monte au quatrième étage à l'hôtel indiqué; je frappe, on ouvre; je vois une femme qui n'est ni jeune, ni jolie, ni prévenante.

Je demande si M. Rousseau est chez lui : « Il y est et il n'y est pas, » dit cette femme, que je crois tout au plus sa gouvernante; et elle me demande mon nom. Je me nomme. « Monsieur, dit-elle, on vous attendait, et je vais vous annoncer à mon mari. »

J'entre un instant après; je vois l'auteur d'*Émile* copiant de la musique; j'en étais prévenu, et je frémissais en silence. Il me reçoit d'une manière franche, amicale; il se lève, et me dit, tenant un cahier à la main : « Voyez si personne copie de la musique comme moi : je défie qu'une partition sorte de la presse aussi belle et aussi exacte qu'elle sort de chez moi. Allons nous chauffer, continua-t-il; » et nous ne fîmes qu'un pas pour nous approcher de la cheminée.

Il n'y avait pas de feu; il demande une bûche, et c'est madame Rousseau qui l'apporte. Je me lève, je me range, j'offre ma chaise à madame. « Ne vous gênez pas, dit le mari; ma femme a ses occupations. »

J'avais le cœur navré : voir l'homme de lettres faire le copiste, voir sa femme faire la servante, c'était un spectacle désolant pour mes yeux, et je ne pouvais pas cacher mon étonnement ni ma peine : je ne disais rien. L'homme, qui n'est pas sot [1], s'aperçoit qu'il se passe quelque chose dans mon esprit; il me fait des questions; je suis forcé de lui avouer la cause de mon silence et de mon étourdissement.

« Comment! dit-il, vous me plaignez, parce que je m'occupe à copier? Vous croyez que je ferais mieux de composer des livres pour des gens qui ne savent pas lire, et pour fournir des articles à des journalistes méchants? Vous êtes dans l'erreur : j'aime la musique de passion, je copie des originaux excellents; cela me donne de quoi vivre, cela m'amuse, et en voilà assez pour moi. Mais vous, continua-t-il, que faites-vous vous-même? Vous êtes venu à Paris pour travailler pour les comédiens italiens; ce sont des paresseux; ils ne veulent pas de vos pièces : allez-vous-en, retournez chez vous; je sais qu'on vous désire, qu'on vous attend...

« Monsieur, lui dis-je en l'interrompant, vous avez raison, j'aurais dû quitter Paris d'après l'insouciance des comédiens italiens; mais d'autres vues m'y ont arrêté. Je viens de composer une pièce en français... — Vous avez composé une pièce

[1] *Qui n'est pas sot*, appliqué à J. J. Rousseau, est bien l'expression d'un étranger : il en est de même de *mon étourdissement*, deux lignes plus bas, et de plusieurs *italianismes* que nous ne nous sommes pas permis de réformer. (*Note de l'éditeur.*)

en français? reprend-il avec un air étonné; que voulez-vous en faire? — La donner au théâtre. — A quel théâtre? — A la Comédie française. — Vous m'avez reproché que je perdais mon temps ; c'est bien vous qui le perdez sans aucun fruit. — Ma pièce est reçue. — Est-il possible? Je ne m'étonne pas; les comédiens n'ont pas le sens commun ; ils reçoivent et ils refusent à tort et à travers. Elle est reçue peut-être, mais elle ne sera pas jouée; et tant pis pour vous si on la joue. — Comment pouvez-vous juger une pièce que vous ne connaissez pas? — Je connais le goût des Italiens et celui des Français, il y a trop de distance de l'un à l'autre ; et, avec votre permission, on ne commence pas à votre âge à écrire et à composer dans une langue étrangère. — Vos réflexions sont justes, monsieur; mais on peut surmonter les difficultés. J'ai confié mon ouvrage à des gens d'esprit, à des connaisseurs, et ils en paraissent contents. — On vous flatte, on vous trompe, vous en serez la dupe. Faites-moi voir votre pièce; je suis franc, je suis vrai; je vous dirai la vérité. »

C'était là où je voulais l'amener, non pas pour le consulter, mais pour voir s'il persisterait encore, après la lecture de ma pièce, dans le peu de confiance qu'il avait en moi. Le manuscrit était entre les mains du copiste de la Comédie française; je promis à M. Rousseau qu'il le verrait aussitôt qu'il me serait remis, et mon intention était de lui tenir parole. On va voir quelle fut la raison qui m'en a détourné.

Il parut, il y a trois ans, un livre intitulé *les Confessions de J. J. Rousseau, citoyen de Genève;* ce sont des anecdotes de sa vie écrites par lui-même. Il ne se ménage pas dans cet ouvrage; il y avance même des singularités sur son compte qui pourraient lui faire du tort, si sa célébrité ne le mettait au-dessus de la critique.

Mais j'en connais une qui lui arriva dans les dernières années de sa vie, qui ne se trouve pas dans ses *Confessions;* l'auteur l'a peut-être oubliée, ou n'a pas eu le temps de la placer avec les autres, puisque son livre est posthume. Cette anecdote ne me regarde pas particulièrement; mais j'en fais mention, parce que ce fut la cause qui m'empêcha de communiquer à M. Rousseau mon *Bourru bienfaisant.*

Ce savant étranger avait des amis et beaucoup d'admirateurs à Paris. M*** était du nombre des uns et des autres; il l'aimait, il l'estimait, et le plaignait en même temps, connaissant aussi bien sa détresse que ses talents.

M*** proposa au littérateur genevois un appartement tout meublé, très-joli, très-commode, près du jardin des Tuileries; et, pour ne pas blesser la délicatesse de son ami, il lui offrit ce logement pour le même prix qu'il payait à son hôtel garni. M. Rousseau s'aperçut de l'intention de cet homme généreux, il le refusa brusquement, et cria tout haut qu'il ne voulait pas être trompé.

M***, qui était philosophe aussi, mais qui, étant Français, savait allier la politesse à la philosophie, ne se fâcha pas du refus; il connaissait l'homme, et lui pardonnait ses faiblesses; il ne cessa pas de le voir, et montait paisiblement au quatrième étage pour s'entretenir avec lui.

Il avait entendu parler des *Confessions de J. J.;* il avait envie de les voir en totalité ou en partie; et ayant lui-même dans son portefeuille des caractères du siècle qu'il avait composés à la manière de Théophraste et de la Bruyère, il proposa à son ami la lecture réciproque de ces deux ouvrages.

M. Rousseau accepta la proposition, mais à condition que M*** accepterait un souper frugal à l'hôtel Plâtrière. Celui-ci fit voir qu'ils seraient plus commodément chez lui. « C'est égal, dit l'autre; il faut que ce soit chez moi, ou nous ne lirons pas. Tout au plus, ajouta-t-il, je vous permets d'apporter une bouteille de votre vin, car on m'en donne de très-mauvais où je suis logé. »

Le Français docile s'accommode à tout; mais malheureusement il était trop honnête, trop poli: il envoie une corbeille avec six bouteilles d'excellent vin, et six bouteilles de Malaga. Cette surprise rend le Genevois de mauvaise humeur. Le Français arrive, il s'en aperçoit; il en demande l'explication. « Nous ne boirons pas, dit l'homme fâché, douze bouteilles de vin à nous deux; j'en ai tiré une de votre corbeille, et c'est bien assez pour un petit souper. Renvoyez le reste sur-le-champ, ou vous ne souperez pas chez moi. »

La menace n'était pas effrayante, mais c'était la lecture qui

intéressait le convive; son domestique était là : il lui fait remporter la corbeille. Rousseau est content, et c'est lui qui lit le premier.

Le renvoi du vin leur avait fait perdre du temps; la lecture est interrompue par madame Rousseau, qui avait besoin de la table pour mettre le couvert; on aurait pu lire sans table, mais le souper fut servi dans le même instant: une poularde, une salade, et voilà tout.

Le souper fini, c'est à M*** à faire lecture; il lit un chapitre; c'est fort bien, il est applaudi. Il en lit un second, M. Rousseau se lève, il se promène d'un air très-piqué, très-fâché. Interrogé sur le motif de sa colère : « On ne vient pas, dit-il, chez les honnêtes gens pour les insulter. —Comment! dit l'autre, de quoi vous plaignez-vous? — Vous n'avez pas affaire à un sot, reprend le philosophe; c'est mon portrait que vous avez tracé avec un coloris chargé, avec des traits satiriques. C'est affreux, c'est indigne!...

« Tout doucement, dit le Français; je vous aime, je vous estime, vous me connaissez : c'est un homme dur, fâcheux, acariâtre, que j'ai voulu peindre...; on en rencontre si souvent dans la société! — Oui, oui, reprend M. Rousseau, je sais que je passe pour tel dans l'esprit des ignorants; je les plains, et je les méprise. Mais je ne souffrirai pas qu'un homme comme vous, qu'un ami..., vrai ou faux, vienne se moquer de moi. »

M*** eut beau faire, eut beau dire, il ne put rien gagner; la tête de l'autre était mal montée : ils finirent par se brouiller sérieusement, et il y eut par la suite des lettres piquantes de part et d'autre.

J'étais lié avec le littérateur français; je le vis le lendemain de sa brouille avec M. Rousseau, dans une société où nous nous rencontrions souvent; il nous fit part de ce qui venait de lui arriver: les uns riaient, d'autres faisaient des réflexions; je fis les miennes. Rousseau était bourru, il l'avait avoué lui-même dans sa dispute avec son ami : il n'avait qu'à se donner la bienfaisance, il aurait dit que c'était lui-même que je voulais jouer dans *le Bourru bienfaisant*; je me gardai bien de m'exposer à essuyer sa mauvaise humeur, et je ne le vis plus.

Dans le mois de mai de l'année 1771, on célébra à Versailles le mariage du comte de Provence, petit-fils de Louis XV et frère du Dauphin, avec Marie-Louise de Savoie, fille aînée du roi de Sardaigne.

Cet événement redoubla la joie des Français : ce prince était cher à l'État, et se rendaît encore plus intéressant par ses vertus et ses talents; et la princesse faisait, par son esprit et par ses connaissances, les délices de son époux.

Le comte de Provence ne s'appelle aujourd'hui que *Monsieur*, et son épouse *Madame;* ce sont les titres qu'on donne en France au premier frère et à la belle-sœur du roi; les trois quarts du monde doivent le savoir; j'instruis les étrangers qui pourraient l'ignorer.

Les réjouissances à l'occasion de ce mariage furent de la même magnificence que celles de l'année précédente. J'avais passé mon temps dans les appartements aux noces du Dauphin; je jouis des jardins à celles-ci.

Le parc de Versailles est délicieux par lui-même; je n'en ai pas encore fait mention, c'est ici l'occasion d'en parler. Son étendue est immense, ses compartiments variés; on y voit de tous les côtés une profusion de marbres précieux, des statues originales de célèbres artistes modernes, et des copies très-exactes d'après les antiques les plus estimés; on y rencontre partout des allées peignées et décorées, qui cachent des recoins rustiques et ombragés; on y voit des bassins richement ornés, des parterres agréablement dessinés, des fontaines superbes, et des jets d'eau d'une élévation surprenante.

L'orangerie est un chef-d'œuvre de l'art, et la quantité et la grosseur de ses arbres est merveilleuse, vu la contrariété du climat à la nature des orangers; mais ce qui fait la beauté et la richesse principale de ces jardins enchanteurs, ce sont les bosquets. Ces espèces de salles ou de cabinets ne sont pas ouverts pour tout le monde; on les voit en suivant la cour dans les jours solennels, ou à l'arrivée de quelques illustres étrangers. Ils sont fermés le reste du temps; il y a des personnes à qui, par grâce, on en confie la clef; j'étais assez heureux pour en avoir une, et je pouvais les parcourir à mon aise, et en faire jouir mes amis.

Les bosquets sont au nombre de douze : la salle du Bal, la Girandole, la Colonnade, les Dômes, l'Encelade, l'Obélisque, l'Étoile, le Théâtre d'eau, les Bains d'Apollon, les trois Fontaines, l'Arc de triomphe, et le Labyrinthe. Ce dernier a été supprimé au commencement de ce règne, et on y a substitué un jardin à l'anglaise.

On trouve dans ces bosquets des chefs-d'œuvre en sculpture, en architecture ; les deux bosquets les plus remarquables sont les Bains d'Apollon et la Colonnade. On voit dans le premier un groupe de sept figures de marbre blanc, unique par sa grandeur et par sa perfection, et on admire dans l'autre un péristyle de forme circulaire, composé de trente-deux colonnes de différents marbres choisis.

Tous ces bosquets étaient ouverts les jours des noces dont je viens de parler ; on dansait dans celui de la salle de Bal, dans celui de la Colonnade, et dans la salle des Marronniers. On avait disposé dans d'autres des divertissements pour amuser le public, et on y avait fait venir les petits spectacles de Paris.

Les étrangers qui ne connaissent pas cette capitale seront curieux de savoir, peut-être, de quelle nature sont ces petits spectacles que je viens d'annoncer.

On appelle à Paris les petits spectacles ceux qui suivent les différentes foires de cette ville, et jouent pendant le reste de l'année sur les boulevards.

Je n'entrerai pas dans le détail de leur origine ; je dirai comment je les ai trouvés en arrivant à Paris, et je parlerai de leurs progrès depuis mon arrivée.

La salle de Nicolet tenait alors la première place aux foires et sur le boulevard du Temple : c'étaient des danseurs de corde brevetés du roi, qui, après leurs exercices, donnaient de petites pièces dialoguées.

Les boulevards étaient ma promenade favorite ; je les regardais comme une ressource agréable et salutaire dans une ville très-vaste, très-peuplée, dont les rues ne sont pas larges, et où la hauteur des bâtiments empêche la jouissance de l'air.

Ce sont des bastions très-étendus qui environnent la ville : quatre rangées de gros arbres forment un vaste chemin au mi-

lieu pour les voitures, et deux allées latérales pour les gens à pied ; on y découvre la campagne, on y jouit des points de vue agréables et variés des environs de Paris, et on s'amuse en même temps des divertissements que l'on y trouve rassemblés.

Une foule de monde infinie, une quantité de voitures étonnante, de petits marchands qui s'élancent parmi les roues et les chevaux, avec toutes espèces de marchandises ; des chaises sur des trottoirs pour les personnes qui aiment à voir, et pour celles qui se rangent pour être vues; des cafés bien décorés avec un orchestre, et des voix italiennes et françaises, des pâtissiers, des traiteurs, des restaurateurs, des marionnettes, des voltigeurs, des braillards qui annoncent des géants, des nains, des bêtes féroces, des monstres marins, des figures de cire, des automates, des ventriloques ; le cabinet de Comus, savant physicien, et mathématicien aussi surprenant qu'agréable.

Je vis un jour à la porte de la salle de Nicolet que l'on y donnait pour troisième pièce *Coriolan*, tragédie en un acte. Cette affiche me parut si extraordinaire, que j'entrai sur-le-champ, crainte de manquer de place, et je me trouvai presque seul dans la galerie.

Je vois, quelques minutes après, un jeune homme bien bâti, et assez mal vêtu, s'approcher de moi ; le monde commençait à venir : je le crois spectateur comme moi, je me range pour lui faire place ; c'était un acteur de la troupe de Nicolet qui devait jouer le rôle de Coriolan, et qui, n'ayant pas une épée décente, venait me prier de vouloir bien lui prêter la mienne.

Ne le connaissant pas, j'hésitai quelques instants, et je lui fis des questions pour m'assurer s'il était attaché à ce spectacle ; je lui demandai si le *Coriolan* que l'on avait affiché était une tragédie ou une parodie : il m'assura que c'était un ouvrage très-sérieux, très-bien fait ; il m'en dit assez pour me rassurer ; et je lui donnai mon épée, enchanté de la voir briller entre les mains de ce valeureux capitaine.

J'attendis pendant longtemps et avec beaucoup d'impatience la pièce qui m'avait attiré à ce spectacle ; les danseurs de corde me faisaient frémir, les deux premières pièces dialoguées me faisaient dormir ; enfin voilà le tour de *Coriolan* arrivé.

Je vois des acteurs mal habillés, j'entends des vers mal débités ; mais je m'aperçois que l'ouvrage n'était pas sans mérite, et que l'auteur avait traité fort adroitement son sujet. Il n'y a dans l'histoire de Coriolan qu'un seul instant qui intéresse : c'est lorsque ce capitaine romain vient se venger de l'ingratitude de sa patrie, et se laisse désarmer par les larmes de Volumnia sa femme et de Véturia sa mère.

Nous avons sept ou huit tragédies en cinq actes sur ce même sujet, et elles ont presque toutes échoué ; il n'y a que M. de la Harpe qui ait su rendre les quatre premiers actes de son *Coriolan* intéressants et agréables ; mais je soutiens toujours que l'auteur de la pièce en un acte avait donné à son sujet l'étendue que l'histoire pouvait lui fournir, et avait évité le danger de devenir ennuyeux.

Je ne dirai rien de son style, car j'ai plus deviné qu'entendu : les acteurs de Nicolet n'étaient pas faits pour ce genre de représentation, et ce spectacle en général était encore mal monté ; il l'est beaucoup mieux aujourd'hui. Les petits spectacles qui se sont établis depuis lui ont donné de l'émulation, et ont mis le directeur dans la nécessité de se pourvoir de meilleurs sujets.

L'Ambigu-Comique fut le premier qui parut sur le boulevard après Nicolet : ce spectacle commença par des marionnettes, qu'on appelait les *comédiens de bois ;* il y avait un orchestre assez bien monté qui exécutait des airs connus, et les marionnettes faisaient la charge des acteurs des grands spectacles qui les avaient chantés.

Cette nouveauté fut extrêmement goûtée et courue; mais elle ne pouvait aller loin, et le directeur changea les comédiens de bois en petits comédiens vivants, très-bien instruits dans le jeu et dans la danse ; il y eut des auteurs qui ne dédaignèrent pas de composer quelques jolies pièces analogues aux acteurs et à la salle. L'Ambigu-Comique était devenu le spectacle à la mode. Je ne sais pas si le directeur est riche, mais il a eu le temps et les moyens de le devenir.

Quelques années après, un troisième spectacle s'ouvrit sur le boulevard Saint-Martin, sous le titre de *Variétés amusantes ;* celui-ci, mieux monté en acteurs et mieux fourni de pièces co-

miques, l'emporta sur les autres, et fut transporté par la suite au Palais-Royal, jouissant toujours du même crédit et du même bonheur.

La salle des petits comédiens, établie dans ce même endroit, n'est pas moins fréquentée ; ce sont des enfants qui accompagnent si adroitement avec leurs gestes la voix des hommes et des femmes qui chantent dans la coulisse, que l'on a cru d'abord et l'on a parié que c'était les enfants eux-mêmes qui chantaient.

Torre, artificier italien, est le premier qui ait ouvert un Wauxhall d'été sur les boulevards ; il n'y a pas duré longtemps. On a élevé un bâtiment immense près des Champs-Élysées, sous le titre de *Colisée*, et les entrepreneurs s'y sont ruinés. Faire payer l'entrée dans une promenade close, bornée et sans agréments, dans un pays où il y a tant de promenades publiques spacieuses, agréables, c'est, à mon avis, une mauvaise spéculation.

Indépendamment des Tuileries et des boulevards, on trouve partout ici des promenades sans sortir de la ville.

Le jardin du Luxembourg est très-ample et très-fréquenté ; c'est le rendez-vous des gens sensés, des religieux, des philosophes, et des bons ménages.

On jouit à l'Arsenal de la vue de la campagne et de la rivière ; même vue et même air au jardin de l'Infante et au Cours la Reine ; les jardins du Temple et de l'hôtel Soubise sont très-utiles dans leurs quartiers.

Mais les endroits les plus essentiels où l'on peut s'instruire et s'amuser en même temps, ce sont le Jardin des Plantes et le Cabinet du Roi.

On trouve dans l'un tous les simples les plus rares et les plus utiles ; on voit dans l'autre une collection immense d'animaux de toutes espèces et de minéraux de différentes régions.

M. le comte de Buffon, intendant du Jardin et du Cabinet, s'est rendu célèbre par son *Histoire naturelle* : instruit de tous les systèmes qui embrassent les trois règnes de la nature, il les a approfondis, il les a éclaircis ; il en a donné de nouveaux très-sages, très-satisfaisants, et il a rendu, par la noblesse et par la clarté de son style, cette étude aussi agréable qu'intéressante.

M. le comte de la Billarderie d'Angeviller, nommé à cet em-

ploi en survivance, donne actuellement des preuves de son mérite et de ses connaissances dans la charge qu'il occupe de directeur et ordonnateur général des bâtiments du roi, et des académies royales. J'eus l'honneur de le connaître à Versailles : il m'a toujours honoré de ses bontés ; je suis bien aise d'avoir trouvé l'occasion de lui marquer ma reconnaissance.

Mais il me reste encore quelques mots à dire sur les promenades de cette capitale et de ses environs. Les Champs-Élysées, par exemple, méritent bien que l'on en fasse mention ; c'est un endroit immense, ombragé par des arbres distribués en quinconces, où la foule qui le fréquente semble avoir dépeuplé la ville. Cependant il y a du monde partout ; on en trouve en affluence au bois de Boulogne, au parc de Saint-Cloud, à Belleville, aux prés Saint-Gervais, et on reconnaît partout le goût et la gaieté nationale.

Paris est beau, ses environs sont délicieux, ses habitants sont aimables ; cependant il y a du monde qui ne s'y plaît pas. On dit que, pour en jouir, il faut beaucoup de dépense : cela est faux ; personne n'a moins d'argent que moi, et j'en jouis, je m'amuse et je suis content. Il y a des plaisirs pour tous les états : bornez vos désirs, mesurez vos forces, vous serez bien ici, ou vous serez mal partout.

Depuis le succès de mon *Bourru bienfaisant*, je n'avais rien fait ; je disais en badinant que je voulais reposer sur mes lauriers : mais c'était la crainte de ne pas réussir une seconde fois comme la première qui m'empêchait de me rendre aux désirs de mes amis, et de me satisfaire moi-même. Je cédai enfin aux sollicitations d'autrui et à celles de mon amour-propre. Je jetai les yeux sur *l'Avare fastueux;* ce caractère est si bien dans la nature, que je n'avais à craindre que la trop grande quantité d'originaux ; et je pris mon protagoniste dans la classe des gens parvenus, pour éviter le danger de choquer les grands.

La première personne à qui je fis voir ma pièce quand je la crus en état de paraître, ce fut M. Préville. Je lui avais destiné le rôle du marquis ; j'étais bien aise d'avoir son avis sur ce personnage, et sur la totalité de ma comédie.

Il me parut content de l'un et de l'autre. Je lui fis observer la

difficulté de rendre au naturel le rôle dont il allait se charger : *Je connais*, me dit-il, *cette belle nature-là*.

D'après l'encouragement de cet acteur estimable, je fis faire la lecture de la pièce à l'assemblée de la Comédie française; elle eut des billets pour et contre, et elle fut reçue *à correction*. Je n'étais pas accoutumé à cette espèce de réception; mais allons, me dis-je à moi-même, point d'orgueil, point d'entêtement. Je retranche quelque chose, j'en ajoute quelque autre, je corrige, je polis, j'embellis mon ouvrage. On en fait une seconde lecture : la pièce est reçue, et on la met sur le répertoire pour le voyage de Fontainebleau.

C'était une des premières qu'on devait jouer sur le théâtre de la cour. M. Préville tombe malade en arrivant; il reste pendant un mois dans son lit; il va mieux vers la fin du voyage, et on destine *l'Avare fastueux* pour la veille du départ du roi.

Tous les ministres, tous les étrangers, tous les bureaux étaient partis; les comédiens étaient fatigués, ils n'avaient pas grande envie d'étudier, encore moins de répéter. Je voyais la position critique de ma pièce. Je demande très-modestement s'il était possible d'en suspendre la représentation; il n'y en avait pas d'autres sur le répertoire : on me fit croire qu'on ne pouvait pas s'en dispenser.

Je vais à la première représentation; je me mets à ma place ordinaire au fond du théâtre, derrière la toile. Il y avait si peu de monde qu'on ne pouvait pas s'apercevoir des effets bons ou mauvais de la pièce, et elle finit sans aucun signe d'approbation ni de réprobation. Je rentre chez moi, je ne vois personne; tout le monde fait ses paquets, je fais les miens; tout le monde part, et je pars aussi.

J'eus le temps en route de faire mes réflexions. Le froid glacial avec lequel on avait écouté mon ouvrage pouvait provenir du vide de la salle et de la circonstance du moment; mais je vis que quelques acteurs s'étaient trompés dans l'exécution.

De retour à Paris, j'entendis parler d'un mariage projeté entre madame Clotilde, sœur du roi de France, et le prince de Piémont, héritier présomptif de la couronne de Sardaigne.

Cette nouvelle était pour moi intéressante : j'allai à Versailles

pour en être mieux informé. Le projet était vrai, mais on en faisait mystère; et ce ne fut que sept mois avant le mariage que j'eus l'ordre de me rendre chez la princesse pour lui donner quelque instruction sur la langue italienne. On croyait à la cour que ma pension de 3,600 livres m'obligeait au service de toute la famille royale; on ne savait pas que c'était une *récompense pour avoir enseigné l'italien à Mesdames;* et ceux qui étaient chargés des dépenses pour madame de Piémont furent convaincus que je devais être récompensé. Mais les affaires qui regardaient cette princesse étaient terminées; je n'avais qu'à attendre; on devait m'employer pour madame Élisabeth, autre sœur du roi; c'était à cette occasion que je devais réserver mes demandes. J'attendis longtemps, et je gardai toujours mon appartement à Versailles; le jour enfin arriva, j'eus ordre de me rendre chez madame Élisabeth.

Cette jeune princesse, vive, gaie, aimable, était plus dans l'âge de s'amuser que de s'occuper; j'avais assisté à des leçons de latin qu'on lui donnait, et je m'étais aperçu qu'elle avait beaucoup de dispositions pour apprendre, mais qu'elle n'aimait pas à s'appesantir sur des difficultés vétilleuses.

Je suivis à peu près la méthode que j'avais adoptée pour madame la princesse de Piémont; je ne la tourmentai pas avec des déclinaisons et des conjugaisons qui l'auraient ennuyée; elle voulait faire de son occupation un amusement, et je tâchai de rendre mes leçons des conversations agréables.

On faisait lecture de mes comédies : dans les scènes à deux personnages, c'était la princesse et sa dame d'honneur qui lisaient et traduisaient chacune son rôle. S'il y avait trois personnages, c'était une dame de compagnie qui se chargeait du troisième, et je rendais les autres, s'il y en avait davantage.

Cet exercice était utile et amusant; mais peut-on se flatter que la jeunesse s'amuse pendant longtemps de la même chose? Nous passâmes de la prose aux vers. Métastase occupa mon auguste écolière pendant quelque temps; je ne cherchais qu'à la contenter, et elle le méritait bien : c'était le service le plus doux, le plus agréable du monde.

Mais je vieillissais; l'air de Versailles ne m'était pas favora-

ble; les vents qui y dominent et qui soufflent presque perpétuellement attaquaient mes nerfs, réveillaient mes anciennes vapeurs, et me causaient des palpitations; je fus forcé de quitter la cour, et de me retirer à Paris, où l'on respire un air moins vif, et plus analogue à mon tempérament.

Mon neveu, quoique employé au bureau de la guerre, pouvait me remplacer; il l'avait fait auprès de Mesdames, et j'étais sûr des bontés de madame Élisabeth. C'était là le moment d'arranger mes affaires, et je ne m'oubliai pas dans cette circonstance.

Je présentai un mémoire au roi; il fut protégé par Mesdames; la reine elle-même eut la bonté de s'intéresser à moi; le roi eut celle de m'accorder 6,000 livres de gratification extraordinaire, et un traitement de 1200 livres annuel sur la tête de mon neveu.

Je finirai par un événement qui doit intéresser les gens de lettres, et qui a coûté beaucoup de regrets à la France et à l'Europe entière.

C'est vers la fin de l'année 1778 que M. de Voltaire vint revoir sa patrie : il y fut reçu avec acclamation; tout le monde voulait le voir. Heureux ceux qui pouvaient lui parler !

Je fus de ce nombre : je lui avais trop d'obligations pour ne pas me presser d'aller lui rendre mes hommages, et lui marquer ma reconnaissance. On connaît sa lettre au marquis d'Albergati, sénateur de Bologne. Voltaire était l'homme du siècle; je n'eus pas de peine à acquérir sous ses auspices une réputation en France.

Je ne ferai pas l'éloge de cet homme célèbre : il est trop connu et trop généralement estimé. Son génie, aussi fécond qu'instructif et brillant, embrassait toutes les classes de la science et de la littérature, avec un style original qu'il savait approprier aux différentes matières, donnant de la noblesse à la gaieté et de l'agrément au sérieux.

M. de Voltaire fit les délices de Paris pendant quelques mois; mais il avait une maladie habituelle qu'il aurait pu soutenir longtemps peut-être dans la tranquillité de son paisible séjour de Ferney, mais qui ne fit qu'augmenter dans le tourbillon de Paris, et qui, au grand regret de ses amis et de ses admirateurs,

coupa le fil de ses jours. Hélas! le *dulcis amor patriæ* l'avait séduit, et la philosophie avait cédé à la nature.

La salle de l'Opéra, qui avait été réduite en cendres en 1763, subit le même sort le 16 juin 1781, à la sortie du spectacle.

La flamme des lumières latérales du théâtre avait entamé une toile des décorations; un des deux ouvriers qui devaient se trouver aux deux bouts n'était pas à sa place; l'autre coupa la corde de son côté; la toile qui était roulée tomba perpendiculairement; le feu monta rapidement, il gagna la charpente d'en haut; en trois quarts d'heure l'intérieur de la salle fut embrasé.

L'Opéra ne trouva pas cette fois-ci à se placer aussi commodément qu'il le fut à l'occasion de l'incendie précédent; la salle des Tuileries était toujours occupée par la Comédie française, et les acteurs chantants furent obligés de donner leurs représentations sur le petit théâtre des Menus-Plaisirs du roi, en attendant que l'on bâtît une nouvelle salle. Ce bâtiment était nécessaire pour l'ornement de la ville et pour l'amusement du public, et une circonstance heureuse pour la France en rendait la construction plus pressante. La reine était enceinte; l'Opéra ne devait pas manquer de figurer à l'occasion des réjouissances : on remit à un autre temps l'idée d'un bâtiment magnifique et solide, et on bâtit en attendant, dans l'espace de soixante-six jours, sur les boulevards, une salle très-jolie, très-commode, très-agréable, qui existe encore, et qui existera encore longtemps.

Ce prodige fut exécuté par M. Lenoir, architecte très-habile, plein d'intelligence et de goût; il a donné à cette salle une solidité plus que suffisante, et la forme et l'étendue que le local lui permettait. On fit l'ouverture de ce spectacle pour la naissance du Dauphin, et on y donna l'opéra *gratis* pour le peuple, en réjouissance de cet heureux événement.

Je partageais la joie publique; j'étais, soit par inclination, soit par habitude, soit par reconnaissance, j'étais, dis-je, Français comme les nationaux. Une affaire de famille ne tarda pas à me rappeler que j'étais né sous un autre ciel, et un événement agréable qui m'intéressait particulièrement ne fit que redoubler les plaisirs que j'éprouvais à Paris.

J'avais laissé en partant de Venise une nièce au couvent; elle

était parvenue au bout de vingt ans à l'âge où il fallait qu'elle se décidât pour le monde ou pour le cloître ; je la questionnais de temps en temps dans mes lettres pour savoir son désir et sa vocation : elle n'avait d'autres volontés que les miennes; je ne désirais que de la satisfaire, et je croyais entrevoir du mystère caché sous le voile de la modestie. Je priai un de mes protecteurs de vouloir bien la sonder finement. Voici ce qu'il put en tirer : « Tant que je serai dans les fers, je ne dirai jamais ma façon de penser. » J'augurai par là qu'elle n'aimait pas le couvent : tant mieux ; je n'avais que des biens substitués qu'on pût donner en dot, et les religieuses ne demandent que de l'argent comptant.

J'écrivis une lettre à la supérieure du couvent, et le sénateur que j'avais prié de s'en charger alla la chercher avec madame son épouse, et l'emmenèrent chez eux : là, elle ne parla pas trop clairement, mais autant que la modestie le lui permettait ; elle ne demandait point d'être mariée, mais elle ne voulait plus de couvent. On la mit en pension chez des gens très-sages, très-honnêtes. M. Chiaruzzi, qui était l'hôte de mademoiselle Goldoni, se chargea en même temps du soin de mes affaires, et son épouse, de celui de la jeune personne. Au bout de deux ans sa femme mourut, et le mari me demanda ma nièce en mariage; elle en paraissait contente, je l'étais on ne peut davantage ; nous lui cédâmes, mon neveu et moi, tous nos biens d'Italie. Cet événement m'était nécessaire pour ma tranquillité. Je m'étais chargé des deux enfants de mon frère ; je voyais mon neveu dans une position assez passable auprès de moi : j'étais bien aise de voir ma nièce établie ; j'aurais été au comble de ma satisfaction, si j'avais pu assister à ses noces ; mais j'étais trop vieux pour entreprendre un voyage de trois cents lieues.

Je me porte bien, Dieu merci, mais j'ai besoin de précautions pour soutenir mes forces et ma santé : je lis tous les jours et je consulte attentivement le *Traité de la Vieillesse*, de M. Robert, docteur régent de la faculté de Paris.

Nos médecins ordinaires nous soignent quand nous sommes malades, et tâchent de nous guérir ; mais ils ne s'embarrassent pas de notre régime quand nous nous portons bien. Ce livre

m'instruit, me conduit, me corrige ; il me fait connaître les degrés de vigueur qui peuvent encore me rester, et la nécessité de les ménager. Cet ouvage est composé en forme de lettres : quand je le lis, je crois qu'il me parle ; à chaque page je me rencontre, je me reconnais : les avis sont salutaires sans être gênants ; il n'est pas aussi sévère que l'école de Salerne, et ne conseille pas le régime de Louis Cornaro, qui vécut cent ans en malade pour mourir en bonne santé.

Dans l'année 1781, dont je viens de parler, on fit part au public des changements projetés au Palais-Royal ; on donna, le 15 octobre, le premier coup de hache aux arbres de la grande allée.

Que de plaintes dans tout Paris ! tout le monde trouvait cette promenade charmante comme elle était ; tout le monde en faisait ses délices : on ne pouvait pas croire qu'on la rendrait plus agréable ni plus commode ; on craignait qu'un projet de spéculation ne sacrifiât à l'intérêt du maître l'agrément des particuliers.

Les propriétaires des maisons qui environnaient le jardin étaient plus alarmés que les autres. Ils étaient menacés d'un nouveau bâtiment qui allait les priver de la vue et de l'entrée de cet endroit délicieux : ils se réunirent en corps, ils firent des tentatives pour conserver leurs prétendus droits ; les jurisconsultes les persuadèrent de cesser leurs démarches ; le terrain avait été donné par le roi à la maison d'Orléans. M. le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, et premier prince du sang, en avait la jouissance ; les jours et les entrées sur ce jardin n'étaient que de tolérance ; et, sauf la perte des plaignants, c'était pour la plus grande satisfaction du public que l'on allait travailler.

Mais ce public ne s'y fiait pas ; on regrettait cette superbe allée, qui rassemblait dans les beaux jours un monde infini, où les beautés de Paris faisaient parade de leurs attraits, où les jeunes gens couraient des risques, et rencontraient des fortunes ; où les hommes sensés s'amusaient quelquefois aux dépens des étourdis.

Chaque arbre qui tombait faisait une sensation douloureuse dans l'âme des spectateurs. Je me rencontrai par hasard à la chute

de l'arbre de Cracovie, de ce beau marronnier qui rassemblait les nouvellistes autour de lui, qui était depuis longtemps le témoin de leur curiosité, de leurs contestations et de leurs mensonges : je perçai la foule, j'eus le bonheur de m'emparer d'une branche qui avait conservé ses feuilles; je l'apportai sur-le-champ dans une maison de ma connaissance; je vis des dames prêtes à pleurer, je vis des hommes en fureur; tout le monde criait contre le destructeur : je riais tout bas, j'avais grande confiance dans ses projets, et je ne me suis pas trompé.

Voilà le Palais-Royal renouvelé, rebâti, achevé : on a beau dire, on a beau critiquer, je n'y entre jamais sans un nouveau plaisir; et l'affluence du monde qui le fréquente actuellement vient à l'appui de mon jugement.

L'enceinte du jardin est rétrécie, dit-on ; elle est encore assez vaste pour offrir des allées d'été, des allées d'hiver, et un espace très-considérable au milieu, qui n'est jamais rempli. — Il n'y a pas assez d'air. — Ceux qui ne cherchent que de l'air doivent préférer les Champs-Élysées ; mais ceux qui aiment à rencontrer dans le même endroit la société, le plaisir et la commodité, auront de la peine à se détacher du Palais-Royal.

Des arcades qui garantissent de la pluie et du soleil, des marchands très-achalandés, des magasins d'étoffe, de bijouterie, et tout ce qui peut fournir à la parure, à l'habillement et à la curiosité; des cafés, des bains, des restaurateurs, des traiteurs, des hôtels garnis, des établissements de société, des spectacles, des tableaux, des livres, des concerts, des appartements assez commodes en dedans, très-ornés et trop ornés peut-être en dehors; toujours du monde, des gens d'affaire, des commerçants, des politiques, chacun y trouve à s'occuper utilement, à s'amuser agréablement : autant les goûts sont différents, autant les plaisirs du Palais-Royal sont variés.

Il arrive parfois quelques querelles, quelques tapages. Mais où n'en arrive-t-il pas? la police y veille comme partout ailleurs; et il y a, de plus, des Suisses toujours prêts aux premiers mouvements.

La mode a toujours été le mobile des Français, et ce sont eux qui donnent le ton à l'Europe entière, soit en spectacles, soit en

décorations, en habillements, en parure, en bijouterie, en coiffure, en toute espèce d'agréments ; ce sont les Français que l'on cherche partout à imiter.

A l'entrée de chaque saison, on voit à Venise, dans la rue de la Mercerie, une figure habillée, que l'on appelle *la poupée de France;* c'est le prototype auquel les femmes doivent se conformer, et toute extravagance est belle d'après cet original. Les femmes vénitiennes n'aiment pas moins le changement que celles de France : les tailleurs, les couturières, les marchandes de modes en profitent ; et si la France ne fournit pas assez de modes, les ouvriers de Venise ont l'adresse de donner du changement à la poupée, et de faire passer leurs inventions pour des idées transalpines.

Quand j'ai donné à Venise ma comédie intitulée *la Manie de la campagne*, j'ai beaucoup parlé d'un habillement de femme qu'on nommait *le Mariage :* c'était une robe d'une étoffe tout unie, avec une garniture de deux rubans de différentes couleurs, et c'était la poupée qui en avait donné le modèle. Je demandai en arrivant en France si cette mode existait encore; personne ne la connaissait, elle n'avait jamais existé; on la trouvait même ridicule, et on se moquait de moi.

J'eus le même désagrément ici en parlant de robes à la polonaise, qu'au moment de mon départ les femmes avaient adoptées en Italie ; mais, douze ans après, je vis les polonaises à Paris, comme une nouveauté charmante.

La mode, en fait d'habillements, a eu, il est vrai, un long interrègne en France, mais elle a repris son ancien empire.

Que de changements en très-peu de temps! des polonaises, des lévites, des fourreaux, des robes à l'anglaise, des chemises, des pierrots, des robes à la turque et des chapeaux de cent façons, et des bonnets qu'on ne saurait définir, et des coiffures !... des coiffures !...

Cette partie des ajustements des femmes, si essentielle pour relever leurs grâces et leur beauté, était arrivée, il y a quelque temps, au point de sa perfection ; aujourd'hui, j'en demande pardon aux dames, elle est insupportable à mes yeux.

Ces cheveux chiffonnés, ces toupets qui tombent sur les sour-

cils, leur donnent des désavantages qu'elles devraient éviter.

Les femmes ont tort de suivre, en fait de coiffure, la mode générale ; chacune devrait consulter son miroir, examiner ses traits, adapter l'arrangement de sa chevelure à l'air de son visage, et conduire la main de son perruquier.

Mais, avant que mes Mémoires sortent de la presse, on verra peut-être les coiffures des femmes et bien d'autres modes changées ; on diminuera la grandeur des boucles, on rognera les chapeaux, on donnera plus de noblesse aux habillements des femmes, et plus d'ampleur aux culottes des hommes.

J'ai entrepris un ouvrage trop long, trop laborieux pour mon âge, et j'y ai employé trois années, craignant toujours de n'avoir pas l'agrément de le voir achevé.

Cependant me voilà, Dieu merci, encore en vie, et je me flatte que je verrai mes trois volumes imprimés, distribués, lus... Et s'ils ne sont pas loués, au moins j'espère qu'ils ne seront pas méprisés.

On ne m'accusera pas de vanité ou de présomption, si j'ose espérer quelque lueur de grâce pour mes Mémoires ; car si j'avais cru devoir déplaire absolument, je ne me serais pas donné tant de peine ; et si, dans le bien et dans le mal que je dis de moi-même, la balance penche du bon côté, je dois plus à la nature qu'à l'étude.

Toute l'application que j'ai mise dans la construction de mes pièces a été celle de ne pas gâter la nature, et tout le soin que j'ai employé dans mes Mémoires a été de ne dire que la vérité.

La critique de mes pièces pourrait avoir en vue la correction et la perfection de la comédie, et la critique de mes Mémoires ne produirait rien en faveur de la littérature.

S'il y avait cependant quelque écrivain qui voulût s'occuper de moi, rien que pour me donner du chagrin, il perdrait son temps. Je suis né pacifique ; j'ai toujours conservé mon sang-froid ; à mon âge je lis peu, et je ne lis que des livres amusants.

FIN DES MÉMOIRES DE GOLDONI.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

Pages.

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE CLAIRON.

FAITS PARTICULIERS.

MÉMOIRES DE GOLDONI.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

